This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES

Table des pièces de Théâtre
Contenues dans ce Volume

1824

1	L'école des Ganaches	8. Janv.
2.	Léonide ou la Vieille de Suresne	17. d.
3.	Attila et le Troubadour	7 Fev.
4	les Modistes	7 d.
5	le Mariage de Convenance	15. mars
6.	le Sied de nez	5 avril
7	la Curieuse	6 mai
	Mr. Antoine ou le Nr. 2782.	17. mai
9	le Château perdu	25. mai
10.	Gretry	1er Juin
11	Alfred ou la bonne Tête	11 Juin
12	le Forgeron	22 Juin
13.	le Passeport	2. Juillet
14	Une Visite en prison	24. Juillet
15.	l'anneau de Gygès	3 août
16.	les Maris anglais	3 août
17	les deux officiers	27. 7bre
18	la rue du Carrousel	5. Oct.

Table des pièces de Théâtre Contenues dans ce Volume

		1824	nos d'a
1	L'école des Ganaches	8. Janv.r	1
2.	Léonide ou la Vieille de Surène	17. d.o	3
3.	Attila et le Troubadour	7 Fev.r	1
4	Les Modistes	7 d.o	1.
5	Le Mariage de Convenance	15. mars	2
6.	Le Pied de nez	5 avril	6
7	La Curieuse	6 mai	2
8	M.r Antoine ou le N.o 2782.	17. mai	1.
9	Le Château Perdu	25. mai	1.
10.	Gretry	1.er Juin	1.
11	Alfred ou la bonne Tête	11 Juin	1
12	Le Forgeron	22 Juin	3
13.	Le Passeport	2. Juillet	1
14	Une Visite en prison	24. Juillet	1
15.	L'anneau de Gygès	3 aout	1
16.	Les Maris anglais	3 août	1
17	Les deux officiers	27. 7.bre	1
18	La rue du Carrousel	5. Oct.bre	1

19	Blanche et Isalier	9. 8.bre 1.
20	le Jour de Nôces	14. 8.bre 1.
21.	Les habits d'Emprunt	4 9.bre 1.
22	le Retour a la Ferme	4. 9.bre 1.
23.	L'Insouciant	4 9.bre 1.
24.	ma Femme se Marie	11 D.bre 1.

Théatre du vaudeville.

L'ÉCOLE DES GANACHES,

PARODIE DE L'ÉCOLE DES VIEILLARDS

EN UN ACTE ET EN VAUDEVILLES,

PAR MM. FRANCIS, DARTOIS ET GABRIEL;

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 8 Janvier 1824.

Allarde; Marie François Denis Thérésa Levoy, [illegible]

PRIX : 1 fr. 50 cent.

A PARIS,

AU GRAND MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRES, ANCIENNES ET MODERNES,

Chez Mme. HUET, Libraire-Éditeur, rue de Rohan, no. 21, au coin de celle de Rivoli;

Et chez BARBA, Libraire, Palais-Royal.

1824.

PQ
1213
.A2
T37
V.33

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DANDINVILLE, vieux marin.. (Il a 60 ans.).....	M. Laporte.
Constance DANDINVILLE, sa femme. (Elle a 20 ans.).....	Mlle. Clara.
Mad. BONCONSEIL, sa mère.....	Mad. Guillemain.
BONNARD, vieux garçon.....	M. Cossard.
LE DUC, coiffeur à la mode, (maître d'un hôtel garni.....	M. Philippe.
Mlle. WINDSOR, marchande à la toilette et parfumeuse ambulante...	Mlle. Minette.
MARTIN, vieux domestique de l'hôtel.	M. Victor.

La scène se passe à Paris, dans l'hôtel garni de Le Duc, chez Dandinville.

Tous les débitans d'exemplaires non revêtus de la signature de l'éditeur, seront poursuivis comme contrefacteurs.

F.-P. HARDY, imprimeur, rue Neuve-S.-Médéric, N°. 44.

Soud. Dram. Fd. Rom. Dept.
12-23-33

L'ÉCOLE
DES GANACHES,

PARODIE-VAUDEVILLE, EN UN ACTE.

Le Théâtre représente une salle d'entrée ; à droite, au premier plan, un grand poële ; à gauche, un buffet, au second plan, un cabinet.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARTIN, *seul.*

La bonne place pour un observateur, un philosophe, que celle de domestique d'un hôtel garni !... et surtout de l'hôtel du Croissant, rue de la Lune !.. C'est là que descendent beaucoup de maris des départemens !... ils viennent presque tous se loger à la même enseigne !... c'est amusant à voir pour quelqu'un qui n'est plus dans la bande joyeuse !... et moi, ça me réjouit le cœur quand je pense que je suis veuf. J'ai fait des folies une fois ; c'est assez.

Air : *l'Hymen est un lien charmant.*

L'hymen est un pays charmant
Tant que l'on est sur la frontière ;
Mais dès qu'on franchit la barrière
L'aspect en devient moins riant;
Le charme fuit en avançant ;
Bientôt vient un sombre nuage,
Tout s'obscurcit dans le lointain ;
Sur notre tête enfin gronde l'orage,
Et malgré tout notre courage,
On voudrait à moitié chemin
Ne pas s'être mis en voyage.

Je ne reviens pas qu'il y ait des hommes assez Jobard pour s'y laisser prendre plusieurs fois.... Comme ce Monsieur Dandinville, qui en est à sa troisième expérience, qui vous prend, les yeux fermés, une jeune femme, et qui vous l'envoie à Paris avec sa mère et un sac de cinq cents francs. Aussi ces dames s'amusent joliment.... Elles font sauter les picaillons du bonhomme; ce sont ses affaires... il n'y a pas grand mal, ça fait aller le commerce.... (*Se retournant.*) Mais voilà la petite parfumeuse qui fournit de l'huile antique à la mère de Madame.... Bonjour, mademoiselle Windsor.

SCENE II.

MARTIN, Mlle. WINDSOR.

Mlle. WINDSOR.

Bonjour, M. Martin, je viens de faire une tournée dans votre maison.... Il me fallait d'abord porter une brosse à dent à ce vieux négociant du deuxième. Pauvre cher homme ! à quoi cela lui servira-t-il ?... J'ai vendu aussi de l'eau pour conserver le teint à cette négresse qui demeure au troisième, et à ce petit Monsieur du premier, de la pommade pour faire pousser les moustaches... Va-t-il être crâne avec ça ?

MARTIN.

Mais il paraît que vous avez fait une bonne journée.

Mlle. WINDSOR.

Oui, monsieur Martin, j'ai presque tout vendu, l'année commence bien.

MARTIN.

Oh ! c'est que vous avez une manière de prendre votre monde.

Mlle. WINDSOR.

Dam' on connaît son public, on n'a pas été deux ans artiste aux funambules sans avoir plus d'une corde à son arc. La voltige, la pantomime, tout m'était familier... deux représentations par jour, quelquefois trois, et toujours prête à recommencer.

MARTIN.

Vous avez dû faire de bien bonnes connaissances par-là?

Mlle. WINDSOR.

Oui, mais jamais avec les jeunes gens, je ne donne pas dans ce charlatanisme-là.

MARTIN.

Et vous n'avez pas quelquefois songé à vous marier?

Mlle. WINDSOR.

Non. Les femmes sont trop malheureuses.

MARTIN.

Tous les hommes ne sont pas méchans.

Mlle. WINDSOR.

Ce n'est pas que je les crains. (*Prenant les ciseaux qu'elle a à son côté.*) Ah! si un homme me battait.

MARTIN, *à part.*

Elle a du caractère.

Mlle. WINDSOR.

Je me rappelle pourtant qu'une fois, un vieil amateur, qui venait régulièrement tous les soirs m'applaudir... voulut m'en conter, mais quand j'ai vu qu'il ne pensait lui-même qu'à rire, je lui ai appris à mieux connaître son monde.

MARTIN.

Diable, savez-vous que vous êtes terriblement sévère pour une revendeuse à la toilette.

Mlle. WINDSOR.

Ah! il faut cela dans notre état... les hommes sont si entreprenans aujourd'hui, moi, je les laisse dire, j'entends la plaisanterie, la gaudriole même... j'ai l'air de m'en laisser conter, je fais mon marché, et au bout du compte, j'y trouve le mien. A propos, ces dames sont-elles ici?

MARTIN.

Non, elles sont allées aux Français, voir l'École des Vieillards.

Mlle. WINDSOR.

Et notre mari n'est pas encore arrivé?

MARTIN.

Ne m'en parlez pas, on l'attend toutes les nuits depuis huit jours.

Mlle. WINDSOR.

Il est temps qu'il arrive, car ces deux dames me doivent déjà une assez forte somme ; voici leur note.

MARTIN.

Cela suffit, Mamzelle !.. bonne chance.

Mlle. WINDSOR, *en sortant.*

Oh ! soyez tranquille, monsieur Martin, ça marche... avec ça que les Anglais donnent beaucoup dans ce moment... et puis, j'ai mes entrées dans les bals de la meilleure société. Je vas ce soir à la galerie Pompéï... c'est là que je vends joliment des jarretières aux Messieurs, pour les dames, et des bretelles aux dames pour les Messieurs... Monsieur Martin, si vous voulez faire quelques petits cadeaux à la petite lingère...

MARTIN.

Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

Mlle. WINDSOR.

Allons donc, malin, vous en tenez, bonne chance...

SÈNE III.

MARTIN, *seul.*

Elle est gentille cette petite femme ! elle a, ma foi, un bon état.

SCENE IV.

MARTIN, DANDINVILLE, BONNARD, *un Commissionnaire portant une valise et une bourriche.*

DANDINVILLE.

Air : *du Tra, là, là.*

Quoi !
C'est toi ?

BONNARD.

Oui, c'est moi,

ENSEMBLE.

Quoi ! c'est toi,
Que je revoi ;
Quoi ! c'est toi.... oui, c'est moi,
Je suis content comme un roi.

BONNARD.

Dans ton printemps conquérant,
Je t'ai vu toujours courant.

DANDINVILLE.

Je te rencontre en hiver,
Et je te trouve encor vert.

ENSEMBLE.

Quoi !
C'est toi, etc., etc.

DANDINVILLE.

Ce cher Bonnard.

BONNARD.

J'ai du bonheur, j'en conviens, je passe par le bureau des messageries, un paquet me tombe sur la tête, je regarde... c'est toi... c'est toi que je vois sur l'adresse...

DANDINVILLE.

Mon vieux camarade !

BONNARD.

Ma foi. Je t'avoue que je ne t'attendais guères ici. Je te croyais toujours occupé de pêche, de pilotage, quel bon vent t'amène à Paris ? Te serait-il arrivé quelque malheur, ton bâteau à vapeur aurait-il fait naufrage.

DANDINVILLE.

Non, non, je l'ai vendu, et je suis...

BONNARD.

Quoi ?

DANDINVILLE.

Marié.

BONNARD.

Marié !.. autre folie, tu as troqué ton bateau à vapeur

CONSTANCE.

Eh ! bonjour mon vieux !.. as-tu fait un bon voyage ? tu parais fatigué ?

DANDINVILLE.

Du tout... ma mignonne. Je vous présente mon ami Bonnard.

BONNARD, *saluant.*

Madame.

CONSTANCE *le lorgnant.*

Ah ! la bonne caricature.

DANDINVILLE, *bas à Bonnard.*

N'est-ce pas, qu'elle est charmante ?

Me BONCONSEIL.

Ah ! mon gendre, est-ce qu'on arrive comme ça chez sa femme sans la prévenir ? Pour un homme de votre âge, c'est bien imprudent.

CONSTANCE.

C'est vrai... nous ne t'attendions plus, mon chou, et tu nous as fait quitter le spectacle à la scène la plus intéressante... Imagine-toi que c'est une espèce de mari, qui, quoique vieux, veut encore faire le gaillard, et qui a pris pour femme une petite folle des plus aimables qui lui dépense tout son argent. Il veut bien la gronder... mais elle s'y prend avec tant de grâce... elle le cajole, le caline si bien qu'il finit par la remercier de ce qu'elle le ruine... C'est charmant, en vérité !

DANDINVILLE, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! il en faut comme ça.

BONNARD, *avec colère concentrée.*

Eh ! ils sont très-communs cette année.

DANDINVILLE.

Ah ! Ah ! ma chère amie, ce soir nous ferons un petit souper en réjouissance de mon retour... Bonnard, tu seras des nôtres.

CONSTANCE.

Un souper !

DANDINVILLE.

Oui ; est-ce que cela te contrarie ?

Mme. BONCONSEIL.

Nous ne soupons plus, cela fait mal à ma fille.

BONNARD.

Eh bien, vous nous regarderez, Mesdames.

Mme BONCONSEIL, *à part.*

Cela sera divertissant.

DANDINVILLE.

Ecoutez, ma poule, je suis au bout de mon rouleau... Oserai-je vous prier de me donner quelqu'argent pour aller acheter quelques provisions pour notre souper, avant que les boutiques ne soient fermées.

Mme BONCONSEIL.

De l'argent !... Y pensez-vous ? Vous croyez donc que les cinq cents francs que vous nous avez donnés en partant ont fait des petits ?

DANDINVILLE.

Comment, vous avez déjà dépensé ?

CONSTANCE

Tout est si cher à Paris... le moindre chiffon... une faveur coutent un prix fou... et cependant, je veux que l'on remarque la femme de mon petit mari... je tiens surtout à lui plaire, et je ne dois négliger aucuns moyens de paraître plus jolie à ses yeux... ma toilette avant tout, j'aime mieux me priver d'autre chose.

BONNARD, *à part.*

Ah ! voilà une femme qui connaît son homme. (*haut*) Allons, allons, reste avec ta femme, je vais aller chercher les commestibles en question.

(*Il sort.*)

MAD. BONCONSEIL.

Et moi, je vais tout préparer pour notre toilette, je te laisse avec ton mari... ne t'amuse pas mon enfant, car il est tard.

SCÈNE VI.

DANDINVILLE, CONSTANCE.

DANDINVILLE.

Que veut dire ta mère?.. c'est un souper sans façon, tu es bien avec cette robe.

CONSTANCE.

Sans doute, pour rester avec toi, où aller au spectacle, mais nous avons d'autres projets.

DANDINVILLE.

Des projets?

CONSTANCE.

Oui, une partie charmante, avec un jeune homme très-aimable, monsieur Le Duc, coiffeur à la mode, et principal locataire de cette maison, il va venir, tu seras content de lui, il nous donne souvent des billets de spectacle et ce soir il a promis de nous conduire au bal d'Idalie, que l'on vient d'ouvrir dans le nouveau passage de l'Opéra.

DANDINVILLE.

Au bal d'Idalie?..

CONSTANCE.

Oui, c'est le plus suivi cette année, écoute, ne te gêne pas, tu es trop fatigué, reste, soupe, et couche toi, le repos te fera du bien.

DANDINVILLE.

Non, je sens que je ne puis me passer de ma femme... est-ce que tu peux te passer de ton mari?

CONSTANCE.

Je m'en passe bien depuis six semaines... au surplus, viens si tu veux, tu ne nous gêneras pas... au contraire, tu garderas nos schals, nos capottes.

DANDINVILLE.

Mais si je ne voulais pas vous y laisser aller?

CONSTANCE.

N'allez-vous pas prendre votre air méchant que vous êtes laid avec mine... riez, Monsieur, riez bien vîte.

DANDINVILLE, *riant malgré lui.*

Ah! ah! ah! ah!

CONSTANCE.

A la bonne heure, demandez-moi pardon de vous être fâché... allons, vîte à genoux, promettez-moi que cela ne vous arrivera plus.

DANDINVILLE, *se mettant à genoux.*

Ah! la petite folle, elle me traite comme un écolier.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, LE DUC.

LE DUC, *surpris.*

Eh bien! qu'est-ce que je vois là?

CONSTANCE.

C'est mon mari, monsieur Le Duc.

DANDINVILLE, *se relevant.*

Oui, Monsieur, je suis son mari.

LE DUC

Ah! c'est vous qui l'êtes. (*Secouant la tête.*) Enchanté, Monsieur, de faire votre connaissance; vous avez une femme charmante, et vous ne pouvez manquer de prospérer.

DANDINVILLE.

Monsieur est perruquier?

LE DUC.

Non, Monsieur... artiste en cheveux: je fais la pluie et le beau temps... mes coiffures à la neige ont autant de vogue que l'opéra lui-même.

CONSTANCE.

Vous m'aviez promis de me donner un billet pour aller voir le Nouvel Eginard.

LE DUC.

Je suis à vos ordres. Il vous fera plaisir.

Air: *du Bouffe.*

Quand sa noble dame le traîne,
C'est gentil, mais cela fait peine;

Si, contre le froid assuré,
Notre amoureux est bien fourré ;
De sa maîtresse je vous jure,
Je tremble en voyant la chaussure :
Au lieu de souliers de satin,
Je voudrais la voir en patin.

CONSTANCE.

Maintenant que mon mari est ici, je serai plus libre, il gardera la maison.

LE DUC.

Eh bien ! prenez votre jour.

Me. BONCONSEIL, *en dehors.*

Constance ! Constance !

CONSTANCE.

Ma mère m'appelle.

Me. BONCONSEIL, *en dehors.*

Viens me lacer, ma petite.

CONSTANCE, *à la cantonnade.*

J'y vais, ma mère. (*A Le Duc.*) Vous allez venir nous arranger nos cheveux. (*A Dandinville.*) Tu devrais profiter de l'occasion pour te faire coiffer. (*Elle sort.*)

DANDINVILLE, *en la reconduisant.*

Bah !... tu crois que je ferais bien ?

SCENE VIII.

DANDINVILLE, LE DUC.

LE DUC, *prenant deux mèches de cheveux sur la tête de Dandinville.*

Ah ! mon dieu, seulement deux papillottes ; là, ça vous ira à ravir... Je ne vous proposerai pas de vous faire la queue, parce que cela demande du temps pour bien faire les choses....

DANDINVILLE.

C'est juste ; d'ailleurs, je n'y tiens pas autrement. Ah ! ça, Monsieur, excusez la question : Qu'est-ce

que c'est que ce bal d'Idalie dont m'a parlé ma femme ?

LE DUC.

Le bal d'Idalie ! c'est ce qu'il y a de mieux à présent.

Air : *du Piège.*

Asile heureux, charmant séjour,
Que tes souterrains doivent plaire,
On voit les grâces et l'amour
Y sabler le cidre et la bierre ;
Pour que des femmes les attraits
Eblouissent sans nul entrave,
Et pour qu'on les trouve plus frais.
On a mis le bal dans la cave.

DANDINVILLE.

Encore une question, Dites-moi, M. Le Duc, êtes-vous marié ?

LE DUC.

Non, Dieu merci... et je suis garçon, libre, indépendant.

DANDINVILLE.

Vous n'aimez donc pas les femmes ?

LE DUC.

Moi, je les adore.

DANDINVILLE.

Eh bien, pourquoi ne ne vous mariez-vous pas ?

LD DUC.

Ah ! parce que....

DANDINVILLE.

Comment, parce que ?

LE DUC.

Pourquoi vous êtes-vous marié, vous ?

DANDINVILLE.

Parce que je m'ennuyais.

LE DUC.

Eh bien, moi, je reste garçon, parce que je m'amuse... Vous comprenez le calembourg.

DANDINVILLE.

Ah !.. ça, je vous crois un homme honnête... Vous n'êtes pas capable de ?...

LE DUC.

Moi... Fi donc... Je prends peut-être plus d'intérêt que vous-même à votre femme, et puis, quand je le voudrais, j'y perdrais mon temps, elle est trop sévère, trop bien élevée.

DANDINVILLE.

C'est vrai. Aussi, en l'épousant, je l'ai prise uniquement pour son innocence.

LE DUC.

Vous l'avez donc prise sans dot.

DANDINVILLE.

Absolument. Croiriez-vous que c'est la troisième fois que je me marie.

LE DUC.

Vous êtes donc de fer.

DANDINVILLE.

Le coffre est bon.

LE DUC.

Je comprends le calembourg... et vous n'avez point d'enfant?

DANDINVILLE.

Je vous demande pardon, j'en ai un de ma première femme, mais il court le monde, et je ne m'en inquiète guères.

LE DUC.

C'est d'un bon père.

DANDINVILLE.

Cependant je voudrais le colloquer quelque part. Vous qui avez de si bonnes connaissances, tachez donc de lui procurer une place.

LE DUC.

Je m'en occuperai... Mais, pardon, vos dames m'attendent; excusez si je vous quitte. (*Il sort de sa poche un peigne et un fer.*)

Air : *Mon cœur à l'espoir s'abandonne.*

De la folie empruntant la marote
Je veux me signaler ce soir,
Et de ce fer à papillotte
Ici, je vais exercer le pouvoir.

Partout mon art fait des conquêtes
Dans la ville et dans maint faubourg ;
En les frisant, je fais tourner les têtes...
Comprenez-vous le calembourg ?

LE DUC.

Sur mon talent on fait mille anecdotes, etc.

DANDINVILLE.

ENSEMB. Sur son talent on fait mille anecdotes,
Il veut se signaler ce soir,
Et de son fer à papillotte
Il va nous montrer le pouvoir.

(*Le Duc rentre chez Constance.*)

SCÈNE IX.

DANDINVILLE, *seul.*

Mais il me vient une idée... Les boutiques des marchandes de modes sont encore ouvertes, si je profitais du moment pour faire une surprise à ma femme... une fleur, une cornette... Non, point de cornette... Ah ! un marabou !... Oui, oui, un marabou ; je lui en avais promis un avant mon mariage, et je suis là pour lui tenir parole.

SCÈNE X.

DANDINVILLE, MARTIN, *arrivant par la chambre de Constance, et arrêtant Dandinville, qui se dispose à sortir.*

MARTIN.

Monsieur Dandinville...

DANDINVILLE.

Quoi?

MARTIN, *lui présentant une lettre.*

« C'est une lettre
« Qu'entre vos mains, Madame m'a dit de remettre. »

DANDINVILLE, *étonné.*

Une lettre!... (*Il l'ouvre.*) C'est l'écriture de ma femme.

MARTIN.

Elle vient de sortir avec monsieur Le Duc et sa mère par l'escalier dérobé, et elle m'a remis ce poulet pour vous.

DANDINVILLE, *étonné.*

Elle est sorti avec monsieur Le Duc.

MARTIN.

C'est à la lettre.

DANDINVILLE, *lisant.*

« Mon chou,

» Nous n'avons pas voulu abuser de ta complaisance » pour nous conduire au bal... tu as besoin de repos... » soupe bien, et ne te couche pas trop tard, nous ren- » trerons de bonne heure. »

Ta fidèle moitié
CONSTANCE.

(*Parlant.*) Comment, comment, de bonne heure.

MARTIN.

C'est clair; elle veut dire qu'elle reviendra de grand matin; c'est de bonne heure.

DANDINVILLE.

Ah! voilà qui tombe dans la farce, par exemple. (*Chiffonnant la lettre.*) Et ça me chiffonne joliment.

Air: *Vaudeville de l'Avare.*

Certe cette conduite cloche,
Cet acte, il faut en convenir,
Est bien loin d'être sans reproche;
Et je veux aller la punir.

Mais loin d'elle je crie et je gronde.
Elle paraît... je m'adoucis ;
Elle parle... je l'applaudis
Pour faire comme tout le monde.

Mais cette fois je vais l'aller trouver au bal. (*à Martin*) Donne-moi ma douillette ; elle me verra la perfide.

MARTIN, *la lui mettant.*

Etes-vous dedans ?

DANDINVILLE, *marchant avec précipitation.*

Je crois que oui... Quant à sa mère...

MARTIN.

Voilà votre canne. (*Il lui donne sa canne.*)

DANDINVILLE, *marchant toujours à grands pas.*

Entre-t-on à Idalie avec une canne ?... Quant à sa mère...

MARTIN.

On la dépose au bureau, en y entrant.

DANDINVILLE.

C'est bon.

MARTIN.

Comme vous êtes agité ?... Voulez-vous que j'aille avec vous ?

DANDINVILLE.

Non... Je suis touché de cette marque d'attachement... Je te remercie, mon vieux Martin... il faudrait payer pour toi ; reste. (*Il sort.*)

SCÈNE XI.

MARTIN, *seul.*

Quelle générosité, on ne voit pas beaucoup de maître comme celui-là.

SCÈNE XII.

MARTIN, BONNARD.

BONNARD, *remettant un pâté et deux bouteilles de vin à Martin.*

Que le diable emporte le maladroit, il a manqué me jeter par terre, moi et mon pâté.

MARTIN.

A qui en avez-vous donc?

BONNARD.

C'est cet homme qui porte deux grandes affiches qui m'a bousculé en se retournant.

MARTIN.

Ah! l'homme-affiche, qui porte un écriteau en français par-devant, et un autre en anglais, par-derrière.

BONNARD.

Justement.

Air : de Turenne.

De ces affiches ambulantes
A Paris le succès est sûr,
Leurs annonces sont élégantes,
Et leur porteur est poli comme un mur.
Oui, ses manières sont fort drôles,
Il a pour nous bien des attraits,
Car sur son cœur il porte les Français
Et les Anglais sur ses épaules.

SCENE XIII.

LES MÊMES, Mlle. WINDSOR.

Mlle. WINDSOR.

Ces dames sont-elles rentrées? Que vois-je?

BONNARD.

Ah! je ne me trompe pas, c'est ma petite danseuse de corde.

Mlle. WINDSOR.

C'est mon vieil amateur des Funambules.

BONNARD.

La rencontre est singulière.

Mlle. WINDSOR.

En v'là une sévère, par exemple... Quoi, M. Bonnard, c'est vous, je n'en reviens pas... Eh! oui, voilà bien cette bonne tête.... il n'est pas trop changé.

BONNARD.

Toujours le même et plus amoureux que jamais.

Mlle WINDSOR.

Comment encore ? laissons cela, petit fou... Qu'est-ce que vous m'achetez aujourd'hui ? m'étrennez-vous ? me portez-vous bonheur ?

BONNARD.

Mais quand je te dis que je t'adore.... laisse-moi donc prendre tes jolies petites menottes.

Mlle. WINDSOR.

Eh bien, qu'est-ce que vous leur voulez, voyons, les voilà... Voulez-vous qu'elles vous choisissent quelque chose ? un rouleau d'eau de Cologne, une brique de savon pour la barbe.

BONNARD.

Oui, à condition que je t'en donnerai l'étrenne... Ecoute-moi, je suis du même âge que mon ami Dandinville qui a épousé une jeune femme et qui est très-heureux.

Mlle. WINDSOR.

Eh bien.

BONNARD.

Eh bien ; te sens-tu capable de....

Mlle. WINDSOR.

Vous rendre aussi heureux que lui !

BONNARD.

Tu as des talens.

Mlle. WINDSOR.

Je danserais encore sans balancier.

BONNARD.

Un bon commerce.

Mlle. WINDSOR.

Je vends beaucoup sans être patentée.

BONNARD.

Des mœurs.

Mlle. WINDSOR.

C'est connu... Je ne suis pas comme j'en vois... Dites donc, la fille du tourneur qui a une pelisse.

BONNARD.

Elle a une pelisse.

Mlle WINDSOR.

Ça fait suer.

BONNARD.

Si tu le veux, je t'épouse.

Mlle. WINDSOR.

Pour tout de bon, là, sans rire, vous.

BONNARD.

Moi.

Mlle. WINDSOR.

Quand?

BONNARD.

Qnand tu vondras?

Mlle. WINDSOR.

Je savais bien que vous aviez un peu comme ça la tête à l'envers, mais je ne vous croyais pas capable de ça... C'est égal, si vous le voulez.

BONNARD, *sérieusement.*

Oui, Mademoiselle, je le veux.

Air : *de Julie.*

Quand je vous vis vous étiez funambule.

Mlle. WINDSOR.

Je me souviens de mon ancien état;
En vous épousant sans scrupule
Je serai fidèle au contrat.

BONNARD.

Je le vois bien, la pauvre enfant s'efforce
De mériter mon suffrage aujourd'hui :
Etre fidèle à son mari...
C'est encor faire un tour de force.

Je me rappelle toujours tes exercices... Tiens, regarde si ce n'est pas cela. (*Il se met en position et figure la danse de corde, sa canne lui sert de balancier.*)

Mlle. WINDSOR.

Bravo ! M. Bonnard, bravo !

BONNARD.

Dès ce soir je te présente à l'ami Dandinville avec qui je dois souper... Ah ! ah ! il sera bien surpris.... Il ne s'attend guères à me voir profiter si promptement de ses leçons.

MARTIN, *accourant.*

Voilà ces dames qui rentrent... Elles paraissent en colère.

BONNARD.

Contre qui ?

Mlle. WINDSOR.

Peut-être contre ce pauvre M. Dandinville.

BONNARD.

Ça ne sera rien. (*Regardant en dehors.*) *A mademoiselle Windesor.*)

Air : *du Comte Ory.*

Les voilà,
Entrons-là,
Et sachons nous taire ;
Deux époux si bien unis,
Deux cœurs si bien assortis
Pour un rien
Peuvent bien
Se faire
La guerre,
Et même se battre, mais
Tôt ou tard ils font la paix.

(*Ils entrent dans le cabinet à droite, en reprenant le chœur.*)

SCÈNE XIV.

CONSTANCE, Mr. BONCONSEIL.

CONSTANCE, *en costume de bal. Mr Bonconseil est aussi habillé élégamment.*

(*Agitée.*) Non, maman, je ne puis rester au bal. vous m'avez fait faire une demarche inconvenante.

Me. BONCONSEIL.

Il est bien temps de s'en apercevoir ; dis-moi donc, quelle mouche te pique.

CONSTANCE.

Air *Connu.*

Ah! vous dirai-je, maman
Ce qui cause mon tourment?
Dans ce bal, j'étais émue,
Dé à tout charmait ma vue,
Mais mon époux a paru
Le plaisir a disparu.

Me. BONCONSEIL.

Je te remercie pour lui... mais monsieur Le Duc sera fâché ; il t'avait retenue pour la sauteuse.

CONSTANCE.

Ça m'est égal.

Me. BONCONSEIL.

Mais la danse.

CONSTANCE.

La danse n'est plus ce que j'aime.

Me. BONCONSEIL.

Mais, moi, je l'aime encore. (*A part.*) Cette petite n'a nulle complaisance pour sa mère.

Air : *Une fille est un oiseau.*

Rien ne venait me troubler,
J'aimais ce bruit, cette foule ;
Et j'allais danser la poule,
Quand tu voulus t'en aller...
N'étais-tu pas sous ma garde?
Au bal doit-on prendre garde
Quand un mari vous regarde...

CONSTANCE.

Devez-vous ainsi parler?
Il faut être plus sévère,
Lorsque l'on veut être mère
Ou bien ne pas s'en mêler.

Mᵉ. BONCONSEIL.

Eh bien! ayez donc des enfans!... Quoi! tu me reproches !...

CONSTANCE.

Ah! pardonne, ma bonne mère... mon bonheur est d'être avec toi. (*Changeant de ton.*) Bonsoir, maman.

Mᵉ. BONCONSEIL.

Tu parles si bien que je ne me le fais pas dire deux fois. Adieu, mon enfant. (*Elle l'embrasse.*)

CONSTANCE, *tendrement.*

Adieu, mère comme on en voit peu.

Mᵉ. BONCONSEIL, *en rentrant.*

Adieu, fille comme on en voit beaucoup.

SCENE XV.

CONSTANCE, *seule.*

C'est drôle... je ne suis pas contente... il me manque quelque chose... est-ce mon mari? je l'ai quitté pour aller au bal... Est-ce monsieur Le Duc?... je l'ai laissé pour revenir ici... c'est peut être tous les deux... il faut en convenir, ils ne sont parfaits ni l'un ni l'autre, mais chacun a son mérite; mon cher époux est plein de bonté, de raison, mais jaloux et bourru. Monsieur Le Duc a de la grâce, de l'amabilité, mais frivole, inconséquent; voilà les hommes; avec deux à peine pourrait-on en faire un bon... pauvres femmes que nous sommes à plaindre.

Air *de Doche.*

Qui fait battre le cœur des filles ?
C'est un mari.
Qui vient augmenter les familles ?
C'est un mari.
Qui fait craindre le mariage ?
C'est un mari.
Qui nous fait aimer le veuvage ?
C'est un mari.

J'entends quelqu'un, c'est sans doute Dandinville qui

rentre. (*Courant à la porte.*) Eh ! te voilà, mon petit chat? (*Leduc entre.*) Ciel ! M. Leduc.

SCENE XVI.

CONSTANCE, LE DUC.

LE DUC.

Eh bien ! vous êtes gentille ! comment vous êtes-vous retenue pour cinq ou six coutredanses, on manque de danseurs.... je laisse en plan les plus jolies femmes pour vous, et vous vous en allez en catimini... est-ce que le dernier tour de walse vous aurait un peu étourdie?

CONSTANCE.

Moi, je danserais encore dix russes s'il le fallait.

LE DUC.

Voyons un peu. (*Il la prend par la main et fait quelques tours de walse russe avec elle, puis ils se trouvent tous deux en position.*) Vous comprenez le calembourg.

CONSTANCE.

A-propos, avez-vous vu mon mari ?

LE DUC.

Oui, il allait de grouppe en grouppe, traversait les quadrilles en se faisant coudoyer et marcher sur les pieds par les danseurs et les danseuses. C'est qu'une fois la contredanse commencée, rien ne les arrête... l'orchestre est si entraînant... à présent dans les bals c'est comme l'opéra d'autrefois... le premier coup d'archet enlève, ajoutez que les airs sont si bien adaptés aux figures.

Air : *Vaudeville des Maris ont tort.*

Maint compositeur qui veut plaire
Met, pour ne point être éclipsé,
En avant deux le *Solitaire*,
Régulus, en chassé-croisé,
Ou bien *Aline* en balancé.

Grâce à cette mode nouvelle
Clytemnestre est en cotillon,
Le *Guemadier* en pastourelle,
Femme sensible en pantalon.

CONSTANCE.

Ah çà ! comment? dans le milieu de la nuit le portier vous a tiré le cordon.

LE DUC.

Oui, en dormant.

CONSTANCE.

Et vous avez osé entrer chez moi.

LE DUC.

Votre porte était ouverte.

CONSTANCE.

Par exemple, vous êtes un vrai sans gêne.

LE DUC.

C'est mon rôle et j'aime à le jouer. Mais votre mari sera content de moi... il m'a demandé une place pour son fils... je lui en apporte deux. Les voici. (*Il lui donne un papier sous enveloppe.*)

CONSTANCE.

Ah! que c'est aimable d'avoir pensé à lui.

LE DUC.

Croyez que j'ai encore plus pensé à vous.

CONSTANCE.

Comment?

LE DUC, *mettant la main sur son cœur.*

Je connais une autre place vacante... c'est celle de mon cœur; hélas! je n'ai pas encore trouvé personne pour la remplir. Cependant, une jeune beauté qui avait vos yeux, votre nez, votre bouche, vos cheveux, votre air, vos grâces, votre esprit...

CONSTANCE.

Eh bien?

LE DUC.

Devinez-vous?

CONSTANCE, *à part.*

Le malin ! Ah, que c'est mauvais. (*Haut.*) Pourquoi ne le prenez-vous pas ?

LE DUC.

Parce qu'elle est prise.

CONSTANCE.

Ah ! je conçois, ça vous arrête.

LE DUC.

Au contraire, ça ne m'arrête pas.

CONSTANCE.

A la bonne heure.

LE DUC.

Mais je suis près d'elle sans qu'elle me voie.

CONSTANCE.

Elle est donc aveugle !

LE DUC.

Je lui parle sans qu'elle m'entende.

CONSTANCE.

Elle est donc sourde ?

LE DUC.

Pas plus que vous... Mais qu'elle se fâche ou non, je n'y tiens plus ; c'est vous !... (*Il tombe à ses pieds*)

CONSTANCE.

Moi !

LE DUC.

Vous.

CONSTANCE *surprise.*

Par exemple ? c'est un peu fort.

LE DUC.

Je l'avoue... c'est fort... Ma visite au milieu de la nuit... ma déclaration affirmative à une heure indue, car voilà deux heures qui sonnent à Bonne-Nouvelle. mais si cela vous déplaît, c'est votre faute, il ne fallait pas accepter mes billets pour l'Ambigu et la Gaîté, prendre mon bras pour vous conduire à l'*Auberge des Adrets* et à *Polichinelle Vampire*, accepter les échau-

dés et la bierre dans les entr'actes, etc... Vous avez bien dû penser que je ne faisais pas cela pour des perles.

CONSTANCE.

J'aime tant les spectacles.

LE DUC *tendrement.*

Méchante !.. ne devais-je pas encore vous conduire demain à *Polichinelle avalé par la Baleine.*

CONSTANCE.

Tout cela ne me séduit pas... Sortez... Si mon mari rentrait.

LE DUC.

Je vais fermer la porte.

CONSTANCE.

Mais je ne puis le laisser coucher à la belle étoile... Je l'entends... Ciel ! sortez par la fenêtre ou bien par la porte... (*Allant au fond.*) Il est trop tard!...

LE DUC.

Pardonnez-moi ma flamme.

CONSTANCE, *vivement.*

Cachez-vous derrière le poële et ne soufflez pas. (*Le Duc se place derriere le poele.*

SCÈNE XVII.

CONSTANCE, DANDINVILLE, LE DUC, *caché.*

(DANDINVILLE *entre vivement.*)

CONSTANCE, *chantant.*

Tra, là, là, etc.

DANDINVILLE, *à part.*

Pas de doute, il est ici.

CONSTANCE.

Ah ! vous voilà, c'est bien heureux.

DANDINVILLE.

Vous êtes seule?... Sans vous commander.

CONSTANCE, *lui présentant sa joue.*

Quand vous voudrez, je vous attends.

DANDINVILLE.

Vous y tenez?... *(Il l'embrasse sur le front avec f deur. — A part.)* Faut-il qu'elle ait un front.

SCÈNE XVIII.

DANDINVILLE, LE DUC, *caché.*

DANDINVILLE.

Ah ! ça, voyons, monsieur Le Duc, il faut se mon à présent.

LE DUC, *paraissant.*

Je le veux bien, car ma situation est génante.

DANDINVILLE.

Vous m'avez peut-être pris pour un Dandin, un bard?

LE DUC.

Tranchons le mot : pour une ganache.

DANDINVILLE.

Ganache !

« Quand un jeune homme offense un vieillard affaibé
» Dès-lors il est ganaché autant que l'offensé. »

LE DUC.

C'est possible, mais quand à votre femme elle e

DANDINVILLE, *l'interrompant vivement.*

A d'autres, Monsieur, et c'est vous qui m'en f raison.

LE DUC.

Quoi avec ces cheveux blancs?

DANDINVILLE.

Mes cheveux blancs, vous ne les avez pas vus, q vous avez voulu m'en faire voir de toutes les coule

LE DUC.

De toutes les couleurs?.. c'en est trop...

DANDINVILLE.

Sortons, Monsieur...

LE DUC.

Dites-donc, savez-vous que vous avez une manière de dialoguer, qui n'est pas du tout comique.

DANDINVILLE.

Je n'ai pas le projet de vous faire rire.

LE DUC.

Je vous crois, mais c'est que ça tombe tout-à-fait dans le drame, et si l'un de nous allait être tué, ça ferait une tragédie, ce n'est pas votre intention.

DANDINVILLE.

Sortons, vous dis-je, pour la deuxième fois.

LE DUC.

Quoi, sans témoins?..

DANDINVILLE.

Il y aura moins de monde dans le secret.

LE DUC.

Air : *Je suis colère et boudeuse.*

Ecoutez-moi sans colère,
Je vous propose un cartel
Qui vous conviendra, j'espère,
Car il n'a rien de mortel.

DANDINVILLE.

Dans des affaires si graves,
On ne peut pas filer doux;
Je crois que nous sommes braves.

LE DUC.

Moi, je le crois comme vous.
Mais j'ai tort quand je me joue
D'un tendre époux chagriné.

DANDINVILLE.

Ah! le tort que l'on avoue
Est à moitié pardonné.

LE DUC.

J'irais tuer sans l'entendre
Un mari tant estimé.

DANDINVILLE.

En vain je veux me défendre
Monsieur, je suis désarmé.

LE DUC, *lui tendant la main.*

Touchez là, je vous en prie.

DANDINVILLE, *lui donnant la main.*

Je ne veux pas reculer.

LE DUC.

Tous deux nous restons en vie.

DANDINVILLE.

Il faut bien s'en consoler...
Je sens qu'en nous faisant grâce
Nous agissons de concert..

(*ôtant son chapeau.*)

LE DUC.

Mettez votr' chapeau, de grâce
Votre honneur est à couvert.

(*Pendant cette scène, Bonnard s'est montré deux ou trois fois en entr'ouvant la porte du cabinet.*)

SCENE XIX.

DANDINVILLE, CONSTANCE.

CONSTANCE, *en pet en l'air. — Elle entre avec mystère une lettre à la main et tenant de l'autre un bougeoir.*

Voyons si je trouverai un garçon pour me porter cette lettre. (*Appercevant Dandinville.*) Ah! vous m'avez fait peur.

DANDINVILLE.

C'est encore vous.

CONSTANCE.

Encore, c'est un mot de reproche?

DANDINVILLE.

Croyez-vous donc être sans reproche? pourquoi n'êtes vous pas endormie?

CONSTANCE.

Je ne puis fermer l'œil... Je ne dors bien qu'auprès de vous.

DANDINVILLE.

Elle a des réponses qui sont d'une douceur... ah! si mon honneur.

CONSTANCE, *à part, après avoir regardé derrière le poële.*

Bon, il est bien loin.

DANDINVILLE.

Quelle est cette lettre, que vous faites semblant de cacher?

CONSTANCE, *embarrassée.*

Une lettre!..

DANDINVILLE.

Oui... je veux la voir...

CONSTANCE.

Mais elle n'est pas pour vous...

DANDINVILLE.

Raison de plus, je veux la voir.

CONSTANCE.

Quel ton!.. je ne vous ai jamais vu comme ça!..

DANDINVILLE.

Ni moi non plus... apprenez que je sais...

CONSTANCE.

Quoi!

DANDINVILLE.

Tout.

CONSTANCE, *vivement.*

Tout.

DANDINVILLE.

Tout... j'ai vu le galant et l'affaire n'a pas été longue à vider.

CONSTANCE.

Ciel!..

DANDINVILLE.

Rassurez-vous : tant de tués que de blessés, il n'y a personne de mort... mais l'entrevue a été terrible.

CONSTANCE.

Le Duc n'est donc pas blessé ?

DANDINVILLE, *à part.*

Elle a le cœur excellent. (*haut.*) Mais revenons au billet, donnez-le moi, ou je me fâche.

CONSTANCE, *lui donnant vivement.*

Le voici.

DANDINVILLE, *lisant.*

« A monsieur Le Duc. »

CONSTANCE.

Coëffeur.

DANDINVILLE, *fesant sauter le cachet. Il veut lire.*

Je ne puis lire... la colère m'empêche d'y voir, je n'ai pas mes lunettes.

CONSTANCE, *lui prenant la lettre.*

C'est cependant de la coulée, donnez... (*lui présentant le bougeoir.*) Voulez-vous avoir la complaisance... (*Elle lit.*)

« Monsieur et ami,

Air : *Daignez m'épargner le reste.*

« Mon époux est vieux, j'en conviens,
» Mais je l'aime, il est bon apôtre,
» En voulant lui ravir son bien,
» Vous m'avez prise pour une autre.
» Vous êtes un coiffeur connu;
» Mais chez moi n'allez plus paraître,
» Je veux conserver ma vertu...

DANDINVILLE, *s'avançant et lisant.*

» Je veux conserver ma vertu...

CONSTANCE.

» Avec laquell' j'ai l'honneur d'être. »

Et cœtera... ma vertu est soulignée... mon cher petit mari, je vous trouve fort gentil, fort aimable... mais

demain, je pourrais penser autrement... emmenez-moi... je vous préfère à tous les hommes, mais empêchez-moi d'en voir d'autres.

DANDINVILLE.

Air : *Voilà, voilà tout le secret.*

Si la lettre est fidèle,
Je vois sans nul détour
Que je l'échappe belle,
Mais n'est-ce pas un tour ?
J'ai trop su vous confondre,
Tromper est votre loi.
Vous voulez vous refondre...
Dans ce nouvel emploi ;
Qui pourra me répondre
De votre bonne foi?

SCENE XX.

LES PRÉCÉDENS, BONNARD, *sortant du cabinet avec* Mlle. WINDSOR, MARTIN ET LE DUC.

BONNARD, *finissant l'air.*

C'est moi, c'est moi, c'est moi.

TOUS.

C'est moi, c'est moi, c'est moi.

DANDINVILLE.

Bonnard !

BONNARD.

Oui, mon ami, oui, c'est moi qui ai tout vu, tout entendu ; la scène était chatouilleuse, mais la sagesse a triomphé, et je puis te répondre de la vertu de ta femme comme de celle de madame Bonnard, que j'ai le plaisir de te présenter.

DANDINVILLE.

Se peut-il.. quoi Bonnard, tu étais-là... et tu te maries aussi.

BONNARD.

Tu m'as converti.

DANDINVILLE.

Mais tu n'y penses pas mon vieux, tu mourras de jalousie.

BONNARD.

Tu sais bien qu'on en meurt pas.

DANDINVILLE.

Mais si un amant, un séducteur entraîne ta femme dans un bal... si tu le surprend chez toi.

BONNARD.

Eh bien!

DANDINVILLE.

Tu te battras.

BONNARD.

Non parbleu.

DANDINVILLE.

Je te dis que tu te battras, je te connais peut-être.

BONNARD.

Et moi, je te connais bien aussi.

DANDINVILLE.

Tu te battras te dis-je?

BONNARD.

Eh bien! soit. Je me battrai... comme toi... sans témoins, et mon honneur sera à couvert. (*Il enfonce son chapeau.*) sans qu'il y est une égratignure.

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, LEDUC.

LE DUC, *entrant.*

Eh bien! eh bien! est-ce qu'on se querelle encore par ici?

TOUS.

M. Le Duc.

LE DUC, *prenant la main de Dandinville.*

Allons, allons, mon brave, de la philosophie : vous n'êtes pas le seul de votre compagnie, et vous faites partie d'un régiment dont les cadres sont joliment remplis, sans compter ceux qui servent en simples volontaires... Vous m'avez demandé une place, j'en ai

obtenu deux pour vous... et je veux vous les remettre moi-même. (*Constance remet la lettre à Le duc qui la présente à Dandinville.*) Faites-moi l'amitié d'ouvrir ce paquet.

DANDINVILLE *ouvre la lettre et en tire deux contre-marques.*

Mais ce sont des places de spectacle.

LE DUC.

Comme vous dites, de première galerie ; pour les Français. J'ai fait tous mes efforts pour vous avoir de meilleures places. (*A Dandinville.*) Je vous assure, mon ami, que je voudrais vous voir dans une loge grillée. (*Bas à Constance.*) Comprenez-vous le calembourg ?

DANDINVILLE.

Je vous remercie.

Mlle WINDSOR.

Ce jeune homme-là est fameusement aimable ! Mais ce cher M. Dandinville, il fera bien d'emmener sa femme, car sans cela... Donnez-moi le bras, monsieur Bonnard.

DANDINVILLE.

Allons, j'accepte... et nous irons voir ce soir l'Ecole des Gana... non, l'Ecole des Vieillards !

LE DUC.

Et nous applaudirons l'auteur et l'acteur.

Air : *Je n'ai pas vu ces bosquets.*

Si l'un nous rend et Brizard et Lekain,
L'autre déjà suit Racine et Molière,
Ils ont chaussé cothurne et brodequin,
Pour illustrer doublement leur carrière.
Quand leurs succès de toutes parts,
Sont la gloire de notre scène ;
Le dieu du goût à nos regards,
Les place au temple des beaux-arts,
Entre Thalie et Melpomène.

DANDINVILLE.

Ceci vous prouve, mes amis, que les vieillards, comme les enfans, ont souvent besoin d'aller à l'école.

VAUDEVILLE.

BONNARD.

Air : *connu.*

Que d'écoles s'offrent tous les jours
Pour rendre moins frivole!
Mais l'école des femmes toujours
Sera la bonne école.

Mlle. WINDSOR.

Sur la corde, j'ai fait chez Saqui
Plus d'une cabriole!
(*A Bonnard.*)
Et vous prenez une femme qui
Était à bonne école.

MARTIN.

En tout temps devant nos écoliers
Si la victoire vole,
C'est que tous les français sont guerriers
En sortant de l'école.

MAD. BONCONSEIL.

Nos pinceaux brillent de toutes parts
Et même au capitole!
Et tous les peuples pour les beaux arts,
Viendront à notre école.

LE DUC.

A maint amant, Lise, c'est connu,
A manqué de parole;
Lise nous dit : que c'est par vertu,
C'est encore une colle.

CONSTANCE.

Actrices qui voulez être un jour,
Du parterre l'idole,
Chez la voisine allez faire un tour
Courrez vite à l'école.

DANDINVILLE, *au public.*

Ce vaudeville sera sans prix
Quoiqu'un peu trop frivole,
Si tout's les ganaches de Paris,
Viennent à notre école.

FIN.

LÉONIDE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES.

AVERTISSEMENT.

La mise en scène et la musique ayant beaucoup contribué au succès de cet Ouvrage, on engage MM. les Directeurs de Province à se faire donner une note très-exacte des positions et des costumes par leurs correspondans, et à s'adresser à M. Doche pour la partition.

Il ne peut y avoir de difficultés dans la distribution que pour les rôles du Colonel et de madame de St.-Elme. Le premier appartient, dans une troupe d'opéra, à l'emploi de *Sollié* ou *Martin*; dans une troupe de comédie, aux *Premiers Comiques,* ou aux *Premiers Rôles*, s'ils chantent; madame de St.-Elme doit être jouée par les *Grandes Coquettes* ou les *Fortes Dugazons*.

LÉONIDE,

OU

LA VIEILLE DE SURESNE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES,

Charles Désiré

PAR Mrs. DUPEUTY, DE VILLENEUVE ET SAINT-HILAIRE;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 17 JANVIER 1824.

3e. ÉDITION.

PRIX : DEUX FRANCS.

PARIS,

CHEZ QUOY, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉATRE,

Boulevard Saint-Martin, No. 18,

ET BARBA, LIBRAIRE, AU PALAIS-ROYAL.

1824.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ROBERTIN, banquier	M. *Cossard.*
CHARLES, son fils.	M. *Armand.*
GRUDNER, ancien colonel, beau-frère de Robertin.	M. *Fontenay.*
RODOLPHE, ami de Charles.	M. *Lafont.*
Mme. DE ST.-ELME	Mlle. *Dussert.*
MATHILDE, sa fille.	Mlle. *Huby.*
Mme. HÉBERT, surnommée la Vieille de Suresne	Mme. *Bras.*
LÉONIDE, sa fille adoptive.	Mlle. *Pauline.*
LOUISON, petite paysanne au service de Mme. Hébert	Mlle. *Minette.*

Un Hussard attaché à Grudner.
Parens et Amis de Mme. de St.-Elme et de Robertin.
Domestiques.
Paysans et Paysannes.

La scène se passe, au premier acte, à Paris, chez madame de St.-Elme; au deuxième, chez la vieille; au troisième, chez M. Robertin, à Paris.

AVIS.

Cette Pièce étant ma propriété, je poursuivrai comme contrefacteur tout débitant d'exemplaires qui ne seraient pas revêtus de ma signature; également ceux qui feraient imprimer, ou vendraient, sans mon autorisation, des couplets contenus dans cette Pièce.

De l'Imprimerie de J.-S. CORDIER Fils, rue Thévenot, n°. 8.

LÉONIDE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES.

ACTE Ier.

Le théâtre représente un riche salon où tout est préparé pour un bal. Au fond, trois portes, celle du milieu ouvre sur la salle de bal, celle de droite dans un boudoir, où sont des tables de jeu; celle de gauche, dans un autre salon où l'on joue également. Ces portes sont fermées.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAD. DE ST.-ELME, RODOLPHE, Domestiques.

MAD. DE ST.-ELME, *aux domestiques.*

Qu'on allume les lustres, qu'on prépare les tables de jeu, et qu'on avertisse ma fille de hâter sa toilette... allez.

RODOLPHE, *entrant.*

Un instant... n'oubliez pas les méringues, les fruits glacés.. le punch, un peu fort. (*Bas*). Surtout pour les dames... ayez aussi grand soin des musiciens... il faut les mettre en verve; du Madère à la quinte, du Soterne au premier violon, du Champagne au galoubet... tâchez même de griser la basse, si ce n'est pas trop difficile... allez.

(*Les domestiques sortent*).

MAD. DE ST.-ELME.

Je vous remercie, M. Rodolphe, de la peine que vous prenez pour m'aider à faire aujourd'hui les honneurs de chez moi.

RODOLPHE.

Eh! mon Dieu! madame, est-ce que je ne suis pas la providence obligée de toutes les maîtresses de maison? comme le Solitaire, je sais tout, j'entends tout, je vois tout, je suis partout... bref, on m'a surnommé le génie des grands bals et le Trilby des petites soirées... les plaisirs, voilà mes affaires, quant aux affaires, ça ne me regarde pas.

MAD. DE ST.-ELME.

C'est-à-dire que vous êtes indépendant.

RODOLPHE.

Qui, comme l'oiseau sur la branche, sans embarras de f-

Table des pièces de Théâtre
Contenues dans ce Volume

1824

			nombre d'actes
1	L'école des Ganaches	8. Janv.r	1.
2.	Léonide ou la Veille de Sirène	17. d.o	3.
3.	Attila et le Troubadour	7 Fevr	1.
4	les Modistes	7 d.o	1.
5	Le Mariage de Convenance	15. Mars	2.
6.	Le Sied de nez	5 avril	6
7	La Curieuse	6 mai	2.
8	Mr. Antoine ou le N.o 2782.	17. mai	1.
9	Le Château perdu	25. mai	1.
10.	Gretry	1.r Juin	1.
11	Alfred ou la bonne Tête	11 Juin	1.
12	Le Forgeron	22 Juin	3.
13.	Le Passeport	2. Juillet	1.
14	Une Visite en prison	24. Juillet	1.
15.	L'anneau de Gygès	3 août	1.
16.	Les Mariés anglais	3 août	1.
17	Les deux officiers	27. 7.bre	1.
18	La rue du Carrousel	5. Oct.bre	1.

mille, sans état; logeant près du ciel, vivant un peu du hasard, payant bien de ma personne, assez mal de ma bourse.. que vous dirai-je? je fais partie de la bande joyeuse de ces jeunes gens à la mode qui bourdonnent dans les salons, peuplent Coblentz et les avant-scènes des théâtres, décident du succès des pièces nouvelles, et changent tous les mois d'amis et de tailleurs. En un mot, je suis, ce qu'on appelle dans certains cercles, un homme aimable, et dans d'autres, un mauvais sujet. Que voulez-vous? la nature, je n'ai jamais rien pu faire, moi.

Air nouveau de Doche.

Après avoir essayé, sans reproche,
Cinq bons états fort peu divertissans,
Un jour enfin, j'entrai dans la bazoche,
Et j'y passai d'assez tristes instans.
Pour me distraire, en faisant mes copies,
J'arrangeais, dans plus d'un procès,
Tous les contrats en élégies,
Et les testamens en couplets.

Il a fallu y renoncer, voyez-vous, car j'aurais fini par rimer tous les dossiers de l'étude, et ça aurait diablement embrouillé l'état civil et l'enregistrement. Ma foi, quand j'ai vu que décidément je n'étais pas bon à grand chose, j'ai pris le parti de rester à rien faire et de m'amuser; c'est un emploi tout comme un autre, et j'ai beaucoup de goût pour celui-là.

MAD. DE ST.-ELME.

Si nous avions le temps, je vous ferais peut-être un peu de morale; mais il faut songer à notre réunion. Ah! ça, je vous recommande M. Robertin...

RODOLPHE.

Ah! ah! le gros banquier à cervelle dure, à génie lourd, que le ciel a pourtant doué d'un talent tout particulier, celui de gagner des millions... oui, son esprit est la règle de trois.. sa science, l'escompte... on le dit un peu ambitieux, par exemple; mais du reste, parfait honnête homme.

MAD. DE ST.-ELME.

Il doit me présenter le colonel Grudner, son parent.

RODOLPHE.

Oui, oui, le frère de sa femme. Ah! celui-là c'est différent, c'est le raisonneur de la famille... estimable célibataire... cinquante mille livres de rentes... bon, dévoué, sensible comme un brave... mais assez brutal quand on le contrarie... il est à Paris depuis peu de temps.

MAD. DE ST.-ELME.

C'est cela même. Je vous en prie, veillez à ce qu'on ait pour ces messieurs les plus grands égards.

RODOLPHE.

J'entends, j'entends, c'est dans l'ordre...

MAD. DE ST.-ELME.

Comment?

RODOLPHE.

Ne vous ai-je pas dit que je savais tout?.. restée veuve avec peu de fortune, vous tenez beaucoup à voir s'accomplir le mariage de mademoiselle Mathilde avec l'unique héritier de notre homme de banque. C'est un fort bon parti. Charles est aimable... je crois bien, je serais adorable, moi, si j'étais fils d'un banquier.

MAD. DE ST.-ELME.

Puisque vous êtes si bien instruit, puis-je compter au moins *sur* votre discrétion?

RODOLPHE.

Sans doute... ah! que ce Charles est heureux!.. mais, il faut en convenir, il le mérite : c'est un excellent garçon... nous sommes très-liés ensemble!.. l'un prête à l'autre; on s'arrange.

MAD. DE ST.-ELME, *souriant.*

Et vous êtes souvent l'autre, n'est-ce pas?

RODOLPHE.

Oui, mais qu'est-ce que cela prouve?.. qu'il a de l'argent et moi de la bonne volonté, voilà tout... le système des compensations... on vient. C'est votre société... eh! vite, à mon rôle.

SCÈNE II.

Les Précédens, la Société, puis M. ROBERTIN et LE COLONEL. (*On ouvre les trois portes du fond*).

CHOEUR.

Air : *d'Heudier.* (de l'Avare en goguettes).

Ah! quel plaisir
Va nous offrir
Ce jour si doux
Pour nous tous.
Hâtons-nous
De commencer
A Walser,
A danser.

RODOLPHE.

On sait qu'en France
Au bal tout danse,
Jusqu'à l'argent;
C'est amusant!

CHOEUR.

Ah! quel plaisir
Va nous offrir
Un jour si doux
Pour nous tous,
Hâtons-nous
De commencer
A Walser,
A danser.

(*Au moment où madame de St.-Elme et Rodolphe saluent tout le monde et font placer les dames dans la salle du bal; un domestique entre et annonce*).

LE DOMESTIQUE.

M. Robertin et M. le colonel Grudner.

(*Madame de St.-Elme va au-devant d'eux avec empressément. On referme les trois portes*).

ROBERTIN.

Bonjour, belle dame, bonjour.

MAD. DE ST.-ELME.

Que je vous sais gré, mon ami, de m'avoir présenté un militaire aussi distingué que M. le Colonel.

LE COLONEL.

Madame, dites tout bonnement un militaire qui a toujours fait son devoir.

MAD. DE ST.-ELME, *au Colonel.*

Croyez, monsieur, que c'est avec le plus vif plaisir que je reçois chez moi le parent d'un homme aussi recommandable que M. Robertin.

ROBERTIN.

Ah!.. ah!.. vous êtes trop bonne... non, vrai...

LE COLONEL.

Oui, c'était un brave homme avant que l'ambition ne lui eût tourné la tête...mais que voulez-vous? tout le monde s'en mêle à présent.

ROBERTIN, *bas au Colonel.*

Taisez-vous donc, beau-frère, vous allez me faire un affront devant ces dames...

LE COLONEL.

Pourquoi vous obstinez-vous à vouloir être en place.

ROBERTIN.

Je veux être en place, je veux être en place, c'est clair, ça me convient ; d'ailleurs, c'est une affaire arrangée : madame me protège, et je serai, malgré vous, receveur-général.

MAD. DE ST.-ELME.

Oh! j'espère que M. le Colonel reviendra de ses préventions.

ROBERTIN.

Bah! bah! madame, ne l'écoutez donc pas... ces vieux militaires sont toujours... qu'est-ce que c'est que ça... eh! c'est ma future belle-fille... charmante! charmante... divine!.

SCÈNE III.

Les Précédens, MATHILDE, Domestiques.

(*Mathilde salue successivement Grudner et Robertin, sourit à Rodolphe, et va embrasser madame de St.-Elme*).

ROBERTIN, *à Grudner.*

Eh! ben, j'espère qu'elle est jolie...

LE COLONEL, *de même.*

Oui, mais elle porte des diamants.

ROBERTIN.

Des diamants, des diamants, c'est clair qu'elle en porte, et elle fait bien, puisqu'elle en a... approchez donc, ma chère enfant, approchez. (*Il lui baise la main*).

RODOLPHE, *à part.*

Ah! j'en reviens toujours à ce que je disais : que Charles est heureux!.. s'il n'était pas mon ami... enfin... n'importe, ne pensons plus à cela.

MAD. DE ST.-ELME, *à Robertin.*

Pourquoi donc monsieur votre fils n'est-il pas venu avec vous?

ROBERTIN.

Je ne sais, belle dame, je ne sais... mais quand nous sommes partis de l'hôtel, son cabriolet n'était pas encore rentré.

RODOLPHE.

C'est que notre ami, voyez-vous, connaît les règles du bon ton, comme moi celles de l'écarté... il n'est encore que minuit, et je gage qu'aujourd'hui, il n'arrivera que demain.

MAD. DE ST.-ELME, *à part.*

Ce retard m'inquiète.

(*On entend la ritournelle de l'air du bal ; on voit les danseurs placés pour la contredanse*).

MATHILDE.

Maman, les quadrilles sont déjà formés, on nous attend.

RODOLPHE.

C'est juste, partons... allons, messieurs... mademoiselle Mathilde, voulez-vous me faire l'honneur d'accepter ma main pour la première contre-danse?

MATHILDE.

Avec plaisir, monsieur.

RODOLPHE, *à part.*

Autant de pris sur l'amitié... (*haut*). En attendant Charles, dansons.

LE COLONEL.

Observons.

ROBERTIN.

Buvons du punch.

CHOEUR.

Air : *de S. Hilaire.*

Entendez-vous du bal
Commencer la douce harmonie?
L'archet de la folie
Nous donne le signal.

RODOLPHE, *prenant la main de Mathilde.*

Le plaisir nous invite,
A sa voix courrons vite!
Eh! mais, mon cœur palpite.

CHOEUR.

Entendez-vous du bal
Commencer la douce harmonie?
L'archet de la folie
Nous donne le signal.

(*Mathilde, Rodolphe et Grudner entrent dans la salle de bal, Robertin va les suivre lorsque madame de St.-Elme, l'arrête. On ferme les portes*).

SCÈNE IV.

ROBERTIN, MAD. DE ST.-ELME.

MAD. DE ST.-ELME.

Pardon, M. Robertin... mais nous sommes seuls, et j'ai besoin de vous parler.

ROBERTIN.

Eh! bien, madame, me voilà, je suis à vous. Est-ce pour

la charge en question? veut-on de l'argent, un million, deux millions ?.. je les trouverai à l'instant... receveur-général, ah! comme ça ronfle ce titre-là !..

MAD. DE ST.-ELME.

Il sera le vôtre avant peu, je l'espère: le ministre m'a accordé l'audience que je lui ai demandée pour vous, et déjà son excellence paraît on ne peu mieux disposée en votre faveur... mais, dites-moi, êtes-vous bien sûr que le cœur de Charles appartienne entièrement à ma fille, et que l'union que nous avons projetée puisse s'accomplir ?

ROBERTIN.

Comment donc ? certainement, j'en suis sûr, je n'en doute pas du tout même, du tout, du tout.

MAD. DE ST.-ELME.

Eh! bien, moi, je ne suis pas aussi tranquille que vous.

ROBERTIN.

Pourquoi donc ça ?

MAD. DE ST.-ELME.

Je suis certaine que M. Charles a formé une liaison secrette et qu'il va tous les jours...

ROBERTIN.

Où va-t-il ?

MAD. DE ST.-ELME.

A Suresne.

ROBERTIN.

A Suresne?.. ah! ah! ah! alors rassurez-vous... une passion de village, je connais ça, moi, je connais ça... rassurez-vous, encore une fois, ça ne tire pas à conséquence ces petites intrigues-là.

MAD. DE ST.-ELME.

Peut-être plus que vous ne pensez.

ROBERTIN.

Bah! bah! bah!

MAD. DE ST.-ELME.

Celle qu'il aime est d'une beauté rare, elle demeure chez sa mère, femme âgée et infirme, qu'on a surnommée la Vieille de Suresne.

ROBERTIN.

Qui! madame Hébert?.. mais je la connais... c'est une digne femme, à qui je paye, depuis trente ans, une pension de mille écus, que, par parenthèse, je serais en droit de lui retirer.

MAD. DE ST.-ELME.

Comment?

ROBERTIN.

Voilà ce que c'est ; elle avait dans le temps une forte somme à placer, je lui indiquai un banquier de mes amis, dont je lui garantis la probité ; elle lui donna sa confiance, et peu après, une faillite épouvantable.... que vous dirai-je? madame Hébert était entièrement ruinée ; on pouvait d'ailleurs suspecter ma bonne foi, ma loyauté dans cette affaire ; je résolus donc de laisser ignorer à la pauvre dame son malheur ; je lui dis que les fonds m'avaient été rendus avant la faillite, et je continuai à servir la rente. C'était peu pour moi, c'était tout pour elle, et cette espèce de bonne action, ébruitée par des indiscrets, doubla le crédit de ma maison... Ah! ça, nous disons donc que mon fils va chez madame Hébert?

MAD. DE ST -ELME.

Oui, je vous le répète, c'est de sa fille qu'il est épris.

ROBERTIN.

De sa fille! ah! laissez donc, à soixante ans, la chère femme n'avait pas encore d'enfans, ainsi il y a tout lieu de croire que depuis.....

MAD. DE ST.-ELME.

Cessez de plaisanter..... Cette jeune personne est la fille adoptive de madame Hébert... Votre fils l'aime éperdûment... et je tremble qu'il ne veuille plus consentir...

ROBERTIN.

Ne pas consentir! bon! à son âge, j'étais comme lui : j'aimais toutes les femmes ; je ne leur étais pas fidèle, par exemple, mais c'est égal, je les adorais... Eh! bien, est-ce que ça m'a empêché de me marier... Allons donc, ne pas consentir, m'empêcher d'être receveur-général, lui, mon fils, et cela pour... non, non, c'est impossible.

MAD. DE ST.-ELME.

Nous verrons.. mais je l'entends.. de la prudence.. qu'il ne sache pas que nous connaissons son secret.

SCÈNE V.

Les Précédens, RODOLPHE, CHARLES.

(*Rodolphe sort de la salle de bal au moment où Charles arrive par la porte donnant à l'extérieur*).

RODOLPHE.

Allons donc, mon ami, tu es en retard.... que diable, moi, je suis déjà à ma troisième contredanse.

CHARLES.

Madame, veuillez m'excuser, si ce soir une circonstance...

MAD. DE ST.-ELME, *à Robertin.*

Remarquez-vous son trouble ?

ROBERTIN.

En effet...

RODOLPHE.

Eh ! bien, Charles, qu'est-ce donc ? tu as l'air triste comme un mari... est-il singulier ?... Ah ! si j'étais à ta place, va... mais non, moi, c'est différent, je resterai toujours garçon, parce qu'en réfléchissant bien, c'est ce qui me convient le mieux.

Air : *de Julie.*

L'hymen a de trop grandes chances,
Et je craindrais de m'y fier.
Pour ses amis et pour ses connaissances,
On risque de se marier.
Se dégager après n'est plus possible ;
Lorsqu'on est inconstant, léger,
De place l'amour peut changer,
Mais l'hymen est inamovible.

Je sais ça, moi, j'ai fait mon droit dans le temps... (*aux joueurs qui sont dans le petit salon de droite*). Hein ! qu'est-ce qu'il y a ?... Vingt francs à tenir, je les tiens... Ah ! diable, j'oubliais... Dis donc, Charles, je n'ai plus de monnaie sur moi, prête-moi un billet de 500 fr., hein ! veux-tu ? (*Charles le donne*). Je te rendrai ça tout à l'heure... sitôt que j'aurai gagné.

MAD. DE ST.-ELME, *bas à Robertin.*

Je vous laisse avec lui... tâchez de le décider... mais de la discrétion.

ROBERTIN.

C'est entendu, c'est entendu.

MAD. DE ST.-ELME.

M. Rodolphe, donnez-moi la main.

RODOLPHE.

Voilà, madame de St.-Elme; vingt francs de plus, ça va... je suis à vous, madame. Viens-tu, Charles ?.. j'ai perdu ?... non, tout à l'heure... j'y vais... plaît-il ?.. quatre à rien... eh ! bien, retournez le roi et que ça finisse... (*Il sort avec madame de St.-Elme*). Pardon, madame, mille fois pardon.

SCÈNE VI.

ROBERTIN, CHARLES.

ROBERTIN.

Demeurez un moment, monsieur mon fils, nous avons à causer ensemble.

CHARLES, *à part.*

Est-ce qu'il soupçonnerait ?

ROBERTIN.

Savez-vous bien, monsieur, que votre conduite est très-singulière depuis quelque temps ! comment donc, des absences, des distractions, des soupirs... à la veille d'épouser une femme charmante !

CHARLES.

Mon père, la crainte seule de ne pas rendre heureuse mademoiselle Mathilde.

ROBERTIN.

Qu'est-ce que cela signifie ?... ne pas la rendre heureuse... Apprenez, monsieur, qu'avec un peu d'amour et un beau château, des attentions et des cachemires, des sentimens et une corbeille magnifique, on est toujours sûr de faire un bon ménage.

Air : *du Code et l'Amour.*

Oui, lorsqu'ils ont cent mille francs de rente,
Les deux futurs sont assez amoureux :
Et de l'hymen, la chaîne est moins pesante,
Tout leur sourit, rien ne manque à leur vœux.

CHARLES.

On n'est que riche, et l'on croit être heureux,
Mais c'est un songe, et lorsque l'on s'éveille,
Trop tard, hélas ! on connaît son erreur.
En vain, après, on cherche le bonheur,
Il reste au fond de la corbeille.

ROBERTIN.

C'est faux, monsieur, c'est faux ; d'ailleurs, je ne vous ai pas fait donner de l'éducation pour que vous me répondiez dans ce genre-là.

CHARLES.

Mais est-il donc possible de commander à son cœur ?

ROBERTIN.

Certainement, c'est possible, quand on a une belle âme, et qu'on veut faire nommer son père receveur-général... Peut-être même... qui sait... au fait, on peut aller jusque-là... oui, monsieur, on commande à son cœur, je vous invite donc....

SCÈNE VII.

Les Précédens, LE COLONEL.

LE COLONEL, *à Robertin.*

Je vous cherchais, mon frère.

ROBERTIN, *à part.*

Le diable soit de lui !... Je suis sûr qu'il va tout déranger ! (*Haut*). Vous avez quelque chose à me dire.

LE COLONEL.

J'ai tout vu.

ROBERTIN.

Eh ! bien, j'espère que la société est joliment composée.

LE COLONEL.

Comment donc ! très-bien... des jeunes médecins qui chantent des romances, des avoués qui dansent la Russe, des prétendus capitalistes non patentés qui parlent d'honneur, des vieilles coquettes qui font semblant de baisser les yeux, des jeunes imprudentes qui ne les baissent pas du tout... et puis au milieu de tout ça une foule de gens qui, en se donnant de grands airs, semblent toujours faire une mauvaise plaisanterie.

ROBERTIN.

Laissez donc, c'est égal, on s'amuse beaucoup.

LE COLONEL.

Oui, c'est-à-dire qu'on joue gros jeu ; que vingt tables sont couvertes d'or et de billets.

ROBERTIN.

On joue, on joue !... Où ne joue-t-on pas maintenant ? c'est le grand genre !

LE COLONEL.

A la bonne heure ; mais les flambeaux ?

ROBERTIN.

Les flambeaux ?... c'est probablement pour les domestiques... non, je veux dire les gens, la livrée de madame de St.-Elme.

LE COLONEL.

Vraiment ? eh ! bien, alors, je vous réponds que madame de St.-Elme paie fort cher sa livrée.

ROBERTIN.

Laissez-moi donc tranquille, encore une fois, vous ne vous doutez pas de ce que c'est que le grand monde.

LE COLONEL.

Comme vous l'entendez; si fait, je ne le connais que trop malheureusement.

Air: *La seul' promenad' qu'a du prix.*

Malgré tant de luxe et de bruit,
Malgré tout l'éclat dont il luit,
Quand on l'observe, l'on se dit:
Ah! que le grand monde est petit.

L'un se sert d'un ami fidèle,
Pour élever sa nullité,
Et bien souvent brise l'échelle,
Lorsqu'au faîte il se voit monté.
Malgré tant de luxe et de bruit, etc.

On y voit des fripons insignes,
Qui hardiment lèvent leurs fronts;
Des joueurs qui se font des signes,
Et des femmes qui font.... des bons!
Malgré tant de luxe et de bruit, etc.

Tel, au jeu fatal s'abandonne,
Et jette l'or à pleine main,
Qui refuse ensuite une aumône,
Au malheureux qui meurt de faim.

Malgré tant de luxe et de bruit,
Malgré tout l'éclat dont il luit,
Quand on l'observe, l'on se dit:
Ah! que le grand monde est petit!

ROBERTIN.

C'est très-bien, monsieur le philosophe, monsieur le frondeur... mais, vous avouerez au moins, que ma future belle-fille, est aimable, douce, pleine de grâce...

LE COLONEL.

Et pas coquette, surtout.

CHARLES.

J'ai bien peur que mon oncle ne dise vrai.

ROBERTIN.

Vous n'avez pas le sens commun; je vous soutiens, moi, que cette petite femme-là vous adore.

LE COLONEL.

Très-certainement, elle l'adore... en ce moment elle walse avec M. Rodolphe.

ROBERTIN.

Elle walse !... elle walse !... parbleu, je crois bien... c'est une vraie sylphide !... et puis d'ailleurs, monsieur mon fils est pour elle d'une insouciance !

CHARLES.

Ai-je tort ?

LE COLONEL.

Je ne crois pas, moi.

ROBERTIN, *à part.*

Hum !... ça va mal, le beau-frère forme un complot contre nous... Allons tout dire à madame de St.-Elme.

LE COLONEL.

Vous nous quittez ?

ROBERTIN.

Il faut bien que j'aille excuser monsieur auprès de ces dames.. (*à Charles*). Oui, je parlerai pour vous, puisque vous ne voulez pas parler vous-même ; et je vous préviens que je serai très-pressant ; ainsi, arrangez-vous là-dessus.

(*Il s'éloigne*).

SCÈNE VIII.

LE COLONEL, CHARLES.

LE COLONEL, *le voyant s'éloigner.*

Il est fou.

CHARLES.

Ah! mon oncle, vous me voyez dans le plus cruel embarras !

LE COLONEL.

J'ai deviné ton secret.... tu aimes...

CHARLES.

J'aurais dû vous le confier plutôt...

LE COLONEL.

Oui, sans doute, tu as eu tort de faire un mystère de tes peines à celui qui, mieux que personne, pouvait les adoucir ; mais n'importe, voyons, parle.. peut-être est-il encore temps?

CHARLES.

Un jour, chargé par mon père de porter à une vieille dame qui habitait Suresne, le quartier de sa pension, j'entre dans une maisonnette, où tout respirait l'aisance et le bonheur. La bonne vieille était assise dans un grand fauteuil et semblait consulter l'avenir, en regardant des cartes... der-

rière elle, une villageoise suivait tous ses mouvemens d'un air étonné... à sa gauche, une jeune fille, appuyée sur le bras du fauteuil, souriait avec malice, et pourtant ses traits respiraient la candeur et l'ingénuité... Ah! mon oncle, c'était un ange, plus beau que tout ce que j'avais vu, plus enchanteur que tout ce que j'avais rêvé... Je ne devais rester qu'un instant, je restai jusqu'au soir... Elle est si douce, si belle, si sage! depuis ce temps, je la revois tous les jours.

LE COLONEL.

Son nom?

CHARLES.

Léonide.

LE COLONEL.

Son âge?

CHARLES.

Seize ans.

LE COLONEL.

Sa fortune?

CHARLES.

Rien.

LE COLONEL.

Ses parens?

CHARLES.

Une mère adoptive....

LE COLONEL.

Pauvre enfant! Charles, il faut me promettre de ne plus retourner à Suresne.

CHARLES.

Qu'entends-je... ah! ce que vous me demandez est impossible.

LE COLONEL.

Non... la folie de ton père, son ambition, sont des obstacles insurmontables... tu ne peux épouser cette jeune fille : et je te crois trop honnête homme pour vouloir la séduire... tu dois donc y renoncer.

CHARLES.

Jamais.

LE COLONEL.

Tu ne sais pas les dangers que tu cours, les regrets que tu te prépares... il te faut un exemple, eh! bien, c'est moi-même qui te le donnerai... écoute et profite de la leçon :

Air : *Merveilleuse dans ses vertus.*

J'avais à peine vingt-cinq ans,
C'était ma première campagne;
Nous nous battions en Allemagne,
Nos soldats étaient triomphans.
Un jour, guidé par la gloire,
Il fallait vaincre ou mourir,
Je tombe en criant victoire!
Et blessé, j'allais périr,
Quand un ennemi généreux,
Par pitié conserva ma vie.
Il était d'une autre patrie;
Mais nous étions hommes tous deux.
Au milieu de sa famille,
Lorsque je r'ouvris les yeux,
Près de moi je vis sa fille;
C'était un ange des cieux.
Grâce à ses soins doux et touchans,
Ma guérison devenait sûre;
Mais bientôt une autre blessure
Frappa nos cœurs en même temps.
Oui, ma Lisbeth fut sensible:
L'amour, hélas! la surprit;
Son père fut inflexible,
Et le vieillard la maudit.
Il me fallut fuir le pays,
Car la victoire avait des ailes,
Et les Français trompent les belles
Comme ils battent les ennemis.
Ah! malgré mon inconstance,
Je gardai son souvenir;
Elle vint, dit-on, en France,
Je ne pus l'y découvrir.
Tous mes soins furent superflus;
Pourtant j'appris qu'elle était mère....
Ah! des pleurs mouillent ma paupière,
Pauvre Lisbeth! elle n'est plus.
Ainsi que ta Léonide,
Elle avait reçu ma foi,
Elle était simple et timide;
J'étais jeune comme toi.
Mes regrets sont affreux, hélas!
Crains pour toi les mêmes souffrances,
Ami, comme moi tu commences,
Et comme moi tu finiras.

CHARLES.

Eh! quoi, toutes vos recherches furent infructueuses?

LE COLONEL.

Oui, plusieurs fois je me suis cru au moment de recueillir le fruit de mes efforts; mais de faux renseignemens m'avaient trompé... cependant rien ne peut lasser ma constance ni diminuer le désir que j'ai de réparer ma faute... et je n'ai pas perdu toute espérance. Mon vieux hussard m'apportera peut-être aujourd'hui même des nouvelles que j'attends depuis si

longtemps. Mais revenons à toi... le projet de ton père est ridicule, je m'y opposerai de tout mon pouvoir; quant à ton amour pour Léonide, il n'est pas moins insensé...

CHARLES.

Ah! mon oncle, si vous la connaissiez, vous ne me jugeriez pas aussi sévèrement, j'en suis sûr.

LE COLONEL.

Ecoute, je veux bien tenter pour toi des démarches, dont je ne garantis pas le succès; je prendrai des informations... au fait, j'ai bien aussi quelques droits sur toi, et si la pauvreté de Léonide était le seul obstacle, ma fortune est plus que suffisante... nous verrons... mais je ne m'engage à rien, et sur toute chose j'exige que tu ne retournes pas à Suresne, sans ma permission.

SCÈNE IX.

Les Précédens, RODOLPHE.

RODOLPHE, *sortant du petit salon de droite.*

Mais non, ce n'est pas ça... là... c'est clair... abattez votre jeu, allez, c'est fini... (*entrant en scène*). Si ce n'est pas avoir du malheur! quatre à rien de notre côté, les autres piquent... le coup du lion... le roi retourne, et voilà... sans ça la veine était coupée, j'en suis sûr... non, mais entêtez-vous donc à ne pas jouer la carte seconde.. tenez, colonel, jugez le coup... ah! mais non, il paraît que vous êtes en bonne disposition... qu'est-ce que vous faisiez donc là? vous philosophiez peut-être? il faut avoir du temps à perdre, par exemple... moi, je ne dis pas, cela m'irait... depuis huit jours surtout... ah! mon dieu oui... si ça continue... je finirai par être forcé de faire un coup de tête. Je me marierai.

LE COLONEL.

Parbleu, voilà une petite femme qui sera bien heureuse.

RODOLPHE.

Très-bien, très-bien, colonel, l'épigramme s'y trouve; mais c'est égal, en fait d'amour je ne vous crains pas, parce que vous ne me faites pas l'effet d'être bien fort sur cet article-là?

LE COLONEL.

Vous pourriez vous tromper, monsieur le plaisant.. je n'ai pas toujours eu quarante ans, et un coup de sabre sur le front.

RODOLPHE.

Eh! bien, c'est clair, les femmes vous estimaient... avant la balafre; mais...

LE COLONEL.

C'est désagréable, j'en conviens; cependant je ne me plains pas de mon sort. Si j'ai longtemps servi mon pays, si je viens de combattre encore pour la France et mon Roi!

Air Nouveau.

Je suis fier de mes cicatrices;
Avec orgueil je les montre aujourd'hui.
J'ai sur mon sein mes états de service;
Ils sont gravés par le fer ennemi;
Et, si jamais on perdait les mémoires
De nos succès, de nos nobles efforts,
On retrouverait sur mon corps
Le nom de toutes nos victoires.

RODOLPHE.

Allons, allons, je suis battu, je fais amende honorable... mais la contredanse est finie... (*à Charles*). On va souper... ah! ça, j'espère qu'on te verra au moins à table.. je ne te reconnais plus mon pauvre Charles... comment, toi renommé pour la galanterie, comme Félix pour les petits-pâtés, tu as à peine paru au salon, tu n'as pas adressé un mot à ta future! elle est pourtant bien jolie, et si j'étais dans ta position! ah.. (*à part*). Je tâcherai toujours de me mettre derrière elle à souper, parce qu'elle a des attentions pour moi.

SCÈNE X.

Les Mêmes, la Société, MATHILDE, puis MAD. DE ST.-ELME et ROBERTIN.

CHŒUR.

Air : *de l'Avare en goguettes.*

Ah! quelle nuit pleine d'appas,
Au bal succède le repas.
A table! à table!
Que selon nos désirs,
Ce festin délectable
Couronne nos plaisirs.

RODOLPHE.

Mon Dieu, que c'est désagréable,
On a, lorsque l'on est en gain,
Toujours un appétit de diable;
Mais quand on perd, on n'a pas faim.

CHŒUR.

Ah! quelle nuit pleine d'appas,
Au bal succède le repas.

A table ! à table !
Que, selon nos désirs,
Ce festin délectable
Couronne nos plaisirs.

SCÈNE XI.

MAD. DE ST.-ELME, ROBERTIN.

ROBERTIN.

Madame, madame, ça va mal, très-mal ! le beau-frère fait des phrases, et mon fils est amoureux positivement.

MAD. DE ST.-ELME.

Nous n'avons donc pas à perdre un seul instant pour exécuter le projet dont je vous ai parlé.

ROBERTIN.

Oui... mais, c'est que... je crains... cette pauvre enfant ! ça fera peut-être son malheur....

MAD. DE ST.-ELME.

Aimez-vous mieux que M. Charles persiste à vouloir contracter une alliance disproportionnée ? Il ne pourrait, je le sais, se passer pour cela de votre consentement; mais tant qu'il saura Léonide libre, il pourra, du moins, soutenu comme il l'est par votre frère, refuser de souscrire à vos vœux. Le mariage de l'orpheline avec un autre est donc, comme je vous l'ai dit, le seul moyen de forcer son obéissance, et à moins que vous renonciez vous-même....

ROBERTIN.

Du tout, du tout, c'est Mathilde que j'entends qu'il épouse, et il l'épousera.

MAD. DE ST.-ELME.

Cependant si vous craignez que cette union n'ait des suites fâcheuses, rien n'est encore trop avancé... dites un mot, je vous rends votre parole et tout sera rompu. J'écrirai au ministre que l'audience que j'avais sollicitée pour vous est désormais inutile, que vos vues sont changées...

ROBERTIN.

Hein ? non, non, diable, entendons-nous, je veux que mon fils soit heureux, sans doute, mais moi je veux être receveur-général aussi... ne me faites pas des peurs comme ça, je vous en prie... d'ailleurs c'est pour être utile à mon pays que j'ai envie de devenir un personnage...

SCÈNE XII.

Les Précédens, RODOLPHE.

(*Il a une serviette sous le bras, un verre de Champagne et des biscuits*).

RODOLPHE, *trempant son biscuit dans le Champagne.*

M. Robertin ! M. Robertin ! ah! vous voilà... eh! bien, est-ce que vous ne soupez pas ; ah! je vois ce que c'est, vous n'avez peut-être pas faim... vous vous trouvez dans ma position, vous avez essuyé la veine de ce gros bouffi d'anglais... hein?

ROBERTIN.

Non, jeune homme, une affaire plus sérieuse me retient ici.

RODOLPHE.

Oui? oh ! alors que je ne vous dérange pas.. restez, restez, je vais vous apporter quelque chose, si vous voulez... tout est excellent d'abord.

MAD. DE ST.-ELME.

Rodolphe...

RODOLPHE.

Madame ?

MAD. DE ST.-ELME.

Demeurez un instant avec monsieur ; il a à vous parler.

RODOLPHE.

A moi.

MAD. DE ST.-ELME.

Oui, d'un objet assez important, et qui peut devenir pour vous d'un très-grand intérêt.

RODOLPHE.

Bon ! (*Il pose son assiette sur la table*).

MAD. DE ST.-ELME, *faisant un signe à Robertin.*

Je vous laisse. (*Elle salue, et s'éloigne*).

RODOLPHE.

Je n'y comprends rien.

SCÈNE XIII.

ROBERTIN, RODOLPHE.

ROBERTIN, *à part.*

Ah! ça, comment aborder la question?

RODOLPHE, *à part.*

Qu'est-ce que tout ça veut dire?.. un grand intérêt... est-ce que le banquier voudrait me prêter de l'argent, prendre de mon papier?

ROBERTIN.

Hum! hum! jeune homme, on m'a parlé de votre position... vous êtes sans fortune, sans état.

RODOLPHE, *trempant son biscuit.*

C'est vrai, monsieur, mais cependant, quand je donne ma signature, soyez persuadé que...

ROBERTIN.

Il ne s'agit pas de cela... vous avez de la tournure, des talens, de l'instruction... vous brillez dans le monde par vos seules qualités.

RODOLPHE.

Comme vous dites, c'est là mon capital, et si vous voulez le prendre pour hypothèque, il est bien à votre service.

ROBERTIN.

On vous reproche quelques folies, quelques étourderies de jeunesse; mais on ne peut, je le sais, attaquer votre honneur, ni votre délicatesse.

RODOLPHE.

Oh! non, quant à ça... les sentimens, c'est mon fort...

ROBERTIN.

Vos affaires sont un peu dérangées?

RODOLPHE.

Ecoutez donc, je n'ai pas d'intérêt à vous le cacher, à vous, c'est vrai... et tenez, pour peu que cela vous soit agréable, je vous présenterai mon état de situation... permettez que je finisse mon Champagne... voulez-vous un biscuit? (*Il boit et pose son verre sur la table*). Là, voilà ce que c'est.. comme vous êtes banquier, je vous ferai ça en partie double.

ROBERTIN.

A merveille, à merveille, mais dépêchez-vous.

RODOLPHE.

Oh! ça ne sera pas long... DOIT et AVOIR... doit, vingt mille francs, environ... peut-être plus.. pas moins, toujours...

ROBERTIN.

Pas moins...

RODOLPHE.

C'est probable... avoir, zéro, zéro, zéro, et zéro, additionnez, vous avez au total, zéro, faites la soustraction... que reste-t-il? passif, vingt-mille francs ou plus, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, hein, c'est cathégorique.

Air : *De Préville et Taconnet.*

Pour bien payer, j'ai de la conscience,
Vous le savez, ça se vend quelquefois.

ROBERTIN.

Mais vous avez trop d'honneur, je le pense.

RODOLPHE.

Oui, de l'honneur je respecte les lois,
J'en fais serment!

ROBERTIN.

Jeune homme, je vous crois.

RODOLPHE.

Je dois beaucoup, et, chose peu commune,
Je veux solder même les usuriers,
Et ne crains pas les protêts, les huissiers,
Car je n'ai rien, mais toute ma fortune
Je la partage entre mes créanciers. } *bis.*

ROBERTIN.

Venons au fait, êtes-vous amoureux, jeune homme?

RODOLPHE.

Oui, comme un fou! (*à part*). Oh mais, qu'est-ce que je dis-là, je m'adresse bien! (*haut*). Quand je dis oui, c'est-à-dire non, c'est la force de l'habitude, le naturel m'emporte : le fait est que je ne suis pas amoureux du tout.

ROBERTIN.

Ah! à la bonne heure, j'en suis charmé. Voyons... Un emploi de deux mille écus, le plaisir de voyager, vos dettes acquittées, et quarante mille francs comptant, en or, vous feraient-ils plaisir?

RODOLPHE.

Plaît-il!... a-t-on jamais fait une pareille demande?

ROBERTIN.

Réfléchissez et répondez oui ou non.

RODOLPHE.

Oui; je réfléchirai plus tard, j'ai le temps.

ROBERTIN.

Touchez donc là... mais il y a une petite condition...

RODOLPHE.

Ça m'est égal, je les accepte toutes... qu'est-ce que c'est?

ROBERTIN.

Il faut vous marier.

RODOLPHE.

Me marier! eh! bien, vous me croirez si vous voulez, j'y pensais tout-à-l'heure... mais avec qui?... avec quelque vieille douairière, je parie...

ROBERTIN.

Au contraire, c'est une jeune personne, belle, sage, pleine de grâces et de vertus.

RODOLPHE.

Ah ! bah !.. c'est que c'est bien plus drôle comme ça !

ROBERTIN.

Etes-vous sûr du consentement de vos parens ?

RODOLPHE.

Je vous le garantis... (*à part*). Ce serait bien le diable s'ils me refusaient ; je n'en ai pas.

ROBERTIN.

Ainsi, j'ai votre parole ?

RODOLPHE.

D'honneur.

ROBERTIN.

J'y compte. Demain vous nous accompagnerez, madame de St.-Elme et moi, à Suresne ; vous y verrez votre femme.

RODOLPHE.

Ça suffit. (*à part*). Ma femme !... Je m'y perds.... est-ce un rêve ? non, je veille... ô fortune ! fortune, me voilà sur ta roue... ma chère amie, je t'en supplie, ne me laisse pas retomber.

ROBERTIN.

On vient ; de la discrétion surtout. (*à part*). Cela me coûte un peu cher ; mais n'importe, je serai receveur-général, et je me rattraperai bien sur mes bons au porteur et l'escompte.

SCÈNE XIV.

Les Mêmes, MAD. DE ST.-ELME, MATHILDE, LE COLONEL, CHARLES, la Société.

ROBERTIN, *allant au-devant de madame de St.-Elme qui paraît la première.*

Tout est convenu, j'ai sa parole.

MAD. DE ST.-ELME, *bas à Robertin.*

Bien, vous donnerez à votre fils un ordre qui le tienne éloigné quelque temps, et nous laisse la liberté d'agir.

ROBERTIN, *de même.*

Fiez-vous à moi.

LE COLONEL, *paraissant et tirant Robertin à l'écart.*

Frère, j'insiste plus que jamais, sur ce que je vous ai dit ; l'alliance que vous voulez former est absurde, l'ambition vous fait perdre la tête, et si vous persistez dans votre projet, je ne vous reverrai de ma vie.

ROBERTIN.

Eh ! bien, on se passera de vous, car c'est insupportable, à la fin ; à demain le contrat.

Final de M. Doche.

CHŒUR.

Partons, l'heure s'avance;
Ce jour, marqué par le plaisir,
Aux époux donne l'assurance
D'un doux et riant avenir !

ROBERTIN ET MAD. DE ST.-ELME.

Bientôt, mon espérance,
Grâce à mes soins, va s'accomplir;
Une noble et riche alliance
M'assure un brillant avenir.

MATHILDE.

Hélas ! de ma présence
Monsieur Charles paraît souffrir;
Pour moi-même cette alliance
Offre-t-elle un doux avenir ?

RODOLPHE.

ENSEMBLE.

Armons-nous de constance ;
Destin, c'est à toi d'en finir;
Assure ou non cette alliance,
Règle à ton gré mon avenir.

CHARLES.

Hélas ! plus d'espérance !
Léonide, il faut donc te fuir ?
Mais former une autre alliance,
Ah ! pour moi quel triste avenir !

LE COLONEL.

Partons, ma patience,
A la fin, n'y peut plus tenir.
Que d'intrigues, d'extravagances !
Pour toi, Charles, quel avenir !

RODOLPHE, *seul à Charles.*

Apprends, mon cher, qu'on me marie;
Dès demain on veut m'engager.
Ma future est jeune et jolie;
Je te vois malheureux, si nous pouvions changer ?

On reprend l'ensemble général.

(*Tout le monde salue madame de St.-Elme et Mathilde. On va s'éloigner*).

Fin du Premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente un jardin ; à droite de l'acteur, une petite maison élevée seulement d'un étage ; un des côtés donne sur l'avant-scène, l'autre en retour sur le théâtre ; on y entre par un perron décoré de vases de fleurs ; les persiennes et la porte sont vertes ; à la gauche de l'acteur, au premier plan, est un bosquet de roses, de jasmin et de chevrefeuilles ; au fond, un mur en rocaille ; à hauteur d'appui, une grille, et une petite porte ouvrant sur une ruelle ; au lointain la campagne.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉONIDE, MAD. HÉBERT, LOUISON.

(*Au lever du rideau, madame Hébert est assise dans un grand fauteuil à bras, près d'une table, et tire les cartes. Léonide est à sa gauche et travaille. Louison est à sa droite, un peu en arrière, appuyée sur son balai*).

MAD. HÉBERT.

Finis donc, Léonide... Là, tu as encore dérangé mes petits paquets.

LÉONIDE.

Non, maman, non, je t'assure, je regarde et j'écoute...

LOUISON.

Et vous faites ben, mamselle ?... oh ! mais c'est qu'ça m'amuse, moi, c'te manigance-là, ça m'amuse qu'on n'a pas d'idée, quoi !... c'est tout d'même un joli talent qu'vous avez là, madame !...

Air : *Tout ça file.*

Avec un jeu de quinze sous,
On s' donn' cent mille francs de rente,
Un mari, des ch'vaux, des bijoux,
A moins, vraiment, on s'rait contente ;
Mais d' jouir de tout ça faut qu'on s' presse,
Car dans la boîte, en peu d'instans,
L'mari, les cart's, la richesse,
Tout ça rentre (*ter*) en même temps.

MAD. HÉBERT.

C'est-à-dire que tu ne crois pas à ce que j'annonce ?

LOUISON.

Si, si, tout d'même... c'est plus fort que moi, voyez-vous,

et quand j'ai ben envie d'queuqu'chose, j'espère toujours en attendant mieux.

MAD. HÉBERT.

Et toi, mon enfant ?

LÉONIDE.

Tu sais bien que tu as toute ma confiance.

Air : *Aimer, c'est toute ma science.* (de Romagnesi).

Tu lis dans ce jeu, que pour moi
L'heure des chagrins est finie,
Car il m'apprend qu'auprès de toi,
Je dois passer toute ma vie.
Quand, chaque jour, j'entends ta voix
Avec bonté me le prédire,
Je désire ce que je crois,
Et je crois ce que je désire.

MAD. HÉBERT, *lui serrant la main.*

Chère enfant !... Voyons... Je fais ma réussite... c'est pour ma Léonide... j'ai pensé quelque chose...

LÉONIDE.

Et moi aussi... Tiens, tu en es là... compte bien...

MAD. HÉBERT.

Une... deux...

LÉONIDE.

Ah ! maman, trois dix !

MAD. HÉBERT.

C'est pourtant vrai, les voilà... ce qui veut dire : amour, mariage, bonheur.... eh ! bien, eh ! bien, Louison, que fais-tu encore là à nous regarder en riant ?

LOUISON.

C'est rien, madame, c'est rien... c'est qu'j'ai aussi mon idée sur quelqu'un, moi, et j's'rais pas fâchée d'savoir s'il y aura tout d'même du mariage et du bonheur... quant à l'amour, ça y est.

MAD. HÉBERT.

Oui dà ?... c'est bon, je te promets de faire une autre réussite pour toi. (*à Léonide*). Eh ! bien, qu'est-ce donc ? tu parais pensive, tu soupires, mon enfant.

LÉONIDE.

Oui... ce que tu m'as dit... ce que j'avais pensé... Il tarde bien à venir !...

MAD. HÉBERT.

Qui donc ?

LÉONIDE.

Lui.

MAD. HÉBERT.

Ah! j'entends, j'entends, il n'y a qu'un homme au monde dont on parle ainsi... ah! ça, tu l'aimes donc bien?..

LÉONIDE.

M. Charles n'est-il pas le fils de celui qui a sauvé ta fortune, et assuré ton bonheur?

MAD. HÉBERT.

C'est-à-dire, que c'est par amitié pour moi, que tu as de l'amour pour lui?.. oh! ne rougis pas... il est possible que... nous verrons... les trois dix...

LOUISON.

Et ben, vous m'croirez si vous voulez, mais j'comprends très-bien c'qui arrive à mamsell', moi, car c'est just' comm' ça qu'ça m'a pris, avec c'gros joufflu d'Jacques, vot' jardinier... non, c'est vrai, il avait d'sattentions pour madame, et j'en étais ben aise... il s'en est aperçu, lui qui n'est pas bête, et puis; et puis... enfin, j'l'aime, quoi! est-c' clair?...

CHARLES, *dans la coulisse.*

Garde mon cheval... voilà pour toi.

LÉONIDE.

C'est sa voix!

LOUISON.

Tiens, c'est l'jeune homme... il est un peu en r'tard, tout d'même...

MAD. HÉBERT.

Allons, Louison, vîte le déjeûner!..

LOUISON.

J'y vas, madame, j'y vas...

(*Elle va chercher le déjeûner, Charles entre*).

SCÈNE II.

Les Précédens, CHARLES.

MAD. HÉBERT.

Venez, venez vous faire gronder.

LÉONIDE.

Nous vous attendions avec impatience...

CHARLES.

Vous?

LÉONIDE.

Ma mère a tant de plaisir à vous voir!..

CHARLES.

Croyez que si je ne suis pas arrivé plutôt, c'est bien malgré moi... en effet, suis-je nulle part aussi bien qu'auprès de vous?

MAD. HÉBERT.

Eh! mais, vous dites cela d'un ton qui me fait trembler... vous êtes triste, rêveur... qu'avez-vous donc, mon ami?..

LOUISON.

Eh! bien, j'avais remarqué ça aussi, moi... l'jeune homm' a l'air tout je n'sais comment.

LÉONIDE.

Quel malheur avez-vous à craindre?

CHARLES.

Aucun... je vous assure.

LÉONIDE.

Si fait, si fait, vous avez des chagrins, et vous nous les cachez... qui donc vous consolera?

LOUISON.

C'est juste, au fait, qu'est-ce qui vous consolera?.. tiens, j'ai oublié les couteaux! (*Elle va chercher les couteaux*).

CHARLES.

Il faut que je m'éloigne...

LÉONIDE.

Vous éloigner.

CHARLES.

Oh! pour peu de temps... cependant, je n'ai pas voulu partir sans vous faire mes adieux...

LÉONIDE.

Vos adieux!.. ah! que ce mot fait mal!..

MAD. HÉBERT.

Allons, allons, ne vas-tu pas t'affliger tout de bon?.. puis qu'il te dit que c'est pour peu de temps... dépêche-toi donc, Louison, dépêche-toi.

LOUISON.

V'là qu'est fait, madame Hébert, v'là qu'est fait?..

MAD. HÉBERT.

Voyons, mes amis, aidez-moi à me lever...

LOUISON.

Voulez-vous vot' béquille.

MAD. HÉBERT, *s'appuyant sur le bras de Charles.*

Non, aujourd'hui, je n'en ai pas besoin.

(*Ils se mettent à table*).

CHARLES.

Au moment de vous quitter, puis-je espérer que vous tiendrez la promesse que vous m'avez faite?

MAD. HÉBERT.

Ah! ah! oui, l'histoire de ma Léonide... veux-tu, mon enfant?

LÉONIDE.

Cela, va encore t'affliger... mais tu le désires... dis-lui.

MAD. HÉBERT.

Écoutez bien.

LOUISON.

Moi, d'abord, j'en perds pas un mot... c't'histoire-là m'amuse toujours, et me fait pleurer... c'est drôle!..

MAD. HÉBERT.

Silence donc, Louison, silence!

CHARLES.

Mademoiselle Léonide n'est pas votre fille, m'a-t-on dit?

MAD. HÉBERT, *prenant la main de Léonide.*

Pardonnez-moi, pardonnez-moi, c'est ma fille!.. elle m'appartient bien... c'est dieu qui me la donnée, et je l'en remercie tous les jours! nous étions à la fin de décembre mil huit cent huit... la neige couvrait la terre... il y avait beaucoup de malheureux, et je demandais au ciel l'occasion d'en pouvoir secourir...

Air nouveau de M. Doche.

C'était un soir, une voix gémissante
Implore un secours protecteur;
J'accours... je vois une femme expirante,
Pressant encore sa fille sur son cœur;
Elle mourait de froid et de misère;
Je la relève, et je guide en tremblant,
Près de mon foyer solitaire,
La jeune mère et son enfant.

Deuxième Couplet.

Je veux en vain ranimer son courage,
Elle cède aux coups du malheur,
Et, moissonnée au printemps de son âge,
Je vois tomber cette brillante fleur.
Tournant vers moi sa pesante paupière,
» J'attends de vous, dit-elle en cet instant,
» Pour moi la tombe, une prière
» Et des secours pour mon enfant.

Troisième Couplet.

Je l'adoptai.... cette fille chérie,
Depuis ce jour, est près de moi;

La rendre heureuse est mon unique envie ;
Combler mes vœux est son unique loi.
Sur le tombeau de la jeune étrangère,
Chaque matin, je redis en priant :
Le ciel protégera, j'espère,
La pauvre vieille et son enfant.

(*Charles et Léonide baisent les mains de madame Hébert, en répétant les deux derniers vers*).

CHARLES.

Elle est donc orpheline?

LÉONIDE.

Non!

CHARLES.

Et vous n'avez pu recueillir aucun renseignement sur l'infortunée que vous avez si généreusement secourue?

MAD. HÉBERT.

Aucun. Un fragment de lettre, écrite au crayon, et que j'ai déposé à la mairie, voilà ce qui reste d'elle, et je doute que cela puisse faire découvrir la véritable famille de Léonide... et qu'en est-il besoin? elle retrouverait peut-être des parens plus illustres, plus riches que moi, mais, à coup sûr, elle n'en trouverait pas qui l'aimassent davantage.

CHARLES.

Bonne mère, tout ce que vous me dites ajoute, s'il est possible, à l'intérêt que vous m'inspiriez. Ah! je vous le jure, jamais, non jamais, je ne serai à d'autre qu'à Léonide.

MAD. HEBERT, *en riant.*

Eh!.. Je l'aurais parié, mon jeu me l'annonçait...

SCÈNE III.

Les Précédens, LE COLONEL, UN HUSSARD.

LE COLONEL, *ouvrant la petite porte.*

C'est bien cette maison?

LE HUSSARD.

Ya, ma colonel.

CHARLES, *à part.*

Grand dieu! mon oncle!...

MAD. HEBERT.

Qu'est-ce donc?

LE COLONEL, *au Hussard.*

Retourne vîte à la ville... fais les recherches les plus exactes dans les environs... remets sur le champ cette lettre à la mai-

rie... tue dix chevaux, s'il le faut, et apporte-moi, ici même, une réponse.

KIRKENBACH.

Ya, ma colonel. (*Il sort*).

MAD. HEBERT.

Que nous veut cet homme?

LOUISON.

Attendez, j' vas lui d'mander, moi... dites donc, m'sieur, quoiqu' vous cherchez cheux nous?

LE COLONEL.

Ce n'est pas toi.

LOUISON, *à part.*

Hein! eh! ben, est-il brutal encore c'lui-là!...

LE COLONEL, *descendant la scène.*

Ah! te voilà... j'étais bien sûr de te trouver ici.

CHARLES.

Mon oncle!

LE COLONEL.

Quant à toi, tu ne t'attendais pas à m'y voir, n'est-il pas vrai?... voilà donc comme tu suis mes conseils et les ordres de ton père?

MAD. HEBERT.

Que dit-il?

LEONIDE.

Je tremble.

LE COLONEL.

Bonjour, madame, ma visite vous surprend peut-être? rassurez-vous, elle n'a rien qui doive vous allarmer... j'ai voulu seulement reconnaître, par moi-même, si ce que Charles m'a dit... Mais où est-elle donc cette demoiselle Léonide, qui se permet de tourner la tête de mon neveu?

LEONIDE.

Monsieur... me voilà...

LE COLONEL, *à Charles.*

Diable!... tu avais raison... elle est jolie, très-jolie, ma foi... eh! bien, est-ce que je vous fais peur?.. pourquoi trembler ainsi?...

LEONIDE, *balbutiant.*

Moi, monsieur... ah!... je ne tremble pas...

LOUISON.

Est-il malhonnête donc de la dévisager comme ça!

MAD. HEBERT.

Monsieur...

LE COLONEL.

Je suis à vous, madame, tout-à-l'heure. (*à Léonide*). Ah ! ça, mon neveu vous adore donc décidément !

LEONIDE.

Je crois que oui, monsieur, mais... je vous réponds que ce n'est pas de ma faute.

LE COLONEL.

Et vous l'aimez aussi, sans doute ?

LEONIDE.

Je ne lui ai jamais dit.

LE COLONEL.

A merveille.. voyons maintenant où cet amour-là peut tous vous conduire. Toi, tu as abusé de la confiance qu'on te témoignait, pour surprendre le cœur d'une personne à laquelle tu devais bien penser que ton père ne voudrait jamais t'unir; tu as donc les premiers, les plus grands torts.

CHARLES.

Mais, mon oncle, je vous jure...

LE COLONEL.

Vous, madame, par votre aveuglement, votre faiblesse, vous avez exposé votre enfant à nourrir une passion qui peut ne lui laisser un jour que des regrets.

MAD. HEBERT.

Je vous assure, monsieur, que plusieurs fois...

LE COLONEL.

Vous, mademoiselle, vous avez cru un jeune fou sur parole, et vous êtes plus à plaindre qu'à blâmer; quoiqu'il en soit, quel parti vous reste-t-il à prendre? répondez.

LOUISON, *à part.*

Aye! aye! les cartes se brouillent, c'est fini, je n' croirai plus au dix.

LE COLONEL.

Eh ! bien, vous gardez tous le silence ?

MAD. HEBERT.

Vous m'avez rappelé mon devoir, monsieur, et je saurai le remplir. Votre neveu ne sera reçu désormais chez moi que lorsqu'il s'y présentera avec l'aveu de sa famille.

LE COLONEL, *à Charles.*

Et toi, que feras-tu ?

CHARLES.

Je vais partir.

LE COLONEL, *à Léonide.*

Et vous ?

LEONIDE.

Je vais pleurer.

LE COLONEL.

Eh ! bien, non, les choses ne se passeront pas ainsi ; la bonne maman ne fermera pas sa porte à mon neveu, parce que mon neveu viendra toujours y frapper avec moi. Mon neveu ne partira pas, parce qu'il faut qu'il se marie au plutôt. Mademoiselle Léonide ne pleurera point enfin, parce que, si mon neveu se marie, c'est elle qu'il épousera. M'a-t-on compris ?

CHARLES.

Qu'entends-je ?

LE COLONEL.

Ma volonté ; il faudra bien que monsieur mon beau-frère y souscrive, ou morbleu !...

LÉONIDE.

Eh quoi ! vraiment ?...

LE COLONEL.

Oui, vous serez ma nièce.

LOUISON.

Ah !... à la bonne heure, v'là qu'ça s'r'arrange.

LE COLONEL.

Ma résolution paraît vous étonner, madame ; elle est cependant bien naturelle. J'ai pris des informations. Charles sera riche, très-riche, que doit-il donc désirer dans une femme ? des vertus. Léonide les a toutes, je le sais. Par conséquent, elle lui convient à merveille, et, je vous le répète, il l'épousera... allons, ma nièce, voulez-vous m'embrasser ?

LÉONIDE.

Oh ! de bien bon cœur !

LOUISON, *à part.*

Avec ses moustaches ! ah! ben, moi, je n'oserais jamais, par exemple.

MAD. HÉBERT.

Monsieur, ne voulez-vous pas vous reposer ?

LOUISON.

Ah ! et puis vous rafraîchir, hein ? ça n'peut pas faire de mal...

LE COLONEL.

Je vous remercie.

LOUISON, *versant.*

Ah! soyez tranquille, ce n'est pas du crû... je n'prends pas mon monde en traît', moi, j'vous aurais averti...

(*Elle veut mettre de l'eau, mais le colonel détourne la caraffe.*)

LE COLONEL.

Eh! bien donc, à l'union de nos enfans!

(*Il remet le verre à Louison.*)

LOUISON.

Oui, c'est ça, à l'union des enfans! (*bas à madame Hébert*). Dit's donc, madame, j'espère que ça marche joliment les trois dix... l'mariage se f'ra, c'est sûr... Ah! si l'mien pouvait aller de c'train-là!

LE COLONEL, *serrant Charles et Léonide dans ses bras.*

Je croyais pourtant que le bonheur ne pouvait plus exister pour moi... Ah! je me suis trompé!

Air : *d'Edmond et Caroline.*

J'ai fait quelque bien dans ma vie;
J'ai trouvé souvent des ingrats;
Mais tous mes maux je les oublie,
En vous serrant entre mes bras.
Si, pour vous, ma vive tendresse
D'un frère craint l'ambition,
J'espère qu'enfin la raison
Triomphera de sa faiblesse.
Je lui dirai : comble leurs vœux,
Frère; et, quand viendra la vieillesse,
Ils paieront tes bontés pour eux
Par leur ivresse
Et leur tendresse;
Voir les heureux que l'on a faits,
C'est le plus doux prix des bienfaits.

(*On reprend en chœur*).

Partons; partons, il faut enlever la place d'assaut. Tranquillisez-vous, madame; espérez, Léonide, je vais plaider pour vous. Je serai bientôt de retour.

(*On se sépare en répétant encore les deux derniers vers; Léonide et madame Hébert rentrent dans la maison*).

SCÈNE IV.

LOUISON, *seule; elle ôte le couvert.*

Ma foi, c'est un brave homme que c'colonel; et maintenant que j'sais combien il a bon cœur, s'il voulait m'embra-

ser, eh! ben, je m'risqu'rais, malgré les moustaches... avec ça qu'j'aime assez qu'on m'embrasse, moi...

Air : *C'est égal.*

On dit qu'il faut être inhumaine,
Tout r'fuser aux amoureux ;
Mais c'est souvent, avec eux,
Temps perdu, j'en suis certaine ;

Au fait, l'aut' jour après la contr'danse, Jacques a pris ma main... j'y f'sais pas attention... crac, il l'embrasse... on voit ça..et c'te grande Margu'rite, qu'est si pincée, s'met tout d'suite à dire fi ! qu'c'est laid ! une jeunesse s'laisser embrasser comm' ça. Ah! Dieu.. Eh! ben, qu'est-ce que ça prouve donc, mamselle, que j'lui réponds... puisque c'est pour le bon motif. — Hein ? — Oui... mamselle... — Ah ! ah ! — Plaît-il ? allons donc ! vous voudriez p't-être ben être à ma place seul'ment, car enfin,

Un baiser ne fait pas d' peine,
Un baiser ne fait pas d' mal ;
C'est égal, c'est égal !

Si Jacq's, sous queuqu' capitaine,
S'en allait batt' les enn'mis,
Et puis r'venait au pays
Pour renouer not' chaîne ;

Me r'voilà, mamselle, qu'il dirait ; j'ai r'çu des coups de sabre et des boulets d'canon ; mais au milieu de tout ça j'vous ai gardé mon amour... et si un' pair' de moustaches n'vous fait pas peur... voilà... Comment donc, m'sieur l'militaire, que j'l'ui répondrais, moi, avec grâce, du moment que l'sentiment y est toujours,

Un' moustache ne fait pas d' peine,
Un' moustach' ne fait pas d' mal :
C'est égal ; c'est égal !

SCÈNE V.

LOUISON, MAD. DE ST.-ELME, ROBERTIN, RODOLPHE.

ROBERTIN, *entrant et se jetant sur une chaise.*

Ouf ! je n'en puis plus !

LOUISON, *se retournant.*

Hein ?... par exemple, il est sans gêne, c'gros-là !

ROBERTIN.

Dites donc, la fille, n'est-ce pas ici que demeure madame
rt.

LOUISON.

Oui, m'sieur. (*à part*). la fille ! la fille !

RODOLPHE, *à madame de St.-Elme.*

C'est la petite bonne de ma femme, sans doute... elle n'est pas mal du tout, parole !

MAD. DE ST.-ELME.

Peut-on voir votre maîtresse, mon enfant ?

LOUISON.

J'sais pas, madame, j'vas lui d'mander.

ROBERTIN.

Comment ! je ne sais pas ! je voudrais bien voir qu'on s'avisât !...

MAD. DE ST.-ELME, *bas.*

Silence ! (*Haut*). Annoncez-lui, je vous prie, que des personnes qui prennent à elle le plus vif intérêt, désirent l'entretenir un instant.

LOUISON.

Ça suffit, madame, j'y vas. (*A part*). A la bonne heure, au moins, elle est plus polie cett' dame-là.

RODOLPHE.

Ecoute donc, la belle enfant... préviens aussi la jeune personne ; car c'est elle surtout que nous désirons voir.

LOUISON.

Oui ? (*A part*). A-t-il l'air mauvais sujet c'lui-là !

RODOLPHE.

A propos... comment t'appelle-t-on ?

LOUISON.

Louison, m'sieur, pour vous servir.

RODOLPHE.

Eh ! bien, ma chère Louison, va vîte faire notre commission, et compte sur ma reconnaissance !... tiens, (*il l'embrasse*). voilà les arrhes du marché...

LOUISON, *le repoussant.*

Eh ! ben, merci... pardon d'la peine...

RODOLPHE.

Il n'y a pas de quoi.

ROBERTIN.

Qu'est-ce donc ? qui t'arrête ?

LOUISON.

Rien, m'sieur, rien... il dit qu'c'est les arrhes...

SCÈNE VI.

MAD. DE ST.-ELME, ROBERTIN, RODOLPHE.

MAD. DE ST.-ELME.

En vérité, mon cher Robertin, vous êtes terrible avec votre vivacité! et vous, Rodolphe, ne pouvez-vous un instant vous rendre maître de votre étourderie?

RODOLPHE.

Que voulez-vous? c'est plus fort que moi.

Air : *de Blanchard.*

Cette petite est gentille et piquante;
Je ne pouvais vraiment me dispenser,
Pour lui prouver que sa mine est charmante,
De lui parler, même de l'embrasser.
Si ma conduite ici paraît légère,
Vous ne sauriez m'en blâmer, sur ma foi;
Jusqu'à ce soir je suis célibataire, } *bis.*
Et je remplis les devoirs de l'emploi. }

Eh! mais, savez-vous que cette habitation est délicieuse.

ROBERTIN.

En effet, la maison est assez jolie.

RODOLPHE.

Ce sera probablement une partie de la dot... j'y ferai quelques changemens... d'abord, deux étages de plus... des chambres pour ce qu'on est convenu d'appeler des amis, et puis une salle à manger magnifique, attendu que pour ces amis-là, c'est indispensable... une montagne là, à droite.. des cascades en place de ce berceau... ça ne fera pas mal les cascades, n'est-ce pas?

MAD. DE ST.-ELME.

Vous êtes fou... nous sommes perdus s'il vous échappe de pareilles extravagances en présence de ces dames.

RODOLPHE.

Ecoutez donc, je vous ai prévenue... Eh! mais j'y pense... vous pouvez très-bien vous passer de moi pour la première entrevue.

ROBERTIN.

Y songez-vous?... c'est impossible, jeune homme, c'est impossible...

MAD. DE ST.-ELME.

Quant à moi, je crois maintenant que M. Rodolphe a raison.

ROBERTIN.

Oui?... eh! bien, vous savez que je suis toujours de votre avis : ainsi, qu'il s'en aille... mais que deviendra-t-il ?

RODOLPHE.

Oh! rassurez-vous... j'ai rencontré tout à l'heure, au pont de Neuilly, un de mes meilleurs amis, que je connais depuis plus de huit jours... il allait à la chasse. Je le rejoins. Pendant que je cours les champs, vous proposez ma main. Je tue un lièvre, ma main est acceptée; j'aperçois un perdreau, pan! il tombe; je reviens, nous repartons tous ensemble, et ce soir nous signons le contrat, ça vous arrange-t-il comme ça?

MAD. DE ST.-ELME.

Quelle extravagance?

RODOLPHE.

Du reste, je vous donne carte blanche, dites... que je brûle de m'unir à mademoiselle... attendez donc... comment la nommez-vous déjà!... mademoiselle, mademoiselle... enfin n'importe... assurez que je l'aimerai, que je l'adorerai même, si vous pensez que cela soit nécessaire. Je m'en rapporte entièrement à vous... ah! et puis dites aussi que je ferai son bonheur... c'est la formule ordinaire, et d'ailleurs je réponds de tout.

Air : *De Partie carrée.*

Du dieu d'amour, joyeux parlementaire,
De ma future il faut toucher le cœur :
Oui, pour mon compte, il faut tâcher de plaire,
Or, je vous crois très-bon ambassadeur;
Si les soupirs ne vous font pas comprendre,
Je vous permets la déclaration :
Soyez enfin galant, aimable et tendre,
Par procuration.

(*Il sort*).

SCÈNE VII.

ROBERTIN, MAD. DE ST.-ELME.

ROBERTIN.

Je crois, dieu me pardonne, qu'il se moque de moi.

MAD. DE ST.-ELME, *souriant.*

Non, non, vous connaissez son caractère... sa tête a fait depuis longtemps divorce avec le sens commun... mais enfin, tel qu'il est, il seconde à merveille nos desseins, ainsi nous devons nous prêter à son humeur.

ROBERTIN.

C'est juste, c'est juste; vous avez toujours raison... ah! ça

nous disons donc qu'il va falloir me fâcher, menacer, pour arriver ensuite...

MAD. DE ST.-ELME.

Au contraire, j'ai changé d'idée; vous ne vous fâcherez pas.

ROBERTIN.

Bien, bien.

MAD. DE ST.-ELME.

Vous ne ferez point de menace.

ROBERTIN.

J'entends, j'entends.

MAD. DE ST.-ELME.

Vous me laisserez parler et agir, pour agir ensuite et parler comme moi.

ROBERTIN.

C'est convenu; mais ne puis-je savoir pourquoi?...

MAD. DE ST.-ELME.

Si fait, au lieu de partir, comme vous lui aviez ordonné, votre fils est encore revenu ici ce matin, il peut y reparaître. Il est donc important pour nous d'éloigner d'abord Léonide de ces lieux. Nous arriverons à notre but, en changeant nos moyens... mais on approche... de la prudence... écoutez, regardez, et vous me comprendrez.

ROBERTIN.

A merveille, à merveille, j'écouterai, je regarderai et je comprendrai... si je peux.

SCÈNE VIII.

Les Précédens, LÉONIDE, MAD. HEBERT, LOUISON. (*Louison et Léonide aident Madame Hébert à descendre les marches*).

MAD. HEBERT.

Que vois-je? M. Robertin...

LEONIDE.

Est-il possible?... le père de M. Charles, le bienfaiteur de ma mère! ah! monsieur... (*Elle lui baise la main*).

ROBERTIN.

Eh! bien, eh! bien, qu'est-ce que vous faites donc? pauvre petite.

MAD. HEBERT.

Combien nous désirions votre présence!

LEONIDE.

C'est vrai... nous vous attendions tous les jours, nous parlions de vous à chaque instant... ah! vous devez être bien heureux, si le ciel exauce les vœux que nous ne cessons de former pour vous!

ROBERTIN, *regardant madame de St.-Elme.*

Vous êtes trop bonnes... je... certainement. Je suis aussi très-content de vous voir.... parce que.... comment donc... (*à part.*) Quelle réception!... je suis tout interdit, je ne sais plus que dire, moi...

MAD. HEBERT.

Vous nous avez donné tant de motifs de bénir votre nom, que, j'en suis sûre, votre arrivée ici est pour nous le présage d'un nouveau bonheur!... mais veuillez m'expliquer, s'il vous plaît, le but de votre visite?

ROBERTIN.

Vous expliquer le but de ma visite... assurément... c'est bien mon intention... voilà ce que c'est, voyez-vous... je... c'est-à-dire... il faut que vous sachiez... oui... non...

MAD. DE ST.-ELME., *bas à Robertin.*

Laissez-moi parler.

ROBERTIN, *de même.*

Je ne demande pas mieux.

LOUISON, *à part.*

Qu'est-c' qu'ils ont donc à chuchotter comm' ça?

MAD. DE ST.-ELME, *souriant.*

Vous ne devineriez jamais, ma bonne madame Hébert, pourquoi nous sommes venus à Suresne; il faut bien que je vous le dise: nous venons vous enlever, vous, votre aimable enfant, et jusqu'à Louison.

ROBERTIN, *à part.*

En voici bien d'un autre!

MAD. HEBERT.

Mais... c'est une plaisanterie.

MAD. DE ST.-ELME.

Non vraiment, n'est-ce pas, M. Robertin?

ROBERTIN.

Sans doute, sans doute, nous vous enlevons. (*à part.*) Je ne sais pas du tout où ça va nous conduire, par exemple; mais c'est égal.

MAD. DE ST.-ELME.

M. Robertin a été instruit de l'amour de son fils pour

mademoiselle Léonide... une seule chose l'a mécontenté, c'est le mystère que lui en a fait M. Charles; et c'est uniquement de son peu de confiance qu'il veut le punir; or, voici ce qu'il a imaginé pour cela.

ROBERTIN, *à part.*

Je ne serais pas fâché d'apprendre ce que j'ai imaginé...

MAD. DE ST.-ELME.

M. Charles est venu ici ce matin, n'est-il pas vrai?

LÉONIDE.

Oui, madame.

LOUISON.

Et son oncle aussi... qui a des grandes moustaches...

ROBERTIN, *bas à madame de St.-Elme.*

Diable! diable! dépêchons-nous.

MAD. DE ST.-ELME.

Ils doivent revenir, sans doute?

MAD. HEBERT.

Bientôt... ils nous l'ont promis.

MAD. DE ST.-ELME.

Eh! bien... mais ce projet va vous paraître bizarre... je ne sais comment il est venu à l'esprit de M. Robertin.

ROBERTIN, *à part.*

Ni moi non plus.

MAD. DE ST.-ELME.

Quelqu'étrange qu'il soit cependant, on peut l'exécuter... il faut que ces messieurs, de retour à Suresne, prennent au sérieux l'enlèvement, qui n'est pour nous, comme vous le disiez tout à l'heure, qu'une plaisanterie.

ROBERTIN, *à part.*

Ah! je commence à comprendre.

MAD. HEBERT.

Pourquoi donc tout cela?

MAD. DE ST.-ELME.

Vous allez le savoir... ma voiture... nous attend; nous partons... de faux renseignemens, donnés sur la route que vous aurez prise, sur les personnes qui vous auront accompagnées, sur les circonstances de votre départ, feront croire à M. Charles que celle qu'il aime est perdue pour lui. Il se désespèrera, et le colonel et lui se mettront sans doute aussitôt sur vos traces. Pendant ce temps, nous arrivons à Paris; nous terminons les apprêts du mariage....

LEONIDE.

Qu'entends-je!

MAD. HÉBERT, *à Robertin.*

Vous consentez donc?..

LOUISON.

Il consent?..

ROBERTIN.

Plait-il? (*à part*). C'est-à-dire que je recommence à ne plus comprendre.

MAD. DE ST.-ELME.

Ecoutez, après bien des recherches infructueuses, M. Charles revient chez son père, et au moment où il se croit le plus malheureux, on lui annonce enfin son bonheur. Voilà notre projet de vengeance.

LOUISON.

Comment, m'sieur, c'est vous qu'a eu c't idée-là? c'est gentil! je n' l'aurais jamais cru, par exemple.

ROBERTIN.

Oui, au fait, l'idée n'est pas mal... (*à part*). Je n'y entends plus rien du tout.

MAD. DE ST.-ELME.

Eh! bien, mademoiselle, êtes-vous contente de nous?

LEONIDE.

Vous ne pouvez douter de ma reconnaissance, madame; mais pourquoi vouloir affliger M. Charles.

Air : *d'Aristippe.*

Puisque l'hymen aujourd'hui nous rassemble,
Tout, entre nous, doit devenir commun.
Punissez-nous... mais tous les deux ensemble,
Car, désormais nous ne ferons plus qu'un.
Ah! de nos cœurs ne rompez pas la chaîne;
Epargnez-lui des instans de douleur,
Et donnez-moi la moitié de la peine,
Puisque j'aurai la moitié du bonheur.

MAD. HEBERT.

Allons, allons, rassure-toi, ce n'est qu'une épreuve, et ce projet me sourit assez, moi... oui, je crois voir déjà le trouble et la joie de ce pauvre jeune homme... mais il y a une chose à laquelle je ne puis consentir, c'est d'emmener Louison avec nous, il faut qu'elle reste pour tout fermer dans la maison.

LOUISON.

Ah! j'aurais pourtant ben voulu être enlevée aussi, moi, c'est si amusant d'aller en carosse!

MAD. HEBERT.

Non, non, Louison, ça ne se peut pas... si tout le monde s'en va, alors il n'y a plus de raison pour... (*elle continue à gronder bas*).

MAD. DE ST.-ELME

Mais si elle allait être indiscrète, et nous trahir.

LOUISON.

Moi?.. oh, nanni, j'mentirai aussi bien qu'vous... aussi bien qu'vous pourriez l'faire vous-même, allez, madame... avec ça qu'j'ai déjà un peu d'habitude... oh! soyez tranquille, soyez tranquille; mettez-moi seul'ment du complot; et vous verrez... j'leur conf'rai d's'histoires... j'les désol'rai, quoi!..

LÉONIDE, *bas.*

Je t'en prie, ne lui fais pas trop de chagrin.

LOUISON.

Non, non, qu'il perde seul'ment la tête, v'là tout c'que je demande... et puis quand il s'ra aux champs, avec l'oncle aux moustaches, j'partirai ben vîte pour Paris, et j'viendrai vous raconter tout c'qui s' s'ra passé.

MAD. DE ST.-ELME.

On peut donc compter sur toi?

LOUISON.

Tiens, j'crois ben... j'suis d'un' fière force, allez pour les niches... oh dieu! j'en fais t'y des niches... et puis tromper les amoureux, tout's les fill's savent ça, c'est dans l'sang... t'nez-vous en r'pos, j'réponds d'tout... mais allez-vous-en ben vîte, car ils ne vont pas tarder à r'venir... et t'nez, les v'là d'jà qui arrivent par la grande allée.

MAD. DE ST.-ELME.

Eloignons-nous... (*à Robertin*). Donnez la main à madame Hébert... (*bas*). Je vous expliquerai tout à notre arrivée.

ROBERTIN, *bas.*

Vous me rendrez service, car, en vérité!.. (*haut*). Je suis à vous, mesdames.

LOUISON.

Passez par l'autre porte, pour qu'on n'puiss' pas vous rencontrer.

Air : *De M. Baudouin.*

MAD. DE ST.-ELME, ROBERTIN, LOUISON, MAD. HÉBERT.

ENSEMBLE.

Venez, Allez, Allons, } loin de ce village,
Jouir du sort le plus doux;
Venez Allez Oui, venez } recevoir l'hommage
Du plus tendre des époux.

LÉONIDE.

Il faut donc fuir le village
Où tout paraissait, pour nous,
Offrir, chaque jour, le gage
De l'avenir le plus doux.

ROBERTIN.

Mais, éloignons-nous bien vite;
Ici l'on pourrait nous voir.

LEONIDE.

Malgré moi, mon cœur palpite;
Est-ce de crainte ou d'espoir.

Ensemble.

Venez, loin de ce village;
Il faut donc fuir le village.

(*Robertin, madame de St.-Elme, madame Hébert et Léonide sortent par la droite. A la fin de l'ensemble, Louison crie :* les v'là ! les v'là !

Fin du Deuxième Acte.

ACTE III.

Le théâtre représente un petit salon richement orné ; à droite, un bureau de travail et un cartonnier ; à gauche, un canapé et des fauteuils.

SCÈNE PREMIÈRE.

Domestiques, RODOLPHE.

RODOLPHE.

Oh ! là, là !... je n'en puis plus !... c'est égal, je me suis bien amusé... Dieu ! la belle chasse !... qu'on dise maintenant que je ne suis pas un chasseur de première force.

Air : *Vaudeville des Scythes.*

Depuis longtemps je marchais sur la route,
Sans rencontrer ni lapins, ni perdrix,
Quand près du bois j'entends du bruit ;... j'écoute...
Je vois un lièvre entrer dans un taillis : (*bis*).
Sans l'ajuster, aussitôt je m'empresse
De le tirer... le coup part à l'instant...
Vite, je cours... mais voyez quelle adresse !
Je vise un lièvre et j'attrape... un faisan. } *bis.*

Pauvre animal ! où diable aussi vas-tu te trouver sous mon plomb ! c'est avoir du malheur... Henri, tu le donneras au chef... mais surtout ne dis à personne que c'est une victime de l'erreur... A propos, est-ce que M. Robertin n'est pas encore de retour ?

LE DOMESTIQUE.

Pardonnez-moi, monsieur ; mais on nous a dit qu'il ne rentrerait à l'hôtel qu'après avoir fait quelques emplettes avec madame de St.-Elme et d'autres dames qu'ils ont amenées.

(*Il s'éloigne*).

RODOLPHE.

J'entends... les présens de noce, sans doute... les parures. (*A la porte*). Ah ! dis donc, Henri, tu me préviendras aussitôt que ma future sera arrivée, entends-tu ?

SCÈNE II.

RODOLPHE, MATHILDE.

MATHILDE, *en entrant.*

Votre future !... comment, M. Rodolphe, il est donc vrai, vous allez vous marier ?

RODOLPHE, *à part.*

Elle était là!... Ah! si j'avais su... (*Haut*). Eh! bien, oui, mademoiselle Mathilde, décidément, je me sacrifie, je m'immole au salut... de mes créanciers... mais vous, mademoiselle, vous allez aussi, aujourd'hui même... ah!

MATHILDE.

Que voulez-vous?... on l'exige... vous soupirez, je crois?

RODOLPHE.

Oui... à ce qu'il paraît... c'est singulier, n'est-ce pas, quand on n'en a pas l'habitude?

MATHILDE.

Et... votre future est-elle jolie?

RODOLPHE.

Charmante, délicieuse, adorable!... à ce qu'on dit... car je n'ai pas encore l'honneur de la connaître...

MATHILDE.

Vous ne la connaissez pas?

RODOLPHE.

Vous me croirez si vous voulez, je ne sais pas même son nom... c'est drôle, hein?... un mariage comme ça... ah! on a beau dire, il est fort désagréable d'épouser une personne, quand on n'est pas bien sûr de n'en point aimer une autre!...

MATHILDE.

Une autre?...

RODOLPHE.

Sans doute... mais c'est un secret, et vous seriez la dernière à qui je devrais le confier....

MATHILDE.

Pourquoi?... je ne vous cache pas mon chagrin, moi... j'en ai beaucoup...

Air : *Ah! si madame le savait.*

Tous deux il faut donc aujourd'hui
Qu'à jamais l'hymen nous engage!...
Vous aimerez votre femme, je gage....

RODOLPHE.

Moi, je suis sûr que mon ami
Doit faire un excellent mari.

MATHILDE.

Son âme est noble et généreuse;
On dit, qu'en lui donnant ma foi,
Je dois être toujours heureuse...
A-t-on plus de malheur que moi? (*bis*).

RODOLPHE.

Même air.

Vous parlez de votre malheur,
Le mien est bien plus grand, je pense,
Et vous plaindriez ma souffrance,
Si vous pouviez lire au fond de mon cœur! (*bis*).
Je vais avoir une femme charmante,
Une maison, un riche emploi,
Enfin, six mille francs de rente....
A-t-on plus de malheur que moi! (*bis*).

SCÈNE III.

Les Précédens, ROBERTIN, MAD. DE ST.-ELME.

MAD. DE ST.-ELME.

Que vois-je!... Mathilde ici, avec M. Rodolphe...

MATHILDE.

Tu m'avais dit de venir t'attendre chez M. Robertin... je suis venue... et, en entrant dans ce salon... je ne prévoyais pas... j'allais m'éloigner, je... (*Elle entre dans le salon duquel elle était sortie*).

ROBERTIN.

C'est bon, c'est bon... mais vous, monsieur l'étourdi, nous direz-vous ce qui vous a empêché de nous rejoindre là-bas?

RODOLPHE.

Ah! c'est une aventure!... je vous conterai ça...

MAD. DE ST.-ELME.

Veuillez nous laisser un instant.

RODOLPHE.

Comment!

ROBERTIN.

Oui; votre femme doit avoir terminé sa toilette... Elle va venir sans doute...

RODOLPHE.

Eh! bien, raison de plus pour rester.

ROBERTIN.

Non, non, diable, elle n'est pas encore bien préparée à cette entrevue, et...

MAD. DE ST.-ELME.

Nous vous ferons prévenir.

RODOLPHE.

Ah! ça, mais qu'est-ce que tout cela signifie?

ROBERTIN.

On approche... Eh! vite, passez dans la bibliothèque...

RODOLPHE.

Laissez-moi seulement la voir un peu... je vais m'ennuyer, moi, là-dedans.

ROBERTIN.

Bah! bah!... pour vous distraire, amusez-vous à lire l'Art d'aimer de M. Ovide, c'est pas mal... allez, allez...

(*Il le pousse vers la porte*).

RODOLPHE.

Je m'y perds!... ne soyez pas trop longtemps, au moins!

ROBERTIN, *fermant la porte.*

Soyez donc tranquille... Ah! nous en voilà débarrassés enfin... ce n'est pas sans peine toujours!...

SCÈNE IV.

MAD. DE ST.-ELME, ROBERTIN, LÉONIDE, MAD. HÉBERT.

MAD. DE ST.-ELME.

Approchez, mesdames.

ROBERTIN.

Oui, oui, approchez, et vous, maman Hébert, asseyez-vous, car vous devez être fatiguée.

MAD. HÉBERT.

Eh! je n'ai plus mes jambes de seize ans.

MAD. DE ST.-ELME.

Cette parure vous sied à merveille, mademoiselle.

ROBERTIN.

C'est vrai, elle est charmante!

SCÈNE V.

Les Précédens, LOUISON.

LOUISON, *accourant.*

Me v'là, moi, v'là qu'me v'là!... j'arrive... oh! là! là!

(*On va au-devant de Louison*).

MAD. HEBERT.

Eh! bien, Louison, quelles nouvelles?..

LEONIDE.

Où est-il?

ROBERTIN.

Que sont-ils devenus?

MAD. DE ST.-ELME.

As-tu bien gardé notre secret?

ROBERTIN.

Qui t'empêche de répondre ?

LOUISON, *qui jusque-là n'a répondu que par un signe de main, pour qu'on prît patience.*

Un instant donc... un instant... j'suis encore toute essoufflée... c'est vrai... l'escalier n'est pourtant pas bien haut... mais c'est qu'j'ai tant couru... j'étouffe, quoi !..

MAD. HEBERT.

Cette pauvre petite ne peut plus parler.

LOUISON.

Oh ! ça va r'venir, soyez tranquille... madame... ça va r'venir... là... vous saurez donc... j'leur ai dégoisé ça d'la bonne manière, allez... c'est l'colonel surtout, qu'il fallait voir... oh ! était-il en colère !.. et moi, ça m'faisait rire, à cause de la frime... oui, on les a emm'nées dans une voiture jaune, que j'ai dit... et justement la vôtre est verte ; c'est bien trouvé... et puis, mamsell' Léonide pleurait ! ah ! elle pleurait ! que j'ajoute avec attendrissement ; là-d'ssus c'est M. Charles, qui s'transporte ; il n'connaît plus rien... et moi, j'ris comm'ça à part, encore un peu plus fort, toujours à cause de la frime... alors v'là l'hussard qui arrive avec une lettre d'la mairie...

MAD. HEBERT.

Une lettre.

LOUISON.

Oui... l'colonel l'ouvre en tremblant, c'te lettre... je n'sais c'qu'il y avait d'dans... mais il n'la pas eu plutôt lue, qu'il s'met à dire comme ça... c'est-il possible... oui, plus d'doute, et puis il s'désole d'plus belle, il d'vient furieux, qu'ça fait trembler ! queu route qu'il demande, queu chemin qu'ils ont pris ? j'suis pas bien sûre, m'sieur, p't'être c'lui-ci, p't'être celui-là, j'sais pas au juste... parc'que.. j'étais si troublée, voyez-vous, oh !.. alors, partons ? qu'ils s'mettent à crier.. et ils partent.. et à l'heure qu'il est, il doit y en avoir un du côté de Rouen, un autre du côté d'Versailles, et l'troisième, à Saint-Germain... eh ! bien, sais-je t'y mentir ? peut-on s'fier à moi, hein ?.. non, mais... hein...

LÉONIDE, *bas à Louison.*

Que tu as été méchante !

ROBERTIN.

Très-bien, très-bien, mon enfant... voilà ta récompense, (*Il lui donne une bourse*).

LOUISON.

Merci, m'sieur... oh! mamsell' Léonide, êtes-vous gentille!.. êtes-vous gentille! toutes ces petites pierres reluisantes, ces beaux rubans, ces... queu dommage que gros Jacques soit pas fils d'un banquier, j'en aurais p't'être aussi!. c'est égal, vous d'vez être ben contente tout d'même!..

LEONIDE.

Pourquoi donc?

LOUISON.

Ah! ben... en v'là un'bonn'!.. si j'avais seul'ment un'jupe de c't'étoffe-là, j'dirais pas pourquoi donc, moi.

LEONIDE.

Air : *Faut l'oublier.*

S'il était là, cette richesse
Peut-être éblouirait mes yeux,
Mais il souffre loin de ces lieux,
Je ne songe qu'à sa tristesse.
Lorsqu'à lui mon cœur se donna,
J'ignorais la coquetterie;
Il m'aimait pourtant sans cela....
A quoi sert donc d'être jolie?
Il n'est pas là. (*bis*).

LOUISON.

Il n'est pas là, il n'est pas là, c'est sûr qu'il n'est pas là... mais il r'viendra... et l'mariage se f'ra... et... n'est-c'pas, madame, qu'il s'fra l'mariage?

MAD. DE ST.-ELME.

Sans doute... tranquillisez-vous, ma chère Léonide.

MAD. HEBERT.

Je conçois son émotion... l'idée d'une union si prochaine.. ah! dame, je suis bien vieille, mais j'ai de la mémoire.

LOUISON.

Eh! eh! mame Hébert, ell' s'souvient d'ça, ell'!..

MAD. HEBERT.

Oui, Louison, oui... j'étais jolie alors, j'avais un cœur... ah! je n'y pense jamais sans étouffer un petit soupir.

(*Robertin et madame de St.-Elme examinent des papiers sur le bureau*).

MAD. HEBERT.

Air : *En revenant de Bâle en Suisse.*

Au temps de ma seizième année,
J'étais comme la fleur des champs;
L'hiver vint, la fleur s'est fanée...
Mais on l'admirait au printemps!

Combien je regrette
Mon corps élancé,
Ma jambe bien faite
Et le temps passé.

(*A Léonide*).

Même air.

Puisses-tu, ma petite fille,
Comme moi, près de tes enfans,
En t'appuyant sur ta béquille,
Redire, à quatre vingt-six ans,
Combien je regrette
Mon corps élancé,
Ma jambe bien faite
Et le temps passé.

ROBERTIN, *bas à madame de St.-Elme.*

Comment l'éloigner?

MAD. HÉBERT, *bas à Louison.*

Dis donc, Louison, j'ai bien envie d'aller encore consulter mes cartes... mais il ne faut pas qu'ils sachent cela...

LOUISON, *de même.*

Non, c'est clair, ils s'moqueraient p'tètre de nous... ils ne croient pas aux trois dix, eux autres!..

MAD. HÉBERT, *se levant.*

Attends, attends... (*haut*). M. Robertin... si vous le permettez, je vais vous quitter... l'émotion que j'ai éprouvée, le voyage que nous avons fait... je sens que j'ai besoin d'un peu de repos...

ROBERTIN.

Eh! bien; madame Hébert, voulez-vous passer dans votre appartement?.. on ne vous dérangera pas... j'ai tout fait préparer... Henri?

MAD. HEBERT.

Je vous remercie...

ROBERTIN, *à un domestique qui entre.*

Conduisez madame.

MAD. HÉBERT, *donnant un papier à Robertin.*

Ah! j'oubliais... voilà le consentement que vous m'avez demandé... les noms du futur sont en blanc... je ne lui en connaissais qu'un... vous remplirez cela...

MAD. DE ST.-ELME, *à Léonide, qui se dispose à suivre madame Hébert.*

Vous voulez nous quitter aussi, mademoiselle? nous espérions que vous resteriez quelques instans avec nous...

LEONIDE.

Veux-tu, maman?

MAD. HEBERT.

Certainement, Louison me donnera le bras...

LOUISON.

Ah! c'est donc moi qui suis vot' béquille aujourd'hui?..

MAD. HÉBERT, *à Léonide.*

Demeure, demeure auprès de M. Robertin... accoutumes-toi à le respecter, à le chérir... bientôt tu seras aussi sa fille.

(*Elle l'embrasse et s'éloigne avec Louison, qui répète en fredonnant le refrain de la chanson de la veille*).

SCÈNE VI.

ROBERTIN, LÉONIDE, MAD. DE ST.-ELME.

LÉONIDE, *à part.*

Je ne sais pourquoi je tremble!

(*Madame de St.-Elme a reconduit madame Hébert jusqu'au fond; elle redescend la scène, et prenant Léonide par la main, la conduit près d'un fauteuil*).

MAD. DE ST.-ELME.

Prenez place, mademoiselle, et écoutez-moi.

(*Léonide s'assied en regardant tour-à-tour madame de St.-Elme et Robertin d'un air interdit. Robertin prend un fauteuil à sa droite, madame de St.-Elme un autre siége à gauche*).

ROBERTIN, *à part.*

Sa vue m'ôte toute ma résolution.

MAD. DE ST.-ELME.

Nous voilà seuls... l'instant est venu de vous apprendre un secret duquel dépend votre bonheur.

LÉONIDE.

Mon bonheur... Je croyais n'avoir plus rien à désirer.

MAD. DE ST.-ELME.

Nous avons pensé que vous auriez assez de vertu, de courage, de reconnaissance, pour remplir un devoir...

LÉONIDE.

Un devoir... oh! oui, madame.

MAD. DE ST.-ELME.

Sachez donc que, depuis le premier instant où vous avez vu le fils de monsieur, vous n'avez pas cessé d'être abusée.

LÉONIDE.

Abusée !... par lui ?... non, madame, non, je ne vous crois pas, je ne puis pas vous croire...

MAD. DE ST.-ELME.

Je ne dis pas qu'il ait voulu vous tromper ; mais il s'est trompé lui-même. Vous avez tous deux conçu des espérances auxquelles il faut désormais renoncer.

LÉONIDE.

Qu'entends-je ?

MAD. DE ST.-ELME.

M. Charles est l'héritier d'une immense fortune ; il peut prétendre à l'état le plus brillant dans le monde ; il peut ouvrir à son père le chemin des honneurs, et vous... comment n'avez-vous pas compris que votre union avec lui était à jamais impossible.

LÉONIDE.

Je ne le comprends pas encore, et pourtant je vous ai bien écoutée... J'aime, je suis aimée, voilà ce que je savais, ce que je sais, madame... mais pourquoi avoir vous-même entretenu mon erreur, pour me désabuser ensuite si cruellement ?... et vous, monsieur, vous vous détournez... ne me disiez-vous pas : Vous serez ma fille !... répondez, qui dois-je croire maintenant ?

ROBERTIN.

Il est vrai, mon enfant, que mon fils... assurément, il est de toute impossibilité... et au fait, j'ai de puissantes raisons...

LÉONIDE.

Vous m'avez donc aussi trompée ?

ROBERTIN.

Elle pleure !... je n'y tiens plus, moi, d'abord !...

LÉONIDE, *se levant.*

Je connais peu les usages... mais après ce que je viens d'entendre, il me semble que ma place n'est plus ici... qu'on me conduise auprès de ma mère.

MAD. DE ST.-ELME, *la retenant.*

Un instant, mademoiselle... je dois vous instruire encore d'un fait qui intéresse non-seulement votre sort, mais celui de votre bienfaitrice elle-même.

LÉONIDE.

De ma bienfaitrice ! ah ! parlez alors, madame, j'aurai la force de vous entendre. (*Elle se rassied*).

MAD. DE ST.-ELME.

Le repos, l'existence de madame Hébert vont dépendre de vous seule... Apprenez que M. Robertin n'aurait qu'un mot à dire, et que demain elle serait réduite à la misère.

LÉONIDE.

Grand dieu! est-ce une nouvelle épreuve que vous voulez me faire subir? Monsieur, par pitié, rassurez-moi sur le sort de ma mère! (*elle prend sa main et la baigne de larmes*). Ah! le père de Charles ne peut vouloir sa mort et la mienne... que lui avons-nous fait? de quoi nous punirait-il?

ROBERTIN, *très-ému.*

Ne vous chagrinez donc pas comme ça...

MAD. DE ST.-ELME.

L'intention de M. Robertin est de renoncer à tous ses droits, et il ne vous demande pour cela qu'un sacrifice.

LÉONIDE, *avec résignation.*

Expliquez-vous.

MAD. DE ST.-ELME.

Je vous l'ai dit, quel que soit pour vous l'amour de monsieur Charles, vous ne serez jamais à lui... sa famille a d'autres projets, d'autres engagemens... mais tant qu'il vous verra libre, il pourra conserver l'espoir de vous posséder... il faudrait donc consentir à former la première une autre union...

LÉONIDE.

Que dites-vous?... Jamais.

MAD. DE ST.-ELME.

Ainsi, vous préférez voir votre vieille mère, celle à qui vous devez tout, n'ayant plus d'autres moyens d'existence que les secours d'une froide pitié...

LÉONIDE.

N'achevez pas, madame... non, elle ne connaîtra pas cet excès de malheur, tant qu'elle aura sa Léonide pour la soutenir sur la terre... je travaillerai, je passerai courageusement les nuits, et si mes forces me trahissent, eh! bien, ce sera moi qui demanderai du pain pour elle, et elle l'ignorera toujours!...

ROBERTIN, *à part.*

Quelle âme! quelle âme!... (*Haut*). Rassurez-vous, mon enfant, je n'entends pas du tout que vous soyez malheureuse à ce point-là... au contraire... épousez celui que je vous destine... c'est un charmant garçon, très-gai, très-aimable, et qui aura une riche dot... de mon côté, moi, je vous donnerai

ce que vous voudrez... des diamants... des cachemires... de brillantes parures... enfin tout ce qui fait le bonheur d'une femme!... eh! bien, ma chère amie, voyons, êtes-vous décidée?.. hein?..

LÉONIDE.

Vous me connaissez mal!... une riche dot, avez-vous dit... eh! monsieur, quand l'idée de mon union avec M. Charles causait ma joie, ai-je songé à sa fortune? non, je n'ai pensé qu'à lui, à lui seul, et j'étais heureuse... des parures!... qu'en ai-je besoin?... vous savez bien le peu de prix que j'attachais à celles que vous m'avez déjà données... maintenant elles me pèsent, me fatiguent!.. et cette couronne!.. ah! reprenez tout, et laissez-moi libre... si je ne puis être à Charles, qu'au moins, je ne sois à nul autre!.. (*Elle veut ôter ses diamants*).

ROBERTIN, *pleurant.*

Que faites-vous?... non... écoutez... (*un signe de madame de St.-Elme lui impose silence*). (*A part*). Je suis tout hors de moi... si ce n'était cette diable de place!... Ah! qu'il en coûte, qu'il en coûte pour être quelque chose!

LEONIDE.

Adieu, monsieur!

MAD. DE ST.-ELME.

Vous vous éloignez, mademoiselle... vous allez donc annoncer à votre mère que, depuis vingt-huit ans, elle ne possède rien; que tout ce qu'elle a reçu pour sa pension, elle le doit à monsieur; que sa maison de Suresne ne suffirait pas même pour acquitter cette dette... vous l'engagerez à chercher un autre asyle pour y finir ses jours, et vous lui direz que c'est vous qui, pour prix de sa tendresse, de ses bienfaits, la réduisez à ce comble d'infortune... elle sera dénuée de tout, je vous le répète encore... ces papiers vous en donnent la preuve. Voyez... (*Elle lui montre des papiers; Robertin seul est assis et paraît accablé*).

LÉONIDE, *lisant les papiers.*

Il est vrai... plus rien.... si âgée!.... ô ma mère!... ma mère!.... il le faut!... (*tombant aux genoux de Robertin*). Monsieur, disposez de moi, disposez de ma vie!..

ROBERTIN, *la soutenant.*

Relevez-vous... relevez-vous... et comptez toujours sur moi. (*à part avec beaucoup d'émotion*). Un instant de plus et l'ambition avait tort... oh! l'épreuve a été rude... mais enfin je serai receveur-général, et ça console!

LEONIDE.

Air: *De l'Angelus.* (de Romagnesi).

Oui, c'en est fait, j'obéirai,
Du destin c'est la loi suprême;
Mais je sens là que j'en mourrai,
En pensant à celui que j'aime. (*bis*).
Je quitterai tout sans regret,
Si le ciel, selon ma prière,
Des beaux jours qu'il me réservait,
Augmente les jours de ma mère!

SCÈNE VII.

Les Mêmes, RODOLPHE.

RODOLPHE, *à la porte de la bibliothèque.*

Eh! bien, on ne vient pas...

ROBERTIN, *toujours troublé.*

Approchez, mon ami, approchez.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

Air: *De Doche.*

ROBERTIN, MAD. DE ST.-ELME, *à Léonide.*

Le voilà... de frayeur
Votre âme semble émue,
Ah! du moins à sa vue,
Cachez votre douleur.

LÉONIDE.

ENSEMBLE.

Le voilà... de frayeur
Je sens mon âme émue,
Ah! du moins à sa vue,
Cachons bien ma douleur.

RODOLPHE.

C'est ma femme... ô bonheur!
Mais elle semble émue,
Pourquoi donc à ma vue,
Montrer tant de douleur?..

ROBERTIN, *à Léonide.*

Rassurez-vous, mademoiselle.

RODOLPHE, *à part.*

Son aspect fait battre mon cœur.

ROBERTIN, *à Rodolphe.*

Promettez-lui d'être fidèle,
Jurez de faire son bonheur.

RODOLPHE, *à Léonide.*

Celui qui brûle de vous plaire,
Sera-t-il votre heureux époux?

LEONIDE.

Oui, Monsieur... oui .. je suis à vous;
(*à part*). Soutiens mon courage, ô ma mère! (*bis.*)

Reprise de l'ensemble.

ENSEMBLE.

ROBERTIN, MAD. DE ST.-ELME.

Calmez-vous... de frayeur, etc.

LÉONIDE.

Malgré moi... de frayeur, etc.

RODOLPHE.

Pourquoi donc de frayeur
Son âme est-elle émue?
Il semble que ma vue
Augmente sa douleur.

SCÈNE VIII.

RODOLPHE, LÉONIDE.

RODOLPHE, *à part.*

Eh! bien, ils s'en vont... ils nous laissent... ce n'est pas l'embarras, il faut bien que je fasse enfin connaissance avec ma femme... je vais toujours lui demander son nom... Eh! bien, qu'est-ce que j'ai donc?... je ne savais pas que j'étais timide, moi... (*haut*). Mademoiselle, au point où nous en sommes, la question que j'ai à vous adresser vous paraîtra peut-être singulière... je désirerais savoir... comment on vous nomme?

LEONIDE.

Léonide, monsieur.

RODOLPHE, *sans gaîté.*

Léonide, c'est charmant!... moi, je m'appelle Rodolphe, ce n'est pas mal non plus, n'est-ce pas?.. mais votre famille?..

LEONIDE.

Je n'en ai pas.

RODOLPHE.

Vous n'en... (*à part*). C'est donc absolument comme moi. Quel rapport!... allons, c'est sûr, le ciel nous a créés l'un pour l'autre.

LÉONIDE, *à part.*

Que je souffre!

RODOLPHE.

Vous m'avez dit, mademoiselle, que vous n'aviez pas de famille.... qui donc vous a donné le nom que vous portez?...

LÉONIDE, *levant les yeux au ciel.*

Une mère!...

RODOLPHE.

Eh! mon dieu, qu'avez-vous?... vous pâlissez... (*lui pre-*

nant la main). Ah ! mademoiselle, je serais bien malheureux, et vous bien à plaindre, si je vous inspirais tant d'effroi... et peut-être de haine... dites-moi, Léonide, pourrez-vous m'aimer ?

LÉONIDE, *souriant amèrement.*

Non.

RODOLPHE.

(*A part*). Eh ! bien, elle est franche, au moins. (*Haut*). Et cependant vous m'épouserez ?

LEONIDE.

Oui.

RODOLPHE, *à part.*

C'est positif çà... est-elle coupable ?.... est-elle innocente ? est-elle sacrifiée ?... en vérité, c'est un chapitre de roman !..

LEONIDE.

Hélas ! je ne vous trompe pas, monsieur, je suis à vous... on le veut... j'obéis... n'en demandez pas plus.

RODOLPHE.

Que dites vous ?... ah ! j'aimerais mieux mourir que de faire votre malheur !... je ne comprends rien du tout à l'aventure qui nous réunit. On m'offre, pour vous épouser, un sort brillant, mais vous posséder malgré vous, dans les larmes, j'amais !... j'ai une mauvaise tête, mais mon cœur vaut mieux que ma tête... confiez-vous à moi, parlez-moi sincèrement... voulez-vous que je refuse votre main ?... je le ferai...

LEONIDE.

Oh ! non, monsieur, je vous en supplie, ne me refusez pas, laissez-moi sauver ma mère !... je vous devrai plus que la vie !

RODOLPHE.

Air : *De la mort de Bayard.* (musique de Goulé).

Pourquoi ces pleurs et ces allarmes.

LÉONIDE.

Pardonnez-moi des regrets superflus,
Si, malgré moi, je verse encor des larmes,
Bientôt, monsieur, vous ne les verrez plus !
(*à part*). Adieu donc, Charles, il faut que je l'oublie ;
Mais ; je le sens, je l'aimerai toujours.
Hélas ! sans lui s'il faut passer ma vie,
Adieu, bonheur ! adieu, beaux jours !

ENSEMBLE.

RODOLPHE, *à part.*

Adieu, Mathilde, il faut que je t'oublie ;
Mais, je le sens, je t'aimerai toujours.
Hélas ! sans toi, s'il faut passer ma vie,
Adieu, bonheur ! adieu, beaux jours !

SCÈNE IX.

Les Précédens, MAD. DE ST.-ELME, ROBERTIN, parens et amis de Robertin.

ROBERTIN, *il est toujours ému, prenant Rodolphe à part.*
Eh ! bien, jeune homme, que dites-vous de votre future ?

RODOLPHE.

Qu'elle serait charmante, si...

ROBERTIN.

Comment ?...

MAD. DE ST.-ELME, *à Léonide.*
Les témoins vous attendent... les voitures sont prêtes.... voulez-vous partir ?

LÉONIDE.

Déjà ?

RODOLPHE, *à Robertin.*
J'espère que vous m'expliquerez...

ROBERTIN.

Rien, c'est une des clauses du traité.

RODOLPHE.

C'est entendu, nous verrons cependant... ô fortune... destin, vous êtes plus fous que moi !... allons, partons.

(*Il va causer avec les parens*).

LÉONIDE, *à Robertin.*
Avant de nous éloigner, j'ai une grâce à vous demander... c'est de me permettre de voir ma mère pour la dernière fois.. oh ! ne craignez rien... mon sort est arrêté... je ne parlerai pas, car elle refuserait mon sacrifice... j'entends sa voix... ah ! je vous en supplie... que je puisse l'embrasser encore ! tenez, voyez... je ne pleure plus !...

SCÈNE X.

Les Précédens, MAD. HEBERT, LOUISON.

MAD. HEBERT, *s'appuyant sur le bras de Louison.*
Mais va donc un peu plus vîte, Louison..

LOUISON.

Est-elle drôle donc, maman Hébert !.... aujourd'hui elle court comme un basque.

MAD. HEBERT, *à Léonide.*
Réjouis-toi, réjouis-toi, mon enfant... le croirais-tu ? encore

les trois dix et le valet de cœur... (*Léonide sourit péniblement*).

RODOLPHE, *bas à Robertin, sans gaîté.*

C'est ça, le valet de cœur... un jeune homme blond... c'est moi, à la couleur près...

MAD. HEBERT.

M. Robertin est si bon !...

LÉONIDE.

Oui... il n'a songé qu'à mon bonheur, au tien surtout... car, sans toi pourrais-je être heureuse ?...

LOUISON, *à part.*

Eh ! ben, comm' ell' dit ça donc, mamselle !...

ROBERTIN, *bas à madame de St.-Elme.*

Accompagnerons-nous les futurs ?

MAD. DE ST.-ELME, *de même.*

Non, pas vous, je crains votre faiblesse... quant à moi, je descendrai avec eux; mais je les quitterai pour aller chez le ministre...

ROBERTIN, *de même.*

Ah ! c'est juste, il faut aller chez le ministre. Diable ! n'oublions pas ça ?... (*à Rodolphe*). Offrez-lui la main.

RODOLPHE, *se rapprochant de Léonide.*

Mademoiselle.

MAD. HEBERT.

Eh ! bien, eh ! bien, où l'emmenez-vous donc?

LÉONIDE, *faisant un effort sur elle-même.*

On va... on va me présenter à ma nouvelle famille.

MAD. DE ST.-ELME.

Oui, madame... rassurez-vous.... elle sera bientôt de retour.

LÉONIDE, *souriant.*

Air : *Noble dame, pensez à moi.* (de Blangini).

Adieu donc, ô ma bonne mère !

MAD. HÉBERT.

Reviens bientôt, je serai là.

RODOLPHE, *à part.*

Cet hymen me cache un mystère,
Et j'éclaircirai tout cela.

MAD. HEBERT.

Eh ! mais, je sens battre ton cœur?..

LEONIDE.

Rassure-toi, c'est... le bonheur...

MAD. HEBERT.

Pourtant tu pleures, je le vois ?..

LEONIDE.

Oui, maman... de plaisir, je crois.

LEONIDE, MAD. HÉBERT, LOUISON.

Adieu.

Ensemble tous.

Partons ! (*Ils sortent*).

SCÈNE XI.

MAD. HEBERT, ROBERTIN, LOUISON.

MAD. HEBERT.

Ah ! es pleurs de mon enfant m'ont fait mal... et cependant nous n'avons rien à craindre... vous avez été content d'elle, n'est-ce pas, M. Robertin ?.... elle est bonne, sensible !... c'est un ange !...

SCÈNE XII.

Les Précédens, ROBERTIN, LE COLONEL.

LE COLONEL, *dans la coulisse.*

J'entrerai, vous dis-je, oui, morbleu ! j'entrerai !

ROBERTIN, *à part.*

Mon frère !... comment, on l'a laissé monter !... il ne manquait plus que lui !

LE COLONEL.

Que vois-je ?... madame Hébert ici !... et Léonide... quel soupçon ! (*descendant la scène*). Madame, je vous salue... vous vouliez donc me fermer votre porte. Monsieur, j'en devine le motif... j'avais juré de ne plus paraître chez vous ; pour la première fois de ma vie, je manque à mon serment ; mais vous allez savoir pourquoi.

ROBERTIN, *à part.*

Quel embarras !... madame Hébert va tout apprendre. (*haut*). Si vous vouliez rentrer dans votre appartement, madame ?..

LE COLONEL.

Au contraire, je prie madame de rester, ce que j'ai à dire la regarde aussi et je veux qu'elle m'entende. (*à Robertin*). Où est Léonide ?

ROBERTIN, *à part.*

Diable d'homme ! va...

LE COLONEL.

Où est Léonide ?

MAD. HÉBERT.

Mais tout à l'heure elle était encore là... elle épouse

M. Charles, et ce n'est que pour cela que nous avons tous quitté Suresne.

ROBERTIN, *à part.*

Ouf!... et madame de St.-Elme qui n'est pas là encore pour me tirer d'embarras!...

LE COLONEL, *à Robertin.*

Voilà donc votre plan découvert!... il vous fait honneur!.

MAD. HÉBERT.

Qu'entends-je?

LE COLONEL.

Je vous ai dit hier que vous étiez un fou, maintenant je viens vous dire que vous êtes un méchant homme!...

ROBERTIN.

Monsieur!... monsieur, je suis le père de Charles... j'ai des droits sur lui, et vous n'en avez aucun... par votre entêtement vous m'avez obligé d'employer un moyen violent.. et pour le forcer de renoncer à Léonide, eh! bien, j'ai disposé de la main de cette jeune personne... elle sera la femme d'un autre!...

MAD. HÉBERT.

D'un autre?... pauvre enfant, elle est perdue pour moi.

LE COLONEL.

Corbleu!.. par toutes les batailles où j'ai versé mon sang, si, vous n'étiez l'époux de ma sœur, si... mais venons au fait.. vous êtes père, vous aimez votre fils, vous l'aimez tendrement, malgré votre cruauté envers lui...

ROBERTIN.

Oui, monsieur... oui, je l'aime.

LE COLONEL.

Eh! bien, lorsque vous m'avez dit: frère, je vous le confie, ayez soin de sa jeunesse; c'est mon bien le plus cher... si au lieu de lui donner de nobles sentimens, j'eusse été le déshonorer, le perdre, le détacher de vous, répondez, qu'aurai-je mérité en reparaissant à vos yeux! vous vous taisez... dites, dites hardiment que j'aurais mérité qu'on me fit sauter la cervelle!.. jugez-vous donc... qu'avez-vous fait de la jeune fille que sa bonne mère vous avait aussi confiée? vous avez, sans pitié, déchiré son cœur... qui a pu vous donner l'audace de fixer son sort? de quel droit la jetez-vous sans pudeur dans les bras d'un autre?.. pourquoi toutes ces intrigues, toutes ces fausseté?.. répondrez-vous?..

ROBERTIN.

Mais.... mon frère.

LE COLONEL.

Mais... mais cette infortunée, cette enfant admirable, que vous vouliez sacrifier... c'est mon sang, ma vie... mon espoir, c'est ma fille, monsieur!..

ROBERTIN.

Juste ciel!

MAD. HEBERT.

Vous, le père de ma Léonide.

LE COLONEL.

Oui, elle m'a couté seize années de larmes et de désespoir.. c'est ce qui me reste de mon bonheur, de mes remords, et quand, pour la première fois, je vais lui donner le plus doux nom, quand mes bras vont la serrer, c'est vous, vous mon frère, qui me l'arrachez..

ROBERTIN, *pleurant.*

Léonide, sa fille!.. ma nièce, et j'ai pu... mais en ce moment... oh! là!.. quelqu'un!.. (*Il appelle et sonne à casser toutes les sonnettes*).

LE COLONEL.

Pourquoi ce nouveau trouble?

ROBERTIN, *dans le plus grand trouble.*

On la marie?..

LE COLONEL.

Ah! malheureux!

SCÈNE XIII.

Les Précédens, CHARLES, LÉONIDE, RODOLPHE, MATHILDE, MAD. DE ST.-ELME.

(*Ils entrent par le fond. Madame de St.-Elme entre seule par une porte de côté*).

RODOLPHE, *entrant le premier.*

Tout est fini.

LE COLONEL, ET MAD. HEBERT.

Grand dieu!..

RODOLPHE.

Que vois-je? le Colonel!... Léonide, embrassez votre père.

LEONIDE, *se jetant dans les bras du Colonel, puis, dans ceux de madame Hébert.*

Mon père!

RODOLPHE.

Ah ! ça, maintenant, qu'on m'écoute.

Air : *Walse du premier prix.*

Fils du hasard, on m'a dit que ma vie,
Dont l'avenir par le sort fut tracé,
Devait finir par un trait de folie,
Car, c'est ainsi qu'elle avait commencé.
Obéissant au destin qui me guide,
Jallais, hélas ! accomplir ses arrêts,
Et devenir l'époux de Léonide,
Pourtant une autre emportait mes regrets.
Nous arrivons, nous entrons dans la salle...
Un homme noir, fier de son embonpoint,
Vient nous offrir la plume conjugale,
C'était l'hymen sous les traits d'un adjoint.
Il nous adresse, à moi comme à ma femme,
Un beau discours... ah ! grand dieu ! quel ennuí !
Nous disions non, dans le fond de notre âme ;
Tout haut, pourtant, nous allions lui dire oui,
Lorsqu'à la porte on crie, on fait tapage,
Un jeune homme entre, et d'un air peu moral,
Vient s'opposer à notre mariage
Et disperser le corps municipal :
C'est Charles, alors ma femme la première
Le reconnaît et tombe dans ses bras ;
Bureaux, témoins, registres ; secrétaire,
Parens, dossiers, tout tombe avec fracas,
On se relève et l'on cherche à s'entendre :
A qui faut-il donner raison ou tort ?
Le cher adjoint n'y peut plus rien comprendre ;
Car, entre nous, c'était un peu trop fort.
Mathilde est là... Charles a tout su par elle ;
Oui, l'un à l'autre ils se sont confiés...
Je la revois, qu'elle me paraît belle !..
Je n'y tiens plus, je me jette à ses pieds.
En quelques mots tout s'explique sur l'heure ;
Les spectateurs ont un air attendri ;
Mathilde pleure et Léonide pleure,
Nous pleurons tous, et l'adjoint pleure aussi !
A Charles alors je propose un échange,
En lui disant : Léonide est à toi ;
Soyez contens, et, pour que tout s'arrange,
Mathilde accepte et mon cœur et ma foi ;
Je suis époux, oui, Mathilde est ma femme ;
De nous aimer nous avons fait serment ;
(*à m^e de St-Elme.*) A notre hymen il ne manque, madame,
Qu'un petit rien... votre consentement.
J'ai renoncé, c'est chose peu commune,
Au sort brillant qu'on offrait à mes vœux.
(*à Robertin*). Gardez, monsieur, gardez votre fortune,
Je n'ai plus rien... mais j'ai fait des heureux !
D'après cela, vous le voyez, ma vie,
Dont l'avenir par le sort fut tracé,
Devait finir par un trait de folie,
Car, c'est ainsi qu'elle avait commencé.

ROBERTIN, *à Rodolphe.*

Ah ! jeune homme, jeune homme, vous avez fait un bea-

trait, et vous m'avez empêché de faire une grande sottise!.. voyons, madame, je leur donne cent mille francs... vous hésitez... deux cents mille; vous consentez?

RODOLPHE, *à part.*

Oh! mes créanciers! (*Mathilde et lui se rapprochent de madame de St.-Elme*).

ROBERTIN, *au Colonel.*

Frère, vous aviez raison, j'étais un fou.

LE COLONEL.

Tout est oublié... vous ne serez pas receveur-général, mais vous serez heureux.

ROBERTIN.

Oui... c'est dommage pourtant; mon habit était fait.

MAD. HEBERT.

Comment, Léonide, tu te sacrifiais?

LEONIDE.

Ne me gronde pas, maman, c'était pour toi.

LOUISON.

Dites donc, madame Hébert, j' crois qu'on peut j'ter les cartes au feu! y n'y a plus besoin des trois dix à présent.

CHŒUR.

Air nouveau (de Doche).

Amis, à l'allégresse
Livrons-nous en ce jour,
Chantons, dans notre ivresse,
Et l'hymen et l'amour.

MAD. HÉBERT.

Air: *De la Romance.*

Ma Léonide, à présent, est heureuse;
Je n'ai plus à former de vœux;
Mais une idée, importune et fâcheuse,
Nous inquiète encor toutes les deux.

LEONIDE.

Ici, messieurs, je tremble pour ma mère.

MAD. HÉBERT; *prenant la main de Léonide.*

Je tremble aussi pour elle, en cet instant.

LEONIDE.

Ah! vous protégerez, j'espère....
La bonne vieille,

MAD. HÉBERT.

Et son enfant.

bis ensemble général.

CHŒUR.

Amis, à l'allégresse, etc.

FIN.

ATTILA

ET

LE TROUBADOUR,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

PAR M. BENJAMIN.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 7 Février 1824.

PRIX : 1 fr. 50 cent.

A PARIS,

AU GRAND MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRES, ANCIENNES ET MODERNES,

Chez Mme. HUET, Libraire-Editeur, rue de Rohan, n°. 21, au coin de celle de Rivoli;

Et chez BARBA, Libraire, Palais-Royal.

1824.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ATTILA, roi des Huns.....	M. Fontenay.
ROGER, troubadour.....	M. Isambert.
RETHEL, comte de Champagne.....	M. Fédé.
ÉLÉONORE, sœur du comte.....	Mlle. Dussert
BERTRAM, écuyer du comte.....	M. Pitrot.
URSULE, nourrice de Roger et d'Eléonore.....	Mad. Bras.
Un Ami de Roger.....	M. Justin.
Un Soldat.	
Habitans de la campagne.	
Amis de Roger.	
Soldats du comte.	
Soldats d'Attila.	

Tous les débitans d'exemplaires non revêtus de la signature de l'éditeur, seront poursuivis comme contrefacteurs.

F.-P. HARDY, imprimeur, rue Neuve-S.-Médéric, N°. 4

QUELQUES EXPLICATIONS.

L'IDÉE de placer *Attila* sérieusement dans un vaudeville a paru à plusieurs personnes une bizarrerie prétentieuse, et l'espoir du succès une véritable folie. Cependant, les circonstances qui m'ont fait tenter un pareil essai, une fois connues, on pensera peut-être que la bizarrerie de l'idée était ce qui devait me séduire, et me donner quelqu'espoir de succès.

Nous étions en Juin 1823, les départs successifs pour la campagne faisaient baisser les recettes. M. Bérard, toujours occupé de la vie de son théâtre, demandait quelque nouveauté extraordinaire pour ranimer la curiosité assoupie des sédentaires forcés de la capitale. M. le baron de Bilderberg, mon ami, me parla d'une scène dramatique, intitulée : *Attila et le Troubadour.* Attila, sur l'affiche du Vaudeville, me parut une bonne fortune dans l'état des choses ; le directeur pensa comme moi : et je me mis à l'œuvre.

La pièce, jetée rapidement, fut distribuée aux acteurs, et nous pensions si peu qu'elle présentât rien de répréhensible, qu'elle fut mise à l'étude en même temps que portée à la censure.

Cependant Roger, poète, lorsqu'il chante la Gaule donnant asîle aux arts exilés ; guerrier, lorsqu'il vient défendre la patrie contre l'invasion des Barbares ; calme et tranquille, lorsque, vaincu par le nombre et conduit devant le roi des Huns, il étonne le barbare par son courage, l'intéresse par sa loyauté, le force à comprendre les avantages de la civilisation, lorsqu'enfin il ose lui prouver, quoique sous le tranchant du glaive, la supériorité de l'homme de génie qui éclaire les peuples sur le conquérant qui les subjugue, Roger fut traité de troubadour séditieux, et la pièce suspendue indéfiniment.

Pour ne point parler ici des interprétations données aux phrases les plus innocentes, je dirai simplement que le vaudeville d'*Attila et le Troubadour*, retenu à la censure de juin 1823 à janvier 1824, ne m'a été remis qu'au moment où la foule accourait au théâtre, attirée par des nouveautés piquantes ; et qu'alors je me vis forcé de livrer au public, rendu plus difficile par l'abondance de bons ouvrages, Attila, mutilé pendant huit mois à la censure, et *condamné* à n'avoir qu'une représentation, quand même il n'eût pas eu contre lui son *étrangeté* et ses défauts.

J'ai dit forcé : car certainement la représentation n'aurait pas eu lieu ; si j'avais pu obtenir de l'administration, au moment de lever la toile

qu'on remplaçât Attila par un autre ouvrage du répertoire, sous un prétexte quelconque. Mon intention était de le faire imprimer puisqu'on ne devait point l'entendre, et de rétablir, sans indication particulière, les retranchemens faits, pour prouver à tous les juges de bonne foi, qu'il ne s'y rencontrait rien d'inconvenant ou d'injurieux pour qui ou quoi que ce soit.

Je ne finirai point sans exprimer ma reconnaissance aux journalistes bienveillans, qui tout en blamant le genre de l'ouvrage, ont bien voulu, même après la chûte, s'arrêter à rendre justice à des parties de détail, qu'ils ont pu saisir au milieu du bruit, et qui leur ont semblé dignes de quelque attention. Il y a de la générosité à relever ceux qu'on pourrait écraser lorsqu'ils sont par terre.

ATTILA,

VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente un vaste paysage. — La Marne coule au fond. — Une tour ancienne donne au site la couleur du temps. — A gauche, vers le second plan, une chaumière gothique. — A droite, un banc de gazon, qu'ombrage un arbre arrondi en berceau.

SCÈNE PREMIÈRE.

ELEONORE, URSULE, HABITANS.

(*Eléonore arrive par le fond, précédée de quelques villageois qui portent des corbeilles de fruits et des vases remplis de vins*)

ÉLÉONORE, *à ceux qui l'entourent.*

Air : *Premier chœur de la Petite Lampe.*

Mes bons amis, d'Eléonore,
Ne vous séparez point encore;
Vos caresses et vos regrets
Pour sa douleur ont des attraits.

CHŒUR.

De notre bonne Eléonore,
Ne nous séparons point encore, etc.

(*Les villageois, qui ont été déposer à la cabane d'Ursule les provisions, la ramènent avec eux.*)

URSULE, *prenant les mains d'Eléonore.*

Toujours de nouvelles bontés !

ÉLÉONORE.

Ma bonne Ursule, je veux que les vins de la fête coulent dans ta chaumière comme au château. Au moins pendant mon absence, tu boiras à mon souvenir.

URSULE, *inquiète.*

Est-ce donc aujourd'hui ?

ÉLÉONORE.

Oui, pendant que le comte, mon frère se réjouit à table de la défaite d'Attila, tombé, dit-on, aux pieds des remparts d'Orléans, je viens t'embrasser et te dire adieu.

URSULE.

Que va devenir, loin de vous, votre vieille Ursule ?

ÉLÉONORE.

Je reviendrai. (*Elle prend Ursule par la main, et à part.*) Ecoute, en attendant, j'ai mis à part pour toi quelques bijoux et dix pièces d'or, (*Elle lui donne une petite boîte*) dernier présent de ma mère.

URSULE.

Vous craignez donc d'être bien long-temps absente ?

ÉLÉONORE.

On me conduit à trois lieues d'ici, dans la grande forteresse de Larnoy, de l'autre côté de la Marne ; et j'y dois rester tant qu'on craindra l'armée des Huns.

URSULE.

Et le retour de votre frère de lait, mon nourrisson chéri, le beau Roger.

ÉLÉONORE.

Hélas ! la mort de ma mère a renversé tous nos projets d'union. Le comte de Champagne, mon frère, craint son mérite, dédaigne sa pauvreté, et d'ailleurs !...

Air *de Doche.*

Reviendra-t-il le vaillant troubadour,
Reviendra-t-il près de sa jouvencelle ?
Depuis le soir, qu'aux bords de la Moselle
Un Bohémien me prédit son retour,
Mon œil le cherche et ma bouche l'appelle...
Reviendra-t-il le vaillant troubadour ?

URSULE.

Il reviendra le vaillant troubadour.

ÉLÉONORE.

Reviendra-t il le vaillant troubadour
Des murs de Rome ou des champs de Palmyre?
Des ménestrels reprendra-t-il la lyre;
Et ses refrains familiers à l'amour ?
Pour voir enfin couronner son délire,
Reviendra-t-il le vaillant troubadour ?

URSULE.

Il reviendra le vaillant troubadour.

Et malgré mon âge, je vous en porterai moi-même la nouvelle.

ÉLÉONORE.

Ma bonne mère !

SCENE II.

Les Précédens, BERTRAM, Gardes.

CHŒUR, *suite de Bertram.*

Air *Allemande de Mozart.*

Ah! quel gala
Nous quittons là
Pour composer l'escorte.
La corvée est forte
D'avoir
A Jeûner par devoir.

BERTRAM.

Je tressaillais au parfum délectable
D'un sanglier
Sur table
Encore entier.
Et dans l'office
Où j'ai vu l'édifice
D'un beau dessert
En pliant mon couvert.

CHŒUR.

Ah! quel gala, etc.

ÉLÉONORE.

Eh! sir Bertram, je n'étais point pressée. Que ne restiez-vous à table, tout à votre aise?

BERTRAM.

Oh! oh! mademoiselle, comme dit mon cher maître, le comte de Champagne, votre honoré frère, il est bon de marcher de jour au milieu de tant de barbares.

Air *de Mariane.*

Ces Galates
Aux faces plates,
Ces Lingons
Roux, petits et ronds,
Ces Gépides
Aux traits stupides,
Ces Roxolans
Aux yeux roulans,
Ces maudits Huns
Crépus et bruns,
Ces Marcomans
Si laids et si gourmands;
Enfin ces Goths,
Ces Visigoths,
Ces Ostrogoths,
Et tant d'autres magots!
Chenilles, corbeaux, sauterelles,
Se jettent à corps perdus
Sur nos vignes, sur nos écus,
Et sur nos demoiselles.

URSULE.

Et l'on expose une jeune et belle personne!

BERTRAM.

Silence, ma vieille, le comte, mon maître, sait mieux que vous...

ÉLÉONORE, *sévèrement à l'écuyer.*

C'est assez, Bertram... (*A Ursule*) Adieu, ma pauvre Ursule.

BERTRAM, *à la suite.*

Air *Fragment du final du Petit Matelot.*

On va partir (*à Eléonore*) l'escorte est prête.
On vous attend.

CHŒUR.

Qui nous arrête !

BERTRAM, *à Eléonore.*

On vous attend,
Qui vous arrête ?
L'escorte est prête.

CHŒUR.

Voici l'instant.

(*Les habitans, les villageois entourent Eléonore.*)

ÉLÉONORE.

Vous aurez de ma vieille Ursule
Les soins les plus doux,

CHŒUR.

Les soins les plus doux.

ÉLÉONORE.

Et sur elle et sur sa cellule,
Vous veillerez tous.

CHŒUR.

Nous veillerons tous.

ÉLÉONORE, *à Ursule.*

Ce ne sont pas, ma bonne mère,
D'éternels adieux.

CHŒUR.

D'éternels adieux.

BERTRAM, *à Eléonore.*

Au nom de votre honoré frère,
Quittons enfin, quittons ces lieux.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Partons, partons, l'escorte est prête, etc.

SCÈNE III.

URSULE, HABITANS.

(*Lorsqu'Eléonore quitte la scène, les habitans suivent jusqu'à la dernière coulisse, et là, s'arrêtent comme pour la voir encore.*)

URSULE, *revient en scène.*

Pauvre enfant, je n'ose la regarder davantage, ça me fait trop de mal... Oh! oui, oui, c'est bien parce qu'on attend à chaque instant mon Roger, que monsieur le comte éloigne la chère petite; aussi, voyez un peu cet autre fou avec ses voyages! voilà ce que c'est que d'aller si loin! il a toujours été le même dès son jeune âge... toutes les campagnes d'alentour lui devaient quelque chose .. et curieux! il n'y avait pas une fondrière, un coin de bois fameux par un meurtre ou une apparition, qu'il n'allât le visiter, au risque de se rompre le cou. J'avais beau lui dire...

Air : *Eh! ma mère, est-ce que j'sais ça?*

C'est la gloire, que sans cesse
Poursuit ton goût voyageur;
La gloire est dans la sagesse,
Sous un chaume est le bonheur.
Mais, lui, partant, plein d'ivresse,
S'écriait : garde toujours
Tes conseils pour ma maîtresse,
Ton chaume pour nos vieux jours.

(*Tous les habitans reviennent peu à peu en scène.*)

1er. HABITANT; *revenant en scène.*

On ne la voit plus; elle a détourné le coin du taillis.

URSULE.

Dieu veuille que son escorte ne rencontre point d'ennemis en route.

1er. HABITANT.

Ah ça! bonne Ursule, si vous avez besoin de nos services...

URSULE.

Merci, merci. Elle a pourvu à tout, la chère enfant. (*Elle regarde vers le fond.*) Eh ! mais, quel inconnu se dirige vers ces lieux... cette lyre... me trompais-je ?...

SCENE IV.

URSULE, HABITANS, ROGER, *enveloppé d'un manteau et portant une lyre.*

Air : *de la gaité le doux transport m'inspire.*

CHŒUR.

Un étranger!

URSULE.

A son aspect, mon ame émue
C'est Roger !
Oui, j'en crois ma vue.

TOUS.

CHŒUR. } Quoi ! c'est Roger!
ROGER. }
URSULE. C'est mon Roger!

ROGER, *a Ursule.*

Oui, c'est toi qu'en mes bras je presse !

URSULE.

Le ciel te rend à ma tendresse!

ROGER, *tendant la main à ses amis.*

Oui, c'est Roger.

CHŒUR.

Quelle ivresse ! (*bis.*)
Oui, c'est Roger
Qui nous presse.

ROGER.

Oui, ma bonne Ursule, oui, mes amis, c'est moi

URSULE.

Mais comme il est grandi !... changé !... mieux, mieux encore !... toujours aimant !...

ROGER.

Et toujours gai !

1er. HABITANT.

Tu as dû faire le tour du monde, depuis que tu nous a quittés.

URSULE.

Sais-tu qu'il y a six longues années.

ROGER

Si je le sais !

Air *vaudeville de la Chasse aux Renards.*

Quand loin d'ici, de royaume en royaume,
Désir de voir m'entrainait tour à tour,
Sous des lambris j'ai regretté le chaume,
Et mon cœur vide aspirait au retour.
Plus d'une fois, fatigué de l'absence,
Je m'écriais retournons sur nos pas :
Triste est pour moi l'éclat de l'opulence
Quand mes amis ne le partagent pas.

Dans vingt banquets la liqueur étrangère
Coula pour moi dans des vases de prix ;
Mais combien plus mon amitié préfère
Un repas simple avec vous gaîment pris.
J'eus dans les cours des grands pour auditoire,
Et leur suffrage eut pour moi peu d'appas ;
D'un gai refrain que m'importait la gloire,
Me bons amis ne le répétaient pas.

1er. HABITANT.

Tu avais aussi toutes nos pensées.

ROGER, *bas à Ursule.*

Je brûle de te confier les miennes.

URSULE, *soupirant.*

Pauvre garçon !

1er. HABITANT.

Tu arrives à propos pour partager notre joie.

URSULE.

Oui, nous voilà donc délivrés de ce vilain roi des Huns.

ROGER.

Que leur chef Attila existe encore ou non, je l'ignore, mais dans tous les cas les barbares ne réussiront point dans le projet de nous anéantir. Les Francs sont un peuple, leur gouvernement est consacré.

Air *de Doche.*

Dans Pharamond le destin de la France
Le sceptre en main, monta sur le pavois,
Et le Druide en donne l'assurance,
Il a fondé dix huit siècles de rois.
De l'Occident, qu'un barbare gouverne,
Le souverain, heureux d'un calme obscur,
Dans le saphir écumant de Falerne
Effeuille en paix des roses de Tibur.
Mais au torrent des hordes meurtrières
Avec douleur cédant un sol flétri,
La liberté, la gloire et les lumières
Cherchent en Gaule et trouvent un abri.
Dans Orléans, théâtre de la guerre,
Attila cède au nouveau roi des Francs,
Forte du ciel, la vierge de Nanterre
Sauve à Paris des citoyens mourans.
Jusqu'à ce jour la bergère naïve,
Assise à l'ombre auprès de son troupeau,
Suivant de l'œil la Seine fugitive,
Chantait un hymne ou tournait son fuseau.
Pour la cité, sans pain et sans défense,
Elle ramasse au milieu des hasards,
Sur vingt bâteaux, du fer et l'abondance
Qu'elle ramène au milieu des remparts.
Et si de Huns, d'Hérules, de Gépides,
Un monde encore assiége nos vallons,
Du roi des Francs les cohortes rapides
Ont rendez vous aux plaines de Châlons.
Là, Mérovée a conçu l'espérance
En triomphant, de consacrer nos droits;
Là, Mérovée a promis à la France
D'ensevelir leurs projets et leurs rois.
Quand je l'ai vu, sa blonde chevelure
En longs anneaux couvrait son front royal;
« Francs, disait-il, apprêtez votre armure
« Bardes, chantez l'hymne national. »

Dans Pharamond, etc.

1er. HABITANT.

On te prouvera à l'heure du danger que nos senti-

mens sont les mêmes ; mais tu dois avoir besoin de repos, et la vieille Ursule est impatiente de causer un peu avec toi.

Air : *C'est charmant !*

Au revoir.

ROGER.

Au revoir.

CHŒUR.

Repose-toi du voyage,
Ton retour, d'heureux présage,
Réchauffe notre courage,
Et ranime notre espoir :
Au revoir.

(Tous les habitans donnent à Roger des marques d'attachement, et le quittent.)

SCENE V.

URSULE, ROGER.

ROGER, *prend vivement Ursule par la main et la ramène en scène.*

Enfin, nous voilà seuls.

Air : *O mon pays, sois mes amours.*

Dis-moi si mon Eléonore
A son troubadour
Qui l'adore,
Le soir va rêver sur la tour
Encore,
Et lui conserve ses amours
Toujours.

URSULE.

Elle appelait avant l'aurore
Le gai troubadour
Qu'elle adore.
Le soir la trouvait sur la tour
Encore
Rêvant à ses tendres amours
Toujours.

ROGER.

Que je t'embrasse encore une fois. Et son frère?

URSULE.

A défendu que votre nom fût prononcé devant elle, et m'a fait chasser du château.

ROGER.

Tu ne vois donc plus Eléonore?

URSULE, *à part.*

Je vais lui déchirer le cœur. (*Haut.*) On l'a fait conduire dans la forteresse de la Marne.

ROGER.

O fortune! demain j'y serai moi-même dans la forteresse!

URSULE.

Personne ne peut y pénétrer sans les ordres du comte.

ROGER, *dans l'ivresse.*

Il me la fera ouvrir, ma bonne Ursule; je porte au commandant de la forteresse un ordre de Mérovée.

Air : *Echo des bois.*

Comme une rose au milieu des lauriers
Je vais la voir, belle, au milieu des armes;
M'asseoir près d'elle au banquet des guerriers,
Tarir enfin ses regrets et ses larmes.
Heureux et fier de servir tour-à-tour,
Le roi des Francs, la patrie et l'amour. (*bis.*)

URSULE.

Mais comment... bon dieu! voici le comte.

SCENE VI.

URSULE, ROGER, LE COMTE, SUITE.

LE COMTE, *vivement à un homme d'armes.*

Air *du vaudeville d'une folie.*

Ah! ce retour audacieux

N'est qu'un faux bruit qu'on sème ;
Je n'en veux croire que mes yeux.

URSULE ET ROGER.

Il a l'air furieux.

LE COMTE *apercevant le troubadour.*

Le voici (*au troubadour*) Roger dans ces lieux!

ROGER.

Oui, comte, oui, lui-même.

LE COMTE.

Et qui le ramène en ce jour?

ROGER.

Le devoir et l'amour.

LE COMTE.

Bertram l'avait dû prévenir
A tout jamais de se bannir.

ROGER.

Je n'ai point dû m'en souvenir.

LE COMTE.

Quelle assurance extrême.

ROGER.

Comte, à mon âge on vient à bout
D'oublier et de braver tout,
Pour servir ceux qu'on aime.

LE COMTE.

Roger oublie-t-il que je suis toujours le maître en ces lieux ? si l'aurore prochaine le trouvait...

ROGER, *souriant.*

C'est trop généreux. Une heure de repos seulement, tandis que le comte, souverain de Champagne, mettra sur cette dépêche l'empreinte de ses armes. (*Il tire un papier de son sein, et le présente à Rethel.*)

LE COMTE, *l'ouvre.*

Une dépêche. (*Il lit.*) « Mérovée. »

(*Tandis que le comte décachette la missive et laisse apercevoir en la lisant toute la contrariété qu'il éprouve, Roger se rapproche de sa nourrice, restée à l'entrée de la chaumière, et lui parle à demi-voix.*)

ROGER.

Air *d'Emma.*

Cette dépêche l'embarrasse.

URSULE, *regardant en-dessous.*

Il fait une laide grimace.

LE COMTE, *à lui-même.*

Moi, l'envoyer près de ma sœur !
Au diable dépêche et porteur.

ROGER, *toujours à demi-voix.*

M'entends-tu répéter pour elle
Sur ma lyre qui la charmait,
Le gai rondeau (*bis*) qu'elle aimait.

(*L'orchestre exécute la ritournelle.*)

Trà, là, là, là, là, là, là.

ROGER, *de même.*

Elle entendra,
Son cœur palpitera,
Ma voix guidera
L'amante fidèle.

(*Orchestre.*)

Trà, là, là, là, là, là, là.

ROGER, *de même.*

Elle accourt sur mon sein, la voilà,
Ah ! quel trésor jamais paira ce moment là.

LE COMTE, *à lui-même.*

Triste incident qui me désespère.

ROGER, *à Ursule.*

Le vois-tu obligé de me donner un sauf-conduit. (*Il se rapproche.*) Avez-vous lu, comte ?

LE COMTE.

Oui, et demain...

ROGER.

Aujourd'hui même, si vous voulez ; dès que j'aurais pris un peu de nourriture. (*A la nourrice.*) Viens, ma bonne Ursule, je meurs de faim. (*Ils entrent dans la chaumière.*)

SCÈNE VII.

LE COMTE, *seul.*

Il faut à tout prix m'emparer de la dépêche, et ne point le laisser pénétrer...

SCENE VIII.

LE COMTE, BERTRAM, *hommes d'armes.*

BERTRAM, *arrive en courant.*

Je vous trouve... ah ! mon cher maître...

LE COMTE.

Comment, Bertram ici.

BERTRAM.

C'était une fausse nouvelle.

LE COMTE.

Que veux-tu dire ?

BERTRAM.

Le farouche Attila...

LE COMTE.

Eh bien ?

BERTRAM.

Il vit aussi bien que vous et moi... pour ne pas dire mieux.

LE COMTE.

Tu l'as rencontré ?

BERTRAM.

Non... dieu merci... pas lui...

LE COMTE.

Tu perds donc la tête ?

BERTRAM.

D'effroi, oui. C'est qu'ils sont laids ! des barbes ! et des masses !

LE COMTE.

Tu les a vus !

BERTRAM.

Commme je vous vois... d'un peu plus loin... cependant... la Marne était entre eux et moi...

LE COMTE.

Et ma sœur ?

BERTRAM.

Ces messieurs barrent la route, il a bien fallu les ramener au château.

LE COMTE, *joyeux.*

Ah ! je ne crains plus rien de toi, maudit troubadour.

BERTRAM.

Il s'agit bien de troubadour, monseigneur, quand le roi des Huns, demain, peut-être ce soir, va nous tomber sur le dos.

LE COMTE.

Ce terrible conquérant existe.

BERTRAM.

J'ai réfléchi en route à tout ce qu'on pourrait faire, et je n'ai trouvé qu'un moyen d'appaiser ce diable d'homme.

Air *de Julie.*

Quoiqu'un barbare aux convenances
N'attache que fort peu de prix,
En général les prévenances
Gagnent les plus mauvais esprits.
Puisqu'Attila se remet en campagne,
Pour l'adoucir, même pour le flatter,
Sauf votre avis, je lui ferais porter
Vingt-cinq feuillettes de Champagne.

(*Le Comte se promène, plongé dans les réflexions. Bertram le suit en parlant toujours.*)

Il ne m'écoute pas. Ce que je dis là, c'est d'observation. Les gens de guerre sont aussi gourmands que d'autres, quand ils ne le sont pas davantage : et sans parler de César, faisant grâce à trois provinces pour un plat de truites saumonées, de Lucullus, s'amusant à la conquête de l'Asie mineure, pour manger des cerises, nos conquérans sont de vigoureux gastronomes, qui se jettent à même un pays neuf, pour avoir les bonnes choses dans la primeur... Les Gaulois, en Italie, étaient constamment dans les vignes. Leur chef Brennus assiége Rome, on en sait la raison.

Air : *Voila comme dansait maîtresse.*

Oui, Brennus était fou des oies,
Qu'au Capitole on nourrissait,
Pompée adorait des lamproies
Que l'eau de Micène engraissait.

Attila bien moins sur sa bouche
A son faible aussi, je soutiens
Que près de la Somme il débouche
Pour manger des pâtés d'Amiens.

LE COMTE.

J'étais loin de m'attendre à cette fâcheuse résurrection.

BERTRAM, *le suivant toujours.*

Et moi donc? c'est que la manière dont les Francs l'ont frotté vers la Loire, n'a pas dû le mettre de bonne humeur, et la bile d'un conquérant Goth est plus noire encore que celle d'un comte de Champagne.

Air *du Ballet des Pierrots.*

Quand votre humeur se renouvelle,
Vous feriez même en déjeûnant
Sauter par-dessus la tourelle,
Un écuyer comme un manant.
Et pour peu qu'Attila s'acharne,
Contre vous, on peut parier
Qu'il ferait sauter dans la Marne
Un comte comme un écuyer.

LE COMTE, *aux gardes du fond.*

Que mes hommes d'armes suspendent leurs jeux, et se tiennent prêts dans la grande cour du château; s'il en est besoin, j'irai me mettre à leur tête.

BERTRAM.

C'est ça. Il est toujous bon de montrer de l'assurance en public, quitte à prendre ses sûretés en particulier.

LE COMTE.

Tu tiendras un cheval prêt.

BERTRAM.

Deux plutôt: un par-derrière, à cent pas... si le danger devenait imminent, volte-face, et ma foi!...

LE COMTE, *à part.*

Roger n'est instruit de rien. (*Haut.*) Entre dans cette chaumière... qu'il parte...

BERTRAM.

Qui, Monseigneur?

LE COMTE.

Roger.

BERTRAM, *comme quelqu'un qui ne comprend pas.*
Roger?

LE COMTE.

Le troubadour.

BERTRAM.

Il est là... c'est que depuis un jour que j'ai voulu le battre et qu'il m'a si bien battu, il y a six ans de cela... j'ai fait vœu, et je ne manque jamais...

LE COMTE.

Je fais vœu de te couper les deux oreilles si tu ne frappes...

BERTRAM, *va frapper en tremblant.*
C'est fait, Monseigneur.

SCENE IX.

Les Précédens, ROGER, *tête nue, sans manteau, une coupe à la main;* URSULE, *allant et venant sur le seuil de sa chaumière.*

ROGER.

Qui frappe ainsi? (*Il examine Bertram.*) Je ne me trompe pas... Que veut ce laid coquin de Bertram?

(*Il pose sa coupe sur la petite table devant la chaumière.*)

BERTRAM, *à Roger.*

Bertram l'écuyer, s'il vous plaît, qui veut vous dire de prendre la peine de retourner d'où vous... (*A son maître.*) C'est cela, n'est-ce pas? car vous ne m'avez pas dit ce que...

LE COMTE, *à Bertram*

Imbécille! (*A Roger.*) La vieille Ursule va me suivre, et rapportera le sauf-conduit nécessaire.

ROGER, *à lui même.*

Aujourd'hui! merci, ma bonne étoile.

BERTRAM.

Il faut espérer qu'il tombera dans quelque bonne embuscade!

LE COMTE.

Et sa commission faite, si Roger tient à la vie, il ne reparaîtra point dans le comté de Champagne.

(*Il sort avec son écuyer et ses gens.*)

ROGER, *à Ursule.*

Ce serait dommage, les vins m'y semblent encore meilleurs qu'à mon départ : ils ennivrent comme l'amour qui les a offerts.

Air *de la Partie carré.*

J'ai savouré ces vins fameux qu'on loue
Du Rhin au Tibre, et du Tage à Sestos ;
Ils sont exquis, mais je les désavoue,
Lorsque d'Ai je revois les côteaux.
Le gai Champagne anime l'espérance,
L'amour, la gloire et les joyeux excès,
Et je bois mieux au bonheur de la France
Avec du vin français.

(*A Ursule*) Et si tu veux que nous buvions tous ensemble à notre bonheur commun, suis le comte... rapporte-moi le sauf-conduit .. quoique bien las, je ne retarderai point mon départ.

URSULE.

J'y cours. (*Elle sort.*)

SCENE X.

ROGER, *seul.*

(*Il revient en scène.*) Je la verrai ce soir. (*Il va vers la chaumiere.*) Trop heureux mortel ! les fatigues de la route, la colère du comte, tout est oublié. (*Il a pris son manteau, sa toque.*) Ma bonne Ursule, je suis prêt. (*Il prend aussi sa lyre.*) Et toi, ma fidèle compagne, viens charmer les heures de l'attente.

(*Il s'approche du banc de gazon, et s'appuie sur l'arbre qui l'ombrage.*)

Air : *O toi que j'adore !* (de Perne.)

O lyre chérie !
Tu célébreras toujours
Le ciel de la patrie
Et mes premiers amours.
Quand je quittai ces rives,
Sur tes cordes plaintives,
Tu répétais l'adieu du pauvre troubadour ;
Aux échos réveillés annonce son retour.

O lyre chérie !
Tu célébreras toujours, etc.

Au sein de l'Yonie,
Riche de jeunes beautés,
De parfums de génie,
De gloire et de voluptés.
Sous les myrthes de Gnide,
Aux colonnes d'Alcide,
Parmi les dieux du Nil, vers les rocs de Tabor,
Sur les coussins de Tyr, chez les vierges du Nord.

O lyre chérie !
Ma voix te parlait toujours
Du ciel de la patrie
De mes premières amours.

(*Il s'assied sur le banc.*)

Au milieu des trophées,
Digne prix des beaux vers,
Dans le pays des fées,
Dans un autre univers ;
Des sylphides nouvelles,
Aussi tendres que belles,
Dans leurs jeux caressans, conduiraient mes desirs
De miracle en miracle à d'éternels plaisirs.

O lyre chérie !
Tu célébrerais toujours, etc.

(*Pendant le dernier refrain, la voix du troubadour s'est affaiblie; ses yeux se ferment, il se laisse aller sur le gazon. Son manteau qui n'était que jeté sur son épaule, tombe d côté de lui Sa lyre lui échappe, il s'endort pendant la ritournelle.*)

SCÈNE XI.

ROGER, *endormi*, BERTRAM, LE COMTE.

(*Bertram arrive essoufflé ; il tient le bouclier, la harpe et l'épée de son maître, dont les vêtemens sont en désordre.*)

BERTRAM.

Bis : *Par la p'tit' poste de Paris.*

Ah ! monseigneur, ah ! monseigneur,
Ah ! quelle chûte,
Ah ! quelle peur !
Faut-il qu'un barbare en fureur
Culebute
Votre grandeur.
Ah ! rassurez mon pauvre cœur,
Etes-vous blessé, monseigneur ?

LE COMTE, *sans l'écouter.*

Non.

BERTRAM.

Ah ! les maudits !... si votre cheval n'avait reçu le coup de pique dans la croupe, vous l'aviez dans le dos... c'est ce collier de diamans et votre panache qui ont manqué vous perdre... j'ai entendu le plus roux, le grand vilain, le premier... il a dit : C'est le comte de Champagne.

LE COMTE.

Tout est perdu !... presqu'à ma porte une embuscade... et ma sœur... il m'a été impossible de pénétrer... Un corps entier de Huns assiége le château.

BERTRAM.

Et l'affiche sur le premier poteau de la route, c'est de l'audace... votre tête à prix ! je tremble pour elle, en songeant qu'elle vaut aujourd'hui son pesant d'or.

LE COMTE.

Sans la vîtesse de mon coursier !

BERTRAM.

Pauvre bête !... elle sera retournée à l'écurie... (*Il regarde autour de lui.*) Ce vallon est assez sûr... heu-

reusement... on peut y respirer... il est loin de la route.

LE COMTE, *aperçoit le troubadour.*

Roger!

BERTRAM, *le regardant sous le nez.*

Il dort.

LE COMTE.

Sans inquiétude!

BERTRAM.

Une respiration aussi tranquille que si les troupes d'Attila protégaient son sommeil... au fait, je ne vois pas trop ce qu'on pourrait lui prendre... excepté la vie.

LE COMTE.

Ah! qu'avec joie maintenant j'échangerais toute ma grandeur contre son luth et sa tranquillité.

BERTRAM.

Eh! pourquoi non... superbe idée... oui.

(*Il pose bouclier, casque aux pieds de Roger.*)

LE COMTE.

Que vas-tu faire?

BERTRAM, *prenant le manteau.*

Chut!

LE COMTE.

Au fait, sous ce déguisement, je puis me dérober à tous les yeux, et courir chercher des secours!

BERTRAM.

Air : *de la Petite Sœur.*

Dépêchons-nous, n'hésitez point,
Vîte, au guet j'ai l'œil et l'oreille.

ROGER, *fait un mouvement.*

Arrêtez...

LE COMTE.

Bertram... il s'éveille.

BERTRAM, *le regardant.*

Il rêve... sur votre pourpoint.
Ce grand manteau croise à merveille.

(*Il affuble le comte, et met aux pieds de Roger les armes qu'il tenait.*)

Laissons-lui sabre et bouclier,
Cette écharpe qui l'accompagne;
Il s'éveillera chevalier,
De l'ordre voilà le collier.

(*Il lui passe le collier du comte.*)

Je te fais comte de Champagne,
Comte de Champagne.

A présent, tire-toi delà, si tu peux... tu sauras ce qu'en vaut... (*Il donne la toque du troubadour au comte.*) Quant à vous, monseigneur... (*Il lui met la lyre dans les mains.*) Chantez hardiment pour tout le monde, juste ou faux, et vous voilà troubadour jusqu'au bout des ongles. Maintenant, tirez de votre côté, moi, du mien.

LE COMTE.

Comment, mon cher Bertram, tu m'abandonnes?

BERTRAM.

Moi !.. par exemple... je me sauve !.. un troubadour n'a pas d'écuyer... mais je vous rejoindrai.

(*On entend du bruit.*)

LE COMTE.

On vient.

Air : *Contre ce palais armons-nous.*

(Lanterne Sourde.)

CHŒUR, *en dehors.*

Fuyons ces lieux.

BERTRAM, *revenant en scène.*

Quel bruit, grands dieux!

CHŒUR, *de même.*

Les Huns s'emparent du rivage.

BERTRAM.

Entendez-vous?

CHŒUR, *de même.*

Fuyons leurs coups.

BERTRAM.

Adieu, monseigneur, bon courage. (*bis.*)

CHŒUR, *de même.*

Du barbare évitons la rage.

(*Bertram et le Comte regardent de quel côté il est plus prudent de s'en aller.*)

C'est fait de nous!
A leur courroux
Dérobons, échappons, dérobons-nous.

(*Bertram et le Comte sortent.*)

SCENE XII.

ROGER, *endormi*, HABITANS ET VILLAGEOIS.

CHŒUR.

Verrons-nous brûler nos chaumières!
Ravager nos vignes en fleurs.
Ciel entend nos prières,
Et prends pitié de nos malheurs! (4 fois.)

ROGER, *s'éveille.*

Pourquoi ces cris de détresse,
Qui m'arrachent à l'ivresse
D'un sommeil réparateur?

CHŒUR, *apercevant Roger.*

C'est monseigneur.

ROGER.

Moi, seigneur.

CHŒUR.

Fuyez.

ROGER.

Qui, moi?

CHŒUR.

Fuyez, seigneur.

ROGER.

Seigneur, seigneur?
Vous êtes fous, sur mon honneur.

CHŒUR.

Fuyez, fuyez, fuyez, seigneur.

ROGER, *se levant.*

Je dormais si bien, quel dommage !
Pourquoi faites-vous ce tapage ?

CHŒUR.

Les Huns occupent ce rivage.

ROGER.

Ces furieux
Sont en ces lieux ?

LE CHŒUR.

Ces furieux
Sont en ces lieux.

ROGER, *inquiet.*

Et mon sauf-conduit !... (*Il regarde dans la chaumière.*) Où est Ursule ?.. et mon message à la forteresse !..

1er. HABITANT.

Tous les chemins sont obstrués par les barbares.

ROGER, *vivement.*

On se fait jour. (*A ceux qui l'entourent.*) Des armes.

TOUS, *montrant celles qui sont sur le banc.*

Des armes !

ROGER, *cherchant autour de lui.*

Et ma lyre, mon manteau !.. je comprends tout. Le comte de Champagne a bien voulu m'honorer de la meilleure part du péril... et faute de sauf-conduit, il m'a laissé un moyen de passage... à la bonne heure.. (*Il entraîne avec lui, vers la cabane, les personnages en scène.*) Allons, amis. (*Ceux qui sont entrés dans la chaumière rapportent des vases et des coupes.*) Ranimez vos esprits abattus.

SCÈNE XII.

Les Précédens, URSULE, HOMMES D'ARMES.

URSULE, *aux hommes d'armes.*

Par ici. (*Elle avance en scène.*) Mon Roger, où est-il ?

TOUS.

Le voilà.

URSULE.

Ah ! (*Elle le voit armé.*) Qu'est-ce que c'est ?

ROGER, *riant*.

C'est moi. D'où viens-tu ?

TOUS.

Que se passe-t-il ?

URSULE.

On ne trouve plus le comte. Ses hommes d'a... n'ont plus de chef.

ROGER.

Je vais me mettre à leur tête.

URSULE.

Le cher enfant ! fallait-il revenir pour...

ROGER, *prenant sa coupe*.

Ursule, le coup de la victoire.

(*Ursule verse à boire aux amis de Roger et aux habitans.*)

ROGER.

Air *des Scandinaves*.

(B. Wilhem.)

Buvons, trinquons, valeureux camarades,
Et rattachons l'honneur à nos drapeaux ;
Le désespoir, les lauriers, les rasades
Font tour-à-tour du soldat un héros.

CHŒUR.

Buvons, trinquons, etc.

ROGER.

Vos compagnons au château se défendent,
Leur voix vous nomme et leurs bras vous attendent
Ils vont nous voir et s'unir au serment
De vaincre ensemble ou de mourir gaîment.

CHŒUR.

De vaincre ensemble ou de mourir gaîment.

ROGER, *l'épée à la main*.

Partons, volons, valeureux camarades.

CHŒUR.

Partons, volons, etc.

(*Ils s'éloignent à la suite de Roger.*)

SCENE XIII.

URSULE, *seule, les regardant partir.*

A son âge !... donnez-vous donc de la peine pour faire venir à bien tout ça.

Air : *Pierrot sur le bord d'un ruisseau.*

Elevez-en donc des garçons !
De leur jeunesse
Ornez la gentillesse ;
Bercez-les de jeux, de chansons,
Et plus tard de sages leçons.
Formez-les à plaire,
A tout faire.
Puis un barbare à coups d'estramaçons,
Leur fait vider à vingt ans les arçons ;
Elevez-en donc des garçons !

SCENE XIV

URSULE, BERTRAM.

BERTRAM, *sort la tête d'un buisson.*

Oh ! là, là ! Il n'y a plus personne. (*A voix basse.*) Chère Ursule !

URSULE.

Qui m'appelle ?

BERTRAM.

Moi, votre meilleur ami, Bertram, l'écuyer.

URSULE.

Mon meilleur ami ?

BERTRAM.

Ça, vous pouvez vous en vanter. (*A part.*) Plus de passage praticable ! (*Haut.*) Je vous le signerais de mon sang, si je savais écrire.

URSULE.

Vous ! C'est du jour sans doute que vous m'avez mis si durement à la porte du château ?

BERTRAM.

Voyez l'ingratitude ! voilà bien les femmes !.. si du

rement !... mon excellent maître, monseigneur le comte, furieux, n'allait pas moins qu'à la faire jeter par les fenêtres, je la fais passer par la porte, durement, exprès... eh bien !...

URSULE.

C'est moi qui ai tort.

BERTRAM.

Vous !.. ah ! par exemple ! c'est monseigneur qui est un homme dur, ingrat.

URSULE.

Et vous approuviez tous ses actes.

BERTRAM.

Air *des Maris ont Tort.*

Désirant conserver ma place,
Quand il parlait en général,
Oh ! oui, c'est bien, disais-je en face,
Mais tout bas je disais, c'est mal.

URSULE.

Et voilà comme par faiblesse
Plus d'un honnête homme se tient
Entre la vérité qu'il blesse
Et ses intérêts qu'il soutient.

BERTRAM.

Au milieu de tout cela, je crois que je puis te demander un service.

URSULE.

Vous servir, moi, pauvre femme.

BERTRAM.

Eh ! mon dieu, c'est chez le pauvre qu'on trouve plus souvent l'obligeance.

URSULE.

Quoi ! c'est sir Bertram qui parle ainsi ?

BERTRAM.

C'est mon cœur, bonne Ursule.

Air *vaudeville de la Somnambule.*

Le chaume le plus misérable,
En ce moment, sur mon honneur,
Me semble avec toi préférable
Au grand château de monseigneur.

URSULE.

Avec moi, c'est comme un délire.

BERTRAM.

Entends-tu ces cris de fureur?

URSULE.

Et sans phrase il fallait le dire.
Oui j'entends que vous avez peur.

BERTRAM.

Oui, oui, j'ai peur que ces brutaux là... ne viennei ici te... une femme seule, sans défense, je n'ai pa même une arbalète. (*On entend du mouvement.*) Le ta page redouble, entrons, tu me cacheras, n'est-ce pas (*Il l'entraîne.*) Le moindre coin... sous la table,... l lit... Entrons. (*Il la pousse dans la chaumière.*) Nous voilà.

(*Il entre après elle, regarde à travers la porte entrouverte, et i la ferme qu'à l'arrivée des Huns.*)

SCÈNE XV.

Chœur de HUNS, *en dehors.*

Air *de Doche.*

Que nos clairons vainqueurs
Portent dans tous les cœurs
Le trouble et les allarmes!
La victoire et ses charmes
Nous suivront désormais.

ATTILA, *dans la coulisse.*

Rends les armes.

ROGER, *de même.*

Jamais.

SCENE XVI.

ROGER, ATTILA, Soldats Huns.

(*On a entendu un coup de cimetère porté violemment. Roger est entré en scène, tenant encore à la main son arme brisée du coup qu'on a entendu.*)

CHŒUR, *de soldats qui se précipite vers Roger.*

Rends les armes

ROGER, *l'arme haute.*

Jamais.

ATTILA, *entre précipitamment en scène.*

Arrêtez. Qu'on épargne ses jours. (*A Roger.*) De quoi te servirait une défense inutile? ta vie est en nos mains.

ROGER, *montrant son arme brisée et d'un ton léger.*

Elle est encore dans les miennes.

ATTILA

Ton sang-froid m'étonne comme ton courage, comte de Champagne.

ROGER.

Moi, comte de Champagne! tu me fais trop d'honneur. Je suis le troubadour Roger.

ATTILA, *de l'air d'un homme fatigué, s'assied brusquement sur le banc de gazon.*

Et qu'est-ce donc qu'un troubadour?

ROGER.

Air *de Doche.*

Des nations naissantes
C'est le législateur.
Des vertus impuissantes
C'est le consolateur.
C'est le roi de la lyre,
C'est le chantre des dieux;
L'amour du bien inspire
Ses vers harmonieux.
Des hommes qu'il rassemble

Il adoucit les mœurs,
Son art maîtrise ensemble
Les esprits et les cœurs.
Dans les plaines stériles
Fleurissent à sa voix
Les moissons et les villes,
Le commerce et les loix.
Et dans son pauvre asile
Il est avec cela
Plus riche, plus tranquille
Et plus grand qu'Attila.

ATTILA.

Et d'où lui vient ce pouvoir inconnu ?

ROGER.

De la lyre et du génie, qui triomphe comme l'épée.

ATTILA, *avec force.*

Elle subjugue.

ROGER, *vivement.*

Il éclaire.

ATTILA, *se lève.*

Air *de Brennus* (Wilhem.)

Quel pouvoir au fer que je tiens
Veux-tu que le génie oppose ?
Je ne connais de héros que les miens ;
De lois que celles que j'impose.
Fléau de dieu, je sème sur mes pas
La gloire, la terreur, les fers ou le trépas.

CHŒUR.

Fléau de dieu, nous semons sous ses pas
La gloire, la terreur, les fers ou le trépas.

ATTILA.

Sur les peuples qu'il veut punir,
Dieu me lance comme la foudre.
Parmi vingt rois que la peur vient d'unir.
Mon bras tombe : ils sont dans la poudre.
Fléau de dieu, etc.

CHŒUR.

Fléau de dieu, etc.

ROGER.

Barbare ! il civiliserait les contrées que tu désoles, un envoyé du ciel.

ATTILA, *se rassied.*

Civiliser ! comment ?

(*Depuis le chœur, les Huns se rapprochent presqu'insensiblement en scène.*)

ROGER.

Air *Muse des bois et des accords champêtres.*

Il ne prend pas les torches de la guerre,
C'est la raison qui lui prête un flambeau ;
Généreux guide, à l'homme qu'il éclaire
Des arts naissans il ouvre le berceau.

(*Il semble s'adresser à la fois à Attila et aux soldats qui, plus rapprochés, l'écoutent.*)

Et l'homme, heureux au sol qui le vit naître
S'attache alors ; et trouve des appas
Dans sa famille où son nom doit renaître,
Dans l'amitié que tu ne connais pas.

ATTILA, *vivement aux soldats.*

Eloignez-vous. (*Tous les soldats se retirent au fond du théâtre.*) Un sentiment indéfinissable me pénètre à sa voix.

ROGER, *qui épiait ses mouvemens.*

Ton émotion prouve que tu vaux mieux que ta réputation.

ATTILA.

De mes nombreux courtisans, aucun jamais ne m'a tenu ce langage. (*Il se promène.*)

ROGER.

Un homme libre, qui ne te craint pas, pouvait seul te faire entendre la vérité.

ATTILA, *avec emportement.*

Audacieux

ROGER, *riant.*

Quoi ! déjà le conquérant reparaît.

ATTILA, *se calmant*

Non. Parle... (*Il s'assied.*) Je veux t'entendre encore.

ROGER.

C'est l'aspect continuel des esclaves qui te rend dur et féroce.

ATTILA, *avec une réflexion sombre.*

Dit-il vrai !

ROGER.

Ah ! si quelque sage eût daigné t'apprendre le bonheur qu'on goûte à se faire aimer, tu désavouerais le plaisir de te faire craindre. Quelle bouche prononce le nom d'Attila sans le maudire ! je te le répète, le simple troubadour, que les bénédictions accompagnent, est plus riche et plus puissant que toi.

ATTILA.

Ainsi tu ne changerais pas ta destinée contre la mienne.

ROGER.

Le ciel m'en préserve !

ATTILA, *se lève.*

J'estime ton audace. (*Il s'approche avec une vive émotion.*) Ne crois pas qu'Attila soit un méchant homme... son destin l'entraîne... écoute... Ce comté n'a plus de maître.

ROGER, *surpris.*

Que dis-tu ?

ATTILA.

Rethel ne peut échapper.

ROGER.

Ciel !

ATTILA.

Je t'avais pris pour lui, demeure toujours comte de Champagne.

ROGER.

Merci de tes offres ; laisse vivre Rethel.

ATTILA, *d'un ton farouche.*

Non.

ROGER.

Va donc chercher d'autres victimes.

Air : *de la Petite Coquette.*

Loin de nous promène
Ta valeur, ta haine,
Ta célébrité.
Laisse à ma paresse
Son luth, son ivresse,
Et sa liberté.
Lorsque le carnage
Marque ton passage
De sang et de pleurs,
La beauté m'accueille,
Le plaisir effeuille
Devant moi ses fleurs.
Je hais tes conquêtes,
La paix et ses fêtes
Remplissent mes vœux.
Au son de la lyre
Le monde respire
De tes coups affreux.
De ceux que tu braves,
Tu fais des esclaves ;
Je fais des heureux.

Loin de nous promène
Ta valeur, ta haine,
Ta célébrité.
Laisse à ma paresse
Son luth, son ivresse
Et sa liberté.

ATTILA.

Une belle ame ne pas sentir le prix d'un rang, d'une haute renommée.

ROGER.

La renommée ! le poète la dispense. Celle des plus grands rois, la tienne, n'est-elle pas dans ses mains ?

ATTILA.

Et si je voulais te la confier.

ROGER, *vivement.*

A moi !

Air *Vaudeville d'Haguenier.*

Honte aux Français dont la muse profane
A l'étranger prodigue un vil encens,

Que sur son front sa couronne se fane,
Qu'il se consume en transports impuissans.
Quand le poète à sa lyre chérie
Demande un Rythme et des accords nouveaux,
C'est pour chanter de sa belle patrie
L'honneur sans tache et les preux sans rivaux.

ATTILA.

Il n'est pas indigne du poète, cet Attila qui pardonne à tant d'orgueil, qui l'admire malgré lui... qui veut...

SCÈNE XVII.

Les Précédens, UN SOLDAT.

LE SOLDAT, *à Attila.*

Prince, un homme tenant une lyre, vient d'être arrêté sur le bord de la Marne, qu'il cherchait à traverser sans être vu. Conduit aux lignes du camp, il a dit se nommer Roger le troubadour.

ATTILA.

Roger. (*Il se tourne vers le troubadour.*) Lâche, tu est le comte de Champagne! j'en devais croire dès l'abord ces marques brillantes.

ROGER, *gaîment.*

Ces marques brillantes me sont venues en dormant.

ATTILA.

Je puis te confondre deux fois. (*Aux gardes.*) Qu'on amène la jeune captive.

ROGER.

Eléonore dans tes mains!

ATTILA.

Oui, traître. (*A ses gardes.*) Et le troubadour aussi.

Air *de Turenne.*

Honteux d'un nom qu'en vain tu voulus taire,
Tu te jouais de ma crédulité.
Ah! maudit soit le charme involontaire
Du nouveau jour à mes yeux présenté.

Comme ces feux dont la lueur égare
Le voyageur qu'ils viennent éblouir,
Puisque tes arts ne servent qu'à trahir
Va, j'aime mieux rester barbare.

ROGER, *à part.*

Le comte est perdu !

(*Mouvement au fond.*)

ATTILA, *à Roger.*

Pas un mot, pas un geste, ou ta tête roule à mes pieds.

ROGER.

Joli emploi de ta puissance. Un demi siècle de pareilles actions ne feraient pas de toi un grand homme, je t'en avertis. (*A lui-même.*) Ah ! malgré sa conduite, Rethel est frère d'Eléonore, sauvons ses jours.

SCÈNE XVIII.

Les Précédens, ELEONORE.

ATTILA, *à Eléonore qui s'avance au milieu des Huns.*

Tu pleurais la mort de ton frère... regarde...

ÉLÉONORE, *à l'aspect des armes de son frère.*

Ah ! (*Elle reconnaît Roger.*) Que vois-je !

ROGER, *court à elle avant qu'elle puisse continuer.*

Air : *Final du premier acte de la Somnambule.*

Ma sœur !

ÉLÉONORE, *surprise.*

Eh quoi !

ROGER.

Ma sœur, nous nous sommes trahis.

ÉLÉONORE.

Et quel projet t'anime.

ATTILA.

C'est donc toi, Comte.

ÉLÉONORE.

Je frémis.

ROGER, *à Attila.*

Je te livre ta victime.

(*Il jette son arme.*)

Mon courage est soumis.
Vainqueur, punis.

ÉLÉONORE, *à Attila.*

Ne le crois point.

ROGER.

Que tes vœux soient remplis.
Je suis Rethel, je suis le comte.

ÉLÉONORE.

Non, j'en prends le ciel à témoin.

ROGER.

Ma sœur, épargne-toi ce soin,
Et laisse-moi mourir au moins sans honte.

ÉLÉONORE.

Il ment, prince, écoute-moi.

ATTILA.

Tu l'accuses malgré toi.

ÉLÉONORE, *avec désespoir.*

Non, non, ce n'est point le comte.

(*une idée la frappe.*)

Je vais... (*A Attila.*) Attends par pitié.

(*Elle court à la chaumière.*)

Ursule, Ursule, ouvre à mon amitié.

ENSEMBLE.

ÉLÉONORE.

Ah! que mon Ursule sorte,
Pour lui son amour parlera.

ROGER.

Quelle douleur te transporte,
Ton amour pour moi te perdra.

BERTRAM, *en dedans.*

Ne va point ouvrir la porte.
Si l'on me trouve, on me tuera.

URSULE, *de même.*

Amis, ennemis, n'importe,
Je veux voir ce qu'on nous dira.

BERTRAM, *en dedans.*

On va nous étrangler, n'ouvre pas je te prie.

URSULE, *de même.*

On me retient, jetez la porte en bas.
(*La porte s'ouvre.*)

BERTRAM, *tombe à genoux sur le seuil.*

Ah! messieurs, ne me tuez pas.

ÉLÉONORE ET ROGER.

Bertram ici!

ATTILA, *montrant la coulisse et faisant un signe.*

Paix... troubadour avance.

SCÈNE XIX.

Les Précédens, LE COMTE *sous les habits de Roger.*

ATTILA.

Quel est ton nom?

LE COMTE, *sans voir encore personne.*

Roger.

ROGER, *le voyant.*

Lui, dans ces lieux.

URSULE, *se précipitant.*

Qui peut oser?

ÉLÉONORE, *le reconnaît.*

Rethel.

LE COMTE, *voit Eléonore.*

Ma sœur, grands dieux!

ATTILA, *à Eléonore.*

Qu'est devenu ton zèle en sa présence?

TOUS.

Que va-t-il faire?

LE COMTE, *après un moment d'hésitation.*

Mon devoir.
J'offre Rethel en ton pouvoir.

TOUS.

Attila, sois généreux.

LE COMTE.

Ah ! mon crime est affreux !
Oui, je combattais leur tendresse ;
De son sommeil j'ai profité
Pour fuir un sort...

ATTILA.

Mérité.
Honneur à tant de loyauté.

(*A Roger.*)

Mes amis, à votre bonheur je m'intéresse.
Je vous offre un trône.

ROGER.

C'est trop grand.
Ce comté me plaît davantage.
Tu me l'as proposé.

ATTILA, *montrant le comte.*

Punis ce traître et prends.

BERTRAM, *à part.*

Il veut tater des rangs.

ROGER.

J'userai des droits?..

ATTILA.

Sans partage.

BERTRAM, *allant à Roger.*

Saluons le nouveau gérant!

ATTILA, *aux Huns.*

ENSEMB. Soldats, offrez votre hommage
Au plus généreux, au plus grand.

CHŒUR.

Offrons, offrons notre hommage, etc.

ÉLÉONORE, *au comte.*

Oui, ta sœur avec courage
Subira le sort qui t'attend.

ROGER, *gaîment.*

Rethel approche... tu ne sais pas jouer de la lyre..

rends-moi d'abord la mienne... (*Il l'examine.*) Elle est intacte, dieu merci. Je connais peu l'art de gouverner; d'ailleurs, je veux te punir... (*Il lui remet écharpe et collier.*) Reprends tes ordres, tes domaines.

ATTILA.

Eh quoi?

ROGER.

Attila, je suis le maître. (*A Rethel.*) Et si tu veux soutenir dignement le fardeau qu'impose le bonheur de tant d'hommes, pas de remercîmens; c'est un fardeau plus rude qu'on ne pense.

LE COMTE ET ÉLÉONORE.

Ah! Roger...

BERTRAM, *au comte.*

Alors, toujours à vos ordres, monseigneur, plus que jamais.

ATTILA, *à Roger.*

Tu ne veux donc rien me devoir?

ROGER.

Je te dois une jouissance que je partage à l'instant même avec toi : celle de pardonner.

ATTILA.

Sois l'ami du conquérant.

ROGER.

Volontiers, et je lui conseille en ami d'emmener bien loin ses armées nombreuses encore.

ATTILA, *reprenant un air grave.*

Mérovée m'attend.

ROGER.

La France sera l'écueil de tes armes, son tour est venu parmi les nations.

Air *du vaudeville de la Dame des Belles Cousines.*

Le ciel a fait, m'ont dit nos sages,
Les vertus Pour tous les états,
Les lumières pour tous les âges,
Les beaux-arts pour tous les climats.

1er. HABITANT.

Le barbon qui prend jeune femme,
Et qui croit la prendre pour lui,
L'homme qui fait blanc de sa lame,
Qu'il n'ose tirer de l'étui.
Et ces imbécilles avares
Mourant de faim sur leurs lingots,
Ce ne sont pas là des barbares,
Mais ce sont de fiers Ostrogoths.

URSULE.

Celui qui tour à-tour harangue
Pierre ou Paul *ab hoc* et *ab hâc*,
Nourrissant des torts de sa langue
Les besoins de son estomac.
Ces valets fanfarons qui semblent
Plus que leurs maîtres durs et hauts,
Et qui sont si bas quand ils tremblent
Voilà de fameux Ostrogoths.

ÉLÉONORE, *au public.*

Quand des malheurs de la conquête
Roger nous sauve, dieu merci!
Messieurs, ne troublez pas la fête
Que nous lui préparons ici.
Que votre bienveillance atteste,
En accueillant notre héros,
Que parmi les Francs il ne reste
Il ne reste point d'Ostrogoths.

FIN.

Villeneuve, Théodore Ferdinand [illegible]

LES MODISTES

TABLEAU-VAUDEVILLE

EN UN ACTE,

PAR MM. FERD. DE VILLENEUVE, CH. DUPEUTY ET ***.

REPRÉSENTÉ A PARIS SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE,
LE 7 FEVRIER 1824.

PRIX : 1 FR. 50 CENT.

PARIS,
AU MAGASIN DE PIECES DE THEATRE,
CHEZ DUVERNOIS, LIBRAIRE,
Cour des Fontaines, n°. 4, et Passage de Henri IV,
n°s. 12 et 14.

1824.

PERSONNAGES.			ACTEURS.
Mlle MARABOUT, marchande de modes.			Mmes GUILLEMIN.
ÉVÉLINA,	1re.	Demoiselles de boutique.	VICTORINE.
AURORE,	2e.		DUSSERT.
FLORINE,	3e.		CLARA.
LOUISE,	4e.		HUBY.
MADELEINE, bonne de la maison.....			MINETTE.
M. BOUL-DOG, amant de Mlle Marabout.			MM. HYPPOLITE.
M. TROIS-SIX, courtier marron.....			FONTENAY.
M. CHANTEREINE, acteur-amateur.....			GUENÉE.
M. MACASSAR, parfumeur bréveté.....			PITROT.
MARCHE-AU-PAS, tambour maître de la garde nationale.....			PHILIPPE.

La scène se passe à Paris, dans un magasin de la rue Vivienne.

Tous les débitans d'exemplaires non revêtus de la signature de l'Editeur, seront poursuivis comme contrefacteurs.

IMPRIMERIE DE HOCQUET.

LES MODISTES

TABLEAU-VAUDEVILLE.

Le théâtre représente l'intérieur d'un magasin de modes. A droite et à gauche, sur le premier plan, une armoire à glace; dans le fond, des montres garnies de toques, de turbans et de chapeaux : une porte vitrée donnant sur la rue. A droite, un comptoir avec des trous à placer des poupées de carton; en face une grande chaise élevée. A gauche, l'entrée d'un escalier tournant.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADELEINE, *seule.*

(*Elle finit d'ouvrir le magasin, en prenant son café.*)

Ah! que c'est ennuyant d'être bonne chez des marchandes de modes! faut être, à la fois, cuisinière, femme de chambre et garçon de magasin; laver la d'vanture de la boutique, coucher dans une soupente, et tout ça pour 50 écus.... v'là-t-il pas un beau *venez-y voir!* ça n's'rait pas pire chez des femmes mariées... ah! ah! voilà les autres boutiques qui ouvrent... c'est amusant quoiqu'ça, d'être dans un beau quartier comme la rue Vivienne... Dieu de dieu! y a-t-y des cancans à faire s'us c'te rue là!

Air : *Du trou là là.*

Tra là là, tra là là, tra là là,
Tra là là, tra là là, tra là, là,
Tra là, tra là là.

C'est tous les commis marchands
Qui sont aimabl's, complaisans,
Avec eux, on manqu' d'argent,
Mais on n' manqu' pas... d'agrément.

Tra là là, tra là là, etc.

C'est les lingèr's d'a côté
Qu'ont d' la candeur, d' l'honnêteté;
Mais d'où vient qu'en Tirbury
All's vont à Mémorency.

Tra là là, etc.

SCÈNE II.

MADELEINE, MARCHE-AU-PAS.

MARCHE-AU-PAS.

C'est l' tambour de not' légion
Qui sait prendre en bon luron,
Sans l' demander... un baiser,
De d' peur d'être refusé.

Il l'embrasse.

MADELEINE.

Eh ben! dites donc, n' vous gênez pas... il paraît qu' vous prenez vot' café.

MARCHE-AU-PAS, *montrant la tasse qu'elle tient à la main.*

J' fais comme vous, sensible épousteuse,

ENSEMBLE, *en dansant.*

Tra là là, etc.

MADELEINE.

Mais par quel hasard ici?

MARCHE-AU-PAS.

Ah! c'est que je suis d' faction au Trésor royllial, et sitôt que l'aurore a doré les toits d'alentour, comme dit le proverbe, j'ai dit bonsoir au corps-de-garde, pour venir vous dire un petit bonjour... Mais il paraît qu'on ne déeûne pas à la fourchette ici?

MADELEINE.

Ah! ne m'en parlez pas; ce magasin-ci, c'est une vraie boutique; on n'a rien... Voulez-vous un petit verre?

MARCHE-AU-PAS.

Oui... *de d' quoi?*

MADELEINE.

D'une petite bouteille de liqueur que j'ai économisée sur les dîners de madame. (*Elle va chercher une bouteille dans une armoire et lui verse un petit verre.*)

MARCHE-AU-PAS, *buvant.*

Tiens, c'n'est pas d'un goût trop incohérent! c'est quasi du cassis... voyons que je r'commence pour voir si je n'me trompe pas.

Air : *Dans un amoureux délire.*

De c'te liqueur, qui console
Qu' mon gosier soit imbibé;
Quand j' vous vois portant c'te fiole,
Vous m' faites l'effet d'Hébé.
Versez donc, ma toute belle,
Et j' vous en supplie. . en r'tour,
Pour prix d' vot' cassis, mamzelle,
Acceptez mon parfait amour.

Ah çà! puisqu'on est si mal dans cette maison-ci, d'où vient donc qu' vous n' plantez pas là vot' bourgeoise?

MADELEINE.

Laissez donc faire... j' patiente encore un peu, parce que je ne veux pas quitter avant l' jour de l'an; mais après all' pourra en chercher une autre.

MARCHE-AU-PAS.

Ah! j' conçois... en attendant feignons de feindre, afin de mieux dissimuler, comme dit l' proverbe.

MADELEINE.

Sûr'ment, car s'il revenait quelque chose aux oreilles de mamzelle Marabout sur vos fréquentations, all' me prierait d'aller voir à la porte si a y est.

MARCHE-AU-PAS.

Ah! all' ne veut pas qu'on ait de fréquentateurs chez elle; faut donc qu'al' n'ait pas pour deux liards de sensibilité... et qu'all' n' tienne pas d' père et mère, car d'après c' que vous m'avez dit...

Air : *De Paris et le village.*

Dans sa famill', les femmes, dieu merci,
D' rigueur ne sont pas susceptibles,
Et d'ordinaire on a l' cœur tendre aussi
Quand on est né d' parens sensibles.

MADELEINE.

All' d'vrait donc en c' cas, sans s' faire prier,
Du sentiment suivre le code;
Car elle est fill' d'un jeune premier,
Et d'une marchande de mode.

MARCHE-AU-PAS.

Allons, allons, c'est une sournoise qui cache son jeu, et j' gagerais qu'il y a queuq' anglisch-man sous l' tapis.

MADELEINE.

Ah! mon dieu! il est déjà neuf heures... si ces demoiselles allaient arriver?

MARCHE-AU-PAS.

Ah bah! c'est aujourd'hui lundi, et elles ne se lèvent pas d' si bonne heure ce jour-là.... elles arrivent au magasin avec les yeux baissés et leur *buste* à la main... comme dit l' proverbe.

MADELEINE.

Sauvez-vous, sauvez-vous! j'aperçois mamzelle Louise, la petite demoiselle de boutique, celle qui porte les cartons; all' arrive toujours avant les autres... et ce n'est pas étonnant, c'est la seule qui ne soit pas payée...

MARCHE-AU-PAS.

En ce cas, je m'efface.

MADELEINE.

Si vous avez un moment dans la journée, vous r' passerez, n'est-ce pas?... j' vous guetterai.

MARCHE-AU-PAS.

C'est dit... sur ce, belle Madeleine, je bats la retraite, avec laquelle j'ai l'honneur d'être... comme dit l' proverbe.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

MADELEINE, LOUISE.

LOUISE.

Ah! vous êtes seule, Madeleine? je viens de voir sortir quelqu'un du magasin.

MADELEINE.

Oui, mamzelle, c'est un tambour maître... il venait comme ça pour... marchander un chapeau; mais comme il n'y avait personne, je lui ai dif de r' passer... V'là c' que c'est que de n' pas être matineuse à la boutique.

LOUISE, *se mettant à l'ouvrage.*

Vous savez bien, Madeleine, que ce n'est pas à moi qu'il faut adresser ce reproche.

MADELEINE.

Ah! oui, il y a des jours... ça n'empêche pas qu'on vous a vue toute-à-l'heure causer avec M. Castor, le petit garçon chapelier du n°. 11... fi! que c'est vilain pour une marchande de mode, d'être coëffée d'un jeune homme qu'est dans les chapeaux!

LOUISE.

Que vous importe?

MADELEINE.

Au fait, c' que j' vous en dis, c'n'est pas pour moi... mais, quoique je ne sois qu'une bonne, je ne voudrais pas d'un petit grimgalet comme ça, tout d' même... allez, à votre place, vous, qui êtes gentille, j'aurais bien mieux aimé écouter ce grand monsieur blond de la Trésorerie, qui a des lunettes d'or, et qui vous lançait des œillades, le matin à dix heures, ou le soir à quatre heures, en r' venant de son bureau.

Air : *Mon Galoubet.*

C'est un trésor; (*bis.*)
S'il faut en croir' les apparences
Il vaut bien mieux qu' monsieur Castor;
Pour payer bien des p'tit's dépenses,
Un monsieur qu'est dans les finances
C'est un trésor.

LOUISE.

Madeleine, est-ce que madame n'a pas encore paru? est-ce que ces demoiselles ne sont pas encore arrivées?

MADELEINE.

Tiens, cette demande... vous l' voyez ben, puisqu'il n'y a encore que des têtes de carton à leurs places... (*à part.*) Elle ne répond pas seulement à ce que je lui dis... p'tite chipie! ou n' peut pas y arracher un mot. (*haut.*) Mais, t'nez, les voilà toutes qui viennent, je les reconnais à leur ramage.

SCÈNE IV.

Les Mêmes, EVELINA, AURORE, FLORINE.

CHŒUR.

Air: *De l'avare en goguettes*

Ah! quel ennui! (*bis.*)
J'éprouve ici,
De revoir le lundi;
Plus de plaisir aujourd'hui,
C'est fini.

AURORE.

Ah! le dimanche,
Moi, je suis franche,
Me plaît bien mieux
Car on est deux.

Reprise.

Ah! que ennui, etc.

ÉVELINA.

Allons, mesdemoiselles, il faut reprendre le collier de misère... à l'ouvrage.

FLORINE.

Du tout, ma bonne... madame n'est pas là... ainsi, à quoi bon?

ÉVELINA.

Au fait, causons... Dites donc, Aurore... qu'avez-vous fait hier?

AURORE.

Nous sommes allés dîner au bois... à la porte Maillot...

et de là, nous sommes revenus le soir à Beaujon, en landau.

FLORINE.

Ah! oui... en landau... on sait ce que ça coûte... trente francs pour le dimanche... et trente-cinq avec la livrée.

AURORE.

Du tout, mademoiselle... c'est à lui.

FLORINE, *à Evélina.*

Alors, c'est qu'il l'a pour la quinzaine.

AURORE.

Ah! Dieu... Beaujon... c'est un endroit charmant... on y fait de fort jolies connaissances.

Air : *Des artistes par occasion.*

Des plaisirs c'est là l'hermitage,
Ce séjour a bien des attraits ;
Moi j'en aime le doux ombrage,
Et surtout les sombres bosquets :
Dubon genre on y suit le code,
On y dîne, c'est très-commode !
On voit maint galant bien frisé,
Plus d'un mari bien défrisé,
Surtout des marchandes de mode,
Enfin c'est très-bien composé.

ÉVÉLINA.

Eh bien! moi, ma chère, je ne suis pas comme vous... et je vais le dimanche à la campagne... au bal de Sceaux, en simple robe de percale blanche...

AURORE.

Ah! votre bal de Sceaux, on s'y ennuie!

ÉVÉLINA.

Quelquefois... mais au moins c'est honnête, et bon ton.

AURORE.

Laissez-moi donc... est-ce qu'on s'amuse quand on a bon ton... Moi d'abord je suis philosophe... Montmorency, des ânes, et du lait... je ne connais que ça.

ÉVÉLINA.

C'est bon pour vous, mademoiselle, qui ne tenez pas à votre réputation; mais moi, je sais faire à la mienne tous les sacrifices possibles... hier encore ..

Air : *Vaud. de l'étude.*

Le jeune homme qui m'accompagne
Voulait en galant chevalier
Me faire boire du Champagne
Chez Champeaux, ou chez Beauvilliers.
Mais je redoutais le scandale,
Et je lui répondis tout bas:
» Allons plutôt à la Vestale.
» On ne me reconnaîtra pas.

FLORINE.

Ah! bah... les jardins publics! où les bals des environs de Paris, c'est à peu près la même chose; je suis revenue de tout cela... et j'ai été hier voir un mélodrame... moi d'abord, je n'aime que la bonne comédie.

AURORE.

Ce n'est pas étonnant, elle a été figurante à la *Porte Saint-Martin*.

FLORINE.

Certainement... et même je dois bientôt débuter.

ÉVÉLINA.

Aux Français peut-être?

FLORINE.

Non, du tout... chez M. *Séveste*, au *théâtre des Martyrs*.

Air : *Restez, troupe jolie.*

Je dois la semaine prochaine,
Me montrer aux regards surpris;
Dans les chefs-d'œuvres de la scène
Mes rôles ont été choisis :
Oui, j'ai pris, afin de séduire,
Deux pièces que nous admirons;
Car je débute dans *Zaïre*
Et la *Marchande de Goujons*.

MADELAINE.

Dites donc, mam'zelle Florine, vous m'ordonnerez un billet, n'est-ce pas? (*A part à Evélina.*) J'parie qu'elle se fait siffler.

AURORE.

Ah! mesdemoiselles, regardez donc, Louise qui s'est mise à travailler sans rien dire.

MADELAINE.

Laissez donc... c'est une petite sournoise... Vous ne voyez donc pas qu'elle a laissé un jour entre deux chapeaux,

FLORINE.

Ah! oui... pour faire les yeux doux à son petit bon ami dans la boutique d'en face... Dites donc, Louise, avez-vous été faire avec lui une promenade sentimentale hier soir sur le boulevard du Pont-aux-Choux?

LOUISE.

Vous vous trompez, mademoiselle, nous avons passé la soirée chez nos parens.

FLORINE.

C'est ça... ils ont joué au *loto*, au *vingt-et-un*, ou aux jeux innocens... vous savez mesdemoiselles.

LOUISE.

Laissez-moi tranquille... vous êtes toujours à me tourmenter... Madame m'a dit de porter ce carton en ville... j'y vais... et vous feriez bien mieux de vous mettre à l'ouvrage.

ÉVÉLINA.

Ah! mesdemoiselles, elle a raison; car vous savez que vous avez à finir une toque blanche pour cette grande actrice d'un petit théâtre, qui joue ce soir dans une pièce nouvelle.

FLORINE.

Au fait, c'est très-important, à ce qu'on dit: l'administration compte sur l'auteur, l'auteur sur l'actrice, et l'actrice sur son chapeau, pour le succès de l'ouvrage.

ÉVÉLINA.

Allons, allons, au comptoir... et vous, Madelaine, laissez-nous... vous savez bien que Madame vous a déjà dit de ne pas rester dans la boutique après dix heures... Voir une paysanne ici, ça fait du tort au magasin.

MADELAINE.

Une paysanne... Ah! écoutez donc, mam'zelle Evé-

lina, n' faut pas avoir un air de vexer le monde... on sait que madame votre mère tire l' cordon.

ÉVÉLINA.

Dieu ! que cette fille a mauvais ton ! Allons, taisez-vous, impertinente, et sortez.

CHŒUR *de Gautier et Garguille.*

Vîte à nos places mettons-nous,
Ayons du courage
A l'ouvrage ;
Vîte à nos places mettons-nous,
Et le repos après sera plus doux.

FLORINE.

Il faut achever ces turbans
Pour cette mère de famille,
Qui refuse tout à sa fille
Et qui porte des diamans.

AURORE.

Plaçons sur cette glaneuse
Ces épis, et ces bluets,
Que payera cette danseuse
Avec l'argent d'un Anglais.

Reprise.

Vîte à nos places mettons-nous, etc.

Louise prend un grand carton, et sort, Madeleine monte l'escalier.

SCÈNE V.

FLORINE, AURORE, EVELINA, *au comptoir.*

AURORE.

Vous ne savez pas, mesdemoiselles, il y a eu dimanche huit jours, j'ai rencontré madame aux montagnes Belleville.

FLORINE.

Comment !... elle qui fait tant la prude !

AURORE.

Oui... elle était avec un monsieur d'un certain âge, mis comme un Anglais.

ÉVÉLINA.

Ah !... avant de tenir de semblables propos, il faudrait être bien certaine...

AURORE.

Parbleu! puisque je l'ai vue moi-même... et tenez, j'étais ce jour-là avec la personne qui...

FLORINE.

Qui ça?... Alfred, Auguste, Jules, Oscar, ou Alexandre. ?..

AURORE.

Alexandre... non, du tout... il a un siècle que nous sommes brouillés... depuis quinze jours je ne parle plus à monsieur. *Ah! ma chère, il m'a fait des traits...*

ÉVÉLINA.

Comment! c'est donc un nouveau ?...

AURORE.

Écoutez donc... si l'on me fait la cour, c'est dans des vues honnêtes.

FLORINE.

Et à moi aussi.

ÉVÉLINA.

Et à moi aussi.

AURORE.

D'ailleurs la personne qui me parle à présent est un jeune homme très-comme il faut... Un grand brun, et qui a un cabriolet... voilà comme je les aime.

FLORINE.

Ah! ma chère, vous avez bien tort d'aimer les bruns... Le mien est blond... redingotte à la russe, cravate à l'anglaise, pantalon à la tartare, cheveux bouclés à la prussienne, et repentir en amoureux de pantomime... Enfin tout-à-fait bon ton.

ÉVÉLINA.

Ah! que c'est commun, mesdemoiselles, des cheveux comme ça... La personne qui me parle, n'en a pas du tout; mais en revanche, elle est fort aimable.

AURORE.

Et quel état?

ÉVELINA.

Ma foi, je ne le lui ai pas demandé.

FLORINE.

Ni moi.

AURORE.

Ni moi non plus.

Air : *Je suis colère et boudeuse.*

D'abord, je fais sa conquête
En dansant à Tivoli ;
Et pour lui tourner la tête,
Bientôt je valse avec lui :
Sur les montagnes je glisse,
Il devient plus amoureux ;
Enfin au feu d'artifice,
Il me déclare ses feux.

FLORINE.

Du mien je fis connaissance
En revenant de Pantin ;
Nous étions en diligence,
L'amour y fait du chemin :
Je cessai d'être rebelle,
Un soir, chez monsieur Doyen,
Je faisais une infidelle,
Et lui faisait un Troyen.

ÉVELINA.

Le mien s'y prit de la sorte,
Qu'en vain mon cœur résistait ;
J'eus beau lui fermer ma porte,
Monsieur le soir me suivait ;
Pour me prouver qu'il m'honore,
D'un *Ternaux* il m'a fait don,
Bref... je l'aime, je l'adore,
Mais je ne sais pas son nom.

AURORE.

Vous me croiriez pas, mesdemoiselles, que monsieur voulait se donner les tons de venir me voir au magasin... mais je lui ai bien recommandé de n'en rien faire, cependant, avec un peu d'adresse... un jeune homme qui a de l'habitude... pourrait, ce me semble, sous un prétexte quelconque...

ÉVELINA.

Oui, mademoiselle... mais j'espère bien que cela n'arri-

vera pas... D'abord, pour moi, je suis sûre qu'on ne se permettra jamais une pareille inconvenance.

AURORE et FLORINE.

Ni pour nous non plus, certainement.

SCÈNE VI.

Les Mêmes TROIS-SIX, CHANTEREINE, MACASSAR.

CHŒUR.

Air : *De la Clochette.*

Nous voilà, (*bis.*)
Bonjour, mesdemoiselles,
Nous voilà,
En chevaliers fidelles,
Nous voilà. (*4 fois.*)

ÉVÉLINA, AURORE, FLORINE, *en les voyant entrer.*

O ciel !... c'est lui.

TROIS-SIX.

Vive la joie... il n'y a personne.

ÉVÉLINA.

Comment !... messieurs, vous osez, en plein jour.

AURORE.

Ah ! mon Dieu... si mademoiselle Marabout allait descendre !...

FLORINE.

Mais, messieurs, vous vous connaissez donc ?

TROIS-SIX.

Oui, mesdames, nous sommes même trois amis intimes.. notre attachement a commencé depuis quelques jours à un café des boulevards.

CHANTEREINE.

Et notre éternelle amitié a été jurée hier au rocher de Cancale.

MACASSAR.

Entre une cloyère d'huîtres vertes et un pâté de Périgueux.

TOUS TROIS.

Air : *De Fanchon.*

Le plaisir nous inspire ;
Dans son joyeux délire,
Nous cherchons la félicité ;
Nous aimons la franchise,
Nous redoutons l'austérité ;
Enfin notre devise,
Est : *bombance*, et *gaîté*.

ÉVÉLINA.

Ah ! messieurs, quand nous vous avons donné notre adresse, nous ne pensions pas que vous en abuseriez si promptement... vous présenter vous mêmes... toutes les règles sont interverties... et puis nous vous connaissons si peu.

TROIS-SIX.

Précisément, c'est là le motif qui nous amène ; et vous allez savoir qui nous sommes... Moi je m'appelle Trois-Six... je suis courtier de commerce en spiritueux... courtier sans patente, c'est-à-dire, marron. Je ne vais jamais à la bourse, par bienséance... et puis parce qu'on ne m'y reçoit pas... mais c'est égal : mon état n'en est pas moins excellent. Dès le matin je m'élance dans mon tilbury... je brûle le pavé, je tais claquer mon fouet, j'écrase les chiens, j'éclabousse les passans, je pousse, j'accroche, je culbute, mais j'arrive... Par ce moyen, je brasse les affaires, je les souffle au courtier patenté, qui n'a que le cheval de louage... Je travaille la hausse, j'exploite la baisse des liquides... Bref, par moi les maisons sautent, les banqueroutes se succèdent... mais moi je touche mes courtages, et me je moque du reste.

Air : *Du pot fleurs.*

Ce commerce est comme une planche
Qu'on voit toujours s'inclinant d'un côté ;
Quand l'un s'élève, aussitôt l'autre penche,
Entre les deux, moi, je reste posté.
Ne m'écartant jamais de ma formule,
Du destin j'observe le cours ;
Le joueur tombe, et moi je suis toujours
Ferme, au milieu de la bascule.

CHANTEREINE.

Moi, mesdemoiselles, c'est autrechose... j'ai tous les

états, ou plutôt je n'en ai pas... je m'appelle Chantereine, acteur par désœuvrement... j'ai été tour à tour surnuméraire dans une administration... clerc d'huissier, clerc d'avoué, clerc de notaire, ou commis marchand... mais il fallait tantôt rester à l'étude, tantôt copier, grossoyer, porter des assignations ou des paquets... vendre au détail... ma foi, tout cela m'ennuyait... Que voulez-vous... moi... j'aime à m'amuser... je trouve que j'étais fait pour avoir 25,000 livres de rente... mes parens me donnent cent francs par mois... je dépense cent louis... j'emprunte... je fais des lettres de change... mais qu'est-ce que cela me fait? je suis mineur... Cependant, toutes réflexions faites, je crois que je finirai par suivre ma véritable vocation... celle du théâtre... je m'essaye déjà en société, et surtout rue Chantereine... je cumule assez agréablement dans le mélodrame ou l'opéra-comique, l'emploi des dissimulateurs farouches, des légers ménestrels, ou des sensibles troubadours... surtout quand mademoiselle Florine consent à faire ma Dulcinée.

Air : *Vos maris en Palestine.*

Dans plus d'un rôle comique
On m'applaudit fort souvent,
Et même dans le tragique
J'eus toujours de l'agrément.

A Florine.

Non, mon talent n'est pas mince,
Mais je vaux bien mieux, je croi,
Quand vous jouez avec moi...
Lorsque je fais votre prince,
Je suis heureux comme un roi.

MACASSAR.

Moi, mesdames, ma réputation est européenne... dans le département de la Seine... je me nomme Macassar... auteur et compositeur de la fameuse huile qui doit immortaliser mon nom... je suis également le créateur des parfums... vulgairement connus sous les dénominations si redondantes d'*eau merveilleuse*, *crême du Cathay*, *baume de la Mecque*, *fluide de Java*, et cætera, et cætera... bréveté de plusieurs souverains étrangers... *A bas les perruques*, *triomphe*, *merveille!*.. c'est mon cri, c'est ma devise, c'est ce que je dis, c'est ce que j'imprime sur toutes les murailles ou colonnades de la capitale... en lettres vertes

et oranges, d'un demi-pied de longueur, avec cinq points d'exclamation... Mon domicile est *partout* et *nulle part*... ce qui veut dire, en bon français, que j'ai des dépôts dans presque toutes les rues de Paris... enfin, j'entreprends la fraîcheur du teint, en gros et en détail, et l'on m'a surnommé l'éditeur responsable de la beauté parisienne.

FLORINE.

Mais, M. Macassar, pourquoi donc êtes-vous chauve?

MACASSAR.

Pour en prouver l'inconvénient, mesdemoiselles, et forcer les incrédules à me donner leur confiance... et leur argent... Du reste, je ne crains pas les contrefaçons, car j'ai mon brevet dans ma poche.

Air: *Eh ma mère, est-ce que je sais ça.*

Un jour, en fait de chimie
Voulant avoir des talens,
Moi, j'achetai du génie
Moyennant quinze cents francs:
En affaires je vais vîte,
Comme en réputation;
Et suis homme de mérite
Par brevet d'invention.

FLORINE.

Mesdemoiselles... voici madame qui descend.

ÉVELINA.

Ah! mon dieu, messieurs, sortez vîte.

AURORE.

Impossible... voici Louise qui rentre aussi... comment faire?

MACASSAR.

Soyez tranquilles... Messieurs, imitez-moi.

SCÈNE VII.

Les Mêmes, Mlle MARABOUT, LOUISE.

Mlle MARABOUT.

Quelqu'un ici!... Messieurs, que demandez-vous?

MACASSAR. *Il enfonce son chapeau et rabat le collet de son habit. Jouant l'accent anglais.*

Mistriss Mérébout.

Mlle MARABOUT.

C'est moi, messieurs... Louise, donnez des chaises.

(*Louise approche des chaises.*)

MACASSAR.

Jé étais dans les goddem... *Merchant from London...* (*Montrant Chantereine.*) Monsieur il était italienne.

CHANTEREINE, *à part.*

Oh l'imbécille. (*Haut*) (*prenant l'accent italien.*) Si... io sei di Milano.

MACASSAR.

L'autre, il était un baron allemand.

TROIS-SIX, *à part.*

Ah! que c'est bête. (*Haut*) (*contrefaisant l'allemand.*) Dé Francfort... ia mener.

MACASSAR.

Vous allez montrer à nous pour le achétement dans les chapeaux...

Mlle MARABOUT.

C'est bien, messieurs... Allons, mesdemoiselles, montrez des chapeaux.

TROIS-SIX.

Ce était bour tonner à mon femme... vous m'en tonnerez un rouche si fous blait.

CHANTEREINE.

Vi me donnerez uno de piousiours coulours...

MACASSAR.

Moi, jé lé voulais en paille de... comment appelez-vous?... en paille de potage.

Mlle MARABOUT.

En paille de riz... voulez-vous dire?

MACASSAR.

Ies... ies...de riz. Avec des petits plumets et des grandes penêches... et cher... cher... bien cher... parce que la maîtresse à moi il aimait moi, sur le cherté dans les chapeaux.

ÉVELINA, AURORE, FLORINE, *présentant des chapeaux à tous trois.*

Air : *Vaud de Turenne.*

Est-ce bien là votre nuance?

MACASSAR, CHANTEREINE, TROIS-SIX

Ies, ies,
Si, si,
Ia, ia
} Nous la trouvons fort bien.

EVELINA, AURORE, FLORINE.

Ces chapeaux-là vous conviendront, je pense.

MACASSAR, CHANTEREINE, TROIS-SIX, *à part.*

Ils sont pour vous, n'en dites rien.

LES DEMOISELLES.

La forme en est et nouvelle et gentille,
Les prendrez-vous, messieurs, au magasin.

LES HOMMES.

Non pas, chez nous apportez les demain,
Et nous n'oublierons pas la fille.

MACASSAR.

Mistriss Mérébout... nous avons le plaisir de quitter vous... (*bas à Evelina*) nous reviendrons dans la journée.

CHANTEREINE, *bas à Florine.*

Nous épierons le moment où vous serez seules.

TROIS-SIX, *bas à Aurore.*

S'il était trop tard... nos chapeaux au bout de nos cannes, par-dessus les rideaux... comme ça se pratique ordinairement... Adieu, mesdemoiselles.

LES DEMOISELLES.

Air : *Du Menteur* ; ou *de la Visite à Bedlam.*

Ici, vous avez dû voir
Comme on traite la pratique,
Aussi dans notre boutique
Nous espérons vous revoir,

Ensemble.

LES DEMOISELLES.
Ici, vous avez dû voir, etc.

LES HOMMES.
Ici, nous avons pû voir
Comme on traite la pratique ;
Aussi dans votre boutique
Nous reviendrons vous revoir.

SCÈNE VIII.

Mlle MARABOUT, ÉVELINA, AURORE, FLORINE, LOUISE.

Mlle MARABOUT, *elle s'assied sur une grande chaise en face du comptoir. Les demoiselles reprennent leurs places.*

C'est bien, mesdemoiselles, je suis contente de vous... mais remettez-vous vîte à l'ouvrage... je vais vous donner-

l'exemple, et surtout pour rétablir la réputation des marchandes de modes... pas d'intrigues... méfiez-vous de tous les hommes.

Air : *Du comte Ory.*

Cachant leur scélératesse
Sous des dehors séduisans,
Ils vanteront leur tendresse.

LES DEMOISELLES.

Oui, mais ils perdront leur tems,

Mlle MARABOUT.

Croyez mon expérience ;
Ces messieurs, je le sais bien,
N'en veulent qu'à l'innocence,

LES DEMOISELLES.

Alors nous ne craignons rien.

Mlle MARABOUT.

Tremblez, mesdemoiselles,
Ce sont des infidèles ;
Avec eux tout est perdu,
Tout, sans la vertu.

LES DEMOISELLES.

Quoi vraiment ! tout serait perdu ?
Si nous perdions notre vertu.

TOUTES.

Oui, vraiment, tout est perdu,
Tout, sans la vertu.

Mlle MARABOUT.

Je ne veux pas qu'on ait d'amans chez moi... et je chasserais la première qui se permettrait de faire une connaissance... suivez mon exemple... soyez sages .. personne ne me fait la cour à moi.

SCÈNE IX.

Les Mêmes, MADELEINE.

MADELEINE.

Madame, madame... v'là une lettre qu'un monsieur m'a chargée de vous remettre.

Mlle MARABOUT.

Hein !... plaît-il... une lettre !... silence donc.

MADELEINE.

C'est d'un gros monsieur... qu'a un petit chien sous l'bras... il m'a donné la pièce pour vous apporter ce billet.

Mlle MARABOUT.

C'est bon... c'est bon... taisez-vous, bavarde... (*parcourant le billet; haut, s'adressant aux demoiselles.*) c'est une lettre de commerce.

FLORINE, *à part.*

Dites donc, mesdemoiselles, une lettre de commerce.

Mlle MARABOUT.

Mesdemoiselles... allez faire les commissions que je vous ai données hier.

MADELEINE.

Madame... y a-t-il une réponse?

Mlle MARABOUT.

Plus bas donc, sotte que vous êtes... (*bas*) Dites-lui qu'on peut entrer dans l'instant. (*Madeleine sort*) (*haut*) Allons, mesdemoiselles, partez sur-le-champ.

ÉVELINA, *à part.*

Ah! que c'est ennuyeux... faire faire les courses à une première demoiselle... peut-être pour trois francs qu'on lui redoit... est-ce ridicule! je m'en vais prendre un cabriolet, moi... parce que ça m'éreinte de courir.

CHŒUR.

Air : *des Grisettes.*

Chacune de nous, pour en être quitte,
Va se dépêcher de revenir;
Ah! nous partirions, je crois bien plus vîte,
Si c'était pour voler au plaisir.

(*Elles sortent.*)

SCÈNE X.

Mlle MARABOUT, BOUL-DOG.

BOUL-DOG, *entrant avec un petit chien sous le bras.*

On peut entrer, mon ange, ma belle, ma charmante.

Mlle MARABOUT.

Bonjour, M. Boul-Dog... bonjour, vilain.

BOUL-DOG.

Vilain... que c'est joli, ça, pour un amant.

Mlle MARABOUT.

Vous êtes d'une légèreté impardonnable.

BOUL-DOG.

Désolé... Une autre fois, j'y prendrai garde.

Mlle MARABOUT.

Qu'avez-vous donc là, sous le bras?

BOUL-DOG.

Un échantillon de marchandise que je vous apporte.

Mlle MARABOUT.

De marchandise?...

BOUL-DOG.

Oui, mon bijou... Dans un siècle où tout est vieux, tout est usé, j'ai voulu me créer une nouvelle branche d'industrie... Quoique simple badaud, j'ai pris un nom anglais... Je m'appelle Boul-Dog, et j'ai placé mes espérances de fortune sur la tête de ces petits quadrupèdes...

Air : *de partie carrée.*

Des animaux la famille innocente
Est bien digne de quelque égard,
Pour cette classe intéressante
Je veux réserver tout mon art;
Désormais mes talens magiques
Sont consacrés aux bêtes...

Mlle MARABOUT.

En ce cas,
Il est certain, mon cher, que les pratiques
Ne vous manqueront pas. (*bis.*)

Je fus l'éducateur et le père nourricier du premier des Munitos...Avant, j'avais commencé ma carrière commerciale, par exploiter la race dite des *Roquets*... mais, depuis quelque temps, l'épagneul est passé de mode, et le carlin dégénère... Pour les remplacer, j'ai importé, tout nouvellement d'Angleterre, ces jolis petits chiens griffons blancs, d'une si belle laideur, qu'on voit perchés entre les jambes des cochers, sur les landaus, ou les tandem de nos ladies et de nos fashionables parisiens... Fureur... car, depuis longtemps chez nous, il n'y a de lucratif que ce qui a sauté le le Pas-de-Calais.

Mlle MARABOUT.

Ah! çà, vous dites donc que c'est pour moi, ce joli petit animal?

BOUL-DOG, *lui remettant le chien.*

Oui, ma chère amie... je vous l'offre... et vous le garantis... Toutou a été, hier, le premier de sa classe.

Mlle MARABOUT.

Il est charmant... Ah! ça, c'est assez parler de cette petite bête... parlons de vous. Toute la maison... toute la rue... tout le quartier... tout Paris sait que ma boutique est renommée pour la vertu... Mes demoiselles, et même jusqu'à ma bonne, tout le monde est sage ici. Je ne voudrais pas pour un cachemire, que l'on connût ce qu'un amant bien tendre et bien soumis doit cacher à tous les yeux.

BOUL-DOG.

C'est dur... mais c'est comme cela... l'on s'y conformera...

ENSEMBLE.

Air : *Vivent les Gascons*

En dépit de nos vifs regrets
Il faut qu'un sévère
Mystère
Pour en assurer le succès
Couvre quelque tems nos projets.
On entend du bruit.

Mlle MARABOUT.

O ciel! l'on vient... quel contre-tems!
Que pourrai-je leur faire accroire?

BOUL-DOG.

Il faut cacher nos sentimens.

Mlle MARABOUT.

Cachez-vous plutôt dans l'armoire.

(*Elle le pousse.*)

BOUL-DOG.

Quelle idée!... Comment? vous voulez absolument que je...

Mlle MARABOUT.

Oui... oui... vous, et votre petit chien... Tenez, le voilà... prenez-le, il y a place pour deux.

(*Elle le lui rend.*)

BOUL-DOG.

Surtout, ne me laissez pas trop long-temps là-dedans.

REPRISE.

En dépit de nos vifs regrets,
Il faut, etc.

Il entre dans l'armoire, elle en ferme la porte.

SCÈNE XI.

Les Mêmes, MADELEINE.

MADELEINE.

Madame... Madame... mais, montez donc au magasin.

Mlle MARABOUT.

Eh bien! quoi... qu'est-ce qu'il y a?

MADELEINE.

Ah! eh pardienne... y a des pratiques qui s'impatientent.

Mlle MARABOUT.

C'est bon... on y va... que diable.. il faut avoir un peu de patience. (*Bas, en passant près de l'armoire et avec intention.*) Il faut avoir un peu de patience.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XII.

MADELEINE, BOUL-DOG, *caché.*

MADELEINE.

Bon... la v'là là-haut pour queuqu' temps.

BOUL-DOG, *à part, entr'ouvrant l'armoire.*

Prenons un peu l'air... car on étouffe ici.

MADELEINE.

Ces femmes.... c'est si capricieux.... ça fait détaler toute la marchandise, et quelquefois sans rien acheter... Aussi, j'gagerais ben qu' madame est là-haut au moins pour deux heures.

BOUL-DOG, *à part.*

Eh bien! j'ai le temps de m'amuser là, moi.... Si cette maudite bonne pouvait sortir.

SCÈNE XIII.

Les Mêmes, MARCHE-AU-PAS.

MARCHE-AU-PAS, *entrant avec précaution.*

Madeleine est seule... je crois que je puis entrer...

EVELINA.

Souvent même ces messieurs persistent..... les jeunes gens maintenant sont si mal élevés!... on a beau leur répéter : « mais finissez donc, monsieur, vous me prenez « pour une autre. » Ils vous suivent, ils vous demandent votre adresse.... bien plus, ils ont quelquefois la malhonnêteté de vous offrir un petit sautoir de Cachemire, une écharpe en crêpe de Chine ; enfin tout ce qu'il y a de plus nouveau dans ce genre-là... C'est affreux !

Reprise ensemble.

Ah ! que Paris est ennuyeux !
C'est un séjour dangéreux, etc., etc.

MARCHE-AU-PAS, *à part, entr'ouvrant l'armoire.*

Le fait est que les hommes sont de fameux farceurs, par le temps qui court.

BOUL-DOG, *de même.*

Celles-là, par exemple, sont ferrées sur les principes.

AURORE.

Dites donc, mesdemoiselles, il me semble que je viens d'apercevoir un chapeau d'homme au bout d'une canne, passer devant la boutique.

FLORINE.

Oui... en voilà même deux.

EVELINA.

En voilà trois. *On apperçoit les chapeaux.*

AURORE.

Ce sont ces messieurs ; je vais leur ouvrir. (*elle va ouvrir la porte.*) Entrez, nous sommes seules.

SCÈNE XV.

Les Mêmes, TROIS-SIX, CHANTEREINE, MACASSAR.

MARCHE-AU-PAS, *à part.*

Mille z'yeux ! v'là un renfort qui m' colloque indéfiniment.

BOUL-DOG, *de même.*

Il paraît que leur innocence ne sera pas de longue durée.

TROIS-SIX.

Nous voilà fidèles au rendez-vous, comme vous voyez.

MACASSAR.

Eh bien ! que dites-vous de notre ruse de tout à-l'heure ? j'espère que nous nous en sommes joliment tirés.

CHANTEREINE.

Ah çà ! mesdemoiselles, nous venions pour vous demander si vous êteslibres ce soir, et ce que vous comptez faire... Voulez-vous aller au spectacle ? je vous aurai facilement des billets de tous les théâtres, à moitié prix.

(*On entend la voix de Mlle. Marabout et de Madeleine.*)

EVELINA.

O ciel ! j'entends la voix de madame... comment faire ?.. Ah ! messieurs, je vous en supplie, ne nous perdez pas, respectez nos réputations... cachez-vous.

AURORE.

Oui, mais où ?.. ah ! dans ces armoires.

BOUL-DOG, *à part, fermant son armoire.*

Non pas, diable !.. cramponnons-nous à la serrure.

MARCHE-AU-PAS, *à part,*

Une minute, la place est prise.

AURORE et FLORINE.

Ah ! mon dieu !.. impossible de les ouvrir.

EVELINA.

Il faut pourtant.... ah ! sous ce comptoir... vîte, ôtons ces têtes de carton.

(*Les amans se réfugient sous le comptoir, et y passent leurs têtes, les demoiselles s'empressent de les couvrir de chapeaux... et feignent d'y travailler.*)

SCÈNE XVI.

Les Mêmes, Mlle MARABOUT, MADELEINE, et LOUISE (*rentrant.*)

Mlle MARABOUT.

Dieux ! ces demoiselles ici !... (*à part.*) Doit-il avoir chaud ?

MADELEINE.

Et mon Tambour qui est encore en faction.

Mlle MARABOUT.

N'importe; ne nous déconcertons pas... Ah! nous voilà, mademoiselle Louise ... vous avez été bien long-tems dans vos courses... C'est sans doute pour parler encore à votre monsieur Castor... je vous le déclare, mademoiselle, cette conduite ne peut pas me convenir... et si cela continue, nous serons forcées de nous séparer... Fi! que c'est vilain d'avoir un amoureux!

LES TROIS DEMOISELLES.

Ah! certainement... c'est affreux!

MADELEINE.

Le fait est qu'il n'y a rien de si mal.

Mlle MARABOUT.

Faites comme moi, mesdemoiselles... je donne l'exemple... j'espère... faites comme moi.

(*On entend Toutou aboyer dans l'armoire.*)

TOUTES.

Qu'est-ce que c'est que ça!

Mlle MARABOUT.

Ah! maudit petit chien!.. je suis perdue.

BOUL-DOG, *ent'ouvrant l'armoire.*

Mais, tais-toi donc, vilain animal.

MADELEINE, *montrant l'armoire de gauche.*

Madame, madame, je crois que c'est dans cette armoire.

(*Elle va l'ouvrir.*)

Mlle MARABOUT.

Du tout... c'est dans l'autre... (*Elle l'ouvre de même.*) Que vois-je!.. un tambour-major!

MADELEINE.

Ah! mon Dieu!.. un Anglais, et un chien!

BOUL-DOG, *sortant de l'armoire.*

Comme vous voyez... (*à part.*) Ouf!... il était tems.

MARCHE-AU-PAS, *à part.*

Enfin, me v'là r'levé d'la guérite du sentiment... c'n'est pas sans peine... (*haut*) mais attendez, ce n'est pas fini. (*Trois-Six, Chantereine, et Macassar, se lèvent tout droit avec les chapeaux sur la tête.*) tenez.. v'là le corps de réserve qui fait sa manœuvre, comme dit le proverbe.

Mlle MARABOUT.

Ah! Grand Dieu!.. Cinq hommes chez moi... Madeleine, vîte, mon eau de Portugal...

CHOEUR GÉNÉRAL.

Air : *de Rossini.*

TOUT LE MONDE.

Quel embarras!
Pour moi quel mauvais pas!
Comment donc faire? hélas!
Je n'en sortirai pas.
Mon dieu! quel embarras!
Pour moi quel, etc., etc.

Mlle MARABOUT.

Eh! mais... je ne me trompe pas... ce sont ces trois négocians étrangers.

EVELINA, AURORE et FLORINE, *à part.*

Nous sommes prises.

FLORINE, *regardant Boul-Dog.*

Mais attendez donc... je connais aussi monsieur, c'est l'Anglais des montagnes de Belleville.

Mlle MARABOUT.

Tout est découvert... ô ma réputation!

LOUISE.

Madame, je vous annonce que je vous quitte.

Mlle MARABOUT.

Comment!.. et, où allez-vous donc, mademoiselle?

LOUISE.

Je m'établis, madame, avec monsieur Castor qui m'épouse... je vous souhaite autant de bonheur avec ces messieurs.

Mlle MARABOUT.

C'est bon... Allons, allons, oublions tout... mais je vous en prie... la plus grande discrétion... pour l'honneur des Marchandes de Modes.

VAUDEVILLE.

Air : *Du tra là là là.*

Mlle MARABOUT.

Taisons-nous aujourd'hui,
Sur tous les défauts d'autrui,
Le plus sage, à son tour,
Commet sept fautes par jour.

REPRISE EN CHOEUR.

Taisons-nous, etc.

CHANTEREINE.

Sur ce bourgeois comédien
Qu'on voit chez monsieur Doyen,
Dans Achille, avec fierté
Mettre un S au lieu d'un T.,
Taisons-nous. (*bis.*)
Ecorcher Racine est si doux.

CHOEUR.

Le plus sage, à son tour
Commet sept fautes par jour.

EVELINA.

Sur cette femme de rien,
Qui jadis n'écoutait rien ;
Et qu'on voit, dans son quartier,
Sortir avec un banquier ;
Taisons-nous, (*bis.*)
Un cachemire est si doux.

CHOEUR.

Le plus sage à son tour, etc.

BOUL-DOG.

Sur vous roquets
Toujours prêts
A nous mordre les mollets,
Sur vous flatteurs au rabais,
Ou pamphlétaires-bassets ;
Taisons-nous, (*bis.*)
Aboyer, mordre est si doux.

CHOEUR.

Le plus sage, etc.

MARCHE-AU-PAS.

Sur ce langoureux amant
Qui se noye ou bien se pend,
Sur la sensible Suzon
Qui s' périt par le charbon,
Taisons-nous,
S' périr d'amour est si doux.

CHOEUR.

Le plus sage, etc.

MADELEINE.

Sus' maint' bonn' d' c' quartier-ci
Qui pour aller le lundi
Danser avec son pompier,
Fait danser l'ans' du panier ;
Taisons-nous ; (*bis.*)
Danser quequ'fois est si doux.

CHOEUR.

Le plus sage, etc.

MACASSAR.

Sur cet adroit charlatan,
Qui par malheur se trompant,
Au lieu d'une seule dent,
En arrache deux souvent,
Taisons-nous, (*bis.*)
Fair' payer double est si doux.

CHOEUR.

Le plus sage, etc.

TROIS-SIX.

Lorsque Voltaire donnait
Vieux un ouvrage imparfait ;
Tout bas si l'on critiquait,
Dans la salle on répétait,
Taisons-nous, (*bis.*)
Le chant du Cygne est si doux,

CHOEUR.

Le plus sage, etc.

FLORINE, *au public.*

L'auteur en vous faisant voir
Cette bluette ce soir,
Est bien coupable je crois ;
Mais il ne l'est qu'une fois ;
Taisez-vous, (*bis.*)
Messieurs, vous le savez tous,
Le plus sage à son tour
Commet sept fautes par jour.

FIN.

LE MARIAGE DE CONVENANCE.

Théaulon de Lambert, Marie Emmanuel
Guillaume Marguerite

LE

MARIAGE DE CONVENANCE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR MM. THÉODORE psaud. ET ACHILLE DARTOIS,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 15 MARS 1824.

PRIX : 1 FR. 50 CENT.

PARIS,

AU MAGASIN DE PIECES DE THEATRE,

CHEZ DUVERNOIS, LIBRAIRE,

Cour des Fontaines, nº. 4, et Passage de Henri IV, nos. 12 et 14.

1824.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DERMONT, oncle de Henry (59 ans) proposé pour époux à Claire.....	M. COSSARD.
Mme. D'HAUTEFEUILLE...	Mme. GUILLEMIN.
HENRY, jeune militaire, neveu de Dermont, amant de Claire.	M. FÉDÉ.
CLAIRE, fille de Mme. D'HAUTEFEUILLE, amante d'Henry	Mlle. Pauline GEOFFROY.
SIMON, valet et homme de confiance de Dermont, parrain, tuteur et amoureux de Fanchette, (58 ans.).....	M. FONTENAY.
L'ESPERANCE, valet de Henry, amant de Fanchette..	M. ARMAND.
FANCHETTE, filleule de Simon, suivante de Claire, amante de l'Espérance.....	Mlle. MINETTE.

La scène est à Amiens, dans une auberge.

Tous les débitans d'exemplaires non revêtus de la signature de l'Editeur, seront poursuivis comme contrefacteurs.

IMPRIMERIE DE HOCQUET.

LE

MARIAGE DE CONVENANCE

COMEDIE-VAUDEVILLE.

Le Théâtre représente une salle commune, dans laquelle donnent des chambres différentes et numérotées. Il y a dans le fond une porte plus grande donnant sur l'escalier, d'un côté est une fenêtre à hauteur d'appui. Sur le devant de la scène, sur les côtés sont une table et un guéridon; des fauteuils, des chaises garnissent le théâtre.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

DERMONT, SIMON.

DERMON. *Il sort de sa chambre.*

(*Simon, qui est assis sur sa chaise, se lève.*)

Maudit neveu!... étourdi de neveu!

SIMON.

Qu'est-ce qu'il y a donc de nouveau? dites cela, monsieur, à votre homme de confiance!...

DERMONT.

Parbleu! on m'en écrit de belles sur son compte.

SIMON.

Je le crois!... il faut qu'il en ait fait de belles pour être ce qu'il est.

Air : *de M. Guillaume.*

A vingt-deux ans le voilà capitaine.

DERMONT.

Je sais bien qu'il a de l'honneur.

SIMON.

Et décoré... cela prouve sans peine
Qu'il a de plus de la valeur.

DERMONT.

Et qui, chez nous peut manquer de vaillance ?
Pour mériter la décoration,
Tout homme n'a besoin en France
Que de l'occasion.

SIMON.

C'est juste.

DERMONT.

Tu te souviens qu'il y a quelques mois il quitta Paris pour rejoindre son régiment à Lille, et que très-peu de jours après je reçus la nouvelle de son arrivée?... Depuis, il continua à m'écrire à la date de Lille, tu t'en souviens?... Eh bien! l'étourdi n'était pas dans cette ville, quand il m'écrivait!

SIMON.

Bah!

DERMONT.

Oui... Mais songeons à ces dames... sont-elles rentrées ?

SIMON.

Pas encore : quand on fait ses adieux aux personnes qui nous ont élevé, il faut du temps.

DERMONT.

Une jeune fille ne saurait être fâchée de quitter sa pension, surtout quand il s'agit...

SIMON.

De la quitter pour habiter Paris...

DERMONT.

Et puis... pour quelque chose de plus...

SIMON.

Pour quelque chose de plus ?

DERMONT.

Mais je veux absolument qu'on ne le sache qu'après la

chose faite ! N'as-tu pas trouvé Claire, la plus aimable personne du monde ?

SIMON.

Il est vrai.

DERMONT.

La plus innocente ?

SIMON.

Oui, son air...

DERMONT.

Je conviens qu'elle n'est pas riche, et que sa mère, pleine de vanité et de prétentions, se hâte trop de dépenser le peu de bien qui lui reste ; mais moi, n'ai-je pas deux fois trop de fortune ?

SIMON.

Je vous vois venir, la jeune personne est jolie, douce, gracieuse... l'idée me paraît excellente !

DERMONT, *avec contentement.*

Tu penses donc que j'ai raison ?

SIMON.

Sans doute, et votre neveu fera un mari charmant !

DERMONT.

Hein ! mon neveu Henry ? La belle idée !... une femme innocente !... je me serais donné tant de peine à la trouver pour un autre !.. je la garde pour moi.

SIMON.

Monsieur, vous êtes égoïste. Vous ne songez qu'à vous... il faut un peu songer à elle !...

DERMONT.

J'y songe aussi.

Air : *Fille âgée l'on dit un secret.*

Comme mon neveu j'ai du cœur ;
De cette innocente j'espère,
J'ai de quoi faire le bonheur.

SIMON.

Vous aurez beau dire et beau faire,
Avec vous lorsque l'on verra
Votre neveu près de Madame,
Monsieur, toujours on le prendra
Pour le mari de votre femme.

DERMONT.

Mais si elle me trouve assez jeune?

SIMON.

Mais si son cœur n'est pas libre.

DERMONT.

Il l'est, Simon, il l'est... sa mère me l'a dit; les dames qui l'ont élevée me l'ont assuré... et ce ne sont pas de ces femmes légères à qui l'on confie aujourd'hui l'éducation des jeunes filles... ce sont des femmes d'autrefois... un mensonge leur coûterait... chez elle, Claire n'a reçu que des leçons d'honneur et de vertu... La pension d'Amiens n'est pas une pension ordinaire... là, point de bals, de spectacles, de concerts... pour s'occuper; broder, coudre, lire des livres de morale... pour s'amuser; courir dans un jardin bien clos... Tu vois bien qu'elle n'a pas pu s'égarer.

SIMON.

Ça lui était difficile... c'est égal, c'est une jeune personne sacrifiée... à votre place, moi, j'aurais des remords.

DERMONT.

A ma place?.. en as-tu, toi qui veux épouser ta filleule, cette petite Fanchette?

SIMON.

J'étais sûr que vous alliez me dire ça... mais Fanchette est une fille que je me suis fait élever à la campagne.

DERMONT.

Elle était ici depuis six mois.

SIMON.

Oui, chez une de ses tantes, ne voyant qui que ce soit.

DERMONT.

Elle sortait pourtant.

SIMON.

Fort bien... pour aller à la pension, voir Mlle Claire, auprès de qui vous l'avez placée aujourd'hui; et simple, naïve comme elle l'est, il est impossible qu'elle me trompe.

DERMONT.

C'est égal, à ta place, je ne serais pas tranquille.

SIMON.

D'ailleurs, je lui demanderai si elle m'aime... et si elle répond que oui...

DERMONT, *l'interrompant.*

Crois-tu que je ne ferai pas la même question à Claire?

SIMON.

Notre position n'est pas la même; vous êtes plus âgé que moi.

DERMONT.

Plus âgé!

SIMON.

Vous avez 59 ans, je n'en ai que 58... J'ai un an de moins que vous, c'est quelque chose... et certes, si j'avais votre âge, je ne ferais pas la folie d'épouser Fanchette.

DERMONT.

N'importe! n'importe!.. si tu l'épouses, je doute qu'elle s'en trouve bien... Donne-moi ma canne et mon chapeau, je suis très-pressé de partir, et je brûle d'essayer du mariage.

SIMON, *lui mettant son chapeau.*

Dieu veuille que ça vous aille bien!

SCÈNE II.

Les Mêmes, Mme D'HAUTEFEUILLE, CLAIRE, FANCHETTE. (*Claire est en uniforme de pension.*)

CLAIRE.

Nous voici arrivées...

Mad. D'HAUTEFEUILLE.

Ah! quel escalier!.. je suis d'une faiblesse!

SIMON, *à part.*

Fiez-vous donc à l'apparence!

Mad. D'HAUTEFEUILLE.

Comment, vous sortez quand nous entrons?

DERMONT.

Oui, j'allais...

MAD. D'HAUTEFEUILLE.

Allons, mademoiselle, saluez donc monsieur.

CLAIRE, *saluant et baissant les yeux.*

Comme cela, maman?

MAD. D'HAUTEFEUILLE.

Bien, très-bien!.. c'est ainsi que j'ai salué M. d'Hautefeuille à notre première entrevue, il y a déjà quelques années.

Air: *Vaud. du Jaloux Malade.*

Comment la trouvez-vous?

DERMONT.

Charmante.

Quel air doux!

SIMON, *à part.*

Bonne caution!

DERMONT.

Dans sa mise qu'elle est décente!

SIMON, *à part.*

Uniforme de pension.

(*A Dermont.*)

Comme elle baisse la prunelle!

DERMONT.

C'est que je dois l'intimider.

SIMON, *à part.*

C'est plutôt parce que la belle
N'aime pas à le regarder.

DERMONT.

Je suis enchanté, et je m'en vais de suite...

MAD. D'HAUTEFEUILLE.

Cette petite fille, telle que vous la voyez, est l'image vivante de son ayeule, Christine-Rosamonde de Moncade, marquise de Hautefeuille.

SIMON.

Bon, la voilà dans les branches!

MAD. D'HAUTEFEUILLE.

J'ai chez moi son portrait... vous avez dû le voir... Quelle femme!.. quels yeux... quel air de dignité... tout

le monde l'admirait autrefois!.. aujourd'hui c'est différent! là où il n'y a pas de richesses!.. Quoi qu'il en soit, cette petite sera digne de son ayeule... mais vous disiez que vous alliez!..

DERMONT.

Moi! je ne sais plus...

FANCHETTE, *à part.*

J' crois bien, elle l'a tout étourdi.

DERMONT.

Ah! j'allais m'entendre pour notre départ de demain.

Mad. D'HAUTEFEUILLE.

A quelle heure partirons-nous!.. (*sans lui donner le temps de répondre*) Mais, Dieu me pardonne, j'y pense maintenant, on me la laissera mourir... Fanchette! Fanchette!

FANCHETTE.

Madame, madame.

Mad. D'HAUTEFEUILLE.

La perruche que ces dames m'ont donnée a-t-elle à manger?

FANCHETTE.

Oui, madame, et je l'ai mise sur la fenêtre du corridor.

Mad. D'HAUTEFEUILLE.

J'avais peur que tu ne l'eusses oubliée. C'est qu'elle parle avec une facilité, une netteté!

SIMON, *à part.*

Elle a à qui ressembler.

Mad. D'HAUTEFEUILLE.

A quelle heure avez-vous dit que nous partirions?

DERMONT.

Madame!

Mad. D'HAUTEFEUILLE.

Cet oiseau est unique!.. ce n'est pas un homme qui l'aurait élevé comme ça! Allons, c'est convenu, nous partirons à l'heure que vous venez de dire... Ma fille, suivez-moi... Oh! la jolie perruche!.. la jolie perruche!

(*Elle entre avec sa fille dans son appartement.*)

DERMONT.

Allons!..

SIMON.

Monsieur, n'oubliez pas l'heure dont vous venez de convenir.

DERMONT.

C'est bon, c'est bon! (*il sort.*)

SCÈNE III.

SIMON, FANCHETTE.

SIMON.

Voilà une maîtresse femme! avec elle, il ne faut pas être maladroit pour placer son mot.

FANCHETTE.

Vous dites, mon parrain, qu'il ne faut pas être maladroit!

SIMON.

Ah! c'est toi!... (*à part.*) Qu'elle est gentille! et comme elle a l'air franc!

FANCHETTE.

Comme vous me r'gardez: mon parrain!... on dirait qu' vous m' mangez des yeux!

SIMON.

On dirait ça?

FANCHETTE.

En conscience, on le dirait!

SIMON, *à part.*

C'est le moment de savoir à quoi m'en tenir....

FANCHETTE.

On l'dirait plus que jamais.

SIMON.

Fanchette!

FANCHETTE.

Mon parrain?

SIMON.

Es-tu bien contente de servir Mlle Claire?

FANCHETTE.

Oui, mon parrain ; et vous, êtes vous, bien content de servir M. Dermont ?

SIMON.

Cela ne se demande pas... depuis quarante ans que je suis avec lui...

FANCHETTE.

C'est juste... mais il était garçon ; et à présent qu'il va être, vous savez bien, mon parrain...

SIMON.

Cela ne changera rien à sa manière d'être.

FANCHETTE.

On dit pourtant que l'mariage change bien un homme.

SIMON.

Et une femme aussi, Fanchette.

FANCHETTE.

Une femme !... ah ! je n'sais pas.

SIMON.

Certainement... et si tu voulais, tu saurais bientôt ce qu'il en est.

FANCHETTE.

Je n'demande pas mieux que d'savoir c'qu'il en est. Qu'est-ce qu'il faut faire pour ça ?

SIMON.

Il faut devenir...

FANCHETTE.

Quoi donc ?

SIMON.

Ma petite femme.

FANCHETTE.

Votre petite femme ! et comm'ça j'saurai c'qu'il en est... Ah ! ah ! ah !

SIMON.

Ça te fait rire ?

FANCHETTE.

Oh ! oh ! oh ! oui, ça m'fait bien rire !

SIMON.

Et pourquoi ?

FANCHETTE.

Air : *Vaud. de l'écu de six francs.*

De c' qu'est le mariage on grille
Par soi-même de s'assurer ;
Mais souvent une jeune fille
Ne prend un mari qu' pour pleurer.
Avec vous, moi je dois le dire...
Je ne prévois rien d' chagrinant,
Je suis sûre, en vous épousant,
Que j'aurais un mari pour rire.

SIMON.

Mais, mon âge ne te fait-il pas peur ?

FANCHETTE.

Oh ! j' suis brave.

SIMON.

J'ai cinquante-huit ans.

FANCHETTE.

Tant qu' ça ?... c'est beaucoup... vrai ! vous n' les paraissez pas ; je n' vous en aurais donné que cinquante-sept !...

SIMON.

Mais je ne t'en aimerai pas moins avec toute l'ardeur d'un jeune homme.

FANCHETTE.

Vous croyez ?

SIMON.

Tiens, donne ta main, et vois comme mon cœur bat !

FANCHETTE.

J'aim' mieux l' croire que d'y aller voir.

SIMON.

Permets-tu que ton parrain devienne ton époux ?

FANCHETTE.

Mon parrain est ben l' maître de d'venir tout ce qu'il lui plaira.

SIMON.

Et tu promets de l'aimer de toute ton âme ?

FANCHETTE.

Dame !

SIMON.

C'est qu'il ne faudrait pas que, par la suite...

FANCHETTE.

Qu'entendez-vous, par la suite? Est-ce qu'il doit y avoir une suite ?

SIMON.

Du tout, il ne doit pas y avoir de suite! Diable! j'allais lâcher quelque sottise !

FANCHETTE.

Ecoutez, mon parrain, si vous avez des regrets, il n'y aura rien de fait.

SIMON.

Non, ma Fanchette, non... tu seras ma ménagère... c'est une affaire conclue.... Je puis compter là-dessus, n'est-ce pas ?

FANCHETTE.

Oui, oui, oui; comptez là-dessus, comptez là-dessus.

SIMON.

Tu as dit oui ?

FANCHETTE.

Oui, oui, oui !

SIMON, *sautant de joie.*

Ah! je ne me sens pas d'aise !

FANCHETTE.

Tiens, j' l'ai fait sauter !

SIMON.

Air : *Ah! j'enragé.*

Quelle flamme (*bis.*)
Tout à coup passe en mon âme!
Quelle flamme, (*bis.*)
Que d'effet
Ce oui me fait?
Hors de moi, par ce oui-là
Tu me mets.

FANCHETTE.

Il m'inquiète!

SIMON.

Vraiment, j'en perdrai la tête.

FANCHETTE.

Il n' lui manquerait plus qu' ça.

SIMON.

Sans trembler, sans te contraindre,
Parle!

FANCHETTE.

C'est c' que j' fais aussi.
J' sais bien que j' n'ai rien à craindre
En vous disant toujours oui

ENSEMBLE.

Quelle flamme (*bis*)
Tout à coup passe en $\frac{\text{son}}{\text{mon}}$ âme!
Quelle flamme,
Que d'effet
Ce oui $\frac{\text{me}}{\text{lui}}$ fait.

SIMON.

Adieu, Fanchette... au revoir, ma petite femme.

FANCHETTE.

Oui, oui, oui!

SIMON.

Oh! maintenant, je suis sûr de mon fait. (*à part.*) Ah! monsieur Dermont, nous verrons, nous verrons! (*haut.*) Tu seras ma petite femme?

FANCHETTE.

Oui, oui, oui! (*Simon sort.*)

SCÈNE IV.

CLAIRE, FANCHETTE.

CLAIRE, *qui a entendu la promesse de Fanchette.*

Fi! fi! Fanchette, c'est affreux!

FANCHETTE.

Comment? c'est affreux!

CLAIRE.

Oui... oh! j'ai bien entendu ce que vous venez de promettre à Simon.

FANCHETTE.

Ah! vous écoutez, Mamzelle... mais, ça m'est égal; comme je n'me cachais pas...

CLAIRE.

Je vous conseille de vous en vanter... Pauvre l'Espérance! Ne vous souvenez-vous plus, Fanchette, que vous lui aviez juré de l'aimer toute la vie?

FANCHETTE.

Pardonnez-moi, Mamzelle... mais, qu' voulez-vous?... c' n'est pas d' l'Espérance qu'il m' faut, c'est du positif...

CLAIRE.

Epouser de gaîté d' cœur un homme qu'on n'aime pas!...

FANCHETTE.

Je n' dis pas qu' ce soit d' gaîté d' cœur.

CLAIRE.

Trahir, oublier ses sermens!

FANCHETTE.

Je n' dis pas qu' j'oublierai l'Espérance!

CLAIRE.

Comment?

FANCHETTE.

J'ai dit, oui; mais l'Espérance me reste toujours au fond du cœur... D'ailleurs M. Henry et son valet méritent-ils qu'on s' chagrine pour eux? Ils savent c' qui s'passe... après la lettre que nous leur avons envoyée... et une fameuse lettre, encore!... C'est moi qui l'ai écrite... ils devraient être ici!

CLAIRE.

Ainsi, tu crois qu'Henry!... il m'abandonnerait!... lui, qui s'était montré si tendre!...

FANCHETTE.

Et si pressé, quand il donnait l'signal avec ses trois coups dans la main.

CLAIRE.

Air: *Ah! que j'aurais été bien aise.*

Il me disait: ma chère Claire,
En toi combien je vois d'attraits!...
Nulle comme toi ne sait plaire!...
Et moi toujours je le croyais.
Ah! pour une autre, s'il m'oublie,
On aura beau, je le promets,
Me dire que je suis jolie...
Non, je ne le croirai jamais.

FANCHETTE.

Eh bien ! vous aurez tort ! A votr' place, moi, je l'croirais toujours.

CLAIRE.

Ah ! pourquoi l'ai-je vu ?...

FANCHETTE.

Pourquoi ?... La fill' du Préfet s' trouve dans la même pension qu' vous ; l' père donne un' fête... il d'mande qu' vous accompagniez sa fill'... un Préfet ! ça n' se refuse pas. Ces dames vous laissent aller au bal.... et une fois au bal, nous connaissons ça... Un joli amoureux vient vous inviter à danser... il vous dit qu' vous êtes charmante, vous donnez la main à votre cavalier...il jure qu'il vous aime, vous chassez... il d'mand' si vous l'aimez, vous balancez... il attend un' réponse, un tour de main... tout est fini... En dansant, l' cœur saute joliment !... on n' peut pas le r'tenir... c'est pas votr' faute...

SCÈNE V.

Les Mêmes, Mad. D'HAUTEFEUILLE.

Mad. D'HAUTEFEUILLE.

Fanchette ! Fanchette !... as-tu revu ma perruche ? comment se trouve-t-elle ?

FANCHETTE.

Oh ! ell' s' trouve bien ; ell' vient d' me l' dire...

Mad. D'HAUTEFEUILLE.

Qu'est-ce que tu dis donc ?

FANCHETTE.

Dam' !... j' lui ai d'mandé comm' ça : « T' portes-tu bien, Cocotte ? » et ell' m'a répondu : « Oui, oui, oui. »

CLAIRE, *à demi-voix à Fanchette.*

Comme toi, tout à l'heure à Simon.

Mad. D'HAUTEFEUILLE.

Pauvre bête !.... quelle intelligence !.... Va lui tenir compagnie ! va, va, petite, va !

FANCHETTE.

M'envoyer tenir compagnie à un' perruche ! c'est y bécasse ; ça !

(*Elle sort en exprimant son mécontentement par sa pantomime.*)

SCÈNE VI.

Mad. D'HAUTEFEUILLE, CLAIRE.

MAD. D'HAUTEFEUILLE, *très-vite.*

Pendant que M. Dermont est dehors, Claire, écoute-moi bien... Je n'aime pas à dire les choses deux fois... Le devoir d'une mère est de penser au bonheur de sa fille ; celui d'une fille, est d'obéir à sa mère... Je suis bonne mère, tu es bonne fille ; M. Dermont est un parti avantageux ; il me convient, il doit te convenir ; songe à recevoir ses propositions comme je le désire.

CLAIRE.

Bien, Madame, ne me grondez pas davantage.

MAD. D'HAUTEFEUILLE.

Te gronder !.... tu ne m'en donnes pas sujet ; mais, s'il le fallait, je ferais ton bonheur malgré toi.

Air : *Si Pauline est dans l'indigence.*

Tu seras heureuse, j'espère,
Et j'ai pris mes précautions.

CLAIRE.

Je le crois... mais ne puis-je faire
Au moins quelques réflexions ?

MAD. D'HAUTEFEUILLE.

Pour des réflexions, ma chère,
Fais m'en autant que tu voudras ;
Mais comme je suis bonne mère
Je ne les écouterai pas.

Ainsi, mademoiselle, je veux que vous vous trouviez heureuse d'épouser un homme qui vous offre une fortune considérable... je veux que vous paraissiez contente... et que sur le soin de posséder une maison brillante où je pourrai représenter dignement, vous n'ayez pas l'air de croire que je ne fais rien pour vous... je veux...

SCÈNE VII.

Les Mêmes, DERMONT.

MAD. D'HAUTEFEUILLE.

Ah! vous voilà, enfin... vous avez bien tardé!

DERMONT.

J'ai rencontré de vieilles connaissances.

MAD. D'HAUTEFEUILLE.

Et vous êtes si cher à ceux qui vous connaissent.

DERMONT.

Et notre aimable Claire?

MAD. D'HAUTEFEUILLE.

Claire sait vous apprécier.

DERMONT.

Laissez-la me répondre.

CLAIRE.

J'obéirai dans tout ce que ma mère me commandera.

DERMONT.

En pareilles circonstances, de bons parens ne commandent pas, ils proposent, ils conseillent; mais commander!...

MAD. D'HAUTEFEUILLE.

Comment, monsieur!

DERMONT.

Ecoutez donc!

Air: *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

Ceci me regarde, madame.
Un homme, quand il est prudent,
Avant que de prendre une femme,
Doit avoir son consentement.
Si non, par la suite, il se prive
Du droit d'être aimé, respecté;
Et quelque chose qu'il arrive,
Il a ce qu'il a mérité.

MAD. D'HAUTEFEUILLE.

Mais...

DERMONT, *l'interrompant.*

Ecoutez, ma chère Claire.

CLAIRE, *à part.*

Il a l'air si bon! si je pouvais lui faire comprendre...

DERMONT, *remarquant qu'elle lève les yeux sur sa mère comme pour la consulter.*

Ne regardez que moi.... je ne suis pas jeune.

CLAIRE, *timidement.*

Non, monsieur.

DERMONT.

Je ne suis pas élégant...

CLAIRE, *de même.*

Non, monsieur.

DERMONT.

Je ne suis pas beau garçon.

CLAIRE.

Non, mon...

Mad. D'HAUTEFEUILLE, *qui a dû paraître souffrir pendant le dialogue précédent, l'arrête tout à coup.*

Vous tairez-vous?

DERMONT.

Cependant, avec la fortune et les qualités que je me connais, je n'ai pas cru impossible qu'une jeune personne sage et bien élevée parvint à m'aimer de cet amour constant et tranquille, le seul peut-être qui puisse rendre les mariages heureux... qu'en pensez-vous?

Mad. D'HAUTEFEUILLE, *voyant que Claire se tait.*

Eh bien! que faites-vous donc?

CLAIRE.

Je me tais, ma mère.

Mad. D'HAUTEFEUILLE.

Vous vous taisez!

DERMONT.

Ne pouvez-vous me faire connaître si votre tendresse...

CLAIRE.

Pardon, monsieur.

Air: *Des Oies du Frère Philippe.*

Je sais m'exprimer sans détours
Auprès de mes jeunes amies;
Je sais répondre à leurs discours,
Et même à leurs espiègleries

Mais en ce moment, par malheur,
J'éprouve un embarras extrême,
Je ne sais comment faire, Monsieur,
Pour vous dire que je vous aime.

MAD. D'HAUTEFEUILLE.

Vous voilà rassuré... enfin je puis parler!

DERMONT.

Du tout! du tout!.. elle ne sait comment faire, et je prétends savoir...

MAD. D'HAUTEFEUILLE.

Entendez-moi donc!

DERMONT.

C'est elle que je veux entendre!... que diable! c'est avec elle que je dois me marier et non pas avec vous.

Air : *Mais elle était simple au village.*

Je vous aime de tout mon cœur.

CLAIRE.

Ah! de vous je suis trop chérie.

DERMONT.

Je veux faire votre bonheur.

CLAIRE.

Ah! Monsieur, je vous remercie!

MAD. D'HAUTEFEUILLE.

Elle est franche.

DERMONT.

Je le verrai.
Expliquez-vous donc sans mystère.
Vous m'aimerez?

CLAIRE.

Je tâcherai.

MAD. D'HAUTEFEUILLE.

Vous l'épouserez!...

CLAIRE.

Oui, ma mère.

DERMONT.

Ainsi, ma chère Claire, vous êtes contente?

MAD. D'HAUTEFEUILLE.

Et comment ne le serait-elle pas? réponds.

CLAIRE.

Oui, monsieur, je le suis.

DERMONT.

C'est de son plein gré?

Mad. D'HAUTEFEUILLE.

Sans doute... on ne saurait imaginer un mariage plus au gré de tout le monde.

DERMONT.

Je puis l'assurer qu'elle n'aura pas lieu de s'en repentir... mais quelque chose que je fasse pour elle, ses belles qualités la rendent digne encore d'une plus grande fortune.

Mad. D'HAUTEFEUILLE, *Elle tend les bras à sa fille.*

Viens, Claire, viens, ma fille, viens ici.

CLAIRE. *Elle se jette dans les bras de sa mère.*

Oh! ma mère!

Mad. D'HAUTEFEUILLE.

Vois-tu combien je t'aime et combien je cherche ton bonheur? Je n'ai d'autre désir que de te voir bien établie.

CLAIRE.

Je le sais.

Mad. D'HAUTEFEUILLE.

Ah! tu ne sais pas à quel point ta mère te chérit!

DERMONT, *avec effusion.*

Quelle femme je vais avoir! et comme je vais être aimé!.. mais qu'est-ce donc que j'ai dans les yeux... j'ai là... malgré moi... sortons, sortons d'ici, de peur qu'il ne vienne quelqu'un; et qu'on ne nous trouve pleurant tous les trois.

Mad. HAUTEFEUILLE.

Vous avez raison. (*Elle sort avec Dermont.*

SCÈNE VIII.

CLAIRE, FANCHETTE, *avec un oreiller sous le bras.*

FANCHETTE, *arrêtant Claire au moment où elle rentre avec sa mère et Dermont.*

Mademoiselle! st! st! st! mademoiselle.

CLAIRE.

Que veux-tu, Fanchette?

FANCHETTE.

Avez-vous dit?.. vous savez bien!..

CLAIRE.

Va, Fanchette, je suis bien malheureuse! (*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

FANCHETTE, L'ESPERANCE, *une valise sur l'épaule.*

FANCHETTE, *sans voir l'Espérance.*

Bien malheureuse? allons, elle a dit oui... mais portons cela dans notre chambre.

L'ESPÉRANCE, *sans voir Fanchette, il dépose sa valise.*

Enfin il est donc décidé que nous nous reposerons, on dit qu'il n'y a pas de place; mais nous en trouverons... Diable! avec quelle vîtesse nous sommes venus! et quelle secousse!

FANCHETTE, *ne pouvant ouvrir la porte de sa chambre.*

Maudite serrure!

L'ESPÉRANCE.

Tiens! une jeune fille... voici une aventure... ma belle enfant?..

FANCHETTE, *sans retourner la tête.*

Qu'est-ce?

TOUS DEUX.

Que vois-je?..

L'ESPÉRANCE.

Fanchette!

FANCHETTE.

L'Espérance!

(*Elle se jette dans ses bras et laisse tomber son oreiller.*)

Mais qu'est-ce que j'fais donc?.. et mon oreiller qu'est par terre! (*Elle le ramasse et le jette dans sa chambre.*)

L'ESPÉRANCE.

Que me donneras-tu pour être arrivé si vîte?

FANCHETTE, *levant la main comme pour lui donner un soufflet.*

Ah! c'est vrai, j'te dois quelque chose!

L'ESPÉRANCE.

Alte-là, tu te trompes de monnaie!

FANCHETTE.

Après la lettre que je t'ai écrite, t'faire attendre plus d'un jour!

L'ESPÉRANCE.

Et la revue de l'inspecteur qu'il a fallu passer! ce n'est que ce matin que nous sommes partis de Lille... trente lieues en huit heures! Heureusement que mon maître me laissait de temps en temps derrière lui pour avaler quelques verres de vin!

FANCHETTE.

Air: *Traitant l'Amour sans pitié.*

Je te reconnais bien là.
Quelque soit l'motif qui t' presse,
Mon pauvre garçon, sans cesse,
L' plaisir de boir' t'arrêt'ra.

L'ESPÉRANCE.

La chose est bien naturelle,
Car ma passion est telle,
Qu'en mon cœur tendre et fidèle,
J'ai tout le feu des amours!
Ce feu, rien ne le modère;
Et Fanchette, rien n'altère
Comme de brûler toujours.

FANCHETTE.

Est-il aimable! est-il aimable! est-il aimable!

L'ESPÉRANCE.

Ah çà! toi, tu m'aimes toujours?

FANCHETTE.

Tiens! si je t'aime... j'crois bien! quand j'ai eu peur de n' plus te r'voir, j'avais tant d' chagrin que j'aurais pris le premier venu.

L'ESPÉRANCE.

Ah! par exemple, c'est m'aimer par trop! il ne faut pas que le désespoir te fasse faire de ces choses-là... il faut prendre garde à ça.

FANCHETTE.

A présent qu' te v'là, j'y prendrai garde!

L'ESPÉRANCE.

Tu n'épouseras que moi?

FANCHETTE.

Oui, oui, oui.

L'ESPÉRANCE.

C'est que tu ne m'en dis rien.

FANCHETTE.

Ça va sans dire... (*à part.*) Ah! l'bon oui que j'ai donné à mon parrain!

L'ESPÉRANCE.

Et le futur qu'on nous oppose est-il ici?

FANCHETTE, *montrant une chambre.*

V'là son logement.

L'ESPÉRANCE.

Eh bien! mon maître va le faire déloger.

FANCHETTE.

V'là la chambre d'la mère et v'là la nôtre.

L'ESPÉRANCE.

La nôtre, dis-tu?

FANCHETTE.

Celle de mademoiselle et la mienne.

L'ESPERANCE.

Ah! ah! bien; j'entends. Au revoir. Je vais rejoindre mon maître. Le trouver, l'avertir que vous êtes ici, revenir près de toi, quoique je puisse à peine me remuer; tout cela ne sera que l'affaire d'un instant... seulement un baiser pour prendre courage.

FANCHETTE.

C'est ça, comme un verre de vin pour continuer ta route!

L'ESPÉRANCE.

Oui, ça m'est nécessaire. (*Il l'embrasse.*)

FANCHETTE, *criant et se débattant.*

Ah! c'est des bêtises, ça.

L'ESPÉRANCE.

Crie si tu veux!.. c'est emporté!.. (*Il sort.*)

SCÈNE X.

CLAIRE, FANCHETTE.

FANCHETTE.

Est-il vif! est-il vif!...

CLAIRE.

Ah! Fanchette... je suis désespérée.

FANCHETTE.

Je suis dans une joie!

CLAIRE.

Méchante!

FANCHETTE.

C'est qu' vous ne savez pas!...

CLAIRE.

Quoi?

FANCHETTE.

Il est ici.

CLAIRE.

Henry?

FANCHETTE.

L'Espérance!

CLAIRE.

Est il possible?...

FANCHETTE.

Il vient vous délivrer de son rival... vous vous marierez avec lui, et moi, j'épouserai l'Espérance!..

CLAIRE.

L'Espérance!.. oh! non, tu as promis à Simon!

FANCHETTE.

Mais vous avez bien promis à M. Dermont.

CLAIRE.

C'était malgré moi... au lieu que toi!

FANCHETTE.

C'est vrai... j'ai dit oui sans y être forcée; mais c'était parce que je craignais de perdre l'Espérance... et puis ce oui-là ne m'engage à rien... il y avait un sous-entendu.

CLAIRE.

Qu'est-ce que c'est que ça, un sous-entendu?

FANCHETTE.

Oui, oui, un sous-entendu... quand mon parrain m'a demandé si je voulais bien l'épouser, et que je lui ai répondu oui, c'était oui, si je n'en trouve pas un qui me plaise mieux; au lieu que quand l'Espérance m'a demandé si je voulais qu'il fut mon mari, et que je lui ai répondu oui... c'était oui, parce que je n'en peux pas trouver un qui me plaise mieux. Vous comprenez, mamselle, qu'il y a un' grand' différence entre ces deux oui-là?.. n'badinons pas, le oui de mon parrain n'était qu'un oui de précaution!

CLAIRE.

Je n'entends rien à toutes ces différences.

FANCHETTE.

Cependant...

Air: *Sans Simplesse.* (de Thibaut.)

Du silence,
On s'avance,
De plaisir mon cœur ravi,
Bat d'avance
Et s'élance,
Et me dit que c'est Henri.

Ensemble.

CLAIRE.

Du silence,
On s'avance,
De plaisir mon cœur ravi,
Bat d'avance,
Et s'élance,
Et me dit que c'est Henri.

FANCHETTE.

Du silence!
On s'avance.
De plaisir mon cœur ravi,
Bat d'avance,
L'Espérance
Doit être tout près d'ici.

Mad. D'HAUTEFEUILLE, *de sa chambre.*

Claire! Claire!.. Fanchette! Fanchette!

CLAIRE.

Ciel! ma mère...

FANCHETTE.

On y va! (*à Claire*) Rassurez-vous, j'vais lui faire quelqu'histoire?

Mad. D'HAUTEFEUILLE.

Fanchette!.. Fanchette!

(*Elle entre chez Mad. d'Hautefeuille.*).

SCÈNE XI.

CLAIRE, HENRY, L'ESPERANCE. *Ces deux derniers entrent au moment où Fanchette passe chez Mad. d'Hautefeuille.*

HENRY, *vivement à Claire.*

Suite de l'air.

Ah! Claire, combien je t'aime!

CLAIRE, *craignant que sa mère n'entende!*

Monsieur!... que me voulez-vous?

HENRY, *stupéfait.*

Quel motif?... surprise extrême!...

CLAIRE, *allant à lui avec amour.*

Ma mère est là près de nous.

(*Henry et l'Espérance se retirent.*)

FANCHETTE, *sortant de chez Mad. d'Hautefeuille.*

Confiance,
Espérance,
Votre mère écrit: ainsi
Plus de transe,
Faut qu'elle pense...
Ça sera long, Dieu merci!

HENRY, *de l'endroit où il s'est retiré.*

Que d'attraits! je les admire.
En toi, tout sait me toucher!...
Mais de si loin que se dire?

CLAIRE, *naïvement.*

Vous pouvez vous approcher.

(*Henry, l'Espérance se rapprochent de Claire et de Fanchette.*)

ENSEMBLE.

HENRY.

Confiance,
Espérance,
Claire me rappelle... ainsi,
Plus de transe,
De souffrance,
Tout est plaisir pour Henry.

L'ESPÉRANCE.

Confiance,
Espérance,
Voilà ma Fanchette... ainsi
Plus de transe,
De souffrance,
Car tout est plaisir ici,

CLAIRE.

Confiance,
Espérance,
Quel bonheur j'éprouve ici!
Plus de transe,
De souffrance,
Tout est plaisir près d'Henry.

FANCHETTE.

Confiance,
L'Espérance
Est près de moi, Dieu merci!
Plus de transe,
De souffrance,
Tout devient plaisir ici.

(*Mad. d'Hautefeuille sonne violemment.*)

CLAIRE.

Ah! mon Dieu!

FANCHETTE.

Allons, ell' sonne à présent... on ne peut pas êtr' un instant sans être dérangé.. (*On sonne de nouveau.*) On y va!.. (*à L'Espérance.*) Toi, va surveiller par-là... moi, par ici.

L'ESPÉRANCE, *imitant Fanchette.*

On y va. (*Il sort.*)

FANCHETTE.

A présent, mamzelle, dites oui sans y être forcée.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XII.

CLAIRE, HENRY.

CLAIRE.

Henry, nous voilà réunis!.. mais demain!..

HENRY.

Demain... nous le serons pour toujours... Vous allez à Paris! je vous y suis. Vous n'aimez pas le mari qu'on vous destine... on vous le donne parce qu'il est riche... Je le serai quand je voudrai; j'ai un oncle respectable à qui je dois tout, qui m'a servi de père, qui a une fortune considérable... dont je suis l'unique héritier... le meilleur des oncles... il applanira toutes les difficultés... et si les raisons qu'il donnera à votre mère sont inutiles, j'en ferai valoir d'autres auprès du prétendu.

CLAIRE.

Henry, je crains bien!...

HENRY.

Vous craignez! ah! si vous m'aimiez!..

CLAIRE.

Si je vous aimais, ingrat!

Air: *Romance de la Lampe.*

Pour lire en mon âme,
Ah! regarde-moi!...
Dans mes yeux, je croi,
Tu verras ma flamme.
Faut-il qu'en ce jour
Aux soupçons tu cèdes,
Lorsque tu possèdes
Mon premier amour.

(*La rampe se baisse à demi, et les coulisses du Théâtre cessent d'être éclairées de manière à ce que l'on voie que la nuit arrive.*

HENRY.

Est-il bien vrai?

CLAIRE.

Oh! oui.

SCÈNE XIII.

Les Mêmes, FANCHETTE, ensuite L'ESPÉRANCE,

FANCHETTE.

Bon, j'arrive sur le oui... celui-là part du cœur... Mamzelle! mamzelle! je viens d'servir le souper, et j'vais chercher la perruche dans l'corridor.

L'ESPÉRANCE.

Monsieur! monsieur! le souper vous attend....

CLAIRE, *à Henry.*

Adieu... à demain... (*elle sort.*)

(*La rampe se baisse tout à fait.*)

SCÈNE XIV.

HENRY, L'ESPERANCE, FANCHETTE.

FANCHETTE, *allant dans le fond du Théâtre.*

Tenez, M. Henry, voilà votre rival qui vient avec son domestique (*Elle disparaît rapidement.*)

HENRY.

Mon rival! parbleu, nous allons nous rencontrer!

L'ESPÉRANCE.

Oui, monsieur... nous le tuerons s'il le faut.

HENRY, *apercevant Dermont.*

Ciel! mon oncle!

L'ESPÉRANCE, *de même.*

Aye, aye.

SCÈNE XVI.

Les Précédens, DERMONT, SIMON, *avec un flambeau.*

La rampe se lève aux trois quarts, mais le théâtre continue à rester dans l'ombre.

DERMONT, *surpris à la vue de Henry et de l'Espérance.*

Est-il possible? Henry!

HENRY, *à part.*

C'est lui, tout est perdu!..

L'ESPÉRANCE, *bas à Henry.*

Dites donc, monsieur, je crois que nous ne le tuerons pas. (*Voyant Simon qui les regarde la chandelle à la main.*) Allons, il passe l'inspection!

SIMON, *à Dermont.*

Ce sont bien eux.

DERMONT, *à Henry.*

Vous à Amiens, monsieur?

HENRY.

Mon cher oncle!

DERMONT.

Que venez-vous y faire?

HENRY.

Si vous vous fâchez...

DERMONT.

Que venez-vous y faire?

L'ESPÉRANCE, *à part.*

Il n'en démordra pas... il veut savoir ce que nous venons faire.

DERMONT.

Pourquoi es-tu ici?

L'ESPÉRANCE.

Parce qu'il vous aime bien.

DERMONT, *l'interrompant.*

Toi, je ne te demande rien. (*A Henry.*) Pourquoi as-tu quitté Lille sans que je le sache?

L'ESPÉRANCE, *à part.*

Oui, cherche pourquoi!

DERMONT.

As-tu fait quelque folie? sont-ce des dettes? est-ce quelque désagrément avec tes chefs? Henry, mon fils, tire-moi d'inquiétude!

HENRY, *à part.*

Et je ne puis parler!

L'ESPÉRANCE.

Tout cela n'est autre chose que...

DERMONT, *vivement.*

Tais-toi. (*Il prend Henry par la main.*) Viens ici... dis-moi pourquoi ma présence te cause-t-elle tant de trouble?

HENRY.

L'étonnement de vous trouver dans cette ville, quand j'espérais vous surprendre à Paris...

L'ESPÉRANCE.

Voilà. (*à part.*) Bien trouvé.

Air : *Vaud. de la Partie Carrée.*

Henry, je sais trop m'y connaître,
Vous me trompez, et ce prétexte est faux ;
Se peut-il donc qu'on officier soit maître
Quand il lui plaît de quitter ses drapeaux?

HENRY.

En les quittant, mon oncle, je vous prouve
Que pour nous tous la paix règne à présent,
Car le danger chez nous jamais ne trouve
Un officier absent.

DERMONT.

Ces motifs ne valent rien.

L'ESPÉRANCE, *à part.*

Il n'est jamais content.

DERMONT, *à part.*

Venir ici quand je veux lui cacher mon mariage! (*haut.*) maintenant il faut partir à l'instant même.

HENRY.

Mais, mon oncle...

DERMONT.

Il n'y a pas de mais... vous ne pouvez passer la nuit ici.

L'ESPÉRANCE.

Pardonnez-moi, d'autant plus que nous sommes très-fatigués; à peine pouvons-nous faire un pas.

DERMONT.

Eh bien! vous vous reposerez dans une auberge du faubourg.

L'ESPÉRANCE.

Mais notre souper, (*à son maître.*) monsieur?

HENRY.

Obéis à mon oncle.

DERMONT.

Simon, descends avec lui, et ne reviens qu'après les avoir vus partir.

(*L'Espérance sort en soupirant et en emportant les effets de son maître. Jeu de scène entre lui et Simon.*)

SIMON.

Allons, leste!..

SCÈNE XVI.

HENRY, DERMONT.

DERMONT, *retenant Henry avec bonté.*

Tu m'en veux, Henry? tu me trouves bien sévère?... et cependant je ne suis que ton meilleur ami... ne suis-je pas ton père, ne l'ai-je pas toujours été?

HENRY.

Je ne l'oublierai jamais! je sens que je ne puis rester sans manquer à l'honneur, à la reconnaissance.

DERMONT.

Bien; et à la pointe du jour, à cheval!

HENRY.

Adieu, Monsieur. (*Il va pour s'éloigner.*)

DERMONT.

Sans embrasser ton oncle?

HENRY.

Je craignais...

DERMONT.

Oublions le passé! je me suis un peu fâché d'abord; mais à présent tout est fini. Henry, mon fils, ne me donne plus de chagrins. Comporte-toi toujours en homme de bien! et sois sûr... (*l'embrassant.*) Allons, allons, va-t-en!

HENRY.

Et je la quitte... et je la perds à jamais! (*il sort.*)

SCÈNE XVII.

DERMONT, ensuite CLAIRE et FANCHETTE.

DERMONT, *après l'avoir regardé partir.*

Il m'en a coûté... mais! il le saura plus tard! cela vaut mieux. D'ailleurs quand la chose sera faite, peu importe!..

SCÈNE XVIII.

DERMONT, SIMON.

SIMON.

Monsieur, ils se sont éloignés.

DERMONT.

Aimable garçon! toujours ce respect pour son oncle, toujours la même soumission!

(*Il porte la main à ses yeux et sort. Simon le regarde sortir.*)

SCÈNE XIX.

SIMON, CLAIRE, *un bougeoir à la main.*

CLAIRE, *apercevant Simon.*

Ah! je croyais Fanchette ici.

SIMON.

Vous l'attendez, mademoiselle? moi je ne sais pas encore où j'établirai mon bivouac. Il y a tant de monde dans cette auberge; il vient cependant de partir deux voyageurs.

CLAIRE.

Deux!

SIMON.

Oui, mademoiselle; un officier et son domestique.

CLAIRE.

Un officier qui était ici?

SIMON.

Ah! mon dieu! Ici même, dans cette chambre... ils étaient arrivés aujourd'hui.

CLAIRE, *à part.*

Se peut-il?

SIMON.

Je viens de les voir partir.

CLAIRE, *à part.*

MORCEAU.

Air ; *de Doche.*

Ils sont partis !
Henry !... lui que j'adore !
Je ne sais où j'en suis,
Et je ne puis le croire encore.
(*A Simon.*)
Ils sont partis ?

SIMON.

Ils sont partis.

(*A part*) Que lui fait donc cette nouvelle?
(*Haut*) Bonne nuit, mademoiselle.
(*Fausse sortie.*)

SCÈNE XX.

FANCHETTE, *accourant et hors d'elle-même.*

Mamzelle! mamzelle! ah! qu'ai-je vu!
Je suis à moitié morte!

SIMON.

Voyons, qu'as-tu donc vu,
Pour crier de la sorte?

FANCHETTE.

Rien.

SIMON.

Rien?

FANCHETTE, *embarrassée.*

Si fait, j'ai vu, j'ai, je crois, entendu.

SIMON.

Quoi?

FANCHETTE.

Je n' puis vous le dire;
Ce corridor... il est si noir!...

SIMON,

Raison de plus pour n'y rien voir!
(*A part.*) La peur lui donne le délire.

FANCHETTE, *passant du côté de Claire.*

Ils sont partis!

SIMON.

Tu dois reprendre tes esprits,
Et commencer à te remettre?

FANCHETTE.

Oui, mon parrain.

SCÈNE XVII.

DERMONT, ensuite CLAIRE et FANCHETTE.

DERMONT, *après l'avoir regardé partir.*

Il m'en a coûté... mais! il le saura plus tard! cela vaut mieux. D'ailleurs quand la chose sera faite, peu importe!..

SCÈNE XVIII.

DERMONT, SIMON.

SIMON.

Monsieur, ils se sont éloignés.

DERMONT.

Aimable garçon! toujours ce respect pour son oncle, toujours la même soumission!

(*Il porte la main à ses yeux et sort. Simon le regarde sortir.*)

SCÈNE XIX.

SIMON, CLAIRE, *un bougeoir à la main.*

CLAIRE, *apercevant Simon.*

Ah! je croyais Fanchette ici.

SIMON.

Vous l'attendez, mademoiselle? moi je ne sais pas encore où j'établirai mon bivouac. Il y a tant de monde dans cette auberge; il vient cependant de partir deux voyageurs.

CLAIRE.

Deux!

SIMON.

Oui, mademoiselle; un officier et son domestique.

CLAIRE.

Un officier qui était ici?

SIMON.

Ah! mon dieu! Ici même, dans cette chambre... ils étaient arrivés aujourd'hui.

CLAIRE, *à part.*

Se peut-il?

SIMON.

Je viens de les voir partir.

CLAIRE, *à part.*

MORCEAU.

Air ; *de Doche.*

Ils sont partis !
Henry !... lui que j'adore !
Je ne sais où j'en suis,
Et je ne puis le croire encore.
(*A Simon.*)
Ils sont partis ?

SIMON.

Ils sont partis.
(*A part*) Que lui fait donc cette nouvelle?
(*Haut*) Bonne nuit, mademoiselle.
(*Fausse sortie.*)

SCÈNE XX.

FANCHETTE, *accourant et hors d'elle-même.*

Mamzelle! mamzelle ! ah! qu'ai-je vu !
Je suis à moitié morte!

SIMON.

Voyons, qu'as-tu donc vu,
Pour crier de la sorte ?

FANCHETTE.

Rien.

SIMON.

Rien?

FANCHETTE, *embarrassée.*

Si fait, j'ai vu, j'ai, je crois, entendu.

SIMON.

Quoi?

FANCHETTE.

Je n' puis vous le dire ;
Ce corridor.... il est *si noir!*....

SIMON,

Raison de plus pour n'y rien voir !
(*A part.*) La peur lui donne le délire.

FANCHETTE, *passant du côté de Claire.*

Ils sont partis !

SIMON.

Tu dois reprendre tes esprits,
Et commencer à te remettre?

FANCHETTE.

Oui, mon parrain.

(*Bas à Claire.*)
Ils sont partis!... j'ai d' la fenêtre
Entendu l' valet dire au maître :
« De Lill' reprenons le chemin ! »

CLAIRE, *bas à Fanchette.*

Il m'abandonne! l'infidèle!

Mad. D'HAUTEFEUILLE, *à la porte de sa chambre, en toilette de nuit et un bougeoir à la main.*

Eh bien ! eh bien ! mademoiselle,
Comment vous êtes encor là?
Vous coucherez-vous?

FANCHETTE, *vivement.*

On y va.

DERMONT, *à la porte de sa chambre, en robe de nuit et un bougeoir à la main.*

Simon, Simon.

SIMON.

Quoi? me voilà.

Mad. D'HAUTEFEUILLE, *à Dermont.*

Ah ! c'est vous que je vois paraître?

DERMONT, *saluant.*

Madame, j'ai bien l'honneur d'être...

CLAIRE, *à part.*

Quoi! le bonheur me fuit déjà!

Mad. D'HAUTEFEUILLE.

Voisin, il est bien tard déjà;
Mais demain on se reverra.

DERMONT.

Voisine, il est bien tard déjà;
Mais demain on se reverra.

FANCHETTE, *à part.*

L'Espérance, il est vrai, s'en va,
Mais mon parrain est toujours là,
Oh! le bon parrain que j'ai là!

SIMON.

Bonne nuit, mademoiselle.

CLAIRE, *à part.*

Il m'abandonne, l'infidèle!
Ah! plus d'espoir!

TOUS.

Bonsoir, bonsoir, bonsoir, bonsoir, bonsoir.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Il fait nuit. Sur la table sont le flambeau à deux branches, dont la lumière est éteinte, et la cage de la perruche.

SCÈNE PREMIÈRE.

Les Mêmes, FANCHETTE, ensuite MAD. D'HAUTEFEUILLE et DERMONT.

DERMONT, SIMON *endormi sur un fauteuil, et la tête appuyée sur la table, est enveloppé dans une espèce de manteau.*

DERMONT, *sort de sa chambre, avec un bougeoir à la main, et la rampe se lève au trois quarts.*

C'est une chose singulière!... il m'est impossible de dormir... J'ai beau me dire qu'à mon âge on doit être plus raisonnable, l'amour me tient éveillé comme un jeune homme... (*Il aperçoit Simon.*) Mais, lui, comme il repose tranquillement!... n'allons pas le réveiller. (*Simon s'étend, et manque de tomber.*) Qu'est-ce? prends garde de tomber, mon ami.

SIMON.

Eh! quoi! vous, ici, Monsieur?

DERMONT.

Oui; je ne sais pourquoi je n'ai pu fermer l'œil de la nuit... je suis si agité!

SIMON.

Eh bien! moi, quoique mon lit soit un peu dur, j'ai dormi comme un millionnaire...

DERMONT.

Dis que tu as dormi comme un brave homme, qui n'a ni ambition, ni inquiétude...

Air : *Que d'entretenir vos pages.*

Pour le riche dur, orgueilleux,
L'heure du repos est terrible :
Ce n'est qu'en faisant des heureux
Que l'on goûte un sommeil paisible.

SIMON.

Aussi, Monsieur, près de m'unir
A jeune femme qui sait plaire,
Moi, j'ai pensé pour m'endormir
Aux heureux que j'allais faire.

DERMONT.

Ah ! ah ! et cela t'a fait plaisir ?

SIMON.

Oui ; et au milieu de tout cela, je pense à M. Henry... Si vous aviez vu dans quelle douleur je l'ai laissé !

DERMONT.

Il l'a fallu... sa présence aurait tout dérangé... il doit être en route maintenant.

SIMON.

Quelle heure est-il donc ?

DERMONT.

Il est près de trois heures. (*On entend frapper trois coups dans la main.*) Qu'est-ce que j'entends là ? (*L'heure sonne.*)

SIMON.

Trois heures qui sonnent à l'horloge de la cathédrale.

DERMONT.

Non ; j'ai entendu...

SIMON.

En ce cas, c'est quelqu'un qui passe dans la rue.

(*On recommence à frapper dans la main.*)

DERMONT.

Non, te dis-je ; silence !

SIMON.

Ceci ressemble à un signal. Je parierais que c'est quelqu'intrigue avec la fille d'auberge... elles sont sujettes à caution.

DERMONT.

L'éducation ne peut pas régler leurs démarches.

(*Claire et Funchette ouvrent la porte de leur chambre et sortent.*)

SIMON.

Monsieur, je crois qu'on ouvre une porte.

DERMONT, *étonné.*

Hein ?... souffle la lumière. (*La rampe se baisse.*)

SIMON, *indiquant la chambre de Claire et de Fanchette.*
C'est celle de cette chambre.

DERMONT.

Tu crois ?

SIMON.

Eh ! j'entends une robe de femme qui effleure le plancher.

DERMONT.

Ecoute.

SCÈNE II.

Les Mêmes, CLAIRE, FANCHETTE.

FANCHETTE.

C'est le signal !...

CLAIRE.

J'ai peine à me diriger dans l'ombre.

FANCHETTE.

Suivez le mur .. à tâtons.

CLAIRE.

Si ce n'était pas lui ?

FANCHETTE.

Trois coups dans la main, ça ne peut pas être autre chose...

(*On frappe de nouveau dans la main, et beaucoup plus fort.*)

CLAIRE.

Oui, c'est lui !... mon Dieu !... va, réponds !... quel bonheur !... c'est lui...

(*Fanchette va à la fenêtre, et frappe trois coups dans ses mains.*)

SIMON.

Entendez-vous, Monsieur ?

DERMONT.

Je crois qu'oui.

SIMON.

Et qu'en dites-vous ?

DERMONT.

Tais-toi.

SIMON.

Ce n'est pourtant pas l'éducation qui lui manque.

CLAIRE, *se mettant à la fenêtre; Fanchette reste derrière elle.*
Vous êtes là ?... bon !... mais, que venez-vous faire ? pourquoi avez-vous quitté cette auberge ?... Fanchette, prends bien garde, surtout ; et si tu entendais du bruit !...

SIMON.

Monsieur, cela vous regarde... je vous l'avais prédit!...

CLAIRE, *à la fenêtre, et causant avec quelqu'un.*

Air : *Si je fais un commerce prospère.*

Partir, dites-vous est pénible!...
Mais il le faut... Qui, vous, me fuir?
Ne plus nous voir!... est-ce possible?
Ah! pourrez-vous y consentir?
Une lettre... Mais comment faire?...
Jetez-la...

SIMON.

Bien! c'est en bon train...

Une lettre, à laquelle on a attaché une pierre, tombe avec bruit sur le théâtre.

DERMONT.

Une lettre!... C'est une pierre!...

SIMON, *ironiquement.*

Qu'on jette dans votre jardin!...

FANCHETTE.

Quant à moi, je n'veux pas d'lettre. Si tu m'aimes, j'te défends d'partir... entends-tu?

SIMON.

C'est Fanchette, Monsieur, c'est Fanchette!

DERMONT.

Qu'importe?

SIMON.

Ça me regarde à présent; je veux crier.

(*Dermont veut l'arrêter; il lui échappe, rencontre la table, fait sauter la cage qui était dessus et tombe avec elle.*)

FANCHETTE, *effrayée.*

Il y a du monde ici... fuyons.

CLAIRE.

Fanchette, attends donc!.. conduis moi!..

FANCHETTE.

Allons. (*Elle se heurte contre Simon qui se relève.*) Ah!... (*Elle crie.*)

CLAIRE.

Quel malheur!

(*Elles entrent dans leur chambre.*)

SCÈNE III.

DERMONT, SIMON.

DERMONT.

Quel cri ai-je entendu?

SIMON.

C'est celui d'un de nos fantômes qui s'est heurté contre moi, et qui probablement s'est évanoui de peur.

DERMONT.

Voilà ce que c'est que de ne pouvoir se commander... si tu m'en avais cru, elles seraient encore ici et nous en saurions davantage.

SIMON.

J'en sais bien assez comme ça... la perfide!..

Air : *de l'Avare.*

Croyez donc à l'amour des femmes !

DERMONT.

Ah! combien j'étais insensé !

SIMON.

Si jeune elle avait d'autres flammes !

DERMONT.

On m'avait déjà devancé.
A seize ans devais-je m'attendre
Que j'arriverais le dernier...

SIMON.

Mais pour arriver le premier
A quel âge faut-il les prendre ?

DERMONT.

Approche de la fenêtre, et regarde à terre si tu ne trouves pas un papier...

SIMON, *cherchant.*

Je ne trouve rien... j'étouffe de colère... si fait, je la tiens... la voilà, cette lettre qu'on a jetée dans votre... dans notre jardin.

DERMONT.

Donne... et descends chercher de la lumière...

SIMON.

Gardez bien la lettre, toujours...

SCÈNE IV.

DERMONT, *seul.*

A qui dois-je m'en prendre?.. quel est le coupable? elle, sa mère ou moi; sur qui, sur qui doit tomber cette colère que, malgré tous mes efforts, je ne puis réprimer.

Air : *d'Aristipe.*

Combien je la trouve charmante!...
Dermont, sois donc de bonne foi!
Plus elle est jeune et séduisante,
Et moins elle est faite pour toi.
C'est vrai... l'âge me le rappelle...
Je touche à l'hiver de mes ans;
Mais il me semblait auprès d'elle,
Que je revenais au printemps.

Et me voilà jaloux! jaloux! moi, c'est impossible!... mais cette agitation que j'éprouve, cette indignation, ces désirs de vengeance... Silence! silence... Dermont, forcez-les à se taire!.. voilà encore... oui. (*Il se retire à l'une des extrémités du théâtre, et Fanchette sort de sa chambre.*)

SCÈNE V.

DERMONT, FANCHETTE. (*Elle observe, écoute, s'approche ensuite de la fenêtre et cherche la lettre.*)

FANCHETTE.

Il n'y a plus personne, c'est heureux. Je crois vraiment qu'je m'suis cogné l'nez contre mon parrain... voyons si je trouverai cette fameuse lettre... mamzelle pleure, elle pleure .. c'est une pitié...

SCÈNE VI.

DERMONT, FANCHETTE, SIMON, *une chandelle à la main; et la rampe se lève aux trois quarts.*)

SIMON.

Voilà de la lumière.

FANCHETTE.

Pour le coup, j'suis prise!

DERMONT.

Quoi! Fanchette, tu es ici?

FANCHETTE.

Oui, monsieur, parce que...

SIMON.

Que cherches-tu?

DERMONT, *bas à Simon.*

Contiens-toi... je l'exige.

SIMON, *de même.*

Oh! n'ayez pas peur. (*à Fanchette, adoucissant sa voix.*) Que cherches-tu, ma petite?

FANCHETTE.

Je cherchais... je cherchais...

SIMON, *à part.*

Ce que tu ne trouveras plus.

FANCHETTE.

Je cherchais d'où pouvait venir l'bruit que l'on a entendu. Est-ce qu'il n'vous a pas frappé, mon parrain?...

SIMON.

Oh! que si, il m'a frappé.

FANCHETTE, *apercevant la cage renversée.*

Ah! je n'l'avais pas rêvé... voyez plutôt, M. Dermont... c'était la cage de la perruche... oui, oh! oui, c'était la cage en tombant... il faut que ce soit quelque chat!..

SIMON.

Oui, quelque chat.

FANCHETTE.

Elle a l'air tout étourdie.

SIMON.

Est-ce que tu crois que si le chat l'avait pris?..

FANCHETTE.

Il l'aurait croquée.

SIMON.

Ah! il l'aurait croquée!..

DERMONT.

Donne-moi cette lumière, Simon.

FANCHETTE.

Permettez, mon parrain, j'allumerai celle-ci... puisque m' voilà réveillée. (*Elle allume le flambeau qui est sur la table et la rampe se lève tout à fait.*

DERMONT.

Et Claire, dort-elle?

FANCHETTE.

Oui, monsieur, elle dort (*à part*) si on veut.

SIMON.

Diable!.. il est fort heureux que le bruit de la cage...

FANCHETTE.

Oh! elle a le sommeil dur.

DERMONT, *à Simon.*

Allons, suis-moi.

(*Dermont rentre dans sa chambre, Simon le suit portant une lumière et menaçant Fanchette du geste.*)

SCÈNE VII.

CLAIRE, FANCHETTE.

CLAIRE, *dans la plus grande agitation.*

La lettre!... la lettre!... Fanchette, as-tu trouvé la lettre?

FANCHETTE.

Non, mamzelle, j' n'ai trouvé que M. Dermont et mon parrain.

CLAIRE.

Ils étaient ici quand je parlais à la fenêtre... et cette lettre!.. cette lettre!..

FANCHETTE.

Mon parrain l'aura ramassée... il ne laisse rien perdre.

CLAIRE.

Que dira ma mère?.. et comme elle va me traiter !..

FANCHETTE.

Ah! mon Dieu... si mon parrain n' voulait plus m'épouser !..

CLAIRE.

Ce serait trop heureux pour toi.

FANCHETTE.

Non, mamzelle, non, le pis serait de rester fille. Croyez-vous que la lettre parle de l'Espérance?

CLAIRE.

Je n'en sais rien. Henri ne s'est pas expliqué. Cette lettre devait tout m'apprendre... mais qu'y aurais-je vu? il a promis et ne veut pas tenir... voilà tout. Pourquoi donc se sera-t-il dit: irais-je quereller les gens et me faire le défenseur d'une femme? il y a tant de femmes!..

FANCHETTE.

Mais il y a beaucoup d'hommes aussi.

CLAIRE.

Des femmes!.. des femmes!.. sans doute, il y en a beaucoup... mais il verra ce que je valais.

Air : *de Renaud de Montauban.*

Dans tous les temps sa volonté
Eut été d'abord satisfaite;
Et près de lui j'aurais été
Toujours tendre, jamais coquette.
J'aurais même voulu, je croi,
A ses yeux seuls êt-e jolie
Et je l'aurais aimé toute la vie...
Qu'il en trouve une comme moi!

FANCHETTE.

Oui, qu'ils en trouvent deux comme nous!

FANCHETTE.

Mamzelle, les voilà déjà qui sortent; évitez M. Dermont.

CLAIRE.

Je n'en aurais pas la force... je l'attends.

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, DERMONT, SIMON.

DERMONT.

Va vîte... et, s'ils sont partis...

SIMON.

Un temps de galop... et je les rattrape. (*Il sort.*)

FANCHETTE, *à part, ayant entendu les derniers mots de Dermont.*

Tiens, mon parrain galope!

(*Le théâtre doit commencer à s'éclaîrer de façon à ce qu'on voie qu'il faut jour, malgré que le flambeau brûle toujours sur la table.*)

SCÈNE IX.

DERMONT, CLAIRE, FANCHETTE.

DERMONT, *à part.*

Toutes deux ici! (*Haut.*) Vous vous êtes levée bien matin, Mademoiselle?

CLAIRE.

Oui, Monsieur.

DERMONT.

Et votre mère a-t-elle sonné?

CLAIRE.

Non, Monsieur. (*A Fanchette.*) Mais, vas y, Fanchette; si elle s'éveillait, elle aurait besoin de toi.

FANCHETTE.

Ah! mon Dieu! mon Dieu! Allons, il faut fair' son service. (*Elle sort.*)

SCÈNE X.

DERMONT, CLAIRE

DERMONT, *à part.*

Comme elle a l'air intéressant! (*Haut.*) Vous paraissez avoir mal passé la nuit, mademoiselle?

CLAIRE.

Je l'avoue, monsieur, et vous?

DERMONT.

Moi? oh! très-mal, très-mal; qu'importe, moi... vous n'êtes pas indisposée, j'espère?

CLAIRE.

Ce n'est rien... rien... je n'ai rien.

DERMONT.

Je vous vois cependant très-abattue et très-inquiète... qu'avez-vous, Claire? ne savez-vous pas que je vous aime bien tendrement?

CLAIRE.

Oui, monsieur.

DERMONT.

Ayez donc quelque confiance en moi... nous sommes seuls... si on vous laissait la liberté du choix, n'est-il pas vrai, ma chère enfant, que ce ne serait pas avec moi?

CLAIRE, *vivement.*

Ni avec un autre, monsieur.

DERMONT.

Allons, de la franchise.

Air : *De la Confusion.*

A moi, votre cœur a-t-il, ma chère,
Quelqu'un qu'il préfère?

CLAIRE.

Ah! je me tairai!
Car je dois, pour plaire
A ma mère,
Parler à son gré,
Et jamais je ne l'oublirai.

DERMONT.

Mais enfin?
Me jurerez-vous, mademoiselle,
De m'être fidelle?

CLAIRE.

Soyez assuré,
Que pour plaire
En tout à ma mère
Je le jurerai.

DERMONT, *avec inquiétude.*

Eh bien?

CLAIRE.

Et jamais je ne l'oublirai.

DERMONT, *à part.*

Jamais! quelle espérance! (*Haut.*) Vous me jurerez d'être

fidèle!... vous ne préférez personne à moi!... mais d'où viennent donc ces larmes? pourquoi cette tristesse profonde sur vos traits ordinairement si doux et si gracieux?... pourquoi, lorsque je vous parle, détournez-vous les yeux et semblez-vous m'écouter avec peine?

CLAIRE.

Ne suffit-il pas, monsieur, que j'obéisse à ma mère.

DERMONT.

Que vous obéissiez! non, mademoiselle, cela ne suffit pas; il faut que vous obéissiez avec plaisir; et lorsque je deviens votre compagnon et votre ami, il faut que j'aie la certitude d'améliorer votre sort, d'embellir tous vos instans, devous rendre à jamais heureuse.

CLAIRE.

Tout bonheur est fini pour moi.

DERMONT.

Eh! pourquoi?

CLAIRE.

Jamais je ne dirai pourquoi.

DERMONT.

Je le dirai donc, moi?

CLAIRE.

Ah! de grâce, monsieur.

DERMONT.

Mais savez-vous que m'imposer le silence, c'est m'ordonner de persévérer dans mes desseins, c'est me dire de vous épouser, c'est...

CLAIRE, *l'interrompant.*

C'est combler les vœux de ma mère!

DERMONT.

Et c'est vous rendre malheureuse pour la vie!... (*Claire soupire et se tait.*) Vous vous taisez!... et voilà ce qu'on appelle bien élever une fille!... voilà ce qu'on ose nommer une excellente éducation! quelles en sont les suites cependant?... la crainte et la dissimulation!... celle qui cache le mieux ses passions, qui sait le mieux se taire et mentir est réputée la plus honnête... il est convenu que l'âge et le caractère ne doivent plus avoir aucune influence sur les inclinations, aussi les jeunes personnes accoutumées à se plier au caprice de qui les gouverne, sont sans volonté pour le bien, sans force contre le mal; feindre est leur seule étude. Qu'elles aiment, qu'elles détestent, on les trouve toujours impassibles... A l'autel enfin, un oui sacrilége et parjure s'échappe

sans peine de leur bouche... Voilà, voilà les fruits de cette superbe éducation.

Air : *Soldats français nés d'obscurs laboureurs.*

A jeune fille, ainsi quand il s'unit,
Sans le savoir, l'homme se sacrifie,
Heureux encor bientôt s'il ne rougit
De la compagne de sa vie.
Mais ses beaux jours n'ont pas moins disparu,
Et si jamais sa femme ne le brave,
C'est qu'elle a le cœur abattu,
Et qu'elle n'a plus pour vertu,
Que le silence d'une esclave.

CLAIRE, *comme hors d'elle-même.*

Monsieur, pourriez-vous penser?

DERMONT, *avec bonté.*

Ce n'est pas pour vous que je dis cela. Calmez-vous, calmez-vous, mon enfant.

CLAIRE, *toujours de même.*

J'ai tant de chagrins!

DERMONT.

Ils peuvent s'appaiser... mon enfant!... allons, un peu d'empire sur vous-même... dans quel désordre vous êtes... quelle agitation! vous n'avez rien à craindre avec moi.... mais si votre mère...

CLAIRE, *avec effroi.*

Ma mère!

DERMONT.

Elle n'est pas encore là.

CLAIRE, *toujours de même.*

Son caractère est si emporté! qui me défendra de sa colère?

DERMONT.

Moi.

CLAIRE, *étonnée.*

Vous?

DERMONT, *avec bonté.*

Oui, votre ami... vous connaissez mal mon cœur.

CLAIRE.

Non. Je le connais bien.

Elle veut embrasser la main de Dermont.

DERMONT, *l'arrêtant.*

Que faites-vous, ma fille?

CLAIRE.

Je ne sais... je suis si indigne de tant de bonté. Ingrate envers vous... ingrate!... oh! non.

Air : *De la Cavatine de Leicester.*

Je ne suis point ingrate, je vous jure...
Et je vous crois des hommes le meilleur.
Auprès de vous je ne sais quoi m'assure
Que je ne puis vous devoir mon malheur.
Votre voix qui m'éclaire,
Ramène en moi la paix;
Si vous étiez mon père,
Que je vous aimerais!

DERMONT.

Si j'étais votre père!... vous reconnaissez, autant qu'il est en vous, l'attachement que je vous porte... j'en suis sûr... tout le reste a été, que sais-je, une méprise de ma part et pas autre chose... vous êtes innocente, et vous n'avez aucune faute à vous reprocher... Allez, votre mère doit être levée... présentez-vous à elle avec sérénité... me le promettez-vous?

CLAIRE.

Si vous veniez?

DERMONT.

J'irai... mais pas à présent... ayez confiance en moi.

Claire sort.

SCÈNE XI.

DERMONT, SIMON.

SIMON.

Il est là, monsieur.

DERMONT.

Déjà. (*A part.*) Ma colère revient... allons, ferme!

SIMON.

Ah! monsieur, vraiment, il m'a fait compassion!

DERMONT.

Compassion! compassion! lui? écoute, ne commence pas à intercéder pour lui.

SIMON, *à part.*

Mais que diable a-t-il contre lui? (*Il va jusqu'à la porte du fond qu'il ouvre à Henry.*) Entrez, monsieur. (*A part.*) A présent, songeons un peu à nos affaires... Je soupçonne l'Espérance... sachons ce qu'il en est. (*Il sort.*)

SCÈNE XII.

DERMONT, HENRY.

DERMONT.

Approchez, monsieur, approchez... (*A part.*) Effectivement, il paraît avoir souffert. (*Haut.*) Vous avez donc différé votre départ?

HENRY.

Il fallait absolument que je parlasse à une personne.

DERMONT.

Absolument?

HENRY.

Oui, monsieur,... il ne m'était pas possible de quitter Amiens sans l'avoir vue.

DERMONT.

Ah! si c'était une nécessité si grande... mais venir voir cette personne à trois heures du matin, n'est-ce pas une chose assez singulière? il fallait lui écrire, lui adresser une lettre... Tenez, je dois avoir ici... oui, par exemple, avec cette lettre que vous lui auriez envoyée dans un moment plus opportun, il n'aurait pas été nécessaire de la faire lever la nuit, et de déranger, de réveiller tout le monde...

Il lui présente la lettre qui a été jetée par la fenêtre.

HENRY, *avec étonnement.*

Quoi, mon oncle, vous connaissez, vous savez?

DERMONT.

Oui, monsieur, je sais... mais, dis-moi donc où tu l'as vue, où tu l'as connue? elle qui ne sortait jamais de sa retraite.

HENRY.

Pardonnez, mon oncle, elle est allée une fois au bal du préfet.

DERMONT.

Au bal!... je m'en doutais; et je devine tout. Parbleu! le préfet avait bien à faire de donner un bal,... c'est donc une rage que les plaisirs à présent?

Air: *On dit que j' suis sans malice.*

De la joie aussi l'on abuse,
Il faut que partout on s'amuse;
La gaîté, suivant les honneurs,
Va se fixer près des grandeurs.
Rendre heureux, voilà le système;
Et je serais ravi moi-même
Du contentement général
Si je ne m'en trouvais pas mal.

Mais il faut maintenant renoncer à tout amour. Si tu l'aimes, je l'aime aussi... sa mère et toute sa famille applaudissent à ce mariage... et quant à elle, quelques promesses qu'elle t'ait faites... elle me l'a dit... ici... tout à l'heure... elle est prête à obéir à sa mère et à me donner sa main.

HENRY.

Oui... mais pas son cœur.

DERMONT.

Que dis-tu?

HENRY.

Air : *Oubliez-vous mon caractère*

Aux femmes rendez donc justice!
Souvent elles n'aiment qu'un jour...
Souvent aussi bien loin d'être un caprice
L'amour les fixe sans retour.
Quand c'est leur tête qu'il enflamme,
Facilement on le fait fuir;
Mais quand l'amour est entré dans leur âme
Rien ne peut l'en faire sortir.

DERMONT.

Ainsi tu ne doutes pas?

HENRY, *avec feu.*

Ce serait l'offenser... elle ne manquera jamais à son devoir; mais j'ai été le premier, l'unique objet de son amour. Je le suis... je le serai... Vous vous appellerez son mari; mais si vous la surprenez et voyez ses beaux yeux inondés de larmes, c'est pour moi qu'elle les versera... ne lui en demandez pas les motifs, moi, moi, j'en serai la cause... sa tristesse, ses soupirs... tout, tout sera pour moi!

DERMONT.

Quelle témérité est celle-là!

HENRY, *revenant à lui.*

Ah! pardonnez, pardonnez, mon oncle, je n'ai voulu en rien vous déplaire... Je pars... vivez heureux, et surtout ne me haïssez pas.

DERMONT.

Réellement, tu pars?

HENRY.

Et mon absence sera longue... je ne dois la revoir de ma vie... Ah! s'il pouvait y avoir une nouvelle guerre! alors...

DERMONT.

Que veux-tu dire?

HENRY.

Rien... que je désire la guerre parce que je suis soldat.

DERMONT.

Henry ! as-tu bien le cœur de me tenir un pareil langage?

HENRY.

On vient... c'est peut-être elle...

Il va pour sortir.

DERMONT, *l'arrêtant.*

Où vas-tu?... Non : tu ne dois pas t'en aller. Entre dans cette chambre.

HENRY.

Mais si...

DERMONT, *le poussant.*

Fais ce que j'ordonne.

Henry entre dans la chambre de Dermont.

SCÈNE XIII.

DERMONT, Mme D'HAUTEFEUILLE.

Mad. D'HAUTEVILLE.

Eh bien! M. Dermont, est-il déjà l'heure de partir? comment de la lumière en plein jour?

DERMONT.

C'est que j'ai eu... je n'ai pas songé...

Mad. D'HAUTEFEUILLE.

Qu'avez-vous, monsieur? y aurait-il quelque chose de nouveau?

DERMONT.

Oui, il ne laisse pas d'y avoir du nouveau.

Mad. D'HAUTEFEUILLE.

Qu'est-ce donc? parlez vîte... ne savez-vous pas combien je suis facile à alarmer? la moindre chose me cause une révolution; j'ai toujours été d'une sensibilité excessive... et mes nerfs sont d'une telle délicatesse... je n'ai que des nerfs, on ne le dirait pas.

DERMONT.

Eh! madame, il s'agit bien de nerfs et de sensibilité! il faut le plus grand sang froid.

Mad. D'HAUTEFEUILLE.

Du sang froid!... ah! pour du sang froid... la recommandation est inutile.

Air : *du Vaud. de M. Blaise.*

De douceur et de patience
On sait que j'ai provision,
Et si j'en manque, c'est, je pense,
Que l'on m'en donne occasion.

Quand je parle à ma faitaisie,
Que l'on me rend ce qu'on me doit,
Et que rien ne me contrarie,
J'ai toujours le plus grand sang froid.

DERMONT.

Votre fille aime éperduement.

Mad. D'HAUTEFEUILLE.

Eh bien! quand je vous l'avais dit? oui, monsieur, elle aime.

DERMONT, *l'interrompant.*

Elle aime éperduement quelqu'un... mais ce n'est pas moi.

Mad. D'HAUTEFEUILLE.

Sans mon consentement! ma fille! elle n'aurait pas même osé lever les yeux sur un homme.

DERMONT, *se dépêchant de parler.*

Elle a un autre amant... ils se sont vus, ils se sont parlé, ils se sont écrit, ils se sont promis amour, fidélité, constance, toutes les sottises qu'on se débite en pareil cas; tenez, voyez si j'ai raison.

Il lui donne la lettre d'Henry. Mad. D'Hautefeuille, sans la lire et dans la plus grande agitation, s'approche de la porte et appelle sa fille. Dermont cherche vainement à l'en empêcher.

Mad. D'HAUTEFEUILLE.

Une lettre!... J'en perdrai la tête!... ma fille! Claire! Claire!

DERMONT.

Pourquoi l'appeler?

Mad. D'HAUTEFEUILLE.

Je veux qu'elle vienne, monsieur, je veux qu'elle vous détrompe sur son compte.

DERMONT, *à part.*

Elle a renversé mes projets!

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, CLAIRE.

CLAIRE.

Vous m'appelez, ma mère?

Mad. D'HAUTEFEUILLE.

Oui, ma fille, parce que monsieur nous traite d'une manière qui ne peut plus se tolérer... quel amour as-tu, mon enfant? à qui as-tu donné parole de mariage? qu'est-ce que c'est que cette intrigue? qui a écrit ce papier? que dit-il?

CLAIRE, *à part.*

Sa lettre! (*Bas à Dermont.*) Ah! M. Dermont, est-ce ainsi que vous tenez votre parole?

DERMONT.

Rassurez-vous, mon enfant, venez ici. (*Il prend Claire par la main et la place à côté de lui.*) Il n'y a rien à craindre... et vous, madame, ne me forcez pas à faire un éclat fâcheux... donnez-moi ce papier. (*Il prend la lettre des mains de Mad. D'Hautefeuille.*) Claire, vous vous souvenez du signal de cette nuit?

CLAIRE.

Tant que je vivrai, je m'en souviendrai.

DERMONT.

Eh bien! voilà le papier qui a été jeté par la fenêtre. Lisez-le.

CLAIRE, *prend la lettre et lit.*

« Tendre amie, ma conduite a dû vous paraître affreuse, » et cependant voyez si je suis coupable. A peine je vous » avais quittée que je rencontrai dans l'auberge celui que » nous appellions notre ennemi. » Ah! monsieur, je vous demande bien pardon. « Celui que nous appellions notre » ennemi; jugez de ma douleur... il m'ordonna de sortir à » l'instant de la ville, et il fallut lui obéir... M. Dermont » est mon oncle... vivez heureuse, et oubliez pour toujours » l'infortuné Henry. »

MAD. D'HAUTEFEUILLE, *avec violence.*

Il y a cela... c'était la vérité, mademoiselle?

CLAIRE, *allant à sa mère.*

Oh! ma mère, pardon!

MAD. D'AUTEFEUILLE, *de même.*

Non, non. (*Dermont cherche en vain à l'appaiser, elle le repousse ainsi que sa fille, et paraît vouloir s'en éloigner avec horreur.*) Je ne veux plus la voir... ma fille se laisser séduire... elle est indigne de moi!

SCENE XV.

LES MÊMES, HENRY, *ensuite* SIMON, L'ESPÉRANCE *et* FANCHETTE.

HENRY, *il sort précipitamment de la chambre et s'avance vers Mad. D'Hautefeuille.*

Arrêtez, madame, vous lui faites outrage. Accusez celui qui aime votre fille, mais ne la repoussez pas, elle est toujours digne de vous. (*A Dermont.*) Pardonnez, j'ai vu qu'on la calomniait, et je n'ai pu me contenir.

MAD. D'HAUTEFEUILLE.

Ce jeune homme, quel est-il?

Simon paraît dans le fond du théâtre avec Fanchette et l'Espérance.

DERMONT.

L'amant de votre fille. Les séparer ou les rendre malheureux pour la vie, c'est la même chose... et moi, moi qui devais... (*A part.*) Quel amour je sens là!.... (*Haut.*) N'importe! Henry, embrasse ta femme.

Il place Claire à côté de Henry.

HENRY.

Ah! mon oncle!

DERMONT.

Prends-la... prends-la... elle est à toi.

Mad. D'HAUTEFEUILLE.

C'est votre neveu?

DERMONT.

Oui, madame, c'est mon neveu, qui avec son amour, sa lettre, et ses trois coups dans la main, m'a fait passer la nuit la plus terrible que j'aie eue de ma vie, et enfin m'a rendu à moi-même. Il aura toute ma fortune.

Mad. D'HAUTEFEUILLE.

Je voulais vous donner ma fille... mais ça ne sort pas de la famille. Je n'ai plus rien à dire.

SIMON, *s'avançant sur le devant de la scène.*

Je n'y tiens plus. Fanchette! l'Espérance! venez ici... venez, mes enfans, j'étouffe mon amour... je vous unis.

L'ESPÉRANCE.

Quoi! M. Simon!

SIMON.

Prends-la... prends-la... elle t'appartient.

DERMONT.

Bien, mon ami.

L'ESPÉRANCE.

Quelle grandeur d'âme!

FANCHETTE.

Ah! mon parrain, que je vous remercie!

SIMON.

Remerciez M. Dermont, il m'a donné l'exemple: tel maître, tel valet.

DERMONT.

Voilà pourtant comme il faut se fier au oui des jeunes filles... quand à moi j'ai su à temps combien j'étais dans l'erreur; malheur à ceux qui le savent trop tard!

FANCHETTE.

Oui, malheur à eux!

VAUDEVILLE.

Air : *du Vaud. des Couturières.*

Oui, oui, malheur à ceux
Qui malgré l'âge
Aiment le mariage ;
Oui, oui, les maris vieux
Doivent s'attendre aux accidens fâcheux.

L'ESPÉRANCE.

Quand on est barbon,
Et que l'on prend femme,
Doit-on de sa flamme
Et de sa façon
Voir un rejeton ?
Non, non, c'est au printemps
Que l'on doit plaire
Pour devenir père ;
Non, non, à soixante ans
On a beau faire, hélas ! il n'est plus temps.

Mad. D'HAUTEFEUILLE.

Vainement cherché
L'âge de nos belles,
Sans cesse, par elles,
Comme un vieux péché
Sera-t-il caché ?
Oui, oui, toujours du temps
Le goût, la grâce,
Effaceront la trace ;
Oui, oui, je le prétends,
Et je soutiens que je n'ai pas trente ans.

DERMONT.

Auteur en renom,
Pour faire partie
De l'académie
Faut-il être donc
Molière ou Piron ?
Non, non, pour entrer là
C'est inutile,
Et l'on est plus facile ;
Non, non, et l'on y va
Sans ressembler même à ces messieurs-là.

SIMON.

Francs et sans détours,
Autrefois nos pères,
Disaient : « gens d'affaires
Sont de vrais vautours! »
Le sont-ils toujours?
Oui, oui, c'est constamment
Mêmes coutumes
Chez des gens de plumes;
Oui, oui, ceux d'à-présent
Ont seulement le vol plus élégant.

CLAIRE.

Lorsqu'un nœud charmant,
Jeune nous entraîne,
Doit-on être en peine
Parce qu'on s'entend
Appeler maman?
Non, non, c'est pour cela
Qu'on se marie
Et qu'on aime la vie;
Non, non, on perd à ça
Quelques attraits, mais les enfans sont là.

FANCHETTE.

Quoiqu' très-obstinés,
Qu'ils aient d' fortes âmes,
Les hommes par les femmes
Seront-ils menés
Toujours par le nez?
Oui, oui, nous avons lieu
De croire et de d' dire
Qu' nous d'vons les conduire;
Oui, oui, ce n'est qu'un jeu,
Tant qu' nous voudrons ils n'y verront qu' du feu.

HENRY.

Un peuple jamais
Osera-t-il encore,
Faire par sa gloire
Pâlir nos succès,
Et tant de hauts faits?
Non, non, j'en fais serment,
Dans l'histoire
Nous aurons la victoire;
Non, non, et pour garant
Nous avons tous le *passé*, *le présent*.

CLAIRE, *au public.*

Messieurs, en sortant,
Si chacun répète :
La pièce est bien faite,
L'auteur à l'instant
Sera-t-il content ?
Oui, oui, applaudissez !
Cette manière
A coup sûr doit lui plaire ;
Oui, oui, recommencez,
L'auteur jamais ne dira : c'est assez.

FIN.

Désaugiers, Marc Antoine Madeleine

LE PIED DE NEZ

OU

FÉLIME ET TANGUT

VAUDEVILLE FÉERIE EN SIX ACTES,

PAR MM. DÉSAUGIERS ET VILLIERS,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 5 AVRIL 1824.

PRIX : 1 FR. 50 CENT.

PARIS,

AU MAGASIN DE PIECES DE THEATRE,

CHEZ DUVERNOIS, LIBRAIRE,

Cour des Fontaines, n°. 4, et Passage de Henri IV, n°s. 10, 12 et 14.

Et chez VILLIERS, libraire, boulevard Saint-Martin, N. 15.

1824.

SCÈNE V.

HANIF, TANGUT.

TANGUT.

Ah! je vous cherchais, mon père.

HANIF.

Et moi, je t'attendais?

TANGUT.

Pour recevoir mes adieux?

HANIF.

Ton parti est donc bien pris?

TANGUT.

Irrévocablement.

HANIF.

Tu pars?

TANGUT.

A l'instant même... il y aurait même long-temps que ce serait fait, sans le désir que j'avais de vous embrasser avant de me mettre en route. Je suis las de végéter dans votre obscure province d'Alep; je me sens appelé à de plus hautes destinées, et je cède à ma vocation.

HANIF.

Ta vocation est de ne faire que des folies.

TANGUT.

Il est vrai que, jusqu'à présent, je n'ai guère fait autre chose.

HANIF.

Ah! tu en conviens?

TANGUT.

Que voulez-vous? Si je n'ai pas toutes les vertus désirables, j'ai du moins celle de la franchise.

HANIF.

Me quitter au moment où je viens de terminer ma dernière caravanne!...

TANGUT.

Eh bien! moi, je vais commencer les miennes.

LE PIED DE NEZ,

VAUDEVILLE-FÉERIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un site agreste, des rochers dans le fond, arrosés par un lac : ils sont censés dominer la mer. Au lever du rideau, on voit, dans le fond du théâtre, une halte de caravanne, esclaves, chameaux, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

HANIF, Esclaves.

CHŒUR.

Air : *Giovinette chefate.* (Don Juan.)

Mahomet ! en tous lieux,
Toi, qui fus à nos vœux
Favorable,
Tes enfans protégés par toi,
Bénissent ta loi ; *(bis.)*
Après de long travaux,
Que le jour du repos
Est aimable !
Goûtons en *(bis)* le bienfait,
Mahomet,
Le permet.

HANIF, *sur le devant de la scène.*

Pourquoi faut-il qu'un fils que j'aime,
Vienne aujourd'hui troubler lui-même,
Par son extravagance extrême,
Le charme d'un si doux retour !

CHŒUR.

Quel beau jour ! *(bis.)*
Les plaisirs vont avoir leur tour,
Quel beau jour !
Fêtons la folie et l'amour.

(*La caravanne défile et disparaît.*)

mon père, je compte toujours sur vous... Allons, sans rancune. (*Ils s'embrassent.*)

HANIF.

Sans rancune... (*à part.*) je ne te perdrai pas de vue.

Air : *Bon voyage.* (De M. Elu.)

Bon voyage, *(bis.)*
Et puisses-tu, mon cher Tangut,
Sans orage,
Sans naufrage,
Arriver à ton but.

TANGUT.

A défaut d'autre chose
Je garde le sac tel qu'il est.

HANIF.

Garde surtout pour cause
Ton cœur et ton secret.

Ensemble.

TANGUT.

Nul orage,
Nul naufrage,
Quelqu'épouvantable qu'il fut,
En voyage, (*bis.*)
N'arrêterait Tangut.

HANIF.

Bon voyage,
Et puisses-tu mon cher Tangut,
Sans orage,
Sans naufrage,
Arriver à ton but.

Hanif l'embrasse encore et disparaît.

SCÈNE VI.

TANGUT, *seul.*

Plaisant cadeau que mon père me fait là! c'est qu'il n'y a rien... absolument rien... Eh! mais, que vois-je? des caractères..... lisons..... (*Il lit dans la bourse.*) « Combien veux-tu d'argent? Ah! mon père, voilà une fort mauvaise plaisanterie... c'est tout-à-l'heure qu'il fallait me faire cette demande... et je vous aurais dit... Mais, un moment... c'est la petite bourse qui parle... si elle était assez bonne enfant pour... Bon! quelle idée!... on a pourtant vu de ces choses-là. La Syrie est le pays des

prodiges, et pourquoi le grand prophète ne ferait-il pas pour moi ce qu'il a fait pour tant d'autres ? d'ailleurs, toute demande vaut une réponse... que risquai-je ? personne ne me regarde... et si je suis dupe, je n'irai pas m'en vanter ; essayons : Ecoute, ma petite bourse, tu me demandes combien je veux d'argent ? Eh bien ! mille pièces d'or... ce n'est pas trop... Par Mahomet... je crois que la bourse enfle sous mes doigts. Jene me trompe pas... comme elle grossit à vue d'œil... la voilà pleine !... Oh ! ma jolie petite bourse ! (*Il la baise.*) Mais, pour faire grande figure, mille pièces d'or, c'est bien peu... Allons, ma petite amie... pendant que je mets cette première somme dans ma ceinture... un second effort ! »

Air : *Verse encor.*

Donne encor,
Encor, encor, encor,
Donne encor
Un peu d'or ;
O bourse enchanteresse !
Donne encor,
Encor, encor, encor,
A l'ami qui te presse
Le même trésor.

La bourse s'emplit de nouveau.

Elle m'obéit !
Vertu surnaturelle !
Qui jamais eut dit,
Qu'une bourse entendit ?
Elle s'arrondit !
Par hasard voudrait-elle
Céder à ma voix
Une troisième fois ?

Il vuide encor la bourse.

Donne encor,
Encor, encor, encor,
Donne encor
Un peu d'or,
A l'ami qui te presse.

La bourse s'emplit.

O trésor !
O bonheur ! ô transport !
Pour tripler mon ivresse,
Elle s'enfle encor,
L'univers est à moi !..

Air : *De Marianne.*

Tremblez, pauvres millionnaires,
Sans retour hâtez-vous de fuir...
Richesses des deux hémisphères,
Fuyez devant mon sac de cuir !
Etats, provinces,
Peuples et princes,
Maisons, châteaux,
Temples, palais, vaisseaux...
Rien sur ma route,
Rien ne me coûte ;
J'achète tout
D'un bout à l'autre bout.
Mais par un si riche partage
Ne nous laissons pas éblouir...
Et tâchons pour en mieux jouir,
D'en faire un bon usage.

Mais ce misérable habit ne convient plus à l'heureux possesseur d'une fortune qui peut le disputer à celle de tous les Souverains réunis.... Où trouver un costume, un train, une suite dignes de ma nouvelle condition ? Eh ! mais, je ne me trompe pas ; j'aperçois le vieux juif Tolback, le plus avare et le plus riche des marchands de Damas... Ses magasins sont un entrepôt de toutes les richesses de l'Asie et du Pérou... il aura sans doute mon affaire.... Tolback ?

SCÈNE VII.

TANGUT, HANIF, *sous les traits du juif Tolback.*

HANIF.

Qui m'appèle ?

TANGUT.

Moi.

HANIF, *à part.*

Bon ! il est complètement dupe de ma métamorphose. (*Haut.*) Que me voulez-vous ?

TANGUT.

Tes magasins sont-ils bien approvisionnés ?

HANIF.

Plus et mieux que jamais. J'ai acheté, hier, une cargaison toute entière à un corsaire.

TANGUT.

Ce ne sont point des marchandises que je te demande, mais des habits magnifiques, des diamans, des bijoux, des esclaves, des chevaux, des piqueurs, des chiens... en un mot, un train de...

HANIF.

J'ai de tout cela. (*A part.*) Il ne commence pas mal, mon cher fils! (*Haut.*) Un Roi d'Europe envoie tous les dix ans, à Pékin, une ambassade, et c'est cette ambassade complète que mon corsaire a prise après un combat de trois jours. Vous savez, sans doute, ce que c'est que le train de l'ambassadeur d'une grande puissance, eh bien! tout est à moi... secrétaires, danseurs, chanteurs, musiciens, cuisiniers....

TANGUT.

C'est juste mon affaire!

HANIF, *riant.*

Comment! votre affaire?

TANGUT.

Eh! oui, mon affaire.

HANIF.

C'est pour vous que vous voulez...

TANGUT.

Eh! oui, faquin! faquin...

HANIF, *à part.*

Ah! sans l'ordre du Génie...

TANGUT.

Crois-tu que je ne ferai pas autant d'honneur à la cour du Roi de Damas, que ton ambassadeur auprès d'un Roi de Pékin? Au fait, voyons... combien tout cela me coûtera-t-il?

HANIF.

Dix mille pièces d'or.

TANGUT.

Dix mille pièces d'or? (*Lui montrant la bourse.*) Ton affaire est dans le sac.

HANIF.

Vous allez me faire croire que vous avez dix mille pièces d'or?

TANGUT.

Tu vas les compter... Approche, et présente ton turban (*Hanif le lui présente.*) 1000, 2000, 3000, 4000, 5000,

6000, 7000, 8000, 9000, 10,000.... Es-tu content? tu vois qu'il ne faut pas juger les gens d'après la mine.

HANIF.

En vérité, je ne sais où j'en suis... Où diable avez-vous trouvé ce trésor?

TANGUT.

Cela ne te regarde pas.

HANIF.

Je ne conçois pas comment il peut se faire....

TANGUT, *à part.*

Ni moi non plus. (*Haut.*) Eh! qu'importe?

Air : *On dit que je suis sans malice.*

Tu connais donc bien peu les hommes!
Mon cher, dans le siècle ou nous sommes,
On jouit de l'or que l'on tient,
Sans s'occuper d'où cet or vient.
Vas demander à chaque riche,
La source des biens qu'il affiche...
Et j'en sais qui seraient, ma foi,
Bien plus embarrassés que moi.

Mais à présent que te voilà sûr de tenir ton argent, quand tiendrai-je la marchandise?

HANIF.

Dans une minute.

TANGUT.

C'est charmant.

HANIF.

C'est hier soir que j'ai conclu le marché avec mon corsaire, et, au moment où je vous parle, le vaisseau entre dans la rade.

TANGUT.

Je cours sur le rivage pour faire connaissance avec mes nouvelles propriétés.

HANIF.

Un instant. Le chemin vous serait peut-être coupé par le cortège du Pacha gouverneur qui chasse dans cette forêt, et dont le rendez-vous ordinaire est aux pieds de ces rochers.

TANGUT.

Un Pacha va venir ici?

HANIF.

Avec toute sa suite et une fille... Oh!

TANGUT.

Il a une fille ?

HANIF.

De dix-sept ans, belle comme le soleil, blanche comme la lune, et droite comme un palmier.

TANGUT.

Oui !... je l'épouse:

HANIF.

Vous l'épousez ?....

TANGUT.

Oui, oui... je l'épouse.

HANIF, *à part.*

C'est là que je t'attends. (*Haut.*) Il n'y a qu'une petite difficulté ; c'est qu'elle est promise au fils d'un Pacha à trois queues, au Prince Adhémar.

TANGUT.

Qu'est-ce que ça me fait ?

HANIF.

Le plus beau...

TANGUT.

Et ma bourse !

HANIF.

Le plus vaillant...

TANGUT.

Et ma bourse !

HANIF.

Le plus aimable enfin des Princes de l'Asie...

TANGUT.

Et ma bourse ! (*On entend le son du cor.*) C'est sans doute la chasse. Hâtons-nous de changer de costume ; et revenons si bien étourdir la tête du Pacha et le cœur de sa fille du fracas de l'or et des pierreries, qu'ils ne puissent plus m'échapper.... Mais avant tout...

On aperçoit derrière les rochers, le haut des mats d'un vaisseau qui traverse et disparaît.

Air : *De la ritournelle de l'air.* (J'ai souvent parcouru le monde.)

Allons voir mon riche navire,
Mes passagers, ma cargaison ;
En attendant que d'un empire
Je fasse l'acquisition.

A sa bourse.

De fortune éternelle source,
Par le tems qui court, je réponds
Que sur la banque ou sur la bourse
Je n'irai pas placer tes fonds.
J'aurais peine à trouver, je pense,
Dans ce pays et même en France,
Agent de change, sur ma foi,
Ou banquier aussi sûr que toi.

Ensemble.

HANIF.

Allons recevoir le navire
Qui porte votre cargaison;
Jamais le chef d'aucun Empire,
N'eut un si grand train de maison.

TANGUT.

Allons voir mon riche navire, etc.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MÊME DÉCORATION.

(*On voit entrer des Piqueurs du Pacha, des Gens de la Maison, des Ecuyers, etc.*)

LE PACHA, FELIME.

LE PACHA.

Pour la dernière fois ma fille, le prince Adhemar a ma parole et je ne puis....

FELIME.

Pour la dernière fois mon père....

Air : *oh ! oh ! ah ! ah !* (De Gaspard l'avisé.)

Je ne saurais du mariage
Subir le honteux esclavage...
Jamais homme ne me plaira.

LE PACHA.

Ah ! ah ! (*bis.*)

FELIME.

J'ai pour cela le cœur trop haut.

LE PACHA.

Oh! oh! (*bis.*)
L'orgueil est un vilain défaut.

FELIME.

Ce défaut naît avec le sang,
Chez les personnes de mon rang.

LE PACHA.

Comme toi je sais qu'il en faut,
Mais entre nous le trop est trop.

FELIME.

Il en faut.

LE PACHA.

Mais pas trop.

FELIME.

La noble passion de la chasse est la seule qui puisse dominer Félime, celle-là du moins, loin de nous asservir, fortifie le cœur, élève l'âme....

LE PACHA.

Oui, mais elle fatigue bien les jambes et ton diable de sanglier...

FELIME.

Fera demain les honneur de notre table, j'ose vous le promettre.

LE PACHA.

Ah! tant mieux.... je ne serai pas fâché de régaler du fruit de ton adresse, le prince Adhémar qui, sur ma promesse, ne manquera pas d'accourir, la bouche enf... enfin c'est donc ton mot?

FELIME.

Il est irrévocable.

Air : *D'une fantaisie.* (De Bochsa.)

Lorsqu'on est princesse,
Qu'on a dix-sept ans,
Des appas, des talens
Brillans ...
Fière, et sans faiblesse,
On doit tout charmer,
Tout enflammer,
Mais sans aimer.
Je laisse aux beautés vulgaires
Le droit d'être peu sévères..
Mais moi! mais moi!

SCÈNE IV.

Les Précédens, TANGUT *porté sur un éléphant couvert de draperies d'or et d'argent, est précédé de chanteurs, joueurs d'instrumens, et suivi d'esclaves portant des cassolettes, des corbeilles de fleurs, etc. La marche du cortège a lieu sur l'air de la marche de l'ouverture d'Elisca; on fait le tour du théâtre, et Tangut, à qui on a présenté un marche-pied, descend avec une importance comique.*

TANGUT, *dans le plus brillant costume.*

Seigneur Pacha...

LE PACHA.

Avant tout, illustre étranger, donnez-vous la peine.... Blanchette, un siège.

BLANCHETTE.

Je ferai observer à Sa Hautesse que dans une forêt....

LE PACHA.

Ah! c'est juste .. je me croyais dans mon palais... excusez... vous disiez donc.

TANGUT.

Je disais... (*apercevant Félime*) ciel! quel est cet astre de beauté?

LE PACHA.

C'est ma fille.

TANGUT, *saisi d'admiration et d'amour.*

Ah! par exemple...voilà de ces effets!... Tolback ne m'avait pas trompé.

LE PACHA.

Qu'avez-vous, Seigneur?

TANGUT, *à part.*

Allez donc chercher une beauté pareille dans tous les comptoirs d'Alep.

LE PACHA.

Que dites-vous?

TANGUT.

Je dis que la renommée aux cent voix en aurait eu cent de plus, qu'elle n'aurait encore pu donner qu'une faible idée des perfections de votre demoiselle... Je lui donne ce titre, parce que j'aime à croire qu'elle n'y a pas encore renoncé.

LE PACHA.

Non, jusqu'à l'heure qu'il est, mais bientôt l'autel recevra ses sermens.

TANGUT.

L'autel! je le briserai avant le sacrifice.

LE PACHA.

J'ai donné ma parole.

TANGUT.

Vous la retirerez; mais où est-il le téméraire qui ose disputer une si belle main au fils du Roi de Trébisonde?

LE PACHA.

Vous seriez fils du Roi de Trébisonde!..

TANGUT.

Fils unique. (*à part*) Autant se faire ça qu'autre chose.

LE PACHA.

Unique?

TANGUT.

Unique.

LE PACHA.

C'est unique; seriez-vous par hasard ce Prince dont les gazettes nous ont appris la mort, il y a peu de temps?

TANGUT, *à part.*

Ah! diable.

BLANCHETTE, *à part.*

En voilà une bonne!

TANGUT.

Ces papiers publics sont quelquefois d'une insolence et d'un aplomb.... et de quelle mort m'ont-ils tué, s'il vous plait?

LE PACHA.

Ils n'entraient pas dans ces petits détails là.... ils se contentaient de dire que le Roi de Trébisonde venait de perdre son fils.

TANGUT.

Ah! j'y suis: c'est à l'époque de mon départ... et en effet le Roi, mon père, m'avait bien perdu, puisque je venais de le quitter.

LE PACHA.

La chose s'explique tout naturellement... Ainsi, vous vous portez bien?

TANGUT.

Comme vous voyez... (*à part*) Est il bête!

LE PACHA.

Et monsieur votre père aussi?

TANGUT.

Ne l'ayant pas vu depuis mes voyage, il me serait difficile de vous dire positivement.... au reste, ce n'est pas de cela qu'il s'agit, mais de votre adorable... comment l'appelez-vous?

LE PACHA.

Félime.

TANGUT.

Nom charmant!...j'aurais dû le deviner.

LE PACHA.

Oserais-je aussi vous demander le vôtre?

TANGUT.

Oh! le mien est la moindre des choses.

LE PACHA.

Encore, faut-il....

TANGUT.

Il faut me donner votre fille dont les grâces, l'esprit...

LE PACHA.

L'esprit? Elle n'a pas encore ouvert la bouche.

TANGUT.

C'est bien en cela que je l'estime davantage, et vous allez commencer par accepter comme présent de noces, ce collier de perles fines. (*Il lui donne son collier.*)

LE PACHA.

Quoi! vous voulez...

TANGUT.

Il ne vaut que 20,000 pièces d'or... mais les petits cadeaux entretiennent l'amitié, et je vous prie...

LE PACHA.

Par Mahomet! vous appelez cela un petit cadeau!

TANGUT.

En proportion de ma fortune.

Air : *La boulangère à des écus.*

Apprenez que j'ai des écus
(*A part.*)
Qui ne me coutent guère,
(*Haut.*)
Des écus près de qui Crésus,
Serait un pauvre hère;

Des écus que n'ont jamais eus
Tous les rois de la terre
Connus
Tous les rois de la terre.

LE PACHA.

Il est sûr que c'est quelque chose, hein? ma fille qu'en dis-tu? (*Félime garde le silence.*)

TANGUT.

Ce silence....

LE PACHA.

Ce silence ne dit rien du tout; elle en passera par tout ce que j'aurai arrêté.

TANGUT.

Vous croyez?... elle n'a pourtant pas l'air...

LE PACHA.

C'est un agneau; mais j'ai un tigre à forcer, et si vous voulez me faire l'honneur de m'accompagner, tout en chassant, nous pourrons couler cette affaire à fond. (*On entend le cor.*) Justement le son du cor nous appelle.

TANGUT.

Je vous suis (*revenant.*) Tiens, ma chère Blanchette, fais-moi le plaisir de me débarrasser du poids de cet or qui me fatiguerait à la chasse.... Tu le garderas pour ta peine.
Il donne des poignées d'or à Blanchette qui exprime son étonnement par sa pantomime.

LE PACHA.

Quand vous voudrez.

TANGUT, *au Pacha.*

Me voilà... (*à Félime.*) adieu, Princesse, dans un instant l'amour me ramène à vos pieds.

LE PACHA.

Le tigre nous échappera.

TANGUT, *à Félime.*

L'animal m'attend. (*au Pacha*) Je suis à vous.

(*ils sortent.*)

SCÈNE V.

FELIME, BLANCHETTE.

BLANCHETTE.

Eh bien! ma chère maîtresse, que dites-vous de ce jeune homme?

FELIME.

Que c'est un fou, un fripon, ou un sot.

BLANCHETTE.

Ma foi, qu'en fait de folies, de friponneries, ou de sottises, il n'en fasse jamais d'autres que celles-ci. (*montrant l'or qu'il lui a donné.*) Je lui pardonnerai de bon cœur.

FELIME.

Cette magnificence, cette prodigalité me sont suspectes et cachent une mystère qu'il faudra que je pénètre.

BANCHETTE.

Et moi je ne trouve pas étonnant que le fils du Roi de Trébisonde...

FELINE.

Lui? fils d'un Roi! n'as-tu pas remarqué dans ses traits, dans sa conversation, quelque chose....

BLANCHETTE.

Non, j'ai été assez contente de ses manières.

FELIME.

Rien en lui n'annonce l'homme élevé dans le faste des cours.

BLANCHETTE.

C'est qu'il n'est pas fier.

FELIME.

Celui qui ose prétendre à ma main doit l'être.

BLANCHETTE.

Mais s'il vous aime?

FELIME.

Tant pis pour lui.

BLANCHETTE.

Songez bien qu'avec ce mari-là, vous n'auriez pas le temps de désirer.

FELIME.

C'est possible.

BLANCHETTE.

Que vous passerez votre vie entière à chercher son pareil.

FELIME.

Cela ne regarde personne.

UNE VOIX AERIENNE.

Prends garde, tu t'en repentiras.

BLANCHETTE.

Hein!

FELIME.

J'ai cru entendre....

BLANCHETTE.

On aurait dit que la voix venait du haut de cet arbre, ce n'est pourtant pas un oiseau... que dites-vous de cela, ma maîtresse?

FELIME.

Je dis que c'est une ruse assez maladroite de notre impertinent voyageur, et qu'il y perdra son temps, ses peines et ses soupirs.

BLANCHETTE.

Eh bien! le voilà qui arrive fort à propos pour recevoir son congé.

FELIME.

Non; il n'est pas encore temps... il a voulu me prendre dans ses filets, c'est lui qui va tomber dans les miens.

BLANCHETTE.

Pauvre jeune homme!

FELIME.

Je l'aperçois.... Adresse et discrétion.

BLANCHETTE, *à part.*

L'une est plus sûre que l'autre.

SCÈNE VI.

FELIME, BLANCHETTE, TANGUT, *dans le fond écoutant.*

FELIME.

Air: *De la jeune Meunière.* (de L. Jadin.)

Dès que je vis paraître
Ce prince fait au tour,
Blanchette, en fait d'amour,
Toi, qui dois t'y connaître,
Dis-moi pourquoi (*bis.*)
Mon cœur fit tic tac, malgré moi.

2me COUPLET.

Morceau d'Ensemble.

Pour l'ardeur indiscrette
Des seigneurs de ma cour,
Moi qui jusqu'à ce jour
Restai froide et muette,
Quand je le vois dis-moi pourquoi
Mon cœur fait tic tac, malgré moi.

3me COUPLET.

BLANCHETTE.

Il écoute en cachette,
Et croit que son amour
Est payé de retour;
On n'est pas plus coquette,
Mon cœur souvent bien malgré moi
Fit tic tac, mais de bonne foi.

4me COUPLET.

TANGUT, *à part.*

Quentends-je? la pauvrette
Partage mon amour;
Elle en fait sans détour
Confidence à Blanchette!
Le cœur lui fait, si je l'en croi,
Tic et tac, tout comme à moi.
Son cœur, etc.

BLANCHETTE.

Il écoute en cachette, etc.

TANGUT.

O le plus doux, le plus tendre, le plus enivrant des aveux!

FELIME, *jouant la surprise.*

Ciel! il était là, ah! Seigneur, ne croyez pas un mot de ce que je viens de dire.

TANGUT.

Si fait, si fait.

FELIME.

C'était une plaisanterie.

TANGUT.

Non pas, non pas.... vous m'aimez.... je m'en tiens à ce que j'ai entendu.

FELIME.

Eh bien quand cela serait, le fils du roi de Trébisonde descendrait-il jamais jusqu'à la fille d'un simple Pacha?

TANGUT.

Simple tant que vous voudrez, mais si vous n'avez que cette raison-là à m'opposer, c'est comme si vous.... et je vous avoûrai même franchement que votre couronne vaut bien la mienne.

FELIME, *mirraudant.*

Cependant cette fortune, ces trésors annoncent en vous un mortel favorisé....

TANGUT.

Oui, mais le diable m'emporte si je sais par qui.

FELIME.

Quoi ! vous ne savez pas ce qui vous a valu ce degré miraculeux d'opulence ?

TANGUT.

Ah ! si fait.

FELIME ET BLANCHETTE.

Et c'est ?

TANGUT.

Ah ! c'est.... mon secret.

FELIME.

Votre secret ?

TANGUT.

Et je le garde par ordre du Roi mon père, qui à son retour de sa dernière caravanne...

BLANCHETTE.

Un Roi qui fait des caravannes !....

TANGUT, *à part.*

Imbécille. (*haut.*) De son dernier voyage... m'a bien recommandé de garder mon secret et mon cœur.

FELIME.

Votre cœur ? si je dois vous croire, je l'ai déjà.

TANGUT.

Ah ! diable ! c'est vrai....

FELIME.

Ainsi... pourquoi n'aurais-je pas...

BLANCHETTE, *à part.*

Elle l'aura.

FELIME.

D'ailleurs, le desir, les prières de la femme qu'on aime, ne peuvent-ils balancer un instant les ordres d'un père ?

TANGUT.

Je ne dis pas non, mais...

FELIME.

Felime serait-elle confondue avec ces femmes qui n'ont jamais obtenu de vous ni un soupir ni un regard ?

BLANCHETTE, *à part.*

Comme elle vous l'enveloppe !

TANGUT.

Non sans doute, mais si vous saviez...

FELIME, *avec indignation.*

J'en sais assez, gardez votre secret et votre cœur. Sortons, Blanchette.

TANGUT.

Arrêtez.... le voilà.

FELIME, *voyant la bourse.*

Qu'est-ce que c'est que ça ?

TANGUT.

Mon secret.

BLANCHETTE.

Quoi! cette petite bourse....

TANGUT.

Est la source de toutes mes richesses.

Air : *Dans ma chaumière.*

Sans qu' ça paraisse, *(bis.)*
A mes ordres j'ai là dedans
Bois, palais, vaisseaux, forteresse,
Palanquins, chameaux, éléphants.

BLANCHETTE.

Sans qu' ça paraisse ?

TANGUT.

Sans qu' ça paraisse.

TANGUT.

Sans qu' ça paraisse, *(bis.)*
N'eussai-je ni rang, ni crédit,
J'ai là dedans, grandeur, noblesse,
Talent, savoir, mérite, esprit...

BLANCHETTE.

Sans qu' ça paraisse.

TANGUT.

Sans qu' ça paraisse.

FELIME.

Et vous me supposez assez dépourvue de raison, pour ajouter foi....

TANGUT.

J'ai commencé par être aussi incrédule que vous.... Mais lisez ce qui est écrit dans la bourse.

FELIME, *lisant.*

« Combien veux-tu d'argent? « Eh ! bien ?

TANGUT.

Eh ! bien ?

Air : *du Duo de Guslistan.*

TANGUT.

Demandez sans contrainte et sans gêne.

FELIME.

Quoi ! vraiment ?...

TANGUT.

Demandez, sur le champ elle est pleine.

BLANCHETTE.

C'est charmant !

FELIME.

Quoi ! je puis obtenir sans obstacle.

TANGUT

Eh ! voyez.

BLANCHETTE.

Mais ceci tiendrait donc du miracle.

TANGUT.

Essayez.

FELIME.

Vous m'étonnez...

BLANCHETTE.

Vous m'effrayez.

TANGUT.

Ce talisman, beauté que j'aime,
N'attend que votre ordre suprême.

FELIME.

Cent pièces d'or pour coup d'essai.

TANGUT.

Elles y sont ; comptez vous-même.

FELIME et BLANCHETTE, *comptant.*

C'est vrai, c'est vrai !

FELIME.

Je m'y perds ! quel trésor inpayable !

TANGUT.

Vous voyez.

BLANCHETTE.

C'est vraiment une chose incroyable !..

TANGUT.

Vous doutiez.

BLANCHETTE.

Demandez maintenant mille pièces.

TANGUT.

Demandez.

FELIME.

Eh bien ! soit.

TANGUT.

En très-belles espèces.

La bourse se remplit de nouveau.

Regardez.

FELIME, BLANCHETTE.

Quel talisman vous possédez !

TANGUT.

Vous avez vu son pouvoir.

FELIME.

C'est une bourse peu commune.

TANGUT.

Tous les rois voudraient l'avoir.

FELIME.

Quelle inépuisable fortune !

TANGUT, *à part.*

L'or a fait
Son effet.

FELIME, *à part.*

Par cette richesse importune,
Non, non, ne souffrons pas
Que sur Félime il ait le pas.
A Tangut.
Mon ami, sa puissance suprême...

TANGUT, *transporté.*

Son ami !...

FELIME.

Dans mes mains serait-elle la même ?

TANGUT.

Mon dieu ! oui.

FELIME.

Voyons donc.

TANGUT, *lui présentant la bourse.*

La voici.

BLANCHETTE.

C'en est fait.

FELIME, *la saisissant, et s'enfuyant.*

Grand merci.

TANGUT.

Permettez.

FELIME.

Je la tiens.

TANGUT.

Rendez-moi.

FELIME, *riant aux éclats.*

Je reviens.

Elle sort, et Blanchette la suit. Le tonnerre gronde, le Théâtre s'obscurcit; Tangut veut suivre Felime, des Gardes le repoussent, le terrassent et disparaissent.

TANGUT.

Ma bourse ! ma bourse ! elles sont parties... Felime ! elle ne m'entend pas... si fait..... il me semble.... écoutons...

rien!... (*se tâtant la ceinture*) rien... que devenir? Malheureux Tangut, et comment jamais retourner... Que vois-je! (*apercevant le lac qui traverse le théâtre*) Une rivière! c'est le seul moyen de ne plus faire de sottises.

Il court pour s'y précipiter, un Génie sort des eaux.

SCÈNE VII.

TANGUT, HANIF, *sans paraître.*

HANIF.

Arrête, Tangut, et reconnais le Génie qui a présidé à ta naissance.

TANGUT.

Oui? eh! bien, vous voilà tout porté pour assister à mon décès.

HANIF.

Arrête! te dis-je, tu as fait une faute, je te la pardonne. Confie-toi à ce monstre marin, (*un poisson ailé sort du lac.*) et prends cette écharpe merveilleuse qui le couvre et qui te transportera où tu voudras.

TANGUT.

Où je voudrai? Qu'elle me transporte chez la traîtresse qui m'a volé ma bourse, et une fois là, je vous promets de donner à mon poisson un joli pour boire.

HANIF.

Air : *du Vaisseau amiral.*

Par un amour trop indiscret,
Ne te rends plus le sort contraire;
Pour n'avoir jamais de regret,
Garde ton cœur et ton secret.

TANGUT.

C'est juste, l'avis que mon père
Me donna quand je le quittai.

LE GÉNIE.

Cet avis, tu le vois, j'espère,
Par la sagesse était dicté...
Qu'au moins la leçon te profite;
Sur ta monture pars bien vîte...
Jamais elle ne trébucha.

TANGUT.

Tout droit au palais du Pacha, *(bis.)*
Allons, merveilleuse ceinture,
Et toi, ma docile monture!
Puisque Felime me vola,
Venge une innocente victime;
Et vole, et vole, (3 *fois)* chez Felime.

Le Génie s'enfonce dans les flots, et le monstre-marin emporte Tangut dans les airs.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

Le Théâtre représente un jardin entouré de grilles; sur la droite, un pavillon dans lequel est une ottomane richement drapée.

SCÈNE PREMIERE.

FELIME, BLANCHETTE.

BLANCHETTE.

Oui, ma chère maîtresse, permettez-moi de vous dire que c'est fort mal; et si vous n'étiez pas princesse, cette affaire-là pourrait vous mener plus loin...

FELIME.

Tais-toi.

BLANCHETTE.

Je me tais.

FELIME.

Devais-je souffrir qu'un aventurier, à l'aide d'un faux nom et à la faveur d'un tour d'escamotage, osât tenter de souiller notre illustre famille de son indigne alliance? parle...

BLANCHETTE.

Vous le permettez?

FELIME.

Oui, parle...

BLANCHETTE.

Eh bien! vous conviendrez que le rang que vous avez dans le monde...

FELIME.

Tais-toi...

BLANCHETTE.

Je me tais.

FELIME.

Sais-tu qu'il faut que je sois dans mon jour de patience pour ne pas t'avoir mise dix fois à la porte depuis une heure?

BLANCHETTE.

C'est qu'au fond de l'âme vous sentez que vous avez eu tort et que...

FELIME.

Vas-tu recommencer ton sermon? Je me sens assez disposée à dormir sans cela, la chasse m'a tellement fatiguée!.. appelle mes femmes.

BLANCHETTE, *à part.*

Elle est incorrigible!

Blanchette fait un signe à plusieurs négresses qui accourent avec des éventails en plumes de paon.

SCÈNE II.

Les Précédens, ESCLAVES.

FELIME, *étendue sur l'ottomane,*

Air : *de la Solliciteuse.*

Que vos plumes legères
Caressant mes desirs,
Versent sur mes paupières
La fraîcheur des zéphirs!
Exactes sentinelles,
Au dedans, au dehors,
Que mes gardes fidèles
Veillent sur moi... je dors.

Ici Tanguy paraît balancé dans les airs au-dessus du pavillon, par son monstre marin, sans être vu de personne.

TANGUT.

Ma vengeance jurée
Est enfin assurée,
Pour me fermer l'entrée,
Elles s'y prennent bien ;
Bon moyen ! bon moyen !

BLANCHETTE, *fermant la porte de la grille.*

Dormez bien rassurée ;
Il suffit que l'entrée
Soit à nos soins livrée,
L'honneur est son gardien !
Fermons bien, fermons bien.

Blanchette et les esclaves sortent.

SCÈNE III.

FELIME *endormie*, TANGUT.

TANGUT, *toujours en l'air.*

C'est qu'elle dort aussi tranquillement que si de rien n'était... si je pouvais pendant son sommeil... découvrir mon talisman et (*faisant le geste de disparaître*) la bonne affaire ! descendons tout doucement... tout doucement...

Sur ce dernier mot, le monstre s'abat avec fracas.

FELIME, *éveillée en sursaut.*

Quel bruit ? qui a osé pénétrer...

TANGUT.

Excusez ; c'est une visite dont sans doute vous ne vous doutiez pas.

FELIME, *à la vue du monstre.*

Ciel !

TANGUT.

Rassurez-vous... (*à part*) Depuis qu'elle m'a volé, elle me semble encore plus belle.

FELIME.

Mais par où êtes-vous entré ?

TANGUT.

Par la voûte céleste dont j'avais par bonheur la clef sur moi. Il y a des gens comme ça, qui vous tombent des nues au moment où on les attendait moins.

FELIME, *à part.*

Cette incroyable aventure cache quelque nouveau mystère.

TANGUT, *à part.*

Mon arrivée la confond.

FELIME.

Serait-ce encore à l'amour que je devrais votre inconcevable présence en ces lieux?

TANGUT.

Je vous demande bien pardon, le tapage que j'ai fait en entrant n'annonçait pas, je crois, un homme en bonne fortune. Je viens simplement réclamer une certaine bourse...

FELIME.

Eh! rends-moi donc aussi, ingrat, les biens que tu m'as pris.

TANGUT, *surpris.*

Moi? je vous ai pris?.. je veux être...

FELIME.

Air : *Toi que je pleure que j'adore.* (du Vieux chasseur.)

Rends-moi l'heureuse insouciance
Qui long-tems (*bis*) charma mes loisirs,
Rends-moi mes innocens plaisirs,
Rends-moi ma douce indifférence!
Rends-moi mes premières vertus,
Rends-moi la paix qui m'est ravie;
Rends-moi mon cœur, rends-moi ma vie...

TANGUT, *impatienté.*

Et vous, rendez-moi mes écus.

SCÈNE IV.

FELIME, TANGUT, BLANCHETTE, *attirée par le bruit.*

BLANCHETTE.

A qui donc en avez-vous, Mademoiselle? (*voyant Tangut*). Ah! pour le coup, si je l'attendais là!

FELIME.

Approche, Blanchette, et répète à cet ingrat ce que je t'ai dit ce matin.

BLANCHETE, *avec embarras.*

Ce que vous m'avez dit? (*à part.*) si c'est pour lui faire plaisir, ce n'est pas la peine.

FELIME.

Où t'ai-je envoyée?

BLANCHETTE.

Ah ça! c'est vrai.

FELIME.

Pourquoi lui ai-je enlevé sa bourse?

BLANCHETTE.

Pourquoi?

FELIME.

Oui, il ne veut pas m'entendre...

BLANCHETTE.

Ce n'est pourtant pas pour autre chose.

FELIME.

Eh bien! croirais-tu qu'il doute encore de ma tendresse!

BLANCHETTE.

En vérité? Eh bien! alors, seigneur, qu'est-ce qu'il faut donc pour vous contenter?

TANGUT.

Il faut qu'on me rende ma bourse, que diable! cela me paraît assez juste: et le premier à qui je conterais mon affaire, ne manquerait pas de dire...

BLANCHETTE, *apercevant le monstre marin qui s'agite.*

Qu'est-ce que c'est que cette grosse bête-là?

TANGUT.

Hein?.. ah! n'aie pas peur, c'est mon cheval... mais il s'impatiente, et, moi aussi. Voyons, finissons-en, que je m'en retourne, et que...

FELIME.

La voilà, cette bourse, (*lui montrant la bourse et la retirant toujours au moment où Tangut va pour la prendre.*) Objet de tous vos vœux; le perfide! aurais-je pu penser qu'après tout ce que j'ai fait pour lui!..

TANGUT.

Après tout ce que!.. ah!

FELIME.

Oui, ingrat... de quoi suis-je coupable? de trop d'amour, et un seul mot va te le prouver.

BLANCHETTE, *à part.*

Ecoutons un peu ce mot-là... je suis curieuse de savoir comment elle va s'en tirer.

TANGUT.

C'est singulier, elle a une manière de dire les choses...

FELIME.

Possesseur d'un talisman si précieux, me suis je dit, de combien de séductions mon amant, mon époux ne va-t-il pas être entouré ! quels piéges la coquetterie ne tendra-t-elle pas à son amour-propre, et lui-même dans l'âge des plaisirs, des conquêtes, aura-t-il la force de résister à l'attrait de la facilité ? non sans doute... et la pauvre Félime oubliée, délaissée, sacrifiée peut-être à des rivales indignes du cœur qu'elles lui auront ravi ! (*Pendant cette tirade, Blanchette s'est amusée à caresser le poisson volant et finit par s'asseoir dessus.*

TANGUT, *tombant à ses pieds.*

Quoi ! c'était... oh ! princesse... souffletez-moi... battez-moi... tuez-moi, je n'en aurai pas encore autant que j'en mérite... mais voilà qui est fini... j'étais venu pour reprendre mon bien et vous dire un éternel adieu... tout est changé... je reste, je ne vous quitte plus... Poisson, à l'écurie. (*Le poisson s'envole et enlève Blanchette.*)

BLANCHETTE.

Miséricorde ! au secours.... arrêtez-le donc, ma chère maîtresse... je suis morte... (*elle disparaît.*)

SCÈNE V.

FELIME, TANGUT.

FELIME, *effrayé.*

Ah ! seigneur...

TANGUT.

Aucun risque, rassurez-vous... et rassurez-moi, en gardant cette bourse.

FELIME.

Non, je n'en veux plus.

TANGUT.

Ni moi.

Air : *C'est à Paris.* (des Maris sans femmes.)

Elle est à vous, (*bis.*)
Recevez la de ma tendresse ;
Elle est à vous, (*bis.*)
Recevez la de votre époux.

FELIME, *à part.*

A qui la pomme pour l'adresse?

TANGUT.

Elle est à vous. *(bis)*

FELIME.

Suite de l'air.

Je garde votre talisman...
Oui, malgré moi je vous pardonne.

TANGUT.

Se pourrait-il? heureux moment!

FELIME, *lui tendant la main.*

Convenez que je suis trop bonne,
Et baisez la main qu'on vous donne.

Ensemble.

TANGUT.

Elle est à moi! *(bis.)*
La perle de toute l'Asie,
Elle est à moi! *(bis.)*
Visirs, renoncez à sa foi,
Sultans, mourez de jalousie;
Elle est à moi! *(bis.)*

FELIME, *à part.*

Elle est à moi! *(bis.)*
J'ai tous les trésors de l'asie...
Elle est à moi! *(bis.)*
Tout sera soumis à ma loi,
Oui, pour toujours je l'ai saisie;
Elle est à moi!

FELIME.

La dixième heure du soir a sonné, c'est l'instant de nous rendre auprès de mon père qui est allé prendre quelques instans de repos dans son palais d'été, où il vous prépare une fête des plus brillantes, et il ne faut pas nous faire attendre.

TANGUT.

Vous avez du temps de reste. Combien faut-il pour nous rendre à ce palais d'été?

FÉLIME.

Trois heures.

TANGUT.

Nous y serons dans trois secondes.

FÉLIME.

Comment?

TANGUT.

Par le moyen de cette ceinture.

FÉLIME.

Quoi! cette ceinture aurait le pouvoir...

TANGUT.

Cela vous étonne, n'est-ce pas? il n'exista jamais de oiture plus douce; aussi n'est-ce pas au petit trajet que ous allons faire que se borneront nos voyages; l'occasion st trop belle pour n'en pas profiter; et, à partir du lenemain de nos noces, je veux que ma ceinture nous fasse arcourir l'univers d'une extrémité à l'autre.

TANGUT.

Air: *de la Lithographie.*

Pour étudier du monde
Les mœurs, les climats divers:
Nous irons, de Trébisonde
Nous élançant dans les airs,
Réfléchir chez les Danois,
Dormir avec les Chinois,
Jurer chez les Allemands,
Témoigner chez les Normands,
Compter chez l'Israélite,
Chanter chez l'Italien,
Transir chez le Moscovite,
Rôtir chez le Péruvien,
Crier avec les Bretons,
Mentir avec les Gascons,
Chez l'Espagnol roucouler,
Chez les Hottentots hurler,
Chez les Africains nous vendre,
Fûmer chez les Hollandais,
Avec les Anglais nous pendre,
Et rire avec les Français.

FÉLIME.

Ah! les jolis voyages!

SCÈNE VI.

Les Mêmes, BLANCHETTE.

BLANCHETTE.

Eh bien! ma chère maîtresse, vous oubliez que vous avez, ce soir, trois lieues à faire, et que voilà la nuit.

TANGUT.

Nous partons. (*Ils sortent.*)

HANIF.

Ce talisman aura vengé sous peu,
L'injure qu'en ce jour ta tendresse a soufferte;
Mais surtout, songe que sa perte
Entraînerait la tienne... Adieu.

Hanif disparaît sous le théâtre.

TANGUT, *lisant les caractères qui sont sur le cornet.*

Que vois-je? Combien veux-tu de soldats?... dis et sonne. (*Il sonne.*)

CHŒUR DE GUERRIERS, *accourant.*

Air : *Folie, folie.*

Demande, demande,
Nous nous armons, nous combattons;
Commande, commande,
Nous triomphons.

TANGUT.

Air : *C'était Renaud de Montauban.*

Si le destin, braves soldats,
Veut que vos rangs un instant s'éclaircissent;
A mon appel, cent mille bras
Aux vôtres aussitôt s'unissent!
Et si la mort, prompte à nous renverser,
Vous frappe tous dans un choc aussi rude;
N'en ayez pas d'inquiétude,
Je vous ferai tous remplacer.

Il sort à la tête des Soldats, qui chantent le chœur suivant sur le même air.)

CHŒUR,

Air : *Folie, folie*

Ordonne, ordonne,
Que ton cornet que nous servons;
Résonne, résonne,
Nous te vengeons.

Tout l'entr'acte est occupé par un bruit de guerre, tambour, musique, explosion, etc.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le Théâtre représente toujours un lieu désert; dans le fond, une forêt.)

SCÈNE PREMIÈRE.

TANGUT, *sur un char de triomphe*, Guerriers. *Il porte à sa ceinture du côté droit son cornet et de l'autre son poignard.*

CHŒUR.

Air : *la Victoire est à nous.*

La victoire est à moi ! toi ! (*bis.*)
L'orgueilleuse Félime
A son tour ma victime
Est soumise à ma loi.
La victoire est à moi ! toi !

TANGUT, *descend du char.*

Ah ! ah ! voici ma prisonnière. Voyons un peu comment elle va se justifier.

SCÈNE II.

TANGUT, FÉLIME, *amenée par deux soldats, sous une robe grossière.*

LES SOLDATS.

Air : *Me voilà.*

Du pacha (*bis.*)
Nous t'amenons la fille,
La voilà, (*bis.*)
Elle est, ma foi, gentille.

FELIME.

Ah ! quel affront ! (*bis*) pour moi, pour ma famille. (*bis.*)

LES SOLDATS.

La voilà, (*bis.*)
Du pacha
L'auguste et noble fille...

TANGUT.

Quel bonheur, la voi là!

FELIME.

Me voilà.

TANGUT.

La voilà.

FELIME.

Me voilà.

TANGUT.

Eh bien! perle d'amour, diamant de sensibilité, astre de franchise, ange de désintéressement, trésor de vertu, voilà qui rabat un peu votre caquet.

FÉLIME.

Je suis en votre pouvoir; accablez-moi de reproches, d'injures, je les ai mérités.

TANGUT.

Ah! vous en convenez.

FÉLIME.

Oui; mais mon malheureux père doit-il expier les fautes de sa fille?

TANGUT.

Votre père est un finot.

FÉLIME.

Je vous assure que non.

TANGUT.

Il fait la bête.

FÉLIME.

Il ne la fait pas.

TANGUT.

C'est-à-dire que...

FÉLIME.

Tout ce que vous voudrez, mais enfin, c'est mon père.

TANGUT.

Rendez-moi ma bourse et ma ceinture, et je retire mes armées.

FÉLIME.

Tout vous sera rendu.

TANGUT.

Oui; mais il ne s'agit pas de me promettre, et de... c'est que, cette fois-ci, vous n'en seriez pas quitte à si bon marché. Le son de ce cornet, qui vient déjà d'improviser une armée, en enfanterait cinquante autres qui raseraient les Etats de votre père en moins de temps...

FÉLIME.

Quoi! ce cornet?

TANGUT.

Oui, Princesse; oui, ce cornet; ainsi, n'espérez pas m'échapper.

FÉLIME.

Vous échapper... oh! si je l'avais voulu, qui aurait pu m'en empêcher? n'ai-je pas votre ceinture et votre bourse?

TANGUT, *à part.*

C'est vrai.

FÉLIME.

C'est donc l'amour seul qui m'a décidée à me laisser conduire auprès de vous, et, surtout, l'espoir de ne devoir qu'à votre humanité et à mon repentir, le terme d'un fléau qui entraînerait avec lui la ruine de nos Etats, la mort de mon père, la mienne et la vôtre... Oui, la vôtre; car vous ne pourriez survivre au spectacle des maux que vous seul auriez causés. Vous vous attendrissez, je le vois, le pardon est sur vos lèvres!

TANGUT, *à part.*

Diable de cœur!

FÉLIME.

Oui, le fer et la flamme vont cesser leurs ravages! vous vous rappelerez que Félime a dû vous appartenir; c'est une amante, c'est une épouse qui embrasse vos genoux!...

TANGUT, *prêt à céder, et se raisant.*

Non.

CHŒUR.

Air: *Grâce, grâce pour elle.* (Montano.)

Grâce, grâce, grâce pour elle. *(bis.)*

TANGUT, *à Félime.*

Non, non, pour cette fois vous ne gagnerez rien,
Je vous connais trop bien;

N'espérez pas de moi, de sottise nouvelle.

FÉLIME.

Félime est repentante, autant que criminelle !
Oui, je conviens, je conviens que j'ai tort.

TANGUT.

Tems perdu, vain effort.

FÉLIME.

Disposez de mon sort,
Votre cœur ou la mort.

Elle feint de vouloir se précipiter sur le poignard de Tangut; qui voulant la retenir abandonne le cornet. Elle s'en saisit et sonne. Sa tunique disparaît et fait place à son premier costume; les habits de Tangut sont remplacés par les vêtemens les plus grossiers; Félime monte sur le char de triomphe de Tangut, et est reconduite par les mêmes soldats et les mêmes chants qui accompagnaient Tangut à son arrivée.

CHŒUR ET FÉLIME.

Air : *la Victoire est à moi.*

La victoire est à { moi ! / toi ! } *(bis.)*
Trop heureuse Félime,
A son tour, ta victime;
Tangut subit ta loi !
La victoire est à { moi ! / toi ! }

SCÈNE III.

TANGUT, *seul.*

Oh ! le plus traître des serpens, le plus féroce des crocodilles ! le plus.... et j'ai pu, pour la troisième fois !... Où se pend-t-on ? où se pend-t-on ?

Deux figuiers sortent de terre, et une voix répond :

Ici !

TANGUT.

Ici ? D'où vient cette voix ?

SCÈNE IV.

TANGUT, L'AMOUR, *sortant d'un des figuiers.*

L'AMOUR.

Regarde.

TANGUT.

Par Mahomet! qu'elle nouvelle diablerie? qui êtes-vous, mon petit ami?

L'AMOUR.

L'Amour.

TANGUT.

L'Amour? Eh bien! vous pouvez vous vanter de m'avoir fait bien du mal depuis que j'ai eu le plaisir de vous connaître; aussi.....

Air : *Haiss' les femmes qui voudra.*

Aime les femmes qui voudra,
Je suis guéri de mes faiblesses;
Et bien fin qui me reprendra
Dans les filets de ces traîtresses.
Tout n'est que fard dans leurs atours,
Que pièges dans leurs grâces;
Leurs aveux ne sont que détours,
Leurs larmes que grimaces... (*bis.*)
Oui, des mille et mille fléaux,
Qu'une infernale et noire trame
Arma contre notre repos;
Le plus méchant c'est une...

L'AMOUR, *lui mettant la main sur la bouche, pour l'empêcher de prononcer les derniers mots.*

Et c'est à l'amour que tu tiens ce langage!

TANGUT.

Ma foi, mettez-vous à ma place.

L'AMOUR.

Rassure-toi.... je viens te venger. Prends ces deux corbeilles, place dans l'une les figues de cet arbre.

Indiquant le figuier à droite.

TANGUT.

Bah! et pourquoi donc?

L'AMOUR.

Obéis; dans l'autre les figues de celui-ci.

TANGUT, *obéissant.*

C'est fait.

L'AMOUR.

Couvre chaque corbeille d'une des feuilles de chaque figuier, sans les confondre. (*Tangut exécute ce que l'Amour lui dit.*) Bien! maintenant va-t-en à Damas, et lis, chemin faisant ce que tu trouveras écrit sur chacune de ces feuilles; allons, pars.

TANGUT, *cherchant à lire.*

Sur chacune de ces feuilles? Je ne vois rien.

L'AMOUR.

Tu verras en route, et tu seras content de moi.

Air : *des Blouses.*

Oui, ta Félime aura sa récompense;
Et ses dédains, son petit air altier,
Lui coûteront plus cher qu'elle ne pense.

TANGUT.

Vous ferez bien, elle a de quoi payer.

L'AMOUR.

A mon pouvoir elle a cru se soustraire;
Sur ses attraits elle avait trop compté...
Qui n'aime pas n'a pas le droit de plaire,
Et la laideur doit punir sa fierté.

TANGUT ET L'AMOUR.

Mon / Ton ennemie aura sa récompense,
Et ses dédains, son petit air altier
Vont lui coûter plus cher quelle ne pense;
Un pareil tort ne peut trop s'expier.

Les figuers rentrent en terre, l'Amour et Tangut s'éloignent.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le Théâtre change et représente un des appartemens de Félime. Une petite guéridon doit sortir dessous le theâtre dans un des coins, sur le premier plan. On apporte une table richement servie.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PACHA, FELIME, Toute la Cour.

Air : *Ah ! qu'il est plaisant.* (de Mlle Estelle Désaugiers.)

CHOEUR.

Ah ! quel heureux jour !
Toute votre cour
Vient pour vous fêter,
Et vous complimenter,
Sur l'heureux combat
Dont le résultat,
A vengé l'affront,
Qu'on fit à votre front.

LE PACHA.

Est-il dans l'histoire
Une victoire,
Qui vaille à vos yeux
Un fait si glorieux ?
Et chez nos neveux
Pourra-t-on croire
Que ce fait,
Fut l'effet
D'un cornet ?

CHOEUR.

Ah ! quel heureux jour, etc.

FELIME *à part.*

Pour moi quelle ivresse !
Partout, grâce à mon adresse,
Grandeur, pouvoir et richesse
Vont suivre mes pas.

connaître ce marchand, et lui témoigner ma reconnaissance par un remercîment....

Air : *des Demoiselles de Saint-Denis.*

Il nous a, ma foi, donné
Un fruit de prédestiné,
Tel que jamais je n'en ai
Vu depuis que je suis né.

Le nez du Pacha et de Feline s'alonge tout à coup.

LE PACHA ET FELIME.

Ah! quel né!
Ah! quel né!
Effroyable,
Epouvantable.
Ah! quel né!
Ah! quel né!
C'est un fruit empoisonné!

LES CONVIVES.

Ah! quel né!
Ah! quel né!
Effroyable,
Epouvantable;
Pareil né!
Pareil né!
Nous serait-il destiné.

BLANCHETTE.

Ah! quel né!
Ah! quel né!
Effroyable,
Epouvantable!
Ah! quel né!
Ah! quel né!
Il est conditionné.

SCÈNE V.

Les Mêmes. UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Seigneur, j'accours vous annoncer que le prince Adhemar...

FELIME, *sortant précipitamment.*

Malheureuse! fuyons!

LE PACHA.

Le Prince Adhemar arrive? il prend bien son temps.

L'OFFICIER.

Non, Seigneur, il vous fait dire qu'il sera demain aux pieds de votre auguste fille

LE PACHA.

Cela suffit. (*à part.*) S'il avait un peu de nez, il ne se presserait pas tant.

L'Officier sort.

SCÈNE VI.

LE PACHA, BLANCHETTE, LES COURTISANS.

LE PACHA.

Qu'on ferme les portes de Damas, qu'on me cherche l'infernal jardinier, qu'on me l'amène mort ou vif. (*à Blanchette.*) Et toi qui m'as apporté ces fruits pestiférés, si le mal est sans remède... je ne te dis que cela.

BLANCHETTE.

Mais, Seigneur, pouvais-je supposer? (*Elle ne peut s'empêcher de rire en le regardant*) Ha! ha!

LE PACHA.

Ah tu ris! sortez de ma présence, et allez rire au nez de votre maîtresse. (*Blanchette sort en étouffant ses éclats.*)

SCÈNE VII.

Les Précédens, excepté BLANCHETTE.

LE PACHA.

Et vous, mes amis, qui dans l'assaut imprévu que je viens de soutenir, m'avez si bien secondé de tous vos vœux, m'abandonnerez-vous dans cette nouvelle calamité?

AIR *du Vaud. du Sorcier.*

Témoins de mon malheur extrême,
Allez me chercher par pitié
Un médecin, ne dut-il même
Rogner mon nez que de moitié.
Pour trouver ce sauveur, cet ange,
Courez tout l'empire Ottoman,
L'Indostan,
Hispahan,
Astracan,
Je ne dors, ne bois ni ne mange
Qu'il ne soit enfin arrivé.

Un génie traverse le Théâtre, présentant un transparent avec ces mots : **Il est trouvé.**

TOUS, *le lisant avec surprise.*
Il est trouvé (*4 fois.*)

LE PACHA.

Je suis sauvé.

AIR : *d'une Anglaise.*

Courons au devant
De cet homme extraordinaire,
Courons au devant
De cet admirable savant.
Je lui fais présent
Des trois quarts de mon nécessaire,
N'eussé-je perdu
Que moitié de mon superflu.

CHOEUR.

Courons au devant
De cet homme extraordinaire,
Courons au devant
De cet admirable savant.

Le Pacha sort précipitamment et sa cour le suit.

FIN DU CINQUIEME ACTE.

ACTE SIXIÈME.

Même Décoration.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PACHA, TANGUT, (*sous le costume d'un médecin Ethyopien.*) BLANCHETTE, COURTISANS,

CHŒUR.

AIR : *Au feu.*

Honneur,
Hommage,
Honneur,
Au plus savant, au plus sage !

Honneur,
Hommage,
Honneur,
Au plus fameux docteur !

LE PACHA.

J'ai donc le bonheur de posséder dans mon palais, le célèbre docteur Totile qui, dit-on, sait unir au savoir le plus profond, la gaîté la plus folle.

TANGUT.

Et qui en dernier lieu, a guéri le fameux éléphant de Pégu d'une protuberance survenue à sa trompe, et qui lui donnait beaucoup de ressemblance avec vous.

LE PACHA.

C'est le Prophète qui vous envoye.

BLANCHETTE.

C'est vrai que c'est comme un fait exprès; car M. le Docteur est arrivé juste en même temps que votre nez.

LE PACHA.

Il faut vous dire que ma fille en a un pareil.

TANGUT.

Tant mieux.

LE PACHA.

Comment, tant mieux ?

TANGUT.

Parce que j'aurai le bonheur d'être deux fois utile au plus estimé, au plus puissant et au plus éclairé des Pachas.

LE PACHA.

Vous en dites trois fois plus que je n'en mérite; mais parlons du nez....

TANGUT.

Pourquoi parler du nez ?

LE PACHA.

Du nez qui me procure l'honneur de votre visite.

TANGUT.

Ah ! fort bien.

LE PACHA.

Qu'en dites-vous ?

TANGUT.

Je dis que pour un nouveau nez, il est d'une belle venue; mais j'ai sur moi une poudre qui le réduira en un clin-d'œil à ses justes proportions, fut-il long comme la grande muraille de la Chine, gros comme le colosse de Rhodes et pointu comme une pyramide d'Egypte.

LE PACHA.

Que Mahomet vous entende!

TANGUT, *lui pressant le nez.*

Commençons l'opération... Que sentez-vous?

LE PACHA.

Vous me bouchez le nez, que voulez-vous que je sente?

TANGUT.

Vous ne m'entendez pas; je vous demande si vous sentez une douleur quelconque?

TE PACHA.

Quelconque? non.

TANGUT.

Si vous souffrez?

LE PACHA.

Je ne crois pas.

TANGUT.

Tant pis.

BLANCHETTE.

S'il souffrait, ça irait donc mieux?

TANGUT.

Sans doute... où il y a insensibilté, il n'y a guères moyen de guérison: au reste, nous allons voir. (*Il sort de sa ceinture une petite boite.*) Voici le remède le plus prompt et le plus efficace.

LE PACHA.

Une prise de tabac?

TANGUT.

Ne vous inquiétez pas de ce que ce peut-être, prenez-en une pincee, et au troisième éternument, si votre nez n'est pas à vos pieds, il est indéracinable.

LE PACHA.

Au troisième éternuement, dites-vous?

TANGUT.

Au troisième, prenez...

BLANCHETTE.

Tiens, ça serait drôle... eh bien! à la bonne heure... V'là un remède que tout le monde a sous la main.

LE PACHA, *après la première prise, éternue.*

At chut!

TANGUT.

Un... Il remue.

BLANCHETTE, *approchant.*

Si c'est vrai!...

LE PACHA.

Quoi! vraiment!... at chut!

TANGUT.

Deux.... fort bien... il se détache.

BLANCHETTE, *approchant encore.*

Ah! bien, par exemple....

LE PACHA.

Il se détache? ah! Docteur quelle reconnaissance étern... étern...

TANGUT.

Eternuez encore une fois.

LE PACHA, *éternue au visage de Blanchette.*

At chut!

BLANCHETTE *s'essuyant avec humeur.*

Le bon Dieu vous bénisse!

TANGUT.

C'est cela. (*le nez du pacha tombe à terre.*) Voilà votre nez..

LE PACHA, *le ramassant.*

O prodige!

AIR : *Honneur à la musique.*

Quelle admirable cure!
Oh! le grand médecin!
Il soumet la nature
A son pouvoir divin.

TANGUT.

Maintenant faites venir votre fille; un entretien secret avec elle m'est indispensable.

LE PACHA.

Blanchette, va chercher ta maîtresse.

SCÈNE II.

TANGUT, LE PACHA, sa Cour.

LE PACHA.

Mes amis, vous allez avoir la bonté de me suivre (*à Tangut.*) Je vous préviens que n'étant pas dans l'usage de prendre du tabac, ma fille fera sans doute... at chut!... des façons... mais ne la ménagez pas.

TANGUT.

Ce n'est pas mon intention.

LE PACHA, *éternuant, et à part.*

Pourvu qu'à force d'éternuer, mon autre nez n'aille pas tomber aussi. (*Aux courtisans.*) Sortons.

LE PACHA.

Que Mahomet vous entende!

TANGUT, *lui pressant le nez.*

Commençons l'opération... Que sentez-vous ?

LE PACHA.

Vous me bouchez le nez, que voulez-vous que je sente ?

TANGUT.

Vous ne m'entendez pas; je vous demande si vous sentez une douleur quelconque ?

TE PACHA.

Quelconque ? non.

TANGUT.

Si vous souffrez ?

LE PACHA.

Je ne crois pas.

TANGUT.

Tant pis.

BLANCHETTE.

S'il souffrait, ça irait donc mieux ?

TANGUT.

Sans doute... où il y a insensibilté, il n'y a guères moyen de guérison : au reste, nous allons voir. (*Il sort de sa ceinture une petite boite.*) Voici le remède le plus prompt et le plus efficace.

LE PACHA.

Une prise de tabac ?

TANGUT.

Ne vous inquiétez pas de ce que ce peut-être, prenez-en une pincée, et au troisième éternument, si votre nez n'est pas à vos pieds, il est indéracinable.

LE PACHA.

Au troisième éternuement, dites-vous?

TANGUT.

Au troisième, prenez...

BLANCHETTE.

Tiens, ça serait drôle... eh bien ! à la bonne heure... V'là un remède que tout le monde a sous la main.

LE PACHA, *après la première prise, éternue.*

At chut!

TANGUT.

Un... Il remue.

BLANCHETTE, *approchant.*

Si c'est vrai !...

LE PACHA.

Quoi! vraiment!... at chut?

TANGUT.

Deux.... fort bien...il se détache.

BLANCHETTE, *approchant encore.*

Ah! bien, par exemple....

LE PACHA.

Il se détache? ah! Docteur quelle reconnaissance étern... étern...

TANGUT.

Eternuez encore une fois.

LE PACHA, *éternue au visage de Blanchette.*

At chut!

BLANCHETTE *s'essuyant avec humeur.*

Le bon Dieu vous bénisse!

TANGUT

C'est cela. (*le nez du pacha tombe à terre.*) Voilà votre nez..

LE PACHA, *le ramassant.*

O prodige!

AIR : *Honneur à la musique.*

Quelle admirable cure!
Oh! le grand médecin!
Il soumet la nature
A son pouvoir divin.

TANGUT.

Maintenant faites venir votre fille; un entretien secret avec elle m'est indispensable.

LE PACHA.

Blanchette, va chercher ta maîtresse.

SCÈNE II.

TANGUT, LE PACHA, sa Cour.

LE PACHA.

Mes amis, vous allez avoir la bonté de me suivre (*à Tangut.*) Je vous préviens que n'étant pas dans l'usage de prendre du tabac, ma fille fera sans doute... at chut!.. des façons... mais ne la ménagez pas.

TANGUT.

Ce n'est pas mon intention.

LE PACHA, *éternuant, et à part.*

Pourvu qu'à force d'éternuer, mon autre nez n'aille pas tomber aussi. (*Aux courtisans.*) Sortons.

Reprise du chœur précédent.

Quelle admirable cure !
Oh ! le grand médecin !
Il soumet la nature
A son pouvoir divin.

SCÈNE III.

TANGUT, *seul.*

Je vais donc la voir aussi soumise, aussi craintive qu'elle a été impérieuse et méchante. Je pourrai jouir à mon aise de sa confusion, de ses... n'est-ce pas elle que j'entends? non... c'est singulier... qu'est-ce donc que je sens là? est-ce qu'il me resterait encore? allons, Tangut, pas de faiblesse, pas de pitié pour les méchans.

SCÈNE IV.

TANGUT, FELIME, *voilée.*

TANGUT.

La voici, courage! et amenons-la adroitement...

FELIME.

Ah! seigneur, prenez pitié de la plus malheureuse des femmes.

TANGUT.

Bah! bah! le mal n'est peut-être pas sans remède; soulevez ce voile, car si je ne vois pas... il sera difficile...

FELIME.

Je vais vous paraître affreuse.

TANGUT.

J'en ai vu bien d'autres; ne craignez rien.

FELIME.

A quel degré d'humiliation suis-je réduite!

TANGUT, *à part.*

La leçon profitera peut-être. (*haut*) Eh bien!

FELIME.

Eh bien (*soulevant son voile*) voyez.

TANGUT, *reculant.*

Qu'est-ce que c'est que ça?

FELIME.

J'étais sûre de vous inspirer l'horreur, mais qu'au moins la pitié s'y joigne.

TANGUT.

Et c'est à des figues que vous attribuez ?..

FELIME.

Hélas oui! seigneur, à peine y avais-je goûté que..

TANGUT.

Moi, je crains au contraire que cette difformité n'ait une cause plus morale que physique, car c'est souvent par ces signes de réprobation que la nature ou l'amour se venge des êtres qui ont persisté à méconnaître leurs lois.

FELIME.

Cependant mon père...

TANGUT.

Votre père avait bien aussi quelques petits torts à se reprocher, et je ne l'ai guéri radicalement que parce que chez lui aucun vice de cœur, aucune influence malfaisante n'est venu contrarier le succès de mon opération. Voyons, parlez-moi à cœur ouvert.

Air : *Serait-ce l'ami que sans cesse.*

Ne seriez-vous pas un peu fière?

FELIME.

Mais quelquefois.

TANGUT.

Jalouse, coquette, légère?

FELIME.

Mais oui, par fois.

TANGUT.

N'avez-vous pas fait de conquête?

FELIME.

Plus d'une fois.

TANGUT.

Et la vôtre aussi l'a t'on faite?

FELIME.

Pas une fois.

TANGUT.

Pas une fois ?

FELIME.

Pas une fois.

TANGUT.

Voilà tout ce que je craignais.

FELIME.

Pourquoi?

TANGUT.

Parce que la main qui vous a frappée est plus puissante que la mienne.

FELIME.

Oh ! ciel ! je serais condammée ?.. plutôt mourir. .

TANGUT.

Bah ! mourir... si tous ceux qui de temps à autre ont le nez long en disaient autant... mais ils finissent par se consoler, et vous ferez de même.

FELIME, *lui présentant sa bourse de cuir.*

Jamais.

Air : *Il me faudra quitter l'Empire.*

Tenez, voyez cette bourse magique,
Intarissable, immense source d'or ;
Qui par l'effet d'un talisman unique,
S'emplit, se vide et se remplit encor !
Elle est à vous, si vengeant mon outrage...

TANGUT, *l'interrompant.*

Quand le marin voit le ciel courroucé,
Dans le péril dont il est menacé,
Il fait un vœu, mais produit par l'orage,
Ce vœu n'est plus, quand l'orage est passé.

FELIME, *lui donnant la bourse.*

Vous douteriez ? eh bien, la voilà ! mais, au nom de l'humanité...

TANGUT, *à part, la saisissant.*

Fort bien. (*haut*) Je la reçois comme un gage honorable de votre confiance ; mais, je vous le répète, tous mes efforts seraient inutiles. D'ailleurs je dois être dans une heure à trois lieues d'ici, près d'une des favorites du Sultan, qui est menacée de perdre les plus beaux yeux du monde, et vous sentez que le moindre retard...

FELIME, *avec la plus vive emotion, détachant sa ceinture.*

Ne craignez rien, voici une ceinture qui vous transportera en un clin-d'œil auprès de votre malade.

TANGUT, *à part.*

A merveille !

FELIME.

Jugez par les sacrifices que je vous fais de l'importance que j'attache...

TANGUT.

Quoi ! cette ceinture aurait le pouvoir ?..

FELIME.

De vous faire franchir mille lieues, comme l'oiseau le plus rapide.

TANGUT, *prenant la ceinture.*

Vous avez réponse à tout. Cependant, si par un malheur ou une malice qu'on ne peut prévoir, cette ceinture m'amenait trop tard au chevet de la sultane, savez-vous que ma tête... décidément, adieu, princesse.

FELIME.

Eh bien! si ce malheur impossible vous arrivait, si vos jours étaient menacés, voici un cornet qui mettrait à votre disposition, non seulement la tête du Sultan, mais encore ses vastes états et ceux de tous les souverains du monde... Oh! prenez-le, prenez-le de grâce et je croirai vous devoir encore.

TANGUT, *se découvrant.*

Eh bien, oui, je les prends. (*Bruit de tonnerre*).

FELIME.

Ciel! que vois-je?..

TANGUT.

Un homme trop confiant, trahi et vengé.

FELIME.

Malheureuse!

TANGUT.

Ah! vous avez cru qu'on pourrait se jouer impunément de l'Amour. Apprenez que c'est de ce dieu lui-même que je tiens le fruit qui a fait un objet d'horreur de la figure la plus céleste... ah! Félime... Félime... nous pouvions être si heureux!

FELIME.

Nous pouvons l'être encore En vous donnant le droit de punir, l'amour a dû vous donner celui de pardonner, et vous ne voudriez pas rendre mon châtiment éternel. L'ambition égarait mon cœur, le malheur l'éclaire et la reconnaissance vous le rendra.

TANGUT.

Il n'y a qu'un instant, vous m'avez tenu le même langage, et pourtant..

FELIME.

Quels sermens vous faut-il?

TANGUT.

Ce ne sont pas des sermens que je veux, mais de bonnes et grosses larmes.

FELIME.

Regardez-moi.

TANGUT.

Oui, en voilà; mais sont-ce bien celles du repentir?

FELIME.

Le plus sincère.

TANGUT.

Le regret de n'être plus jolie n'y est-il pas pour quelque chose?

FELIME.

Je suis femme... mais si vous pouviez lire dans mon cœur.

TANGUT.

Qu'y verrais-je?

FELIME.

L'aveu de toutes mes fautes, la honte de les avoir commises et l'ardent desir de les réparer par le bonheur de votre vie entière.

TANGUT.

De ma vie entière!.. elle a pourtant l'air de bonne foi.

FELINE.

Air : *de l'Angelus.*

Rendez-moi telle que j'étais,
Lorsque je sus toucher votre âme;
Si par le retour de ces traits
Je dois rallumer votre flamme...
Mais si désormais je ne puis
Plaire à celui qui me pardonne,
Laissez-moi telle que je suis,
Pour que je ne plaise à personne.

TANGUT.

Quoi! vous consentiriez à garder? (*indiquant le nez.*)

FELIME.

Oui, si vous refusez de me rendre votre cœur.

TANGUT, *allant poser les trois talismans sur le guéridon.*

Ah ! ma foi, dussé-je être encore dupe de ma faiblesse. Tenez, ma chère Félime, prenez cette figue.

FELIME, *reculant d'effroi.*

Ciel ! que me proposez-vous !

TANGUT.

Prenez cela de confiance.... il y a figues et figues, comme il ya... mais ceci n'est pas un...

SCÈNE V.

Les Mêmes, HANIF.

HANIF, *sans paraître.*

Que fais-tu, imprudent? apprends que tu ne peux rendre la beauté à Félime sans renoncer aux trois talismans qui assurent ta fortune, ta puissance et ton bonheur.

FELIME.

Quoi ! après tous les tourmens que je vous ai causés... non, non, je ne mérite pas un si grand sacrifice.... soyez heureux, et laissez-moi expier....

TANGUT.

Heureux sans vous... non, ce dernier mot me décide... plus de talismans, et toujours ma Félime....

(*Aussitôt le voile et le nez de Félime disparaissent avec le salon, qui fait place à un palais brillant de tout l'éclat de la magie.*)

SCÈNE VI.

TANGUT, FELIME, LE PACHA, BLANCHETTE, HANIF, *placé sur un trône resplandissant*, L'AMOUR, *auprès de lui*, TOUTE LA COUR.

Air du Vaud. de *Michel et Christine.*

Quel bonheur ! *(bis.)*
Et quel prestige enchanteur !
Non, jamais *(bis.)*
Elle n'eut autant d'attraits.

HANIF.

Par des plaisirs purs et durables
J'embellirai votre avenir...
Vous fûtes tous deux bien coupables,
Mais dans vos cœurs j'ai lu le repentir;
à Tangut. Des faux plaisirs, toi, bannis la chimère,
à Félime. Dun fol orgueil, toi, reconnais l'erreur;
Et pour jouir bientôt d'un vrai bonheur!
Embrassez tous deux votre père.

TANGUT, *se précipitant à ses pieds.*

Mon père!

TOUS.

Quel bonheur! *(bis.)*
Il reconnaît son erreur...
Désormais
Tous mes / leurs vœux sont satisfaits.

CHOEUR.

Quel bonheur, etc.

HANIF.

Oui, mon ami, c'est ton père qui, sous différentes formes, t'a preservé de tous les périls dont tes folies ont pensé te rendre victime, et qui, malgré toutes tes fautes, n'a jamais voulu voir en toi qu'un fils égaré; mais que Félime se rappelle que le premier abus qu'elle ferait des dons qu'elle a reçus de la nature, la livrerait de nouveau à la peine qu'elle vient de subir, et qui, cette fois, ne finirait qu'avec elle.

FÉLIME, *montrant Tangut.*

Son influence et son amour m'ont corrigée pour la vie.

BLANCHETTE, *à part.*

C'est la journée aux prodiges!

LE PACHA.

Ainsi, c'est au roi de Trebisonde que j'ai l'honneur de parler... enchanté de faire sa connaissance.

TANGUT, *à part.*

Hai! hai!

HANIF.

Détrompez-vous. Je ne suis que le commerçant Hanif, qu'une puissance céleste a daigné élever depuis peu au rang de ses premiers ministres, et si vous ne trouvez pas le fils d'un génie indigne de votre alliance...

LE PACHA.

Allons donc, vous plaisantez; je crois que je ne suis pas

un génie, et je ne puis que me trouver trés-honoré d'en avoir un dans ma famille.

BLANCHETTE, *à part.*

Ce sera un prodige de plus.

L'AMOUR, *à Tangut.*

Tu ne diras plus de mal des femmes?

TANGUT.

M a bouche vous le jure.

L'AMOUR, *à Félime.*

Ni toi des hommes?

BLANCHETTE.

Son nez vous en répond.

VAUDEVILLE.

CHOEUR.

Air : *du Vaud. du Coq de Village.*

Chantons le jour où deux amans fidèles
Vont voir l'hymen couronner leur ardeur;
Ils ont subi trop d'épreuves cruelles
Pour n'avoir pas mérité le bonheur.

HANRY.

Il est, dit-on, une nouvelle terre
Où les vertus ont plus de poids que l'or,
Où l'amitié, l'amour même et sincère...
Le beau pays! mais on le cherche encor.

CHOEUR.

Chantons le jour, etc.

TANGUT, *à Félime.*

Ta guérison serait je crois, complette,
Si tu pouvais habiter un pays,
Oú l'on ne fût légère ni coquette...
Quand tu voudras nous irons à Paris.

CHOEUR.

Chantons le jour, etc.

BLANCHETTE, *bas à Tangut.*

Prenez y garde; on sait que la vengeance
Pour notre sexe a toujours quelque prix...
Et l'on prétend que les femmes en France,
N'épargnent pas le nez de leurs maris.

CHOEUR.

Chantons le jour, etc.

LE PACHA.

Faute d'y voir, j'ai fait mainte bévue...
Or, puisque j'ai le coup d'œil si borné,
Je suis d'avis que m'allonger la vue
Eût mieux valu que m'allonger le né.

CHOEUR.

Chantons le jour, etc.

FELIME, *au public.*

Air : *du Vaud. des Gardes Marines.*

Quand le plus dûr des châtimens,
D'effroi me laisse encor tremblante!
Vous me croyez bien repentante
Du larcin des trois talismans?
Qu'on m'en indique un quatrième,
Qui de vous plaire assure le moyen;
Et Félime, n'en dites rien,
Le vole à l'instant même.

CHOEUR.

Chantons le jour ou deux amans fidèles
Vont voir l'hymen couronner leur ardeur...
Ils ont subi trop d'épreuves cruelles
Pour n'avoir pas mérité le bonheur.

FIN.

LA CURIEUSE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR MM. DARTOIS ET XAVIER,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 6 MAI 1824.

PRIX : 1 FR. 50 CENT.

PARIS,

AU MAGASIN DE PIECES DE THEATRE,

CHEZ DUVERNOIS, LIBRAIRE,

Cour des Fontaines, nº. 4, et Passage de Henri IV, nºs. 10, 12 et 14.

1824.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LA BARONNE D'ARMAINVILLE	Mme GUILLEMIN.
JULIE, ERNESTINE, } petites filles de la Baronne.	Mlle DUSSERT. Mlle CLARA.
EUGÈNE, petit fils de la Baronne . . .	M. ARMAND.
LE COMTE DE WODMAR	M. GUILLEMIN.
WILHEM, son neveu.	M. FÉDÉ.
FRANCK BLOUM, jardinier.	M. JOLY.
ROSA, sa fille	Mlle MINETTE.
PÉTERS, vieux domestique de la Baronne.	M. JUSTIN.
Domestiques de la Baronne.	
Paysans.	

La scène se passe en Allemagne, dans le grand duché de Bade.

IMPRIMERIE DE HOCQUET, RUE DU FAUBOURG MONTMARTRE, N. 4.

LA CURIEUSE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'intérieur d'un parc; un pavillon est sur le côté à gauche; un gros chêne dans le fond du théâtre, un bosquet à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIE, ensuite FRANCK.

JULIE.

(*Elle fait signe a Franck qu'on ne voit pas encore: celui-ci s'avance d'un air mystérieux.*)

Eh bien, quelle nouvelle?

FRANCK, *avec mystère.*

Chut!... mam'zelle Ernestine, vot' sœur, n'est-elle pas sur nos talons?... faut rien dire, sauf vot' respect, c'est bien la p'tite fille la plus curieuse!

JULIE.

Oui, mais tu peux parler, Ernestine est avec notre bonne maman.

FRANCK.

Avec madame la Baronne! bon!... (*reprenant son air d'inquiétude.*) C'est que ma fille, ma petite Rosa, s'en mêle aussi, voyez-vous; ça va furetant partout. Moi, je n'conçois pas comment que j'ai une fille si curieuse que ça; car moi je n'ai jamais rien voulu savoir... excepté ce qui regarde mon état de jardinier.

Air *de Julie*.

Par ainsi j'ai voulu connaître
Comment du ceps le bourgeon s'élançait ;
Comment la fleur du bourgeon pouvait naître ;
Comment en grapp' chaque fleur s' transformait !
Puis pour m'instruir', quand la grappe était mûre,
Et qu'en vin j' la voyais s' changer,
J'en buvais, pour mieux en juger ;
Qu'c'est beau d'étudier la nature !

JULIE.

Mais qu'as-tu appris sur ce jeune homme ? qu'en dit-on ? que sais-tu ? parle.

FRANCK, *d'un air de mystère.*

N' faut rien dire ! mais je n'ai rien appris... de bien clair... dans le château voisin, où ce que j'ai été pour prendre des informations sur lui, on ne le connaît pas plus qu'ici. Seulement....

Air : *Vaud. de l'Homme Vert.*

Il paraît que l' jour l'importune,
Car on l' voit rôder dans l' pays,
Dans son grand manteau sur la brune,
Qu'il a l'air d'un' chauve souris.

JULIE.

Jusques dans ce jardin, il ose
Pénétrer ?...

FRANCK.

Et j' dois vous dir' ça :
L'autr' jour, j' l'ai vu cueillir une rose...
Faut vous défier de cet homm'-là ?

JULIE.

Que veut-il donc ? et pourquoi sans cesse le trouvai-je attaché à mes pas ?

FRANCK.

Y a ben queuqu' chose qui m' f'rait croire qu'il n'a que de bons motifs.

JULIE.

Quoi donc ?

FRANCK.

Tenez, pas plus tard qu'hier... en faisant ma tournée, je l'ai suivi à la piste; et je me suis apperçu que ce bon jeune homme que je soupçonnais déjà de quelque mauvais coup, avait fait déposer devant ma porte un panier de vin excellent, avec ces mots : *à monsieur Franck Bloum.* Vous voyez qu'on ne peut lui supposer que d'honnêtes intentions, (*à part*) aussi la porte du parc s'ra toujours ouverte pour lui, n' faut rien dire.

JULIE.

Franck, je te remercie de ta bonne volonté; mais elle me sera inutile.

FRANCK.

Toujours à vot' service, mam'zelle. Vous êtes si raisonnable, si sage!... à propos, j' vous prions de n' pas éventer le vin, voyez-vous, parce qu'il m'a été donné sous le sceau du secret; il faut qu'il soit bû de même; et puis vot' grand' maman croit que je suis capable de m'enivrer...

JULIE, *impatientée.*

Il suffit, Franck, (*elle s'éloigne de lui et se promène en long et en large tandis que Franck continue tout seul.*)

FRANCK.

C'est pas l'embarras, il est bien caché, maintenant : quatre bouteilles sous la grande meule, six dans ce pavillon qu'on n'habite plus, le plus chenu dans le creux de ce vieux chêne. (*Il montre le chêne qui est au fond du théâtre,*) me voilà tranquille maintenant et de quelque côté que j'aille, je trouve à qui parler. (*Il salue Julie et sort après avoir fait un grand détour pour passer devant le chêne et y jetter un coup d'œil furtif.*)

SCÈNE II.

JULIE, *seule.*

Pourquoi, malgré moi, toujours penser à ce jeune homme?... Quoi qu'en dise Franck, rien ne prouve la

bonté de ses intentions... pourquoi semble-t-il fuir la vue de tout le monde, excepté la mienne? je m'y perds. Il m'intéresse pourtant; je le sens, et je m'en veux. Si du moins ma bonne mère le savait! mais à son âge on n'a que des railleries à opposer aux peines du cœur. Si j'étais sûre de n'être que grondée, je lui dirais tout; mais elle se moquerait de moi et cela me serait insupportable.

Air : *Vaud. de l'île des Noirs.*

Un sentiment, même éphémère,
Change souvent notre avenir;
Les vieillards l'appellent chimère,
Ils n'ont donc point de souvenir!
Sitôt que leur puissance cesse,
On semble oublier les amours;
L'histoire de notre jeunesse,
N'est qu'un roman pour nos vieux jours.

SCÈNE III.

JULIE, LA BARONNE D'ARMAINVILLE, *soutenue par* PÉTERS.

PÉTERS, *à la Baronne à qui il donne le bras.*

Tenez, madame, voilà mademoiselle Julie.

LA BARONNE.

Bien! laisse-nous, mon cher Péters.

(*Péters sort.*)

JULIE.

Bonjour, ma bonne mère.

LA BARONNE.

Bonjour, mon enfant (*elle l'embrasse,*) j'ai des chagrins, ma Julie, des chagrins bien vifs, d'autant plus vifs que je n'ai pû encore les confier à personne; mais toi, tu as de la raison, je compte sur ta discrétion, car tu n'es point comme ta sœur... j'ai deux filles et je n'ai qu'une amie.

JULIE.

Ah! nous vous aimons toutes deux également: Ernestine est la bonté, la douceur même.

LA BARONNE.

Oui, mais son indiscrétion... aussi je l'ai bien grondée ce matin. Revenons au sujet de cet entretien. Julie, ton frère est ici.

JULIE.

Eugène? quel bonheur!

LA BARONNE.

Dis quel malheur! ma pauvre enfant. Il y est depuis trois jours, il y est caché.

JULIE.

Comment?

LA BARONNE.

Une affaire d'honneur...

JULIE, *vivement.*

Un duel!

LA BARONNE.

Ah! ces jeunes gens.... ils ne veulent rien écouter.

Air : *Un page aimait la jeune Adèle.*

A notre empire, pour se soustraire,
Un jeune homme veut nous fuir, hélas!
Il dédaigne la vieillesse austère
Dont les conseils guideraient ses pas.
Dans le monde, il s'élance, il se presse,
L'imprudent croit pouvoir tout braver...
Mais il tombe... et soudain la vieillesse
Lui tend la main pour le relever.

Écoute, tu sais que depuis que nous habitons le grand Duché de Bade, ton frère s'attira souvent de fâcheuses affaires par ses plaisanteries sur les habitans de ce pays, ce qui est mal, très-mal. Mais le pauvre garçon aime à rire, j'étais comme ça dans mon tems, je ne pouvais retenir un bon mot; ton frère est comme moi absolument... à l'exception que je ne me battais pas cependant... hélas! il eut une querelle fort vive avec le capitaine Wodmar, et pour se soustraire aux lois du pays, il prit le nom de Mérinval, et se battit sur la frontière, à trois lieues d'ici... le malheureux capitaine tomba... ton frère voulut fuir, mais lui-même épuisé de forces... Péters passa de ce côté... il reconnut

son jeune maître, et le fit transporter secrètement dans le château.

JULIE, *vivement.*

Il est hors de danger?

LA BARONNE.

Tout-à-fait; et maintenant en état de partir.

JULIE.

Comment, il va partir!

LA BARONNE.

Il faut qu'il rentre en France: sa vie n'est pas en sûreté tant qu'il restera ici. Sais-tu que l'oncle du jeune homme, le comte de Wodmar est l'homme le plus emporté et le plus vindicatif de tout le duché... un brave homme cependant, je l'ai connu autrefois... Autrefois ce mot me rappelle bien des choses! Hélas! à ton âge, ma Julie, on voit le bonheur devant soi; au mien, c'est derrière soi qu'il faut regarder... autrefois! c'est le plus joli mot pour la vieillesse.

Air : *Aimable jeunesse.*

Que j'étais gentille,
Quand j'étais petite fille,
On voyait dans la famille
Pour moi venir les galants!
Aimable et polie,
J'avais un air de folie;
Chacun me trouvait jolie,
C'était le bon tems.
Wodmar à la France,
Alors consacrait sa vaillance;
Au bal j'en fis connaissance,
Dans un menuet.
Quel causeur affable,
Quel danseur aimable!
Qu'il était
Bien fait!

Et moi
Que j'étais gentille,
Quand j'étais petite fille, etc.

Ah! tout est bien changé: maintenant je suis la douairière D'armainville et lui le comte de Wodmar, favori du duc de Bade. Heureusement que dans cette malheureuse affaire, il n'a dû entendre parler que de M. de Mérinval.

JULIE.

On vient de ce côté.

LA BARONNE.

Taisons-nous. C'est Rosa, la fille de Franck.

SCÈNE IV.

LES MEMES, ROSA.

ROSA.

Madame la Baronne, il y a dans la cour un homme qui vient d'arriver avec une lettre, á cheval.

LA BARONNE, *en souriant.*

Comment, Rosa, une lettre à cheval?

ROSA.

Tiens, que je suis bête moi!... j' veux dire... qu'un homme arrive à cheval, avec une lettre à franc-étrier. Du reste, l'homme, le cheval et la lettre sont dans la cour, qui attendent vos ordres, car l'homme dit comm' ça qu'il ne peut remettre la lettre qu'à vous. (*à part*) Quand au cheval, il ne dit rien.

LA BARONNE.

Julie, donne-moi le bras, et rentrons, ce message m'inquiète.

SCÈNE V.

ROSA, *seule.*

V'là toujours ma commission faite, et vivement encore.... mon père ne dira plus que j' suis toujours à regarder les mouches voler.... c'est vrai, ça, sitôt que je me croise un peu les bras, il dit que je ne fais rien; mais je pense à tout plein de choses à penser c'est travailler... et puis...

SCÈNE VI.

ROSA, WILHEM.

WILHEM, *enveloppé dans un vaste manteau.*

Jeune fille!

ROSA, *jettant un cri d'effroi.*

Ah ! qu'est-ce que c'est que ça ?... ah ! tiens, que j' suis bête d'avoir peur... c'est un homme.

WILHEM.

Ne craignez rien, prenez cette lettre ; et remettez là à mademoiselle D'armainville,

ROSA, *toute troublée.*

Mais, monsieur....

(*elle prend la lettre machinalement.*)

WILHEM.

Prenez aussi cet argent, il est pour vous.

ROSA.

Non, monsieur..., (*elle prend l'argent.*)

WILHEM.

Acquitez-vous de ma commission et comptez sur ma reconnaissance. (*il disparaît.*)

SCENE VII.

ROSA, ensuite ERNESTINE.

ROSA, *le regardant partir.*

Le plus souvent que je reçois comme ça de l'argent et des lettres d'un homme !... (*regardant la lettre et la bourse*) tiens... cependant !... faut que je regarde ce qu'il y a dans la bourse, (*appercevant Ernestine*) ah ! mon Dieu ! mam'zelle Ernestine !

ERNESTINE, *arrivant, avec vivacité.*

Air : Un homme pour faire un tableau.

Un homme à l'instant sort d'ici ?...

ROSA.

Un homme !

ERNESTINE.

Oui.

ROSA.

Faut-il que j' bouge ?

ERNESTINE.

Que t'a-t-il dit ?

ROSA.

Mais, rien...

ERNESTINE.

Ainsi,
Pourquoi devenir toute rouge ?

ROSA.

C'est qu'il fait chaud.

ERNESTINE.

A ton loisir !
Et peu m'importe ce mystère !..
Mais puisque ça te fait rougir,
Vois combien c'est mal de te taire.

Tout le monde va donc me bouder ici comme bonne maman ? ne t'ai-je pas dit moi, tout ce que je savais sur la femme du garde champêtre qui a battu son mari.

ROSA.

Et tout l' pays l'a su comme moi.

ERNESTINE.

Ce qui fait qu'elle n'a pas osé recommencer; voilà comme on rend des services, mademoiselle.

ROSA.

Oui, et avec votre manie de tout savoir, vous avez fait manquer mon mariage avec le grand François...

ERNESTINE.

Un homme emporté comme celui-là; il t'aurait battue aussi.

ROSA

C'est égal, on aurait vu... au lieu que si je reste fille...

ERNESTINE.

Et puis il boitait...

ROSA.

Oh ! je l'aurais fait marcher droit.

ERNESTINE.

Je t'apprendrai quelque chose, dis-moi ton secret; il sera bien plus sûr quand nous serons deux pour le garder.

ROSA.

Ah ! ben, oui... c'est bon pour une maison... mais un secret ! plus il a de gardiens, moins il est en sûreté.

Et puis, j' n'ai rien à vous dire, puisque vous l'avez vu sortir.

ERNESTINE.

C'était l'homme au grand manteau, n'est-ce pas? je ne l'ai pas vu; mais je l'ai suivi à la trace. Voilà déjà plusieurs jours que je le guette, parce que... tu sais bien la grande allée du parc? eh bien, c'est là ma gazette à moi.

ROSA.

Comment que ça s' fait?

ERNESTINE.

Je reconnais tous les pieds du château et du village à la marque qui en reste sur la terre, et la grande allée me rend compte tous les jours des gens qui vont et qui viennent dans le parc. Et puis cela me découvre les amoureux du pays. Aussi, lorsque je vois un grand pied et un petit pied à côté l'un de l'autre, et que les pas ne sont point grands, je dis: en voilà qui n'étaient pas pressés.

ROSA.

C'est pas l'embarras, je sais lire aussi dans cette gazette-là, moi. Dites donc avez-vous remarqué quequ' fois qu'on voit tout-à-coup qu'au moment de quitter l' bois, le petit pied a pris à gauche et le grand pied à droite? c'est drôle tout d' même ça.

ERNESTINE.

Mais l'homme au grand manteau, que venait-il faire ici?

ROSA.

Allons, me v'là encore enjolée une fois... tenez... je n' peux rien vous cacher.., il m'a remis cette lettre.

ERNESTINE.

Eh bien, cette lettre pour qui est-elle?

ROSA.

Pour mademoiselle D'armainville, m'a dit l'homme au manteau.

ERNESTINE.

C'est donc pour moi?

ROSA.

Dam' j'crois plutôt qu' c'est pour mam'zelle votre sœur.

ERNESTINE.

Pourquoi cela?

ROSA.

Vous connaissez bien le père Burck, l'aubergiste.

ERNESTINE.

Qu'a de commun le père Burck?

ROSA.

Il y a deux jours qu'un homme est venu chez lui: il a demandé la carte, il a sonné le garçon plus de trente fois, et à chaque fois au lieu de lui commander quelque chose, il n'a fait que le questionner sur mademoiselle Darmainville, la plus grande, celle qui a l'air si sage et si raisonnable.

ERNESTINE.

Et ce jeune homme n'a rien dit sur moi?

ROSA.

Non, il n'a parlé que de celle qui a l'air sage et raisonnable. Et puis il est parti sans manger et laissant six francs pour boire au garçon, de manière que le père Burck, le garçon, et la grosse Marie-Madelaine, leur cuisinière, étaient dans l'admiration: le père Burck surtout, parce qu'il aime ce qui est comme ça... un peu romanesse... moi je n' hais pas ça non plus.

ERNESTINE, *tristement.*

Air: *Vaud. du Courtisan.*

Je ne dois pas ouvrir la lettre,
Puisqu'elle s'adresse à ma sœur;
Je voudrais pourtant bien connaître
La signature.

ROSA.

Oui, l' nom d' l'auteur!
Ce nom dirait tout, je parie,
Et j' grill' de l' voir, je suis d' bonn' foi.

ERNESTINE.

Je ne puis blâmer ton envie!

ROSA.

J' sais bien qu' vous n' valez pas mieux qu' moi.

ERNESTINE.

Donne moi cette lettre.

ROSA.

Oui, à condition que si vous l'ouvrez, vous me direz ce qu'elle contient.

ERNESTINE, *tenant la lettre et cherchant comme sans y penser à voir dedans.*

Fi donc, Rosa, me croyez-vous capable d'une telle action? Cependant...

Air : *de l'Angélus.*

Il est bien beau d'être savant;
Je l'ai toujours entendu dire,
Et l'on me gronde, cependant,
Parce que je cherche à m'instruire!
Je ne puis rien y concevoir
Car enfin, si pour bien s'entendre
Les mamans doivent tout savoir,
Les filles doivent tout apprendre.

ROSA.

Mam'zelle donnez-là moi, je me charge du coup!

ERNESTINE.

Au surplus, c'est à toi que cette lettre fut remise: elle te regarde, je te la rends.

ROSA, *reprenant la lettre.*

Le cachet va sauter!... une, deux, trois, feu! la v'là ouverte.

ERNESTINE.

Air : *Voulant par ses OEuvres complettes.*

J'en suis pour vous toute honteuse;
Votre imprudence nous perdra.
Ah! que vous êtes curieuse!

ROSA.

C'est avec vous qu' j'ai gagné ça!

ERNESTINE.

Deviez-vous ainsi vous conduire!
La lettre est ouverte.

ROSA.

Oui, vraiment!

ERNESTINE.

Que faut-il faire, maintenant?

ROSA.

Ce qu'il faut faire? il faut la lire.

(*Elle lui présente la lettre toute ouverte.*)

Ça vous regarde, ça.. lisez tout haut! s'il vous plaît; je veux ma part.

ERNESTINE.

Le cœur me bat.... (*regardant la lettre sans la prendre,*) elle est sans signature.

ROSA.

C'est justement ce que nous voulions voir! c'est impoli ça! mais lisez toujours.

ERNESTINE, *prend la lettre en tremblant et lit*:

Mademoiselle,

« L'amour m'a fixé près des lieux que vous habitez. » La fortune et le rang m'ont fait votre égal; mais vous » devez être entourée de tant d'hommages! et si l'un de » mes rivaux est préféré, je dois respecter son bonheur » et me retirer.

ROSA.

C'est joli cela... si le père Burck, l'aubergiste, était là il trouverait ça bien beau.

ERNESTINE.

Tais-toi donc (*continuant la lettre*) « des circons- » tances singulières me forcent à cacher mon nom.

ROSA.

Ah! v'là encore du mystère!

ERNESTINE.

» Cependant dites un mot et vous le connaîtrez.

ROSA.

Ah! si je connaissais ce mot-là, comme je le lâcherais toute de suite.

ERNESTINE.

» Post-scriptum.

ROSA.

Oh! oh! ça doit être encore plus beau, ça.

ERNESTINE, *lisant toujours.*

» Si vous daignez me faire une réponse, veuillez » bien la déposer dans le creux du vieux chêne, qui » est derrière le pavillon du parc. »

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, FRANCK.

FRANCK, *à part.*

Qu'entends-je? dans le creux du vieux chêne! ma cachette est découverte!

ERNESTINE, *montrant la lettre.*

Maintenant comment la remettre?

FRANCK.

Qu'est-ce qu'elles tiennent donc là? est-ce que c'est une de mes bouteilles?

ROSA.

Il n'y a qu'à la recacheter, on ne s'appercevra de rien.

FRANCK.

La recacheter! plus de doute! (*s'approchant*) comment, mesdemoiselles, vous savez donc?....

ERNESTINE, *à part.*

Ah! mon Dieu! il nous a entendues.

FRANCK, *à part.*

Si je pouvais leur recommander le secret.

ROSA, *à part.*

Pourvu qu'il ne vous dénonce pas.

FRANCK, *à part.*

Deux p'tites jacasses comm' ça! tout le château le saura.

ERNESTINE, *qui a entendu la fin de la phrase.*

Tout le château le saura. Vois-tu, Rosa, ce que tu m'as fait faire. Fi, monsieur Franck, c'est bien vilain à vous.

FRANCK, *d'un ton suppliant.*

Je vous en supplions, mam'zelle, qu' vot' mère n'en sache rien.

ROSA.

Tiens, nous ne demandons pas mieux.

ERNESTINE.

Certainement.

FRANCK.

Eh bien, rendez-la moi toute décachetée.

ERNESTINE.

Comment, vous la rendre à vous... si quelqu'un doit l'avoir; c'est ma sœur.

FRANCK.

Ah! pour elle, ça m'est égal: elle sait que ça vient de l'étranger et que c'est lui qui me la remise.

ROSA.

Oh! par exemple, c'était bien la peine que je restions là.

ERNESTINE.

Bonne maman, ne m'en veux plus, je t'en prie... je te promets de ne plus être curieuse... Pardonne encore à Rosa, car tu l'as fait pleurer aussi... Rosa, viens baiser la main de bonne maman. (*Elle va chercher Rosa et l'amène devant la Baronne qui lui donne la main à baiser.*

ROSA.

Grand merci, Madame. (*à part en s'en retournant.*) Sans éducation! j'peux pas avaler ça.

ERNESTINE, *bas à Rosa.*

Tiens, à présent, je vais tout dire à maman et lui donner la lettre.

ROSA, *bas.*

Ne faites pas des choses comme ça! ça va encore retomber sur moi, qui l'ai décachetée.

ERNESTINE.

Si...

ROSA, *la tirant par sa robe.*

Non!

ERNESTINE.

Si!...

LA BARONNE.

Va, rentre, mon Ernestine, je suis contente, rentre.

ERNESTINE, *lui baisant encore la main.*

Adieu, maman, adieu! adieu, ma bonne Julie,

ROSA, *à Ernestine en partant.*

Tout le monde a des secrets ici aujourd'hui. Jusqu'aux arbres qui s'en mêlent... Le gros chêne. (*Elles sortent.*)

SCÈNE XI.

LA BARONNE, JULIE.

LA BARONNE.

Enfin nous voilà seules.

JULIE.

Quoi, ma bonne mère, vous pouvez penser que cet inconnu, dont les manières sont si prévenantes, si distinguées, est un émissaire du comte de Wodmar ?

LA BARONNE.

Oui, Julie. Pourquoi cet homme rôde-t-il ainsi autour du château, depuis l'accident de ton frère ?

Air : *du Vaud. de l'île des Noirs.*

Ah ! que dites vous là, ma mère ?
Lui supposer un tel projet !
Sans doute le desir de plaire,
Dans se séjour le conduisait.

LA BARONNE.

Peut-être il vient pour te séduire.

JULIE.

Cela serait plutôt prouvé...
Car il a l'air, je dois le dire,
D'un homme fort bien élevé.

LA BARONNE.

Et ce malheureux courrier qui vient d'arriver ne me confirme-t-il pas dans mon opinion ? Le comte de Wodmar est dans les environs, ma fille... Cette nouvelle me trouble à un point... Mais ton frère partira cette nuit même, et pour qu'on ne s'aperçoive de rien au château, j'ai fait préparer ce pavillon isolé pour le recevoir... Mais je ne me trompe pas... Julie, le voilà !

SCÈNE XII.

Les Mêmes, EUGÊNE, PÉTERS.

Morceau d'ensemble.

LA BARONNE, JULIE.

Air *de la Maison de Plaisance.*

Ensemble.

Le voilà (*bis.*)
L'objet de tant de peine ;
Dans mes bras, mon Eugène,
Le malheur te respectera.

EUGENE.

Me voilà, (*bis.*)
J'ai causé votre peine ;
Mais un jour, votre Eugène
De tout vous consolera.

LA BARONNE, *à Péters.*

Et toi, Péters, vois si quelqu'un s'avance,
Ah ! je le confie à ta foi.

A Eugène.

Sans nous, tu vas revoir la France,
Sans nous !... qui veillera sur toi ?..

EUGÈNE.

Ah ! vous quitter me désespère,
Et mon sort sans doute est affreux ;
Mais pour un Français malheureux,
La France est encore une mère.

ENSEMBLE.

Le voilà, etc.
Me voilà, etc.

LA BARONNE, *à Eugène.*

Cher enfant, qui m'eût jamais dit qu'un jour ton départ serait un sujet de joie pour moi... Eugène, je t'en supplie, que ton malheur te rende sage.

EUGÈNE.

Ah ! ma mère, on peut tirer vengeance d'une injure; mais lorsqu'on fut assez malheureux pour ne pas être la victime...

PÉTERS.

Voilà Franck qui vient de ce côté.

LA BARONNE.

Vîte, vîte, Eugène... dans ce pavillon!

JULIE, *remontant un peu le théâtre.*

Le voilà! le voilà! *Eugène entre dans le pavillon.*

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, excepté EUGÈNE, FRANCK (1).

FRANCK, *à part.*

Bon! encore du monde ici... Je ne pourrai pas faire l'état d'lieu de mon chêne!

LA BARONNE, *comme étant gênée par sa présence.*

Eh! bien, Franck... et... la meule de fourrage?

FRANCK.

Elle est relevée, madame, (*à part*) et mes bouteilles l'ont été avant elles : je n'en ai pas retrouvé une.

---

(1) A compter de cette scène, Franck est ivre.

LA BARONNE.

Et que demandez-vous, mon bon Franck?

FRANCK.

Madame, j'voulions entrer un p'tit brin dans ce pavillon, pour y prendre quelque chose... que...

LA BARONNE, *vivement.*

Dans ce pavillon! on n'y peut entrer.

FRANCK, *stupéfait.*

V'là encore une cachette de cernée! me v'là à sec maintenant comme Cancale au milieu de la mer.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, ROSA, *accourant.*

ROSA.

Madame, madame! v'là une grande voiture à quatre chevaux qui vient d'arriver... ça fait un bruit... et des grands laquais dorés sur tranches?

FRANCK.

Une voiture à quatre chevaux!.. j'vais prendre du côté du trottoir, j'n'ai pas envie de m'faire écraser.

LA BARONNE, *à Rosa.*

Qui donc arrive? le sais-tu?

SCÈNE XV.

LES MEMES, ERNESTINE *accourant.*

ERNESTINE.

C'est M. le comte de Wodmar!

EUGÈNE, JULIE, LA BARONNE, *à part.*

Le comte de Wodmar!

ERNESTINE.

Oui, c'est lui! maman, j'ai entendu son nom, je sais que vous le connaissez... je lui ai parlé... je lui ai fait les honneurs de... la cour... il vient dans le pays parce qu'il est à la recherche d'un homme pour son neveu... je ne sais pas... il ne s'est pas expliqué très-clairement.

LA BARONNE, *à part.*

Je ne le devine que trop.

ERNESTINE, *à part.*

Il est très bel homme le comte de Wodmar.

FINAL DE ROSSINI.

Ensemble.

LA BARONNE et JULIE, *à part.*

Ah! quel moment!
C'est le Comte! qui l'amène?
Ah! quel tourment!
Viendrait-il enlever Eugène?

ERNESTINE et ROSA, *à part.*

Quel doux moment!
Je saurai ce qui l'amène,
Certainement,
Il ne peut nous causer de la peine.

EUGÈNE, *à part, à la fenêtre du pavillon.*

Ah! quel moment!
C'est le Comte! qui l'amène?
Comment
Echapper à sa haine?

SCÈNE XIV.

Les Mêmes, LE COMTE DE WODMAR, *paysans et valets.*

CHOEUR.

Dans ce séjour,
Vous trouvez
Nous trouvons un noble asile!
Et sans détour,
Vous venez
Nous venons au château d'Armainville.

LE COMTE, *à la Baronne.*

Pardon, madame, un vieil ami
Jusqu'en ces lieux cherche un appuy.
Votre ame noble et bonne
Sait le malheur qui m'environne.
Le coupable, j'espère,
Ne pourra m'échapper;
De toutes parts, j'ai su l'envelopper,
Il ne peut franchir la barrière.
(*A la baronne.*)
Vous m'aiderez à me venger.

LA BARONNE et JULIE, *à part.*

A vous venger!

EUGENE, *à part, de la fenêtre.*

Comment éviter le danger?

CHOEUR GÉNÉRAL.

Dans ce séjour,
Vous trouvez
Nous trouvons un noble asile !
Et sans détour,
Vous venez
Nous venons au chateau d'Armainville.

(*Le Comte donne la main à la Baronne et tout le monde part, pour se rendre au château.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

(*Même décoration.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

LA BARONNE; LE COMTE DE WODMAR.

LA BARONNE, *arrivant un instant après le comte et jetant autour d'elle des regards inquiets.*

Vous semblez nous fuir, monsieur le comte? pourquoi désertez-vous si vîte le salon? pourquoi ne pas chercher à vous distraire?

LE COMTE.

Me distraire? impossible, madame, une seule idée m'occupe; je viens d'obtenir du grand duc, un ordre contre ce Mérinval, et je puis le faire arrêter partout où je le trouverai.

LA BARONNE.

Quoi! ne songer qu'à se venger!

LE COMTE, *l'interrompant.*

Je me rends justice, et je sens que ma présence ici n'a rien que de pénible pour mes hôtes; mais je ne vous importunerai pas long-temps. J'attends aujourd'hui même un ami, plein d'intelligence et d'activité qui parcourt ce canton où il croit avoir enfin saisi les traces du meurtrier.

LA BARONNE, *à part.*

Si c'était cet homme dont me parlait Julie!

LE COMTE.

Je connais votre obligeance, je ne doutais pas de vous trouver sensible à mes malheurs, et j'ai assigné à mon ami votre château pour lieu du rendez-vous... je partirai dès qu'il sera venu... et j'espère aujourd'hui... dans une heure peut-être...

Air : *Epoux imprudent.*

Pour ce neveu j'étais un second père,
Dans la douleur je suis plongé;
Je poursuivrai son adversaire,
Et bientôt je serai vengé.

LA BARONNE.

Je ressens la votre douleur amère;
Mais l'adversaire a-t-il un meilleur sort?
Vous voulez lui donner la mort!
Ah! monsieur, songez à sa mère.

LE COMTE.

A sa mère!... eh! quel est cet adversaire? un inconnu, un aventurier... un M. de Mérinval, dont personne n'entendit jamais parler dans le duché... sans doute c'est par trahison...

LA BARONNE, *vivement.*

Impossible, monsieur!

LE COMTE, *étonné de l'exclamation de la baronne.*

Comment...

LA BARONNE.

Air : *Vaud. des amazones.*

Ah! sur ce point permettez que je doute...
Par trahison!.. je ne puis le penser.
Ce Mérinval!... il est Français sans doute,
Du moins son nom semble vous l'annoncer!
D'un tel forfait à tort on le soupçonne.
Souvent en France on peut sans réfléchir
Exagérer les lois que l'honneur donne;
Mais on ne peut jamais s'en affranchir.

Si votre neveu, au contraire, avait été l'agresseur? d'après ce que vous m'avez dit vous-même, il paraît qu'au moment de son duel, il était mal dans votre esprit, ce qui supposerait...

LE COMTE.

Eh! madame, c'était un écervelé, une tête romanesque; nos querelles étaient toujours fort vives, mais fort courtes; car son cœur était bon et honnête, et jamais il n'a pu sortir son épée du fourreau que pour repousser une attaque ou pour servir sa patrie. Je suis soldat, madame, et je connais les lois du véritable honneur.

Air : *Il m'eut fallu quitter l'Empire.*

Ah! quelle distance sépare
Le duelliste et le guerrier!
L'un de ses blessures se pare,
Et vole cueillir un laurier
A la face du monde entier.
L'autre, fut-il brave, tressaille,
Cache le fer dont s'est armé son bras,
Et semble encor voiler ses pas,
Pour chercher un champ de bataille
Où la gloire n'assiste pas.

Cher Wilhem! Vous paraissez blâmer les soins que je donne à la vengeance; mais vous avez un fils, madame.

LA BARONNE, *toute troublée.*

Un fils... que lui voulez-vous?

LE COMTE.

Qu'y a-t-il donc dans ma question qui puisse vous troubler ainsi?

LA BARONNE.

Ah! pardonnez monsieur, le comte; mais vous connaissez le cœur d'une mère... mon fils est loin de moi, les mêmes dangers le menacent peut-être, je n'ai pu me défendre d'une émotion.

LE COMTE.

Eh bien, madame, si quelqu'un songeait à vous priver de ce fils?

LA BARONNE, *le regardant fixement.*

Ah! (*après un moment de silence.*) hélas! monsieur le comte, j'en mourrais...

SCÈNE II.

LES MÊMES, ROSA.

ROSA, *en accourant.*

Mademoiselle Ernestine, mademoiselle Ernestine! ah! mon Dieu! j'croyais qu'mam'zelle Ernestine était ici!

LA BARONNE.

M. de Wodmar, vous allez avoir la complaisance de me reconduire au château; n'est-ce pas? je me sens un peu faible. (*à part.*) il faut l'éloigner de ce pavillon. Rosa, puisque vous voilà, allez dire à Ernestine qu'il faut qu'elle rentre ce soir dans sa chambre de bonne heure.

ROSA.

Oui, madame... je n'y manquerai pas.

LA BARONNE, *prenant le bras de Wodmar pour sortir.*

Pardon, monsieur le comte!

SCÈNE III.

ROSA, *seule.*

Oui, madame la baronne... oui... certainement... mais où est-elle donc c'te mam'zelle Ernestine? justement dans le moment où j'ai une bonne chose à lui dire, je n'peux pas la trouver... mais je ne me trompe pas c'est elle qui est là bas!... que fait-elle donc à se glisser comme ça derrière les arbres? Bon! la v'là qui s'tapit derrière ce gros poirier... tiens, elle court de ce côté maintenant. C'est-y cocasse ces jeunes filles quand ça a la curiosité en tête!

SCÈNE IV.

ERNESTINE, ROSA.

ERNESTINE.

Rosa! Rosa!

ROSA.

Ah! c'est vous enfin... imaginez-vous...

ERNESTINE, *l'interrompant.*

Figure-toi...

ROSA.

J'm'étais mise...

ERNESTINE.

Si tu parles toujours...

ROSA.

Dame! si vous m'interrompez.

ERNESTINE.

Eh bien, commence, je parlerai après.

ROSA.

Non, non, vous la première... (*Continuant avec vivacité.*) Imaginez-vous donc mam'zelle, que par hasard je m'étais arrêtée un instant derrière la porte de la salle à manger, quand j'ai entendu mam'elle Julie, vot'sœur, qui disait Péters. Pourvu qu'il ignore qu'il est caché ici. C'est fameux ça! il y a quelqu'un de caché, c'est certain. A présent, à vot'tour.

ERNESTINE.

Figure toi qu'en me promenant tout-à-l'heure dans la grande allée...

ROSA.

Oui, la gazette.

ERNESTINE.

Je vois venir de loin M. de Wodmar et ma mère, pour ne pas avoir l'air de les épier, je me glisse derrière la charmille.

ROSA.

Je vous ai vue.

ERNESTINE.

Et j'entends grand'maman qui disait : ce monsieur de Mérinval n'est peut-être pas si coupable que vous le pensez.

ROSA.

Eh bien! après.

ERNESTINE.

Dam! après, il est venu une grande bouffée de vent qui a envoyé toutes leurs paroles de l'autre côté.

ROSA.

C'est dommage!

ERNESTINE.

Mais j'ai de nouveau entendu maman qui disait : il rôde tous les jours dans les environs.

ROSA.

C'est de l'inconnu qu'elle parlait.

ERNESTINE.

C'est de l'inconnu, il n'y a pas de doute, et l'inconnu s'appelle Mérinval: voilà déjà son nom de trouvé.

ROSA.

Vous croyez?

ERNESTINE.

J'en suis sûre.

ROSA.

Mérinval, c'est un joli nom tout d'même... si l'père Burck l'entendait il s'rait content, parce que c'est joli un joli nom.

ERNESTINE.

Mais qu'est-ce enfin que ce monsieur de Mérinval?

ROSA.

Moi, mon opinion, c'est que c'est le neveu de c'monsieur.

ERNESTINE.

C'est cela... je me souviens maintenant avoir entendu dire pendant le dîner que le comte de Wodmar était brouillé avec son neveu; ce neveu sera venu se cacher ici parce qu'il est amoureux de ma sœur, c'est bien clair.

ROSA.

Y a des choses comme ça, il n'y a que quand elles vous ont crevé les yeux qu'on les voit.

ERNESTINE.

Rosa, puisque nous avons été assez heureuses pour découvrir tout cela, il est de notre devoir de le réconcilier avec son oncle et le plus tôt possible. Vois-tu comme toutes nos découvertes expliquent ce qu'il dit dans sa lettre... (*elle ouvre la lettre*) « *Plus tard je ferai connaître mon nom* » parce qu'il n'est ici que sous celui de Mérinval.

ROSA.

Et la réponse de c'pauvre garçon... vous avez lu la lettre, vous devriez lui écrire, vous.

ERNESTINE.

Quelle folie.

ROSA.

S'il ne trouve pas un petit mot de réponse ce soir dans le vieux chêne, ça va le désespérer; il est capable de... dame! il paraît qu'il a une mauvaise tête... et demandez au père Burck ous' que ça peut conduire un coup de tête. Écrivez-lui queuqu'chose! pas grand chose; mais qu'on le voie enfin...

ERNESTINE.

Écris-lui toi-même.

ROSA.

J'veux bien... c'est que j'n'sais faire que des O... je les fais bien, par exemple. Mais il faut que ce soit vous.

ERNESTINE.

Air: *On n'offense point une belle.*

Qui moi, répondre à cette lettre,
On blâmerait cette action.
Cela ne pourrait se permettre
Qu'aux gens sans éducation.
Non, non, ma chère, et vous aurez beau dire,
A ce projet je ne saurais souscrire!
Abandonnez un tel dessein.
Sachez qu'à ce jeune homme enfin
Je suis incapable d'écrire!
Mais je te conduirai la main.

ROSA.

Va comme il est dit. (*Ernestine lui conduit la main et la fait écrire.*) D'abord, dites-moi ce quej'écris parcequ'il faut qu'on sache ce qu'on fait.

ERNESTINE.

Mais tu vas de travers.

ROSA.

Ça vous r'garde... ah! c'est un O ça, je le reconnais... en v'là encore un qui passe.

ERNESTINE.

C'est fini.

ROSA.

Voyons... (*Elle essaie de lire*) v,o,u,s... vous.

ERNESTINE, *lisant.*

Vous pouvez paraître.

ROSA.

Comment, j'ai écrit ça, moi, c'est-y possible... et madame qui dit que je n'ai pas reçu d'éducation.

ERNESTINE.

Voilà le billet ployé... va le mettre dans le creux du chêne... (*Elle le donne à Rosa.*) cependant je réfléchis que tout cela peut mal tourner. Quand l'explication arrivera, on saura que c'est moi qui ai tout fait. Rends-moi le billet.

ROSA.

Ça n' vous regarde pas, c'est moi qui ai reçu la lettre, c'est moi qui y ai répondu.

ERNESTINE.

Rendez-moi cette lettre, je vous l'ordonne.

ROSA.

Oh! ces grands airs-là n'vous vont pas du tout.

ERNESTINE.

Vous êtes une impertinente.

ROSA.

Holà! un instant, mam'zelle. J'sis vot' p'tite Rosa, vot' camarade, quand j'écoute aux portes pour vous, ou que j'ai quenques bonnes nouvelles à vous apprendre, et puis quand l'caprice vous en prend, vous m' dites *vous* au lieu de me dire *toi*, et vous m'appellez *impertinente* au lieu de me nommer par mon nom patronymique, ça n'est plus ça... pour le rang, j'sis vot' inférieure, c'est vrai, mais ici quand nous faisons nos coups, j'sis votre égale.

ERNESTINE.

Taisez-vous! se voir humilier à ce point.

ROSA.

Chut... j'aperçois l'inconnu, il vient chercher la réponse.

ERNESTINE *s'appaisant tout de suite.*

Pends bien garde de le faire enfuir.

ROSA, *allant mettre la lettre dans l'arbre.*

J'vas mettre la lettre à la poste (*en sortant*) j'ai pas cédé toujours. (*Elle sort avec Ernestine.*)

SCÈNE V.

FRANCK et ensuite WILHEM.

FRANCK, *arrivant un fusil sous le bras.*

Tout l'monde chuchotte ici.. je crois qu'il y a quenque conspiration contre mon vin.... j'vas l'mettre à l'abri d'un coup de main l' plus tôt possible (*il fait le signe de le boire.*) Il ne me reste plus qu' les bouteilles du pavillon et du gros chêne... J'vas faire sentinelle avec mon fusil et monter la garde pour mon vin en attendant qu'il me la fasse descendre... (*se retournant tout à coup.*) Qui va là? (*il vapour armer son fusil.*) il n'y a pas d' chien... celui-là ne mordra pas.

WILHEM *arrivant doucement.*

(*La nuit commence à tomber.*)

Mon sort va se décider.. ah! je tremble... mademoiselle Darmainville aura-t-elle daigné me faire une réponse.... voyons... (*Il va vers le gros chêne et prend le billet.*)

FRANCK, *courant à lui et le saisissant par le collet.*

Halte-là, camarade.

WILHEM.

Chut!.. qu'avez-vous, mon ami?

FRANCK *le reconnaissant.*

Ah! mon Dieu! c'est... ma chauve-souris. comment, monsieur, c'est vous qui me l'avez donné et vous venez me le reprendre!

WILHEM.

Que veut-il dire? silence.

FRANCK.

C'est un vilain procédé, un beau monsieur voler le vin à des pauv' malheureux qui n'ont qu'ça à boire.

WILHEM, *lisant le billet.*

Que vois-je? « Vous pouvez paraître! » Oh! bonheur, mon cher ami!

Air : *du Préville.*

Quel avenir charmant pour moi s'apprête,
Ah! mon ami, ce chêne ce billet!
Je crois vraiment qu' j'en perdrai la tête.

FRANCK.

Et moi vraiment, je crois que c'est déjà fait. (*bis.*)

WILHEM.

Tiens, mon cher Franck, tiens, pour prix de ta peine.

FRANCK.

Eh! quoi, Monsieur.

WILHEM, *lui donnant de l'argent.*

Prends l'argent que voilà!

FRANCK.

Il est donc fou! je n'ai pas gagné ça.
Prenons toujours, car s'il est fou, morguenne,
Il ne faut pas contrarier ces gens-là.

WILHEM.

Je vois mademoiselle Darmainville, elle vient sans doute confirmer mon bonheur; ah! mon cher Franck, tu peux me rendre encore un service... va-t-en.

FRANCK.

J' peux pas vous refuser ça.

WILHEM.

Veille à ce que personne ne puisse nous surprendre et compte sur ma reconnaissance.

FRANCK.

Sufficit... (*Il fait un grand détour et passe devant le chêne d'où il enlève une paire de bouteilles.*) A quoi servirait d'être ivrogne, si on ne buvait pas un petit coup.

SCÈNE VI.

WILHEM, JULIE.

JULIE, *à part et allant vers le pavillon.*

Instruisons mon frère de nos projets. (*apercevant Wilhem*) Dieu, que vois-je?

WILHEM.

Air : *Charmante fiancée.*

Ah ! charmante Julie,
Vous daignez en ce jour,
Pour embellir ma vie,
Répondre à mon amour.
La lettre !...

JULIE.

D'où vient elle.

WILHEM.

Vous acceptez la foi
Que j'offre à la plus belle.

JULIE.

Monsieur, ce n'est pas moi.

Ensemble.

WILHEM, *à part.*
Ah ! qu'elle est ma surprise !
Serait-ce une méprise ?
Quand tout me favorise,
Cet espoir enchanteur,
N'est-il donc qu'une erreur.

JULIE, *à part.*
Ah ! quelle est ma surprise !
Sans doute une méprise
Ici le favorise.
Son espoir, mon bonheur,
Tout n'est donc qu'une erreur !
Oui, tout n'est qu'une erreur.

WILHEM.

Tout entier à ma flamme.

JULIE, *avec trouble.*

Si l'on venait vers nous.

WILHEM.

J'adorais une femme.

JULIE.

De grâce, éloignez-vous.

WILHEM.

Tout me semblait possible
Pour vivre sous sa loi,
Mais elle est insensible.

JULIE, *sans l'écouter.*

Monsieur, ce n'est pas moi.

Ensemble.

WILHEM.

Ah! quelle est ma surprise, etc.

JULIE.

Ah! quelle est ma surprise, etc.

WILHEM.

Quoi, ce billet que je tiens encore...

JULIE.

Il n'est pas de moi; vous dis-je... mais on pourrait nous surprendre... des bruits assez fâcheux circulent déjà contre vous; moi, je vous ai défendu, monsieur, par générosité seulement, car vous étiez absent, et je ne puis croire que vous soyez assez notre ennemi...

WILHEM.

Vous avez daignez prendre ma défense, vous ne me haïssez donc pas?

JULIE.

Pourquoi vous hairai-je.... cependant si ces bruits étaient fondés... je ne puis croire... répondez seulement à ma question... le comte de Wodmar vous est-il connu?

WILHEM, *vivement.*

Le comte de Wodmar... Vous possédez donc ce secret que je ne voulais révéler qu'à vous.

JULIE.

Vous connaissez le comte..., retirez-vous, monsieur, je l'exige, et ne paraissez plus dans une maison où vous avez porté le trouble et dont vous pourriez causer la perte.

WILHEM.

Ah! sous quelles couleurs m'a-t on présenté à vous... je ne partirai pas sans m'être justifié, mademoiselle.

SCÈNE VII.

Les MEMES, ROSA.

ROSA *entrant.*

Ah! mon Dieu, qu'est-ce que je vois.

JULIE, *à Wilhem en apercevant Rosa et d'un ton suppliant.*

Vous me perdez... retirez-vous.

JULIE.

J'obéis, mademoiselle, mais il y a dans tout ceci un mal-entendu qu'il est de mon honneur d'éclaircir...

(*Julie sort d'un côté et Wilhem de l'autre.*)

SCÈNE VIII.

ROSA, *seule.*

Ah mon Dieu ! c'est y drôle... une fille si sage !... moi qui v'nais pour l'avertir que sa mère la d'mande, j'n'ai plus rien trouvé à lui dire... Quand on trouve des filles si sages que ça avec leurs amoureux, ça vous coupe la voix, quoi! et je ne me trompais pas quand j'ai dit à mam'zelle Ernestine qu'il logeait sans doute dans le pavillon... parce qu'elle rôde toujours par ici...

SCÈNE IX.

ROSA, FRANCK.

FRANCK, *arrivant dans un état d'ivresse.*

Monsieur, monsieur, sauvez-vous.

ROSA.

Tiens, monsieur, il paraît qu'il n'y voit pas, mon père.

FRANCK.

V'là quatre personnes qui viennent de ce côté,

ROSA.

Quatre... il y en a que deux, il paraîtrait qu'il y voit double à présent.

FRANCK.

Eh bien, il n'y est donc plus mon monsieur... mais il croire que je n'ai pas bien fait mon devoir, Ma fille,

je t'ordonne d'avoir les yeux sur ce pavillon, entends-tu ? que rien n'en sorte, tiens, voilà mon fusil.

ROSA, *il lui met son fusil entre les mains, et sort.*

Grand merci !.. il est bon là, mon père, avec son fusil.. j'ai envie de déserter... je ne suis pas militaire du tout... l'inconnu se sera faufilé dans le pavillon et on m' charge de l' surveiller... j' peux ben dire que v'là l' premier homme que je garde.

SCÈNE X.

ROSA, ERNESTINE, WODMAR.

ERNESTINE *à Wodmar.*

Vous voulez en vain me le cacher; j'e suis bien sûr, monsieur le comte...

ROSA.

Comment, mam'zelle, vous n'êtes pas encore couchée, madame vot' mère vous croit dans vot' chambre.

ERNESTINE.

C'est possible, Rosa, mais comme maman et ma sœur se sont trouvées indisposées et se sont retirées chez elles de meilleure heure qu'à l'ordinaire, il faut bien que je les remplace en faisant les honneurs de la maison à monsieur le comte.

ROSA.

C'est très poli ça...

WODMAR.

Charmante enfant, vous vous en acquittez à merveille; mais je vous le répète, il n'existe aucun mystère entre votre mère et moi.

ERNESTINE.

Oh ! cela vous plaît à dire, mais je sais ce que je sais.

ROSA.

Et moi j'ai entendu ce que j'ai entendu.

LE COMTE.

Et que savez-vous donc?

ERNESTINE.

Oh! bien des choses; dites-moi le premier mot; je vous dirai le second.

ROSA

Oui, donnant, donnant.

LE COMTE, *à part réfléchissant.*

J'avais raison... on veut me cacher ce qui se passe ici.

ERNESTINE.

Monsieur de Mérinval est votre neveu, n'est-ce pas?

LE COMTE *avec un mouvement très-prononcé.*

Mérinval!..

ERNESTINE.

Si vous vous emportez, je ne dirai plus rien.

LE COMTE.

Parlez, parlez, je vous en supplie.

ERNESTINE.

Vous aimez encore votre neveu!

LE COMTE.

Si je l'aime, je le prouverai!

ERNESTINE.

Eh bien! s'il était près de vous?

LE COMTE.

Qui? mon neveu.

ERNESTINE

Oui, monsieur de Mérinval!..

LE COMTE.

Ah! j'entrevois... expliquez-vous, expliquez-vous.

ERNESTINE.

Mais vous lui pardonnerez tout?

LE COMTE.

Quel intérêt prenez-vous donc à ce Mérinval?

ERNESTINE.

Moi, je ne le connais pas... mais vous me raconterez à votre tour tout ce que j'ignore?

LE COMTE.

Eh bien!.. il est près de moi, dites-vous?

ERNESTINE.

Oui, dans ce pavillon.

LE COMTE.

Dans ce pavillon, il n'y a pas un moment à perdre.
(*Il sort précipitamment.*)

ROSA.

Eh bien! qu'est-ce qu'il lui prend donc?

SCÈNE XI.

ROSA, ERNESTINE.

ERNESTINE, *stupéfaite.*

Ah! Rosa, qu'avons-nous fait?

ROSA.

Comment, qu'avons-nous fait? ça n'me regarde pas pour cette fois, j'espère, car je ne n'ai pas soufflé mot.

ERNESTINE.

Pourquoi s'est-il éloigné si précipitamment?

ROSA.

Allons, allons, mam'zelle, vous v'là toute déconte-nancée.

ERNESTINE.

Me serais-je trompée! ah! que va-t-il arriver?

ROSA.

Mais on approche par ici. J'aperçois de la lumière.

ERNESTINE, *avec effroi.*

C'est ma mère et ma sœur... elles nous cherchent peut-être... où nous cacher?

ROSA.

Ici... (*Elles entrent toutes deux dans le bosquet qui est à droite.*)

SCÈNE XII.

LES MEMES, LA BARONNE, JULIE, ensuite EUGÈNE, (*Julie tient la lanterne.*)

LA BARONNE.

Viens, Julie; tout est préparé pour son départ.... Ah! si le comte savait que ce pavillon renferme l'adversaire de son neveu.

ERNESTINE, *à part.*

Qu'entends-je? ce n'était point son neveu!

ROSA, *à part.*

J' suis fameusement contente de n' pas m'en être mêlée.

JULIE, *allant ouvrir le pavillon.*

Viens, tu peux paraître.

EUGÈNE, *allant vers sa mère.*

Je me retrouve enfin auprès de vous.

ERNESTINE, *avec désespoir.*

C'était mon frère! (*sortant précipitamment du bosquet.*) Ah! qu'il fuie! qu'il fuie!

LA BARONNE.

Ernestine!

ERNESTINE, *avec désespoir.*

Sauvez mon frère! le comte sait tout.

TOUS.

Le Comte!

LA BARONNE.

O ciel! et qui lui a révélé?

ERNESTINE, *tombant aux pieds de la Baronne.*

Ah! ma mère, ne me maudissez pas, c'est moi...

LA BARONNE.

Malheureuse, tu as livré ton frère...

EUGÈNE, *relevant Ernestine.*

Ne l'accablez pas, sa faute fut involontaire... mon malheur seul a tout fait; mon Ernestine, reviens à toi.

ERNESTINE.

Cher Eugène, fuis, te dis-je, il sait tout... il est parti furieux, il va revenir sans doute... ah! s'il en est tems encore, sauvez mon frère.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

EUGENE.

Il faut partir!
Adieu, ma mère.
Il lui baise la main à plusieurs reprises.

LA BARONNE.

Je ne puis plus me soutenir.

JULIE, *effrayée.*

Adieu, mon frère!

EUGÈNE, *se retournant vers Ernestine, et lui ouvrant les bras.*

Viens, Ernestine!...
Il l'embrasse.

LA BARONNE.

Il faut partir.

PÉTERS, *accourant.*

Madame, Monsieur le Comte me suit avec des gens armés, mais j'ai la clef de cette porte.

(Péters ouvre la petite porte. Wilhem paraît et semble fermer le passage.)

SCÈNE XIII.

LES MEMES, WILHEM, *dans son manteau.*

WILHEIM, *le morceau continue.*

Le comte de Wodmar m'amène en ce séjour.

LA BARONNE, JULIE, ET ERNESTINE.

Tout est perdu!

ERNESTINE, *se jettant devant son frère, comme pour le défendre.*

Mon frère!... Ah! c'est mon imprudence,
Qui te perd sans retour!

CHOEUR, *des paysans armés qui remplissent le théâtre, plusieurs portent des flambeaux.*

Le coupable, je pense,
Est en notre puissance!

SCÈNE XIV.

LES MEMES, LE COMTE DE WODMAR.

LE COMTE, *aux gardes, en montrant Wilhem.*
Arrêtez à l'instant cet homme... et suivez-moi.

WILHEM, *ôtant son manteau.*
Mon oncle!

LE COMTE, *le pressant dans ses bras.*
O ciel, cher Wilhem, est-ce toi?

(*Surprise générale.*)

CHOEUR.

O doux moment! plaisir extrême,
Ici, par le plus heureux sort
Il retrouve un neveu qu'il aime,
Quand il venait venger sa mort.

ROSA.

Eh bien, à la bonne heure, s'il n'a été chercher la force armée que pour embrasser son neveu, il n'y a pas de mal.

LA BARONNE.

Tout cela est-il possible?

WILHEM.

J'apprends à l'instant votre séjour en ces lieux et le bruit qui s'était répandu sur moi... j'espérais d'abord vous cacher entièrement une querelle qui, d'après nos légers démêlés, ne pouvait que vous irriter encore plus contre moi, je reçus les secours de la plus tendre humanité dans ce canton où l'amour fixa bientôt mes pas, (*s'adressant à Eugène*) Vous m'avez cru votre ennemi, monsieur d'Armanville, et je prends le ciel à témoin que le plus doux de mes vœux aujourd'hui est de devenir votre frère.

(*Eugène et Wilhem se prennent affectueusement la main.*)

LA BARONNE.

Qu'en dis-tu, Julie?

JULIE.

Ma bonne mère!

LE COMTE.

Allons, cette blessure-là aura encore de bonnes suites.

ROSA.

Tiens on n'en meurt pas de celles là.

LE COMTE, *à la Baronne.*

Ah! je conçois maintenant les alarmes que j'ai dû vous causer, madame; mais j'ignorais le vrai nom de celui que je poursuivais.

EUGÈNE, *conduisant Ernestine à sa mère.*

Ma mère, elle est maintenant la seule à plaindre; un mot de vous peut la consoler.

LA BARONNE.

Venez, ma fille... mais la leçon est trop forte pour que tu puisses y retomber, embrasse-moi.

ERNESTINE.

Ah! ma mère!

SCÈNE XV.

LES MEMES, FRANCK.

FRANCK, *arrivant.*

Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est?

ROSA.

Mon père, tout est découvert.

FRANCK.

Ah! mon Dieu! tout est découvert! pardon, madame, mais ne croyez pas que je l'aie pris dans votre cave, il m'avait été donné, je vous le jure.

(*Tout le monde rit.*)

LA BARONNE.

Qu'avez-vous, Franck, il s'agit bien de ma cave.

FRANCK, *à part.*

Tiens, il paraît qu'elle ne savait rien ; n' faut rien dire.

ROSA, *à Ernestine.*

Et vous, mam'zelle, souvenez-vous toujours de ce que j' vous disais d'abord ; c'est bien vilain d'être curieuse.

VAUDEVILLE.

JULIE.

Pour se faire aimer d'une femme
On cherche, on voudrait tout braver ;
Le secret de toucher notre âme,
Pourtant est facile à trouver.
D'inconstance jamais coupable,
A nous obéir toujours prêt ;
Jamais grondeur toujours aimable,
Messieurs, voilà tout le secret.

WILHEM.

Dans le siècle où Pradon, sans peine,
Avait le secret d'endormir ;
Le grand Racine, sur la scène,
Avait le secret d'attendrir.
Le père de la comédie,
Molière, si vrai, si parfait,
Avait le secret du génie ;
Mais il a gardé son secret.

EUGENE.

Les femmes, dit-on, sont coquettes,
Et j'entends des gens s'écrier :
Qu'elles sont toutes indiscrètes,
Qu'il ne faut rien leur confier.
Mesdames, on aura beau dire,
Contre votre esprit indiscret ;
Toujours de plaire et de séduire,
Vous saurez garder le secret.

LA BARONNE.

C'est un roman que l'existence,
Mais un roman mystérieux ;
De page en page l'on avance,
Pressé d'un désir curieux !
Puis on voit au dernier chapitre
Que le roman est incomplet ;
Car nous n'en savons que le titre,
Et c'est là-haut qu'est le secret.

LE COMTE.

Certain disciple d'Hippocrate,
Avec son secret guérit tout ;
Mal d'yeux, et de cœur et de rate,
Son secret est prôné partout !
Ah ! du moins, ses boissons si fades
Ont le don de rendre discret ;
Car on m'a dit que ses malades
Mourraient tous avec son secret.

ERNESTINE.

Ah ! si cette esquisse légère
Se trouve être de votre goût,
Messieurs, agissez sans mystère,
Vous pouvez le dire partout.
Mais si, vous montrant rigoristes,
Vous trouvez l'ouvrage imparfait ;
Spectateurs, amis, journalistes,
Ah ! gardez-nous bien le secret.

FIN.

On trouve chez DUVERNOIS, *Cour des Fontaines*, N°. 4, *et Passage de Henri* IV, N°s 10, 12 *et* 14, *toutes les pièces de théâtre anciennes et modernes.*

PIÈCES NOUVELLES DONT IL EST ÉDITEUR.

Actrice, (l') Comédie-Vaudeville, en un acte, par MM. Charles Dupeuty et Ferdinand de Villeneuve..... 1 50

Adieu la Chaussée-d'Antin, Comédie en un acte, mêlée de couplets, par MM. Hypolite Magnien et Varez..... 1

Agenda, (l') *ou le Barbier Maître de Danse*, folie-vaudeville en un acte, par M. D. Robert..... 75

Arrangeuses, (les) *ou les Pièces mises en pièces*, folie-vaudeville, par MM. Gersin et Gabriel..... 1 50

Aveugle (l') *pour rire*, Comédie-Vaudeville en un acte, par MM. Philippe et M***..... 75

Bon Papa (le) *ou la Proposition de Mariage*, Comédie-Vaud ville en un acte, par MM. Scribe et Mélesville. 1 50

Chaumière béarnaise, (la) *ou la Fête du Roi*, Vaudeville anecdotique, par M. Emile Vanderbuch..... 75

Chevalière d'Éon, *ou Une heure de méprise*, Comédie-Vaudeville en un acte, par MM. Simonnin et de Saint-Marc..... 1 50

Coq (le) *de village*, Vaudeville de Favart, avec des changemens de MM. Décourt, Charles Hubert et Théodore Anne, représenté sur le théâtre du Vaudeville..... 1 50

Coq (le) *de village*, par MM. Décourt et Charles Hubert, représenté sur le théâtre de l'Ambigu-Comique. 1

Côte-Rotie, (la) *ou le Hasard a tout fait*, Comédie-Vaudeville en un acte, par M. Simonnin..... 1

Cousin Ratine, (le) *ou le Repas de Noces*, folie-vaudeville en un acte, par MM. Laqueyrie et Ch. Hubert..... 75

Dames Martin, (les) *ou le Mari, la Femme et la Veuve*, comédie-vaudeville en un acte, par MM. Lafontaine, Belle et Tully..... 1 50

Deux Capitaines (les) ou l'*Oncle Neveu*, Comédie-Vaudeville en un acte, par MM. Dupin et T. Sauvage..... 1

Deux Forçats, (les) Folie en un acte, par MM. Ferdinand, Menissier et Ernest..... 1

Deux Lucas, (les) Vaudeville en un acte, par MM. Armand Ov*** et Constant B***..... 1

Deux Pensions, (les) Vaudeville en un acte, par MM. Maréchalle et Charles Hubert..... 75

Deux Turenne, (les) Vaudeville anecdotique en un acte, par MM. Maréchalle et Charles Hubert..... 1 50

MONSIEUR ANTOINE

OU

LE N°. 2782,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. FRANCIS, ST.-GEORGES

ET XAVIER,

REPRÉSENTÉ A PARIS SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE,

LE 17 MAI 1824.

PRIX : 1 FR. 50 CENT.

PARIS,

CHEZ J-N. BARBA, LIBRAIRE,

EDITEUR DES ŒUVRES DE MM. PIGAULT-LEBRUN, PICARD,

ET ALEX. DUVAL,

PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THEATRE FRANÇAIS, N°. 51,

ET COUR DES FONTAINES, N°. 7.

1824.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DE LUCEVAL, banquier.....	MM. FÉDÉ.
AUGUSTE, son caissier.....	VICTOR.
ANTOINE, domestique-compagnon.	LEPEINTRE.
GERMAIN, valet-de-chambre.....	FONTENAY.
GROSPIERRE, fermier.....	HYPOLITE.
UN Mhand. DE VIN.....	JUSTIN.
FANCHETTE, sa fille.....	Mlle MINETTE.
Domestiques de M. Luceval.	

COSTUMES.

Antoine, au lever du rideau est en pantalon et veste de campagne. *Germain*, en livrée. *M. de Luceval*, en noir. *Grospierre*, en riche paysan. *Fanchette*, costume de paysanne des environs de Paris.

IMPRIMERIE DE HOCQUET,
Rue du faubourg Montmartre, N. 4.

MONSIEUR ANTOINE,

VAUDEVILLE.

Le théâtre représente un vestibule d'hôtel, ouvert dans le fond, deux portes latérales; sur l'une des quelles est écrit caisse, et sur l'autre bureaux.

SCÈNE PREMIÈRE.

GERMAIN, ANTOINE.

(*Antoine est étendu sur un canapé et dort.*)

GERMAIN, *regardant Antoine.*

Il dort.... il peut dormir .. voilà de ces choses qui me passent..... un drôle venu de sa campagne il y a à peine un an, qui, hier matin encore, avait ses finances absolument dans le même état que les miennes, rien dans sa poche, zéro à la rente.... néant chez son banquier. ... le voilà aujourd'hui ronflant sur quatre-vingt mille francs On n'a pas d'idée d'un bonheur comme ça.. . gagner la prime des annuités.... n'importe, il faut que je m'attache au sort de ce benêt-là.. M. de Luceval notre maître vient de passer deux nuits à travailler avec son caissier.... ça va mal, un banquier spéculateur, ça n'est pas solide...

Air:

Antoine est loin d'avoir fait sa fortune;
Mais d'un début l'on doit tout espérer:
Notre banquier peut bien en avoir une,
Mais il faudrait qu'il la fît assurer.
L'un descendra, l'autre déjà s'élève;
Entre les deux, moi, je suis mon penchant,
Et j'aime mieux la lune qui se lève
Que le soleil couchant.

SCÈNE II.

Les Mêmes, un GARÇON marchand de vin.

LE GARÇON, *sans voir Antoine.*

Antoine est-il ici?...

GERMAIN.

Si tu voulais bien dire Monsieur.

LE GARÇON.

Ah! oui! c'est vrai, puisqu'on dit qu'il est riche à présent je v'nais vous apporter votre petit mémoire à tous deux.

GERMAIN, *lui faisant signe de se taire.*

Chut, tu ne vois pas qu'il dort?

LE GARÇON.

Tiens, a c'te heure ci... mais vous, vous ne dormez pas?

GERMAIN.

Tu vas le réveiller, te dis-je.

LE GARÇON.

Si vous voulez me payer?

GERMAIN *élevant la voix.*

Puisqu'il dort, imbécille... faut-il te le corner dans les oreilles... viens-tu ici troubler son sommeil? va-t-en

(*Il le pousse à la porte.*)

LE GARÇON.

Mais vous....

GERMAIN, *le mettant dehors.*

Vous verrez que ce drôle-là fera tant de bruit qu'il le réveillera. Tu repasseras.... va-t-en?

(*Le garçon sort.*)

SCÈNE III.

ANTOINE, GERMAIN.

ANTOINE, *s'éveillant.*

Ouf!...

GERMAIN.

Il parait qu'Antoine joue déjà le grand seigneur par anticipation.

ANTOINE, *regardant autour de lui et examinant son costume de valet.*

Air : *Nouveau, de Doche.*

Quoi !.. je n'ai donc fait que rêver ?
Le réveil me reprend mon argent et Fanchette.
Ah ! dans ce cas, ô toi que je regrette !
Doux songe, je vais t'achever

(Il va pour se remettre sur le canapé.)

GERMAIN, *le retenant.*

Non, ce n'est point un mensonge,
Les yeux ouverts, tes biens te sont restés ;
Je voudrais, pour mes réalités,
Etre pour moitié dans ton songe.

ANTOINE, *prenant ses billets sur lesquels il était assis pour dormir.*

Ensemble

Ainsi, j'ai fait plus que rêver ?
Le réveil me rendra mon argent et Fanchette ;
Les yeux ouverts et l'âme satisfaite,
Doux songe, je vais t'achever.

GERMAIN.

Ah ! que ne puis-je ainsi rêver,
Je n'épouserais point une sotte grisette ;
Dans mon hôtel, au sein d'une goguette
Doux songe, j'irais t'achever.

GERMAIN, *le secouant.*

Ah ! çà, mon garçon, es-tu bien éveillé ? j'attendais ton réveil ; dis-donc ... puisque te voilà riche, tu vas me prêter un billet de cinq cents francs ?

ANTOINE.

Impossible.... Je n'ai que ce qu'il me faut..... penses donc aux charges d'un ménage.... tiens, vois-tu, dans le songe que je viens de faire, je me voyais déjà avec ma petite Fanchette et trois enfans beaux comme l'amour, mon portrait vivant, des petits gaillards haut de ça, bien gros, bien barbouillés, qui mangeaient des tartines de confitures plus longues que mon bras, le papa Grospierre qui les regardait tout ébahi, ma femme Fanchette qui pleurait de joie... ça formait un tableau digne de l'albanne...

GERMAIN.

Quoi ! tu penses encore à ta Fanchette ?

ANTOINE.

Parbleu, plus que jamais, Grospierre me la refusait parce que j'étais pauvre...

GERMAIN.

Eh bien! c'est à ton tour à la refuser parce que tu es riche.

ANTOINE.

Non pas, non pas, je leur ai écrit hier soir; ils doivent arriver ce matin de Pontoise et à demain la noce.

GERMAIN.

Tu me fais mal.

ANTOINE.

Il n'y a qu'une chose qui me gribouille le cœur, c'est qu'il me faudra quitter ce bon M. de Luceval.

GERMAIN.

Bah! les domestiques ne seront heureux que lorsqu'ils pourront se passer de maîtres.

ANTOINE.

C'est vrai, mais monsieur de Luceval.

Air : *de Turenne.*

C'est un brave homme par excellence,
Ma mèr' long-temps vécut de ses secours;
Ell' l'allaita dans son enfance,
Il la nourrit dans ses vieux jours.

GERMAIN.

Comme toi, je lui rends justice:
On ne voit guèr' dans notre temps,
Des nourrissons de vingt-cinq ans
Payer encor leurs mois d'nourrice.

Cependant il faut que tu le quittes?... Quand on a la facilité de s'asseoir pour son propre compte à une bonne table, on serait bien bête de se promener autour pour le compte d'un autre, et puis d'ailleurs des capitalistes comme nous ne peuvent pas être au premier coup de sonnette. (*On sonne*). Ah! diable, v'là monsieur qui m'appelle, j'y cours. (*il sort.*)

SCÈNE IV.

ANTOINE, *reprenant sa livrée à la main.*

Oui, va, des capitalistes comme nous... est-il drôle

Germain, avec ses grandeurs... mais not' maître peut venir, j'suis encore à sa solde, faut reprendre l'uniforme de la maison, je l'ai quitté à ce matin pour aller toucher mon gros lot, une prime, c'était pas pour me faire valoir, mais enfin...

Air : *de Préville.*

On aurait cru que j'touchais pour un autre,
Ça m'eût vexé, j'en conviens d'bonne foi;
Et comm' c't' argent, après tout, c'est le nôtre,
J'étais bien aise qu'on sût qu' c'était à moi,
Qu'on vit enfin qu'monsieur Antoine c'est moi.
Ça s'rait vraiment une scène peu commune
Et qui f'rait bien rire à Paris,
Si comme moi tous ceux qu'ont fait fortune
Reprenaient leurs premiers habits.

Ah! mon Dieu, v'là monsieur de Luceval et son caissier. Ont-ils l'air fatigués! ce que c'est que l'amour de l'argent. Ils auront encore passé la nuit à faire quelques bonnes spéculations; c'pauvre cher homme, faut pourtant que j'lui donne congé tout d'même, je me sauve. (*Il sort en emportant la livrée.*)

SCÈNE V.

M. DE LUCEVAL, AUGUSTE.

AUGUSTE.

Quoi, vous le voulez, Monsieur?

LUCEVAL.

Oui, c'est mon devoir.

AUGUSTE.

Mais votre fortune?...

LUCEVAL.

Elle est compromise?...

AUGUSTE.

Vos recouvremens?...

LUCEVAL.

Ils sont incertains.

AUGUSTE.

Votre crédit?...

LUCEVAL.

Je ne dois pas en abuser.

AUGUSTE.

Vos amis?...

LUCEVAL.

Je veux les conserver.

AUGUSTE.

Mais tout espoir n'est pas encore perdu?... et en continuant nos paiemens, une rentrée inattendue...

LUCEVAL.

Non, je ne paierai pas les uns au détriment des autres, mon parti est bien pris.

Air : *de Roland.*

En vain tu voudrais m'arrêter,
Mon ami, fais ce qu'on t'ordonne,
Dut ma ruine en résulter,
Je ne compromettrai personne.
Je veux garder, même au sein du malheur,
Le bien qui seul doit nous suffire.
Oui, je veux aussi pouvoir dire :
Tout est perdu, hormi l'honneur;
Tout est perdu, hormi l'honneur.

Auguste sort.

SCÈNE VI.

LUCEVAL, ANTOINE, *en livrée.*

LUCEVAL, *à part.*

Voici Antoine, ce brave garçon à qui j'ai fait quitter sa charrue... je renverrai tous ses camarades sans regret, mais lui, lui il restera.

ANTOINE, *à part.*

Allons, allons du courage. Ah! v'là les jambes qui m'manquent.

LUCEVAL, *appelant.*

Antoine.

ANTOINE, *à part.*

Il a dit Antoine tout court, tant mieux, ça ne va pas tant à l'âme. (*haut*) Monsieur.

LUCEVAL.

Mon ami...

ANTOINE, *à part.*

Son ami, ah! les jambes!

LUCEVAL.

Personne ne m'a demandé ce matin?

ANTOINE.

Non, monsieur, et puis quand même, j'savais que vous aviez travaillé c'te nuit... vous avez bien tort d'vous donner tant d'mal, riche comme vous l'êtes.

LUCEVAL.

Riche ou pauvre, mon bon Antoine, tu ne me quitteras jamais, va.

ANTOINE.

Vous êtes bien bon... mais...

LUCEVAL.

Mais quoi?...

ANTOINE.

Je suis très bien à votre service, certainement.

LUCEVAL.

Eh bien?

ANTOINE.

Dam... c'est que... ça me reste là... ça ne veut pas partir, ah! mon Dieu! mais votre habit, comme il est! où vous êtes-vous fourré aujourd'hui. (*Il prend une vergette et s'approche de Luceval.*)

LUCEVAL, *le repoussant.*

Laisse-moi, je te devine... tu veux me quitter?...

ANTOINE.

Eh! bien voilà le mot qui me tenait tant à la gorge.

LUCEVAL, *à part.*

Me quitter, saurait-il déjà?...

ANTOINE.

Hier matin encore quand je donnais l'avoine à mon pauvre coco votre alzan, je ne me doutais guère qu'un autre que moi lui donnerait demain à déjeûner et à vous aussi.

LUCEVAL.

C'en est assez, je m'étais trompé sur votre compte, vous êtes un ingaat comme tous ceux de votre classe.

ANTOINE.

Moi un ingrat... ah! par exemple (*en pleurant*) mais comment voulez-vous que je fasse puisque je suis riche.

LUCEVAL.

Riche?

ANTOINE, *toujours en pleurant.*

Oui, Monsieur, je suis riche... richissime, et il ne faut vous en prendre qu'à vous; c'est bien votre faute, allez...

LUCEVAL.

Ma faute?

ANTOINE.

Parbleu! sans ce chiffon de papier que vous m'avez fait acheter avec ma tirelire...

Air : *C'est un sorcier.*

Vous ne l'croirez pas, je l'parie,
Mais grâce à vous, j'ai gagné gros,
D'mes annuités devant la lot'rie,
Hier je montrais les numéros,
J'apprends que c'est le jour du tirage.
Je m'dis : faut voir ce qu'on fait ici.
Entrons-y,
Entrons-y,
M'y voici.
On me dit que j'suis encore en cage,
Mais à peine entré, dieu merci,
Je suis sorti,
Je suis sorti.

LUCEVAL.

Quoi! ces deux annuités?

ANTOINE.

Oui, Monsieur, le 27 et le 2782.

LUCEVAL.

Quoi ! c'est là le seul motif? Tant mieux, mon ami, tant mieux ; je t'avais mal compris, mal jugé ; je t'en demande pardon.

ANTOINE.

Ah ! mon cher maître, vous ne m'en voulez plus ? (*En regardant l'habit de Luceval.*) S'il ne m'était pas tombé une fortune du ciel, je n'aurais jamais pensé à vous quitter... me voilà maintenant un gros monsieur, grâce à mes économies et à vos conseils... Mais vous devriez me rendre encore un petit service ; je vais vous donner tout mon argent, vous me le ferez valoir, n'est-ce pas ?

LUCEVAL, *agité*.

Ton argent ?

ANTOINE.

Oui, oui, vous me porterez bonheur ; je vais le verser à votre caisse.

LUCEVAL.

Non, mon ami, je ne puis le recevoir en ce moment.

ANTOINE.

Ah ! oui, parce que vous en avez de reste.

LUCEVAL.

Cela m'est impossible, te dis-je.

ANTOINE.

Air : *Je reconnais ce militaire.*

Vous me refusez ce bon office ;
Vous m'en voulez, je le vois bien,
De c'que j'quittons votre service.

LUCEVAL.

Non, mais cherche un autre moyen,
Ailleurs tu peux placer ton bien.

ANTOINE, *à part.*

Moi qui l'servais avec tant d'zèle.

LUCEVAL, *à part.*

Dans ma perte n'entraînons pas
Un serviteur aussi fidèle.

ANTOINE, *à part.*

Faut-y qu'les maîtres soint ingrats. (*bis.*)
Y refuse ce bon office,
C'est qu'il m'en veut, je le vois bien,
De c'que je quittons son service ;
Allons, vraiment ce n'est pas bien.

LUCEVAL, *à part.*

Il faut que cet état finisse
Auprès de quelques gens de bien
Auxquels j'ai pu rendre service ;
Essayons d'un dernier moyen.

(*Il sort avec tristesse.*)

SCÈNE VII.

ANTOINE.

Eh bien ! qu'est-ce qu'il a donc ? il a l'air tout je ne sais quoi ?... ça m' tarabuste de l' voir triste comme ça, un jour que j' suis si heureux !

SCÈNE VIII.

ANTOINE, GROSPIERRE, FANCHETTE,

Antoine court à eux, et les embrasse.

GROS-PIERRE.

Air : *de Claudine.*

V'là Grospierre et ta Fanchette ;
Pis que ta fortune est faite,
Nous somm' là,
Nous v'là
Et, ma fine, en toilette.

Ensemble.

GROSPIERRE ET FANCHETTE.
Nous somm' là,
Nous v'là,
Et, ma fine, en toilette.

ANTOINE.
Ils sont là,
Les v'là.
Et, ma fine, en toilette.

GROS-PIERRE.

Eh! bien, te v'là donc déguignoné? tu le vois, l'diable n'est pas toujours à la porte des pauvres gens et tout vient à *point* à qui sait attendre.

FANCHETTE.

Oui, mais faut pouvoir attendre et quand on aime, n'est-ce pas, Antoine?...

ANTOINE.

Ah! déjà moi, j'n'y tenais pas, ça m'étouffait, quoi.

GROS-PIERRE.

Jarnigoi, les pauvres ont encore de la patience, mais les amoureux, les jeunes filles... ça grille... enfin te v'là ben calé, faut qu'votre mariage soit baclé dans la journée.

ANTOINE.

C'est dit.

GROS-PIERRE.

Ah! çá, mon garçon, faudra avant tout nous entendre sur l'emploi de ton argent.

ANTOINE.

Vous ne savez pas, mon père, j'ai un projet.

GROS-PIERRE.

Lequel?

ANTOINE.

C'est d'acheter une charge de notaire.

FANCHETTE.

Non, non, pas d'charge, Antoine.

GROS-PIERRE.

Est-ce que tu y entendrais quelque chose?

ANTOINE.

Qu'importe, est-ce que j'aurais pas un clerc?

GROS-PIERRE.

Ecoute.... écoute, laisse-moi faire.... où est ton argent?

ANTOINE.

Mon argent?

GROS-PIERRE.

Oui, ton argent. Tu ne crois pas, j'espère, que je te prends pour tes beaux yeux?

Air : *Je ne veux pas qu'on me prenne.*

J'te donne une piquante brune
Dont j'te réponds comme de moi ;
J'veux savoir si ta fortune
Est comm' ell' de bon aloi :
Pour femm' comm' t'auras un' fille
Dont l'cœur n'est pas écorné ;
Pour gendre il me faut un drille
Dont l'argent n'soit pas rogné.

Ainsi donc, en avant l'inventaire des sonnettes pour que je les plaçions solidement.

ANTOINE, *à Fanchette.*

Ah! ça sera bientôt fait, allez.

Air :

J'ai su cacher à tous les yeux
C't' argent qui m'assur' ma Fanchette ;
Ell' conviendra qu'il est au mieux,
Quand elle connaîtra la cachette ;
Comm' je lui dois tout mon bonheur,
En attendant qu'un aut' le place,
Je l'ai bien vît' mis sur mon cœur
Pour lui faire occuper ta place.

FANCHETTE.

Ah! est-il gentil, Antoine! dites donc, mon père, à présent qu'il est riche, moi d'abord j'suis pour qu'il m'achète tout d'suite une belle robe de toile de Jouy avec un grand chapeau à plumes et une croix d'or guillochée, n'est-ce pas, Antoine?

ANTOINE.

Eh! mon Dieu, tout ce que tu voudras.

GROS-PIERRE.

Ne l'écoute pas, Antoine, comme il m'est d'avis qu'il fallait avoir une maison avant d'avoir une femme, m'est encore d'avis qu'il faut garnir l'une avant d'parer l'autre... vois-tu, mon fieu, une bonne femme est le meilleur meuble qu'on puisse mettre dans une maison, mais c'est le dernier dont il faut s'occuper parce qu'il coûte cher d'entretien.

FANCHETTE.

Tiens.... vous êtes bon là, mon père, si la maison est belle, mais il faut ben que les meubles soient à l'avenant, sans ça, ça jurerait trop.

GROS-PIERRE.

Ecoute, Antoine, je connais une bonne ferme qui touche à la mienne, et qu'on aura pour un morceau de pain..... j'ai rendez-vous ce matin chez le notaire qui est chargé de la vendre, et si tu veux t'en fier à moi, je vas donner parole, faire dresser l'acte et dans la journée nous ferons d'une pierre deux coups, un bon mariage et une bonne acquisition.

ANTOINE.

C'est dit, père Gros-Pierre, je m'en rapporte à vous, mais n'oubliez pas les épingles pour Fanchette et le pot-de-vin pour vous.

GROS-PIERRE.

C'est bon, farceur, le pot-de-vin nous le boirons ensemble.

ANTOINE.

Air : *Voyage désormais qui voudra.*

Je me vois déjà dans ma ferme,
Entouré d'mes joyeux marmots ;
Car chaque année au troisième terme,
J'veux un garçon ou deux jumeaux.
J'vois leur gentill' figure
Couverte de confiture,
De plaisir, si j'me croyais,
J'les mangerais.

GROS-PIERRE.

J'vois qu'M. Antoine s'apprête à mener le ménage grand train.

ANTOINE.

J' n'y tiens pas la main ;
Puis-j' prendr' du chagrin
Quand j'vois, dans un an,
Fanchette p'tite maman,
Et Grospierre qu'est là
Déjà grand papa.
En pensant à ça,

(*Montrant son cœur.*)

Ça me chatouille là,
Ma foi.
Ma foi. (*bis.*)

J'crois qu'j'en deviendrai fou! pardon GrosPierre; pardon ma p'tite Fanchette, je suis à vous, je vais donc être marié... je vas donc être...

Suite de l'air.

Ma tête, (*bis.*)
Ma tête n'est plus à moi.

(*Gros-Pierre et Fanchette sortent. Germain entre et arrête Antoine qui va les suivre.*)

SCÈNE IX.

ANTOINE, GERMAIN.

GERMAIN, *le tirant par le pan de son habit.*

Chit, chit, écoute donc.

ANTOINE, *à la cantonnade.*

Allez toujours, Gros-Pierre, j'vous suis, (*à Germain*) Que veux-tu, dépêche-toi.

GERMAIN.

Eh bien, mon ami, sais-tu la nouvelle?

ANTOINE.

Quoi donc?

GERMAIN.

M. de Luceval suspend ses payemens.

ANTOINE, *terrifié.*

Est-il possible?

GERMAIN, *gaîment.*

Rien n'est plus sûr, mon garçon, la caisse est fermée; allez donc, le valet s'enrichit, le maître se ruine, c'est un revirement de fonds, c'est la mode.

Air: *des Amazones.*

De nos projets la fortune se joue,
Et rencontrant trop souvent des ingrats,
La belle fait toujours tourner sa roue;
Tel est en haut qui demain est en bas;

Sur ses faveurs bien fous sont ceux qui comptent,
Car les revers chez elle sont communs ;
Quand tous les jours nous en voyons qui montent,
Faut bien en voir descendre quelques-uns.

ANTOINE.

Seigneur mon Dieu, mon pauvre maître!

GERMAIN.

C'est un homme enfoncé.

ANTOINE.

Et moi qui viens de lui donner mon congé.

GERMAIN.

C'est ce que tu as pu faire de mieux.

ANTOINE.

Il va croire que ma fortune et mon mariage ne sont que des prétextes.

GERMAIN.

Que t'importe, mais j'ai pensé de suite à toi ; il s'agit de te trouver des titres au respect du beau monde, j'ai fait demander un tailleur et un bottier ; une fois habillé à neuf, porte une cravatte bien haute, des éperons bien longs, sois un peu miope, parle très-peu et tu pourras passer pour un homme très-distingué.

ANTOINE *à part.*

M. de Luceval ruiné !

GERMAIN.

Ensuite il faut te monter une maison... tu es déjà riche, avec de l'argent on a du crédit; avec du crédit on a de l'argent; improvise une spéculation, achète l'hôtel, le mobilier, les chevaux, la voiture, tout ça sera vendu pour rien, c'est une affaire superbe ; je me donne à toi par dessus le marché !

ANTOINE, *l'écoutant à peine.*

C'est-y vrai, c'est-y vrai, lui qui a donné du pain à ma mère, il serait... et moi qui le soupçonnais !

GERMAIN, *regardant à la cantonnade.*

Tiens, v'là monsieur Auguste, le caissier sans caisse, il va sans doute se promener, il n'a plus que ça à faire... eh bien ? tu hésites ?

ANTOINE.

Non, je n'hésite pas.

GERMAIN.

Je vais tout te retenir. (*Il sort.*)

SCÈNE X.

ANTOINE, et un peu après AUGUSTE

ANTOINE.

Il en arrivera ce qui pourra, Fanchette et Grospierre diront se qu'ils voudront.... M. Auguste, cachons-nous. (*Il remonte le théâtre et se tient à l'écart.*)

AUGUSTE, *sans voir Antoine, avec une vive douleur.*

Ce pauvre M. de Luceval, un si honnête homme ruiné, peut-être déshonoré... Sa confiance l'a perdu... Il est dix heures, on monte... ce sont sans doute les porteur d'effets, que faire, que leur dire (*Il va pour sortir Antoine sse trouve à sa rencontre.*)

ANTOINE, *à part.*

Mon parti est pris. (*Il feint d'être sorti, ouvre la porte du fond et revient tout essoufflé.*) Ah! c'est vous, M. Auguste? je vous cherchais... pardon, j'ai tant couru.

Il lui remet ses billets, et pousse un soupir.

AUGUSTE.

Que vois-je? des billets de banque?

ANTOINE, *avec effort.*

Je ne sais pas ce que c'est, mais mon maître m'a dit de vous dire de payer tout de suite. (*Plusieurs porteurs traversent le théâtre.*)

ANTOINE.

Air : *de Catinat.*

Prenez donc un plus doux maintien,
Allez vîte ouvrir votre caisse,
Qu'on ne s'aperçoive de rien,
Voilà les porteurs, le temps presse.

(*Auguste sort.*)

L'petit paquet va donc tout payer;
Pourquoi tous ces pauvr's à la ronde,
Quand une seule rame de papier
Pourrait enrichir tant de monde.

(*Il sort.*)

SCÈNE XI.

ANTOINE, *seul.*

Ah! que je voudrais tenir la planche seulement quelques minutes, j' ferais joliment des heureux, ça d'viendrait une planche de salut pour bien du monde.

Il tombe dans un fauteuil, et s'essuie le front.

SCÈNE XII.

FANCHETTE, ANTOINE.

FANCHETTE, *accourant gaîment.*

Eh! bien, dis donc, on t'attend, tu ne te gêne pas.

ANTOINE, *à part.*

Oh! Fanchette, oh! mon mariage! oh! mes petits b^r-bouillés.

FANCHETTE.

Viens donc chez le notaire, tu verras comme il est joli, un grand blond avec un habit noir superbe et des boutons rouges .. à la figure. Viens, les deux contrats sont prêts et ma main et la ferme t'attendent

ANTOINE, *embarrassé.*

Ah! Fanchette!

FANCHETTE, *le singeant.*

Oh! Fanchette! qu'est-ce que t'as? c'est bien d'avoir l'air amoureux; mais c'est pas bien d'avoir l'air bête comme ça, n'y a plus qu'à compter les espèces et à parapher Dis donc, as-tu une belle paraphe, toi? Ah! ah! que j'aime les paraphes moi, ça ressemble à des images.

ANTOINE.

C'est que...

FANCHETTE.

C'est que?...

ANTOINE.

J'ai refléchi.

FANCHETTE, *pleurant.*

Comment, vous avez réfléchi! est-ce que j'ai réfléchi pour vous, moi?

ANTOINE.

Non, ma petite Fanchette, mais c'est pas toi que je voudrais tromper.

FANCHETTE.

Là, à présent v'là qu'il ne voudrait pas me tromper... fi, monsieur, vous en aimez une autre, je l'vois bien; j'étais sûreq ue... j'ai réfléchi, ça voulait dire ça.

ANTOINE.

Eh bien, pas du tout, j't'aime plus que jamais, et je n'aime que toi.

FANCHETTE.

En ce cas, v'nez donc signer le contrat, vous réfléchirez ensuite.

ANTOINE.

Le contrat?... impossible... ton père... je ne suis pas assez riche pour toi Fanchette.

FANCHETTE.

Comment, c't'argent de tout à l'heure?

ANTOINE.

Il n'y faut plus compter.

FANCHETTE.

Que dis-tu?

Air: *Vaudeville de Farinelli.*

Parle, t'expliqu'ras-tu bientôt;
Comment, Antoine, c'te bell' prime,
C'te grand' fortune, ce gros lot,
Tout ça n'était donc qu'une frime?

ANTOINE.

Vraiment, j'étais de bonne foi.

FANCHETTE.

Cela n'est pas vraisemblable;
Mais qu' du moins, ton amour pour moi
Ne soit pas encore une fable.

Ensemble.

ANTOINE.

Non, Fanchett', mon amour pour toi
Ne sera jamais une fable.

Quoi, tu ne m'en aimes pas moins?

FANCHETTE.

Tiens, j'avais-t'y attendu tes comptes pour t'aimer?... va, j'sis encore ben heureuse que ce ne soit que c'te cause-là, car ton j'ai réfléchi m'avait... j'croyais qu't'étais devenu trop fier pour m'épouser. Dam, tu n'as rien... faut pas rougir de ça.

ANTOINE.

Nous serions si heureux quoique pauvres.

FANCHETTE.

Je l'espère ben comme ça aussi, j'n'aurai pas des belles plumes, et de la toile de Jouy, mais les robes de laine à raies ça se voit de plus loin.

ANTOINE.

Moi... une grosse blouse, on est heureux là dessous comme sous un beau manteau.

FANCHETTE.

Et pis les blouses, c'est presque de mode... va, consolons-nous.

Air : *des Gueux.*

Les gueux (*bis.*)
Sont quequ'fois honteux,
Mais j' les aime mieux
Qu' les vaniteux.

ANTOINE.

P'tit' maison a son mérite;
Qu' nous faut-il donc, jarnigoi?
Plus not' chaumièr' sera p'tite,
Et plus tu s'ras près d'moi.
Les gueux, etc.

FANCHETTE.

Sur notre table modeste,
L'nécessaire pourra se trouver ;
Puis nous rêverons le reste :
C'est queuq'fois si bon d' rêver
(*Ensemble.*)
Les gueux, etc.
(*Ils chantent ce refrain en commençant des pas de danse.*)

ANTOINE.

Faut mieux faire mauvaise chère
Que de vivre sans amours,
Puis quand on aim', on n'mange guère,
Et nous nous aimerons toujours.
(*Ensemble, en dansant en se tenant les mains.*)
Les gueux (*bis.*)
Sont queuqu'fois honteux ;
Mais j'les aimons mieux
Qu' les vaniteux.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, GROSPIERRE.

GROSPIERRE.

Fort bien, fort bien, vous ne vous gênez pas tout d'même, j'vous attendions là-bas, tout seul avec le notaire, que nous avions l'air de deux z'hiboux et vous vous donnez le bal avant la noce.

ANTOINE, *à part.*

La noce?... (*bas á Fanchette*) faut que j'li parle, Fanchette, faut que j'm'explique.

FANCHETTE, *lui mettant la main sur la bouche.*

N'va pas faire une chose comme ça, dans l'premier moment, il s'rait capable.

GROSPIERRE.

Qu'est-ce que vous chantez-là, à présent? allons, v'nez-vous enfin? est-ce que vous croyez que nous avons pris un notaire à l'heure?

ANTOINE.

C'est que.

FANCHETTE, *l'interrompant.*

C'est que... c'est que son maître lui a promis de signer au contrat et il l'attend.

GROSPIERRE.

Fallait donc le dire, parce que ça ne fait rien, il signera après. Allons, en avant.

ANTOINE, *le retenant.*

Père Grospierre, je veux vous parler.

GROSPIERRE, *s'arrêtant étonné.*

Quoi?

FANCHETTE, *vivement.*

Oui, il veut vous demander votre bénédiction (*à Antoine*) vas tu te taire.

GROSPIERRE.

Tout ça peut se faire après le contrat que je vous dis, en avant.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, GERMAIN, *à la tête des autres domestiques.*

GERMAIN.

Mes amis, voilà notre nouveau maître!

ANTOINE, *à part.*

Aux autres, maintenant.

LES VALETS, *en chœur.*

Air : *des Prétendus.*

Nous v'nons vous offrir nos hommages.

GERMAIN.

Oui, de celui qui désormais
Doit à son tour payer nos gages,
Chantons les vertus, les bienfaits.

GROSPIERRE, *à Antoine.*

Lâch'-leux la pièce et chass'-les bien vît'.

ANTOINE.

Oui, lâche la pièce, c'est aisé à dire ça... Mes amis... certainement.... je suis bien sensible..... et si vous voulez passer dans l'office, on vous donnera la goutte. (*tous les valets rient.*)

GERMAIN, *à part.*

Il se croit déjà chez lui.

FANCHETTE, *bas à Antoine.*

Dis donc, j' crois qu' tu dis des bêtises.

ANTOINE.

Eh! dam', je n' sais quoi leur répondre.

GERMAIN.

Mes amis, M. Antoine causait sans doute d'affaires, et... (*Il fait un mouvement pour inviter les autres à sortir.*)

ANTOINE, *respirant.*

Ah! (*Au même instant on entend une fanfare.*) Qu'est-ce que c'est encore que ce bruit-là?

GERMAIN, *courant à la fenêtre.*

Parbleu! ce sont les Dames de la Halle, qui, sans doute, viennent te féliciter.

ANTOINE.

Au diable!

GROSPIERRE.

C'est égal, c'est flatteur... ça prouve que la fortune de mon gendre fait du bruit.

GERMAIN.

Il faut aller les embrasser, c'est la coutume.

FANCHETTE.

Comment? les embrasser? je ne veux pas.

ANTOINE, *à Germain.*

Vas-y pour moi. (*Germain lui tourne le dos.*) (*S'adressant à un autre.*) Mon petit Lagrignole, va les embrasser de ma part; je t'en prie, et donne-leur pour boire... je te le rembourserai. (*à part*) J'en deviendrai fou!

(*Lagrignole sort, le garçon marchand de vin entre.*)

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LE GARÇON marchand de vin.

ANTOINE, *à part, l'apercevant.*

Pour le coup, l'enfer s'en mêle!

LE GARÇON, *avec un air de mystère.*

M. Antoine, j'étais déjà venu c' matin, mais vous dormiez.

GERMAIN.

C'est vrai.

LE GARÇON *lui presente son mémoire, à voix basse.*

C'est pas grand chose (13 liv. 10 s.); mais, comme not' bourgeois sait qu' vous êtes devenu riche comme un César, et qu'on n' sait pas où vous allez... Vous savez, c'est de c' jour que vous avez tant mangé de côtelettes, et joué au galet avec M. Germain qui y est si fort...

ANTOINE, *fouillant dans ses poches.*

C'est bon.... mais il me semble qu'il y en a au moins la moitié à mettre sur le compte de Germain ; avance-moi ça.

GERMAIN.

Ah! par exemple, tu ne serais pas assez ladre.... riche comme tu es!

GROSPIERRE.

C'est vrai; quand on est riche...

ANTOINE, *tappant sur le gousset de Grospierre.*

Vous croyez... c'est que... je n'ai pas un sou sur moi, enfin.

GERMAIN.

Comment! pas le sou?

GROSPIERRE, *stupéfait.*

Qu'est-ce que ça veut dire?

FANCHETTE.

Dam', il n'a qu' des billets de mille francs; eh ben! quand on aura d' la monnaie, on vous paiera.

SCÈNE XVI.

Les Mêmes, LAGRIGNOLE, *rentrant.*

LAGRIGNOLE.

Qu'est-ce que vous disiez donc, M. Germain? mais, on paie, on paie à force... la caisseest ouverte.

ANTOINE, *avec explosion.*

Elle est ouverte? (*à part.*) j'en sais quequ' chose.

GERMAIN.

La caisse ouverte! vîte, chacun à son poste, que Monsieur ne s'aperçoive de rien. (*Les valets sortent.*)

SCÈNE XVII.

Les Mêmes, excepté les Valets et le Garçon marchand de vin.

GROSPIERRE.

Ah! çà, j' crois qu'ils se moquent de toi... Voyons, à présent, Antoine; veux-tu signer? ne le veux-tu pas? veux-tu te marier? veux-tu rester garçon?... Il est temps de tirer ton hyménée à clair.... corbleu! car tout ça se brouille dans ma tête... Si ma fille ne te va plus, dis-le; les coucous ne sont pas loin, et j' s'rons bentôt cheux nous; avec ça que d' Paris à Pontoise ça va en descendant... Ah! çà, en finiras-tu? où est ton argent?

FANCHETTE.

Il l'a placé, mon père.

GROSPIERRE.

Où?

ANTOINE.

Ici.

FANCHETTE.

Une bonne maison, où on fait grand feu, bonne chère; n'est-ce pas, Antoine?

GROSPIERRE.

Grand feu, bonne chère, ça ne prouve rien.

Air: *Adieu, je vous fuis, bois charmant.*

A la rivièr' l'eau va toujours,
Il n' s'agit que d' bien m'ner sa barque,
Mais tel qu'a besoin de secours
Dans un mauvais pas nous embarque.
De ces gens qui nagent dans l'or
Avec raison je me défie,
Car souvent le fleuve roule encore
Lorsque la source en est tarie.

FANCHETTE.

Puisque j' vous dis qu'il est à flot ; voyez vous-même, on paie.

GROSPIERRE.

Avec son argent, peut-être... il faut te dépêcher de le reprendre.

ANTOINE.

Je ne l' peux pas.

GROSPIERRE.

Et pourquoi ça ?

ANTOINE.

Parce que... Ah ! mon dieu, voilà mon maître.

SCÈNE XVIII.

Les Mêmes, LUCEVAL.

LUCEVAL, *arrivant.*

Que vois-je ? la caisse ouverte ; malgré mes ordres. (*Avec une vivacité sévère.*) Antoine, qu'est-ce qui a osé faire ouvrir la caisse quand je l'avais défendu ?

ANTOINE, *saisi de frayeur.*

Ah ! .. ah !... (*se jetant aux genoux de Luceval.*) mon cher maître, n' m'en voulez pas, c'est moi qui en ai donné l'ordre de votre part à M. Auguste.

LUCEVAL.

Tu t'es permis ?...

ANTOINE, *à demi-voix.*

J'ai cru bien faire.... j'ai donné tout mon magot à vot' caissier, en lui disant que je l' tenais de vous. J' n'ai pas voulu vous humilier, mon bon maître ; j' vois qu' ça vous fâche ; sans doute, j'ai eu tort ; me l' pardonnez-vous ?

LUCEVAL, *attendri.*

Pauvre Antoine ! tu auras compromis ta petite fortune sans sauver la mienne.

ANTOINE.

Que m'importe, je vous devais ça.

Air *d'Aristippe.*

Pour être heureux dans son ménage,
Aux autr's il n'faut rien devoir,
Et puis, comme dit je n'sais quel sage,
Payer c'est doubler son avoir.
Nous en aim'rons-nous moins, Fanchette?
Non, j'suis bien sûr qu' t'es d' mon avis;
D'autr's s'ruineraient en payant leur dette;
Moi, je sens là que j'm'enrichis.

Il met la main sur son cœur.

Vous ne m'en voulez plus, n'est-ce pas?

LUCEVAL.

T'en vouloir?... Dans mes bras, dans mes bras, mon ami!

ANTOINE, *se jetant dans ses bras.*

Ah! mon maître!

LUCEVAL.

Appèle-moi désormais ton ami; ce titre ne peut que m'honorer.

GROSPIERRE, *s'essuyant les yeux.*

Sarpebleu, j' crois que j' pleure.

FANCHETTE.

Il y a long-temps que j'en suis sûre, moi.

GROSPIERRE, *après s'être secoué la tête comme un homme qui va prendre une résolution.*

Antoine, tout c' que t'as fait es bien fait... t'es un brave garçon.... Tu n'as plus rien, mais Fanchette s'ra ta femme.

FANCHETTE, ANTOINE.

Queu bonheur! queu bonheur!

SCÈNE XIX.

Les Mêmes, AUGUSTE, GERMAIN, les autres Valets.

AUGUSTE, *à Luceval.*

Ah! Monsieur, vos quatre-vingt mille francs nous ont porté bonheur; la confiance est rétablie, nous avons plus reçu que nous n'avons eu à payer.

LUCEVAL.

Mes quatre-vingt mille francs! dites ceux de cet honnête garçon.

GERMAIN.

Quoi! c'était ton argent?

LUCEVAL, *à Auguste.*

Il a tout risqué pour moi, son bonheur, son amour; mais, grâce au ciel, il ne sera pas victime de son dévouement.

GROSPIERRE, *donnant une poignée de main à Antoine.*

On ne trouve pas tous les jours un gendre comme celui-là.

LUCEVAL, *prenant la main d'Antoine.*

Ni un ami.

FANCHETTE, *même mouvement.*

Ni un mari.

GERMAIN, *à son tour.*

Bien, Antoine, voilà un trait... (*Il feint d'être ému.*) (*à part.*) L'imbécille! il pouvait se couler. (*à demi-voix.*) Tu n'oublieras pas les 13 livres 10 sous.

ANTOINE.

Je les paierai à moi seul.

VAUDEVILLE.

LUCEVAL.

Air :

Mon cher Antoine, je le vois,
Quoique la fortune éblouisse :
Le plus petit peut quelquefois
Au plus grand rendre un bon service.
Hier chacun m'accueillait très-bien,
Chacun me prônait à la ronde,
Et toi seul, toi qui n'avais rien,
Tu me sauves honneur et bien.
On a besoin de tout le monde.

GERMAIN.

Quand on veut faire son chemin
Sans risquer de se compromettre,
C'est peu de tenir dans sa main
La protection de son maître.

Moi, tout moyen me paraît bon ;
Si partout chacun me seconde,
Je sais caresser pour raison,
Même le chien de la maison.
On a besoin de tout le monde.

ANTOINE.

Maintenant qu' nous voilà z'unis,
Et qu' dans un an je va t'êtr' père,
Songeons à nous fair' des amis,
Pour rendr' not' mariage prospère.
De no' mieux faut nous divertir,
Et que chez nous la foule abonde ;
En ménage, pour s'agrandir,
Pour s'enrichir, pour s'arrondir,
On a besoin de tout le monde.

FANCHETTE, *au public.*

Mon Antoine est à son début,
Pour lui comm' pour l'auteur je tremble ;
Tous deux ils approchent du but,
Puissent-ils arriver ensemble.
Pour eux, comm' pour moi, je me dis :
Dans chaqu' premièr', dans chaqu' seconde,
Je voudrais trouver des amis,
Mêm' parmi les billets gratis,
On a besoin de tout le monde.

FIN.

LE

CHATEAU PERDU,

OU

LE PROPRIÉTAIRE SUPPOSÉ,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. ST.-HILAIRE ET HYACINTHE,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 25 MAI 1824.

PRIX : 1 FRANC 50 CENT.

PARIS,
CHEZ QUOY, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉATRE,
Boulevard Saint-Martin, N°. 18 ;
ET CHEZ BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL.

1824.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
EUGÈNE.	MM. LAFONT.
HENRY, domestique d'Eugène . . .	FONTENAY.
M. BERTRAND, vieux marchand de bois.	LEPEINTRE.
THOMAS, concierge, jardinier . . .	COSSARD.
JACQUELINE, sa fille	Mlles MINETTE.
AMÉLIE, nièce de Bertrand. . . .	CLARA.
Un paysan.	

La scène est au château de Verseuil, dans les environs de Paris.

Tous les débitans d'exemplaires non revêtus de la signature de l'Editeur, seront poursuivis comme contrefacteurs.

Vû au Ministère de l'Intérieur, conformément à la décision de son Excellence, en date de ce jour.

Paris, le 25 *Avril* 1824.

Par ordre de son Excellence,

Le chef-adjoint, COUPART.

IMPRIMERIE DE HOCQUET, RUE DU FAUBOURG MONTMARTRE, N° 4.

LE CHATEAU PERDU

COMÉDIE-VAUDEVILLE.

Le Théâtre représente un Salon meublé à l'antique. Au-dessus des portes sont des portraits de famille. A droite de l'acteur une fenêtre donnant sur la cour. A gauche la porte d'un cabinet. Au fond la porte principale ouvrant sur l'antichambre dont une croisée donne sur le jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

EUGÈNE, HENRI.

(*Au lever du rideau, le théâtre est obscurci par un orage. On entend tomber la pluie, des éclairs brillent de temps en temps.*)

HENRI, *dans la coulisse.*

Holà! eh! quelqu'un... par ici... par ici... monsieur... (*Il passe la tête à la porte du fond.*) Personne encore?.. ma foi, c'est égal, entrons toujours.

EUGÈNE, *paraissant après lui.*

Il paraît qu'il faut décidément renoncer à voir âme qui vive dans cette maison.

HENRI, *secouant la pluie qui est sur son chapeau, et jetant à terre une petite valise.*

C'est très agréable, pour moi surtout, qui aurais si grand besoin de me ravitailler avant de me remettre en route!... ah! çà, mais à propos, maintenant que j'y pense, où allons-nous?

EUGÈNE.

Est-ce que je sais, moi?

HENRI.

Comment, monsieur?... ah! c'est trop fort! eh! quoi! nous quittons Paris, à jeûn; je galoppe à votre suite pendant quatre heures consécutives; notre course est si rapide, que vous me laissez à peine le temps de ramasser cette valise que nous avons trouvée sur la route, et qui aurait pu tomber en de moins bonnes mains; je manque vingt fois de me rompre le cou pour vous rejoindre, nous recevons une averse épouvantable; enfin, brisés, rompus, mouillés jusqu'aux os, nous arrivons dans un château abandonné, où il n'y a pas moyen d'espérer de nous mettre à table, et après tant de piteux événemens, vous ne pouvez pas même me dire le but de notre voyage...

EUGÈNE.

Non.

HENRI.

A merveille!... et je parie que vous ne savez pas non plus pourquoi nous sommes partis.

EUGENE.

Si fait, quant à ça, je le sais.

HENRI.

C'est bien heureux!

EUGENE.

Mais Dieu me pardonne! tu as de l'humeur.

HENRI.

Il n'y a pas de quoi peut-être?

EUGENE.

Je t'admire en vérité... ah! çà, de quoi diable te mêles-tu? est-tu à mon service, oui, ou non?... eh! bien si tu es à mon service, et si je ne te dois rien, il me semble que tu n'as qu'à m'obéir purement et simplement.

HENRI.

Oh! c'est juste, et à ce compte-là, monsieur, je vous suis dévoué jusqu'à lundi prochain, inclusivement. Après... oh! ma foi, après vous ferez vos folies tout seul.

EUGÈNE, *riant.*

Ah! ah! ah! tu es charmant... n'as-tu pas honte de grogner comme cela pour des misères?... m'entends-tu me plaindre, moi... cependant je n'ai pas plus déjeûné que toi, et j'ai reçu la même averse... il est vrai que j'avais mon manteau; mais ce n'est pas ma faute si tu as oublié le tien... allons, allons, ne fais donc pas le mauvais caractère; ça ne te va pas du tout... écoute, et apprends la triste cause de notre départ.

HENRI.

Voyons, je suis résigné...

EUGENE.

On m'avait prévenu que des créanciers peu délicats devaient ce matin même faire saisir mon mobilier. Je voulais nous épargner à tous deux ce spectacle désagréable; voilà pourquoi nous sommes allés nous promener de si heure bonne à Bagatelle. Une fois là, j'ai tourné bride vivement, parce qu'au détour d'une allée j'ai aperçu Jules Morin, qui me guettait probablement pour me faire mettre la main au collet, et me conduire...

HENRI.

Ah! ah! oui, rue de...

EUGÈNE.

Je sais l'adresse.

HENRI.

Et qui vous a fait penser que M. Morin voulût vous arrêter? il était en tilbury, et ce n'est pas ainsi qu'on se montre pour faire de pareilles expéditions.

EUGENE.

Laisse donc, je suis sûr de mon affaire. Il avait à ses côtés un garde du commerce en guise d'ami, et derrière deux recors en guise de jocqueis... oh! j'ai l'œil exercé j'ai déjà vu ces faces-là quelque part.

HENRI.

A la bonne heure, mais pourtant M. Morin est très-lié avec vous...

EUGENE.

Il n'en est pas moins huissier, et c'est tout dire. Ces gens-là donnent congé à l'amitié aussitôt que l'intérêt

est mis enjeu. Toutes leurs affections vont mourir dans les greffes ou aux bureaux de l'enregistrement, ce qui ne les empêche pas d'être d'un commerce très agréable... tiens, l'homme au tilbury, par exemple, il a une charmante manière d'exploiter, lui...

Air : *Du premier Prix.*

Comme un huissier de vieille roche,
Il n'a pas l'air dur et chagrin.
Il vous glisse un protet en poche,
En vous serrant gaîment la main;
Il vous offre un verre d'absynthe
Qu'il vous regagne à l'écarté,
Et vous passe enfin la contrainte
En buvant à votre santé.

Si l'on se fâche, il vous répond que l'acte est régulier; qu'il a mis *parlant à sa personne*, et il se sauve en riant.

HENRI.

Vous trouvez cela charmant, vous, monsieur; j'en suis indigné, moi.

Même air.

Tous ces huissiers polis, aimables,
Grugent-ils moins les débiteurs?
En dépouillant des pauvres diables,
Ces messieurs font les jolis cœurs.
A quoi nous sert donc leur réforme?
Il fallait, pour faire du bon,
Ne pas autant changer la forme,
Et changer tout-à-fait le fond.

EUGENE.

Pour cette fois, je suis de ton avis... avec ça je ne suis pas encore trop rassuré; car le tilbury, nous suivait au moins.

HENRI.

Bah, bah, nous avons gagné du terrain sur lui, et d'ailleurs le détour que nous avons fait pour arriver à ce château a dû le dérouter.

THOMAS, *dans la coulisse.*

Eh! Jacqueline!

EUGENE.

Ah! Dieu soit loué, voilà enfin des vivans.

THOMAS, *criant plus fort.*

Jacqueline!

JACQUELINE, *dans la coulisse.*

Plaît-il, mon père?

THOMAS.

Viens donc m'aider à m'débarrasser des provisions que j'ons été chercher à la ville.

JACQUELINE.

V'là qu'j'y vas, mon père.

HENRI.

C'est singulier, ce mot de provision m'a chatouillé l'âme.

EUGENE.

Qu'allons-nous dire à ces gens?

HENRI.

Laissez-moi faire, monsieur, des provisions! je réponds de tout.

SCÈNE II.

Les Précédens, THOMAS, JACQUELINE.

THOMAS.

Oh! que t'es maladroite!.... port' donc mieux ça!... (*ils entrent en portant des paniers.*)

JACQUELINE.

Dam, c'est lourd, voyez-vous, et... ah! mon Dieu!

THOMAS.

Quoiqu' c'est?

JACQUELINE, *tremblant et laissant aller son panier.*

Des hommes!

THOMAS.

Des hommes?... c'est jarni vrai... eh! dit's donc, messieurs, pourriez-vous m'apprendre quoi qu'il y a pour vot' service, qui vous êt's, d'où vous v'nez, et par où qu'vous êt's entrés?

HENRI.

Eh! mais par la porte tout bonnement.

THOMAS.

Comment donc ça ?

EUGENE.

Comment ?... c'est tout simple : elle n'était pas fermée. Il faisait un temps affreux ; nous avons mis nos chevaux à l'écurie, et nous sommes montés ici pour attendre la fin de l'orage...

HENRI.

Et vous demandez à dîner, mon brave homme, entendez-vous ?

THOMAS.

Eh ! ben, m'est avis qu'vous n'êt's pas gênés, par exemple !... mais qui diable a laissé la porte ouverte ?

JACQUELINE.

Ah ! c'est... c'est moi, mon père... parc'que j'étais sortie... pour un instant seulement... et puis la pluie est v'nue... et puis j'suis entrée chez la voisine... et puis tout en jasant, j'ai oublié...

THOMAS.

Et puis ! et puis ! tu n'en f'ras jamais d'autres !... tu vois à quoi ça nous expos' pourtant !... il s'introduit ici des gens qu'on n'connaît pas ; des gens sans aveu, p't'êtr' bien ; enfin voyons messieurs, quoique vous voulez ? qui que vous cherchez ? répondez, où allez-vous en.

HENRI.

Là, là, pas tant de brusquerie, s'il vous plaît... monsieur vient voir votre maître.

EUGENE, *bas à Henri.*

Qu'est-ce que tu dis donc-là ?

THOMAS.

Eh ! il vient voir not' bourgeois ?... il l'connait.

HENRI.

Plaît-il ?... vous m'avouerez, monsieur... comment vous appelez-vous ?

THOMAS.

J'm'appelle Thomas.

HENRI.

Eh ! bien, monsieur Thomas, vous m'avouerez que vous faites là une sotte demande... si monsieur connaît votre bourgeois ? je crois bien qu'il le connaît... il lui est

allié de très près même... quoi! vous n'avez pas remarqué la ressemblance, l'air de famille?... tenez, regardez plutôt ces vieux portraits.

THOMAS.

Oui, c'est drôle, comm' ça se trouve bien; car justement c'est pas les parens du nouveau propriétaire... c'est étonnant qu'vous qu'êt's d'la connaissance d'lacquéreur, vous n'ayez pas su ça.

HENRI.

Nous ne savions pas, nous ne savions... il est clair que de pareils détails... le fait est que nous le connaissons toujours l'acquéreur, et voilà l'essentiel.

THOMAS.

C'est just', c'est just'... et ben, dans tous les cas, vous êt's plus heureux qu'nous, car je n'l'avons pas encore vu.

HENRI.

Bon!

THOMAS.

C'est tout simple : v'là pas plus d'un mois qu'l'affaire est bâclée, et m'sieur Bertrand, qui avait chargé l'notaire d'lendroit d'lui ach'ter un bien dans l'pays, n'doit arriver qu'aujourd'hui ou demain pour visiter son domaine.

HENRI, *à part.*

Ah! diable!

EUGÈNE, *bas à Henri.*

Tire-toi de là.

THOMAS.

Il paraît qu'vlà encore un détail que vous n'saviez pas.

EUGENE, *bas à Henri.*

Allons, courage, tu répondais de tout.

HENRI.

Soyez tranquille... (*à Thomas*) vous faites l'espiégle, mon cher Thomas... et qui vous a dit que nous n'étions pas convenus avec monsieur... monsieur Bertrand de venir l'attendre ici.

THOMAS.

C'est possible... eh! ben, attendez, attendez... mais prenez garde à vous, au moins; car j'crois qu'il n'y aurait pas un trop bon parti à faire à des hommes qui... (*à Jacqueline*) c'est des aventuriers, j'en suis sûr... j'vas jours les enfermer et chercher main forte.

(*Il met les paniers dehors.*)

HENRI.

Est-il fou? voilà qu'il emporte les vivres à présent! écoutez donc, père Thomas, nous voulions (*il frappe à la porte.*)

SCÈNE III.

EUGÈNE, HENRI.

EUGENE, *riant toujours.*

Oh! ne te fatigue pas, elle tient bien.

HENRI.

C'est ça, riez, monsieur... c'est très-gai de mourir de faim et en prison, encore!

EUGÈNE.

Que veux-tu? *à tout évènement le sage est préparé*... mais toi, tu n'es pas philosophe du tout.

Air: *de Blanchard.*

Dans notre sort, par une loi fort bonne,
Le mal, le bien doivent avoir leur tour.
Trop de bonheur deviendrait monotone;
Car sans la nuit, quel prix aurait le jour?

HENRI.

Ah! je voudrais, au gré de votre envie,
Ainsi que vous, apprendre à raisonner;
Mais quand je pense à la philosophie,
Mon estomac ne songe qu'au dîner!

Et dire qu'un butor nous met à la diette peut-être pour toute la journée!... dieu! qu'il doit être tard!... monsieur Thomas!... mon bon monsieur Thomas!... (*Il recommence à frapper à la porte.*)

EUGÈNE.

Il ne t'écoutera pas, j'en suis sûr; il n'y a rien d'entêté comme un paysan... ainsi, crois moi, ce que tu as de mieux à faire, c'est de t'armer de patience.... moi, pour passer le temps, je vais écrire à Amélie... j'ai vu là dedans tout ce qu'il me faut... quand j'aurai fini, nous serons probablement délivrés... alors tu repartiras pour Paris, tu remettras ma lettre à son adresse, tu me rapporteras la réponse, et...

HENRI.

Ce n'est pas tout... vous conviendrez, monsieur, que si les ordres que vous avez encore à me donner ne sont pas plus excusables que celui-là, ce n'est pas la peine d'aller plus loin. D'abord il me semble que madame Dercourt, ayant quitté sa vieille cousine sans vous en prévenir, sans vous faire savoir où, quand et comment vous pourrez la retrouver, il n'y a guère d'apparence que je découvre sa nouvelle demeure.

EUGÈNE.

Tu chercheras, tu prendras des informations...

HENRI.

Mais vous étiez si fâché contre la jolie veuve!...

EUGÈNE.

Aussi n'est-ce que pour me plaindre, que je veux écrire.

HENRI.

Mais réfléchissez, monsieur...

EUGÈNE.

C'est bon, c'est bon, tu m'impatientes... que diable, occupe-toi de ton côté... chante ou dors... enfin, fais ce que tu voudras, mais laisse-moi tranquille.

(*Il entre dans le cabinet.*)

SCÈNE IV.

HENRI, *seul.*

C'est ça, laisse moi tranquille... quel homme! quand il voit qu'il a tort, c'est toujours comme ça qu'il ferme

la discussion... laisse-moi tranquille!... c'est égal, suivons son avis... essayons de dormir... (*Il s'assied, et tourne deux ou trois fois la tête sur le dos de son fauteuil.*) Impossible... on dit pourtant : *qui dort*... ah ! bah ! les proverbes n'ont pas le sens commun!... chantons... qu'est-ce que je chanterai?... (*Il fredonne plusieurs airs.*) C'est singulier, j'ai beau chercher, il ne me vient que des refrains de table... c'est comme un fait exprès... faisons autre chose... mais quoi?... eh ! parbleu! l'inspection de cette valise... c'est peut-être une indiscrétion... ma foi, tant pis, je suis seul, et d'ailleurs j'ai besoin de me distraire... (*il ouvre la valise et en tire un grand porte-feuille qui contient des papiers.*) ah! ah! du papier timbré... des beaux... des contrats... *Pardevant nous, notaire*, etc., etc... Eh ! mais qu'ai-je lu ?... ah ! par exemple, si quelqu'un me racontait ce qui nous arrive là, je ne le croirais certainement pas. Ça tient du merveilleux, ma parole!... (*il lit.*) *Le château de Verseuil, et dépendances vendus au sieur Ignace-Mathurin Bertrand, marchand de bois*... Plus de doute, c'est notre acquéreur... mais comment diable le pauvre cher homme a-t-il perdu ?... oh ! quelle idée!... nous dînerons!... eh ! Thomas,... Jacqueline !... (*Il frappe de nouveau à la porte.*) Ils sont sourds... à moi les sonnettes!... (*il sonne à tout rompre.*) viendra-t-on enfin ?...

SCÈNE V.

HENRI, THOMAS, JACQUELINE, deux Paysans.

THOMAS.

Ah ! çà, aurez vous bientôt fini vot' tintamare?... oh ! je n' vous crains plus maintenant, j' sommes en force !

HENRI.

C'est bien, c'est bien; assez d'humeur comme cela, monsieur Thomas. Nous sommes contents de la brusquerie avec laquelle vous nous avez reçus.

JACQUELINE, *bas à Thomas.*

Dit's donc, j' crois qu'il s'mocqu' de vous, mon père.

THOMAS, *à Jacqueline.*

T'as raison, au fait, il a l'air de m'narguer... attends, attends, j' vas l' rembarrer d' la bonne façon!... (*à Henri.*) savez-vous ben, m'sieur l' mauvais plaisant!...

HENRI.

Calmez-vous, calmez-vous: nous vous pardonnons.

THOMAS.

Vous nous pardonnez!

JACQUELINE.

Ah! ben, en v'là encore un' bonne!

HENRI, *avec importance.*

Quel est votre emploi dans la maison, hein?

THOMAS.

Moi?... j' suis jardinier, concierge et intendant, m'sieur, et c'est assez pour!...

JACQUELINE.

Moi j' soigne les poules, les vaches, les... j' suis pour les bêtes dans la maison.

HENRI.

C'est bon, c'est bon, venons au fait,... voyons, monsieur le jardinier, concierge, intendant, savez-vous lire?

THOMAS.

Si j' sais lire?... c'est unique ça!... oui, m'sieur, oui, j' crois que je dois savoir lire.

HENRI.

C'est juste à cause des dernières fonctions... voyons, mon brave et digne homme, faites-moi l'amitié de jetter un coup-d'œil sur ce contrat, et dépêchez vous de mettre le couvert; car j'ai une faim de tous les diables!

JACQUELINE, *à part.*

Est-il farce donc c'lui-là!

THOMAS, *prenant le papier.*

Qu'est-c' que tout ça signifie?... (*Il lit.*) ah! mon dieu! *Ignace-Mathurin Bertrand!*... c'est-il possible!... quoi! vous seriez?...

HENRI.

Non, pas moi.

THOMAS.

Ah! c'est l'autre?... c'est égal, si vous vouliez vous rafraîchir?... vous êtes son ami, p't'être?... (*A sa fille.*) va vite à la cave... qu'est-c' qui pouvait d'viner?... (*Aux Paysans.*) donnez d' l'avoine aux ch'vaux... Asseyez-vous donc... fais prév'nir tout l' village!

HENRI.

Ce n'est pas la peine.

THOMAS.

Si fait, si fait... (*A Jacqueline.*) Eh! ben, t'es encore là.

JACQUELINE.

M' dam!... j' vous regarde, moi... quoi! donc qui vous arrive, mon père?

THOMAS.

Sotte que tu es!.. comment, tu n' comprends pas que l'bourgeois?...

JACQUELINE.

C'est lui qu'est-ici?... eh! ben, alors vous pouvez vous vanter d'avoir fait d' fières...

THOMAS.

Te tairas-tu?... c' qui nous a trompés, voyez-vous, c'est qu'on nous avait annoncé qu' monsieur Bertrand était d'jà sur le r'tour...

JACQUELINE.

Oui, qu' c'était un vieux.

HENRI.

Il n'est plus très-jeune à la vérité; mais il est assez bien conservé pour son âge... et puis il vous a fait donner de faux renseignemens, pour se présenter sans être connu, et savoir jusqu'à quel point il pourrait compter sur vous.. Il est content, je vous le repète, et comme vous avez des provisions...

THOMAS.

Laissez donc, content... il doit être furieux, au contraire!... c'est toi aussi qui es cause...

JACQUELINE.

Moi?... c'est ça, j'ai bon dos... comment, je n' vous ai

pas sout'nu qu'ils avaient tous deux l'air honnête, et c' lui-ci surtout que j' trouvais gentil tout plein!... c'est vrai, que j' vous trouvais gentil, et j' lai dit.

HENRI.

A merveille! mais il y a long-tems que je vous ai dit aussi, moi, que nous avions un appétit d'enfer; ainsi ne bavardez pas tant et servez-nous.

JACQUELINE ET THOMAS.

Air nouveau *de Saint-Hilaire*. (Arrangé par M. Doche.)

On va nous chasser p't'être;
Ayez pitié de nous.
Monsieur, de notre maître
Tâchez d'calmer l'courroux;
Nous n'comptons que sur vous. (*bis.*)

HENRI.

C'est entendu, de votre injure
A table on oubliera l'excès.

JACQUELINE et THOMAS.

Vous répondez donc du succès?

HENRI.

Un bon dîner, je vous assure,
A gagné bien d'autres procès.

JACQUELINE et THOMAS.

Oh ben! l'nôtre est fait tout exprès...
Mais vous êt's sûr qu'il pardonn'ra.

HENRI, *avec impatience.*

Oui, quand la table sera là.

Dépêchez-vous, encore une fois!...

(*Eugène paraît.*)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, EUGÈNE.

UGÈNE.

Ah! ah! le blocus est levé enfin; ce n'est pas malheureux!

HENRI, *faisant des signes à Eugène.*

Il est capable de tout déranger!...

HENRI.

S'appelle ainsi?... c'est possible... oh! je ne serais pas surpris du tout que ce fût le même... ce qui nous est arrivé aujourd'hui est si extraordinaire, que je ne m'étonne plus de rien, moi d abord... mais enfin, supposons que cela soit, ne vous décideriez-vous pas à passer pour l'oncle de madame Dercourt, pendant un quart d'heure, seulement le tems de manger un morceau?

EUGENE.

Tu es fou!

HENRI.

Non, monsieur, non, mais j'ai faim, très-faim... ah! à propos... je vous préviens que je serai obligé de me mettre à table avec vous... vos gens m'ont pris pour votre ami; ce n'est pas de ma faute: ils m'ont trouvé l'air distingué... chut! on vient.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, THOMAS, Paysans portant la table.

Air: *Chœur de Béniowski: Savoir supporter ses malheurs.*

THOMAS, LES PAYSANS.

A table! voilà, du canton
L' meilleur vin, la meilleure chère;
Not' maître s'ra content, j'l'espère,
Et j'aurons notre pardon.

HENRI.

Ah! quelle mine! ah! quelle odeur!
Tout est excellent, je parie.
A ce pâté, je vous en prie,
Dépêchons-nous de faire honneur.

Ensemble.

THOMAS LES PAYSANS.

A table! voilà, du canton
L'meilleur vin, la meilleure chère.
Not' maîtr' s'ra content, j' l'espère,
Et j'aurons notre pardon.

EUGÉNE, HENRI.

A table! un repas aussi bon
Peut calmer notre colère.
Vraiment, tout ceci doit nous plaire,
Vous aurez votre pardon.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, JACQUELINE.

JACQUELINE, *accourant.*

Mon père! mon père!

HENRI.

Qu'y a-t-il encore, voyons?

THOMAS.

Oui, quoi qu'il y a, voyons?

JACQUELINE.

Eh bien, c'est un' calèche qui a versé à l'entrée de l'avenue... il y a d'dans un vieux monsieur... un bon réjoui, vrai, sans façon, sans gêne... va-t-en, qu'il m'a dit, dit-il, va-t-en prier ton maître de nous donner un... un... azyle, en attendant qu' la voitur' soit racc'modée.

HENRI, *à part.*

Miséricorde! si c'était le véritable acquéreur!... (*Haut.*) Ma chère amie, tu répondras à ce monsieur que nous sommes en affaires, que nous ne pouvons recevoir personne.

THOMAS.

Nous n' pouvons r'cevoir personne.

JACQUELINE.

Ah! c'est qu'il y a aussi un' ben jolie dame, allez.

HENRI.

Qu'est-ce que ça nous fait?

THOMAS.

C'est clair, qu'est-c' que ça l'eux y fait?

EUGÈNE.

Un instant! un instant!... une jolie dame... le dîner est encore intact... je ne vois pas pourquoi je ne le partagerais pas avec ces voyageurs; cela me coûte si peu!... va les chercher.

THOMAS.

Vas vîte les chercher.

HENRI, *à part.*

En voici bien d'une autre!... (*Haut.*) Mais il me semble...

EUGÈNE.

Dépêche-toi.

THOMAS.

Dépêche-toi donc! (*Il la pousse dehors.*)

EUGÈNE.

Vous, Thomas, des couverts.

THOMAS.

J'y cours, not' bourgeois, j'y cours. (*Il sort.*)

SCÈNE X.

EUGÈNE, HENRI.

HENRI.

Bravo, monsieur, bravo!.... Ah! çà, que deviendrai-je, moi?

EUGÈNE.

Ecoute donc, le premier devoir d'un maître de maison n'est-il pas d'exercer l'hospitalité?

HENRI.

Belle hospitalité vraiment qui me coupe les vivres!... Si j'avais su cela, vous ne seriez pas propriétaire. je vous on réponds.... (*Regardant à la fenetre.*) Ah! mon Dieu!... voilà pour nous achever!... Quand je vous disais qu'il fallait s'attendre à tout....

EUGÈNE.

Tu me fais trembler.... Serait-ce Morin, par hasard?

HENRI.

Eh! non, celui-là viendrait, que sa visite ne devrait pas nous surprendre... C'est madame Dercourt, monsieur....

EUGÈNE.

Est-il possible!

HENRI.

Parbleu! Est-ce qu'il y a quelque chose d'impossible aujourd'hui? Une aventure de plus ou de moins.... Le

pis de tout ça, c'est que nous allons avoir la reconnaissance de rigueur, et vous savez quel mauvais effet çà produit les reconnaissances!.... Ciel! ah! qu'ai-je vu. ah!... oh!... Et le papa qui est là... (*Il boit un verre de vin.*) Quoi! qu'y a-t-il? heim.... Enfin c'est détestable! Comment éviter?... J'y suis... oui. Je descends au-devant de nos hôtes, je glisse un mot à l'oreille de la nièce, j'empêche que l'oncle, car il est probable que c'est lui, j'empêche donc que l'oncle n'apprenne rien, s'il n'est déjà instruit de tout, et je vous sauve encore de ce nouvel embarras.... Ainsi, il est bien décidé qu'on ne se reconnaîtra pas.... Demeurez ici, tâchez de faire bonne contenance; le reste me regarde. (*Il sort.*)

SCÈNE XI.

EUGÈNE, *seul.*

Je suis curieux de savoir comment tout ceci finira..... Henri a raison, la journée est féconde en événemens.... Voyons, resterai-je maître du château? oui... provisoirement... De cette manière-là, je pourrai avoir une explication avec Amélie; je pourrai aussi pressentir monsieur Bertrand, et si les choses ne tournent pas au gré de mes desirs, eh! bien, il sera toujours temps de faire la restitution.... Il n'y a qu'une valise à rendre; ce n'est pas bien difficile. Après, ma foi, je plierai bagage.... Ce projet n'est pas très-raisonnable, mais qu'importe?

Air : *De la ville et du village de Romegnesi.*

Pourquoi n'aurais-je pas recours
A la mode la plus suivie?
On nous représente toujours
L'amour guidé par la folie.
Puisqu'il s'en trouve bien, vraiment,
Moi, je respecte trop l'usage,
Pour séparer le pauvre enfant
De sa compagne de voyage.

SCÈNE XII.

EUGÈNE, HENRI, BERTRAND, AMÉLIE, puis JACQUELINE.

HENRI, *accourant le premier.*

Attention!... c'est notre homme, mais il ne se doute de rien; quant à madame Dercourt, elle est prévenue : il n'y aura pas de reconnaissance.... (*Retournant au-devant de Bertrand.*) Par ici, monsieur, par ici.

(*Eugène va au devant de Bertrand et d'Amélie qu'il salue très-sérieusement.*)

BERTRAND.

Air nouveau *de Saint-Hilaire, arrangé par M. Doche.*

Monsieur, votre politesse
Me rend confus; mais à mon tour,
J'espère bien, chez ma nièce,
Vous recevoir un jour.

EUGÈNE.

Oh! point de cérémonie,
Ici, demeurez sans façon;
Regardez-vous, je vous prie,
Comme dans votre maison.

Ensemble.

HENRI, EUGÈNE.

De pouvoir vous être utile,
Monsieur s'
Ah! je m' estime trop heureux,
En acceptant cet asyle,
Oui, vous comblez ses / mes vœux!

AMÉLIE.

Il est riche... en cet asyle,
L'ingrat venait pour fuir mes yeux!
L'oubli devient donc facile
Lorsque l'on est heureux!

BERTRAND.

J'accepte donc votre asyle,
Mais si je puis combler vos vœux,
Parlez... de me rendre utile,
Ah! je serais heureux!

BERTRAND.

Touchez là, jeune homme, touchez là, votre accueil m'enchante !

EUGENE.

Vous êtes trop bon ; je vois avec plaisir que madame et vous ne vous ressentez nullement de votre accident..... Je serais allé moi-même à votre rencontre, si je n'avais été forcé de faire prévenir quelqu'un.

AMÉLIE.

Mon oncle et moi, monsieur, nous vous remercions beaucoup de votre attention.

EUGENE, *à part.*

Oh ! oh ! quel ton sérieux !....

BERTRAND.

Ah ! çà, vous nous invitez à diner, m'a-t-on dit ? Eh ! bien, j'accepte, moi, j accepte.... à condition que dès demain vous viendrez aussi manger ma soupe... Vous n'aimez pas les façons ; cela se trouve bien, je n'en fais jamais. Nous allons être voisins, mon cher ami.

EUGENE.

Vraiment ?

BERTRAND.

Oui, je viens m'installer dans une charmante habitation qu'un de mes vieux camarades, notaire de l'endroit, m'a achetée de confiance... c'est pour cette chère enfant, c'est un présent de noces que je lui offrirai quand elle jugera à-propos de se remarier.... Une chose assez bizarre, par exemple, c'est qu'en entrant chez vous, j'ai remarqué beaucoup de rapports entre votre petit château et le plan qu'on m'a envoyé du mien.

EUGENE.

Aye ! aye !... (*Haut.*) Voilà qui est singulier.

HENRI.

Mais non, je ne trouve pas, moi,... c'est peut-être le même architecte seulement qui a bâti la maison de monsieur et la vôtre.

(*Jacqueline n'arrive qu'en ce moment avec ce qu'il faut pour le couvert.*)

BERTRAND.

Oui, c'est probable.... le même architecte.... enfin, je saurais depuis long-temps à quoi m'en tenir, sans la négligence de ce diable de Lerond : il devait m'apporter lui-même, à Saint-Germain, les actes, les contrats nécessaires pour ma mise en possession...

HENRI, *à part.*

Bon, la valise est au notaire.

BERTRAND.

Ne le voyant pas venir, il a bien fallu prendre mon parti, et j'allais au-devant de lui, tenez, lorsqu'au bout de votre avenue qui, par parenthèse, est absolument plantée comme la mienne, un pavé, une ornière.... Crac!.. ma nièce pousse un cri, parce qu'elle avait peur; moi, je crie aussi, parce que je n'étais pas trop rassuré..., on relève la calèche, nous descendons, nous entrons chez vous; vous nous recevez à merveille, nous en sommes fort aises,... et nous allons nous mettre à table, si vous voulez bien le permettre.

EUGENE.

Comment donc, monsieur, je suis à vos ordres.

(*Il offre la main à Amélie et la fait placer.*)

BERTRAND, *à Henri.*

Est-ce que vous ne dinez pas avec nous?

EUGENE, *au moment où Henri va s'asseoir.*

Non, il paraît qu'il n'a pas faim.

HENRI, *bas à son maître.*

Y songez-vous, monsieur, je tombe de faiblesse!

EUGENE.

Il prendra quelque chose plus tard.... ne faites pas attention à lui, je vous en prie.

HENRI, *à part.*

Comme c'est agréable pour moi!

JACQUELINE, *à part.*

Tiens! c'est lui qu'était l'plus pressé tout à l'heure, et il ne veut plus manger à présent!... (*à Henri.*) Est' c' que vous seriez incommodé, dit's donc, m'sieur?...

HENRI.

Ça te regarde pas, va-t-en.

JACQUELINE.

Oh ! faut pas vous fâcher !... c'est dit, j'pars... (*à part.*) Il est joliment bourru, tout d'même. (*elle sort.*)

BERTRAND, *à Eugène.*

Y a-t-il long-temps que vous avez ce joli domaine, mon voisin ?

EUGENE.

Non, très peu de temps, au contraire.. mais je bénis le hasard qui m'en a fait faire l'acquisition, presque malgré moi, puisque je lui dois votre connaissance et celle de votre aimable nièce.

BERTRAND.

Prenez garde, mon cher; si vous êtes si poli que cela, vous allez me forcer à bénir aussi, par la même raison, le hasard qui a fait casser ma voiture... mais parle donc, Amélie, tu parais rêveuse, pensive ?...

AMÉLIE.

Ce n'est rien ; je songeais seulement à l'espèce de fatalité qui semble nous poursuivre depuis ce matin.

EUGENE.

Je puis vous assurer, que vous n'êtes pas seule en butte aux caprices de la fortune ; j'en ai éprouvé ici moi-même de singuliers effets... Je conviens que vous ne deviez pas vous attendre...

BERTRAND.

A quoi ? à verser ? parbleu ! ni moi non plus!... mais excepté cela, qu'y a-t-il de fâcheux dans notre aventure le dîner est excellent d'abord... et je ne regrette qu'une chose, c'est que monsieur votre ami n'y fasse pas honneur avec nous.

EUGENE.

Que voulez-vous ? quand on n'a point d'appétit.

HENRI, *à part*

C'est-à-dire que j'enrage !... (*bas, à Eugène*) ayez pitié de moi, monsieur...

EUGENE, *lui passant un poulet.*

Sauve-toi !

HENRI, *prenant du pain et une bouteille.*

Il était temps, je n'y tenais plus.
(*Il emporte ses provisions dans le cabinet.*)

SCÈNE XIII.

Les Précédens, excepté HENRI.

BERTRAND.

Savez-vous que voilà un pâté délicieux!... vous êtes dans les bons principes, vous, mon voisin : votre cuisinier a du talent. Diable, il faut garder ce gaillard là : il vous ménera loin... avec lui, vous ne manquerez jamais d'amis, je vous en réponds.

Air : *de Préville et Taconnet.*

Dans ce siècle gastronomique,
Combien voit-on de ces hommes de bien
Qui n'ont jamais d'autre tactique
Que de savoir où l'on dîne pour rien.
Quand l'heure du repas approche,
Pour vous leur zèle augmente de moitié ;
Car c'est au train du tourne-broche,
Que ces messieurs mesurent l'amitié !

J'espère qu'il se présentera quelqu'occasion de vous prouver que la mienne est plus solide... à votre santé toujours.. là... (*Ils se lèvent ; les paysans enlèvent la table.*) Ah ! çà, comment se fait-il qu'à votre âge, vous vous soyez décidé à venir vous enfermer seul à la campagne? c'est bien triste pour un jeune homme!

EUGENE.

J'y ai été forcé, monsieur... d'abord je me suis cru trahi, abandonné par une femme que j'adorais et...

AMÉLIE, *avec intention.*

Eh! quoi! vraiment, ce sont là les seuls motifs de votre retraite?...

EUGENE.

Oui; madame.. (*à part*) est-ce qu'elle saurait l'affaire de la saisie ?

AMÉLIE.

Et vous avez fui, apparemment, sans même vous donner le temps de vous assurer si vos soupçons étaient fondés?

EUGENE.

Ils ne le sont que trop!... partir sans daigner m'écrire un mot; sans m'informer du lieu où je pourrais la revoir!...

BERTRAND.

Le fait est que c'est mal, très mal.

EUGENE.

Ne devait-elle pas se faire une idée de mon inquiétude, de mon chagrin?

BERTRAND.

C'est clair, elle a tort.

AMÉLIE.

Permettez, mon oncle, vous donnez gain de cause à monsieur contre quelqu'un que vous n'entendez pas, est-ce bien juste? n'est-il pas possible que la personne que l'on condamne ici dépende de parents à la volonté desquels elle n'ait pu résister; que son départ ait été tellement précipité, qu'elle se soit vue dans l'impossibilité d'en instruire monsieur, qu'enfin elle ait eu elle-même des sujets de mécontentement?... jusqu'à la preuve du contraire, on est au moins en droit de le penser.

Air : *d'Aristippe.*

Monsieur n'a pas de reproches à craindre,
Et nous devons croire à sa bonne foi;
Mais cependant, quand je voudrais le plaindre,
Un doute encor m'arrête malgré moi.
En peu de mots je me ferai comprendre:
Il est des gens qui, pour nous abuser,
S'ils ont perdu l'espoir de se défendre,
Faute de mieux, se hâtent d'accuser.

Je suis loin de prétendre que notre hôte soit dans ce cas... d'ailleurs, je ne sais pourquoi je soutiendrais plus long-temps une cause qui n'est pour moi d'aucun intérêt.

BERTRAND.

Si fait, si fait, l'esprit de corps... mon enfant, l'esprit

de corps. Nous autres hommes, nous nous soutenons tous aussi entre nous.

EUGENE.

Vous croyez donc, madame?

AMÉLIE.

Moi, monsieur, je ne crois plus rien... vous avez eu sans doute; des raisons qu'il ne m'appartient point d'examiner... vous êtes persuadé que vous n'avez pas tort; c'est toujours une consolation, et je n'essaierai pas de vous l'enlever.

BERTRAND.

Ah! dame! tenez-vous bien : vous avez à faire à forte partie... au fait, raisonnons un peu, mon cher ami. Si comme elle l'a dit, la jeune personne en question n'a pas pu vous écrire, il est probable qu'elle profitera de la première circonstance pour vous mettre au courant... Peut-être aurez-vous de ses nouvelles au moment où vous vous y attendrez le moins. Il ne s'agit donc que de prendre patience, n'est-ce pas, ma nièce?

EUGÈNE, *piqué.*

Oh! ne consultez plus madame... c'est inutile... elle a si bien plaidé cette cause, qui n'est pourtant d'aucun intérêt pour elle, que je commence à croire en effet que je suis seul coupable.

AMÉLIE, *avec ironie.*

La manière dont vous faites cet aveu, monsieur, prouve qu'il est sincère; je vous en félicite.

BERTRAND.

Ah! si le dépit s'en mêle, nous n'arriverons à rien de bon... écoutez, voisin, je veux absolument vous rendre service, moi... voyons... aviez-vous envie d'épouser la jeune personne en question?

EUGENE.

Assurément, monsieur,... mais je suis forcé de renoncer...

BERTRAND.

Pourquoi donc ça... est-ce que les parents ne vous trouvent pas assez sage, par hasard, hein? eh! mon Dieu! les pères, les oncles, les tuteurs sont tous comme ça; et

c'est très ridicule; car enfin, il faut bien que jeunesse se passe... il faut qu'elle se passe cette jeunesse !... allons, allons, ne perdez pas courage : je parlerai pour vous, moi... tel que vous ne voyez, par système j'estime beaucoup les mauvais sujets.

EUGENE.

Vous avez trop d'indulgence, en vérité.

BERTRAND.

Non, du tout, c'est de la mémoire que j'ai, pas autre chose... est-ce que je n'ai pas été un étourdi de la première force ? aussi dans mon temps mauvaise tête, bon cœur, voilà ma devise.

Air : *du Vaudeville des Scythes.*

Tout glorieux de leur sagesse austère,
J'ai vu par fois des Catons de vingt-ans,
A leur automne enfin faire et bien faire
Ce qu'il fallait ne faire qu'au printems.
C'est un tribut à la faiblesse humaine,
Et tôt ou tard chacun paiera le sien.

EUGÈNE.

Alors, monsieur, moi, j'en conviens sans peine,
Je ne lui dois déjà presque plus rien.

Et tenez, votre manière d'être m'inspire une telle confiance que si vous le desirez nous allons de suite établir la balance... oh ! je vous promets que les preuves à l'appui ne manqueront pas... avant tout, j'ai une confidence essentielle à vous faire... et cela, par suite de ce principe ; *rendez à César, ce qui appartient à César,* vous savez?..

AMÉLIE, *à part.*

Que veut-il dire ?

EUGENE.

Voilà ce que c'est...

SCÈNE XV.

Les Précédens, HENRI.

HENRI, *bas Eugène.*

M. Morin vient de repasser devant le château.

EUGÈNE.

Diable!... Monsieur, je vous demande pardon... une affaire imprévue...

BERTRAND.

Ne vous gênez pas, ne vous gênez pas.

HENRY, *toujours à l'écart.*

Il interroge les paysans, il va retrouver la piste... il faut absolument que vous restiez propriétaire encore quelque temps.

EUGÈNE, *à part.*

Quel embarras!

BERTRAND.

Comme vous êtes inquiet!... Monsieur vous aurait-il apporté une fâcheuse nouvelle?

EUGÈNE.

Non... pas précisément... mais j'étais décidé tout-à-l'heure à me défaire de cette maison, et ce qu'il m'a dit m'engage à la garder, quoique je n'y tienne pas beaucoup, je vous assure.

(*Il cherche à se rapprocher d'Amélie.*)

BERTRAND.

Vous avez tort, la terre est fort belle. (*Bas à Henri.*) Est-ce qu'il y aurait du désordre dans ses finances?

HENRI, *de même.*

Au contraire, Monsieur, au contraire; il est impossible d'avoir plus d'ordre et d'économie!

EUGÈNE, *bas à Amélie.*

Madame, je desirerais vous parler.

AMÉLIE, *sans avoir l'air de l'écouter.*

Mon oncle, ces Messieurs ont sans doute besoin d'être seuls.... La voiture doit être raccommodée maintenant... nous pouvons donc continuer notre voyage.

BERTRAND.

Tu as raison; ne soyons pas importuns.

EUGÈNE, *bas.*

Amélie!

AMÉLIE.

Croyez, Monsieur, que votre aimable réception ne sortira jamais de ma mémoire.

EUGÈNE.

Mais....

AMÉLIE, *faisant la révérence.*

J'ai l'honneur de vous saluer.

BERTRAND.

Au revoir, mon ami, au revoir !

(*Ils vont sortir quand Thomas entre en courant.*)

SCÈNE XVI.

Les Précédents, THOMAS.

THOMAS.

M'sieur ! M'sieur !

EUGÈNE.

Eh bien ! quoi ? (*à part.*) C'est ce maudit Morin, j'en suis sûr. (*haut.*) Un moment encore, je vous en prie !...

THOMAS.

M'sieur, c'est l'rôle des contributions qu'il faut solder tout d'suite....

EUGÈNE, *à part.*

Ah ! je respire !

HENRI.

Qu'est-ce à dire, les contributions?

EUGÈNE.

Est-ce que le notaire n'a pas réglé tout cela?

THOMAS.

Non, M'sieur, à moins qu' vous n'ayez la quittance...

EUGÈNE.

C'est juste, la quittance.... (*à Henri.*) L'as-tu, toi, la quittance ?

HENRI.

La quittance?.... Attendez donc.... bien... non.... je pensais aussi que le notaire... (*à Thomas.*) Et tu prétends qu'il faut solder de suite ?

THOMAS.

Certainement ; l' percepteur est en bas qui attend... Ah ! et puis, v'là la note des frais d' vot' procès avec

les ponts et chaussées... Vous savez ben, pour ce p'tit ch'min d' traverse à droite du clos..

EUGÈNE.

Comment! j'ai perdu un procès?

THOMAS.

Eh! mon Dieu! oui, et vous êtes condamné aux dépens par-dessus l' marché.

HENRI, *à part.*

Peste soit du chemin de traverse !

AMÉLIE, *bas à Bertrand.*

Vous voyez, mon oncle, que notre présence devient, de plus en plus, gênante pour ces Messieurs.

BERTRAND.

Bah! bah! ils sont dans l'embarras; eh bien! je les en sortirai... (*Tirant Eugène à l'écart.*) Dites-moi, voisin, malgré l'assurance que m'a donnée votre ami, vous ne me faites pas l'effet d'être en fonds... Allons, allons, point de fausse honte, ma bourse est à votre service.

EUGÈNE.

Je vous proteste, Mousieur, que, si je suis pris ainsi au dépourvu, c'est que, jusqu'à ce matin, je ne prévoyais pas que tous ces détails me regarderaient.

BERTRAND.

Oh! vous n'êtes pas au bout; la propriété a bien ses petits inconvéniens, mon cher ami.

EUGÈNE.

Je commence à m'en apercevoir; mais cependant j'espère que ce sont les dernières réclamations de cette nature que je recevrai; car ce château....

SCÈNE XVII.

Les Précédens, JACQUELINE.

JACQUELINE, *accourant.*

Not' maît', not' maît', v'là des mémoires.

EUGÈNE.

Encore! (*à part.*) C'est fini, je vais restituer.

JACQUELINE.

D'abord, l' menuisier, ensuite l' serrurier, puis l' mâçon, après ça l' couvreur.

BERTRAND.

Quand je vous disais que vous n'étiez pas au bout !

JACQUELINE.

Ils voulaient r'venir la s'maine prochaine. Pourquoi donc ça ? que j' l'eux ai dit, est-c' que vous croyez que l' bourgeois n'est pas bon pour payer content ?

HENRI, *à part.*

L'imbécille !

JACQUELINE.

C'est vrai, c'était malhonnête... alors ils ont ont mis leur pour acquit, et il n'y a plus que l'argent à donner.

(*Elle présente les mémoires.*)

EUGÈNE, *à part.*

C'est une gageure !

HENRI.

Et de quoi vous mêlez-vous, s'il vous plaît, mademoiselle Jacqueline, avec vos *pour acquit*?... savez-vous si Monsieur n'attend pas lui-même des rentrées ?...

THOMAS, *à Eugène.*

Pardon, excuse, not' bourgeois ; mais, si vous êt's un brin gêné, vous avez vot' coupe de bois qu' vous pourriez vendre.

HENRI.

Eh ! mais le père Thomas a raison, la coupe de bois est là !...

BERTRAND.

Vous avez une coupe de bois ?

EUGÈNE.

Moi ?... je crois que oui. Pendant mon absence, apparemment...

BERTRAND.

Voilà encore un rapport assez bizarre : il y en a une dans mon nouveau bien ?

HENRI.

Ce n'est pas étonnant ; on a beaucoup coupé dans le pays cette année.

BERTRAND.

N'importe, n'importe, c'est ma partie; ainsi je m'arrangerai de votre lot. (*Il prend son porte-feuille.*)

HENRI, *bas à Eugène.*

Le tour ne serait pas mauvais, acheter ce qui lui appartient.

BERTRAND, *à Thomas.*

Combien de sterres?

THOMAS.

Trois cents.

BERTRAND.

Et bon?

HENRI.

Je crois bien; tout chêne, première qualité.

THOMAS, *bas à Henri.*

Eh! non; c' n'est qu' du bois blanc et des cotterêts.

HENRI, *de même.*

C'est égal, tais-toi.

BERTRAND, *à Eugène.*

Voilà toujours 1500 francs d'à compte, pour vous débarrasser des petites dettes les plus criardes. Je vais voir votre bois, et, s'il me convient, je vous remettrai le reste du prix à l'instant.

EUGÈNE.

Non, Monsieur, je ne puis consentir....

BERTRAND.

Prenez, prenez, vous dis-je! Je n'ai pas grand mérite à vous obliger en ce moment; ce n'est qu'une opération de commerce.

HENRI, *à part.*

Elle est jolie son opération!

BERTRAND.

Air: *Vaudeville du printemps,*

L'hiver prochain sera rude, j'espère,
J'ai donc raison de faire des achats.

THOMAS.

Oui, vous gagn'rez mais comme à l'ordinaire,
Votre profit caus'ra ben d's'embarras.

L'bonheur de l'un met l'autre dans la détresse;
C'lui-ci veut l'chaud, c'lui-là veut les grands froids;
Et l'marchand d'bois s'frott' les mains d'allégresse,
Quand l'malheureux n'fait qu'souffler dans ses doigts.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, UN PAYSAN.

LE PAYSAN, *accourant.*

Peut-on entrer, not' bourgeois?

EUGENE.

Qu'est-ce que c'est encore, voyons?

BERTRAND.

Eh! mon dieu! quelques nouveaux mémoires, je parie.

LE PAYSAN.

Non, mon bon monsieur, c'est un' lettre pour m'sieur Bertrand.

BERTRAND.

Pour moi?... donne, mon garçon.

HENRI.

Allons, voilà le coup de grâce!

JACQUELINE.

Tiens!... est-c' que m'sieur s'appelle aussi?

BERTRAND.

Bertrand?... sans doute. Qu'y a-t-il là d'extraordinaire?

JACQUELINE.

C'qu'il y a d'extraordinaire, c'est qu' c'est l' nom d' not maître.

BERTRAND, *avec étonnement.*

Son nom! ah! voilà qui est un peu fort, par exemple!

JACQUELINE.

Il est possible que ça soit un peu fort; mais c'est comm' ça.

HENRI, *troublé.*

Oui, monsieur, ainsi vous voyez que la lettre...

BERTRAND.

Est adressée à mon voisin... c'est clair... tenez, mon ami, la voilà.

LE PAYSAN.

Non, non, on m'a bien dit qu' c'était pour un homme d'âge.

JACQUELINE, *à Bertrand.*

Un homme d'âge!... alors ça vous r'vient, c'est sûr.

EUGENE.

En effet... je ne pouvais attendre ici des lettres de personne.

HENRI, *bas à Eugène.*

Que dites vous?... c'est peut-être du notaire, et tout serait perdu!

BERTRAND, *ouvrant la lettre.*

Voyons toujours la signature... nous saurons bien alors... (*Il lit.*) Jules Morin, huissier.

EUGENE, *à part.*

Eh! mon dieu!

BERTRAND.

Eh! bien, le connaissez vous?

EUGENE.

Moi?... non... je ne crois pas... je...

BERTRAND.

Moi non plus, je ne le connais pas du tout... enfin c'est égal: la lettre nous expliquera apparemment. (*Il la parcourt.*)

EUGENE, *bas à Henri.*

Qu'allons nous devenir?

HENRI.

Ma foi, je n'en sais rien.

BERTRAND.

Qu'est-ce que tout cela signifie?... vous faites-vous une idée de ce qu'on m'écrit, mon voisin?

EUGENE, *troublé de plus en plus.*

Non, monsieur, je vous assure.

BERTRAND.

On me demande la permission d'arrêter dans ma maison un jeune homme nommé Eugène Merville.

AMÉLIE.

Qu'entends-je?

BERTRAND.

Un étourdi, qui a fait des lettres de change... le plus plaisant de l'affaire, c'est que je n'en ai jamais entendu parler, moi de cet étourdi-là... c'est drôle, n'est-ce pas ?

EUGENE.

Oui, oui, c'est assez plaisant.

AMÉLIE, *a part.*

Quel est ce mystère ?

EUGENE, *à part.*

Je n'en réchapperai pas !

BERTRAND.

Ah ! ah !... il y a un *post-scriptum*... (*Lisant.*) *vous êtes chez vous ; on vous a trompé*... on m'a trompé ?

EUGENE, *que Henri veut en vain empêcher de parler.*

Il n'est que trop vrai, monsieur, je ne dois pas plus long-temps vous abuser, cette propriété n'est pas à moi.

BERTRAND.

Je ne vous comprends pas.

HENRI.

Que serait-ce donc si vous aviez lu dans les petites affiches, (car au fait, quand il n'y a plus moyen de mentir, il faut bien avouer la vérité,) que serait-ce, dis-je, si vous aviez lu : *on a trouvé sur la route de Nanterre à Saint-Germain, entre dix et onze heures, un château, circonstances, dépendances, coupe de bois, dîner, etc., etc.* ; *le tout renfermé dans une vieille valise.*

BERTRAND.

Comment ?... tu ris, toi, ma nièce ; est-ce que tu sais ?

AMÉLIE.

Non, mais je commence à deviner.

HENRI.

La personne qui a perdu lesdits objets est invitée à se présenter à monsieur Eugène Merville, qui les lui remettra, sans exiger d'autre récompense qu'une gratification pour son valet, dont le zèle, la probité....

BERTRAND.

Plaît-il?

EUGENE.

Qu'est-ce que du dis donc là, toi?

HENRI.

Ah! c'est dans la chaleur de la composition... eh! bien, monsieur, comprenez-vous maintenant?

BERTRAND.

Mais dame, oui.. il faudrait y mettre bien de la mauvaise volonté pour ne pas voir que c'est ce diable de Lerond qui avait égaré mes titres; que mon prétendu voisin a d'assez mauvaises affaires; que son valet...

HENRI.

Est un parfait honnête homme. Merci, monsieur... au fait, vous n'avez pas trop à vous plaindre: la restitution a lieu sans embarras, sans procès... la valise est là; il n'y a qu'à la reprendre, et...

BERTRAND, *avec intention et en regardant sa nièce et Eugène.*

C'est bien, c'est bien... mais à présent que je suis à peu près au courant de tout, je puis aussi faire d'autres conjectures... certains signes d'intelligence... le trouble, le dépit de certaines personnes.

AMÉLIE.

Mon oncle.

BERTRAND.

Voyons, voyons, tu ne seras pas plus sévère que moi... je me rappelle ce que j'ai dit des oncles, des pères, des tuteurs... d'ailleurs le tour d'aujourd'hui n'est pas mauvais... et puis en fait de folies, monsieur de Merville a été assez loin pour qu'on puisse espérer qu'il s'en tiendra là... allons, allons, qu'on se réconcilie... toi, ma nièce, tu n'ignores plus pourquoi il ne t'a point écrit... il avait bien autre chose en tête... l'huissier!... vous, mon ami, vous pouvez concevoir le silence et le départ précipité d'Amélie, puisque c'est moi qui l'avais enlevée. Tout est donc bien expliqué, bien éclairci; et puisque je pardonne, tout le monde doit pardonner.

(*Il fait passer Amélie près d'Eugène.*)

VAUDEVILLE

Air nouveau *de Saint-Hilaire arrangé par M. Doche.*

BERTRAND.

Un sort bisarre en ce jour nous rassemble :
Vous vous cachez, moi, je verse en ces lieux
Je ne dois pas m'en plaindre, ce me semble,
Puisque par là je puis combler vos vœux.
Vivant pour vous, loin du bruit de la ville,
Restez amants quand vous serez époux,
Et le bonheur habitera l'azile,
Où le hasard nous donna rendez-vous.

EUGÈNE.

Contre le siècle excités par l'envie,
Chez nous, s'il faut croire certaines gens,
Plus de vertus, de talens, de génie,
La gloire même a déserté nos camps.
Dans aucun genre enfin, aucun mérite;
Tout est mesquin aux yeux de ces jaloux!
A Charenton envoyons-les bien vite.
C'est là qu'il faut marquer leur rendez-vous.

THOMAS.

Pour quelques mots, à présent c'est la mode.
On se provoque en grossissant la voix;
Le lendemain, sans respect pour le code,
D'un petit meurtre on doit souiller le bois.
Heureusement on est en compagnie,
Et les témoins, qui ne sont pas si fous,
Comme il s'agit de s'arracher la vie,
Chez un traiteur, fixent le rendez-vous.

JACQUELINE.

Quand le dimanche, à la dans' du village,
Des muscadins viennent nous fair' la cour,
Ils nous demand't le rendez-vous d'usage,
En nous pressant de répondre à leur amour.

A tous ces mirliflors-là, moi j' réponds : j' suis prête, et si vous voulez, d' main matin avec quate' témoins, à la mairie... c' s'ra un' affaire baclée.

De c'te façon on croit qu'on doit leur plaire,
Mais l'plus souvent, voyez c'que c'est que d'nous;
Dès qu'on leur parl' d'aller chez monsieur l'maire,
Ils n'parlent plus du tout d'rendez-vous.

HENRI.

On voit l'avare, au sein de l opulence,
User sa vie à compter son trésor.
Si j'étais riche, ah ! quelle différence !
Je me dirais en répandant mon or :
A chaque étape, égayons mon voyage,
Faisons du bien, car nous le savons tous,
Les souvenirs sont notre seul bagage,
Quand nous partons pour le grand rendez-vous.

AMÉLIE, *au public.*

Pour un moment, cherchant à vous distraire.
Par une affiche, en ce jour, nos auteurs,
Dans leur château convoquant le parterre,
Nous ont chargés d'en faire les honneurs.
Vous y revoir, voilà notre espérance ;
Par des bravos, messieurs, apprenez-nous,
Si nous pouvons, avec quelque assurance,
Vous inviter à d'autres rendez-vous!

FIN.

Bary, Joseph Desire Fulgence de

GRÉTRY,

OPERA COMIQUE EN UN ACTE,

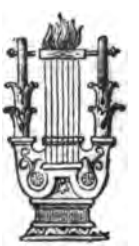
PAROLES DE MESSIEURS

FULGENCE, LEDOUX ET RAMOND,

MUSIQUE DE GRÉTRY,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 1er JUIN 1824.

PRIX : 2 FRANCS.



PARIS,

Chez MARTINET, Libraire, rue du Coq-Saint-Honoré;

Et chez les MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

1824.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
LE BARON.	MM. GUILLEMIN.
SAINT-EDME, jeune officier, neveu du Baron.	ARMAND.
GRÉTRY.	ISAMBERT.
ROSSIGNOLLI, musicien italien. . . .	PHILIPPE.
DU PETIT-PAS, maître de danse. . .	PITROT.
DU SUCCÈS, cabaleur.	FONTENAY.
ERNESTINE, femme de Saint-Edme.	Mlle PAULINE.
Mme RENARD, femme de confiance du Baron.	Mme BRAS.

Domestiques, Paysans, Paysannes, etc.

S'adresser, pour la Musique, à M. DOCHE, *chef de l'orchestre du Vaudeville.*

GRÉTRY,

OPÉRA COMIQUE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente un salon, dans l'appartement du Baron ; à droite des spectateurs est un piano. Le fond est ouvert et laisse apercevoir d'autres appartemens ; une porte de cabinet de chaque côté du Théâtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

GRÉTRY *seul d'abord, se dirigeant vers la porte du fond ;* ensuite ERNESTINE et SAINT-EDME.

GRÉTRY, *ouvrant la porte.*

AIR : *Un bandeau couvre les yeux.*

Approchez, jeunes époux,
Près de moi rassurez-vous ;
Votre oncle encor sommeille....
Le repos ferme ses yeux ;
Mais pour vous, pour vous, dans ces lieux,
Toujours l'amitié veille.

SAINT-EDME.

Comment avons-nous mérité
Autant de bonté ?

GRÉTRY.

Vous bonheur, voilà ma loi.

ERNESTINE.

Mon cœur palpite !....

SAINT-EDME, *à Ernestine.*

Calme toi.

GRÉTRY.

Comptez sur moi.

ENSEMBLE.

Approchez, jeunes époux, etc.

ERNESTINE et SAINT-EDME.

Qui, je sens qu'auprès de vous,
Déjà l'espoir le plus doux
Dans mon cœur se réveille.
Le ciel sourit à nos vœux!
Ah! pour nous, pour nous, dans ces lieux,
Toujours l'amitié veille.

ERNESTINE.

Ah! M. Grétry, que de reconnaissance ne vous devrons nous pas?

GRÉTRY.

Si je réussis dans mes projets, j'assure le bonheur de M. le Baron autant que le vôtre, et ce n'est qu'une dette que j'acquitte. Ce cher Saint-Edme a, sans doute, eu grand tort de se marier sans son consentement... Je ne vous le cache pas, votre oncle est furieux.

ERNESTINE.

Grands Dieux! s'il nous surprenait ici!

GRÉTRY.

Ne craignez rien, Madame, il s'annonce toujours en chantant.

SAINT-EDME, *avec expression.*

Mon cher ami, vous êtes notre seul protecteur... (*Mon-*

trant sa femme.) Vous voyez mon excuse,.., ne suis-je pas digne de pardon?

GRÉTRY.

Sans doute; mais les fautes les plus douces à commettre ne sont pas toujours les plus faciles à pardonner.

CONSTANCE.

Un secret pressentiment me dit que je parviendrai à le fléchir.

AIR: *Tandis que tout sommeille.*

Quel avenir prospère!
Si je puis en ce jour,
Par le plus tendre amour,
Désarmer sa colère!
Je lui dirais,
Bien près, tout près:
» Je suis de la famille;
» Mes jours sont unis à vos jours;
» Je viens pour en charmer le cours;
» Un bon père cède toujours
» Aux larmes de sa fille. »

GRÉTRY, *attendri.*

Ah! que vous devinez bien son cœur! Et s'il était à ma place... mais il faut pour cela le déterminer à vous recevoir... C'est aujourd'hui sa fête, l'occasion est favorable.., Malheureusement il existe dans cette maison une certaine dame Renard qui semble prendre à tâche d'entretenir le Baron dans son ressentiment contre vous.

SAINT-EDME.

Mais quel motif peut avoir cette vieille folle?

GRÉTRY.

Honorée de la confiance de son maître, elle craindrait de la perdre s'il venait à se réconcilier avec vous.

ERNESTINE.

Ainsi, nous avons une dame Renard pour rivale.

GRÉTRY, *gaîment.*

C'est un honneur que je partage... ne suis-je pas moi-même en butte à ses intrigues? Elle s'est déclarée la protectrice d'un signor Rossignolli, qui se dit musicien italien, et que M. le Baron a accueilli plutôt par bonté que par goût pour sa musique. Il n'y a pas de petits soins auxquels n'aient recours ces importuns personnages pour s'emparer de l'esprit de cet excellent homme; mais n'importe, malgré leurs intrigues, ne désespérons pas du succès.

TRIO.

AIR : *Veillons mes sœurs.*

Livrez vos cœurs à l'espérance;
Dans mes
Projets
J'ai confiance,
Votre chagrin cessé en ce jour.
Jour prospère
Rends un père,
Rends un père à leur amour.

(On entend le Baron chanter dans la coulisse.)

GRÉTRY.

J'entends votre oncle, retirez-vous.

(Ernestine et Saint-Edme sortent.)

SCÈNE II.

LE BARON, GRÉTRY.

LE BARON.

« Rien ne plaît tant aux yeux des belles (*bis.*)
» Que le courage des guerriers. »

Eh ! bonjour, mon cher Grétry... cela va bien à ce qu'il paraît?... Quant à moi, je ne me suis jamais mieux porté.

GRÉTRY.

M. le Baron est toujours d'une gaîté...

LE BARON,

Que voulez-vous ! je n'ai pas un seul instant d'ennui, et c'est à vos talens que je suis redevable de ce bonheur.

GRÉTRY.

Permettez-moi, M. le Baron, de ne voir dans vos éloges que l'indulgence de l'amitié.

LE BARON.

Comment donc, mon ami, à vous permis d'être modeste ; chez les artistes, c'est une qualité presque aussi rare que le talent... Mais le public prononcera bientôt : le moment de notre triomphe approche, et ce soir... Ah ça ! vous ne m'en voulez pas de m'associer à vos succès?... Je dis notre triomphe !...

GRÉTRY.

C'est me faire trop d'honneur.

LE BARON.

Ah ! soyez tranquille... je n'en prendrai que ce qui m'est dû : je partagerai le plaisir et je vous laisserai toute la gloire.

GRÉTRY.

Toute la gloire !...

LE BARON.

Comment ! douteriez-vous de votre succès?

GRÉTRY.

Ces Messieurs de la comédie italienne n'ont pas une aussi bonne opinion que vous de mes ouvrages.

LE BARON.

Je conçois cela ; vous n'êtes pas Italien, et voilà pourquoi ils ne veulent pas apprécier vos talens... mais laissez-les dire.

AIR : *Que le sultan Saladin.*

On peut admirer leurs chants,
Leur goût, leurs accords touchants;
Sans couvrir d'indifférence
Les beaux talens dont la France
Pourrait compter les succès...
Jamais,
Jamais,
Je n'admets
Qu'un bon Français,
Puisse préférer l'Italie
A sa patrie.
C'est en vain que des jaloux
Se déchaînent contre vous,
Je suis sûr que vos ouvrages
Obtiendront tous les suffrages,

Chacun les trouve très-bien,
Si bien,
Si bien,
Qu'ils seront, je le soutien,
Inscrits au temple de Mémoire
Pour notre gloire.

GRÉTRY.

Que je suis touché de tant de marques d'affection.

LE BARON.

J'espère bien qu'après le spectacle vous nous ferez entendre encore votre ouverture; c'est ma fête, et un jour de fête on n'a rien à refuser.

GRÉTRY.

Un jour de fête on n'a rien à refuser; vous l'avez dit; et je profite de cette occasion pour intercéder en faveur de votre neveu.

LE BARON.

Mon neveu est un étourdi que j'aime parce que c'est tout le portrait de sa pauvre mère, de ma sœur que j'adorais... mais je ne veux entendre parler ni de lui ni de sa femme.

GRÉTRY.

Si vous la connaissiez!... on la dit charmante.

AIR : *Laisse en paix le dieu des combats.*

Appaiser un juge irrité
Est le secret de la beauté!
On peut quelquefois à ses charmes
Refuser de rendre les armes;
Mais en vain l'on a résisté:
On cède bientôt à ses larmes.

Aisément notre cœur
Partage sa douleur,
Et tout bas nous ordonne
De rendre le bonheur
A celle qui le donne...
Appaiser un juge irrité, etc.

LE BARON.

Mon cher Grétry, brisons là, de grâce...

GRÉTRY, *à part.*

Allons, il faut user d'un dernier moyen.

LE BARON.

Occupons-nous plutôt de ce qui vous intéresse. Je vous ai trouvé triste, soucieux, hier...

GRÉTRY.

Je le suis en effet... une de mes parentes est arrivée à Paris...

LE BARON.

Eh bien?

GRÉTRY.

Elle est seule, étrangère dans la capitale, je dois lui servir de guide; et cette circonstance m'obligera peut-être à m'éloiger de vous pour quelque temps.

LE BARON.

N'est-ce que cela? J'ai un moyen de tout arranger.. Dites de ma part à votre parente, que j'exige qu'elle vienne demeurer avec vous dans mon hôtel.

GRÉTRY.

Mais, M. le Baron, ne dois-je pas craindre d'abuser...

LE BARON.

Qu'est-ce que vous dites donc?... Elle est sans doute musicienne.., cela doit être... tant mieux... c'est une obligation de plus que je vous aurai. D'ailleurs, mon ami, je vous le répète, vous êtes ici chez vous.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, Madame RENARD, ROSSIGNOLLI.

Mad. RENARD, *à Rossignolli.*

Venez... suivez-moi; voici M. le Baron.

ROSSIGNOLLI, *bas à Mad. Renard.*

Ah! diable! il n'est pas seul.

LE BARON.

Eh! voici le signor Rossignolli, notre moderne Orphée.

ROSSIGNOLLI.

M. le Baron me flatte peut-être un peu...

LE BARON, *apercevant Mad. Renard.*

Ah! ah! vous venez à propos, madame Renard; vous allez faire préparer le petit appartement du pavillon; une parente de Grétry doit l'occuper, et je n'ai pas besoin, je pense, de vous recommander d'avoir pour elle les plus grands égards.

Mad. RENARD.

M. le Baron pourrait-il en douter. (*A Rossignolli.*) Il établira ici toute sa famille.

ROSSIGNOLLI, *faisant de profondes révérences.*

Monseigneur permettra-t-il que son très-humble et très-

obéissant serviteur Rossignolli, dépose à ses pieds le fruit de son commerce avec l'une des neuf chastes déesses?

LE BARON, *prenant la musique.*

Comment donc, signor... (*A Grétry, en la lui remettant.*) Tenez, admirez, mon cher... (*A Rossignolli.*) Signor, j'accepte comme de coutume l'hommage de votre nouveau chef-d'œuvre.

GRÉTRY, *les yeux sur le papier.*

Chef-d'œuvre est le mot.

ROSSIGNOLLI.

Je le crois bien! (*Il chante.*) Tra là là, tra là là, tra là lère... C'est un moment d'inspiration... une seconde de travail... le papier s'enflammait sous ma plume.

LE BARON, *à Grétry.*

Allons, mon ami, vîte, au piano.

ROSSIGNOLLI, *à Mad. Renard.*

Quel triomphe!

Mad. RENARD.

Quelle gloire vous attend!

AIR : *De la fête.* (de Lucile.)

ENSEMBLE.

Mad. RENARD et ROSSIGNOLLI.	LE BARON et GRÉTRY.
La musique	Sa musique
Est toute magique!	Est souvent comique;
son / mon vaste savoir,	Et nous allons voir
Décèle son pouvoir.	Jusqu'où va son savoir!...
Sa / Ma musique.	Sa musique
En tout, je m'en pique,	Lui semble magique,
Va les / vous enchanter;	Pour le contenter
Veuillez bien écouter?...	Veuillez / Je vais l'exécuter.

(*Grétry se place au piano.*)

LE BARON.

Qu'est-ce que vous dites donc?... Elle est sans doute musi-
:nne.., cela doit être... tant mieux... c'est une obligation
plus que je vous aurai. D'ailleurs, mon ami, je vous
répète, vous êtes ici chez vous.

SCÈNE III.

s PRÉCÉDENS, Madame RENARD, ROSSIGNOLLI.

Mad. RENARD, *à Rossignolli.*

Venez... suivez-moi; voici M. le Baron.

ROSSIGNOLLI, *bas à Mad. Renard.*

Ah! diable! il n'est pas seul.

LE BARON.

Eh! voici le signor Rossignolli, notre moderne Orphée.

ROSSIGNOLLI.

M. le Baron me flatte peut-être un peu...

LE BARON, *apercevant Mad. Renard.*

Ah! ah! vous venez à propos, madame Renard; vous
z faire préparer le petit appartement du pavillon; une
ente de Grétry doit l'occuper, et je n'ai pas besoin, je
se, de vous recommander d'avoir pour elle les plus
nds égards.

Mad. RENARD.

M. le Baron pourrait-il en douter. (*A Rossignolli.*) Il
lira ici toute sa famille.

ROSSIGNOLLI, *faisant de profondes révérences.*

Monseigneur permettra-t-il que son très-humble et très-

obéissant serviteur Rossignolli, dépose à ses pieds le fruit de son commerce avec l'une des neuf chastes déesses?

LE BARON, *prenant la musique.*

Comment donc, signor... (*A Grétry, en la lui remettant.*) Tenez, admirez, mon cher... (*A Rossignolli.*) Signor, j'accepte comme de coutume l'hommage de votre nouveau chef-d'œuvre.

GRÉTRY, *les yeux sur le papier.*

Chef-d'œuvre est le mot.

ROSSIGNOLLI.

Je le crois bien! (*Il chante.*) Tra là là, tra là là, tra là lère... C'est un moment d'inspiration... une seconde de travail... le papier s'enflammait sous ma plume.

LE BARON, *à Grétry.*

Allons, mon ami, vîte, au piano.

ROSSIGNOLLI, *à Mad. Renard.*

Quel triomphe!

Mad. RENARD.

Quelle gloire vous attend!

AIR : *De la fête.* (de Lucile.)

ENSEMBLE.

Mad. RENARD et ROSSIGNOLLI.	LE BARON et GRÉTRY.
La musique	Sa musique
Est toute magique!	Est souvent comique;
Son vaste savoir, / Mon vaste savoir,	Et nous allons voir
Décèle son pouvoir.	Jusqu'où va son savoir!...
Sa musique, / Ma musique,	Sa musique
En tout, je m'en pique,	Est toute magique,
Va les enchanter; / Va vous enchanter;	Pour le contenter
Veuillez bien écouter?...	Veuillez l'exécuter. Je vais l'exécuter.

(*Grétry se place au piano.*)

Air : *Non più andrai.* (Delle nozze di Figaro.)

ROSSIGNOLLI.

Andante.

Mad. RENARD, *baragouinant l'italien.*

Quel talent! quel génie!

Andante.

ROSSIGNOLLI.

Oh! quelle mélodie!
De tout temps on sait que l'Italie,
Du vrai beau
Fut toujours le berceau!

(*Retirant sa musique.*)

Et j'en suis resté là.

LE BARON.

En aussi beau chemin?

GRETRY, *à part.*

Il ne fallait pourtant qu'un peu de mémoire. (*Haut, chantant.*)

Permettez donc que je termine.

Mad. RENARD, *à Rossignolli.*

Que fait-il?

ROSSIGNOLLI, *avec embarras.*

Ce monsieur badine...

LE BARON, *riant.*

Ah! parbleu j'y suis, je devine...

Mad. RENARD, *à Rossignolli.*

Pourquoi cette mine
Chagrine?

ROSSIGNOLLI.

Ce n'est rien!... c'est l'effet du hasard!

LE BARON, *ayant pris un cahier de musique.*

L'idée est bonne,
Dieu me pardonne,
Ce qu'il nous donne
Est du Mozart!

Mad. RENARD et ROSSIGNOLLI.

Fâcheux / Cruel hasard!

Mad. RENARD, LE BARON et GRÉTRY, *ensemble.*

Admirons son talent, son génie,
Quels accords et quelle mélodie! etc.

LE BARON, *riant.*

Ah! parbleu, il n'y manque pas un quart de soupir... (*A Grétry.*) Voilà notre Orphée un peu désappointé.

Mad. RENARD, *à Rossignolli.*

Mais êtes-vous bien sûr que cette musique soit de vous?

ROSSIGNOLLI.

Plaisante question; à moins que je ne l'aie rêvée!... M. le Baron, il peut y avoir quelques ressemblances, mais c'est la situation... Grâce au ciel, j'ai fait mes preuves, et votre Mozart, tout Mozart qu'il est, n'a jamais fait des ouvrages comme les miens.

GRÉTRY, *au Baron.*

Je le crois.

LE BARON, *riant.*

Signor Rossignolli, je n'en doute plus... (*A Grétry.*) Mais revenons à votre charmante nièce... Allons lui faire part de nos arrangemens... Je brûle de faire sa connaissance... Au revoir, signor Rossignolli... soyez toujours aussi bien inspiré. (*Ils sortent; le Baron chante les deux premiers vers du couplet italien*).

SCÈNE IV.

Madame RENARD, ROSSIGNOLLI.

ROSSIGNOLLI, *avec dépit.*

Per Dio! je crois vraiment qu'ils me raillent!

Mad. RENARD.

Que voulez-vous, mon ami, les grands hommes ne sont-ils pas toujours exposés aux traits de l'envie?...

ROSSIGNOLLI.

Associer mon nom à celui de Mozart!...

Mad. RENARD.

Et comparer vos ouvrages aux siens?...

ROSSIGNOLLI.

Lui accorder de grands talens... à vingt ans!

Mad. RENARD.

Et vous en refuser à vous... qui en avez cinquante!

ROSSIGNOLLI.

Et même cinquante-deux!

Mad. RENARD.

Voilà bien les hommes!

ROSSIGNOLLI.

...Moi! Bisaroma, Canario, Papagallo, Rossignolli, l'espoir de l'école italienne...! moi! le plus célèbre contrapuntista...!

Mad. RENARD.

Et vous préférer un Grétry... un petit compositeur français... !

ROSSIGNOLLI.

Sa musique est assez mélodieuse, c'est vrai... mais elle n'a pas cette richesse harmonieuse... vous savez... ce nec plus ultrà du bon goût.... les tambours, les cymbales, les trompettes, le tamtam et autres petits accessoires qui parlent fortement aux sens.

Mad. RENARD.

Et aux oreilles.

ROSSIGNOLLI.

Précisément... Vous allez à l'Opéra Buffa?

Mad. RENARD.

Est-ce que cela se demande... une femme comme moi... Si je vais aux Bouffes!... mais si je n'y allais pas, j'en perdrais le sommeil.

ROSSIGNOLLI.

Alors, vous pouvez, mieux que personne, établir la différence qu'il y a entre l'école italienne et l'école française.

Mad. RENARD.

Oui, vraiment.... et je dis que l'une est aussi éloignée de l'autre... que Paris.... est loin de.... Rome....

ROSSIGNOLLI.

La comparaison est on ne peut plus exacte.... Heim.... l'ouverture seulement.... rien que l'ouverture..... comme ça vous enlève.... (*Il chante.*) Vous sentez-vous enlevée?...

Mad. RENARD, *s'essayant.*

Ah Dieu! ne m'en parlez pas.... je crois y être....Mais la musique française...

ROSSIGNOLLI.

C'est peut-être à leur académie que l'on remarque l'influence de la musique sur le système nerveux.....Chez eux, les spectateurs sont de là : les bras croisés..., tandis que chez nous il faut voir les contorsions, les crispations.... Ah ! ah !... c'est à se rouler dans le parterre..., dans les loges....

Mad. RENARD.

Et dans les baignoires !...

ROSSIGNOLLI.

Dès que l'on commence (*il fredonne*); crac, vous voyez tout le monde de côté.... Entame-t-on ce fameux morceau.... vous savez.... (*il chante*); pouf, les voilà de l'autre côté.... un petit allegro vient-il à temps pour leur rendre l'équilibre (*il chante*); crac, vous les voyez se redresser.... c'est alors que vous entendez: *Delizioso*, *meraviglioso*, *miracoloso*, sublime.... et que mille et mille bravos, bravo, bravissimo viennent caresser l'oreille du compositeur enivré, en même temps qu'ils étonnent celle de l'amateur assoupi que le jaloux morphée allait nous dérober....

Mad. RENARD.

Vive l'Opéra-Buffa! Je ne connais que cela, et je n'en démordrai pas!...

ROSSIGNOLLI.

Oui.... vivat, vivat il Opera-Buffa ! et, malgré nos dé-

tracteurs, nous réunissons la meilleure société de Paris: c'est une fureur;... trois dilettanti ont été étouffés à la dernière représentation.... trois.... étouffés !... c'est assurément la preuve de notre supériorité sur l'Opéra français.

Mad. RENARD.

C'est incontestable.

ROSSIGNOLLI.

Et pourtant M. le baron le conteste.... M. le baron ! Ah Dio !... lui en qui je me plaisais à reconnaître, dans le temps, des connaissances et du goût;... alors il me trouvait du talent....

Mad. RENARD, *les yeux baissés.*

Il vous reste une amie qui consacrera ses beaux jours à vous consoler de l'injustice des hommes.

ROSSIGNOLLI, *avec transport.*

Ah ! charmante Renardi, je le sais;... mais cela suffit-il au véritable artiste ?...

Mad. RENARD.

Eh ! que ne peut l'amour !

ROSSIGNOLLI.

Ah ! oui.... l'amour de l'art !...

Mad. RENARD.

Du tout.... du tout.... l'amour pur et simple....

ROSSIGNOLLI.

Pur et simple !

Mad. RENARD.

Je vous le jure.

AIR : *Duo, je brûlerai d'une flamme éternelle.*

« Je brûlerai d'une flamme éternelle,

ROSSIGNOLLI.

» Jusqu'au tombeau je vous serai fidèle.

Mad. RENARD.

» J'en atteste les Dieux,

ROSSIGNOLLI.

» J'en jure par vos yeux. »

Mad. RENARD.

Oui, toujours, (*ter*) serai fidèle à notre amour ;

ROSSIGNOLLI.

Le serai comme un troubadour.
Vous m'aimez donc ?

Mad. RENARD.

C'est un martyre.
Et vous, mon cher ?

ROSSIGNOLLI.

C'est un délire !

(*Ensemble.*)

Ah ! ah ! ah ! ah !

(*Il l'a prend à bras le corps.*)

Mad. RENARD, *se défendant.*

Vous m'aimez par trop fort !

ROSSIGNOLLI.

Sentez-vous mon transport !

Mad. RENARD.

De nos amours je promets que sans cesse
J'entretiendrai le feu sacré.

ROSSIGNOLLI.

Je vous promets, ma puissante déesse,
De vous chérir tant que vivrai.

mble. { Oui, oui, oui, oui, oui, oui, oui, oui,
De vous chérir tant que vivrai.

Aisément notre cœur
Partage sa douleur,
Et tout bas nous ordonne
De rendre le bonheur
A celle qui le donne...
Appaiser un juge irrité, etc.

LE BARON.

Mon cher Grétry, brisons là, de grâce...

GRÉTRY, *à part.*

Allons, il faut user d'un dernier moyen.

LE BARON.

Occupons-nous plutôt de ce qui vous intéresse. Je vous ai trouvé triste, soucieux, hier...

GRÉTRY.

Je le suis en effet... une de mes parentes est arrivée à Paris...

LE BARON.

Eh bien?

GRÉTRY.

Elle est seule, étrangère dans la capitale, je dois lui servir de guide; et cette circonstance m'obligera peut-être à m'éloiger de vous pour quelque temps.

LE BARON.

N'est-ce que cela? J'ai un moyen de tout arranger.. Dites de ma part à votre parente, que j'exige qu'elle vienne demeurer avec vous dans mon hôtel.

GRÉTRY.

Mais, M. le Baron, ne dois-je pas craindre d'abuser...

LE BARON.

Qu'est-ce que vous dites donc?... Elle est sans doute musicienne.., cela doit être... tant mieux... c'est une obligation de plus que je vous aurai. D'ailleurs, mon ami, je vous le répète, vous êtes ici chez vous.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, Madame RENARD, ROSSIGNOLLI.

Mad. RENARD, *à Rossignolli.*

Venez... suivez-moi; voici M. le Baron.

ROSSIGNOLLI, *bas à Mad. Renard.*

Ah! diable! il n'est pas seul.

LE BARON.

Eh! voici le signor Rossignolli, notre moderne Orphée.

ROSSIGNOLLI.

M. le Baron me flatte peut-être un peu...

LE BARON, *apercevant Mad. Renard.*

Ah! ah! vous venez à propos, madame Renard; vous allez faire préparer le petit appartement du pavillon; une parente de Grétry doit l'occuper, et je n'ai pas besoin, je pense, de vous recommander d'avoir pour elle les plus grands égards.

Mad. RENARD.

M. le Baron pourrait-il en douter. (*A Rossignolli.*) Il établira ici toute sa famille.

ROSSIGNOLLI, *faisant de profondes révérences.*

Monseigneur permettra-t-il que son très-humble et très-

obéissant serviteur Rossignolli, dépose à ses pieds le fruit de son commerce avec l'une des neuf chastes déesses?

LE BARON, *prenant la musique.*

Comment donc, signor... (*A Grétry, en la lui remettant.*) Tenez, admirez, mon cher... (*A Rossignolli.*) Signor, j'accepte comme de coutume l'hommage de votre nouveau chef-d'œuvre.

GRÉTRY, *les yeux sur le papier.*

Chef-d'œuvre est le mot.

ROSSIGNOLLI.

Je le crois bien! (*Il chante.*) Tra là là, tra là là, tra là lère... C'est un moment d'inspiration... une seconde de travail... le papier s'enflammait sous ma plume.

LE BARON, *à Grétry.*

Allons, mon ami, vîte, au piano.

ROSSIGNOLLI, *à Mad. Renard.*

Quel triomphe!

Mad. RENARD.

Quelle gloire vous attend!

AIR : *De la fête.* (de Lucile.)

ENSEMBLE.

Mad. RENARD et ROSSIGNOLLI.	LE BARON et GRÉTRY.
La musique	Sa musique
Est toute magique!	Est souvent comique;
son / mon vaste savoir,	Et nous allons voir
Décèle son pouvoir.	Jusqu'où va son savoir!...
Sa / Ma musique,	Sa musique
En tout, je m'en pique,	Est toujours magique,
Va / les / vous enchanter;	Pour le contenter
Veuillez bien écouter?...	Veuillez / Je vais l'exécuter.

(*Grétry se place au piano.*)

Air : *Non più andrai.* (Delle nozze di Figaro.)

ROSSIGNOLLI.

Andante.

Mad. RENARD, *badinant l'Italien.*

Quel talent! quel génie!

Andante.

ROSSIGNOLLI.

Oh! quelle mélodie!
De tout temps on sait que l'Italie,
Du vrai beau
Fut toujours le berceau!

(*Retirant sa musique.*)

Et j'en suis resté là.

LE BARON.

En aussi beau chemin?

GRÉTRY, *à part.*

Il ne fallait pourtant qu'un peu de mémoire. (*Haut, chantant.*)

Permettez donc que je termine.

Mad. RENARD, *à Rossignolli.*

Que fait-il?

ROSSIGNOLLI, *avec embarras.*

Ce monsieur badine...

LE BARON, *riant.*

Ah! parbleu j'y suis, je devine...

Mad. RENARD, *à Rossignolli.*

Pourquoi cette mine
Chagrine?

ROSSIGNOLLI.

Ce n'est rien!... c'est l'effet du hasard!

Mad. RENARD, *au moment où Rossignolli se jette à ses genoux.*

J'entends quelqu'un.... on vient.... relevez-vous.... Ah ! quel désordre ! comme je suis chiffonnée !...

ROSSIGNOLLI, *arrangeant sa perruque.*

Et moi donc ! je suis tout défrisé....

Mad. RENARD.

On approche.... Dérobons-nous aux regards indiscrets.

(*Ils sortent par des portes latérales.*)

SCÈNE V.

LE BARON, ERNESTINE, GRÉTRY.

GRÉTRY.

Oui, ma chère nièce, M. le baron veut que vous demeuriez dans son hôtel....

LE BARON.

Sous la condition, bien entendu, Madame, que cela vous serait agréable....

ERNESTINE, *avec intention.*

Je serai près de mon cher oncle, Monsieur ; je ne puis me trouver mieux nulle part. (*A Grétry.*) J'éprouve un embarras....

GRÉTRY, *bas.*

Du courage....

LE BARON.

Nous ne négligerons rien pour vous faire aimer ce séjour.

ERNESTINE, *à part.*

Un seul mot me suffirait.

LE BARON.

Grétry vient de me dire que vous étiez musicienne ; tant mieux : je vois que nous sympathiserons à merveille.... De l'harmonie, de l'accord, il n'y a pas de bonheur sans cela.

ERNESTINE, *à part.*

C'est aussi mon avis.

LE BARON.

Si je ne craignais pas d'être indiscret, je vous prierais de nous faire entendre votre jolie voix....

GRÉTRY, *à Ernestine.*

Ne vous faites pas prier....

LE BARON.

Mais à peine arrivée.... les fatigues du voyage....

ERNESTINE.

Vos désirs sont des ordres pour moi....

LE BARON.

C'est trop aimable.... nous sommes tout à vous.

ERNESTINE.

AIR : *Du moment qu'on aime.*

Ah ! quelle souffrance !
Si près du bonheur,
Céleste espérance,
Fuirais-tu mon cœur ?

D'un mot, d'un instant,
Mon sort va dépendre !
J'attends en tremblant !
Daignez m'éclairer ;

J'ai besoin d'apprendre
S'il faut espérer!
Ah! quelle souffrance! etc.

(*Pendant l'exécution de ce morceau, le baron a témoigné, par son jeu muet, combien il était pénétré de la situation*).

LE BARON, *prenant la main d'Ernestine.*

Si vous devez espérer! Et quel malheur pourrait ici vous atteindre?... Vous êtes auprès de votre oncle, et je vous offre mon appui, Madame (*se reprenant.*) Eh bien! eh bien! quest-ce que je dis donc?... Et moi qui prenait la chose au sérieux!... Ma foi, Madame, après une pareille illusion, je n'ai plus de complimens à vous faire; mon erreur est la plus grande preuve du plaisir que vous m'avez procuré.... On ne chante pas avec plus d'âme.... n'est-il pas vrai, Grétry?

GRÉTRY.

Il est impossible de mieux entrer dans la situation.

LE BARON.

Mais madame y était tout à fait.... Quel charme! quelle aimable sensibilité!... Maudit neveu! s'il était libre!... je ne lui pardonnerai jamais.... Mais je ne veux pas abuser plus long-temps de votre complaisance; venez, venez, Madame; je veux vous conduire moi-même dans votre appartement. Ah! mon cher Grétry, il est décidé que je vous devrai les sensations les plus délicieuses de ma vie.

(*Le baron donne la main à Ernestine; celle-ci et Grétry se font des signes d'intelligence*).

SCÈNE VI.

GRÉTRY, *seul.*

Q'il m'en coûte d'être forcé d'abuser de la confiance de cet excellent homme.... Lorsqu'il connaîtra notre ruse, voudra-t-il nous pardonner?... cette idée me tourmente. Au point où nous en sommes, il est impossible de reculer.... poursuivons.... Et ma représentation pour ce soir!... Ah! que d'inquiétudes en un jour!

SCÈNE. VII.

GRETRY, SAINT-EDME.

Eh bien! mon cher Grétry.

GRÉTRY.

Tout va pour le mieux; mais de la prudence.... Votre oncle est en ce moment avec votre femme.

SAINT-EDME.

Je suis sûr que mon Ernestine se fera adorer de lui.

GRÉTRY.

C'est déjà fait : il n'a pu résister au charme de sa voix... il est dans l'enchantement!...

SAINT-EDME, *avec reconnaissance.*

Ah! mon ami!...

GRÉTRY.

Soyez heureux, et ce sera ma plus douce récompense.

Air *de Lisbeth.*

Il n'est pas de plus grand bonheur,
Que d'être utile à son semblable,
Ni les succès, ni la faveur,
Si j'en juge d'après mon cœur,
Ne font la gloire véritable;
Et Voltaire le sait si bien,
Qu'à la vertu rendant hommage,
Il dit : j'ai fait un peu de bien,
Et c'est là (*bis*) mon meilleur ouvrage.

SAINT-EDME.

Ah ! Grétry, que votre bonté me touche...

GRÉTRY.

Je ne sors point d'ici que votre oncle n'ait embrassé sa nièce.

SAINT-EDME.

Comment !... et votre représentation ?

GRÉTRY.

Votre bonheur m'intéresse avant tout...

SAINT-EDME.

Songez que votre présence est indispensable au théâtre.

GRÉTRY.

Je confie mon sort à l'indulgence du public.

SAINT-EDME.

Oh ! soyez tranquille... tous les officiers de mon régiment sont pour nous... Je leur ai donné des instructions, nous

serons là, et malheur à ceux qui ne trouveront pas votre musique délicieuse... Nous leur donnerons du goût!

GRÉTRY.

Que votre amitié ne vous porte à aucun excès; si mon ouvrage est bon, le public l'applaudira; s'il est mauvais, tous vos efforts ne le rendraient pas meilleur! Laissons à la médiocrité le soin de former ces cabales qui trop souvent transforment en arène le parterre de nos théâtres... Quant à ce qui vous intéresse, laissez-nous agir...

SAINT-EDME.

Je compte sur vous comme vous pouvez compter sur moi. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

GRÉTRY, *seul.*

Il paraît que nous comptons les uns sur les autres... Marmontel compte sur ma musique, je compte avec plus de raison sur son poëme. Il me semble que j'aurais pu mieux le seconder.

(*Il se place à son piano.*)

SCÈNE IX.

GRÉTRY, ROSSIGNOLLI, *sans être vu.*

ROSSIGNOLLI, *à part.*

Il est à son piano... C'est sans doute un petit impromptu qu'il médite pour la fête de M. le Baron... Le flatteur!...

GRÉTRY.

Cependant ce morceau doit produire de l'effet; il rend bien l'intention du poëme... Il plaît au baron, et il a du tact...

ROSSIGNOLLI, *à part.*

Oui, il plaît à M. le Baron, parce qu'il est de lui... Si le morceau, il était de moi, il serait détestable...

GRÉTRY.

Voyons... répétons-le encore...

ROSSIGNOLLI, *à part.*

Eh ! parbleu, il me vient une idée... Je puis en faire l'épreuve... (*Il prend du papier de musique et copie le morceau que Grétry exécute.*)

GRÉTRY, *préludant.*

Si je changeais ce motif?... (*Il étudie.*)

ROSSIGNOLLI, *à part.*

Je veux faire cette petite malice à M. le Baron... copions ce morceau en y mettant un peu du mien, je le rendrai méconnaissable. Je le lui présenterai ensuite comme étant de moi... et nous verrons...

GRÉTRY.

Je reviens toujours à ma première inspiration.

(*Il exécute le morceau.*)

» Rien ne plaît tant aux yeux des belles,
» Que le courage des guerriers !

» Qu'ils soient vaillans, qu'ils soient fidèles,
» A leur retour je réponds d'elles :
» L'amour sous les lauriers
» N'a pas vu de cruelles! »

(*Pendant l'exécution de ce morceau, le Baron est entré tout doucement.*)

SCÈNE X.

LE BARON, GRÉTRY, ROSSIGNOLLI.

LE BARON, *applaudissant.*

Bravo !... bravo ! c'est admirable...

(*Grétry se lève pour aller au devant du Baron, et Rossignolli cache sa copie dans sa poche.*)

GRÉTRY.

Ah ! M. le Baron, vous êtes pour moi d'une indulgence...

ROSSIGNOLLI, *à part.*

Et pour moi d'une sévérité...

LE BARON, *prenant la main de Grétry.*

Toujours au travail... bien mon ami... Et vous aussi, Signor ; vous enfantiez quelque nouvelle merveille ?

ROSSIGNOLLI, *avec embarras.*

Moi, M. le Baron... je m'abandonnais au feu de mon

génie... Je vole, tant que je le puis... vers la gloire qui m'attend !...

LE BARON, *riant.*

Volez, Signor, volez, c'est ce que vous pouvez faire de mieux.

ROSSIGNOLLI, *saluant.*

Monsieur le Baron est bien bon...

LE BARON, *à Gr'try.*

Mon ami, je viens d'installer notre charmante nièce; car elle est aussi la mienne...

GRÉTRY, *vivement.*

Ah ! si elle vous entendait, vous la combleriez de joie...

LE BARON.

Quelle voix ! quelle méthode !...

ROSSIGNOLLI, *à part.*

C'est cela ! allez donc !... encore un prodige !...

UN DOMESTIQUE.

Les chevaux de M. le Baron sont mis.

LE BARON, *tirant sa montre.*

Eh ! oui, vraiment; il est l'heure !... Eh ! bien, Grétry, vous restez ! Ah ! je vois, vous craigniez encore... Quant à moi, qui ne doute pas du succès, je me rends à notre représentation... Adieu, mon cher ami... nous réussirons... je vous le promets... Vous y serez, Signor Rossignolli...

Applaudir un confrère, cela ne se voit pas tous les jours... Allons, allons, adieu, l'heure me presse...

GRÉTRY.

Permettez-moi de vous conduire jusqu'à votre voiture...

LE BARON, *en remontant le théâtre pour sortir.*

Je vous devine... vous voulez aller voir notre jolie nièce... c'est bien naturel. (*Ils sortent.*)

SCÈNE XI.

ROSSIGNOLLI, *seul.*

Ce n'était point assez de l'oncle, il fallait encore la nièce !... M. le Baron ne daignera plus m'écouter... Grétry seul aura du génie ! et sa nièce sera l'unique cantatrice !... j'étouffe de dépit !... oh ! si je trouvais l'occasion de me venger... (*Prenant la musique qu'il a copiée.*) Que trouve-t-on de sublime dans ce morceau que je viens de copier ?...

(*Il chante.*)

« Rien ne plaît tant aux yeux des belles,
» Que le courage des guerriers ! »

Je sais que ce passage n'est pas trop mal ; il est assez bien... Il est même très-bien ! mais tout ce qu'il a fait est-il de la même force ? Et mon dernier air de bravoure, que j'ai composé pour ce soir, pour la fête de M. le Baron ; n'est-il pas mille fois préférable !

(*Il chante.*)

Tra, la, la, la, la ; tra, la, la, la, la.

SCÈNE XII.

ROSSIGNOLLI, DU SUCCÈS.

DU SUCCÈS, *applaudissant.*

C'est délicieux ! c'est ravissant !... Si toute votre musique est de cette force, je serais-t'étonné que vous n'obtenassiez pas un succès pyramidal.

ROSSIGNOLLI.

Ayez la bonté de me dire, Monsieur, à qui j'ai l'honneur de parler ?

DU SUCCÈS, *frappant ses mains.*

Vous me le demandez ?... Je suis surpris que vous ne le devinassiez pas... C'est moi qui ris pour M. de Beaumarchais, et qui ai le plaisir de pleurer pour MM. Diderot, Mercier et Compagnie... En un mot, on m'appelle Bel-Accueil-Futé, surnommé M. Chût ou Du Succès, selon la mission dont on daigne me charger; prêt à vous être utile, si j'en étais capable.

AIR : *Ma barque légère.*

Placé sous le lustre,
Avec mes Romains,
C'est moi, chef illustre,
Qui conduis leurs mains !
Soutien d'un ouvrage,
Je sais, sans trembler,
Prouver mon courage,
A qui veut siffler.....
La lutte s'engage.

Et chacun surpris,
Voit bientôt l'orage
Céder à nos cris !.....
L'auteur, en personne,
Grâce à nos travaux,
Reçoit sa couronne,
Au bruit des braves !

ROSSIGNOLLI, *riant, à part.*

Ah ! j'y suis.... il me prend pour Grétry ; belle occasion !..... Profitons de la méprise..... (*Haut.*) Vous venez à propos, j'ai besoin de vos services aujourd'hui même.

DU SUCCÈS, *d'un ton tragique.*

Je le savais ! ! Vous verrez avec quel talent j'électrise mon public et avec quel art je fais circuler l'enthousiasme depuis le parterre jusqu'au paradis !.,... Quel genre de succès, Monsieur veut-il ?.....

ROSSIGNOLLI.

Eh ! parbleu ce n'est point un succès que je veux, c'est une chute et une chute complète et des mieux conditionnées.

DU SUCCÈS.

Oh ! oh ! voilà du nouveau !... Quelques-uns de MM. vos confrères me chargèrent bien par fois de siffler, mais ce ne fut jamais leurs ouvrages.

ROSSIGNOLLI.

Cela est possible..... mais j'ai un motif particulier.

DU SUCCÈS.

Tout comme il plaira za Monsieur..... Il eût été plus facile qu'on lui procurasse un succès et que vous m'en

chargissiez..... Pour faire tomber victorieusement la musique de M. Grétry, il faudrait qu'on organisasse une cabale diabolique ! Le public vous aime et cette entreprise n'est pas sans danger..... Nous avons certains amateurs qui ne se font zaucun scrupule de battre la mesure sur les épaules de ceux-ze qui s'avisent de troubler leur plaisir.

ROSSIGNOLLI.

Vous pouvez dire que je suis un plagiaire, et que la musique que je m'attribue a été composée pour un opéra de Métastase.

DU SUCCÈS.

De Métatase.....

ROSSIGNOLLI.

Vous savez.....

DU SUCCÈS.

Eh ! qui ne connaît pas Métatase, la gloire et l'ornement du siècle de Louis XIV.

ROSSIGNOLLI.

Point du tout, c'est un poète italien.

DU SUCCÈS.

Qu'importe, laissez-moi faire : ce n'est pas la première fois qu'il faudra que je m'exerçasse sur un homme de mérite..... Vous avez sans doute entendu parler de M. de Voltaire ? Eh ! bien c'est moi.....

ROSSIGNOLLI.

Comment c'est vous !.....

DU SUCCÈS.

Oui, c'est moi qu'a enfoncé sa tragédie du duc de Foix !.... et d'un seul mot encore.

ROSSIGNOLLI.

D'un seul mot !

DU SUCCÈS.

A l'instant où le duc s'écriait : Es-tu content Coucy ? Je répondis couci-couci ! Alors de tous les coins de la salle on se mit à rire, les mauvais plaisans crièrent bravo, et dans la minute l'affaire fut bâclée... pouf, chute complète !

ROSSIGNOLLI.

Je vous en fais mon compliment.

DU SUCCÈS.

Ce soir vous me verrez dans l'action..... au moment le plus pathétique je veux porter le coup décisif..... J'ai du tabac qui a un montant extraordinaire, j'en offre une prise à mon voisin, il l'accepte, il prend, il éternue, je m'écrie : Dieu vous bénisse ! L'acteur me regarde, il se trouble, le public rit, j'applaudis, la pièce tombe, et vous voilà satisfait..... Je vole à mon poste, et comme il serait possible que vous ne m'apercevis... perseve... percevessa... vassiez pas..... J'espère avec cet instrument me faire entendre de vous.....

(*Il montre un très-gros sifflet.*)

ROSSIGNOLLI.

Grand Dieu ! c'est un tuyau d'orgue.

DU SUCCÈS.

Je le tiens d'une personne qui m'a dit qu'il servit à faire tomber les murs de Jéricho; ainsi jugez si votre pièce pourra y résister..... comptez sur moi.

AIR : *Ma barque légère.*

Placé sous le lustre,
Avec mes sujets,
Je vais, chef illustre,
Guider leurs sifflets. (*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

GRÉTRY, ROSSIGNOLLI.

ROSSIGNOLLI, *à part, sans voir Grétry.*

Courons vite informer madame Renard de ce que j'ai fait.... Comme elle sera contente! (*Allant pour sortir et rencontrant Grétry.*) (*A part.*) Oh corpo di Baco, un peu plutôt il nous aurait surpris....

GRÉTRY, *vivement.*

Ah! vous voici, signor, je vous retrouve à propos; je vous annonce, de la part du baron, qu'il augmente vos honoraires de vingt-cinq louis par an!

ROSSIGNOLLI.

De vingt-cinq louis!.... Ah! signor! illustro signor! c'est à vous, sans doute, que je dois.....

GRÉTRY.

M. le Baron a daigné me faire part de son projet et je n'ai pu qu'applaudir à ses bonnes intentions.

ROSSIGNOLLI, *à part d'un air égaré.*

Eh! moi qui.... ah! misérable que je suis, qu'ai-je fait.

DUO.

AIR : *Duo de la Fausse-Magie.*

Quoi c'est Grétry qui m'oblige !

GRÉTRY.

Non !

ROSSIGNOLLI.

Si !

GRÉTRY.

Et non Monsieur, vous dis-je.

ROSSIGNOLLI.

Oui ! (*bis.*)

GRÉTRY.

Non ! (*bis.*)

ROSSIGNOLLI, *à part.*

Qui m'oblige !
J'ai pu vouloir qu'on l'afflige !

GRÉTRY.

Vous devez tout au Baron.

ROSSIGNOLLI, *suppliant.*

Je vous demande pardon,
Foudroyez-moi, je l'exige.....

GRÉTRY.

Etes-vous fou ! quel vertige !

ROSSIGNOLLI.

J'ai ma raison, je l'exige,

GRÉTRY.

Vous plaisantez.... (*bis.*)

ROSSIGNOLLI.

Non, tout de bon, (*bis.*)
Le repentir me dirige.

GRÉTRY.

Êtes-vous fou, quel vertige ?

ROSSIGNOLLI.

Eh ! c'est Grétry qui m'oblige, etc.

GRÉTRY.

Mais quel langage bizarre, (*bis.*)
Ses discours sont trop plaisans.....

ROSSIGNOLLI., *à part.*

Courons et que je répare
Le mal, s'il est encor temps.

GRÉTRY, *à part.*

On le voit à sa figure,
A son maintien, sa tournure,
Il a perdu le bon sens.

ROSSIGNOLLI.

Oui, le remords que j'endure,
Est fait pour troubler mes sens !

ENSEMBLE.

GRÉTRY.

Ah ! le pauvre homme !
Voyez donc, mais voyez comme,
La joie a troublé ses sens.

ROSSIGNOLLI.

Ah ! le brave homme !
Voyez donc, mais voyez comme,
J'avais des soins reconnaissans !

(Rossignolli sort précipitamment.)

GRÉTRY.

Je ne puis en vérité m'expliquer une semblable folie.... que veut-il dire (*riant*) : pourquoi veut-il qne je le foudroye ?

SCÈNE XIV.

GRÉTRY, DU PETIT-PAS.

(De temps en temps du Petit-Pas danse tout en parlant).

DU PETIT-PAS.

AIR : *Serviteur.*

Serviteur, grand compositeur !

GRÉTRY.

Vous me faites beaucoup d'honneur.

DU PETIT-PAS.

A l'air brillant, à la manière
Dont je me présente à vos yeux,
Déjà vous devinez, j'espère,

(*Il danse.*) Ce qui m'amène dans ces lieux.
Voyez ma démarche légère....
Serviteur, grand compositeur!

GRÉTRY.

Vous me faites beaucoup d'honneur,
Assurément, beaucoup d'honneur...

(*à part.*) Allons, je ne pourrai pas être seul un instant!

DU PETIT-PAS, *saluant toujours.*

Eh bien! Monsieur, que dites-vous de mes saluts?

GRÉTRY.

Je dis, Monsieur, que vous êtes fort honnête (*à part*), le plaisant original! (*haut*) Monsieur serait-il, par hasard, maître de danse?

DU PETIT-PAS.

Par hasard! non, Monsieur, c'est par goût!... et je viens vous offrir mes services.

GRÉTRY.

Je vous suis obligé; mais je n'ai pas envie d'apprendre à danser.

DU PETIT-PAS.

Vous avez tort, Monsieur, vous avez tort; la danse est un art que personne ne doit dédaigner.... un musicien surtout!... Ignorez-vous qu'Euterpe et Therpsicore sont sœurs?

GRÉTRY.

Je vous remercie de vouloir bien me l'apprendre.

DU PETIT-PAS.

Venons au fait: si la renommée ne m'a pas trompé, vous

êtes l'auteur de l'ouvrage que l'on représente en ce moment aux Italiens?...

GRÉTRY.

Je ne sais si je dois en convenir....

DU PETIT-PAS.

Vous l'êtes, Monsieur, vous l'êtes; je vous ai deviné: les véritables artistes se reconnaissent toujours....

GRÉTRY, *avec ironie.*

C'est trop flatteur pour.... moi! Eh bien! Monsieur?

DU PETIT-PAS.

Eh bien! Monsieur, vous réussirez; le public vous demandera; vous paraîtrez devant lui....

GRÉTRY.

Ah! vous croyez?...

DU PETIT-PAS.

Vous paraîtrez, vous ne pourrez vous en dispenser; c'est la mode aujourd'hui, et vous ne voudriez pas vous singulariser.

GRÉTRY, *à part.*

Il m'amuse!...

DU PETIT-PAS.

Il vous faudra faire les trois saluts d'usage.... Voyons, comment vous y prendrez-vous?

GRÉTRY.

Mais, Monsieur,... tout naturellement.

DU PETIT-PAS.

J'en étais sûr! tout naturellement!... Idées surannées!...

préjugés gothiques !... L'art est tout, et la nature n'est rien, ou du moins ce n'est qu'un accessoire.

GRÉTRY.

J'entends, monsieur est de la nouvelle école....

DU PETIT-PAS.

Je m'en fais gloire.... Vous ne prévoyez peut-être pas le résultat fâcheux que peut avoir, en pareille circonstance, un salut sans grâce, une attitude mal dessinée....

GRÉTRY.

Ah ! mon Dieu ! vous m'effrayez !

DU PETIT-PAS.

Le public rira de votre maintien gauche, embarrassé, et regrettera d'avoir trouvé du talent dans l'ouvrage d'un homme qui ne sait seulement pas se présenter, et cela doit être; dans ce monde, ne juge-t-on pas toujours d'après l'extérieur ?

GRÉTRY.

Voilà de l'observation.

DU PETIT-PAS.

Je vais vous en donner la preuve.... Dernièrement une personne fort ordinaire, qui n'avait d'autre mérite que beaucoup d'ambition, sollicitait depuis long-temps une place importante et difficile à remplir.... Démarches, prières, pétitions en prose, placets en vers, rien de tout cela n'avait réussi. Dans son désespoir, notre solliciteur s'adresse à moi; je délie ses jambes, j'assouplis ses muscles, j'arrondis ses mouvemens; la pétition est mise en ballet, je compose la pantomime, il l'exécute, et, au vingtième pas, il était entré dans la place.... Que dites-vous de cela ?

GRÉTRY, *riant.*

Je dis, Monsieur, que c'est le triomphe de la souplesse, et cela ne m'étonne pas.

DU PETIT-PAS.

C'est une chose prouvée, maintenant la danse mène à tout.

AIR : *Et zic et zac.*

(*Dansant.*)

Et zic et zac,
Et flic et flac,
Ployer, valser et danser,
C'est le moyen d'avancer.
Si, par un excès de zèle,
Un comptable trop fidèle
A son profit s'est trompé;
Vers un climat plus propice,
Pour éviter la justice,
Il fuit par un échappé.
Et zic et zac, etc.

Quand l'aquilon se déchaine,
Du roseau de la fontaine,
Suivant l'exemple ici-bas,
Que de gens courbent la tête
Pour survivre à la tempête....
Quand on ploye, on ne rompt pas!
Et zic et zac, etc.

GRÉTRY, *à part.*

Ah! quel homme!

DU PETIT-PAS.

J'espère qu'après de pareils exemples, vous n'hésiterez pas à vous confier à mes soins.

GRÉTRY, *avec un peu d'impatience.*

Au contraire, Monsieur, je suis fort maladroit, et je crains les faux pas plus que personne.... d'ailleurs :

AIR : *La danse n'est pas ce que j'aime.*

La danse n'est pas ce que j'aime;
Je sais que d'autres en font cas....

DU PETIT-PAS.

De la danse, dans nos climats,
Toujours le pouvoir fut extrême :
Elle séduit la beauté même ;
Par elle on lui fait faire un pas,
Un pas; (*4 fois*)
Ah! que je plains ceux qui ne dansent pas.

GRÉTRY, *avec une impatience plus marquée.*

Quant à moi, je n'ai pas la prétention de faire danser la beauté; trop heureux si je la fais chanter quelquefois !

DU PETIT-PAS.

Quelle différence !

(*Même air.*)

DEUXIÈME COUPLET.

De Therpsicore une prêtresse
Que Mondor admire tout bas,
Sait-elle unir à ses appas
Légèreté, grâce et souplesse ;
Vers le temple de la richesse,
Soudain on lui fait faire un pas,
Un pas. (*4 fois.*)
Que je vous plains, vous qui ne dansez pas!

GRÉTRY.

Je suis fâché, Monsieur, de ne pouvoir user de vos talens... assez d'autres sauront les apprécier.

DU PETIT-PAS.

Je n'en doute pas, Monsieur. (*à part.*) Quels jarrets barbares ! Sur ce...

(*Reprise de l'air.*)

Serviteur, grand compositeur, etc. (*Il sort.*)

SCÈNE XV.

GRETRY, *seul.*

Je ne croyais pas les danseurs aussi bavards !.. vouloir m'apprendre à me présenter devant le public ! La pièce finira-t-elle ?

SCÈNE XVI.

ERNESTINE, GRÉTRY, LE BARON, SAINT-EDME, et Mad. RENARD.

ERNESTINE, *accourant avec joie.*

M. Grétry, M. Grétry ! Mon mari revient avec son oncle, ils sont ensemble.

GRÉTRY.

Eh quoi ! sitôt ?

LE BARON, *en entrant, à son neveu.*

Laissez-moi, Monsieur, laissez-moi.

ERNESTINE.

Eh ! mais, il le repousse.

SAINT-EDME.

Mon oncle, de grâce, dans l'état où vous êtes, permettez...

LE BARON.

Retirez-vous; laissez-moi, vous dis-je. (*à Grétry.*) Ah ! mon ami, les barbares...

GRÉTRY.

Ma pièce est tombée !

LE BARON.

Les deux premiers tiers de l'ouvrage avaient été écoutés avec un plaisir!..

SAINT-EDME.

Avec un enthousiasme !..

LE BARON.

Au moment où mille nouveaux bravos allaient éclater... Un sifflet...

SAINT-EDME.

Oh ! un sifflet... j'en frémis encore... Mais, tout n'est pas désespéré... Rossignolli...

GRÉTRY.

Rossignolli !

LE BARON.

Sa conduite est superbe !..

ERNESTINE.

Eh ! le voici, nous allons tout savoir.

SCÉNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, ROSSIGNOLLI.

ROSSIGNOLLI, *il entre en chantant.*

« La victoire est à nous. »

Succès complet ! L'ouverture applaudie avec transport ; Le rideau se lève :

Air : *Notre vaisseau, dans une paix profonde.*

Au même instant règne un profond silence,
Et vos nobles accens
Captivent tous les sens ;

Leurs attraits séduisans
Du succès le plus beau font naître l'espérance.
Tout à coup un sifflet maudit
Dans la salle retentit ;
Les voix entr'elles se confondent,
Aux sifflets les bravos répondent,
Le cabaleur tremble et pâlit !..
L'acteur, tout interdit,
Dans la tempête,
Perdant la tête,
Parle sans savoir ce qu'il dit,
Perdant enfin la patience,
La patience,
Sur le siffleur
Moi ; je m'élance...
Chacun garde un morne silence,
Qu'interrompent les hurlemens,
Les juremens,
Les sifflemens,
Trépignemens ;
Dans ces débats,
On crie : à bas !
Et n'écoutant que l'ardeur
Qui dans ce moment me transporte,
Je pousse mon homme à la porte,
Et des autans j'appaise la fureur !
De même qu'après l'orage
On voit venir le beau temps,
On ne donne à votre ouvrage
Que des applaudissemens !..
Ce n'est plus qu'un seul suffrage ;
Ce n'est plus qu'un seul cri,
Bravo !.. L'auteur ? C'est Grétry !

Mad. RENARD, *à part.*

L'imbécille ! à sa place j'aurais sifflé...

LE BARON.

Enfin, la journée s'est terminée comme je l'espérais !..

encore un triomphe, mon cher Grétry ! voilà le plus beau bouquet que je puisse recevoir. Signor Rossignolli, ce que vous venez de faire vaut encore mieux que votre chef-d'œuvre; je m'en souviendrai.

ROSSIGNOLLI.

Ah ! M. le baron.

LE BARON.

Je veux que tout le monde soit heureux aujourd'hui.

GRÉTRY, *avec une intention très-marquée.*

Que tout le monde soit heureux... M. le baron ?...

LE BARON.

Sans doute, ceux du moins qui méritent de l'être, car je vous devine... Mais, il est inutile de revenir sur ce sujet; ma résolution est inébranlable.

ERNESTINE, *à part.*

Grands dieux !

Mad. RENARD, *à Rossignolli.*

Voici, je crois, le moment de préparer nos bouquets.

ROSSIGNOLLI, *à Mad. Renard.*

Sur-tout si nous voulons être les premiers. (*Ils sortent.*)

SCÈNE XVIII.

LE BARON, GRÉTRY, ERNESTINE, SAINT-EDME.

SAINT-EDME.

Eh quoi ! mon oncle, voudriez-vous me priver à jamais de votre tendresse.

ERNESTINE.

De grâce, Monsieur, permettez-moi de joindre mes prières à celles de votre neveu.

LE BARON.

N'intercédez pas en sa faveur, Madame, je serais fâché d'avoir à vous résister...

LE BARON.

Les malheureux ! qu'ils me font souffrir !... Je n'avais que lui de parent pour charmer mes vieux jours.

GRÉTRY.

Et vous les repoussez !...

SCÈNE XIX.

TOUS LES ACTEURS.

CHŒUR.

AIR : *Où peut-on être mieux.*

« Où peut-on être mieux
» Qu'au sein de sa famille?
» Tout est content, tout est joyeux,
» Vivons, aimons comme nos bons aïeux. »

LE BARON.

Je suis vaincu, venez et mon fils et ma fille...

TOUS.

O moment heureux !
Vivez pour nous, vivez pour eux,
Ce sont là tous leurs vœux.

LE BARON.

Mon cher Grétry, c'est votre ouvrage;
O mon fils ! ma fille...

GRÉTRY.

Jamais (*bis.*)
Un dénouement ne me plut davantage,
C'est pour moi le plus beau succès !...

CHŒUR.

Où peut-on être mieux, etc.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE D'HACQUART.

ERNESTINE.

Sa famille est respectable aussi, et si la fortune ne l'a pas favorisée, son père lui a laissé du moins un nom sans tache, et c'est un héritage qui doit être de quelque prix à vos yeux.

LE BARON.

Qu'entends-je!... Quoi! vous seriez?...

ERNESTINE.

Votre nièce, qui vient elle-même implorer son pardon.

(*Elle va pour se jeter à ses genoux, le Baron se retire et se jette dans un fauteuil*).

LE BARON.

Ah! Grétry, vous me trompiez!... Abuser ainsi de ma confiance!...

GRÉTRY, *avec dignité.*

Votre amitié même m'en faisait une loi, Monsieur, et j'ai cru ne pouvoir mieux y répondre qu'en vous forçant d'embrasser vos enfans.

LE BARON.

Non... non... jamais... retirez-vous...

ERNESTINE.

Vous l'exigez, Monsieur?

SAINT-EDME.

Viens, viens, Ernestine... Adieu, mon oncle...

(*Ils vont pour sortir.*)

GRÉTRY, *les arrêtant.*

Arrêtez!...

(*Pendant que le Baron est absorbé dans son fauteuil, Grétry ouvre les croisées du fond du théâtre pour laisser voir les chœurs qui sont prêts à chanter; Saint-Edme et sa femme se placent de chaque côté du Baron.*)

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DE SIRVAL, oncle d'Alfred.	M. GUILLEMIN.
ALFRED, son neveu, chef d'escadron.	M. FÉDÉ.
[Ce rôle doit être joué en habit du jour : seulement le ruban de la croix à la boutonnière, indiquera l'état du personnage.]	
SAINT-LEON, son ami, capitaine de hussards.	M. ARMAND.
[Même costume.]	
ELISE DE BLAINVILLE, jeune veuve.	Mlle. CLARA.
CELINE, orpheline.	Mlle P. GEOFFROY.

La Scène se passe à trente lieues de Paris, dans la maison de campagne de M. De Sirval.

Tous les débitans d'exemplaires non revêtus de la signature de l'Editeur seront poursuivis comme contrefacteurs.

Vû au Ministère de l'Intérieur, conformément à la décision de Son Excellence, en date de ce jour.

Paris, le 25 Avril 1824.

Par ordre de Son Excellence,
Le chef-adjoint, COUPART.

IMPRIMERIE DE HOCQUET, RUE DU FAUBOURG MONTMARTRE, N° 4.

ALFRED

VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente un Salon, ouvert de chaque côté, et par le milieu. Les croisées du fond laissent appercevoir un jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE SIRVAL, ALFRED, *un fusil à la main.*

M. DE SIRVAL.

A la fin, je te trouve... Parbleu! c'est fort heureux! et d'où viens-tu donc si matin, monsieur le mauvais sujet?

ALFRED.

Vous le voyez, mon oncle, je reviens de la chasse.

M. DE SIRVAL.

De la chasse... tout seul... à quel propos?

ALFRED.

D'après la conversation que nous avons eue ensemble, hier soir, au sujet du mariage que vous avez projeté entre ma cousine et moi, je suis sorti de bonne heure pour réfléchir...

M. DE SIRVAL.

Le matin, les idées sont plus saines.

ALFRED.

Oui, et j'avais pris mon fusil par motif de distraction... Mais la perspective de mon hymen que j'avais devant les yeux, m'a fait manquer six pièces de gibier qui étaient au bout de mon fusil... D'honneur, si j'étais fataliste, cela m'effrayerait.

M. DE SIRVAL, *riant.*

Prends garde à toi...

ALFRED.

Heureusement que j'ai pris ma revanche sur quelques-autres, avec une adresse qui m'a tout-à-fait rassuré... Tenez : trois perdreaux et un lièvre... Ce gaillard-là a été tué de loin, je vous en réponds.

Air : *Vaudeville de partie carrée.*

Pour avoir le coup-d'œil si juste
Il faut être jeune vraiment ;
A quatre-vingts pas je l'ajuste,
Et crac, il tombe au même instant !

M. DE SIRVAL.

Quatre-vingts pas ?

ALFRED.

Et même davantage.
Ah ! c'est un coup superbe assurément !
Et ce n'est pas, mon cher oncle, à votre âge
Qu'on peut en faire autant.

M. DE SIRVAL.

Toujours le même caractère... Et voilà tout ce que tu as trouvé à la chasse ?

ALFRED.

Non pas... oh ! j'y ai trouvé ma femme aussi.

M. DE SIRVAL.

Ta femme !

ALFRED.

Sans doute ; tout le bien que vous m'avez dit de Céline a décidé mon choix, et je l'épouse.

M. DE SIRVAL.

Je savais bien que tu y viendrais !

ALFRED, *à part.*

Et pourquoi d'ailleurs songer davantage à Mme de Blainville ? n'est-elle pas mariée ? (*Haut.*) Cependant, j'ai une arrière pensée.

M. DE SIRVAL.

Une arrière pensée.

ALFRED.

Ecoutez donc ; Céline est jeune, belle, aimable... c'est un ange de douceur... elle a du goût... elle m'aimera... tout le fait présumer... mais il ne faut jurer de rien... Si, oubliant ses sermens, Céline allait plus tard...

M. DE SIRVAL.

Allons, tu es un fou, et cette pensée ne fait pas honneur à un militaire.

ALFRED.

Pourquoi donc, s'il vous plaît ?

M. DE SIRVAL.

Air : *Vaud. du Piége.*

Comment un soupçon si léger,
Mon cher, a-t-il donc pu t'atteindre ?
Jamais il ne fut de danger
Qu'un brave guerrier puisse craindre.

ALFRED.

Comme vous je ne pense pas ;
On peut, quand on a du courage,
Braver les hasards des combats
Et craindre ceux du mariage.

M. DE SIRVAL.

Ce mariage-là fera ton bonheur, j'en suis certain. Céline n'a que seize ans. C'est ta cousine, la fille de mon frère, un brave marin, qui vint mourir dans mes bras des suites de nombreuses blessures reçues en défendant glorieusement le pavillon Français. J'ai promis de veiller sur cet aimable enfant, et je ne puis te donner, mon cher Alfred, une plus grande preuve de mon amitié qu'en te chargeant d'acquitter ma parole. Vous serez mes seuls héritiers ; et j'aime mieux confondre ainsi mes cinquante mille livres de rente, que de les diviser par un double hymen...

ALFRED.

C'est penser noblement... mais ce n'est pas l'intérêt...

M. DE SIRVAL.

Je sais que tu ne tiens pas à l'argent, et que tu le dépenses même avec une facilité...

ALFRED.

Oh ! oui... avec une grande facilité...

M. DE SIRVAL.

Je n'ai jamais le courage de me fâcher contre toi... c'est faiblesse peut-être... soit ! je ne m'en défends pas; mais, quand je me souviens que tu es le fils d'une sœur adorée, et qui me fut trop tôt ravie, je ne puis me corriger de ce défaut.

ALFRED.

Vous êtes trop sévère, mon oncle ? c'est parbleu bien une qualité !

M. DE SIRVAL.

Votre neveu, me disait-on, est un mauvais sujet...

ALFRED.

Un mauvais sujet !

M. DE SIRVAL, *vivement.*

Soit ! ai-je répondu, mais je les aime, moi... Je déteste ces Catons de vingt ans, qui, sous le masque trompeur d'une régularité dont ils secouent le joug en secret, cachent la plus coupable hypocrisie.

ALFRED.

Bien !

M. DE SIRVAL, *de même.*

Alfred est rempli d'honneur...

ALFRED.

Très-bien !

M. DE SIRVAL.

Son âme est franche ; et je suis certain qu'il ne sera jamais ingrat envers un oncle qui le chérit si tendrement.

ALFRED.

On ne peut mieux... vous m'avez bien jugé.

M. DE SIRVAL.

Pour le guérir de cette fougue de jeunesse, ai-je ajouté, je vais le marier... Ce que j'ai dit, je le fais ; ce soir, nous signerons, et demain, la noce !

ALFRED.

Demain ?... (*à part.*) Ah ! Mme de Blainville, Mme de Blainville... (*haut.*) J'accepte, mon oncle, faites dresser le contrat.

M. DE SIRVAL.

Voilà parler ! je le disais bien qu'en te prenant par la douceur, je ferais de toi tout ce que je voudrais !.. Ah ! j'oubliais... tu ne sais pas ? la noce sera d'autant plus charmante que Mme de Blainville...

ALFRED, *vivement.*

Mme de Blainville ! Elise !... elle viendrait ?

M. DE SIRVAL.

Mieux que cela, elle est arrivée ce matin.

ALFRED.

Ce matin?... (*à part.*) et moi qui étais à la chasse!

M. DE SIRVAL.

Saint-Léon, son parent, le capitaine de hussards, l'a accompagnée.

ALFRED.

Saint-Léon... mon meilleur ami...

M. DE SIRVAL.

Elle venait voir Céline... je lui ai appris ton mariage... cela a paru lui faire plaisir... A propos, elle est veuve depuis un an.

ALFRED.

Quoi! Blainville!..,

M. DE SIRVAL.

Oh! mon Dieu! oui... mais je vais trouver le notaire...

ALFRED, *l'arrêtant.*

Mon oncle, un instant...

M. DE SIRVAL.

Je n'ai pas le temps...

ALFRED.

Ecoutez-moi donc...

M. DE SIRVAL.

Demain... demain... je suis sûr que tu me béniras!...

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

ALFRED, *seul.*

C'est que voilà un incident qui change tous mes projets!... Si j'avais pu penser que cette Elise que j'ai tant aimée, que j'aime encore.. Diable d'oncle, qui ne me dit cela qu'après... D'un côté, Mme de Blainville; de l'autre, la parole que je viens de donner... Un oncle respectable... Oui, c'est l'oncle qui me gêne le plus... mais aussi il a tort!... Si je trouvais quelqu'expédient. (*avec feu.*) Elise! elle est veuve! elle me pardonnerait sans doute tous mes torts... et, ce soir même, je serais marié! oui; c'est décidé!... Mais comment faire... il faut que Céline ait un mari... elle comptait là-dessus.

SCÈNE III.

SAINT-LEON, ALFRED.

ALFRED.

Saint-Léon! eh bonjour, mon ami; mon oncle vient de m'annoncer ton arrivée et celle de madame de Blainville.

SAINT-LÉON.

Oui, nous arrivons fort à propos pour ton mariage avec la charmante Céline.

ALFRED.

La charmante, ah! quelle idée! oui, mon ami, elle est charmante, c'est un dieu qui t'a conduit ici... c'est cela même... j'ai besoin de toi, tu es jeune, aimable, fortuné, revêtu d'un grade honorable... tu plairas.

SAINT-LÉON.

Mais que veux-tu dire?

ALFRED.

Je te dis que tu plairas; d'ailleurs je l'ai mis dans ma tête, et il faut que cela soit. Dis-moi, es-tu amoureux?

SAINT-LEON.

Pourquoi cette question?

ALFRED.

Es-tu amoureux?

SAINT-LEON, *à part.*

Est-ce qu'il saurait?

ALFRED.

Parle franchement, d'abord je t'en avertis, es-tu amoureux?

SAINT-LEON.

Non.

ALFRED.

Vrai?.. c'est que tu me connais? Je vais m'expliquer avec franchise, et tu sais que je veux qu'on agisse de même avec moi? car celui qui me tromperait... mais tu es mon ami, je ne te soupçonne pas. Puisque tu n'es pas amoureux, tu vas le devenir...

SAINT-LEON.

Moi? (*à part.*) Allons, il n'est pas du tout changé.

ALFRED.

De plus, je te marie.

SAINT-LEON.

Avec qui?

ALFRED.

Avec ma cousine...

SAINT-LEON, *vivement.*

Céline... que signifie cette plaisanterie?

ALFRED.

Parbleu! ce n'en est pas une.

SAINT-LEON.

Mais tu signes ce soir.

ALFRED.

Hé bien, tu signeras à ma place; apprends ce que jusqu'à présent j'avais caché à toi, à tout le monde, et juge de ma situation.

SAINT-LEON, *étonné.*

Je t'écoute.

ALFRED.

C'est un vrai roman, auquel d'honneur il ne manque que le mariage obligé.

SAINT-LEON, *à part.*

Que va-t-il me dire?

ALFRED.

J'étais fort jeune quand le hasard offrit à mes yeux ta jeune cousine, Elise de Mirbel; elle avait à peine quatorze ans, et déjà tout ce qu'il fallait pour me plaire, au point que je la crus faite exprès pour moi.. j'en devins amoureux, mais amoureux fou!.. Je voulus l'épouser.

SAINT-LEON.

La conséquence est toute naturelle.

ALFRED.

Malheureusement, j'avais déjà la réputation d'être un mauvais sujet.

SAINT-LEON.

Il paraît que tu as commencé de bonne heure.

ALFRED.

On me refuse, et l'on autorise les assiduités de M. de Blainville; à cette nouvelle, ma tête s'exalte, je ne me connais plus, et je ne trouve d'autre moyen d'évincer mon rival que de l'appeler en duel.

SAINT-LEON.

Bien trouvé.

ALFRED.

Je le blessai dangéreusement; ce fut alors que je sentis toute ma faute, et pour la faire oublier à celle que j'aimais, je quittai le Poitou, mon pays natal, et je me fis soldat dans le premier régiment que je rencontrai.

SAINT-LEON.

Je m'en souviens, c'est de là que date notre amitié.

ALFRED.

Aujourd'hui je reviens après dix ans de service, chef d'escadron, officier de la légion d'honneur, couvert de quelque gloire... Mon oncle, des bontés duquel j'attends toute ma fortune, veut me marier avec une jeune cousine fort aimable, fort belle, douée de toutes les qualités; en un mot, tu vois en moi un homme désespéré..

SAINT-LÉON.

Désespéré!

ATFRED.

Certainement!.. si j'ai consenti ce matin à épouser cette jeune personne, puis-je le faire à présent quand Elise est ici, quand je sais qu'elle est veuve et libre de disposer de sa main.

SAINT-LÉON.

Alors...

ALFRED.

Alors... je reprends Elise et te donne Céline.

SAINT-LEON.

C'est toi seul qui arranges tout cela?

ALFRED.

Il faudra bien que mon oncle y consente.

SAINT-LEON.

Ainsi pour t'obliger, il faut que je joue le rôle d'un amant impromptu. (*à part*) quel heureux hasard!

ALFRED.

Verrais-tu quelques difficultés à faire ce que je te demande? Ne connais-tu point Céline? sa figure....

SAINT-LEON, *vivement.*

Est angélique!

ALFRED.

Peste, comme tu t'enflammes. Allons, tu n'auras pas de

peine à l'aimer... et puis, mon cher, cette terre lui reviendra. Une vallée charmante!... des paysannes... le sang y est superbe... toi qui es chasseur.

Air : *Vaud. de l'Avare.*

C'est un vrai pays de Cocagne,
Nul ne peut valoir celui-là ;
Dans les bois et dans la campagne,
Lièvre par ci, lapin par là...
Vrai ! c'est à qui vous surprendra !
Femmes, gibier de toute race,
Faisans, perdrix, jeunes beautés,
Il en part de tous les côtés...
Ah ! quel beau pays pour la chasse !

Il y a aussi quelques bécasses, mais elles sont rares.... Ah ça! c'est entendu... tu consens, tu acceptes, tu épouses et tu signes.

SAINT-LEON, *riant.*

Oui, je fais tout cela.

ALFRED.

Ah! mon cher ami, que je t'embrasse! quelle reconnaissance je t'aurai! Je vais changer d'habits pour me présenter à Elise, puis je verrai mon oncle, Céline... Il faut que mon projet réussisse... l'idée de mon mariage avec madame de Blainville me met dans une joie.. dans une joie... si je n'en perds pas la tête, je serai bien heureux.

(*Il sort en courant.*)

SCÈNE IV.

SAINT-LEON, Mme DE BLAINVILLE, CELINE.

Elles arrivent pendant la phrase suivante.

SAINT-LEON.

J'étais loin de m'attendre à ce qui m'arrive .. venir me proposer... il ne pouvait mieux s'adresser.

Mme DE BLAINVILLE.

Eh bien, avez-vous vu Alfred ?

SAINT-LÉON.

Oui.

CÉLINE.

Ah! j'ai bien peur d'être la femme de cet étourdi... votre cousine dit qu'elle ne peut trouver aucun moyen d'empêcher ce mariage.

SAINT-LÉON.

Mais il est inutile de trouver un moyen.

CÉLINE.

Et vous aussi vous voulez que je me marie avec ce mauvais sujet?

SAINT-LÉON.

Il n'y a rien à craindre.

CÉLINE.

Pouvez-vous plaisanter?

SAINT-LÉON.

Je parle sérieusement... il ne veut plus vous épouser.

CÉLINE.

Cela se peut-il?

SAINT-LEON.

Il veut que je sois votre mari!

Mme DE BLAINVILLE.

De plus fort en plus fort!

SAINT-LEON.

Vous m'en voyez encore tout étonné.

Air *du Petit courrier.*

Sans savoir par où commencer,
J'allais parler de vous, Céline;
Près de celle qu'on lui destine
Il m'offre de le remplacer.
—Je te la donne; que t'en semble?
Moi, je dis oui sans hésiter:
Une femme qui vous ressemble...

CÉLINE, *naïvement.*

Cela doit toujours s'accepter.

Mme DE BLAINVILLE.

C'est un joli cadeau qu'il vous fait.

SAINT-LEON.

Et c'est pour vous qu'il la refuse.

Mme DE BLAINVILLE.

Comment pour moi?

SAINT-LEON.

Oui c'est vous qu'il prend pour femme.

Mme DE BLAINVILLE.

Et avec qui a-t-il arrangé tout cela ?

SAINT-LEON.

Avec lui-même... ce qui ne l'empêche pas de regarder votre mariage comme une chose faite.

Mme DE BLAINVILLE.

Il a osé ?

SAINT-LÉON.

Ah ! mon Dieu ! oui... voilà ses paroles.

Air : *Ma sœur et moi dans un naufrage*, (de l'Ile des Noirs).

Lorsque j'ai quelque chose en tête,
Cela, mon cher, vaut une loi :
C'est, dit-il, une chose faite,
A toi Céline, Elise à moi.

Mad. DE BLAINVILLE.

Il me croit déjà sa conquête ;
Soit ! mais je ne puis l'épouser...

CÉLINE, *vivement*.

Puis que c'est une chose faite,
Il n'est plus temps de refuser.

Mme DE BLAINVILLE.

Vous avez des projets d'une extravagance...

CÉLINE.

Ma bonne amie !

Mme DE BLAINVILLE.

Croyez-vous que je ne connaisse pas le caractère léger d'Alfred ? je sais ce que c'est qu'un mari... Je ne me remarierai point.

CÉLINE.

Que dis-tu donc là ?... rappelle-toi ce que tu m'écrivais...

Mme DE BLAINVILLE.

Ou si je contracte de nouveaux liens...

SAINT-LÉON

A la bonne heure ! voilà déjà un amendement.

Mme DE BLAINVILLE.

Je veux que mon époux me convienne, qu'il soit sage, tranquille...

SAINT-LÉON.

Alfred n'a plus vingt ans.

CÉLINE.

C'est qu'il est bien plus posé qu'autre fois !

SAINT-LÉON.

Comment ! s'il est plus posé ? je m'en suis bien aperçu tout à l'heure !...

CÉLINE.

N'as-tu pas promis, ma chère Elise, de faire tout ce que tu pourrais pour mon bonheur et celui de Saint-Léon.

Mme DE BLAINVILLE.

Sans doute, mais Alfred est si léger, si étourdi...

SAINT-LÉON.

S'il a quelques défauts, n'a-t-il pas beaucoup de qualités ?

Mme DE BLAINVILLE.

Oh ! beaucoup... beaucoup...

SAINT-LÉON.

N'est-il pas brave ?

Mme DE BLAINVILLE, *vivement.*

Rempli d'honneur !

SAINT-LÉON.

Délicat !

Mme DE BLAINVILLE, *vivement.*

Tendre, passionné..

SAINT-LÉON.

Franc ?

Mme DE BLAINVILLE, *vivement.*

Franc, loyal, généreux... ayant une ame élevée, ne pouvant voir le malheur sans y compatir, et non moins prompt à faire une bonne action qu'à la cacher, enfin...

SAINT-LÉON.

A merveille ! allez toujours... je m'aperçois que vous trouvez ses qualités beaucoup mieux que moi.

Mme DE BLAINVILLE.

C'est que je suis indulgente.

CÉLINE, *à part.*

Elle appelle cela être indulgente ! (*Haut.*) Tu vois bien que tu ne peux pas résister.

Mme DE BLAINVILLE.

Mais, ma chère Céline, me sacrifier.

CELINE.

Si cela est nécessaire.

SAINT-LÉON.

Alfred va venir... ma cousine, faites quelque chose pour nous.

Mme DE BLAINVILLE.

Je voudrais...

CELINE.

Laisse-toi aimer... charme-le bien... nous nous en rapportons à toi.

Mme DE BLAINVILLE.

S'il y avait un autre moyen...

CÉLINE.

Je n'en vois pas.

SAINT-LEON.

Air : *Mon cœur à l'espoir s'abandonne.*

Je sors, mais rempli d'espérance,
Je me confie à votre cœur ;
Songez que mon impatience
Du temps accuse la lenteur.

CÉLINE.

Traite-le bien, je t'en supplie.

SAINT-LÉON.

De vous dépend notre avenir.

CÉLINE.

Si ce n'est pas pour toi, ma bonne amie,
Epouse-le pour nous faire plaisir.

CÉLINE.

Ensemble.

Tu vois que notre impatience
Du temps accuse la lenteur ;
Réalise notre espérance,
En assurant notre bonheur.

MAD. DE BLAINVILLE.

Je sens que votre impatience
Du temps accuse la lenteur ;
Mais je ne puis, en conscience,
Vous promettre encor le bonheur.

SAINT-LÉON.

Je sors, mais rempli d'espérance, etc.

St.-Léon et Céline sortent.

SCÈNE V.

Mme DE BLAINVILLE, seule.

Vouloir que j'épouse Alfred... quelle idée... l'épouser! oh! non! l'état de veuve est si doux!

Air : *Vaud. d'Elle et Lui.*

Jeune, on veut dans le mariage
Trouver le suprême bonheur,
Et sans réfléchir on s'engage ;
Mais d'un espoir aussi flatteur,
Le temps bientôt détruit l'erreur.
Sur une promesse éphémère
Vous rêvez un doux avenir ;
Le bonheur n'est qu'une chimère,
Il fuit quand on croit le saisir.

Cependant, si plus raisonnable, Alfred était changé....

ALFRED, *paraissant à la porte de côté.*

C'est elle!...

SCÈNE VI.

Mme DE BLAINVILLE, ALFRED, *accourant comme un fou.*

ALFRED.

Ah! madame, après une si longue absence, que je suis aise de vous retrouver!... on dit que vous êtes veuve... que c'est heureux! que c'est heureux!...

Mme DE BLAINVILLE.

Monsieur!...

ALFRED.

Oui, madame, je soutiens que c'est fort heureux pour vous et pour moi, parce que...

Mme DE BLAINVILLE.

Il faut avouer, monsieur, que vous avez une singulière manière de vous exprimer, et vous donneriez une idée peu avantageuse de votre caractère à ceux qui ne le connaîtraient pas.

ALFRED.

Pourquoi donc? quand je dis que c'est heureux... certes, c'est très-malheureux pour lui... c'était un brave homme... je suis très-faché de ce qui lui est arrivé!... mais je suis fort content que vous soyez veuve...

Mme DE BLAINVILLE.

Mais encore une fois, monsieur...

ALFRED.

Ah! madame, si vous ne me comprenez pas, il y a mauvaise volonté de votre part!

Mme DE BLAINVILLE.

Que voulez-vous dire... voyons...

ALFRED.

Pouvez-vous me le demander... il y a si long-temps que je vous aime!... poussé par la guerre dans des climats lointains, l'absence n'a rien pu sur mon cœur... l'idée de vous savoir liée au sort d'un autre m'engageait seule à céder aux desirs de mon oncle, à me marier avec Céline... mais je vous retrouve veuve, maîtresse de votre main, telle à mes yeux que je vous ai quittée... je vous aime plus que jamais, et il faut absolument que vous m'épousiez... voilà ce que je veux vous dire.

Mme DE BLAINVILLE.

Hé bien, c'est très-clair...

ALFRED.

N'est-il pas vrai?

Mme DE BLAINVILLE, *émue.*

Ainsi, depuis si long-temps, avec votre caractère vous me soutiendrez que votre amour...

ALFRED.

Oui, madame.

Air *de Préville et Taconnet.*

Point de soupçon, devant vous j'en appelle;
Cet amour-là fut le premier;
Et vainement auprès d'une autre belle
J'aurais voulu chercher à l'oublier. (*bis*)
Lorsque l'amour, qui d'abord nous enflamme,
Et qui chez nous trouve un facile accès,
Est inspiré par d'aussi doux attraits,
Comme l'honneur il se grave en notre âme, } *bis.*
Et comme lui ne nous quitte jamais! }

Mme DE BLAINVILLE.

Quoi! dans les pays que vous avez parcourus, vous n'avez point trouvé de femmes.

ALFRED.

Non, madame; jugez-vous mieux, de grâce.

Air : *Vaud. de Psyché.*

Pour remplacer en mon cœur votre image,
Je l'avouerai, j'ai fait ce que j'ai pu ;
J'ai rencontré beautés au doux langage,
Dont l'air naïf annonçait la vertu ;
Partout, lassé de mes étourderies,
Je me suis mis à chercher, à rêver...
J'ai vu bien des femmes jolies, } *bis.*
Je n'ai pas pu vous retrouver. }

Mme DE BLAINVILLE, *à part.*

Comme il a l'air de bonne foi ! (*Haut.*) Il est vraiment curieux de vous entendre parler ainsi au moment où vous allez signer le contrat qui vous unit à mon amie.

ALFRED.

Du tout, du tout, je ne signe pas ! Est-ce que Saint-Léon ne vous a pas dit ?... Un mot de vous, et je vous épouse.

Mme DE BLAINVILLE.

Songez que je ne puis rien décider, que votre oncle seul...

ALFRED.

Mon oncle ?... j'en fais mon affaire.

Mme DE BLAINVILLE, *à part.*

Il a réponse à tout.

ALFRED.

Vous hésitez ?...

Mme DE BLAINVILLE.

Monsieur... voyez votre oncle. (*Elle va pour sortir, Alfred la ramène par la main.*)

ALFRED.

Air : *Je regardais Madelinette.*

Moment de bonheur et de gloire !
Enfin je triomphe de vous !
Mad. DE BLAINVILLE.
Comment, Monsieur, vous pourriez croire ?
ALFRED.
De mes jours voilà le plus doux !
Puisque vous dites qu'à ma flamme
Votre cœur répond, tout est vu.
Mad. DE BLAINVILLE, *vivement.*
Je ne l'ai pas dit.
ALFRED.
Non, Madame ;
Mais moi je l'ai bien entendu.

ALFRED.

Ensemble.
Moment de bonheur et de gloire !
Enfin je triomphe de vous ;
Jamais la plus belle victoire
Ne m'offrit un prix aussi doux.

MAD. DE BLAINVILLE.

A notre hymen il ose croire,
Et pour lui c'est un prix bien doux ;
Pour ne pas doubler sa victoire,
Il en est temps, éloignons-nous.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

ALFRED, M. DE SIRVAL.

ALFRED.

C'est à mon oncle à présent qu'il me faut avoir affaire.

M. DE SIRVAL.

Ah ! mon ami, Céline est à toi quand tu voudras... Le contrat est dressé, la dot, les avantages sont stipulés.

ALFRED.

Hé bien ! ce n'est plus ça.

M. DE SIRVAL.

Hein !

ALFRED.

Vous ne m'entendez plus, mon cher oncle, ce n'est plus ça.

M. DE SIRVAL.

Quest-ce que tu dis ?

ALFRED, *à part.*

J'en étais sûr ; il ne veut pas entendre. (*Haut.*) Je dis qu'il s'est passé bien des choses depuis que vous m'avez quitté ; d'abord, je n'épouse pas Cécile.

M. DE SIRVAL.

Plaît-il ?

ALFRED.

Je n'épouse pas Céline, qu'y a-t-il de si étonnant ?

M. DE SIRVAL.

Pensez-vous à ce que vous dites, Monsieur, et avez-vous bien réfléchi ?

ALFRED.

Je vous en réponds, par exemple; si je n'avais pas réfléchi, vous parlerais-je comme ça !

M. DE SIRVAL.

Ce n'est pas possible.

ALFRED.

Si fait.

M. DE SIRVAL, *vivement et avec force.*

Non, monsieur.

ALFRED, *le priant.*

Mon oncle...

M. DE SIRVAL, *de même.*

Certes! je vous aime beaucoup! mais ce que je n'aime pas, c'est qu'on veuille agir contre mon gré... (*avec sentiment*) quoi! un brave marin en expirant pour l'état m'aura laissé le soin de veiller sur sa fille! pour la rapprocher encore de moi, je veux lui donner celui que je regarde comme mon fils... et vous oseriez... non monsieur, non, vous dis-je, ce n'est pas possible!

Air : *Il me faudrait quitter, etc.*

Cet hymen, sur votre promesse,
Vous me l'avez fait annoncer;
Sans manquer de délicatesse,
Vous ne pouvez y renoncer.
Quand il s'agit d'une faute légère,
Jamais je n'use de rigueur,
Et je vous cède de bon cœur :
Mais j'ai toujours du caractère,
Quand il faut tenir à l'honneur.

ALFRED.

Mais si vous vouliez m'entendre...

M. DE SIRVAL, *vivement.*

Tout ce que tu me dirais serait inutile!... voyons quelles sont tes raisons?

ALFRED, *cherchant.*

Mes raisons... mes raisons... je n'en manque pas de raisons... (*vivement*) d'abord elle est trop gauche, trop timide, trop jeune pour moi...

M. DE SIRVAL

C'est-à-dire que tu te plains de ce que la mariée est trop belle... il te faut une femme qui sache tout.

ALFRED, *vivement.*

Précisément... on ne peut pas disputer des goûts.

M. DE SIRVAL.

En vérité, je ne conçois pas la jeunesse d'aujourd'hui... de mon temps...

ALFRED.

A vous entendre, mon oncle, les Français d'aujourd'hui diffèrent de ceux d'autrefois?

M. DE SIRVAL.

Incontestablement... est-ce que je te ressemble, moi?

ALFRED.

Cette fois mon oncle, vous avez tort.

M. DE SIRVAL.

Lisez l'histoire,... voyez si vous êtes ce que nous étions...

ALFRED.

Air *des Comédiens.*

J'ai du respect pour notre ancienne histoire ;
Et son éclat est par moi révéré ;
Rien n'est plus beau ! mais notre jeune gloire,
Je le soutiens, n'a pas dégénéré.
Chefs ou soldats, généreux, intrépides,
Pour leur pays, pleins d'une noble ardeur,
Dans les combats les vieux Français pour guides,
Prenaient toujours et le prince et l'honneur !
Quand on menace aussi notre province,
Sous les drapeaux, ardens à nous ranger,
Pour secourir la patrie et le prince,
Nous volons tous, sans penser au danger.
Si des guerriers, dont la gloire est certaine,
Ont illustré jadis nos étendards,
De notre temps, plus d'un grand capitaine
A rappelé les Fabert, les Villars.
Si l'on demande : où sont donc les Athlètes,
Dont Melpomène a droit de s'applaudir,
Je montrerai tous nos jeunes poètes,
Et je dirai qu'on les laisse grandir.
Sots et méchans, lorsque je vous rencontre,
Je ne saurais m'empêcher de frémir !..
Pour vous frapper, nul auteur ne se montre,
Molière seul ne peut plus revenir.
Si la peinture au temple de mémoire,
A su placer et Lebrun et Mignard,
Le temps aussi consacrera la gloire

Des Girodet, des Vernet, des Gérard.
De la beauté, vantrez-vous les charmes?
Comme autrefois l'aimant avec respect,
Pour la venger nous saisirions nos armes,
Et notre cœur s'agite à son aspect.
Oui, justement, l'amour nous recommande,
Nous savons plaire encore à la beauté...
Si l'on en doute, Eh ! bien ! qu'on le demande
Dans les pays où nous avons été.
En souvenirs notre patrie abonde,
Rien ne saurait égaler sa splendeur;
D'un pôle à l'autre, oui, jusqu'au bout du monde,
Ses nobles fils ont porté sa grandeur.
Vif et léger, esclave de la mode,
Du doux plaisir reconnaissant les lois,
Et de l'honneur suivant toujours le code,
Voilà quel fut le Français d'autrefois.
Du tendre amour suivant aussi l'empire,
De son pays noble et vaillant appui,
Prêt à combattre et non moins prêt à rire,
Voilà quel est le Français d'aujourd'hui.

M DE SIRVAL, *à part.*

Il est charmant! ce mauvais sujet là a une manière de me prendre... je sens que malgré moi je cède. *à.* (*haut*) enfin pourquoi...

ALFRED.

Tenez, franchement, mon oncle, je ne veux pas épouser Céline, parce que j'ai retrouvé Elise... plus aimable que jamais.

M. DE SIRVAL.

Madame de Blainville?

ALFRED.

C'est cela!

M. DE SIRVAL, *à part.*

Je ne m'étonne plus.

ALFRED.

Et si vous vouliez, mon bon oncle, il n'y aurait qu'un changement à faire... tout serait pour le mieux.

M. DE SIRVAL.

Tout serait pour le mieux...

ALFRED.

Oui, je ne vous demande qu'un changement... Saint-Léon épouserait Céline, moi Elise... par ce moyen Céline aurait un mari et moi j'aurais une femme...

M. DE SIRVAL.

Mais Céline?...

ALFRED.

Elle consentira...

M. DE SIRVAL.

Saint-Léon.

ALFRED, *vivement.*

Il en est fou!... (*à part*) je n'en sais rien, mais c'est égal.

M. DE SIRVAL.

Madame de Blainville?

ALFRED.

Elle m'adore.

M. DE SIRVAL.

Mais sais-tu ce que tu refuses dans Céline? si tu connaissais comme moi son caractère angélique, sa douceur, son ame aimante, tu réfléchirais peut-être avant de rompre tes engagemens.

ALFRED.

N'importe! je romps... je ne puis être heureux qu'avec madame de Blainville... vous m'aimez mon bon oncle, et vous ne voulez que mon bonheur.

M. DE SIRVAL.

Que tu connais bien mon faible pour toi, allons... (*A part.*) au fait il m'a donné des raisons. (*Haut.*) Je vais trouver Céline... je sonderai ses intentions et si elle n'a pas de répugnance pour monsieur de Saint-Léon... mais songe bien qu'une fois...

ALFRED, *vivement.*

Vous verrez si j'ai bien fixé mon choix.

M. DE SIRVAL.

Air : *Tu vas changer de costume et d'emploi.*

Je vais plaider pour toi.

ALFRED.

Je vous attends.
Oui, mettez-moi promptement en ménage,
Je vous ferai bien des remercîmens.

M. DE SIRVAL.

Ne va pas changer de langage.

ALFRED.

A mes sermens vous pouvez vous fier:
Disposez donc Céline, je vous prie;
Et si je puis enfin me marier,
Ce sera ma dernière folie.

ALFRED.

Ensemble.

Allez plaider pour moi, je vous attends;
Oui, mettez-moi promptement en ménage,
Je vous ferai bien des remercîmens:
Je ne puis changer de langage.

M. DE SIRVAL.

Je vais plaider pour toi, tiens tes sermens:
Oui, je te mets dès ce soir en ménage.
Tu me promets bien des remercîmens;
Ne va pas changer de langage.

(*M. De Sirval sort.*)

SCÈNE VIII.

ALFRED, CELINE, *elle regarde sortir son oncle, et se tient un peu éloignée.*

ALFRED.

Allons, allons, tout va bien et mon oncle aussi... je vais être l'homme du monde le plus heureux.

CELINE, *à part.*

Il vient sans doute de parler à mon oncle... s'il pouvait avoir obtenu le changement! (*Haut.*) mon cousin.

ALFRED, *l'apercevant.*

Céline... (*A part.*) diable! je vois qu'il faut que je lui annonce moi-même... préparons-la à cette nouvelle. Un homme comme moi, ne se perd pas sans regrets.

CELINE.

Mon oncle était avec vous!

ALFRED.

Il me quitte pour vous chercher.

CELINE.

Savez-vous pour quel motif?

ALFRED.

Oh! pour une bagatelle! (*A part.*) il ne faut pas que je m'estime trop haut! (*à Céline.*) Il veut je crois, vous entretenir de l'hymen qu'il a projetté entre vous et moi.

CELINE, *vivement.*

Est-ce qu'il aurait changé d'avis? ne me cachez rien.

ALFRED.

Il desirerait s'assurer si cet hymen vous offrait beaucoup de charmes.

CELINE, *à part.*

Il est déjà convenu de tout avec mon oncle. (*Haut.*) Ah! mon cousin, quelle délicatesse!

ALFRED, *à part.*

Elle tient à moi, c'est clair! (*Haut.*) je ne mérite pas qu'on ait beaucoup d'amour pour moi .. j'ai tant de défauts.

CÉLINE, *vivement.*

Vous ne vous rendez pas justice.

ALFRED.

Air: *Vaud. du Premier prix.*

Je n'ai pas un bon caractère.

CÉLINE.

Il est très-bon, pardonnez-moi.

ALFRED.

Je suis vif.

CÉLINE.

Vous êtes sincère!

ALFRED, *à part.*

Rien ne peut lui causer d'effroi.

(*haut.*) J'ai mauvais goût...

CÉLINE, *vivement.*

Erreur extrême,

Vous avez le goût excellent.

ALFRED, *poussé à bout.*

Enfin, ce n'est pas vous que j'aime.

CÉLINE.

Mon cousin, vous êtes charmant!

ALFRED, *étonné.*

Vous dites?... je ne vous comprends pas.

CÉLINE.

Ne voulez-vous pas épouser madame de Blainville?

ALFRED.

Sans doute.

CÉLINE, *vivement.*

Moi alors, j'épouse monsieur de Saint-Léon. Cela nous arrange tous les deux.

ALFRED.

Ah! cela vous arrange! je crois que je comprends maintenant (*A part.*) et moi qui prenais tant de peine... qui craignais... son amour lui est venu vite. (*Sérieusement à Alfred.*

lui-même.) Mais j'y pense... (*Haut.*) est-ce que Saint-Léon était connu de vous ?

CÉLINE, *vivement.*

Je le crois bien... nous nous connaissons beaucoup.

ALFRED.

Beaucoup ?

CÉLINE, *de même.*

Nous nous sommes vus souvent chez Mme de Blainville, à Paris.

ALFRED, *contenant son dépit.*

Fort bien ! (*A part.*) Saint-Léon me trompait, moi qui lui montrais tant de franchise. (*Haut.*) Ainsi, Saint-Léon vous aime ?

CÉLINE, *vivement.*

A la folie !... vous savez comme il est tranquille ? Eh bien ! quand il a su que M. de Sirval voulait me marier, il était aussi pétulant que vous ; il ne parlait déjà que d'épées, de pistolets... il voulait se battre.

ALFRED, *à part.*

Se battre !.. contre son ami, au lieu de lui tout avouer.

CÉLINE.

Jugez si nous avons été contens quand vous-même vous lui avez offert... Je vous assure que nous avons bien prié madame de Blainville de ne pas vous refuser, et c'est à notre sollicitation...

ALFRED.

Vraiment ? (*A part.*) J'étais joué !

CÉLINE.

Mais grâce à vous, puisque notre oncle change d'avis, nous voilà tous heureux ! Élise vous convient bien mieux que moi, elle est veuve... vous êtes un mauvais sujet.

ALFRED.

Un mauvais sujet ?

CÉLINE.

Oui, ce n'est pas une injure !... on dit que les femmes les préfèrent aux autres ?

ALFRED.

Et qui vous a dit que j'étais un mauvais sujet ?

CÉLINE.

Élise, vous voyez bien que vous lui convenez à tous égards ! elle me l'a écrit même...

ALFRED.

Élise !

CÉLINE, *lui remettant une lettre.*

Tenez ; lisez, plutôt.

ALFRED.

Voyons donc, (*Lisant.*) « Ma chère Céline, je connais » celui que votre oncle vous destine.

CÉLINE.

Passez, passez, mauvais sujet est au bas de la page.

ALFRED, *plus vite.*

» Je ne vous donnerai point de conseils. Je me bornerai » à vous dire quel est son caractère... c'est bien le plus » franc étourdi...

CÉLINE.

C'est là que ça commence.

ALFRED, *continuant.*

» La tête la plus légère que l'on puisse rencontrer... » enfin c'est ce qu'on appelle un mauvais sujet! » (*Il s'arrête.*) Un mauvais sujet!

CÉLINE.

Vous voyez que je ne mentais pas...

ALFRED.

Je ne sais pas en vérité où ils ont tous pris cette idée-là?

CÉLINE, *à part.*

Je crois que cela le fâche. (*à Alfred.*) Puisque ce n'est pas une injure... mais lisez encore, je vous prie...

ALFRED, *avec dépit.*

Je m'en garderai bien, un mauvais sujet... (*à part.*) on ne peut pas aimer un homme dont on fait un pareil portrait! On ne voulait donc que rompre mon hymen avec Céline, et me refuser après... Ah! madame de Blainville, je me vengerai de vous et de Saint-Léon!

CÉLINE.

Vous en avez assez vu, mon cousin, rendez-moi la lettre.

ALFRED.

Non, je la garde... la tête la plus légère... c'est me calomnier... et... oui, ma résolution est prise.

CÉLINE, *avec inquiétude.*

Que dites-vous?

ALFRED.

Ce que je dis, Céline?.. que je vous aime, que je vous adore.

CÉLINE.

Vous m'effrayez... est-ce sérieusement?

ADFRED.

Air *du Pot de fleurs.*

Oui, Céline, je vous épouse !

CÉLINE.

Mon cousin, que dites-vous là ?

ALFRED.

D'être à vous mon âme est jalouse.

CÉLINE.

Ne parlez pas comme cela.

ALFRED.

Avez-vous peur de mon langage,
Quand je brûle pour vos appas ?

CÉLINE.

Oh ! lorsque vous ne brûliez pas,
Vous me plaisiez bien davantage !

Tout-à-l'heure, vous ne parliez que d'Elise ?

ALFRED.

De madame de Blainville ?... elle vous a peut-être dit que je l'aimais ?

CÉLINE.

Oui, mon cousin.

ALFRED.

Rassurez-vous, Céline, elle s'est méprise... elle est, j'en conviens, aimable, jolie, mais légère, étourdie, folle, coquette, avide d'hommages, et prenant souvent pour un sentiment profond, un simple mot de politesse et de galanterie... (*à part.*) Ce portrait-là vaut bien le sien. (*haut.*) nous serions fort mal ensemble... pour faire un bon ménage, il ne faut unir que deux caractères opposés... voilà pourquoi je vous épouse.

CÉLINE.

Vous ne raisonnez pas bien...

ALFRED.

J'ai compté sur vous pour me donner de la sagesse.

CÉLINE.

Air : *de l'Angélus.*

Non, non, je ne pourrai jamais
Vous mettre la sagesse en tête !
Regardez-moi, je me connais,
Pour cela je ne suis pas faite.
Il faut avoir grave maintien,
Il faut être d'un certain âge ;
J'en suis bien sûre, je n'ai rien
De ce qu'il faut pour rendre sage.

ALFRED.

Je veux toujours essayer. (*Tirant sa montre.*) Mais voyez, déjà trois heures, et à cinq nous signons...

CÉLINE.

Quoi ! mon cousin, vous voudriez réellement.

ALFRED.

N'en doutez pas, Céline...

CÉLINE, *vivement.*

Je ne vous aurais jamais cru si entêté. (*A part.*) Allons tout conter à Elise !.. (*Haut.*) Que va dire madame de Blainville ? il n'y a qu'elle qui m'inquiète... parce que moi, si je ne puis pas faire autrement, il faudra bien que je sois votre femme... Mais elle, qui comptait sur vous !... ce sera moi... Adieu, mon cousin ! C'est très-mal à vous !

(*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

ALFRED, *seul.*

Elle n'est pas contente ? tant mieux, je l'épouserai exprès pour la faire enrager ! elle me fera peut-être enrager aussi ; hé bien ! nous nous ferons enrager tous les deux ! Il y a des gens qui semblent ne s'être mariés que pour cela ! c'est toujours une occupation... Ah ! madame de Blainville, je suis un mauvais sujet... et Saint-Léon, il abuse à ce point de ma confiance... c'est affreux !... on se joue de moi, on me force à sortir de mon caractère... Je n'ai rien à me reprocher. Commençons par avertir mon oncle de ma nouvelle résolution, avant qu'il ait vu Céline.

(*Il se retourne et voit M. de Sirval.*)

SCÈNE X.

ALFRED, M. DE SIRVAL.

M. DE SIRVAL.

Air : *Votre pavillon m'enchante.*

Quel bonheur tu vas apprendre !
On m'a cédé sans effort.
Pour signer je viens te prendre,
Mon ami tout est d'accord.
Ah ! quel plaisir je sens !
De toi j'ai le droit d'attendre
Bien des remercimens.

ALFRED, *à part.*

Il les attendra long-temps.

M. DE SIRVAL.

D'abord malgré sa tendresse
Ton Elise a balancé,
Mais enfin j'ai sa promesse.

ALFRED.

Vous vous êtes bien pressé.

M. DE SIRVAL.

Comptant sur tes sermens
Elle attend, dans son ivresse
Le Phénix des amans

ALFRED, *à part.*

Elle l'attendra long-temps.

M. DE SIRVAL.

Oui, mon ami, Mme de Blainville a répondu à ma confiance par un aveu plein de franchise; elle m'a parlé des amours de Saint-Léon et de Céline.

ALFRED.

Ah! elle vous a parlé!...

M. DE SIRVIL.

Ces chers enfans m'avaient fait à tort un secret de leurs sentimens... si je l'avais su, je n'aurais jamais pensé à te faire épouser Céline... Qu'est-ce que je veux, moi? que tu sois heureux aussi bien que ta cousine... elle aime Saint-Léon? je la lui donne... le notaire est là.

ALFRED.

Ah! il est là!

M. DE SIRVAL.

Il dresse les deux contrats...

ALFRED.

Eh bien, je suis prêt à signer celui qui m'unit à Céline.

M. DE SIRVAL.

Tu veux dire à Mme de Blainville.

ALFRED.

Non, non, à Céline.

M. DE SIRVAL, *stupéfait.*

Quoi! tout-à-l'heure, ici, quand je te la proposais, ne m'as-tu pas toi-même?...

ALFRED.

J'ai réfléchi... vous aviez raison, mon oncle, et c'est moi qui avais tort... oh! d'abord je suis trop franc pour ne pas en convenir.

M. DE SIRVAL.

Ah ça! quels diables de contes me fais-tu là?... n'est-ce pas Mme de Blainville.

ALFRED.

Je vous dis que j'avais tort, ainsi... oui, mon oncle, j'étais un sot de ne pas m'apercevoir de tout le mérite de Céline... aller préférer une veuve, une femme qui sait ce que c'est que le monde, à une jeune personne simple, innocente, et, comme vous le disiez vous-même, douée *d'un*

Mme de Blainville? avant de faire ce qu'elle desire, tâchons qu'il s'explique... (*haut.*) tu dis donc...

ALFRED.

Oui, tout est fini... j'épouse Céline...

SAINT-LEON.

Et moi?

ALFRED?

Toi? eh bien! épouse Mme de Blainville, qu'est-ce que cela te fait?... puisque tu m'as dit que tu n'étais pas amoureux de ma cousine?

SAINT-LÉON.

Sans doute. (*à part.*) Je suis pris. (*haut.*) Mais, qui a pu te suggérer cette nouvelle idée?

ALFRED.

La réflexion...

SAINT-LÉON.

Tu réfléchis... toi?

ALFRED.

Cela t'étonne, et moi aussi... mais enfin, cela est arrivé.

SAINT-LÉON.

Ces choses là sont faites pour moi; ainsi dans un instant tu as changé?

ALFRED.

S'il en était ainsi, j'aurais été entraîné par l'exemple.

Air : *Restez, restez, troupe jolie.*

Changer est la règle commune
Et chaque jour le prouve assez.
On change comme la fortune;
On quitte ceux qu'elle a laissés.
Pour moi pourtant, je le confesse,
Le changement n'a pas d'appas..
Je n'ai changé que de maîtresse...
Cela mon cher, ne compte pas.

SAINT-LÉON, *à part.*

Il me ferait rire malgré moi.

ALFRED.

Et puis, ce mariage m'assure une fortune considérable... J'aurai une table excellente, et avec ce surcroît de mérite, je puis aller loin.

SAINT-LEON.

Air : *Vaud. de l'Etude.*

Alfred, tu plaisantes sans doute,

ALFRED.

Non, je parle, raison d'honneur.
Pour réussir, c'est bien la route;
Car notre siècle est très-mangeur.
Grands et petits, hommes d'affaires,
Gens de génie et gens d'esprit,
Commis, banquiers, surnuméraires,
N'ont jamais eu tant d'appétit.

Ainsi, il ne me reste plus qu'à te remercier de ta complaisance.

SAINT-LEON, *à part.*

Allons, il est déterminé, suivons les intentions d'Elise... (*haut.*) Alfred, je ne puis souffrir davantage ce ton ironique; et je cesse de plaisanter.

ALFRED, *vivement.*

Comme tu voudras. (*à part.*) Enfin, il se fâche.

SAINT-LEON.

Depuis long-temps Céline connaissait mon amour, et son cœur daignait y répondre...

ALFRED.

Tu te flattes...

SAINT-LEON.

Lorsqu'il fut question de vous unir à elle, j'accourus pour vous la disputer, mais vous êtes vous-même venu m'offrir sa main, et je ne vous parlai point de mon amour.

ALFRED.

Tant pis pour toi.

SAINT-LEON.

Aujourd'hui que, par je ne sais quel vertige, vous changez subitement d'avis, je viens vous déclarer mes prétentions et vous annoncer qu'il faut que les armes décident entre nous...

ALFRED, *vivement.*

J'allais te le proposer.

SAINT-LEON, *à part.*

On n'accepte pas avec plus de grâce! (*haut.*) Un autre

motif rend ma vengeance encore plus excusable; l'affront que vous faites à ma cousine...

ALFRED.

C'est bon! c'est bon!... Tu n'as sans doute rien de ce qui est nécessaire; moi, j'ai là haut des pistolets de Lepage, et des épées, tu m'en diras ton avis?

SAINT-LEON, *à part.*

Quelle tête!

ALFRED.

Un mariage... un duel... Ah? je m'étais bien dit que tous les événemens de cette journée seraient heureux!

Air : *Vaudeville des Scythes.*

Non, tu ne peux concevoir, je te jure,
Ce qu'aujourd'hui tu fais pour mon bonheur!
Je désirais séduire ma future;
Et ce duel va m'assurer son cœur.
J'aurais sans doute obtenu sa tendresse,
Mais franchement ici, je l'avouerai,
Cela manquait pour combler mon ivresse;
Un coup d'épée... et je suis adoré
Je viens te chercher dans l'instant. (*Il sort.*)

SCÈNE XII.

SAINT-LEON, Mme DE BLAINVILLE, CELINE.

Mme DE BLAINVILLE.

Hé bien?

SAINT-LEON.

J'ai rempli vos intentions; et il est allé chercher des épées.

Mme DE BLAINVILLE.

A merveille!

CELINE.

Mais s'ils allaient se battre!

Mme DE BLAINVILLE.

Ils ne se battront pas.

SAINT-LEON.

Il a pris ma proposition tout à fait au sérieux.

Mme DE BLAINVILLE.

C'est à moi d'arranger cette affaire.

SAINT-LEON.

Vous voulez être mon témoin?

Mme DE BLAINVILLE.

Je fais mieux... je prends votre place!

SAINT-LEON.

Quoi!...

Mme DE BLAINVILLE.

Retirez-vous... Céline emmène-le...

SAINT-LEON.

Mais encore faut-il que...

Mme DE BLAINVILLE.

Un mot de plus et non seulement vous ne vous battez pas avec Alfred, mais vous n'épousez pas Céline.

SAINT-LEON.

Je suis muet.

CELINE.

C'est bien heureux!

Air : *Lorsque j'ai reparaître.*

En vain pour la confondre
Il parlera bien haut,
Elle a tout ce qu'il faut,
Je crois, pour lui répondre,
Lui répondre!
Au rendez-vous
Laissons-la, retirons-nous,
Au rendez-vous
Elle risque bien moins que vous.

ENSEMBLE.

Mme DE BLAINVILLE.

Envain pour me confondre
Il parlera bien haut;
Car j'ai tout ce qu'il faut,
Je crois, pour lui répondre
Lui répondre!
Au rendez-vous
Je ne crains rien entre nous.
Au rendez-vous
Oui, je risque bien moins que vous!

SAINT-LÉON.

Envain pour la confondre
Il parlera bien haut,
Elle a tout ce qu'il faut

Je crois pour lui répondre
Lui répondre !
Au rendez-vous
Tout près je veillerai sur vous.
Au rendez-vous
Elle risque bien moins que vous.

CÉLINE.

Envain etc.

(*Céline et Saint-Léon sortent ensemble.*)

SCÈNE XIII.

Mme DE BLAINVILLE, ALFRED, *Il entre avec deux épées. Dans cette scène, madame de Blainville doit avoir beaucoup de sang froid et de douceur.*

ALFRED, *sans regarder, essayant les épées.*

J'ai choisi les meilleures que j'ai pu trouver... Coulon me les a données de confiance... et si vous voulez, monsieur, (*Il lui présente les épées en croix.*) ciel ! Elise.

Mme DE BLAINVILLE, *avec dignité et douceur.*

Oui, moi-même ; je viens vous rendre raison.

ALFRED.

Madame... c'est que... je ne croyais pas... si j'avais pensé...

Mme DE BLAINVILLE.

D'où naît cet étonnement, je remplace Saint-Léon.

ALFRED.

Vous, madame ?

Mme DE BLAINVILLE.

Air : *Vaud. de la Somnambule.*

Oui, par vous je fus offensée ;
Je viens en cette occasion,
De l'outrage qui m'a blessée,
Demander satisfaction.

ALFRED, *se remettant*

Un instant... sur votre présence,
J'étais loin de compter ici ;
Je dois changer mes moyens de défense,
Puisque j'ai changé d'ennemi.

(*Il pose les épees sur un fauteuil.*)

Mme DE BLAINVILLE.

Je ne vous demande pas d'être galant... je vous demande d'être franc : et d'abord, Alfred, dites-moi ce qui vous a si fort irrité contre Saint-Léon.

ALFRED.

Ce qui m'a si fort irrité ?

Mme DE BLAINVILLE, *avec douceur.*

Oui, dites...

ALFRED, *s'arrêtant, à part.*

Cette voix, ce regard, m'ont déja tout déconcerté... allons donc du courage ; (*Haut et gaîment.*) moi, j'étais de l'humeur la plus agréable ! c'est votre cousin qui a le caractère mal fait... il se fâche parce que j'aime Céline.

Mme DE BLAINVILLE, *doucement.*

Vous ne dites pas la vérité.

ALFRED, *vivement.*

Je vous réponds....

Mme DE BLAINVILLE, *de même.*

Cela ne se peut pas....

ALFRED, *vivement.*

Et pourquoi, s'il vous plaît ?

Mme DE BLAINVILLE, *de même.*

Parce que vous m'aimez toujours.

ALFRED, *plus vivement.*

Parce que je vous aime toujours... moi ?

Mme DE BLAINVILLE, *tranquillement.*

Oui, monsieur

ALFRED.

Celui-là est fort, par exemple... (*A part.*) Je voudrais pourtant bien la dissuader.

Air : *Non, non, non ma nièce, vous n'aimez pas.*

Soutenir que je vous préfère !
Ah ! je ne puis vous concevoir ?
Je vous assure le contraire ;
Je dois, j'espère, le savoir ?

Qui vous, croire encore me plaire !
Y songer me met en colère...
Madame, craignez ma fureur !

Mad. DE BLAINVILLE, *avec calme et gentillesse en le regardant.*

Non, vous ne me faites pas peur.

ALFRED.

Même air.

Parce que je vous ai chérie,
La regardant avec tendresse.
Que je vous vois avec plaisir,
Vous pensez encor je parie,
Que mon amour va revenir ;
Vous croyez séduire mon âme.

Elise prend l'air le plus doux possible.

Avec cet air plein de douceur,
Vivement. J'aime Céline, elle m'enflame...
Je vais l'épouser.

Mad. DE BLAINVILLE, *le retenant vivement.*

Ah ! monsieur...
Avec calme. Non, vous ne me faites pas peur !

ALFRED.

Mais, madame, à vous entendre.

Mme DE BLAINVILLE, *sans prendre garde à ce qu'il dit.*

Comment pourriez vous vous excuser ? répondez :

ALFRED, *à part, la regardant.*

Elle m'interroge comme un coupable. (*Haut, vivement.*) Hé bien ! puisque vous voulez une explication, voyons, récapitulons.

Mme DE BLAINVILLE.

Récapitulons :

ALFRED.

Ce matin j'avais consenti à épouser Céline... j'apprends que vous êtes veuve, que je vais vous voir .. je renonce à Céline, à sa fortune, au risque de m'attirer le courroux de mon oncle... Saint-Léon se présente à moi ; je lui propose de me remplacer... et lui, loin de répondre à ma franchisse....

Mme DE BLAINVILLE, *souriant.*

Je comprends à présent vos griefs contre Saint-Léon.

ALFRED, *vivement.*

Et vous, madame!

Mme DE BLAINVILLE.

Oui, parlons de moi.

ALFRED.

Le portrait que vous avez tracé de mon caractère à votre jeune amie, est-il fait pour me donner une haute idée de votre opinion sur mon compte... et si quelques erreurs de jeunesse, quelques étourderies m'ont valu une réputation que j'ai l'amour-propre de croire usurpée, était-ce une raison pour appeler sur moi l'indifférence ou le mépris d'une femme destinée à porter mon nom; et cette lettre que Céline m'a remise elle-même?... (*Il lui montre la lettre.*)

Mme DE BLAINVILLE, *avec le plus grand calme.*

Céline?... c'est donc là... et vous l'avez-vous lue toute entière?...

ALFRED.

Oui, madame...

Mme DE BLAINVILLE.

Et vous n'êtes pas satisfait? vous êtes difficile!

ALFRED.

Difficile!... ah! par exemple; les épithètes dont vous voulez bien m'y gratifier, tout ne me prouve-t-il pas que l'intérêt seul de deux amans vous guidait, et qu'aussi dissimulée que coquette, vous vouliez seulement les servir, et ne point vous engager!...

Mme DE BLAINVILLE, *après avoir fait un mouvement, reprenant le même calme.*

Et vous l'avez sans doute bien méditée cette lettre que vous me présentez comme un acte d'accusation.

ALFRED, *la dépliant.*

Ce qu'elle renferme est très-clair.

Mme DE BLAINVILLE.

Qu'y a-t-il donc dans cette lettre? voyons...

ALFRED.

Ce qu'il y a? tenez...

« C'est bien le plus franc étourdi, la tête la plus légère.. » vous voyez?

Mme DE BLAINVILLE.

Mais vous n'avez pas tourné la page...

ALFRED.

J'espère qu'il y en a assez comme ça!

Mme DE BLAINVILLE.

Tournez la page.

ALFRED, *lisant.*

» Enfin c'était ce qu'on appelle un mauvais sujet...

Mme DE BLAINVILLE.

Vous ne tournez pas la page, monsieur.

ALFRED, *retournant la page, et lisant.*

» Mais...» (*vivement.*) il y a un mais... (*lisant.*) « Je dois » convenir qu'au milieu de ces défauts qui tiennent à son » âge et à la fougue des passions, il est noble, sensible, » généreux, et que s'il m'avait été permis de choisir.... (*jetant la lettre.*) Ah! ma chère Elise!..

Il tombe à ses genoux.

SCÈNE XIV.

Les mêmes, SAINT-LEON, CELINE et ensuite M. DE SIRVAL.

CÉLINE.

Je savais bien que cela finirait par là!...

SAINT-LÉON.

Céline m'appartient.

ALFRED, *aux genoux de mad. de Blainville.*

Mes amis, priez-la pour moi.

Mme BLAINVILLE, *au public.*

Pour vous plaire ce vaudeville,
Fut composé sans contredit :
Quel qu'il soit il vous est facile,
Messieurs, d'y trouver de l'esprit.
En rien votre délicatesse,
De son succès ne souffrirait !
Ce n'est pas la première pièce,
Qu'on applaudirait sans succès.

FIN.

Sauvage, Thomas Marie François

LE FORGERON

DRAME EN TROIS ACTES MÊLÉ DE CHANT,

PAR MM. T. SAUVAGE ET A. CARRION-NISAS,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 22 JUIN 1824.

PRIX : 1 FR. 50 CENT.

PARIS,

AU MAGASIN DE PIECES DE THEATRE,

CHEZ DUVERNOIS, LIBRAIRE,

Cour des Fontaines, nº. 4, et Passage de Henri IV, nºs. 10, 12 et 14.

1824.

Mme BLAINVILLE, *au public*.

Pour vous plaire ce vaudeville,
Fut composé sans contredit :
Quel qu'il soit il vous est facile,
Messieurs, d'y trouver de l'esprit.
En rien votre délicatesse,
De son succès ne souffrirait !
Ce n'est pas la première pièce,
Qu'on applaudirait sans succès.

FIN.

Sauvage, Thomas Marie François

LE FORGERON

DRAME EN TROIS ACTES MÊLÉ DE CHANT,

PAR MM. T. SAUVAGE ET A. CARRION-NISAS,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 22 JUIN 1824.

PRIX : 1 FR. 50 CENT.

PARIS,

AU MAGASIN DE PIECES DE THEATRE,

CHEZ DUVERNOIS, LIBRAIRE,

Cour des Fontaines, nº. 4, et Passage de Henri IV, nºs. 10, 12 et 14.

1824.

MARIE.

Il craignait d'encourir la colère de son père, et je le sens, c'est le plus grand des malheurs.. Que faire maintenant? que devenir? Je veux me présenter dans quelque atelier, y demander de l'ouvrage; je sais travailler, monsieur, hélas! c'est le seul parti qui me reste!

Air: *Vaud. de: Nous irons à Paris.*

Puis-je revenir chez mon père?
Puis-je reparaître à ses yeux?
Braver sa terrible colère?..
Non, jamais; fuyons de ces lieux.
Ah! pour toujours évitons sa présence,
Pour son repos, pour son bonheur;
Il supportera mon absence...
Pourrait-il voir mon déshonneur! (*bis.*)

HANDEL.

Vous avez tort, il faut revoir votre père, vous n'êtes pas encore coupable, vous le deviendriez si vous le priviez de l'appui de ses vieux jours.

MARIE.

Son courroux n'est pas seul ce qui m'afflige. (*pleurant*), Ma fuite, son motif peut-être, sont déjà connus; l'estime du monde est à jamais perdue pour moi!

HANDEL, *après un instant de réflexion.*

Quel est le nom du greffier?

MARIE.

Muller.

HANDEL, *très-surpris.*

Muller! Muller... il est riche, m'avez-vous dit?

MARIE.

Hélas! oui, sa richesse fait sa fierté et mon malheur.

HANDEL.

Cet obstacle n'est peut-être pas insurmontable. Je verrai monsieur Muller, je verrai la famille Mindau.

MARIE.

Vous les connaissez?

HANDEL.

Je crois les avoir vus dans ma jeunesse.. oui, j'irai trouver Muller et j'espère...

MARIE.

Ah! je vous en prie, tâchez de ne pas l'irriter. Si vous

LE FORGERON,

DRAME.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une place publique; à droite de l'acteur, une auberge; à gauche, la forge de Schmidt; devant l'auberge, une table de pierre, un banc.

SCÈNE PREMIÈRE.

MULLER, WOLF.

MULLER.

Ainsi, madame Fritz, c'est convenu : le dîner sera chez moi, à quatre heures !.. Quand on n'a pas attendu, on est moins difficile, l'appétit est moins excité et la consommation moins grande. (*Apercevant Wolf.*) A toi, maintenant ; puisque te voilà, cela m'évitera la peine d'entrer chez ce forgeron. Va l'informer de ma part, que s'il ne me paie pas ce qu'il me doit dans le plus bref délai, je serai forcé de faire saisir ses meubles, sa maison et sa forge... c'est une dure extrémité pour moi ; mais il faudra m'y résigner.

WOLF.

Saisir la forge du pauvre Schmidt ! M. Muller, c'est le réduire à la misère, le priver de toute ressource !

MULLER.

Air : *Vaud. de Partie et Revanche.*

Je gémis de cette poursuite
Plus que tu ne crois, mon enfant.

WOLF, *à part.*

J'enrag' !.. l'usurier ! l'hypocrite !

MULLER.

Je plains Schmidt bien sincèrement ; (*bis.*)

Oui, vraiment son malheur m'afflige.

WOLF, *avec humeur.*

Je l'crois; car chacun attest'rait
Qu'à tous ceux que monsieur oblige
Il prend un très-fort intérêt. (*bis.*)

(*A part.*) Vingt-cinq pour cent!

MULLER.

C'est vrai!.. mais je dois me faire violence; je suis créancier, la dette est en bonne et due forme, et j'ai besoin de rentrer dans tous mes fonds.

WOLF.

Oui, vos fonds! vous les lui avez laissés tant que vous les avez crus en sûreté.

MULLER.

Sans doute.

WOLF.

Et maintenant que la faillite d'un de ses amis ruine l'établissement de Schmidt, vous les lui retirez.

MULLER.

Comme de raison.

WOLF.

Ma foi, M. Muller, permettez-moi de vous le dire, pour un homme riche comme vous, ce n'est pas bien.

MULLER.

Un homme riche! ils n'ont que ça à vous dire... Je le sais bien, que je suis riche... c'est précisément parce que je suis riche que j'ai plus besoin d'argent qu'un autre... Tu me regardes?.. eh! certainement; si j'étais pauvre, je marierais mon fils Frédérick sans bourse délier; il prendrait la première fille qui lui donnerait dans l'œil, et je le laisserais faire... Mais malheureusement, je suis riche, comme tu dis, et j'ai dû, en bon père, lui trouver un établissement sortable, le forcer, pour son bonheur, à épouser la fille de M. Mindau, premier conseiller de cette ville, qui nous honore infiniment en consentant à s'allier à nous... De là des dépenses, des frais extraordinaires, une dot à fournir... enfin, je me ruine; voilà ce que c'est que d'être riche... Tu vois bien que je ne peux pas faire autrement que de saisir le forgeron... D'ailleurs, qu'il travaille, il aura bientôt réparé ses pertes.

WOLF.

Il n'en a pas la force, accablé de chagrins comme il l'est.

MULLER.

Propos de paresseux !

Air : *Un homme pour faire un tableau.*

Le bien ne vient pas en dormant,
Quoiqu'en dise le vieil adage,
De l'homme actif et diligent
Les richesses sont le partage.
En subissant son châtiment,
La paresse a tort de se plaindre,
Car elle va si lentement
Que la misère doit l'atteindre. (*bis.*)

WOLF.

Tenez, M. le greffier, votre dûreté me fait tant de mal, que si M. le bourguemestre n'était pas absent de la ville... il est bon, lui !

MULLER.

Faible, plutôt : il écoute toutes vos doléances.

WOLF.

C'est votre supérieur, et je suis bien sûr qu'il ne souffrirait pas...

MULLER.

Ah ! tu me menaces... eh bien ! fais attention à ceci. (*Il tire sa montre.*) Si, dans une heure, je n'ai pas mon argent, saisie réelle, exécution du mobilier et vente à l'enchère. Adieu.

WOLF.

M. Muller, de grâce !

MULLER, *avec beaucoup de hauteur.*

Non, non, dans une heure.

WOLF.

Air : *Vaud. de Polichinelle sans le savoir.*

Allons, monsieur, un peu de patience,
Du pauvre Schmidt ne perdez pas l'état ;
Vous d'vez de la bonté, de l'indulgence,
Vous r'présentez ici not' magistrat !

MULLER.

Cessez, mon cher, ces plaintes indiscrettes,
Et de rigueur ne m'accusez pas, moi ;
La loi prescrit qu'on acquitte ses dettes,
Et je dois faire exécuter la loi.

Ensemble.
J'ai bien assez montré de patience ;
Je suis, d'ailleurs, contraint par mon état ;
Envers les lois, respect, obéissance,
C'est le premier devoir d'un magistrat.

WOLF.

Allons, monsieur, etc.

Muller sort.

SCÈNE II.

WOLF, *seul.*

Mais voyez quelle dureté ! n'dirait-on pas que c'est queuq' zun de ben hupé, ce monsieur le greffier ! Cependant, si l'on en croit les bruits, c'n'est que le fils d'un paysan, d'un meunier ; c'n'est pas qu'il y ait du mal à ça. Moi aussi, j'suis fils d'un paysan et j'n'en suis pas plus fier ; mais voilà comme ils sont tous, ces parvenus.

Air *de Marianne.*

Sur tous ces messieurs la richesse
Produit l' mêm' effet qu' sur nous l' vin,
Ça leur cause une espèc' d'ivresse
Qui leur ôt' la mémoir' soudain ;
Et bienfaiteurs,
Et protecteurs,
Bientôt n'ont plus de place dans leurs
Cœurs ;
Anciens amis,
Parens chéris,
Des parvenus
N' sont pas seul'ment r'connus ;
Heureux si dans c' changement extrême,
Qu'amène cette soif de l'or,
Quequ' jour on n' finit pas encor
Par s'oublier soi-même !

Allons dire à not' maître cette mauvaise nouvelle ... l'pauv' cher homme, il n'avait pas besoin de ce surcroît de chagrin.

Il entre chez Schmidt.

SCÈNE III.

HANDEL, Mme FRITZ, GARÇONS *portant des corbeilles.*

Mme FRITZ, *aux garçons.*

Air : *Vaud. de Nicaise.*

Point de retard, je vous en prie,
Allons, songez qu'on vous attend ;
Et que de notre hôtellerie
Monsieur le greffier soit content ;
Que tout
Soit à son goût :
D'être gastronome il se pique ;
Une telle pratique
Doit mettre en renom
La maison.

Ensemble.
Point de retard, etc.
LES GARÇONS.
En tout vous serez obéie,
Madam', nous partons à l'instant ;
Allez, de votre hôtellerie
Monsieur Muller sera content.

Les garçons sortent.

SCÈNE IV.

HANDEL, Mme FRITZ.

Mme FRITZ, *revenant à Handel.*

C'est que, voyez vous, M. le greffier donne aujourd'hui un repas magnifique, et c'est nous qui sommes chargés de le fournir.

HANDEL.

Et le greffier doit avoir la préférence sur un pauvre marchand dont le vaisseau a fait hier naufrage en entrant dans le port.

Mme FRITZ.

Je ne dis pas cela, Monsieur, je sais quels sont mes devoirs envers les voyageurs ; mais je dois mettre tous mes soins à bien exécuter les ordres de M. le greffier ; c'est un

repas de fiançailles qui bientôt sera suivi d'un repas de noces.

HANDEL.

Oui, c'est l'usage, la signature du contrat après un excellent dîner... deux familles qui se livrent mutuellement leurs enfans, boivent ensemble le vin du marché.

Mme FRITZ.

C'est un mariage qui fait du bruit ! le fils du greffier avec la fille de M. Mindau, premier conseiller de cette ville...

HANDEL.

Diable ! le greffier est donc noble, ou tout au moins d'une bien ancienne bourgeoisie ; car, autant qu'il m'en souvient, la famille Mindau est d'une fierté !..

Mme FRITZ.

Monsieur, monsieur, ces choses-là ne me regardent pas ; tout ce que je sais, c'est que M. le Greffier est fort riche et paie fort bien ses fournisseurs... Mais qu'y a-t-il pour votre service ? est-ce votre déjeûner que vous désirez ?.. Je vais moi-même vous servir une petite collation et du meilleur vin.

HANDEL.

Un pot de bierre et quelques fruits me suffiront.

Mme FRITZ.

Vous serez servi dans l'instant.

(*Madame Fritz rentre dans la maison, revient presque aussitôt et pose sur la table, la bierre et les fruits.*)

HANDEL, *à part.*

Cette femme m'indiquera peut-être ce que je cherche. (*Haut.*) Dites-moi, madame ; connaissez-vous, dans cette ville, un brave homme nommé Schmidt ?

Mme FRITZ.

Un brave homme du nom de Schmidt ? ce ne peut être que mon voisin le forgeron.

HANDEL.

Oui, il était forgeron lorsque je le connus.

Mme FRITZ.

Il a quitté son faubourg pour venir s'établir en face de cette auberge ; ses affaires ont d'abord prospéré, mais elles vont mal depuis quelques jours.

HANDEL.

Ce que vous m'annoncez là m'afflige.

Mme FRITZ.

Ajoutez à cela des chagrins domestiques... Tout le monde le plaint, car tout le monde l'aime : c'est le meilleur père de famille et le cœur le plus franc de tout Hambourg... le connaissez-vous beaucoup?

HANDEL.

Je ne l'ai vu qu'une fois, il y a trente ans.

Air : *J'en guette un petit de mon âge.*

Sans que mon âme en soit émue,
Je ne puis encore aujourd'hui
Me rappeller cette entrevue,
Où Schmidt m'accorda son appui ;
Ma main pressait sa main chérie,
Il me bénit en me quittant...
Je ne l'avais vu qu'un instant,
J'étais son ami pour la vie ! (*bis.*)

Mme FRITZ.

Voilà une singulière façon de faire connaissance!

HANDEL.

Encore ce verre de bierre!... que je boive à la santé de Schmidt avant d'aller le trouver.

Mme FRITZ.

Et moi, je retourne à mes affaires. (*Revenant.*) Ah! Monsieur...

Air : *du Vaud. de Nicaise.*

Sur ce que j' vous ai conté,
Avec Schmidt gardez l' silence :
Quand on le plaint, on l'offense,
Car rien n'égal' sa fierté. (*bis.*)

HANDEL, *à part.*

La pitié doit l'offenser,
Je conçois qu'il la rejette ;
Mais je viens payer ma dette :
Pourra-t-il me repousser?

Ensemble.

Sur tout ce qu'on m'a conté,
Je garderai le silence ;
Oui, je plains son indigence,
Et respecte sa fierté. (*bis.*)

Mad. FRITZ.

Sur ce que j' vous ai conté, etc.

Elle rentre dans l'auberge.

SCÈNE V.

HANDEL, MARIE.

MARIE, *au fond du théâtre.*

Comment oser reparaître devant mon père! Non, jamais! Malheureuse Marie!

(*Elle descend lentement la scène vers la maison de son père; Handel, qui se dirige aussi vers la maison de Schmidt, rencontre Marie, et s'arrête.*)

HANDEL.

Qu'avez-vous, mon enfant?

MARIE, *pleurant.*

Hélas! hélas!

HANDEL.

Vos traits sont altérés... vous pleurez.

MARIE.

Laissez-moi, Monsieur, laissez-moi.

HANDEL.

Air : *Vaud. de Michel et Christine.*

Pourquoi vouloir qu'on vous délaisse?
Daignez souffrir qu'un étranger
A votre douleur s'intéresse.
Parlez, qui peut vous affliger?
Oui, sur l'honneur, ici je vous le jure,
Je serai votre protecteur.

MARIE, *vivement.*

Ne parlez pas de sermens et d'honneur,
Vous me tromperiez, j'en suis sûre.

Ensemble.

Laissez-moi, *(bis)*
Monsieur, je vous en supplie,
Laissez-moi, *(bis)*
Doit-on s'intéresser à moi?

HANDEL.

Avec moi
Plus d'effroi,
Ma chère enfant, je vous en prie,
Dites-moi *(bis)*
D'où naît le trouble où je vous voi.

HANDEL.

Quand les âges sont égaux, le cœur peut nous donner le

change sur le sentiment qui nous rapproche, mais c'est au nom de l'humanité seule que je vous prie d'accepter mon appui... Peut-être la cause de votre affliction est légère?... Dans la jeunesse, le moindre souffle de l'adversité fait couler nos pleurs... j'ai connu plus que vous les peines de la vie... je saurai compâtir à vos chagrins.

MARIE.

O mon Dieu! comment vous dire...

HANDEL.

Pauvre enfant! je vais vous épargner un pénible récit et le résumer en un seul mot : ce mot c'est.... l'amour.

MARIE.

Oui, monsieur, l'amour a commencé; mais bien des événemens ont suivi.

HANDEL.

Auriez-vous à vous plaindre de celui que votre cœur s'était choisi?

MARIE.

Non, je n'ai pas à m'en plaindre, et cela serait, que je ne voudrais pas le croire; j'aime mieux me persuader que tous les torts appartiennent à sa famille. Fils du greffier de cette ville, il est beaucoup au-dessus de moi par la fortune; j'aurais dû y penser avant qu'il prît un tel empire sur mon cœur.

HANDEL.

C'est lui qui aurait dû y songer, s'il avait été généreux.

MARIE.

Oh! ne l'accusez pas; son âme est noble et belle; il croyait sans doute pouvoir résister à sa famille, lorsqu'il me fit quitter il y a trois jours la demeure paternelle pour me rendre à sa maison de campagne, un hymen secret devait nous unir, il était absent lorsque j'arrivai, deux jours s'écoulèrent dans l'attente et dans les larmes, je demandais en vain la cause de ce fatal retard : tout se taisait autour de moi, enfin, le hasard fit tomber entre mes mains une lettre qui lui était adressée par son père, et qui me révéla toute l'étendue de mon infortune : il se marie, monsieur, ses parens l'ont exigé.

HANDEL.

Comment, il a pu consentir!

MARIE.

Il craignait d'encourir la colère de son père, et je le sens, c'est le plus grand des malheurs.. Que faire maintenant? que devenir? Je veux me présenter dans quelque atelier, y demander de l'ouvrage; je sais travailler, monsieur, hélas! c'est le seul parti qui me reste!

Air : *Vaud. de : Nous irons à Paris.*

Puis-je revenir chez mon père?
Puis-je reparaître à ses yeux?
Braver sa terrible colère?..
Non, jamais; fuyons de ces lieux.
Ah! pour toujours évitons sa présence,
Pour son repos, pour son bonheur;
Il supportera mon absence...
Pourrait-il voir mon déshonneur! (*bis.*)

HANDEL.

Vous avez tort, il faut revoir votre père, vous n'êtes pas encore coupable, vous le deviendriez si vous le priviez de l'appui de ses vieux jours.

MARIE.

Son courroux n'est pas seul ce qui m'afflige. (*pleurant*), Ma fuite, son motif peut-être, sont déjà connus; l'estime du monde est à jamais perdue pour moi!

HANDEL, *après un instant de réflexion.*

Quel est le nom du greffier?

MARIE.

Muller.

HANDEL, *très-surpris.*

Muller! Muller... il est riche, m'avez-vous dit?

MARIE.

Hélas! oui, sa richesse fait sa fierté et mon malheur.

HANDEL.

Cet obstacle n'est peut-être pas insurmontable. Je verrai monsieur Muller, je verrai la famille Mindau.

MARIE.

Vous les connaissez?

HANDEL.

Je crois les avoir vus dans ma jeunesse.. oui, j'irai trouver Muller et j'espère...

MARIE.

Ah! je vous en prie, tâchez de ne pas l'irriter. Si vous

rendiez son fils malheureux à cause de moi, je ne me le pardonnerais jamais.

HANDEL.

Fiez-vous à ma prudence, (*il appelle.*) Madame l'hôtesse!

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, Mme FRITZ.

Mme FRITZ.

Qu'y-a t-il, monsieur?

HANDEL.

Prenez-soin de mademoiselle, conduisez-la dans votre appartement, et attendez que...

Mme FRITZ, *l'interrompant.*

Je ne me trompe pas! c'est mademoiselle Marie, fille du voisin Schmidt!

HANDEL.

La fille de Schmidt!

Mme FRITZ.

Oui monsieur, du brave homme dont nous parlions tout-a-l'heure (*à Marie.*) Vous êtes donc enfin de retour! par quelle aventure?

HANDEL.

Vous le saurez; ne dites à personne que mademoiselle est sous votre garde et amenez-la chez son père dès que je vous le ferai dire.

Mme FRITZ.

Il suffit, monsieur, (*à part.*) voilà un événement bien singulier, d'où cet étranger connaît-il Marie? (*haut.*) Venez, mademoiselle, vous paraissez abattue, souffrante, appuyez-vous sur moi.

Air : *Berce, berce, douce espérance.*

Mad. FRITZ.

Aux soins que votre sort réclame
Je veux veiller avec ardeur.

MARIE.

Tant de bonté touche mon âme,
Dois-je croire encore au bonheur?

MARIE.

Il craignait d'encourir la colère de son père, et je le sens, c'est le plus grand des malheurs.. Que faire maintenant? que devenir? Je veux me présenter dans quelque atelier, y demander de l'ouvrage; je sais travailler, monsieur, hélas! c'est le seul parti qui me reste!

Air : *Vaud. de : Nous irons à Paris.*

Puis-je revenir chez mon père?
Puis-je reparaître à ses yeux?
Braver sa terrible colère?..
Non, jamais; fuyons de ces lieux.
Ah! pour toujours évitons sa présence,
Pour son repos, pour son bonheur;
Il supportera mon absence...
Pourrait-il voir mon déshonneur! (*bis.*)

HANDEL.

Vous avez tort, il faut revoir votre père, vous n'êtes pas encore coupable, vous le deviendriez si vous le priviez de l'appui de ses vieux jours.

MARIE.

Son courroux n'est pas seul ce qui m'afflige. (*pleurant*), Ma fuite, son motif peut-être, sont déjà connus; l'estime du monde est à jamais perdue pour moi!

HANDEL, *après un instant de réflexion.*

Quel est le nom du greffier?

MARIE.

Muller.

HANDEL, *très-surpris.*

Muller! Muller... il est riche, m'avez-vous dit?

MARIE.

Hélas! oui, sa richesse fait sa fierté et mon malheur.

HANDEL.

Cet obstacle n'est peut-être pas insurmontable. Je verrai monsieur Muller, je verrai la famille Mindau.

MARIE.

Vous les connaissez?

HANDEL.

Je crois les avoir vus dans ma jeunesse.. oui, j'irai trouver Muller et j'espère...

MARIE.

Ah! je vous en prie, tâchez de ne pas l'irriter. Si vous

rendiez son fils malheureux à cause de moi, je ne me le pardonnerais jamais.

HANDEL.

Fiez-vous à ma prudence, (*il appelle.*) Madame l'hôtesse!

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, Mme FRITZ.

Mme FRITZ.

Qu'y-a t-il, monsieur?

HANDEL.

Prenez soin de mademoiselle, conduisez-la dans votre appartement, et attendez que...

Mme FRITZ, *l'interrompant.*

Je ne me trompe pas! c'est mademoiselle Marie, fille du voisin Schmidt!

HANDEL.

La fille de Schmidt!

Mme FRITZ.

Oui monsieur, du brave homme dont nous parlions tout-a-l'heure (*à Marie.*) Vous êtes donc enfin de retour! par quelle aventure?

HANDEL.

Vous le saurez; ne dites à personne que mademoiselle est sous votre garde et amenez-la chez son père dès que je vous le ferai dire.

Mme FRITZ.

Il suffit, monsieur, (*à part.*) voilà un événement bien singulier, d'où cet étranger connaît-il Marie? (*haut.*) Venez, mademoiselle, vous paraissez abattue, souffrante, appuyez-vous sur moi.

Air : *Berce, berce, douce espérance.*

Mad. FRITZ.

Aux soins que votre sort réclame
Je veux veiller avec ardeur.

MARIE.

Tant de bonté touche mon âme,
Dois-je croire encore au bonheur?

HANDEL.

Destin prospère, ah ! je te remercie !
Oui, chère enfant, je veillerai sur toi ;
(*à part*)
Je pourrai faire aujourd'hui pour Marie
Ce que, jadis, son père a fait pour moi.

Ensemble.

MAD. FRITZ et HANDEL.
Aux soins que votre sort réclame
Je veux veiller avec ardeur ;
A l'espérance ouvrez votre âme,
Pour vous renaître le bonheur.

MARIE.
Aux soins qu'ici mon sort réclame,
Il va veiller avec ardeur :
Tant de bonté touche mon âme...
Dois-je croire encore au bonheur ?

SCÈNE VII.

MULLER, UN HUISSIER, RECORS.

MULLER, *montrant la maison de Schmidt.*

C'est ici, messieurs, c'est ici monsieur l'huissier; l'heure est écoulée, je tiens ma promesse; il faut toujours remplir ses engagemens avec exactitude, envers ses débiteurs comme envers ses créanciers. Exécutez la sentence que vous portez.. Entrez, entrez.

Air : *Les revenants.*

Allez remplir,
Messieurs, votre ministère,
Allez saisir
La maison
Du forgeron.

LES RECORS.

Il faut remplir
Ici notre ministère,
Il faut saisir (*bis*)
La maison
Du forgeron.

Ils entrent.

SCÈNE VIII.

MULLER, *seul.*

Suite de l'air.

Ici j'attends,
Car, dans leur humeur grossière,
Ces artisans,
Peu forts sur le droit des gens,
Méconnaissant
Mon rang
Et mon caractère,
A mes dépens...
(*On entend des cris dans la maison.*)
Vivent les hommes prudens !

SCÈNE IX.

L'HUISSIER et les RECORS *sortent de la forge poursuivis par Wolf et les garçons. Muller se tient à l'écart. Les Recors reprennent leur chœur.*

LES GARÇONS.

Suite de l'air.

Sortez, sortez,
Redoutez
Notre colère,
Ou respectez (*bis*)
La maison
Du forgeron.

Les voies de fait vont commencer ; Schmidt paraît.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, SCHMIDT.

SCHMIDT.

Qu'est ceci? que signifient ces cris et cette querelle ? Pourquoi insultez-vous mes garçons ? qui êtes-vous, messieurs ?

L'HUISSIER.

Monsieur !...

SCHMIDT.

Morbleu! ce sont de braves gens! le premier qui s'avance..

WOLF.

C'est ça! not' maître!

MULLER, *s'avançant.*

Monsieur Schmidt...

SCHMIDT, *surpris.*

Monsieur Muller!

MULLER.

Je vous avais fait prévenir que si je ne recevais pas mon argent... j'enverrais mon huissier.

SCHMIDT.

Je suis votre débiteur, c'est vrai. Wolf, je suis mécontent de vous.

WOLF.

Comment, not' maître, vous voulez que nous restions les bras croisés lorsqu'on vient vous ruiner? Non, vraiment, et...

SCHMIDT.

Cessez, je vous l'ordonne. M. Muller est mon créancier; c'est ma faute et non la sienne; je ne puis le payer, tant pis pour moi... pourquoi n'userait-il pas des moyens de poursuite que les lois lui donnent? (*à l'huissier.*) Vous êtes porteur d'un ordre, sans doute? (*l'huissier montre son exploit.*) Cet exploit est en règle, il faut que je me soumette.

Air : *Pour obtenir celle qu'il aime.*

(*A Wolf et aux garçons.*)

La loi, dans cette circonstance,
A monsieur prête son appui,
Elle étend sa toute puissance
Sur nous aussi bien que sur lui.
Résignons-nous... lorsqu'elle m'est contraire,
A ses rigueurs prétendre me soustraire,
Ce serait perdre pour jamais
Le droit d'invoquer ses bienfaits! (*bis.*)

FINALE.

Fragment du Calife.

MULLER et LES GENS DE JUSTICE.

Ensemble.

Pour nous cet accueil est nouveau ;
Oui, vraiment, le trait est fort beau :
Voilà qui passe notre espoir...
Quelle surprise est la nôtre !

WOLF et LES GARÇONS DE FORGE.

I' d'vait nous les laisser plutôt !
Nous les traiterions comme il faut.
Oui, vraiment, ça fait mal à voir :
Ah ! quel dépit est le nôtre !

SCHMIDT.

Ce succès passe leur espoir.
(Aux gens de justice.)
Je ne fais que mon devoir ;
Messieurs, faites aussi le vôtre :
Entrez, faites votre devoir.

Ensemble.

(Aux garçons)
Allons, enfans, obéissons.
LES GARÇONS, *faisant le geste de rosser les recors.*
Ah ! j'enrage !.. Si nous l'osions !..
LES GENS DE JUSTICE.
Entrons, entrons, verbalisons.

Les recors passent d'un air triomphant devant les garçons de forge humiliés ; Schmidt les suit ; Muller sort par le fond du théâtre.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente l'arrière-boutique de Schmidt, plusieurs issues.

SCÈNE PREMIÈRE.

WOLF, SCHMIDT.

WOLF.

Mais aussi, not' maître, on n' sait comment s'y prendre aujourd'hui; vous traitez les huissiers avec politesse, et moi, votre premier garçon, avec une brusquerie... que diable! écoutez la raison.

SCHMIDT.

Non! la raison m'avait dit : Aime ton enfant, secours ton ami... l'ami s'en est allé d'un côté emportant mon argent; ma fille d'un autre, me privant du bonheur... l'un a tué mon commerce, ma fille a brisé... non... elle ne pourra jamais dire qu'elle ait brisé mon cœur; si je meurs de désespoir, elle ne saura pas que c'est à cause d'elle.

WOLF.

Mais au moins...

SCHMIDT.

Et la raison ne m'a-t-elle pas aussi conseillé de te prendre dans ma boutique quand tu te trouvas orphelin? Abandonné de tout le monde, tu périssais sans moi; je suis étonné que tu ne m'aies pas quitté aussi...

WOLF.

Maître, c'est la première dureté... Voilà vingt-deux ans que je suis chez vous, je puis dire que j'ai toujours eu soin de vos marchandises, de votre atelier.

SCHMIDT.

Les huissiers t'éviteront désormais cette peine, ils rangent tout là-bas...

WOLF.

Regardez-moi bien en face, monsieur Schmidt.

SCHMIDT.

Vas-tu être insolent parce que je suis ruiné?

WOLF.

Venons au fait, s'il vous plaît Vous passiez dans toute la ville, et à six lieues à la ronde, pour un homme aussi bon que modéré.

SCHMIDT, *l'interrompant.*

Modéré ou violent, je fus honnête; je commençai avec peu; j'accrus ce peu par le travail; je n'ai jamais mendié une pratique; je n'ai jamais fait payer le crédit que me demandait un malheureux; j'ai toujours été fidèle à mes engagemens. Si j'ai fait faillite, c'est par la faute d'un ami, non par la mienne; que chacun, en portant la main sur le cœur, en dise autant, lorsqu'il demande à un créancier de signer son bilan.

WOLF, *sanglottant.*

Air *de Céline.*

Je puis l' certifier à la ronde,
Moi qui t'nais vos livres d'puis l'instant
Où c' qu'abandonné d' tout le monde...

SCHMIDT.

Quoi! tu pens' encor?...

WOLF.

Oui, vraiment.
Pour me rapp'ler vos bienfaits, ma misère,
Epargnez-vous d'aussi cruels discours.

SCHMIDT.

Je t'ai dit ça dans la colère. (*bis.*)

WOLF.

D' sang-froid je me l' dis tous les jours. (*bis.*)

Je ne me vante pas, mais je crois avoir été fidèle. Il est un peu dur de dire à un pauvre orphelin, après l'avoir nourri de votre pain, que vous êtes étonné qu'il ne soit pas parti lorsque vous êtes malheureux.

SCHMIDT, *affecté.*

Wolf, je vous demande pardon.

WOLF, *lui prenant la main.*

N'ajoutez pas un mot, mon cher maître.

SCHMIDT.

Je....

WOLF.

Rien de plus, mon bon maître! je le sais, j'aurais dû ne rien dire; votre fille vous cause tant de chagrin!

SCHMIDT.

Oui, beaucoup.... plus que tout le reste. Cruelle enfant! et ne savoir ni où elle est, ni ce qui peut avoir causé sa fuite! Wolf, informe-toi... avec prudence... cherche dans toute la maison... le moindre indice peut nous mettre sur sa trace.

WOLF.

Oui, maître, j'interrogerai, je chercherai... mais, vous, du courage. Allons, soyez homme... venez faire face aux huissiers qui bouleversent la maison. C'est que quand ces gens-là passent quelque part, c'est comme le feu! ils ne laissent rien.

SCHMIDT.

Je ne puis, mon cher Wolf, je ne puis; je m'en rapporte à toi. Va.

SCÈNE II.

SCHMIDT, *seul.*

Absente depuis trois jours! après une telle faute, osera-t-elle se présenter devant moi? Non, c'en est fait, Marie, je ne te verrai plus!

Air: *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Elle partageait mes travaux,
Elle soutenait mon courage,
Et, par les grâces de son âge,
Elle savait charmer mes maux: *(bis.)*
Je veux l'oublier, la maudire,
A ses remords l'abandonner;
Le devoir peut me l'ordonner,
Mais c' cœur, que l'ingrate déchire,
Ne sait qu'aimer et pardonner

Le bourguemestre pourrait guider mes recherches, mais il est

absent et monsieur Muller aura-t-il pitié de mon infortune, lui qui me traite avec tant de rigueur! allons plutôt trouver son fils; ce jeune Frédérick paraissait s'intéresser à nous; chaque fois qu'il venait, il la regardait, admirait, comme tout le monde, sa grâce et sa candeur... Oui, j'irai le trouver, il connaissait Marie, il doit compâtir à ma peine.

SCÈNE III.

SCHMIDT, FRÉDERICK.

FRÉDÉRICK, *à part.*

Qu'est devenue Marie? est-elle chez son père! connaît-il notre amour? sachons ce qu'il faut craindre ou espérer.

SCHMIDT.

Vous ici, monsieur Frédérick! j'allais vous chercher.

FRÉDÉRICK.

Moi! monsieur Schmidt? (*à part*) Saurait-il?...

SCHMIDT.

Vous m'avez toujours paru bon, honnête.

FRÉDÉRICK.

Monsieur...

SCHMIDT.

Et ces qualités-là sont si rares à présent, que j'avais résolu de m'adresser à vous dans mon infortune.

FRÉDÉRICK.

Combien je suis heureux que vous m'ayez jugé digne de cette marque d'estime!

SCHMIDT.

Oui, c'en est une... croyez bien que je ne confierais pas à tout le monde ce fatal secret.

FRÉDÉRICK.

Je viens d'apprendre l'embarras où vous vous trouvez, et j'accours vous offrir mes services.

SCHMIDT.

Je les accepte.

FRÉDÉRICK.

La somme que vous devez est forte sans doute?

SCHMIDT, *avec indifférence.*

Oui.

FRÉDÉRICK.

Puisez dans ma bourse, et si elle ne vous suffit pas, j'ai des amis.

SCHMIDT, *froidement.*

Je vous remercie, monsieur Frédérick, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

FRÉDÉRICK.

Eh! quoi? la trahison de l'homme chez lequel vous aviez placé vos fonds, ne vous met-elle pas dans l'impossibilité de remplir vos engagemens envers mon père et vos autres créanciers?

SCHMIDT.

J'en conviens, mais à présent je n'ai plus de chagrin de ma banqueroute.

FRÉDÉRICK.

Que voulez-vous dire?

SCHMIDT, *sanglottant.*

Le vieux forgeron n'a plus besoin d'argent, puisqu'il n'a plus de fille! elle m'a abandonné, et depuis, tous les malheurs m'arrivent à la fois.

Air : *de Paris et le village de Romagnési.*

En me privant de mon plus cher appui,
Marie était loin de s'attendre
Au coup affreux qui m'accable aujourd'hui :
Plût au ciel qu'elle pût l'apprendre!
Oui, j'en suis sûr, avec ardeur
Elle rejoindrait son vieux père;
Après avoir embelli mon bonheur,
Elle adoucirait ma misère! (*bis.*)

FRÉDERICK.

Comment! Marie...

SCHMIDT.

Partie, depuis trois jours!

FREDERICK, *à part.*

Elle n'est pas ici... malheureuse, où est-elle?

SCHMIDT.

J'avais bien jugé votre cœur, vous partagez ma peine. J'allais vous prier de m'aider dans mes recherches. Fils du

premier magistrat de cette ville, il vous sera facile de vous procurer des renseignemens.

FREDÉRICK.

C'est à moi que vous vous adressez!

SCHMIDT.

Sans la dureté connue de votre père, j'aurais déjà été le trouver.

FRÉDÉRICK.

Ah! monsieur, si vous saviez..

SCHMIDT.

Refuseriez-vous de m'être utile?

FRÉDÉRICK.

Non, je cours à l'instant...

SCÈNE IV.

WOLF, SCHMIDT, FREDERICK.

WOLF, *accourant.*

La voici! la voici!

SCHMIDT.

Ma fille!

FREDÉRICK.

Marie!

WOLF.

Non, mais son adresse, ou à-peu-près. J'ait tant fureté, tant cherché dans tous les coins et recoins de sa chambre, que j'ai enfin trouvé ce chiffon de papier, qui n'est rien moins qu'une lettre de...

(*Il s'arrête étonné à la vue de Frédérick.*)

FREDÉRICK, *à part.*

Ma lettre!

WOLF, *à part.*

Tiens! monsieur Frédérick est ici!

SCHMIDT.

Donne.

WOLF.

Je sais pas trop si je dois devant monsieur....

SCHMIDT.

Il connaît mon infortune; il veut la soulager.

WOLF.

Ah! s'il le veut, il le peut mieux que personne, à coup sûr.

SCHMIDT.

Il me l'a promis, et cette lettre pourra diriger nos démarches. (*Il lit.*)

FRÉDERICK.

Que devenir!

SCHMIDT.

Qu'ai-je lu!! l'homme en qui je plaçais mon dernier espoir, est son ravisseur!

WOLF, *à part.*

Il ne le savait donc pas?..

SCHMIDT.

TRIO.

Air : *La voix de la patrie.* (de Wallace.)

La douleur, la colère
M'agitent tour à tour;
Ah! tout me désespère,
Tout m'accable en un jour!

Ensemble.

FREDERICK.
Sa douleur, sa colère,
Marie et mon amour,
Ah! tout me désespère,
Tout m'accable en un jour!

WOLF.
Hélas! ô pauvre père!
O malheureux amour!
Ah! tout le désespère,
Tout l'accable en un jour!

SCHMIDT.
Ce billet, qu'on vient de surprendre,
L'invite à sortir de chez moi;
La nuit, ton valet doit l'attendre
Et la conduire auprès de toi.

FREDERICK.
Ah! monsieur, je vous en conjure...

SCHMIDT.
Espérais-tu, vil séducteur,
De ton or payer mon injure?
Rends-moi, cruel, et Marie et l'honneur!

FREDERICK.
Un mot encore!
Mon cœur l'adore,
Ici j'implore
Votre pitié.

WOLF et SCHMIDT.
En vain encore *(bis)*

Ta voix l'implore,
Point de pitié !

Ensemble.

FREDERICK.
Dans ma souffrance,
Plus d'espérance,
Plus de pitié !

SCHMIDT et WOLF.
Fuis ma/sa présence,
Crains ma/sa vengeance,
Point de pitié !

SCHMIDT, *ramenant Frédérick sur le devant de la scène*
Conduis-moi vers ma fille.

FRÉDÉRICK.
J'ignore
Quel lieu nous cache ses pas.

SCHMIDT.
Tu veux me tromper encore!

FRÉDÉRICK.
Grâce ! ne m'accablez pas !

Ensemble.
Un mot encore, etc.
SCHMIDT, ET WOLF.
En vain encore, etc.

SCÈNE V.

SCHMIDT, WOLF.

WOLF.
Ah bien ! par exemple, c'est être un peu hardi, de se présenter... Ce n'est pas l'embarras, je ne l'aurais jamais cru capable d'une aussi vilaine action.

SCHMIDT.
Wolf, je veux sortir... donne-moi mon chapeau.

WOLF.
Où allez-vous donc, not' maître?

SCHMIDT.
Chez M. Muller, porter ma plainte.

WOLF.
Contre M. Frédéric?

SCHMIDT.
Contre le ravisseur de ma fille.

WOLF.

M. Muller est son père. Mon pauvre maître, je crains bien...

SCHMIDT.

Adieu, Wolf.

WOLF.

Eh! ne partez donc pas si vîte! voilà un étranger qui veut sans doute vous parler.

SCÈNE VI.

WOLF, HANDEL, SCHMIDT.

HANDEL, *á Wolf.*

M. Schmidt?

WOLF.

Le voilà.

SCHMIDT.

Que voulez-vous?

HANDEL.

Vous entretenir un instant d'affaires qui vous intéressent.

SCHMIDT.

Pardon, mais maintenant il m'est impossible...

HANDEL.

Restez.

WOLF.

Il est sans gêne, ce monsieur! Mais, monsieur, si mon maître...

HANDEL.

Vous, mon cher, veuillez passer chez Mme Fritz, dites-lui de se rendre ici.

WOLF, *étonné.*

Ah!

HANDEL, *lui prenant la main.*

Vous m'obligerez beaucoup, mon ami.

WOLF.

Avec plaisir, monsieur.

HANDEL.

Allez.

WOLF.

Oui, monsieur. (*A part.*) Il a l'air d'un brave homme!

Il sort.

SCÈNE VII.

HANDEL, SCHMIDT.

SCHMIDT.

Qui êtes-vous?

HANDEL.

Un ami.

SCHMIDT.

J'en suis fâché, je viens d'être ruiné pour un ami, je n'en veux plus... ni d'ingrate! Je ne me rappelle pas votre visage.

HANDEL.

N'avez-vous pas conservé le moindre souvenir?

SCHMIDT, *toujours fort trouble.*

Non, je vous jure. Si vous avez quelque chose à me dire, parlez vîte, j'ai des affaires là-bas... avec ma fille... avec les gens qui sont dans la boutique, veux-je dire; ils sont impatiens, et ma fille...

HANDEL.

Vous êtes agité. Les recors au travers desquels je viens de passer, m'ont appris votre malheur; mais ne désespérez pas encore. (*Il s'assied.*)

SCHMIDT.

Je suis au moment de faire banqueroute, mais je n'ai rien soustrait. On trouvera tout ce que je possède. Parlez.

(*Il s'assied aussi.*)

HANDEL.

Il y a trente ans que je quittai ce pays.

SCHMIDT.

C'est à-peu-près à cette époque que je m'établis.

HANDEL.

Un enfant de quinze ans se présenta devant vous, il vous dit qu'en entrant dans cette ville, il avait entendu vos voisins parler de la bonté de Schmidt le forgeron, pour tous les malheureux.

SCHMIDT.

Il me dit là un mensonge.

HANDEL.

Non, pas cette fois.

SCHMIDT.

Oui, oui, je me rappelle cet enfant.

HANDEL.

Il avait perdu ses parens, disait-il. Sans argent, sans pain, il voulait gagner le port le plus prochain, s'offrir à un capitaine qui le conduisît dans quelque colonie où le travail lui procurât de quoi vivre.

SCHMIDT.

Je m'en souviens.

HANDEL.

Vous vous souvenez aussi qu'à peine eut-il achevé de conter son histoire, vous lui mîtes dix ducats dans la main, ajoutant qu'ils ne pouvaient être mieux employés qu'à secourir un orphelin. Il partit, vous laissant la promesse que si la fortune lui sourait, vous auriez des nouvelles de Handel.

SCHMIDT, *se levant.*

Ah! le pauvre enfant! que je voudrais savoir ce qu'il est devenu.

HANDEL, *se levant aussi.*

Je suis Handel.

SCHMIDT.

Eh! quoi! vous seriez...

HANDEL.

Oui, mon cher Schmidt. Je vous trompais quand je vous dis que j'avais perdu mes parens; ce fut un tour d'écolier; je m'étais mis en tête d'être marin, et j'avais fui la maison paternelle.

SCHMIDT.

Ah! si je l'avais su!

HANDEL.

J'exprimai à mon père mon repentir par des lettres, mais je n'eus pas de réponse, et il mourut, je le crains, sans me pardonner.

SCHMIDT.

Air *de Fielding.*

Qu'entends-je? quoi! dans sa colère,
En mourant, il a persisté!
Ah! c'est se montrer trop sévère,
Et Schmidt ne l'eut pas imité.
Oui, sa conduite est condamnable,
Il aurait dû vous pardonner;
Mais son fils, encor plus coupable,
N'aurait pas dû l'abandonner. (*bis*)

HANDEL.

Après avoir long-temps erré, j'eus enfin le bonheur d'amasser de grands biens dans la factorerie de Calcutta.

SCHMIDT.

Et vous venez de débarquer à Hambourg?

HANDEL.

Avec cent ducats dans ma bourse. Le reste est au fond de la mer; et Handel, après trente ans, vient vous payer sa dette, presqu'aussi pauvre que lorsqu'il vous quitta.

SCHMIDT.

Je ne prendrai pas un florin de vos cent ducats.

HANDEL.

Ce n'est pas ce que je vous demande : je désire que vous preniez ce qui est à vous.

SCHMIDT.

A moi?

HANDEL.

Oui, j'ai sauvé encore ce portefeuille; voyez: votre nom est écrit dessus.

SCHMIDT, *lisant.*

« A Schmidt. » C'est juste... et qu'est-ce qu'il contient?

HANDEL.

La récolte de votre charité. Je commençai il y a trente ans avec vos dix ducats; je mis à part les dix premiers que je gagnai, comme étant à vous; ils se sont élevés à dix mille. Prenez, cela ne pouvait arriver plus à propos.

Air : *Des plaisirs permis à la terre.* (d'Aristipe.)

Chargé du courroux de son père,
Sans vous, jadis, un pauvre enfant
Allait, d'une longue misère,
Payer la faute d'un moment. (*bis.*)
Mais vos bienfaits à son destin funeste
Ont mis un terme, et maintenant son cœur
Vient goûter le plaisir céleste
De secourir son bienfaiteur. (*bis.*)

Il lui donne le portefeuille.

SCHMIDT *presse la main de Handel et rend le portefeuille.*

Non, gardez, gardez.

HANDEL.

Pourquoi refuser?

SCHMIDT.

Je vais vous le dire. L'autre jour, je prêtai à un ami, le bénéfice de tout mon commerce pour le tirer d'embarras: il est parti.

HANDEL.

L'infâme!...

SCHMIDT.

Vous le traitez d'infâme, et que serais-je, moi, si je vous privais de tout ce qui vous reste?

HANDEL.

Cet argent est le vôtre. D'ailleurs, je suis jeune encore; (*avec intention.*) peut-être aussi, ai-je des espérances.

SCHMIDT.

Je ne prendrai pas ce portefeuille, je n'en suis pas moins reconnaissant, mais... je ne le prendrai pas.

HANDEL.

Vous avez des devoirs à remplir, vous avez une fille.

SCHMIDT, *brusquement.*

Je n'ai plus de fille.

Air : *du Vaud. de Julien.*

Comme l'espoir de mes vieux jours,
La providenc' m' l'avait donnée;
J' croyais voir prolonger le cours
De cette existenc' fortunée.

HANDEL.

Ah! vous étiez trop confiant;
Car le bonheur, aux yeux du sage,
Est semblable à l'éclair brillant
Que l'on ne voit luire un instant
Que pour annoncer un orage. *(bis.)*

HANDEL.

Combien devez-vous?

SCHMIDT.

Cinquante mille florins.. c'est tout ce que je possède... Je recommencerai... mais depuis que j'ai perdu Marie, je n'ai plus de courage.

HANDEL.

Ecoutez une proposition, mon vieil ami, permettez que j'arrange vos affaires avec les huissiers. J'aurai, s'il le faut, un intérêt dans vos bénéfices à venir. Faites cela, et je vous promets de vous rendre votre fille.

SCHMIDT.

Quoi! me ramener mon enfant! savez-vous où elle est?

HANDEL.

Voulez-vous recevoir l'argent?

SCHMIDT.

Oui, à ces conditions. Mais où est Marie?

HANDEL.

Patience! je ne dois pas vous le dire encore; mais, j'en fais le serment, dans peu je vous l'amènerai.

SCHMIDT.

Quoi! ici, dans la maison de son père! et vous ne me trompez pas?

HANDEL.

Fiez-vous à ma parole.

SCÈNE VII.

HANDEL, SCHMIDT, WOLF, Mme FRITZ, MARIE.

WOLF, *en dehors.*

Not' maître! not' maître! réjouissez-vous!

SCHMIDT.

Quel est ce bruit? serait-ce?...

HANDEL.

Du courage, mon ami!

MARIE.

Mon père! (*Elle tombe dans les bras de Schmidt.*)

SCHMIDT.

Ma fille! ma chère Marie!

Air: *Finale du 2e acte de Léonide.*

SCHMIDT.

Doux instant, je l'ai revue!
Plus de regrets, de douleur!
Ah! déjà mon âme émue
S'ouvre à l'espoir du bonheur!

MARIE.

Ah! pardon, pardon, mon père!

SCHMIDT.

Chère enfant, rassure-toi;
Tu reviens, et la colère
Est déjà bien loin de moi.

Ensemble.

Doux instant, etc.

MARIE.

Doux instant! il m'a reçue! etc.

Mad. FRITZ, HANDEL et WOLF.

Doux instant! il l'a revue! etc.

SCHMIDT. *l'embrassant.*
Ma chère enfant! *(bis.)*

MARIE.
Ah! quel bonheur! *(bis.)*

TOUS.
Ah! pour $\frac{\text{moi}}{\text{lui}}$ quel bonheur!

Sur un geste de Handel, Mme Fritz et Wolf se retirent.

SCÈNE IX.

HANDEL, SCHMIDT, MARIE.

MARIE.
Ne me regardez pas avec cet air de bonté, mon père... je ne mérite pas...

SCHMIDT.
Comment avez-vous pu me quitter, Marie?

MARIE.
Mon père!

SCHMIDT.
Je veux oublier tout, ma fille; mais le véritable, le seul coupable, je saurai l'atteindre.

HANDEL.
Le connaîtriez-vous?

SCHMIDT.
N'a-t-il pas eu l'audace de se présenter devant moi?

MARIE.
Frédérick!

SCHMIDT.
Un monstre viendra déshonorer ma famille! J'irai dans son hôtel, et morbleu!...

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, WOLF, L'HUISSIER, les Recors.

WOLF, *à l'huissier.*
Ah! pour cette fois, on vous recevra avec plus de plaisir que tantôt.

SCHMIDT.
Qu'est-ce encore?

WOLF.
Ces messieurs, qui vous apportent leur quittance.

L'huissier la remet.

SCHMIDT, *prend la main de Handel.*

Tout est payé !

HANDEL.

Vous savez nos conditions. Je vous ai rendu votre fille.

SCHMIDT.

Il semble que vous soyez envoyé par le ciel pour consoler le pauvre forgeron. Allons, ma fille !

MARIE.

Où, mon père ?

SCHMIDT.

Chez M. Muller.

MARIE, *effrayée.*

Grand Dieu !

HANDEL, *bas à Wolf.*

Porte cette lettre au conseiller Mindau. J'attends la réponse chez le greffier.

WOLF, *à part.*

Bon !... il y aura du tapage à l'hôtel, je saurai ce qui se passera.

FINALE.

Air *de la Gazza ladra.*

MARIE.

Ah ! mon père, daignez m'entendre,
Calmez ce visage irrité !
(*A part.*)
Hélas ! je ne puis me défendre
De craindre sa témérité.

Ensemble.

SCHMIDT.

Partons, partons, sans plus attendre,
Ne crains pas ma témérité ;
Va, je saurai lui faire entendre
La plainte d'un père irrité !

MARIE.

Ah ! mon père, daignez m'entendre,
Calmez ce visage irrité !
(*à part.*) Hélas ! je ne puis me défendre
De craindre sa témérité !

HANDEL, *à Schmidt.*

A l'hôtel vous allez vous rendre :
Pourquoi ce visage irrité ?
Montrez plutôt, pour vous défendre,
Du calme et de la dignité.

LES RECORS.

Allons, partons, sans plus attendre,
Nos mémoires sont acquittés ;
Nous n'avons plus rien à prétendre,
Recevez nos civilités.

LES GARÇONS et WOLF.

Partez, partez, sans plus attendre,
Votre compte est bien acquitté ;
Vous n'avez plus rien à prétendre,
Grâce à sa générosité !

Les garçons renvoient les recors ; Schmidt sort avec Marie, Handel et Wolf se disposent à les suivre ; la toile tombe.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un salon dans l'hôtel de M. Muller. Au fond, un vestibule qui laisse apercevoir un jardin : des portes à droite et à gauche conduisant à l'appartement de Muller et à celui de Frédérick ; une table couverte d'un tapis, des fauteuils, des cartons rangés sur des tablettes.

SCÈNE PREMIÈRE.

CARL, Valets occupés à décorer le salon.

CHŒUR.

Air : *Ah ! quelle gêne !*

Point de paresse,
Qu'avec adresse,
Avec zèle chacun s'empresse,
Et que la fête
Que l'on apprête
A not' maître fasse honneur. *(ter.)*

CARL, *donnant des ordres aux valets.*

Péters, ici vous placerez des fleurs;
Ce soir, c'est là que nous mettons les femmes,
Et la fraîcheur et l'éclat de ces dames
Feront pâlir leurs brillantes couleurs.

CHOEUR.

Point de paresse, etc.

Les valets sortent.

SCÈNE II.

HANDEL, CARL.

Handel paraît au fond; un valet lui fait signe de s'adresser à Carl.

HANDEL.

Monsieur le Greffier?

CARL, *s'avançant vers Handel.*

Mon maître ne tardera point à rentrer, Monsieur. C'est dans une heure que M. le Greffier donne ses audiences; si vous voulez l'attendre...

HANDEL.

M Frédérick Muller n'est pas ici non plus?

CARL.

Il est dans son appartement.

HANDEL.

Allez l'avertir.

CARL.

Votre nom, Monsieur?

HANDEL

Qu'il vienne; son intérêt l'exige.

CARL, *à part.*

Qu'il vienne! quel ton! quel air d'autorité! Prévenons M. Frédérick de cette bizarre visite.

HANDEL, *rappelant Carl.*

Dites-moi, Monsieur Muller donne donc une fête aujourd'hui?

CARL.

Sans doute, bal, concert, souper, pour que chacun s'amuse selon son goût.

Air : *Lise épouse.*

Danse pour les demoiselles,
Leurs amans y sont près d'elles ;
Souper pour les grands parens,
Bien importuns, bien gourmands :
Lorsqu'à la fille on en conte,
Au concert dort la maman,
Et chacun trouve son compte
Dans les fêtes d'à présent. (*bis.*)

HANDEL.

Même air.

Ce n'est pas là l'ordinaire ;
On a vu même, au contraire,
De ces concerts tant suivis,
Par une fugue finis ;
Le creancier qu'on affronte,
Dit alors en enrageant :
On ne trouve pas son compte
Dans les fêtes d'à présent. (*bis.*)

CARL, *à part.*

Voilà un singulier personnage, avec ses réflexions.

HANDEL.

Et quel est le motif de cette brillante réunion ?

CARL.

Monsieur marie son fils; c'est ce soir qu'on signe le contrat.

HANDEL.

Dès ce soir ? (*à part.*) Ah ! monsieur Frédérick, vous étiez indigne d'être aimé de la pauvre Marie !

(*Carl sort.*)

SCÈNE III.

HANDEL, *seul, promenant ses regards sur l'appartement.*

Quel luxe ! quelle magnificence ! Quand je quittai Hambourg, cet hôtel avait d'autres maîtres, moins riches que le propriétaire actuel ; et c'est aujourd'hui M. Muller, petit-fils d'un meûnier, devenu greffier... Que de dossiers, de

paperasses! Le cabinet d'un faiseur d'affaires est un vaste tombeau, où viennent s'engloutir les fortunes; et lorsqu'elles ont pris fin, il élève un carton à leur mémoire... chacun porte une épitaphe (*lisant.*) : « Succession d'Ernest Muller. » Ah! celle-ci me semble prématurée; mais voici sans doute M. Frédérick.

SCÈNE IV.

HANDEL, FREDERICK *amené par Carl qui se retire aussitôt.*

HANDEL.

Je vous demande pardon, monsieur, de me présenter en costume aussi modeste au milieu des apprêts d'une noce; mais un pauvre naufragé...

FRÉDÉRICK.

Vous avez fait naufrage? votre malheur vous sert de recommandation, monsieur. Sans doute vous venez solliciter des secours; dispensez-vous de descendre aux prières, vous me voyez à vos ordres; dites à l'instant-ce que vous désirez que je fasse.

HANDEL.

Je ne vous demande pas des services, je viens pour vous en rendre.

FRÉDÉRICK *étonné.*

A moi! monsieur. De quelle nature? expliquez-vous....

HANDEL.

J'ai quitté tantôt la maison d'un pauvre artisan de votre connaissance, à peu de distance de cet hôtel où vous êtes... j'y ai vu le comble de l'infortune, le désespoir, le déshonneur.

FRÉDÉRICK, *interdit.*

Monsieur...

HANDEL.

J'ai vu la malheureuse Marie.

FRÉDÉRICK.

Marie! Oh! ciel! elle est de retour? c'est elle qui vous envoie?

HANDEL.

Non, monsieur; elle dédaigne de vous implorer et de se

plaindre, mais son père dont vous avez détruit le bonheur, le repos, dont vous avez livré la vieillesse à l'opprobre, jamais il ne vous pardonnera.

FRÉDÉRICK.

Air : *Depuis long-tems j'aimais Adèle.*

Arrêtez, je vous en conjure !..
Est-ce bien moi que l'on peint sous ces traits ?
Ces reproches me font injure,
Je ne les méritai jamais !
A ce que mon père me demande,
Rien ne me fera consentir ;
En vain sa puissance commande,
Lorsque mon cœur me défend d'obéir. (*bis.*)

Jusqu'ici, monsieur, je n'ai point, il est vrai, osé avouer mon amour à mon père, mais j'étais du moins résolu à ne pas contracter an autre hymen, à conserver l'estime du monde et la mienne.

HANDEL.

Bien, monsieur, j'avais besoin de vous entendre parler ainsi, j'avais besoin de vous trouver vertueux. Maintenant, je puis, je dois agir. Ce langage vous étonne, j'ai le droit de le tenir. Faites que je voie monsieur Muller, dès qu'il sera de retour. Le sort de votre famille, je veux bien vous le dire, dépend de l'entretien que j'aurai avec lui.

FRÉDÉRICK, *à part.*

Les discours de cet homme me troublent malgré moi.

HANDEL, *à part, et regardant vers le fond du théâtre.*

Le forgeron! il est donc enfin parvenu à terminer ses querelles avec tous les valets et à pénétrer jusqu'ici. Laissons-le seul, sans mettre aucun obstacle à ses desseins. (*à Frédérick.*) Venez, Monsieur. (*il l'emmène.*)

SCÈNE V.

SCHMIDT, MARIE, CARL.

Air : *Fragment de Picaros.*

CARL.

C'est mon devoir, Monsieur, daignez m'entendre ;
Il faut attendre
Qu'on veuille recevoir.

SCHMIDT.

Je veux le voir
Et je suis las d'attendre ;
Il doit m'entendre,

C'est aussi son devoir.
N'est-il pas temps qu'on m'introduise?
Mais, j'y songe, mes vêtemens
Ne sont que ceux des artisans:
Il est juste qu'on m'éconduise.

Ensemble.

Je veux le voir, etc.

CARL.

C'est mon devoir, etc.

MARIE.

C'est son devoir,
Daignez, daignez l'entendre;
Il faut attendre
Qu'on veuille recevoir.

CARL.

Je vous le répète, vous ne pouvez voir mon maître en ce moment.

SCHMIDT.

Pas de ces réponses, je viens pour me faire rendre justice.

MARIE.

Je vous en supplie, calmez-vous.

SCHMIDT.

Taisez-vous, ma fille. (*Prêt à se fâcher contre Carl qui ricane.*) Est-ce ma tournure ou ce que je dis qui te fait rire? (*Lui donnant une pièce de monnaie.*) Tiens, va dire au greffier que je veux lui parler... que j'attends.

CARL.

J'y vais, monsieur. (*Il salue et sort.*)

SCÈNE VI.

SCHMIDT, MARIE.

SCHMIDT.

Qu'avez-vous, Marie, pourquoi êtes-vous si tremblante?

MARIE.

Je ne peux m'en défendre, je voudrais vous persuader de quitter cette maison.

SCHMIDT.

Je resterai jusqu'à ce qu'elle s'écroule.

MARIE.

Ah! laissez-moi du moins dans cette salle, vous ne me ferez point aller avec vous.

SCHMIDT.

Ne pas vous amener avec moi! j'irai, je vous présenterai à ses yeux, je le ferai rougir pour son fils. Je ne veux poin

d'ailleurs, que vous restiez dans une antichambre comme quelqu'un qui supplie.

MARIE.

Vous ne m'auriez pas refusée autrefois, mais, hélas! j'ai perdu votre amitié.

SCHMIDT, *l'embrassant.*

Cruelle enfant! Tu sais bien que tout est oublié!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, CARL.

CARL.

Entrez dans la pièce voisine; il y a aussi quelqu'un qui attend, mais je vous ferai passer le premier.

SCHMIDT.

Je ne crois pas que ce procédé soit juste.

CARL, *à part.*

L'autre ne m'a rien donné.

SCHMIDT, *à Marie, en montrant le fond du théâtre.*

Puisque vous le voulez, Marie, allez m'attendre dans cette salle. (*Il sort avec Carl et passe brusquement le premier.*)

SCÈNE VIII.

MARIE *seule.*

Pourquoi venir ici? quel accueil nous y attend? Des refus, des humiliations. Il vaut mieux nous résigner à nos maux, dévorer nos chagrins, fuir loin de cette ville, et, s'il est possible, oublier Frédérick.

Air *du Billet de loterie.*

Il me jurait une flamme éternelle :
A ses discours je crus sans m'alarmer;
Il m'abandonne, il devient infidèle,
Je n'aime plus, je ne veux plus aimer.

2e *Couplet.*

Oui, sur mon cœur l'amour n'a plus d'empire,
Je hais l'ingrat qui m'avait su charmer;
Que dis-je, hélas!.. mon cœur bat, je soupire,
Je l'aime encor... je veux toujours l'aimer!

SCÈNE IX.

MARIE, FREDERICK.

FRÉDÉRICK, *à part.*

Mon père recevra la visite de cet étranger, quel qu'en soit l'événement (*Apercevant Marie*). Marie!

MARIE, *surprise.*

Frédérick!

FREDERICK.

Quoi! vous ici!

MARIE, *avec vivacité.*

C'est bien involontairement que je vous importune.

FRÉDERICK.

Chère Marie, je vous retrouve!

MARIE.

Je voulais me taire, m'éloigner et cacher à tous les yeux ma douleur et mon amour..

FRÉDÉRICK.

Auriez-vous pu douter du mien, Marie?

MARIE, *soupirant..*

Hélas!

FRÉDÉRICK.

On vous a dit qu'un autre hymen...

MARIE, *l'interrompant.*

Et si je l'ignorais, ces apprêts ne m'en instruiraient-ils pas? oui, j'ai su que vous alliez vous marier. Ah! Frédérick, qu'il est cruel de voir ainsi toutes ses espérances trompées! alors, j'ai dû quitter l'asyle que vous m'aviez donné, retourner près d'un père dont mon absence faisait le désespoir!

FRÉDÉRICK.

Vous avez cru à mon inconstance!

MARIE.

Je ne le voulais pas, mais il a bien fallu!

FREDERICK.

Vous m'accusez !.

MARIE.

Je n'ai rien dit, je crois, qui puisse vous chagriner.

FREDERICK.

Rien, chère Marie, ton âme angélique craindrait de laisser échapper un murmure; mais je veux réparer les maux que je t'ai causés malgré moi.

DUO.

Air : *De l'orage.* (de Steibelt.)

Ah ! bannis la tristesse,
Je jure de t'aimer sans cesse ;
Oui, crois-en ma promesse,
Frédérick sera ton époux.

MARIE.

Hélas ! je n'ose pas encore
Concevoir un espoir si doux ;
J'obtiendrais l'ami que j'adore !
Le bonheur renaîtrait pour nous !

Ensemble.
Allons, plus de tristesse,
Tu jures de m'aimer sans cesse ;
Oui, j'en crois ta promesse,
Frédérick sera mon époux.

FREDERICK.

Ah ! bannis, etc.

MARIE.

Vers ces lieux ton père s'avance,
Loin de ses regards je dois fuir.

FREDERICK.

Je saurai braver sa puissance,
Rien ne peut plus nous désunir.

Ensemble.
Ah ! bannis, etc.

MARIE.

Allons plus de tristesse, etc.

FREDERICK.

Un étranger qui te connait, qui t'aime, Marie, a promis de joindre ses efforts aux nôtres.

MARIE.

Mon protecteur ! ah ! courons implorer son appui.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE X.

MULLER, CARL *qui va sortir*, SCHMIDT *à une petite distance.*

MULLER, *à Schmidt.*

Je suis à vous dans l'instant (*appelant Carl.*) Carl, je suis content des apprêts de la fête; c'est très-bien, nous brillerons à bon marché. Réunir l'éclat et l'économie, c'est le problême administratif le plus difficile. Toutes mes invitations ont été remises?

CARL.

Oui, monsieur.

MULLER.

A merveille, ainsi j'aurai ce qu'il y a de plus distingué dans la ville, les conseillers, l'assesseur, le landmann, le notaire et le recteur: cette brillante soirée imposera silence à tous ces bruits de naissance abjecte, d'avarice sordide, que l'on répandait sur mon compte, et qui ont failli à faire manquer notre alliance avec la famille Mindaff... Eh! Carl! dites à mon secrétaire d'écrire à ce faquin de Werner, que s'il ne répare point sa faute dans les vingt-quatre heures, il sera livré aux tribunaux et traité selon toute la rigueur des lois. Telle est la décision de M. le bourguemestre, elle est sévère, mais le crime est des plus graves Pourquoi cet homme a-t-il séduit la fille de son voisin? Pourquoi ne l'épouse-t-il pas?

SCHMIDT, *avec exclamation.*

Eh! oui, voilà un aprêt qui honore monsieur le bourguemestre, et dont tout le pays vous saura gré.

MULLER, *se retournant vers lui.*

Vous croyez, brave homme? j'en suis charmé pour lui.

(*Carl sort.*)

SCÈNE XI.

MULLER, SCHMIDT.

MULLER.

Approchez maintenant, je devine quel sujet vous amène. Je suis désolé, vraiment, de ce qui s'est passé ce matin,

mais que voulez-vous, une fois que les procureurs, les huissiers, se sont emparés d'une affaire, il faut qu'elle ait son cours. Le cœur saigne sans doute, d'employer de telles rigueurs envers un honnête homme comme vous, mais malgré soi... Vous venez vous plaindre de ces poursuites?

SCHMIDT.

Non, monsieur.

MULLER.

M'apportez-vous mon argent?

SCHMIDT.

Pas davantage, votre huissier l'a reçu et voici la quittance. (*Il la lui montre.*)

MULLER.

Ah! monsieur Schmidt, si j'avais su! (*à part.*) Je me suis trop pressé.

SCHMIDT.

Je viens pour une affaire plus grave, plus douloureuse pour moi; mais j'espère, d'après le langage que vous teniez tout-à-l'heure, que vous me ferez rendre justice.

MULLER.

Sans doute; rendre justice! c'est la moindre des choses. De quoi s'agit-il? (*Il s'assied.*)

SCHMIDT.

De la séduction de ma fille.

MULLER.

Encore une! ah çà, la ville devient d'une immoralité inconcevable!

SCHMIDT.

Cela m'a fait du bien, de vous entendre dire que le devoir des magistrats est de punir de telles actions.

MULLER.

Certainement, mon ami; ne voulez-vous pas prendre un siége?

SCHMIDT.

Je vous remercie, monsieur, je connais la place qui me convient; je ne suis pas ici, d'ailleurs, pour vous détailler posément et longuement mes griefs, mais pour obtenir une prompte justice et m'en retourner plus heureux que je ne suis venu.

MULLER.

Quel est l'offenseur ?

SCHMIDT.

Il habite cette maison, monsieur.

MULLER, *indigné.*

Quelqu'un de ma maison se permettre !.. oh ! bien alors, je vais trancher net et vous satisfaire en deux mots : qu'il épouse votre fille.

SCHMIDT.

Il va en épouser une autre.

MULLER.

Il ne l'épousera pas, il épousera votre fille, ou si non..... faire un pareil tort à monsieur Schmidt ! à un homme estimable, qui paye exactement ses dettes ! porter le trouble et la désolation dans sa famille !. Dites-moi, mon ami, a-t-il quelque bien ?

SCHMIDT.

Oui, monsieur, et si vous n'y mettez obstacle, il deviendra bien plus riche par la suite.

MULLER.

Est-ce, du reste, un garçon honnête ?

SCHMIDT, *en colère.*

Honnête !. Je croyais vous avoir appris sa conduite.

MULLER.

J'entends, j'entends, ne vous fâchez pas, mon cher. (*à part.*) Cet homme est d'une vivacité !

SCHMIDT.

L'offense vous est connue, l'offenseur est en votre puissance, qu'attendez-vous encore ?

MULLER.

Que vous me disiez quel est le coupable. La séduction est un crime odieux, et un magistrat ne doit point faire de distinction entre les personnes. Mais ne mettons de passion à rien, et suivons les formalités. Voyons, de qui vous plaignez-vous, car encore faut-il que je sache son nom ?

(*Il prend une plume.*)

SCHMIDT.

Son nom ? Frédérick Muller.

MULLER, *se levant.*

Mon fils ! (*Il laisse tomber la plume.*)

MULLER, *à Frédérick.*

C'est vous, monsieur! Voyez comme je suis outragé à cause de vous...

HANDEL, *à Schmidt.*

Ne laissez pas la colère gâter votre bon droit.

SCHMIDT.

Morbleu! je me suis contenu jusqu'ici.

HANDEL.

N'avons-nous pas des lois qui punissent les coupables?

MULLER, *à son fils.*

Quel est encore ce monsieur dont vous m'attirez la visite?

FRÉDÉRICK.

Un étranger, mon père, et...

MULLER.

Un ami, à ce que je vois, de ce misérable?

FREDERICK.

Mon père!

HANDEL, *à Schmidt.*

Laissez-moi parler.

SCHMIDT.

A la bonne heure; aussi bien, votre tête vaut mieux que la mienne.

MULLER, *à Handel.*

Quel droit avez-vous, monsieur, de vous mêler de mes affaires domestiques?

HANDEL.

Malgré mon zèle à défendre un père de famille offensé, sachez que dès mon enfance je m'intéressai aux Muller.

MULLER.

Dès votre enfance, monsieur? (*à part.*) Ah! diable!

HANDEL.

La Westphalie est ma patrie ainsi que la vôtre; je naquis sur vos premiers domaines.

MULLER.

Vraiment! (*à part.*) Que le ciel le confonde! il aura entendu parler de mon grand père le meûnier.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, CARL.

CARL, *à Muller.*

Le notaire et les personnes que vous avez invitées pour la signature du contrat, arrivent à l'instant.

FRÉDÉRICK, *à Muller.*

Signer mon contrat! et avec qui donc, monsieur? je vous déclare...

MULLER.

Silence! songez à l'honneur que nous fait la famille Mindau. (*aux autres.*) Messieurs, une nombreuse société me réclame; vous le voyez, je ne puis plus long-temps m'occuper....

HANDEL *remonte la scène et dit d'une voix élevée.*

Pourquoi? faites entrer le notaire, nous en aurons besoin; faites entrer les personnes invitées, nous ne craignons pas la publicité.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, LE NOTAIRE, LES INVITÉS.

CHŒUR.

Air : *Vaud. de la veuve du Malabar.*

Célébrons cette fête,
Bientôt un heureux hymen,
Qu'ici l'amour apprête,
Doit embellir leur destin.

MULLER, *bas à Handel.*

Sur l'état de mon grand-père,
Gardez le silence, monsieur.

HANDEL.

Par son travail, sa probité sévère,
Il prépara votre bonheur;
Et loin d'en rougir, de le taire,

MULLER, *à Frédérick.*

C'est vous, monsieur! Voyez comme je suis outragé à cause de vous...

HANDEL, *à Schmidt.*

Ne laissez pas la colère gâter votre bon droit.

SCHMIDT.

Morbleu! je me suis contenu jusqu'ici.

HANDEL.

N'avons-nous pas des lois qui punissent les coupables?

MULLER, *à son fils.*

Quel est encore ce monsieur dont vous m'attirez la visite?

FRÉDÉRICK.

Un étranger, mon père, et...

MULLER.

Un ami, à ce que je vois, de ce misérable?

FREDERICK.

Mon père!

HANDEL, *à Schmidt.*

Laissez-moi parler.

SCHMIDT.

A la bonne heure; aussi bien, votre tête vaut mieux que la mienne.

MULLER, *à Handel.*

Quel droit avez-vous, monsieur, de vous mêler de mes affaires domestiques?

HANDEL.

Malgré mon zèle à défendre un père de famille offensé, sachez que dès mon enfance je m'intéressai aux Muller.

MULLER.

Dès votre enfance, monsieur? (*à part.*) Ah! diable!

HANDEL.

La Westphalie est ma patrie ainsi que la vôtre; je naquis sur vos premiers domaines.

MULLER.

Vraiment! (*à part.*) Que le ciel le confonde! il aura entendu parler de mon grand père le meûnier.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, CARL.

CARL, *à Muller.*

Le notaire et les personnes que vous avez invitées pour la signature du contrat, arrivent à l'instant.

FRÉDÉRICK, *à Muller.*

Signer mon contrat! et avec qui donc, monsieur? je vous déclare...

MULLER.

Silence! songez à l'honneur que nous fait la famille Mindau. (*aux autres.*) Messieurs, une nombreuse société me réclame; vous le voyez, je ne puis plus long-temps m'occuper....

HANDEL *remonte la scène et dit d'une voix élevée.*

Pourquoi? faites entrer le notaire, nous en aurons besoin; faites entrer les personnes invitées, nous ne craignons pas la publicité.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, LE NOTAIRE, LES INVITÉS.

CHŒUR.

Air : *Vaud. de la veuve du Malabar.*

Célébrons cette fête,
Bientôt un heureux hymen,
Qu'ici l'amour apprête,
Doit embellir leur destin.

MULLER, *bas à Handel.*

Sur l'état de mon grand-père,
Gardez le silence, monsieur.

HANDEL.

Par son travail, sa probité sévère,
Il prépara votre bonheur;
Et loin d'en rougir, de le taire,

Vous devez vous en faire honneur.

MULLER.

Peste soit du sermonneur !

CHOEUR.

Célébrons cette fête, etc.

(*Les personnes invitées se placent sur les côtés et au fond du salon ; la notaire s'assied à la table ; Schmidt, Handel, Frederich et Muller sont sur le devant.*)

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, WOLF, VALETS.

WOLF, *aux valets.*

Je vous dis que j'entrerai ; puisque mon maître est ici, je puis bien y être aussi, j'espère... d'ailleurs, j'apporte une lettre à monsieur Handel ; (*il la remet à Handel.*) Pardon, si je vous dérange, monsieur ; mais c'est la réponse.

HANDEL.

Merci, mon ami.

WOLF, *aux valets.*

Maintenant, je vais sortir.

HANDEL.

Non, reste ; un brave garçon, comme toi, n'est déplacé nulle part, pas même chez un greffier, et je veux que tu signes un contrat.

WOLF.

Quoi ! vous en êtes déjà là ?

MULLER.

Voilà qui est un peu fort ! vous prétendez donc décidément, que mon fils épouse la fille d'un forgeron, lorsque la fille du premier conseiller...

HANDEL, *à mi-voix.*

Et vous croyez peut-être, vous, que la fille du premier conseiller épousera le petit fils d'un meûnier ?

MULLER.

Monsieur !

HANDEL.

Détrompez-vous, lisez cette lettre.

MULLER.

L'écriture de M. Mindau!..(*Après avoir lu.*) Grand Dieu! le mariage est rompu.

HANDEL.

Vous voilà dégagé de vos promesses, monsieur; rien ne s'oppose plus...

MULLER.

Non, je ne m'allierai jamais ..

HANDEL.

Si la morale est impuissante, que l'intérêt vous détermine, je vous en avertis : vous refusez de nous écouter parce que vous êtes riche, mais vous ne l'avez pas toujours été et vous pouvez cesser de l'être.

MULLER.

Finissons, messieurs! plutôt que de me rendre, je sacrifierais tous mes biens.

HANDEL, *avec force.*

Vous n'êtes pas digne de les garder! et malheureusement vous avez excité contre vous la colère d'un frère aîné auquel ils appartiennent.

MULLER, *troublé.*

Que dites-vous? j'avais jadis un frère, mais il abandonna la maison paternelle.

HANDEL.

Il est devant vous.

MULLER.

Vous, Ernest Muller!

Morceau d'ensemble.

Fragment de Leycester.

MULLER.

Qu'ai-je entendu? quoi! c'est mon frère!
Ah! pour moi quel funeste jour!
Sans doute il va, par sa colère,
Signaler ici son retour.

HANDEL.

Puisque Muller hésite à faire
Leur félicité dans ce jour,

Oui, je saurai, par ma colère,
Signaler ici mon retour.

SCHMIDT et FREDERICK.

Ah ! pour moi quel destin prospère
L'a ramené dans ce séjour !
Il rend la joie au cœur d'un père,
Il fléchira le
Je devrai tout à son retour !

TOUS LES AUTRES PERSONNAGES.

Qu'ai-je entendu ? quoi ! c'est son frère !
Pour Muller quel funeste jour !
Sans doute il va, par sa colère,
Signaler ici son retour.

HANDEL.

Trop coupable d'une faute de jeunesse, je n'aurais pas réclamé mes droits, si je n'avais trouvé un frère oubliant à ce point son origine et son devoir. (*Courant à un cabinet.*) Venez, Marie.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, MARIE.

HANDEL.

Venez!

Air : *du Vaud. de la Servante Justifiée.* (Porte Saint-Martin.)

Quand vous étiez dans l'indigence,
Chacun ici vous dédaignait ;
Ah ! recevez la récompense
Des vertus qu'on méconnaissait :
Votre sort, qui les importune,
Va changer, je l'ai résolu :
Vous avez toute leur fortune.

MARIE.

Frédérick n'a donc rien perdu ? (*bis.*)

SCHMIDT, *à Handel.*

Écoutez donc, monsieur, pouvons-nous accepter ainsi ?..

HANDEL.

Souvenez-vous que ce matin, je suis devenu votre associé, que nous avons mis tous nos fonds en commun. Maintenant, comment dissoudre la société ?

SCHMIDT, *attendri.*

Eh bien! arrangez ce compte comme vous voudrez.

FRÉDÉRICK.

Chère Marie! tu le sais, (*à Handel.*) et vous aussi, monsieur, vous le savez, j'avais juré d'unir à jamais nos destinées..

HANDEL.

Eh bien! Muller, faut-il écrire ces deux noms?

MULLER, *très- troublé, cherchant à cacher son dépit et son embarras.*

Eh! mon Dieu! dans la position où vous me mettez... encore tout ému du retour inespéré d'un frère chéri... que je connaissais à peine... qui a les droits les plus sacrés sur l'héritage... sur mon cœur, veux-je dire... que puis-je vous refuser?

HANDEL, *souriant.*

Bien, mon frère! aimons-nous maintenant.

SCHMIDT, *à Frédérick en lui tendant la main.*

Vous êtes pardonné, jeune homme, mais celui-là ne serait pas digne de l'être, qui ne réparerait pas ses torts envers un père de famille outragé.

CHOEUR.

Célébrons, etc.

SCHMIDT, *au public.*

Air : *Je n'ai pas vu ces bosquets de lauriers.* (d'Athènes à Paris.)

Obéissant à la voix de l'honneur,
Je réclamais une prompte justice;
Mais mon bon droit soutenait mon ardeur,
Et je comptais sur un arrêt propice.
Loin d'avoir un espoir égal,
Et devant vous perdant ma confiance,
Je crains, en ce moment fatal,
La justice du tribunal,
Et n'implore que sa clémence. (*bis.*)

CHOEUR.

Célébrons, etc.

FIN.

On trouve chez DUVERNOIS, *Cour des Fontaines*, N°. 4, *et Passage de Henri* IV, N°s 10, 12 *et* 14, *toutes les pièces de théâtre anciennes et modernes.*

PIÈCES NOUVELLES DONT IL EST ÉDITEUR.

Actrice, (l') Comédie-Vaudeville, en un acte, par MM. Charles Dupeuty et Ferdinand de Villeneuve..... 1 50

Adieu la Chaussée-d'Antin, Comédie en un acte, mêlée de couplets, par MM. Hypolite Magnien et Varez..... 1

Agenda, (l') *ou le Barbier Maître de Danse*, folie-vaudeville en un acte, par M. D. Robert..... 75

Arrangeuses, (les) *ou les Pièces mises en pièces*, folie-vaudeville, par MM. Gersin et Gabriel..... 1 50

Aveugle (l') *pour rire*, Comédie-Vaudeville en un acte, par MM. Philippe et M***..... 75

Bon Papa (le) *ou la Proposition de Mariage*, Comédie-Vaud ville en un acte, par MM. Scribe et Mélesville. 1 50

Chaumière béarnaise, (la) *ou la Fête du Roi*, Vaudeville anecdotique, par M. Emile Vanderbuch..... 75

Chevalière d'Éon, *ou Une heure de méprise*, Comédie-Vaudeville en un acte, par MM. Simonnin et de Saint-Marc..... 1 50

Coq (le) *de village*, Vaudeville de Favart, avec des changemens de MM. Décourt, Charles Hubert et Théodore Anne, représenté sur le théâtre du Vaudeville..... 1 50

Coq (le) *de village*, par MM. Décourt et Charles Hubert, représenté sur le théâtre de l'Ambigu-Comique. 1

Côte-Rotie, (la) *ou le Hasard a tout fait*, Comédie-Vaudeville en un acte, par M. Simonnin..... 1

Cousin Ratine, (le) *ou le Repas de Noces*, folie-vaudeville en un acte, par MM. Laqueyrie et Ch. Hubert..... 75

Dames Martin, (les) *ou le Mari, la Femme et la Veuve*, comédie-vaudeville en un acte, par MM. Lafontaine, Belle et Tully..... 1 50

Deux Capitaines (les) ou l'*Oncle Neveu*, Comédie-Vaudeville en un acte, par MM. Dupin et T. Sauvage..... 1

Deux Forcats, (les) Folie en un acte, par MM. Ferdinand, Menissier et Ernest..... 1

Deux Lucas, (les) Vaudeville en un acte, par MM. Armand Ov*** et Constant B***..... 1

Deux Pensions, (les) Vaudeville en un acte, par MM. Maréchalle et Charles Hubert..... 75

Deux Turenne, (les) Vaudeville anecdotique en un acte, par MM. Maréchalle et Charles Hubert..... 1 50

Écarté, (l') ou Un coin du salon, Comédie-Vaudeville en un acte, par MM. Scribe, Mélesville et de St.-Georges. 1 50

Entre Chien et Loup, comédie en un acte et en prose, par MM. Hippolyte Magnien, et Varez. 75

Fausse Aveugle, (la) Drame en un acte, par MM. Cuvelier et Caron. 75

Femmes de chambre, (les) Vaudeville en un acte, par M. Sewrin. 1 50

Femmes volantes, (les) Vaudeville-Féerie en deux actes, par M. Achille Dartois. 1 50

Frères rivaux, (les) *ou la Prise de tabac*, Comédie-Vaudeville en un acte, par MM. Achille Dartois, Eugène et Théodore. 1 50

Intérieur (l') *d'un bureau, ou la Chanson*, Comédie-Vaudeville en un acte, par MM. Scribe, Ymbert et Varner. 1 50

Leicester, ou le château de Kénilworth, Opéra-Comique en trois actes, par MM. Scribe et Mélesville. 2 50

Loge du Portier, (la) Comédie-Vaudeville en un acte, par MM. Scribe et ***. 1 50

Maîtresse au logis, (la) Vaudeville en un acte, par M. Scribe. 1 50

Mauvaises têtes, (les) *ou le Baril de poudre*, Comédie-Vaudeville en acte, par MM. Sewrin et Ourry. 1 50

Mariages Ecossais, (les) vaudeville en un acte, par MM. Décour, Hubert et Laqueyrie. 75

Mariage de Convenance, (le) comédie-vaudeville en 2 actes, par MM. Théodore et Achille Dartois. 1 50

Menteur véridique, (le) Vaudeville en un acte, par MM. Scribe et Mélesville. 1 50

Modistes, (les) tableau-vaudeville en un acte, par MM. Ferd. de Villeneuve, Ch. Dupeuty, et*** 1 50

Mon cousin Lalure, Comédie en un acte et en prose, par M. L. Montigny. 1

Monsieur Barbe-Bleue, ou le Cabinet mystérieux, Folie en un acte, mêlée de couplets, par MM. Dupin et Varner. 1 50

Mort vivant, (le) *ou les suites d'un cartel*, Comédie-Vaudeville en un acte, par MM. Duvert et Nicole. 1 50

Mort (la) *de Kléber*, Tragédie en trois actes, par M. Jacinthe Leclère, ornée d'un portrait du général. 2

La même, papier vélin. 4

Nicolas Remi, Vaudeville en deux actes, par M. Sewrin. 1 50

Ninette à la Cour, Comédie en vers, de Favart, mise en un acte et en vaudeville, précédée d'un Prologue en vers, par MM. Dupin et T. Sauvage. 1 50

Nouvelle Clary, (la) *ou Louise et Georgette*, Comédie-Vaudeville en un acte, par MM. Scribe et Dupin. 1 50

Pension bourgeoise, (la) Vaudeville en un acte, par MM. Scribe, Dupin et Dumersan. 1 50

Petit Chaperon rouge, (le) Conte en action, mêlé de couplets, par MM. Armand L., Julien C. et Auguste G. 75

Petit Clerc, (le) Vaud. en un acte, par M. Auguste G. 75

Petit Matelot, (le) *ou l'Heureux naufrage*, Ballet-pantomime en un acte, par M. Lefèvre. 50

Petits Maraudeurs, (les) *ou les Tambours en guoguettes*, Tableau en un acte, mêlé de couplets, par MM. Auguste G. et Junien C. 75

Perruquier et le Coiffeur, (le) comédie-vaudeville en un acte, par MM. A. Dartois, Dupin et T. Sauvage. . . . 1 50

Pied de Nez, (le) ou *Félime et Tangut*, comédie-féerie en six actes, par MM. Désaugiers et Villiers 1 50

Pierre et Marie, *ou le Soldat ménétrier*, Comédie-Vaudeville en un acte, par MM. de Villeneuve, Dupeuty et Langlé. 1 50

Plan de campagne, (le) Vaudeville en un acte, par MM. Scribe, Dupin et Mélesville. 1 50

Plâtrier, (le) *ou la Double Accusation*, mélodrame en 2 actes, par MM Saint-Amand, Jules et Henri 1

Renard et Corbeau, vaudeville en un acte, par MM. Ch. Hubert et Prosper Mars. 1

Saint-Louis au Bivouac, (la) scènes militaires mêlées de couplets, par MM. Merle, Henri Simon et Ferdinand. . 1 25

Sergent de Chevert, (le) Vaudeville historique en un acte, par MM. Charles Dupeuty et Ferdinand de Villeneuve. 1

Trois Héritiers, (les) *ou le Revenant*, Proverbe mêlé de couplets, par M. Emile Vanderburck. 75

Un mois après la noce, *ou le Mariage par intérêt*, Comédie Vaudeville en un acte, par MM. Ménissier et Ernest R. 1 50

Un trait de bienfaisance, *ou la fête d'un bon maire*, A-Propos en un acte, mêlé de couplets, par MM. Coupart et Varez. 1

Vendanges de Bagnolet, (les) Folie en un acte, par MM. Maréchalle et Amédée. 1

Veuve du Malabar, (la) Vaudeville en un acte, par MM. Scribe et Mélesville. 1 50

Zodiaque de Paris, (le) Vaudeville épisodique, par MM. Théaulon, Ferdinand et Brisset. 1 50

LE

PASSEPORT,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE;

PAR MM. MÉNISSIER, ERNEST R*** ET A***.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 2 Juillet 1824.

PRIX 1 FR. 50 CENT.

PARIS,

AU GRAND MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE ANCIENNES ET MODERNES

Chez Mme. HUET, libraire-éditeur, rue de Rohan, nº. 21, au coin de celle de Rivoli.

1824.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MAD. DE MIRBEL.....	Mlle. VICTORINE.
DERNEVILLE, jeune officier.....	M. LAFONT.
MAD. SIMON, fermière.	Mad. DUMONT.
SCHOLASTIQUE, sa fille	Mlle. EMILIE LETOURNEUR.
REMI, marchand forain.	M. BEURG.
LE ROUGE, propriétaire bas-Normand.....	M. VICTOR.
ST.-AURE, clerc d'huissier.....	M. ARMAND.
MARTIN, homme d'affaires.....	M. LEPEINTRE JEUNE.
MATHIEU, vieux domestique.....	M. JUSTIN.
BONIFACE, fils d'aubergiste.....	Mlle. COLON CADETTE.

VOYAGEURS, GARÇONS D'AUBERGE, etc.

La Scène se passera à 4 lieues de Paris, dans un village au-delà d'Orléans.

Vû au Ministère de l'Intérieur, conformément à la décision de S. Ex., en date de ce jour.

Paris, le 1 Octobre 1825.

Par ordre de son Excellence,
Le Chef adjoint au bureau des Théâtres,
COUPART.

PARIS, IMPRIMERIE DE S.-GERMAIN, Imprimeur, rue de Nazareth, n°. 1.

LE PASSEPORT,

COMÉDIE-VAUDEVILLE.

Le Théâtre représente la cour de l'auberge du Lion d'Argent. *A droite, un pavillon au premier étage, et un rez-de-chaussée. Au fond du théâtre, la grande porte de l'Auberge; devant cette porte est arrêtée la diligence. A gauche, une table de pierre et un banc.*

SCÈNE PREMIÈRE.

BONIFACE, *seul.*

(*Au lever du rideau, Boniface, assis sur une table du côté opposé à la maison, est en train de déjeûner. Les gens de la noce dansent au premier. On voit au fond du théâtre une diligence chargée de paquets et prête à partir.*)

LE CONDUCTEUR, *à la cantonnade.*

Oh! oh! en place Poulot!... Aille... aille... Cocote!

BONIFACE.

C'est ça, Gros Pierre, dépêche-toi d'atteler, mon père t'fra boire bouteille. V'là déjà un grand quart-l'heure que la diligence est arrivée, ils ont assez déjeûné; d'ailleurs, c'est l'usage, ils n'en paieront pas moins.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

S'arrêt'-t-ón pour prendre un repas
Dans un bourg ou dans une ville,
A peine a-t-on goûté deux plats,
Que l'conducteur, en homme habile,
S'il veut êtr' l'ami des traiteurs,
Doit tourmenter pour que l'on parte,
Et ne laisser aux voyageurs
Que le temps de payer la carte.

BERNEVILLE, *dans l'intérieur, au rez-de-chaussée.*

Holà! la fille! du champagne!

UNE VOIX, *en dedans.*

Voilà.

BONIFACE.

Du champagne! est-il bon l'voyageur; du vin d'not' crû ficelé et goudronné, en v'là tout d'même pour ses six francs, et n'ot' noce du premier donc; s'en donnent-ils depuis ce matin qu'ils dansent en attendant le futur.

MATHIEU, *au premier.*

Dites donc, monsieur Le Rouge, pendant que nous allons nous reposer, chantez-nous donc la chanson de l'hirondelle.

PLUSIEURS VOIX.

Oui, oui.

BONIFACE.

Tiens, je la connais, moi.

MATHIEU, *au premier.*

Nous ferons *chorus*.

BONIFACE.

Et moi aussi.

LE ROUGE, *au premier.*

AIR *connu.*

Si j'était hirondelle,
Que je peuve voler.

CHŒUR.

Si j'était hirondelle, etc.

LE ROUGE.

Je volerais là-haut, là-haut,
Là-haut, là-haut, dans les fossés;
Sur le sein de ma belle
J'irais m'y reposer.

CHŒUR.

Je volerais là-haut, là-haut, etc.

LE ROUGE.

Réponse de la bergère.

Je ne suis point z'un abre,
Ous' qu'on peut s'y r'poser.

CHŒUR.

Je ne suis point z'un abre, etc.

LE ROUGE.

Dans le jardin d'mon père il y a
Lui l'y a, lui l'y a, t'un groiseillier;
Sur la plus haute branche
Allez vous y percher.

CHŒUR.

Dans le jardin d'mon père, etc.

(*On entend applaudir au premier.*)

BONIFACE.

Bravo! bravo!

DERNEVILLE, *au dedans.*

Allons le coup de l'étrier.

LE CONDUCTEUR, *traversant la cour et allant à la maison.*

En voiture, Messieurs, nous n'avons pas de temps à perdre.

DERNEVILLE.

A la santé de monsieur Martin.

PLUSIEURS VOIX.

A la santé de monsieur Martin.

LE CONDUCTEUR.

Nous sommes en retard de dix minutes.

SCÈNE II.

BONIFACE, DERNEVILLE, MARTIN, LE CONDUCTEUR, VOYAGEURS.

CHŒUR.

AIR : *Montagne! montagne!*

ENSEMB

CHŒUR, *à Derneville et Martin.*

En route! (*Bis*) tous deux
Recevez nos adieux;
En route! (*Bis.*) quittons ces lieux!

DERNEVILLE ET MARTIN.

En route! (*Bis.*) recevez ici
Nos adieux;
En route! (*Bis.*) quittez ces lieux!

DERNEVILLE, *à Martin.*

Quelles singulières tournures,
Et quelles grotesques figures,
Si quelqu'un les envisageait
Toutes en bloc, il se croirait
Presque chez Martinet.

CHŒUR.

En route! etc.

DERNEVILLE, *les reconduisant.*

(*A une dame.*) Je suis vraiment désespéré de vous quitter. (*A une autre.*) Enchanté d'avoir fait votre connaissance. (*A une jeune paysanne.*) Je ne vous oublierai jamais. (*A un voyageur.*) J'espère avoir quelque jour le plaisir de vous revoir.

LE VOYAGEUR.

Si vous voulez me donner votre nom et votre adresse.

DERNEVILLE, *à part.*

Mon nom!... prends garde de le perdre. (*haut.*) Raffle, employé aux Finances; j'y suis très-connu.

LE VOYAGEUR.

J'aurai l'honneur de vous rendre ma visite au premier trimestre.

DERNEVILLE, *à Martin.*

Ah ça! c'est convenu; puisque vous restez, nous dînerons ensemble.

MARTIN.

Comment donc, c'est dit, quand on m'invite, je ne manque jamais. (*A part.*) J'ai d'ailleurs de bonnes raisons pour ça. (*Haut.*) Aussitôt que je vais avoir terminé certaines affaires, je ne vous quitterai plus.

DERNEVILLE, *lui serrant la main.*

D'abord j'aime les bons vivans.

MARTIN.

Et moi donc. (*A part.*) Le pauvre jeune homme, il m'a serré la main... S'il savait que je suis venu pour... ça me fait vraiment de la peine d'être forcé de le faire, mais mon état avant tout. (*Haut.*) Dans une heure je suis à vous.

LE CONDUCTEUR, *montant sur l'impériale.*

Allons, gros Pierre, à cheval.

CHŒUR.

En route! etc.

(*La diligence part, et Martin sort.*)

SCÈNE III.

BONIFACE, DERNEVILLE.

BONIFACE, *il a monté la scène.*

Bon voyage, les autres!

DERNEVILLE, *allumant un cigare, et venant s'asseoir.*

Les voilà partis. Récapitulons un peu. Poursuivi pour un duel, j'apprends qu'on me cherche à Paris.

Je ne perds pas de temps : deux coups de rasoir, et plus de moustaches; mon budjet est en bon état, je cours aux messageries.

BONIFACE, *descendant la scène.*

Tiens, en v'là un qui n'est pas remonté en voiture.

DERNEVILLE.

Un papier frappe mes yeux, c'est un passeport pour monsieur Joseph, qui va près de Blois... Je n'ai pas eu le temps d'en prendre un, on ne sait pas ce qui peut arriver en route... Le signalement est à-peu-près le mien, je n'ai pas un moment à perdre. Tout en bénissant le hasard, je cours à la diligence de Blois. Conducteur, vous reste-t-il une place? Oui, dans l'intérieur, pour monsieur Joseph. C'est moi. Je monte, nous roulons, et me voilà.

BONIFACE.

Il faut que je sache... Dites-donc, Monsieur?

DERNEVILLE.

Cet endroit me plaît... bon vin, auberge soignée, servante *idem.*

BONIFACE.

Monsieur, Monsieur?...

DERNEVILLE.

Eh bien! qu'y a-t-il? ah! c'est ce conscrit-là.

BONIFACE.

Est-ce que vous restez ici?

DERNEVILLE.

Qu'est-ce que ça te fait.

BONIFACE.

J'suis l'fils de l'auberge. Prenez donc garde, vous m'avez soufflé de la fumée dans l'œil.

DERNEVILLE, *riant.*

Eh bien! monsieur le fils de l'auberge, je viens loger chez vous.

BONIFACE.

C'est bien aisé avec de l'argent et un passeport.

DERNEVILLE.

Un passeport... ah! diable!

BONIFACE.

C'est de toute rigueur, vous savez.

DERNEVILLE, *à part.*

Eh bien! et celui de monsieur Joseph donc.

BONIFACE.

On est très-sévère là-dessus, depuis surtout que la gendarmerie des environs a reçu l'ordre à c'matin d'arrêter un jeune officier.

DERNEVILLE.

Un officier!

BONIFACE.

C'est une fameuse histoire, allez ; imaginez-vous qu'il s'est battu avec...

DERNEVILLE.

Son colonel.

BONIFACE.

Juste. Ah! vous êtes un farceur, on vous l'avait déjà racontée. C'est égal, s'il échappe aux poursuites, il aura bien du bonheur. Notre adjoint y met un zèle...

DERNEVILLE, *à part.*

Les gendarmes... l'adjoint... je ne suis pas mal tombé.

BONIFACE.

Eh bien! qu'est-ce qu'il a donc?

DERNEVILLE, *à part.*

Au fait, ce passeport... il n'y aurait pas grand mal... cela détournerait les soupçons. (*Haut.*) Tiens, je suis en règle.

BONIFACE.

Oui, il y a le cachet. (*Lisant.*) Monsieur Louis Jos... comment, vous êtes!..

DERNEVILLE.

Eh bien! est-ce que tu ne sais pas lire... Louis Joseph, avocat... (*A part.*) Eh! mon dieu, est-ce qu'il le connaîtrait.

BONIFACE.

Comment, vous êtes Joseph, et vous restez là tranquille comme Baptiste... ils sont là-haut qui vous attendent.

DERNEVILLE.

Qui ?

BONIFACE.

Eux. Votre oncle, votre belle-mère, votre future, un petit brin d'fille, qu'a d'l'esprit comm' not' magister, et puis un tas de petits cousins. C'est pas l'embarras, vous avez un fameux rival dans monsieur St.-Aure, clerc d'huissier, qui fait des armes... et de fiers exploits, tout d'même.

DERNEVILLE.

En voici bien d'une autre.

BONIFACE.

Vous savez que c'est aujourd'hui vos fiançailles, monsieur l'adjoint est avec eux.

DERNEVILLE, *à part.*

L'adjoint... surcroît d'embarras... Si je quitte ces lieux, je puis tomber dans quelque patrouille... et si je reste...

BONIFACE.

Ils sont dans une impatience de vous voir... depuis l'âge de six ans que vous êtes parti.

DERNEVILLE, *réfléchissant.*

Depuis l'âge de six ans? je respire. Il ne s'agit que de fiançailles... cette nuit je pourrai plus aisément m'échapper... ma foi, risquons le tout pour le tout.

BONIFACE, *l'examinant.*

Il n'est pas mal, le futur. Tiens, qu'est-ce que vous avez donc là à votre boutonnière ?

DERNEVILLE.

Tu le vois bien.

BONIFACE.

La croix, un avocat?

DERNEVILLE.

AIR *vaudeville des Frères de Lait.*

Je le sais bien, cette croix qu'on révère,
Pour le Français, toujours pleine d'appas,
Gage sacré d'un noble caractère,
Appartiendrait de droit à nos soldats.

Mais l'avocat, dont la mâle éloquence
Aux noirs complots du calomniateur,
Peut arracher la vertu, l'innocence,
Peut bien porter le signe de l'honneur.

Attendez-moi là. Je cours prévenir vos parens; ils vont vous reconnaître; ça va-t-il m'amuser. (*Il sort en courant.*)

SCÈNE IV.

DERNEVILLE, *seul appelant Boniface.*

Arrête donc, arrête donc! c'est qu'il court les prévenir. Me voilà forcé de faire le futur pour monsieur Joseph, moi, qui dernièrement ai refusé ma cousine, que ma famille voulait me faire épouser... comme si avec mon revenu, j'avais besoin d'acquérir la moitié d'une grande fortune, au prix de la main d'une femme que je n'ai jamais vue, et qui de plus, est veuve. Mais ce maudit coup d'épée.... et cela parce que la femme du receveur général... ah! mon colonel... un homme marié à votre âge, ça pouvait vous compromettre... aussi, que diable, après tant de preuves de dévouement de ma part, je devais vous donner encore celle-là.

AIR : *dans un Castel.*

Dans une joyeuse assemblée,
Par vous étais-je présenté,
Si j'en sortais la tête un peu troublée,
C'était d'avoir porté votre santé.
A l'écarté vous gagnais-je sans cesse,
C'était pour mieux flatter vos goûts;
Et si j'ai pris votre maîtresse,
C'était encor par amitié pour vous.

J'entends ma nouvelle famille. Allons. Derneville, tenue de mari, et pour éviter de nouvelles questions. (*Il ôte sa croix,*)

SCÈNE V.

DERNEVILLE, MAD. SIMON, SCHOLASTIQUE, REMI, LE ROUGE, MATHIEU, PARENS ET AMIS.

CHOEUR.

AIR : *des Deux Aveugles.*

Au futur, en ces lieux,
Offrons tous notre hommage,
Sa présence est le gage
Que nous serons heureux.

DERNEVILLE.

Leur accueil n'est pas mince,
Certes pour des parens,
Comme on dit, de province,
Ils sont, ma foi, charmans.

CHOEUR.

Au futur en ces lieux, etc.

MAD. SIMON.

Eh! mon gendre, arrivez donc. On ne vous avait donc pas dit que nous étions dans la maison.

DERNEVILLE, *à part.*

Ah! ah! il paraît que voilà la belle-mère.

MAD. SIMON.

Embrassez-moi donc, mon gendre.

DERNEVILLE.

De tout mon cœur, chère belle mère. Je croyais bien aussi avoir entendu des voix de connaissance.

LE ROUGE.

Parbleu! c'était la mienne, quand on m'a fait chanter l'*Hirondelle*.

REMI, *le forçant à se retourner.*

Eh ben! morbleu, est-ce qu'on ne me dit rien à moi.

DERNEVILLE.

Monsieur... attendez donc, c'est que je ne vous remets pas bien.

REMI.

Comment, ton cœur ne te dit pas...

BONIFACE.

Il ne reconnaît pas son oncle Remi.

DERNEVILLE, *qui l'a entendu.*

Ah! si fait... mon oncle Remi, mon bon oncle... Je disais aussi, voilà un homme qui ressemble furieusement à mon père.

REMI.

Tu veux dire à ta mère, car le pauvre défunt était fils unique... Mais comme il est donc grandi; depuis dix-huit ans que nous ne l'avons vu. Je savais bien qu'en l'envoyant étudier à Paris, lors de la mort de son père, nous en ferions un jour un joli cavalier... ah! ah! ah! qu'en penses-tu, ma petite Scholastique?

SCHOLASTIQUE.

Dame, monsieur Remi...

Mad. SIMON.

De l'assurance et l'air modeste, ma fille.

DERNEVILLE, *à part.*

Une robe à guimpe et les yeux baissés, ça doit être la future... (*S'avançant vers elle.*) Scholastique... ma future... l'idée que je me faisais de vos charmes était bien au-dessous de la réalité.

SCHOLASTIQUE.

Maman m'a toujours dit que je produisais cet effet-là.

DERNEVILLE.

Comment!

Mad. SIMON.

Il est charmant!

DERNEVILLE, *bas à Boniface.*

Ah ça! qu'est-ce que tu me disais donc, toi, qu'elle avait de l'esprit.

BONIFACE.

Vous ne trouvez pas?

Mad. SIMON.

Permettez, mon gendre, que je vous présente nos

parens... Voilà votre cousin Le Rouge, qui vous a fait souvent sauter sur ses genoux.

DERNEVILLE.

Ah ! c'est luiqui... touchez-là, cousin, je m'en souviens comme si j'y étais encore.

LE ROUGE.

Eh bien ! cousin, comment avons-nous mené notre droit à Paris, et ce bon Digeste ?

REMI.

Ah ! cousin Le Rouge, ce n'est pas le moment de parler de lois. (*Bas à Derneville.*) C'est not' diable de cousin le Normand, ce plaideur.

DERNEVILLE.

Ah ! oui... je m'en suis douté de suite.

Mad. SIMON.

Voilà vos cousins, vos cousines, toute la famille.

DERNEVILLE.

Messieurs, Mesdames, enchanté... (*Montrant Mathieu qui se retire à l'écart.*) Quel est cet homme-là ?

Mad. SIMON.

Cet homme-là, c'est Mathieu.

DERNEVILLE.

Ah ! c'est...

MATHIEU, *se rapprochant doucement.*

Eh ! oui, monsieur Joseph, je suis Mathieu.

DERNEVILLE.

Comment c'est vous... (*A part.*) Le diable m'emporte si je sais ce que c'est que Mathieu.

MATHIEU.

Je le disais bien quand je vous berçais, que vous seriez un jour le soutien du vieux serviteur de votre famille.

DERNEVILLE.

Ce pauvre Mathieu:.. comment, c'est toi... ah ! ma chère belle-mère.... ma future... mon oncle... mes cousines... pardonnee-moi, mais en voyant le vieux serviteur de ma famille... je ne puis me défendre d'une émotion.

REMI.

Un bon cœur... allons, décidément mon neveu a toutes les qualités.

Mad. SIMON, *à sa fille.*

Eh bien! petite sotte, avez-vous encore peur de vous marier à présent?

SCHOLASTIQUE.

Oh! non, maman. (*A part.*) On ne m'avait pas prévenu que mon futur était si aimable.

LE ROUGE, *à part.*

Ils ont beau dire, puisque le cousin a fait son droit à Paris, il faut que je le consulte sur mon nouveau procès.

MATHIEU, *à part.*

Si je pouvais lui parler de la dot qu'il a promise à ma fille.

REMI.

Allons, allons, mon neveu... maintenant que tu connais toute la famille, donne la main à ta future, et montons vite nous mettre à table.

DERNEVILLE.

C'est cela, mon oncle, à table. A propos, j'ai amené un de mes amis intimes, dont j'ai fait la connaissance en diligence... c'est un homme charmant, il nous fera rire... vous permettez...

Mad. SIMON.

Comment donc, mon gendre, tout ce que vous voudrez.

DERNEVILLE, *à part.*

Ma foi, je ne m'en suis pas mal tiré comme cela.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, BONIFACE.

BONIFACE, *accourant.*

Eh! les autres, bonne nouvelle... Madame de Mirbel vient d'arriver à sa terre.

TOUS.

Madame de Mirbel !

DERNEVILLE, *à part.*

Madame de Mirbel... Je me rappelle en effet qu'elle a une terre...

BONIFACE, *à Derneville.*

Ca doit vous faire plaisir de voir la maraine de votre future, qui la dote encore.

DERNEVILLE.

Oui, grand plaisir assurément. (*A part.*) Je me serais bien passé de celui-là ; au surplus, elle ne me connaît que de nom, ainsi...

BONIFACE.

La voilà.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, MAD. DE MIRBEL.

CHŒUR.

AIR : *Honneur à la Musique.*

Veuillez r'cevoir l'hommage
De not'sincère amour,
Chacun dans le village
Bénit votre retour.

Mad. DE MIRBEL.

J'ai désiré, mes amis, partager vos plaisirs et être témoin de votre bonheur.

TOUS.

Que de bontés !

Mad. SIMON.

Vous avez bien voulu doter votre filleule, et nous en étions bien reconnaissans, mais votre présence double la valeur du cadeau de noces.

LE ROUGE.

C'est la façon de le faire, qui fait tout, quoi !

REMI.

Ah ça! il est sûr... (*A part.*) Eh bien! remercie donc, toi.

BONIFACE.

V'là qui n'dit plus rien à présent.

Mad. SIMON.

Madame veut-elle permettre que je lui présente mon gendre.

REMI.

Mon neveu, Madame.

LE ROUGE.

Mon futur cousin.

DERNEVILLE, *embarrassé.*

Madame, je suis sensible... (*A part.*) Jolie position.

Mad. DE MIRBEL, *vivement surprise.*

(*A part.*) Quelle ressemblance avec le portrait de... non, ça n'est pas possible.

DERNEVILLE, *à part.*

Elle me trouve apparemment un air de famille.

Mad. DE MIRBEL.

J'espère, Monsieur, que vous ferez le bonheur de ma jeune filleule. (*A part.*) Mais c'est lui.

DERNEVILLE.

Je ferai tout ce que je pourrai, Madame... (*A part.*) Ah ça! mais ils ne m'avaient pas dit qu'elle était si jolie femme.

SCHOLASTIQUE.

Comme il regarde ma maraine.

Mad. DE MIRBEL, *à part.*

Il faut absolument éclaircir... (*Haut.*) Monsieur...

Mad. SIMON.

Madame, au nom de toute la famille, je suis chargée de vous prier de nous faire l'honneur de vouloir bien assister aujourd'hui aux fiançailles de nos enfans et demain à leurs noces.

Mad. DE MIRBEL, *à part.*

Allons, il faudra remettre l'entretien pour ce mo-

ment-là. (*Haut*) Comment donc, mes amis, de tout mon cœur.

DERNEVILLE.

C'est qu'en honneur on pourrait en devenir amoureux sans se compromettre.

Mad. DE MIRBEL.

Il serait plaisant qu'il m'aimât à présent.

SCHOLASTIQUE, *à part.*

Quels yeux il lui fait! ça commence à m'impatienter...

Mad. DE MIRBEL.

J'attends ce matin quelques papiers importans, je retourne au château voir s'ils sont arrivés, et je reviens bientôt.

SCHOLASTIQUE.

Voyez un peu s'il pense à moi!... Mais, Monsieur, regardez-moi donc.

DERNEVILLE, *préoccupé.*

Pardon, ma chère enfant, je suis à vous dans le moment.

Mad. SIMON.

AIR : *vaud. de six Mois d'Absence.*

Revenez de grâce,
Nous vous attendons céans;
Prenez votre place
Au milieu de vos enfans.

Mad. DE MIRBEL.

Si pour moi son âme
De sentiment peut changer,
Puisque je suis femme
Quel plaisir de me venger.

ENSEMBLE.

Mad. DE MIRBEL.

Je m'en vais bien vite,
Je reviens dans le moment,
Car l'hymen m'invite
A vous revoir promptement.

TOUS.

Elle part bien vite
Et revient dans le moment;
Car l'hymen l'invite
A nous revoir promptement.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, *excepté* MAD. DE MIRBEL ET BONIFACE, UN GARÇON D'AUBERGE.

LE GARÇON.

Messieurs, Mesdames, tous les plats sont servis.

REMI.

Nous y allons.

MAD. SIMON.

Nous ne pouvons pas nous mettre à table, que madame de Mirbel ne soit revenue.

LE ROUGE.

C'est juste. Pendant ce temps-là je vais parler au cousin.

MAD. SIMON.

Mon gendre, ne soyez pas long-temps, vous avez plû à ma fille, encore un entretien, et son cœur est à vous pour toujours.

DERNEVILLE.

Bien, bien, je vous suis. (*A part.*) J'espère que cela n'ira pas jusque-là.

SCHOLASTIQUE.

Mon oncle, je voudrais que Joseph vînt tout de suite.

LE ROUGE.

Ah ! mon dieu, vous avez bien le temps d'être ensemble... D'ailleurs, c'est une affaire de famille... va, ma petite, va. (*Tout le monde sort excepté Derneville et Le Rouge.*)

SCÈNE IX.

DERNEVILLE, LE ROUGE.

LE ROUGE.

Cousin, pendant que nous sommes seuls, il faut que je vous consulte.

DERNEVILLE.

Moi!

LE ROUGE.

Figurez-vous, cousin, que je ne sais pas comment ça se fait... mais moi, qui jadis n'aimait pas les procès, voilà plus de trente ans que je plaide. Aussi, il faut voir comme je suis bien avec toutes les robes noires de ma ville. L'avocat conduit ma femme au bal, le juge reçoit mes visites, et puis, ce n'est pas tout.

AIR : *la maison de M. Vautour.*

L'huissier audiencier, par fois
En mangeant ma soupe, me flatte;
Le buvetier est très-courtois,
J'ai soin de lui graisser la patte;
D'un des juges je suis souffert
Au point, que d'une âme peu fière,
Il m'a, l'autre semaine, offert
Du tabac dans sa tabatière.

Mais laissons cela là, et dites-moi, puisque vous avez fait votre droit à Paris...

DERNEVILLE.

Mon droit!... ah! oui, dans les salles.

LE ROUGE.

A l'école, donc.

DERNEVILLE.

Eh bien! oui, dans les salles de l'école.

LE ROUGE.

Alors vous pourrez me dire si je ferais bien de continuer le petit procès que j'ai là dans ma poche. Attendez donc... ou de transiger.

DERNEVILLE, *écartant le dossier.*

Continuez, cousin, continuez, il ne faut jamais se laisser marcher sur le pied.

LE ROUGE.

Mais laissez donc que je vous montre.

DERNEVILLE.

Non... voyez-vous, moi, quand j'ai une affaire, pan, et puis sur le terrain...

LE ROUGE.

Ah! si c'est là votre manière de plaider... eh bien! et *Cujas*.

DERNEVILLE.

Cujas... Qu'est-ce que c'est que ça?

LE ROUGE.

Eh bien! oui, et le *Droit Romain* et le *Code*, on les a peut-être inventés pour rien?

DERNEVILLE.

Chacun a sa manière.

LE ROUGE.

Ah! la vôtre est expéditive; il paraît que notre jeune avocat a la tête près du bonnet; mais c'est égal, je veux vous faire voir... tenez, regardez les titres.

DERNEVILLE, *lisant.*

Si j'y comprends un mot.

LE ROUGE.

Croyez-vous qu'on puisse perdre avec des papiers comme ceux-là?

DERNEVILLE.

A vous parler franchement, en voilà un qui ne me dit rien de bon... c'est comme des pattes de mouches.

LE ROUGE.

Comment, vous croyez...

DERNEVILLE, *à part.*

Diable! ne le fâchons pas. (*Haut.*) Oh! mais un moment, en voilà un... ah! ça se lirait d'ici.

LE ROUGE.

Ainsi, vous me faites espérer...

DERNEVILLE.

Comment donc, il n'y a pas de doute... et puis au

surplus, si on vous faisait la moindre difficulté, à votre place, j'enverrais un détachement.

LE ROUGE.

Un détachement.

DERNEVILLE.

Eh bien! oui, les plus fameux avocats, les meilleures lames du barreau, en un clin-d'œil ils vous auraient bientôt terminé tout cela.

LE ROUGE.

Ah ça! mais qu'est-ce que c'est que cette éloquence-là?... Il ne plaide peut-être que pour des militaires.

DERNEVILLE.

Au bout du compte, tout ce que je pourrais vous dire ne rendrait pas votre affaire plus claire... Vous la gagnerez comme je m'appelle Joseph.

LE ROUGE.

Je la gagnerai... je ne le croyais pas si instruit que ça... ah! mon cousin.

AIR *de Folie et Raison.*

En me disant d'avance
Que je n'ai point perdu,
Vous rendez l'espérance
A mon cœur abattu.

Si je confonds la perfidie
Je veux vous donner en cadeau,
La coutume de Normandie
Que j'ai fait relier en veau.

DERNEVILLE.

ENSEMBLE

En lui disant d'avance
Qu'il n'aura pas perdu,
J'ai rendu l'espérance
A son cœur abattu,

LE ROUGE.

En me disant d'avance, etc.

SCÈNE X.

DERNEVILLE, MATHIEU.

DERNEVILLE.

Que le diable emporte le cousin Normand.

MATHIEU.

V'là not' fieu; il n'a pas tant seulement parlé de la dot. Je n'savons pas trop comment lui rafraîchir la mémoire.

DERNEVILLE.

Le souvenir de ma cousine m'occupe malgré moi... aurais-je fait une sottise en la refusant... mais le mal peut encore se réparer.

MATHIEU.

Monsieur Joseph!

DERNEVILLE, *se retournant.*

On a parlé... ah! c'est Mathieu. (*A part.*) Ils ne me laisseront pas tranquille. (*Haut.*) Eh bien! mon brave Mathieu, qu'est-ce que nous voulons encore?

MATHIEU.

Dam! j'voudrions ben,... vous dire bonjour plus particulièrement. Quand on a servi une famille comme la vôtre pendant quarante ans, qu'on s'est marié dans la maison, qu'on a eu des enfans...

DERNEVILLE.

Ah! tu as aussi des enfans?

MATHIEU.

Pardine! vous l'savez ben, puisque y a près de quinze mois que vous m'avez écrit... pour ce qu'était au sujet de l'établissement de ma fille Janneton.

DERNEVILLE.

Ah! oui, je t'ai écrit qu'elle était en âge d'être mariée.

MATHIEU.

Juste.

DERNEVILLE.

Je t'ai probablement dit aussi que j'avais un parti pour elle.

MATHIEU.

Non, non... parce qu'elle doit épouser son cousin Thomas, c'est convenu, vous savez ben.

AIR : *J'vous dis qu'il est là d'vant vos yeux.*

D'puis qu'ils sont nés dans ce hameau,
J'entends que partout on s'écrie :
Mon dieu, que ce Thomas est beau !
Mon dieu, que Jeannette est jolie !
Puisque l'destin, qu'est tout puissant,
A fait beaux Thomas et ma fille,
Si j'les marions, c'est pour que l'sang
Ne sorte pas de la famille.

Ah ! ben oui, mais par le temps qui court, c'est ben peu de chose qu'une fille sans dot.

DERNEVILLE.

Eh bien ! papa... il faut lui en donner une.

MATHIEU, *à part.*

Ah ça ! mais est-ce qu'il le fait exprès, ou ben aurait-il perdu la mémoire... ma foi, lâchons le grand mot.

DERNEVILLE.

Le bonhomme est un peu bavard avec son Thomas et sa Janneton.

MATHIEU.

Et je m'étais dit comme ça : avec les cent écus que mon bien aimé Joseph m'a promis pour Jeanneton le jour qu'elle se marierait...

DERNEVILLE.

Comment, je l'ai promis...

MATHIEU, *à part.*

Ah ! mon dieu, est-ce qu'il ne voudrait plus...

DERNEVILLE, *à part.*

Je vois ce que c'est... Monsieur Joseph... n'oublions pas que j'occupe ici sa place, et que, forcé de l'imiter en tout, je suis trop heureux qu'il ait de bonnes actions à faire.

AIR : *Et Gai Gaco.*

C'est pour Joseph, je pense,

Qu'il faut ici d'avance
Que ma main récompense
Quarante ans de vertus.
Une somme légère
En ce moment peut faire
Le bonheur d'un vieux père (*bis*)
Ah ! je n'hésite plus ; (*bis*)
Ce plaisir, j'espère, (*bis*)
Vaut bien cent écus.

(*Lui donnant sa bourse.*)

Tiens, mon cher Mathieu, prends, et marie Jeanneton et Thomas.

MATHIEU.

Ah Monsieur, croyez...

DERNEVILLE.

Retourne là-haut... je remonte dans l'instant... (*A part.*) Quand mon passeport devrait me faire épuiser ma bourse, au moins, grâce à lui, je n'irai pas en prison.

MATHIEU.

Ne soyez pas long-temps au moins.

SCÈNE XI.

DERNEVILLE, MARTIN.

DERNEVILLE.

Eh ! c'est monsieur Martin ; ah ! mon cher, arrivez donc, je vous attends pour dîner.

MARTIN.

C'est cela, comme pendant la route.

DERNEVILLE.

Certainement comme en route.

MARTIN.

Oui, voyez-vous bien, parce que peut-être il faudra nous y remettre bientôt ensemble.

DERNEVILLE.

Pas possible ; depuis que je ne vous ai vu, il m'est survenu une mère, un oncle, une future, une famille, une dot enfin...

MARTIN.

Une dot, ça m'arrange. (*A part.*) Mon client sera payé, ou bien...

DERNEVILLE.

Comment, voudriez-vous partager la dot, comme vous avez partagé...

MARTIN.

Précisément... Tenez, je suis bon diable... vous ne me connaissez pas, mais ce que c'est que la sympathie.

AIR : *C'est pour mon maître en l'art de plaire.*

J'éprouve en prenant la patache,
Je ne sais quel pressentiment,
Qui fait qu'à vos pas je m'attache
Sans vous quitter un seul moment.
Mais de moi n'ayez nulle crainte,
Tout doit se passer entre nous.

(*Il lui montre un papier timbré.*)

DERNEVILLE, *indifféremment.*

Eh bien! quoi? c'est une contrainte

MARTIN.

Vous voyez bien qu'elle est pour vous.

(*Riant.*) Hein! c'est drôle ça.

DERNEVILLE.

Mon cher monsieur Martin, vous êtes donc fou?

MARTIN.

Non, Monsieur, je suis homme d'affaires, mais je ne les fais jamais qu'en riant et le verre à la main.

DERNEVILLE.

Mais enfin, de quoi s'agit-il?

MARTIN.

Ah! vous voulez rire à la bonne heure, j'aime ça : tant il y a que monsieur Joseph, qui est un charmant cavalier, a fait une petite fredaine de jeune homme... lle francs, qu'est-ce que c'est que ça, et qui est-ce

qui n'a pas été jeune une fois dans sa vie ? moi-même... on ne paye pas! prise de corps ! on se sauve! mais Martin a le mot. Il monte aussi en diligence, il arrive avec monsieur Joseph au sein de sa famille... et au moment où l'on va se marier et toucher la dot... crac, il faut payer... ou... ces Messieurs sont là-bas...

DERNEVILLE.

Ils sont fort bien. (*A part.*) Voilà un plaisant original.

MARTIN.

Il ne faut pas que ça vous étonne, j'y ai conduit dernièrement un de mes bons amis, bien intime, voilà comme ça s'est passé.

AIR : *vaudeville de l'Homme Vert.*

Nous dînons gaîment tête à tête,
Tous les vins étaient abondans,
C'est au café que je l'arrête,
Mais il était déjà dedans.
Par l'amitié dans cette orgie
Nos cœurs se sentaient embrâsés
Ce n'est que Sainte-Pélagie
Qui tous deux nous a dégrisés.

Ainsi, mon aimable Amphytrion, veuillez avoir la gracieuseté d'acquitter la légère somme de mille francs, montant de la condamnation prononcée contre vous, Joseph, en principal, intérêts et frais, ou bien, voilà ces Messieurs... (*Il rit.*)

DERNEVILLE, *à part.*

Au fait, cela devient sérieux, et ce diable d'homme avec sa politesse et sa gaîté.... (*Haut.*) Mais, monsieur Martin, je n'ai pas d'argent, vous avez pu reconnaître ma bonne foi, ma loyauté...

MARTIN.

Et la mienne donc, vous avez pu en juger; ai-je cessé un seul moment de vivre et de trinquer avec vous, et j'espère que cela nous arrivera encore quelque fois, parce que là-bas, je serai bien sûr de vous trouver exact au rendez-vous.

DERNEVILLE, *à part.*

Dans quelques heures, je pourrai lui échapper... (*Haut.*) Mais au moins, monsieur Martin, patientez un peu.

MARTIN.

Ah! par exemple, impossible! tout ce que vous voudrez, mais patienter, je ne le puis pas; tenez, j'aimerais mieux vous prêter moi-même de l'argent... voilà comme je suis.

DERNEVILLE.

Vous, monsieur Martin.

MARTIN.

Parole d'honneur, si j'en avais; mais dans ce moment-ci, absence. Et, franchement, sans vous, j'aurais fait maigre chair dans les auberges de la route.

DERNEVILLE.

Eh bien! l'aveu est naïf, et par reconnaissance...

MARTIN.

Oui, Monsieur, et surtout par devoir...

DERNEVILLE.

Allons, il n'en démordra pas, il faut s'exécuter... (*Fouillant dans son portefeuille.*) Parbleu! monsieur Joseph, vous êtes un patron un peu cher. Quel diable aussi, comment peut-on penser à se marier quand on s'appelle... (*A Martin.*) Tenez, monsieur Martin, vous riez?

MARTIN.

Je reçois gaîment tout ce qu'on me donne.

DERNEVILLE.

Tout! vous êtes d'un heureux caractère.

MARTIN.

Maintenant, Monsieur, si jamais on vous attaque, ça me regarde.

AIR : *dans ma Chaumière.*

C'est mon affaire (*bis*)
Gardez-vous de vous chagriner
Je confondrai le téméraire,
Et si l'on veut vous ruiner,
C'est mon affaire. (*bis*)

Je ne vous demande que la concurrence. (*En s'en allant, aux recors.*) Messieurs, vous pouvez vous retirer.

DERNEVILLE.

Dites donc, monsieur Martin, vous dînerez toujours avec moi, n'est-ce pas ?

MARTIN.

Comme à l'ordinaire, j'ai compté là-dessus; oh ! je n'ai pas de rancune.

DERNEVILLE.

Vrai, eh bien! alors montez au salon... je vous y rejoins.

MARTIN.

Nous vous attendons.

SCÈNE XII.

DERNEVILLE, *puis* MAD. DE MIRBEL, BONIFACE.

DERNEVILLE.

Cela ne va pas mal, il paraît que ce n'est pas tout plaisir que de se servir du passeport d'un autre... mais j'aperçois madame de Mirbel. Comme elle paraît écouter Boniface avec intérêt. (*Il se retire un peu à l'écart.*)

MAD. DE MIRBEL.

Et tu dis que son passeport portait le nom de Joseph.

BONIFACE.

De plus, il avait un ruban rouge à sa boutonnière... mais tenez, le voilà lui-même.

MAD. DE MIRBEL.

Comment ?

DERNEVILLE.

Serais-je assez heureux, Madame, pour vous être utile à quelque chose.

MAD. DE MIRBEL.

Monsieur, vous arrivez de Paris.

DERNEVILLE.

Oui, Madame.

MAD. DE MIRBEL.

Vous avez peut-être entendu parler d'une aventure, d'un duel arrivé à un jeune homme appelé, je crois, Derneville.

DERNEVILLE.

Derneville... attendez donc... eh ! oui, un fou, un mauvais sujet, qui n'a jamais su faire que des sottises.

Mad. DE MIRBEL.

Ah! Monsieur, comme vous le traitez. Songez donc que ce Derneville est mon parent.

DERNEVILLE

Votre parent! pardon, Madame, il ne peut manquer de devenir bientôt raisonnable, si vous daignez vous intéresser assez à lui pour le ramener dans la bonne voie.

Mad. DE MIRBEL.

Moi, Monsieur, vous vous trompez assurément, le sort de mon cousin m'intéresse fort peu, et je ne vous en aurais point parlé, s'il n'existait entre vous et lui une ressemblance...

DERNEVILLE.

Pourquoi faut-il qu'il n'existe que cela.

MAD. DE MIRBEL.

Comment, Monsieur.

DERNEVILLE.

AIR *de l'Angelus.*

Sans vouloir vous mettre en courroux,
Quel doux espoir à mes yeux brille,
Si Joseph allait entre nous
Etre un peu de votre famille.
Mais pourquoi montrer de l'humeur,
Cette envie est bien naturelle:
Il est quelquefois si flatteur
D'être le cousin d'une belle.

Mad. DE MIRBEL, *minaudant.*

Il est aimable au moins. (*A part.*) Il n'y a pas moyen de se fâcher.

BONIFACE, *à part.*

Ah ça! mais il me semble qu'il fait la cour à la marraine de sa future... bon, v'là mamzelle Scholastique. (*Il va à elle, et lui montre madame de Mirbel et Derneville.*)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, SCHOLASTIQUE.

SCHOLASTIQUE.

Vous croyez, monsieur Boniface.

BONIFACE.

J'viens d'l'entendre.

SCHOLASTIQUE.

Ah! mon dieu... (*S'avançant.*) Ma marraine, on vous attend avec impatience... ainsi que mon futur.

Mad. DE MIRBEL.

C'est bien, ma chère petite. (*A part.*) Amusons-nous un peu. (*Haut.*) Regardez donc votre future, vous serez très-heureux.

DERNEVILLE.

Madame, ne croyez pas...

SCHOLASTIQUE.

Qu'est-ce que vous dites donc, Monsieur?

DERNEVILLE.

Non, non, ce n'est pas cela que je veux dire.

Mad. DE MIRBEL.

Monsieur Joseph t'adore.

DERNEVILLE, *bas.*

Ecoutez-moi.

SCHOLASTIQUE.

Il n'a pas l'air d'être de cet avis.

DERNEVILLE.

Si fait! si fait! (*Bas à madame de Mirbel.*) Il faut absolument que je vous dise...

Mad. DE MIRBEL, *riant.*

Mais j'oublie que l'on m'attend... Monsieur, vous permettez...

DERNEVILLE.

Comment donc, Madame... mais si vous daignez même accepter ma main...

SCHOLASTIQUE, *le pinçant.*

Monsieur, j'ai à vous parler.

DERNEVILLE.

Ah !

Mad. DE MIRBEL.

Restez, Monsieur, je ne veux point faire de jaloux... je vais vous annoncer.

SCÈNE XIV.

DERNEVILLE, SCHOLASTIQUE, BONIFACE, *caché.*

BONIFACE.

Voyons donc comment on s'y prend pour faire l'amour.

SCHOLASTIQUE.

Ah ça ! Monsieur, est-ce que vous ne me direz rien aujourd'hui.

DERNEVILLE

Y a-t-il long-temps que vous connaissez votre marraine ?

SCHOLASTIQUE.

Dame, Monsieur, depuis le jour de ma naissance ; mais quand nous serons mariés, est-ce que vous ne me parlerez que de madame de Mirbel ? c'est affreux de penser déjà à une autre femme.

DERNEVILLE, *à part.*

Que dit-elle... j'allais joliment compromettre ce pauvre Joseph... allons, en avant le sentiment.

SCHOLASTIQUE, *pleurant.*

Ah ! mon dieu, mon dieu !

DERNEVILLE.

Eh ! quoi, charmante Scholastique, pouvez-vous penser... ah ! rassurez votre cœur... si j'ai pu vous causer un instant de peine, j'en implore le pardon à vos pieds. (*Il se jette à ses pieds.*)

SCHOLASTIQUE.

Bien vrai. (*Ici Saint-Aure paraît.*) Dieu ! que vois-je, Saint-Aure ! (*Elle rentre précipitamment dans l'auberge, et laisse à genoux Derneville, qui est tout stupéfait.*)

SCÈNE XV.

DERNEVILLE, ST.-AURE, BONIFACE, *caché.*

DERNEVILLE.

Eh bien ! où court-elle donc... elle me laisse là...

ST.-AURE, *lui frappant sur l'épaule.*

Vous êtes monsieur Joseph ?

DERNEVILLE, *se retournant.*

Oui, Monsieur.

ST.-AURE.

Je ne suis point connu de vous.

DERNEVILLE, *à part.*

L'habit noir... c'est sans doute quelque parent... (*Haut.*) C'est égal, soyez le bien venu, et faites-moi l'amitié...

ST.-AURE.

Je me nomme St.-Aure.

BONIFACE, *à part.*

Nous allons rire, c'est une mauvaise tête.

ST.-AURE.

Je suis premier clerc chez monsieur Gerbut, doyen des huissiers d'Orléans.

DERNEVILLE, *à part.*

Un huissier. Cela change la thèse ; vous verrez que ce sera encore quelque créancier.

ST.-AURE, *à part.*

Il se trouble, bon.

DERNEVILLE, *à part.*

Tâchons de nous en débarrasser. (*Haut.*) Dans ce moment-ci on m'attend pour le contrat, et si vous voulez bien me permettre... (*Il veut sortir.*)

ST.-AURE, *l'arrêtant.*

C'est impossible ; il faut que nous en finissions, et puisque vous feignez de ne point connaître le but de ma visite, je vous dirai donc que j'adore mademoiselle Scholastique, qu'autrefois elle me payait de retour, et que sans l'ambition de ses parens et sans votre titre d'avocat, qui lui a tourné la tête, je l'aurais épousée.

DERNEVILLE, *froidement.*

Après.

ST.-AURE.

Nous trouverons des épées à deux pas d'ici.

DERNEVILLE.

Des épées! ah! je commence à vous comprendre. (*A part.*) Du moins avec celui-là j'en serai quitte à meilleur marché.

ST.-AURE.

Il y aurait pourtant un moyen de tout concilier.

DERNEVILLE.

Je le connais.

BONIFACE.

Qu'est-ce qu'il va faire ?

DERNEVILLE.

Ce serait de renoncer à la main de la jeune personne.

ST.-AURE.

Précisément ; je ne tiens point à vous tuer, ma réputation d'excellent tireur est assez établie.

DERNEVILLE.

Ah ! vous êtes excellent tireur... que ne le disiez-vous donc plustôt.

ST.-AURE.

Vous consentez?

DERNEVILLE.

A accepter votre aimable invitation, marchons.

BONIFACE.

Eh bien ! qu'est-ce qu'il dit donc?

ST.-AURE.

Ah ! Monsieur persiste.

DERNEVILLE, *à part.*

J'ai pris le nom de monsieur Joseph, conservons-lui au moins sa future.

ST.-AURE.

Vous n'avez pas de témoins.

DERNEVILLE.

J'en aurai bientôt trouvé un... le premier qui me tombera sous la main... Boniface! voilà juste mon affaire, viens avec moi.

BONIFACE.

Je veux bien, ça doit être drôle un duel.

ST.-AURE.

AIR : *vaudeville de la Partie Carrée.*

Allons, Monsieur, allons nous battre vite
Pour la beauté que mon cœur aime encor;
Le sort enfin va décider de suite
Qui de nous deux obtiendra ce trésor.

DERNEVILLE.

Pour moi, votre offre est amicale,
Depuis huit jours je n'ai vu le terrain,
Et je craignais qu'un plus long intervalle
Ne me gâtat la main.

Partons.

BONIFACE.

Je suis à vous. (*Derneville et St.-Aure sortent.*)

SCÈNE XVI.

MAD. DE MIRBEL, BONIFACE.

Mad. DE MIRBEL.

Boniface, Boniface, un moment, un moment!

BONIFACE.

Ne m'arrêtez pas, Madame, je vous en supplie, ne m'arrêtez pas.

Mad. DE MIRBEL.

Où cours-tu donc comme cela?

BONIFACE.

Monsieur Joseph... un duel... j'suis témoin... par

don, Madame, ça presse, je ne peux pas tarder davantage. (*Il se sauve.*)

SCÈNE XVII.

MAD. DE MIRBEL, *seule.*

Un duel, que dit-il? (*S'asseyant le cœur palpitant.*) Je ne croyais pas que cela me ferait cet effet-là. Ah! mon cousin, j'arrive à Paris pour me conformer aux intentions de notre famille... j'apprends que vous vous êtes battu avec votre colonel... que vous avez été obligé de fuir... oubliant vos dédains... je fais avec succès des démarches auprès du colonel lui-même, trop heureuse de me venger ainsi de vous, et c'est au moment où votre vie est de nouveau menacée que je vous rencontre. Ah! Derneville, Derneville!

AIR : *de Céline.*

C'est en vain que mon cœur s'irrite,
Ici, se laissant engager,
Toujours caché dans sa conduite,
Mon cousin fut toujours léger.
Sans me connaître il me délaisse
Pour suivre un amoureux projet,
Pourquoi faut-il qu'il m'intéresse...
Puisque c'est un mauvais sujet.

On m'a dit qu'il était aimable,
On m'a dit qu'il avait bon cœur,
Que sa main noble et secourable
Allait au devant du malheur;
Qu'enfin, de son idolâtrie
Prenant la France pour objet,
Il aima toujours sa patrie...
Pourtant c'est un mauvais sujet.

Personne ne vient... n'entends-je pas un cliquetis d'épées. (*On crie.*) Ciel, Derneville serait-il blessé?

SCÈNE XVIII.

MAD. DE MIRBEL, REMI, LE ROUGE, MARTIN, *sortant de l'auberge*, MAD. SIMON, SCHOLASTIQUE, *au balcon.*

MAD. DE MIRBEL.

Ah! Messieurs, vous arrivez fort à propos... cour-

rez prévenir les suites d'un duel, dans lequel monsieur Dern... monsieur Joseph se trouve en ce moment engagé.

TOUS.

Un duel.

REMI.

Mon neveu !

LE ROUGE.

Mon cousin !

MARTIN.

Mon ami !

Mad. SIMON.

Mon gendre !

SCHOLASTIQUE, *s'évanouissant.*

Mon époux !

Mad. SIMON, *la rentrant dans le salon.*

Allons, ma fille qui se trouve mal à présent.

REMI et LE ROUGE.

De quel côté.

Mad. DE MIRBEL.

Par ici, par ici.

MARTIN.

Courez, Messieurs, moi, je ne quitte pas Madame. (*Remi et le Rouge sortent à droite et à gauche ; en ce moment Boniface rentre par le fond.*) Mais voici Boniface.

SCÈNE XIX.

MAD. DE MIRBEL, MARTIN, BONIFACE.

BONIFACE.

Ah ! Madame, monsieur St.-Aure est vaincu, et le futur en est quitte pour une petite égratignure à la main droite.

Mad. DE MIRBEL, *se levant et respirant.*

Ah ! (*Lui donnant sa bourse.*) tiens.—

MARTIN.

Courons vite apprendre à ces dames. (*Il rentre dans l'auberge.*)

BONIFACE.

Votre bourse... c'est p't'êtr' pour payer l'port de

c'paquet qu'un homme du château vient de me remettre pour vous.

Mad. DE MIRBEL.

Une lettre du colonel..., ce que je sollicitais!

BONIFACE.

V'là monsieur Joseph.

Mad. DE MIRBEL.

Derneville!

SCÈNE XX.

LES MÊMES DERNEVILLE, *la main enveloppée d'un taffetas noir.*

DERNEVILLE, *d'un geste à Boniface.*

Eloigne-toi.

Mad. DE MIRBEL, *courant au devant de lui.*

Ah! Monsieur, vous voilà... vous m'avez causé un effroi...

DERNEVILLE.

Eh quoi! Madame, aurais-je été assez heureux pour que vous ayez pris quelqu'intérêt à la vie d'un homme qui mettrait son plus grand bonheur à vous la consacrer toute entière.

Mad. DE MIRBEL.

Que dites-vous, Monsieur ?

DERNEVILLE.

Ce qu'il m'est impossible de vous cacher plus longtemps; oui, Madame, depuis que je vous ai vue, j'ai senti que ma destinée était fixée, et si j'avais le bonheur de vous inspirer quelque retour...

Mad. DE MIRBEL.

Y pensez-vous, Monsieur, au moment de vous marier.

DERNEVILLE.

Il s'agit bien de mariage... quand vous saurez que je suis... (*A part.*) Imprudent, que vas-tu faire, elle n'ignore pas que tu l'as refusée, elle doit te haïr.

Mad. DE MIRBEL.

Expliquez-vous, Monsieur.

DERNEVILLE.

Ne dois-je pas craindre de parler...

Mad. DE MIRBEL.

Hélas! Monsieur, il est des fautes, qu'il ne nous est souvent pas possible de condamner.

DERNEVILLE.

Que voulez-vous dire... vous gardez le silence... me haïriez-vous? ah! dans mon désespoir, je cours de nouveau provoquer St.-Aure, et peut-être cette fois son épée... (*Il va sortir.*)

Mad. DE MIRBEL.

Arrêtez, Derneville!

DERNEVILLE.

Derneville!... eh quoi! vous m'auriez reconnu.

Mad. DE MIRBEL, *à part.*

Qu'ai-je dit. (*Haut.*) Oui, Monsieur, mais je désirais m'en assurer avant de vous remettre ce papier important.

DERNEVILLE, *lisant.*

Que vois-je?.. une lettre du colonel... ma grâce, et à votre sollicitation; ah! Madame, c'est ainsi que vous vous occupiez de Derneville, quand il était assez injuste pour vous condamner sans vous entendre... combien je fus coupable... mais, répondez, Madame, et si mon repentir vous touche, dites que vous oubliez mes torts, et que vous consentez...

Mad. DE MIRBEL.

Monsieur...

DERNEVILLE.

Vous hésitez. (*Criant.*) Garçon, une plume, de l'encre, du papier!

Mad. DE MIRBEL.

Eh bien! qu'allez-vous faire?

DERNEVILLE.

Ecrire à Paris que, honteux de mon erreur, je veux vous consacrer ma vie.

AIR : *Priez pour le pauvre insensé.*

Oui, je cède à ma destinée,

Idolâtrant chaque beauté,
Je proscrivais jusqu'au nom d'hyménée
Car j'adorais la liberté.
J'avais juré, dans ma folie,
De vous haïr.. je n'avais point pensé
Que vous étiez si bonne et si jolie;
Pardonnez au pauvre insensé.

(*Il se jette à ses genoux en lui baisant la main. En ce moment tout le monde paraît. Le garçon et Boniface à l'entrée de l'auberge; Mad. Simon, Scholastique, Martin, au balcon; Remi et le Rouge rentrent par le fond.*)

SCÈNE XXI ET DERNIÈRE.

TOUS LES PERSONNAGES.

TOUS.

Que vois-je?

CHŒUR.

AIR : *Quoi! c'est Edouard.*

Quoi! dans ces lieux (*bis*)
C'est affreux (*bis*)
Sous nos yeux
Ce crime est affreux.

LE ROUGE.

A côté même de sa future, c'est une horreur!

TOUS.

Oui, c'est une horreur!

DERNEVILLE, *criant à tue-tête.*

Eh! Messieurs, Mesdames, attendez donc, je ne suis pas Joseph.

TOUS.

Que dit-il?

DERNEVILLE.

Eh! non, morbleu, je m'appelle Derneville, je suis

capitaine de hussards, et je puis en ce moment me nommer avec d'autant plus de sécurité, que je vais, en devenant l'heureux époux de ma cousine...

Mad. DE MIRBEL.

Que dites-vous, Monsieur?

DERNEVILLE.

Que vous êtes trop bonne pour ne pas me pardonner un moment d'erreur.

Mad. DE MIRBEL.

Vous mériteriez bien... mais je n'ai pas de rancune.

Mad. SIMON.

Ah ça! mais comment se fait-il que vous passiez ici pour monsieur Joseph.

DERNEVILLE.

Rien de plus simple, et je vous le dirais si vous ne m'en vouliez pas, non plus que ma jolie future.

SCHOLASTIQUE, *le regardant fixement.*

(*A part.*) Pourvu que l'autre ressemble à celui-ci.

BONIFACE.

Avec tout ça, vous avez reçu un coup d'épée pour lui.

DERNEVILLE.

Et celui que j'ai donné donc?

AIR : *de Turenne.*

C'est pour Joseph que j'ai puni l'audace
D'un insolent.

MATHIEU, *bas.*

Mais, Monsieur, cette dot?

DERNEVILLE.

Ton zèle, ami, mérite cette grâce;
Garde tout, n'en dis pas un mot.

MARTIN.

Mais le billet...

DERNEVILLE.

Cachez cette aventure,
Puisque Joseph est mon patron,
Je devais en prenant son nom
Faire honneur à sa signature.

MARTIN.

Ah! c'est bien, c'est noble! quel ami! je ne vous quitte plus.

VAUDEVILLE.

AIR : *Vaudeville de Partie et Revanche.*

BONIFACE.

Si Saint-Aur', par son équipée
Et par un p'tit moment d'fureur,
Reçut dans c'jour un coup d'épée;
Si Mademoisel' eut d'l'humeur;
Et si, comme je le suppose,
Madame et Monsieur sont d'accord,
Moi seul, ici, j'en fus la cause
En demandant son passeport.

MARTIN.

Un membre de plus d'une classe,
Sans savoir comment il en fut,
Croyait arriver au Parnasse
Comme l'on entre à l'institut.
« Voilà mes titres et mon grade,
» Je suis de plus un esprit fort. »
Mais Pégase d'une ruade
Mit en pièces le passeport.

LE ROUGE.

Le plaideur, pour qu'il réussisse
Doit fournir ses productions
Et porter aux gens de justice
Ses dossiers, ses provisions.
Au greffe, tant que l'on dépose,
Très-librement on entre, on sort;
Pour retirer c'est autre chose:
On n'a jamais de passeport.

DERNEVILLE.

Lorsque sur les cartes de France

De Véfour ou de Bauvilliers,
Je vois Périgord et Provence,
Je voyagerais volontiers.
Pour que la gaîté m'accompagne,
Que le plaisir me mène au port,
Entre le Bordeaux, le Champagne
Délivrez-moi mon passeport.

Mad. DE MIRBEL, *au public.*

Vers le Parnasse allant sans doute,
Soldat, sous Apollon, ce soir,
L'auteur n'a pour feuille de route
Que son ouvrage à faire voir.
Calmant sa frayeur un peu vive,
Chaque jour venez, tous d'accord,
Afin qu'à son but il arrive,
Contresigner son passeport.

FIN.

LEPEINTRE J^ne^, *rôle de GRIFFONARD dans* une Visite en Prison .

Ah! que vous êtes heureux! si j'avais une femme comme celle-là, je ne serais peut-être pas ici!.....

UNE
VISITE EN PRISON,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Félix Auguste

PAR MM. DUVERT ET NICOLE,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 24 JUILLET 1824.

PRIX : 1 FR. 80 CENT.

AVEC UNE LITHOGRAPHIE.

H

PARIS,

AU GRAND MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE,

ANCIENNES ET MODERNES,

CHEZ Mme HUET, LIBRAIRE-EDITEUR,

RUE DE ROHAN, N°. 21, AU COIN DE CELLE DE RIVOLI,

BARBA, LIBLAIRE, PALAIS-ROYAL,

DELAVIGNE, LIBRAIRE, PASSAGE DE L'ANCRE, RUE St.-MARTIN.

1824.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
EDOUARD DE SAINT-AMAND, riche banquier	M. FÉDÉ.
FÉLIX DE SAINT-AMAND, son Frère.	M. LAFONT.
GRIFFONARD, éditeur responsable, détenu à Ste-Pélagie. . .	M. LEPEINTRE J.
BALTAZAR, guichetier.	M. HYPOLITE.
AMÉLIE, femme de Félix. . . .	Mlle CDARA.

La scène se passe à Paris, dans la prison de Ste-Pélagie.

Tous les Exemplaires non revêtus de la signature de l'Editeur, seront réputés contrefaits.

UNE VISITE EN PRISON,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le théâtre représente l'intérieur d'une salle commune de Sainte-Pélagie; deux portes latérales correspondent à des chambres de prisonniers; celle du fond correspond au corridor d'entrée. A droite du spectateur, est une table sur laquelle est une guitare.

SCÈNE PREMIÈRE.

FÉLIX, *sortant de la chambre à droite et regardant à travers les barreaux de la fenêtre.*

« Le lever du soleil, en ce brillant lointain,
» Ne m'a jamais paru si beau que ce matin. »

Ma foi, l'application me convient à merveille!.... Ne suis-je pas en effet un honnête criminel? enfermé à Sainte-Pélagie, d'après décision unanime de Messieurs mes créanciers, pour une bagatelle de six mille francs, sous le prétexte assez singulier que je ne les payais pas; eh bien! loin de me plaindre de leur sévérité, n'ai-je pas, au contraire, des actions de grâces à leur rendre?

Air « *Amis, voici la riante semaine.* (de Meissonnier.)

Des créanciers l'importune cohorte,
Me harcelait pour ces deux mille écus,
Chaque matin ils assiégeaient ma porte;
De mon lit même ils formaient le blocus.
De leur rigueur je dois bénir les suites,
Heureux ici de ma tranquillité,
Je suis enfin à l'abri des poursuites,
J'ai dans ces lieux trouvé la liberté. (*bis*)

Qui dirait, en me voyant ici, que je suis le frère d'un riche banquier, et, de plus, le mari d'une femme char-

mante? marié depuis six semaines, en prison depuis un mois.... c'est, en effet, fort original! Et ce qu'il y a de plus drôle, c'est que je ne sais pas quand j'en sortirai... Allons, de la philosophie, c'est ici que Sénèque me serait d'un grand secours... Moi, qui ne l'ai pas relu depuis ma sortie de Sainte-Barbe. Pas de livres, rien à faire ici... Essayons, en attendant ma femme, de fringuer quelques notes sur cette mauvaise guitare, véritable instrument de supplice, oublié sans doute ici par quelque débiteur troubadour, trop pressé de sortir... Mais j'entends, je crois, notre Argus qui commence sa tournée du matin; ivrogne et brutal, qualités obligées de la profession...

SCÈNE II.

FÉLIX, BALTAZAR.

FELIX.

Diable! Baltazar, vous nous donnez la clef des champs de meilleure heure que de coutume.

BALTAZAR.

C'est possible; mais vous n'aurez toujours que votre compte... Si vous sortez plus tôt, vous rentrerez moins tard.

FELIX.

Il y a donc quelque chose d'extraordinaire aujourd'hui?

BALTAZAR.

Oui, un repas de corps... Un nouveau guichetier qui paye sa bien-venue, et qui fait bien les choses. (*A part.*) Cinquante bouteilles pour dix.

FELIX.

C'est juste. Il faut que ces Messieurs aient le temps de s'amuser; et nous... système des compensations...

BALTAZAR.

Vous pouvez vous amuser aussi, vous avez un nouveau voisin d'hier : ça me fait penser qu'il faut que je lui ouvre. (*Il entr'ouvre la porte.*) Allons, vous pouvez

aller et venir si ça vous fait plaisir. A un autre, à présent. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

FÉLIX, GRIFFONARD.

GRIFFONARD. (*se frottant les mains.*)

Ah! Ah! c'est fort heureux. J'ai cru qu'on m'avait oublié dans cette souricière.

FÉLIX.

Comme premier venu, c'est à moi à faire les honneurs de la maison.

AIR: *Je regardais Madelinette.*

Puisqu'en ces lieux, mon cher confrère,
Vous êtes venu vous loger,
Pour vous servir que puis-je faire?
En quoi puis-je vous obliger?

GRIFFONARD.

Combien sa façon est civile!

FÉLIX.

Enchanté de vous voir ici.
(*à part.*) Il m'a tout l'air d'un imbécile.

GRIFFONARD.

Ah! Monsieur, je le suis aussi.

Ensemble

Puisqu'auprès de ce cher confrère,
Le destin voulut me loger,
Son espérance la plus chère,
Serait, dit-il, de m'obliger.

FÉLIX.

Puisqu'en ces lieux mon cher confrère,
Vous êtes venu vous loger,
Mon espérance la plus chère
Est de pouvoir vous obliger.

Comptez-vous, Monsieur, pardon de la question, elle est peut-être indiscrète, comptez-vous faire parmi nous un long séjour?

GRIFFONARD.

Le moins long possible, comme vous pouvez le croire.

FÉLIX.

Vous voudriez déjà nous quitter? ah! ce n'est pas bien. Quitter vos amis avant d'avoir fait connaissance! Vous trouverez ici une société choisie, du meilleur ton: vous pensez bien que je ne veux pas vous parler de ces misérables débiteurs qui se font mettre en cage pour quelques centaines de francs. Fi donc! c'est ce que nous appelons la ménagerie de l'établissement, oh! j'ai une certaine habitude locale, et si vous le voulez je puis en deux mots vous mettre au courant.

GRIFFONARD.

Monsieur, à ce qu'il paraît, est un ancien.

FELIX.

Il n'y a qu'un mois que je suis ici, mais j'y ai de belles connaissances et je suis à même de vous donner quelques détails sur la composition de l'hôtel.

AIR : *Pour devenir l'oracle de la mode* (du Premier Prix.)

D'êtres divers c'est un rare assemblage
Plaisir, souci
Se confondent ici;
L'observateur, sans faire un long voyage,
Peut voir ici
Le monde en raccourci.

Dans leurs cachots, pauvres anachorètes,
Qui de Thémis déplorent les rigueurs,
On trouve ici des docteurs, des poëtes,
Des fournisseurs, et jusqu'à des danseurs.

L'observateur, en poursuivant sa course,
Avec douleur rencontre trop souvent,
Près du fripon qui lui vola sa bourse,
Un écrivain, un artiste, un savant.

Rêvant encor des mandats et des traites,
Plus d'un banquier, jusqu'ici spéculant,
Vient rassembler dans ces sombres retraites
Les élémens de son prochain bilan.

Remarquez-vous cette jeune fillette,
On reconnaît à son doux embarras,
Une beauté qui vient payer sa dette,
Dans quel cachot l'Amour n'entre-t-il pas ?

Là, j'aperçois ce père de famille,
Pour un instant oubliant ses revers,
Il est heureux dans les bras de sa fille
Qui de ses pleurs vient arroser ses fers.

On peut ici recevoir compagnie,
Pourvu qu'on soigne et ses vins et ses mets ;
Car si la table est amplement garnie
Les bons amis ne nous quittent jamais.

Sous nos verroux enfin le plaisir brille,
Billard, café, tout est là réuni,
Grâce aux rideaux qui nous cachent les grilles
On peut se croire encor chez Tortoni.

ensemble.

Vous le voyez, c'est un rare assemblage,
Plaisir, souci
Se confondent ici.
L'observateur, sans faire un long voyage,
Peut voir ici le monde en raccourci.

GRIFFONARD.

Oui je le vois, c'est un rare assemblage,
Plaisir, souci
Se confondent ici.
Oui je le vois, sans faire un long voyage,
On trouve ici le monde en raccourci.

GRIFFONARD.

En effet : ce doit être un séjour charmant, et je suis vraiment surpris qu'il n'y ait pas plus d'amateurs.

FELIX.

Ajoutez à cela qu'ici on vit sans gêne, on ne sait pas ce que c'est que l'étiquette.

AIR : *Du Vaudeville de l'Ecu de six francs.*

Dans le monde c'est la manie,
Si vous recevez un ami,
Vous devez, par cérémonie,
Le lendemain courir chez lui,

L'étiquette le veut ainsi.
Mais qu'un importun dans mon gîte,
Accoure d'un air empressé,
Je suis d'avance dispensé
Du soin de rendre la visite.

Ah! ça dites-moi, je vous prie, avons nous à demeurer long-temps ensemble?

GRIFFONARD.

Mais, Monsieur, celui qui m'a fait mettre ici....

FELIX.

Je devine ce que c'est, quelqu'Arabe, quelque Bédouin n'est-ce pas? de ceux qui poursuivent sans relâche les Caravanes de débiteurs.

GRIFFONARD.

Non Monsieur, ce n'est pas cela.. Il s'agit de toute autre chose.

FELIX.

Ah! ah! de quoi s'agit-il donc?

GRIFFONARD.

D'abord, je dois vous dire qui je suis.

AIR : *Suzon sortait de son village.*

Je suis, Monsieur, je vous le jure,
L'homme universel, car, hélas!
Pour le nombre des aventures,
Je suis un moderne Gilblas.
Ainsi que lui
J'ai fait ici
Tous les métiers,
Hors celui de rentier.
Je fus, je crois,
En moins d'un mois,
Garçon fripier,
Épicier,
Clerc d'huissier;
Enfin je me donnais au diable,
D'exister n'ayant plus moyen,
Je me fis, n'étant propre à rien,
Editeur responsable.

FELIX.

Ah ! Monsieur est journaliste.

GRIFFONARD.

A peu près : l'article qui m'a conduit ici était pourtnt de ma façon... il était dirigé contrt un certain Monsieur que je n'ai jamais vu.

FELIX.

Comment, vous avez écrit contre un homme que vous ne connaissez pas !

GRIFFONARD.

C'est l'usage.... d'ailleurs c'était pour obliger un de mes anciens patrons, son ami intime qui, à ce qu'il paraît, m'avait donné des renseignemens inexacts ; ah ! ça, c'est vrai, l'article était sévère ; enfin on l'a regardé comme calomnieux et on m'a engagé à venir passer la belle saison ici.

FELIX. *(à part.)*

Qui diable s'en douterait ! avec cette figure bonasse.

GRIFFONARD.

Ah ! c'est vrai, voilà, Monsieur, toute mon histoire, et vous ?... confidence pour confidence.

FELIX.

C'est juste, mon cher voisin, mon aventure est à peu près la vôtre.

GRIFFONARD.

C'est aussi pour avoir écrit ?

FELIX.

Ah mon dieu ! oui.

GRIFFONARD.

Que ne gardiez-vous l'anonyme en publiant vos ouvrages.

FELIX.

Air : *Du Partage de la richesse.*

En vérité, vous parlez comme un ange,
Mais l'anonyme aurait gêné leur cours,
Car c'étaient des lettres de change,
Et cela se signe toujours.

GRIFFONARD.

Ah ! c'est pour dettes ?

FELIX. (*continuant l'air.*)

On ne refait pas la nature ;
Ce fut toujours là mon défaut.

GRIFFONARD (*à part*).

Je voyois bien à sa tournure
Que c'étoit quelqu'un comme il faut. (*bis.*)

Pauvre jeune homme ! de façon que vous ne pouvez sortir d'ici que moyennant....

FELIX.

Six mille francs ; ce qui équivaut pour moi à une condamnation à perpétuité.

GRIFFONARD.

Mais vous devez vous désespérer ici.

FELIX.

Moi, pas du tout.

AIR *du Vaudeville de la Robe et les Bottes.*

Comme l'on doit au printemps de la vie,
Songer à l'arrière-saison,
Je me suis fait une philosophie,
A l'usage de la prison ;
Loin que l'avenir m'inquiète,
Mes créanciers me défrayant toujours,
Je ne vois dans cette retraite,
Qu'un asile pour mes vieux jours.

GRIFFONARD (*à part.*)

Il voit la chose tout-à-fait du bon côté, le voisin. (*Haut.*) Comment ! un jeune homme comme vous, vous n'avez pas trouvé une caution ?

FELIX.

Je vous demande pardon ; j'en ai même proposé ; mais ces maudits créanciers sont d'une humeur si bizarre, n'ont-ils pas demandé qui est-ce qui cautionnerait la caution ?

GRIFFONARD.

Vous n'avez donc pas de parens ?

FELIX.

J'ai bien un oncle qui, de temps en temps, me

fait passer..... de ses nouvelles..... Il est à son aise.

GRIFFONARD.

Eh bien! il ne pourrait pas.....

FELIX.

AIR : *Du Vaudeville du Code et de l'Amour.*

Depuis six mois il me promène,
Il prétend que je suis un fou;
Il sait que je suis dans la peine,
Et je n'en puis tirer un sou;
Je mourrais ici, je parie,
Si pour sortir j'attendais son argent,
C'est un oncle de comédie
Qui ne paie qu'au dénouement.

GRIFFONARD.

Eh! mais, est-ce que vous n'avez que des oncles dans votre famille?

FELIX.

J'ai bien un frère, riche aussi, homme de mérite; mais il ne veut plus entendre parler de moi.

GRIFFONARD.

Vous êtes brouillés?

FELIX.

Tout-à-fait. Ce n'est pas du tout le même caractère, voyez-vous; il ne sait pas que je suis ici.

GRIFFONARD.

Pourquoi le lui avoir caché? Il vous en aurait sans doute tiré.

FELIX.

Ah! bien oui. Il a déjà payé quatre fois mes dettes; cette fois, il a pris la mouche : il veut que je paie moi-même.

GRIFFONARD.

Eh! eh! écoutez donc.....

FELIX.

C'est très-mal, n'est-ce pas? Faire banqueroute à mes créanciers! Comptez donc sur les parens : moi qui aurais donné pour lui tout ce que je possède..... Il est vrai que

je n'ai rien, mais enfin c'est toujours quelque chose..... que le dévouement. Il prétend que je suis un fou : s'il savait comme je suis changé! J'avoue que si vous m'aviez vu il y a six semaines, vous m'auriez pris pour un étourdi. J'étais garçon; mais aujourd'hui, je suis marié, et j'ai juré de ne plus faire de folies. C'est un parti pris.

GRIFFONARD.

Ah! vous êtes marié?

FELIX.

Mon frère l'ignore encore; il ne connaît pas ma femme. C'était la veuve d'un ancien officier : vous la verrez mon Amélie, aimable, compatissante; c'est là une femme, un ange de bonté.

GRIFFONARD.

Ah! que vous êtes heureux! Si j'en avais une comme ça, je ne serais peut-être pas ici, ou j'en sortirais bientôt; dans ce moment-ci surtout, où j'aurais besoin de faire parvenir un mémoire justificatif.

FELIX.

Si ce n'est que cela, ma femme s'en chargera volontiers.

GRIFFONARD.

Vraiment!

FELIX.

Entre compagnons d'infortune, il faut bien s'obliger.

GRIFFONARD.

Le charmant garçon!

FELIX.

Justement, je crois l'entendre.

SCÈNE IV.

Les mêmes, AMÉLIE.

FELIX.

Mon cœur ne m'avait pas trompé. Bonjour, ma chère Amélie; il me tardait de te voir arriver : que je te présente

n de mes nouveaux amis. Monsieur..... (*à Griffonard*) omment vous nommez-vous?

GRIFFONARD.

Boniface Griffonard.

FELIX.

M. Griffonard (*à Griffonard*). Les prénoms sont inutiles.

GRIFFONARD, (*humblement*).

Pardon, je croyais....

FELIX (*à Amélie*)

Homme recommandable.

GRIFFONARD.

Monsieur.....

FELIX.

Ecrivain distingué.

GRIFFONARD.

Oh! Monsieur.....

FELIX.

Comme moi pensionnaire à Sainte-Pélagie.

AMÉLIE.

Séjour assez triste, monsieur,

GRIFFONARD, (*avec prétention*).

Il ne l'est plus madame, du moment qu'on s'y trouve auprès de vous.

FELIX. (*bas à Amélie.*)

Il est galant M. l'Editeur. (*haut.*) Tu vois M. Griffonard, il veut te prier de te charger pour lui de faire une démarche.

AMÉLIE.

Il suffit, Monsieur, que vous partagiez le sort de mon mari, pour que je me fasse un plaisir....

GRIFFONARD.

Ah! madame, vous me comblez de joie.

FELIX.

Eh bien, voisin, allez rédiger votre mémoire.

GRIFFONARD.

C'est ça, j'y vais de suite, vous me ferez le plaisir d'y jeter un petit coup d'œil, n'est-ce-pas? parce que voyez-vous, dans la chaleur de la composition, je crains qu'il ne

m'échappe quelques petites fautes d'orthographe : qui est-ce qui n'en fait pas ? tout le monde en fait plus ou moins, (*à Amélie*) Madame, j'ai l'honneur de vous saluer.

FELIX.

Eh bien ! c'est ça, allez, nous reverrons cela ensemble.

SCÈNE V.

AMÉLIE, FÉLIX,

AMÉLIE.

Mon ami, j'ai une bonne nouvelle à t'annoncer.

FÉLIX.

Tu as vu mon oncle ?

AMÉLIE.

Ton oncle ?

FELIX.

C'est que j'ai reçu une lettre de lui, il me fait espérer que, d'ici à peu de jours, il me prêtera de quoi me libérer.

AMÉLIE. (*mystérieusement.*)

J'ai trouvé.... mieux.

FELIX.

Comment ?

AMELIE.

Oui, quelqu'un qui offre de payer pour toi.

FELIX.

De payer pour moi ! Et qui donc cela ?

AMELIE.

Je me suis promis de ne te point dire son nom ; il te l'apprendra lui-même.

FELIX (*avec inquiétude.*)

Ah ! ah ! Est-ce un jeune homme ?

AMELIE.

Mais, il a..... oui, il a à peu près trente ans.

FELIX.

Diable ! Et ce jeune homme, sans doute, n'est pas mal ?

AMELIE (*avec intention.*)

Il te ressemble.... un peu.

FELIX.

Vraiment ! Et il ne veut pas que tu me dises son nom ?

AMELIE.

Ce n'est pas lui qui s'y oppose..... il croit que tu le sais déjà.... Il m'a chargée de t'annoncer sa visite.

FELIX (*à part.*)

Il me traite tout-à-fait sans façon (*haut*). Et ce monsieur si obligeant, t'a-t-il laissé entrevoir le motif qui le détermine à se montrer si généreux envers un homme qu'il ne connaît pas ?

AMELIE.

Mais le désir de faire le bien, je pense.

FELIX (*s'efforçant de cacher son trouble.*)

Ah ! tu penses cela. C'est assurément fort louable de sa part.... Et sans doute tu lui as manifesté toute la gratitude que mérite un pareil procédé ?

AMELIE.

Je lui ai dit que notre reconnaissance serait sans bornes.

FELIX.

Sans bornes : c'est juste..... Et t'a-t-il dit à quelles conditions ?

AMELIE.

Mais cela va sans dire.... Nous le rembourserons.

FELIX.

Oui ; mais quand et comment, et quel est l'intérêt qu'il prétend exiger ?

AMELIE.

Air *du Vaudeville des Amazones.*

Pour y songer c'est un trop galant homme,
Il ne veut pas te parler d'intérêts ;

Puis il m'a dit que pour rendre la somme
Il t'accordait le temps que tu voudrais.

FELIX (*avec force.*)

As-tu pensé que moi j'accepterais?
Assure-le de ma reconnaissance,
Mais je préfère encor garder mes fers.
(*à part.*) Lorsque l'on prête avec tant d'obligeance
Les intérêts bien souvent sont trop chers. (*bis.*)

AMELIE.

Comment, tu refuses?

FELIX.

Certes, je refuse..... (*à part.*) Un jeune homme de trente ans.

AMELIE.

Serais-tu jaloux?

FELIX.

Moi jaloux? Ah! rends-moi plus de justice. Dieu merci, je n'ai pas cette maladie. Ce que j'en dis, c'est pour toi.... uniquement pour toi.... Ce Monsieur, malgré son désintéressement, ne manquera pas de dire dans le monde: Félix de Saint-Amand était détenu pour dettes.... j'ai payé pour lui.... comment, dira-t-on, mais c'est très-bien de votre part... Oui, sa femme m'a prié....

AMÉLIE. (*vivement.*)

Du tout, c'est lui qui me l'a offert.

FELIX.

Sans doute.... mais l'historien le plus exact est bien aise d'égayer ses récits.... on exagère toujours un peu, et je te demande, si tu voudrais, quand il aura fait ainsi parade de sa générosité envers moi, accepter pour toi toutes les conséquences qu'on en pourrait tirer? non, Amélie, non; je t'aime trop pour y consentir...

AMÉLIE. (*piquée.*)

Si c'est là une preuve d'amour, au moins tu conviendras que ce n'en est pas une de confiance; une occasion se présente de recouvrer ta liberté, et tu la refuses... je croyais mériter plus d'égards.

FELIX.

Ecoute donc...

AMELIE.

Moi qui jouissais déjà de l'idée de vous arracher à cette pénible captivité... moi qui ai promis à celui qui veut devenir votre libérateur de l'amener aujourd'hui même.

FELIX.

Tu dégageras ta parole.

AMELIE.

Mais que lui dire ?

FELIX.

Dis lui... dis lui que mon oncle a payé pour moi.... ou bien encore, si tu l'aimes mieux, enfin, tout ce que tu voudras.

AMÉLIE. (*à part.*)

Le joli moyen ! (*haut.*) Mais il ne me croira pas.

FELIX.

N'importe, j'ai pris mon parti, je ne saurais accepter....

AMÉLIE. (*dépitée.*)

C'est fort bien, monsieur, c'est de la jalousie, et pas autre chose.... il paraît que vous vous plaisez ici.

FELIX.

En effet le séjour est agréable.

AMÉLIE.

Que sais-je ? il faut bien que quelqu'objet vous y attache.

FELIX (*à part.*)

En voici bien d'une autre, à présent. (*haut.*) Comment Amélie ?.... (*à part.*) C'est de ma faute aussi. (*haut*) Tu penserais ?....

AMÉLIE.

Oui, Monsieur, défiance pour défiance.

FELIX.

Amélie.... Mon Amélie..... Un regard... Voyons, ne te fâche pas.... (*elle le regarde tendrement.*) que diable, je ne suis pas jaloux, mais mets-toi à ma place.

AIR d'*Aristippe*.

Je puis trembler, te voyant si jolie,
Quand le destin enchaîne ici mes pas;
Que de dangers courrait mon Amélie,
Si sa vertu ne la défendait pas!
Je suis injuste, et pourtant excusable.
N'es-tu pas faite pour charmer?
Le monde entier peut te trouver aimable,
Mais c'est moi seul qui dois t'aimer.

AMÉLIE.

As tu pu craindre un seul instant?...

FELIX.

Non, non, mon amie, oublie que j'ai pu t'offenser... Je veux réparer mes torts, parle, ordonne, fais tout ce que tu voudras.... tu vois ma confiance.... ce n'est plus qu'à un condition.

AMÉLIE.

Laquelle?

FELIX.

C'est que je le verrai, que je causerai avec lui, et que je serai encore libre de refuser, si...

AMÉLIE.

C'est encore là un petit reste d'inquiétude.

FELIX.

Je t'en supplie.

AMÉLIE.

Eh bien! soit, j'y consens, (*finement.*) mais je suis tranquille, quand tu l'auras vu, tu ne le refuseras pas.

FÉLIX.

J'en accepte l'augure. (*lui tendant la main.*) Tu ne m'en veux plus?

AMÉLIE.

Je le devrais pourtant.

FELIX.

Un baiser, pour gage de la paix.

AIR : *Loin de la ville.*

Une caresse,
Et ma tristesse
A l'instant va se dissiper.
Tendre et jolie,
Mon Amélie
Ne voudra jamais me tromper.

AMÉLIE.

Vas t'habiller à l'instant même,
Sois tout prêt à le recevoir.

FELIX (*à part*).

Ah! de la femme que l'on aime,
Voyez donc quel est le pouvoir.

Ensemble.

FELIX.

Une caresse
Et ma tristesse
A l'instant va se dissiper.
Tendre et jolie,
Mon Amélie
Ne voudra jamais me tromper.

AMÉLIE.

Une caresse
Et sa tristesse
A l'instant va se dissiper.
Non, ton amie,
Ton Amélie
Ne voudra jamais te tromper.

SCÈNE VI.

AMÉLIE. (*seule.*)

Il a beau dire, il est jaloux... et de qui? de son frère, il est vrai qu'il l'ignore; mais cela entrait dans mes vues; mon projet est bien bizarre, il faut en convenir, il est peut-être même bien hardi; rapprocher à l'insu l'un de l'autre deux frères désunis... et quel moyen employai-je pour y parvenir? je rencontre M. de Saint-Amand, mon beau frère, chez mon amie madame de Belval. M. de Saint-Amand qui ignore que je suis sa belle-sœur, se prend pour moi d'une belle passion, et m'offre, au bout de huit jours, son cœur et sa main, qu'en conscience je ne pouvais accepter. Néanmoins, comme une femme est toujours bien aise d'user de ses avantages, je profite de mon ascendant sur lui pour rendre la liberté à mon mari. Je lui persuade que je dépends d'un frère détenu à Sainte-Pélagie; il m'offre aussitôt de payer pour lui; j'accepte: et c'est aujourd'hui même que leur entrevue doit avoir lieu. Mais s'il savait que ce prétendu frère est le sien; que cette même Amélie dont il recherche la main n'est autre que sa belle-sœur, il ne me le pardonnerait

AMÉLIE.

Je ne sais pourquoi, Monsieur, mais je suis toute tremblante.

SAINT-AMAND.

Rassurez-vous, Amélie, je vous l'ai promis, votre frère sera bientôt libre.

AMÉLIE.

Croyez, Monsieur, que sa reconnaissance....

SAINT-AMAND.

Son amitié, c'est tout ce que je demande, elle me sera précieuse et cette démarche doit vous le prouver.

AMÉLIE.

Je ne me dissimule pas, Monsieur, tout ce qu'elle a de pénible.

SAINT-AMAND.

Je vous proteste que je ne l'eusse point faite pour mon propre frère.

AMÉLIE.

Ah! vous avez un frère?

SAINT-AMAND.

Vous l'ignoriez?

AMÉLIE.

Non, je me rappelle maintenant, que Madame de Belval m'en a parlé.

SAINT-AMAND.

Oui, un fou, un mauvais sujet.

AMÉLIE.

Défauts de son âge, peut-être.

SAINT-AMAND.

Non, non, il est certains écarts que l'âge n'excuse point.

AIR *du Vaudeville du Passe-partout*, ou *du Colonel*.

Ma main a comblé sa jeunesse
De bienfaits qu'il a méconnus;
L'ingratitude a payé ma tendresse.

AMÉLIE.

Quoi! votre frère....

SAINT-AMAND.

Hélas! je n'en ai plus.

Oui, dès long-temps j'ai, vous pouvez m'en croire,
Par l'oubli payé sa froideur;
(*à part.*) Mais en sortant de ma mémoire
L'ingrat est resté dans mon cœur.

AMÉLIE.

Mme. de Belval m'en a fait cependant beaucoup d'éloges.

SAINT-AMAND.

Elle est trop indulgente.

AMELIE.

Et vous peut-être trop sévère.

SAINT-AMAND.

J'ai acquis chèrement le droit de l'être, n'ai-je pas payé vingt fois les dettes les plus folles?

AMÉLIE

Le temps l'aura peut-être corrigé.... (*timidement et avec intention*) si vous eussiez cherché à le rapprocher de vous.

SAINT-AMAND (*avec force*).

Lui, oh! jamais.

AMELIE.

C'est un mot terrible, que celui là, Monsieur.

SAINT-AMAND (*de même*).

J'en ai fait le serment.

AMÉLIE.

Vous ne le tiendrez pas, j'ose l'espérer.

AIR : *de ma Céline, amant modeste.*

On peut oublier sa maîtresse,
On peut cesser de la chérir,
On peut retirer sa tendresse
A l'ami qui sut nous trahir.
Oui c'est alors qu'on doit être sévère,
Qu'on doit tenir aux sermens qu'on a faits;
Mais celui de haïr son frère,
Celui-là ne se tient jamais.

SAINT-AMAND.

Au reste, il n'y a pas d'apparence que je le revoie de sitôt, je ne sais ce qu'il est devenu, il s'est marié, m'a-t-on dit, pour couronner ses œuvres.

AMÉLIE.

Et le choix qu'il a fait a excité votre colère ?

SAINT-AMAND.

Oh ! le mariage le plus inconvenant.

AMÉLIE. (*à part.*)

Que je souffre !

SAINT-AMAND.

Une femme sans fortune.

AMÉLIE.

Qu'importe ? s'il l'aimait. (*Amélie paraît troublée.*)

SAINT-AMAND.

La veuve d'un soldat... qu'avez vous Amélie... vous paraissez émue.

AMELIE.

Vous oubliez, monsieur, que ce titre est aussi le mien.

SAINT-AMAND.

Pardon, ma chère Amélie, avez-vous pu penser que j'eusse l'intention de vous offenser?

AMELIE.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Je l'avouerai, oui, j'en suis étonnée,
Votre ironie a déchiré mon cœur,
Vous méprisez la veuve infortunée
Dont le mari périt au champ d'honneur.
Loin que ce titre aujourd'hui m'humilie,
Je puis, Monsieur, m'énorgueillir encor
D'avoir porté le nom d'un brave, mort
Pour son prince et pour sa patrie.

SAINT-AMAND.

Ma chère Amélie, chercherais-je à vous plaire si mes sentimens différaient des vôtres ? ah ! si la femme que mon frère à choisie vous ressemblait.... mais une femme peut-être sans mœurs, sans conduite.

AMELIE. (*à part.*)

Fatale prévention !

SAINT-AMAND.

Mais brisons là-dessus, votre bonté vous a portée à défendre ces deux êtres qui, malheureusement sont de ma famille; nous n'en parlerons plus, je n'aurai jamais le dessein de vous affliger. (*En remontant la scène, Saint-Amand pose son chapeau sur la table.*) Mais votre frère tarde bien à venir.

AMELIE.

En effet, il se fait bien attendre. (*A part.*) Je redoute maintenant leur entrevue. (*Elle entr'ouvre la porte du cabinet de Félix.*) Il n'est pas chez lui..... il ne peut être loin : si vous vouliez passer dans cette chambre, je vais vous l'amener.

SAINT-AMAND.

Soit. Mais je vous en conjure, soyez le moins longtemps possible; vous savez que nous sommes venus fort tard, et qu'on nous a dit en entrant que nous avions peu de temps à rester ici.

Air : *Doux moments.* (De la Maison de Plaisance.)

Oui, bientôt dans ces lieux,
Amenez votre frère;
Mon seul désir, ma chère,
Est de combler ses vœux.
Grâce à mon appui tutélaire,
Je veux qu'il soit libre ce soir.

AMELIE, (*à part.*)

Ah! s'il savait que c'est son frère
Que dans l'instant il va revoir.
Ciel! protège mon stratagême.

SAINT-AMAND.

Partez, ne soyez qu'un moment,
Le temps coule si lentement
Lorsqu'on est loin de ce qu'on aime. (*bis*).

Ensemble.

Oui, bientôt, etc.

AMELIE.

Puisse-t-il, dans ces lieux,
En retrouvant son frère,
Abjurer sa colère
Et combler tous mes vœux!

(*Ils sortent tous deux, Amélie par la porte du fond, et Saint-Amand par celle de droite*).

SCÈNE X.

FÉLIX (*sortant de chez Griffonard en riant aux éclats*). Ah! ah! ah! l'aventure est impayable. Il a fait un article.... et contre qui?.... contre mon frère; et c'est à ma femme qu'il s'adresse pour faire parvenir sa justification.. à ma femme... qui ne connaît pas mon frère, et qui certainement ne voudra pas se charger d'une pareille mission. Je n'ai jamais eu le courage de lui dire mon nom; l'envie de rire m'a coupé la parole. Ce pauvre Griffonard!..... contre mon frère; où diable va-t-il s'attaquer à un homme aussi puissant que monsieur mon frère! (*On entend la cloche.*) Ah! mon Dieu! voilà la cloche de retraite: Amélie aura trop tardé; m'en voilà pour mes frais de toilette.

SCÈNE XI.

BALTAZAR, FÉLIX.

BALTAZAR (*ivre*).

Tiens, voilà encore le monsieur à l'habit noir.

AIR: *Tu commenceras par lui dire.* (Frères de Lait).

Allons, entendez-vous la cloche?
C'est là le signal du départ,
Je veux éviter le reproche,
Eloignez-vous, et sans retard. (*bis*).

FELIX (*à part*).

Parbleu, l'aventure est nouvelle,
Le vin a troublé sa cervelle,
Pour un autre il me prend ici.

BALTAZAR.

Allons, allons, pourquoi tarder ainsi? (*bis*).
Allons, vous entendez la cloche.

FELIX.

Eh! oui, vraiment, j'entends la cloche.

BALTAZAR.

Je veux éviter le reproche.

FELIX.

C'est très-juste, il craint le reproche.

Ensemble.

BALTAZAR.

C'est le signal du départ ;
Eloignez-vous et sans retard.

FELIX.

Si c'est le signal du départ,
Je vais partir sans retard.

FELIX.

Courons au devant de ma femme pour rompre ce tête-à-tête qui devient tout-à-fait inutile.

BALTAZAR.

On a bien de la peine à s'en débarrasser !.. eh mais ! il oublie son chapeau... est-il étourdi ce gaillard-là... (*il le rappelle.*) hé.... M. l'habit noir... vous avez donc perdu la tête ? (*il lui remet le chapeau de son frère.*)

SCÈNE XII.

SAINT-AMAND.

Quel est donc ce tapage? Amélie ne reparaît pas.... on frère non plus; je ne conçois rien à ce retard-là..... hésiterait-il à se présenter devant moi ? Il me semble que la démarche que je fais n'a rien qui puisse l'offenser. Je viens, en le délivrant, lui demander la main de sa sœur; refuserait-il à accorder son consentement, dont au besoin on pourrait bien se passer? Cette alliance n'est point à dédaigner pour lui... Ah ! le voilà sans doute.

SCÈNE XIII.

GRIFFONARD (*un papier à la main*), SAINT-AMAND.

GRIFFONARD.

Pardon, je me suis fait attendre, n'est-ce pas ? Vous vous impatientiez ?

SAINT-AMAND.

Du tout, Monsieur.

GRIFFONARD.

Et votre chère Amélie, où est-elle donc?

SAINT-AMAND.

Elle vous cherche.

GRIFFONARD (*à part.*)

Ah! par exemple, c'est bien aimable de sa part. (*haut*) J'ai été un peu long-temps à terminer cela, parce que, voyez-vous, il ne faut rien oublier.

SAINT-AMAND.

Donnez, Monsieur, je vous promets que ce sera une affaire bientôt terminée; j'arrangerai tout cela. (*Griffonard lui remet son mémoire*).

GRIFFONARD.

Ah! Monsieur, certainement ma reconnaissance....

SAINT-AMAND.

Votre estime et l'amour d'Amélie, voilà la seule récompense que j'ambitionne.

GRIFFONARD (*étonné*).

Comment dites-vous?

SAINT-AMAND.

Vous savez que j'adore Amélie.

GRIFFONARD.

Elle le mérite bien, une femme qui a tant de qualités!

SAINT-AMAND.

Ah! qui le sait mieux que moi!

GRIFFONARD.

Elle vous paraît bien attachée aussi.

SAINT-AMAND.

Ah! Monsieur, il ne me manque plus, pour être heureux, après une si flatteuse assurance, que d'obtenir l'agrément de son frère.

GRIFFONARD (*plus étonné encore*).

Pourquoi faire?

SAINT-AMAND.

Pour notre mariage.

GRIFFONARD (*à part*).

Tiens, il me disait ce matin qu'ils étaient mariés..... ah bon! c'est ça.

SAINT-AMAND.

Et je me suis flatté que cette alliance...

GRIFFONARD.

Eh! mais je ne vois pas pourquoi il s'opposerait maintenant.

SAINT-AMAND. (*Il lui serre la main*).

Vous me comblez de joie.

GRIFFONARD (*avec une hésitation comique*).

J'en suis ravi, je vous jure que je le désire de tout mon cœur.

SAINT-AMAND.

L'excès de mon bonheur...

GRIFFONARD.

Qu'est-ce qu'il a donc, le voisin?

SAINT-AMAND.

D'un seul mot vous venez de faire notre bonheur à tous... je dis notre bonheur, car je prétends que vous le partagiez...

GRIFFONARD.

Vous êtes bien bon, Monsieur.

SAINT-AMAND.

Vous êtes sans fortune, mais qu'importe! n'en ai-je pas assez pour nous trois?

GRIFFONARD (*à part*).

C'est donc pour son plaisir qu'il est ici.

SAINT-AMAND.

Vous viendrez demeurer avec nous.

GRIFFONARD.

Où ça, monsieur?

SAINT-AMAND.

Dès aujourd'hui je vous fais préparer un appartement dans mon hôtel.

GRIFFONARD.

Dans votre hôtel? (*A part.*) C'est singulier; je n'avais pas remarqué ce matin qu'il avait la tête dérangée. En effet, je le vois à présent: il a la figure toute décomposée... Je ne le reconnais plus.

SAINT-AMAND.

Mais revenons à notre affaire; l'essentiel est de vous délivrer promptement. Il s'agit d'une bagatelle. Vous êtes détenu pour une somme de six mille francs environ.

GRIFFONARD (*à part*).

Décidément il est fou: voilà qu'il confond maintenant son affaire avec la mienne. (*Haut.*) Monsieur, vous êtes dans l'erreur; ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

SAINT-AMAND.

Comment?

GRIFFONARD.

Non, monsieur, ce n'est pas pour dettes que je suis ici; rappelez-vous donc....

SAINT-AMAND.

Amélie cependant m'avait assuré....

GRIFFONARD.

Elle a eu tort. Si par hasard vous l'avez oublié, jetez de nouveau un coup-d'œil sur mon mémoire, cela vous remettra au courant. (*Pendant que Saint-Amand parcourt le mémoire.*) Voyez, j'espère que c'est lisible.

SAINT-AMAND (*avec indignation.*)

Quoi! vous vous nommez Griffonard?

GRIFFONARD (*s'éloignant avec crainte.*)

Oui, monsieur.... à moins que..... vous n'y trouviez à redire.... (*A part.*) Diable! c'est qu'il m'a l'air d'un fou dangereux.

SAINT-AMAND (*s'approchant de lui.*)

(*Griffonard s'éloigne encore.*) Vous êtes l'auteur de l'article calomnieux?

GRIFFONARD.

Oui, Monsieur, à moins cependant que vous n'y ouviez encore à redire.

SAINT-AMAND (*le saisissant à la gorge et le repoussant vivement*).

Malheureux!..

GRIFFONARD.

AIR : *Necraignez rien.* (Du Menteur Véridique.)

Cet œil méchant
Et menaçant
Décèle sa folie ;
Pour me soustraire à tout danger,
Oui, je veux déloger.

SAINT-AMAND (*à part*).

Quoi ! vous avez pu me tromper,
Ah ! perfide Amélie.

GRIFFONARD.

L'accès qui vient de le frapper,
Pourra se dissiper.

GRIFFONARD.

Cet œil méchant, etc.
Et menaçant
Décèle sa folie ;
Pour me soustraire à tout danger
Oui, je veux déloger. (*Il sort*).

SAINT-AMAND.

Dans cet instant,
Je fais serment
D'oublier Amélie ;
La perfide a pu m'outrager,
Courons me dégager.

SCÈNE XIV.

SAINT-AMAND.

A-t-on assez abusé de ma crédulité? et c'était pour me forcer à pardonner à ce misérable qu'on m'a conduit ici.

SCÈNE XV.

SAINT-AMAND, AMELIE.

SAINT-AMAND.

C'est vous, Madame, m'expliquerez-vous ce que signifie l'étrange démarche dans laquelle vous m'avez entraîné aujourd'hui ?

AMÉLIE (*avec crainte*).

Pardon, Monsieur, je n'ai point encore trouvé mon frère.

SAINT-AMAND.

Je viens de le voir, ce frère; et j'étais loin de soupçonner de votre part une telle duplicité.

AMELIE.

Vous l'avez vu?... Au ton sévère dont vous me l'annoncez, je vois que je m'étais flattée en vain d'obtenir son pardon.

SAINT-AMAND.

Moi, lui pardonner?... à celui qui m'a si lâchement calomnié?..

AMELIE (*vivement*).

Monsieur, mon mari en est incapable.

SAINT-AMAND.

Comment, votre mari!.. Il est votre mari!..

AMELIE.

Il n'a pas dû vous le cacher; et, si je vous en ai fait mystère...

SAINT-AMAND.

Elle est mariée!... Ainsi, Madame, j'étais complètement votre dupe...

AMELIE.

Monsieur...

SAINT-AMAND.

Quelle indignité!.. (*Il s'éloigne d'elle*).

SCÈNE XVI.

Les Mêmes, BALTAZAR.

BALTAZAR.

Je disais bien aussi que la petite femme n'était pas encore partie. Il paraît qu'il y a de la brouille dans le ménage... J'arrive à temps pour prononcer la séparation. Madame, il est six heures un quart, et je vous ferai remarquer que ma responsabilité est en souffrance de quinze minutes.

AMELIE.

Je sors à l'instant; permettez seulement que je dise un mot à mon mari.

BALTAZAR.

Allons, dépêchons, belle dame, vous voyez que j'y mets de la complaisance; si vous n'étiez pas une dame de votre sexe... (*A Saint-Amand*) Monsieur, Madame voudrait vous dire un mot.

SAINT-AMAND.

J'en ai trop entendu... Je pars à l'instant.

BALTAZAR.

Vous partez, vous partez... un petit moment, il y a une petite anicroche... Vous savez bien qu'on ne sort pas d'ici aussi facilement qu'on y entre...

SAINT-AMAND.

Qui m'en empêcherait ?

BALTAZAR.

Moi, donc. Est-il drôle donc lui ! qu'est-ce que c'est donc que cette envie de s'en aller qui lui prend aujourd'hui ?..

SAINT-AMAND.

Est-ce encore, Madame, une nouvelle mystification que vous me réserviez ?

AMÉLIE.

Cet homme se méprend, pardonnez... (*A Baltazar*) Monsieur n'est pas mon mari.

BALTAZAR.

Il n'est plus votre mari, à présent ? allons donc...

SAINT-AMAND.

Cessons cette mauvaise plaisanterie. Vous savez bien que je ne suis point le mari de Madame, puisque le voilà. (*Désignant Griffonard qui entre*).

SCÈNE XVII.

Les mêmes, GRIFFONARD.

BALTAZAR.

Comment, la femme à deux maris...

GRIFFONARD.

Chut! il paraît que son accès n'est pas encore passé... Ne le contrarions pas. (*A Saint-Amand.*) Oui, oui, voisin, vous avez raison, Madame est ma femme...

AMÉLIE.

Que signifie ce langage?

GRIFFONARD (*bas à Amélie*).

Laissez-moi faire, vous allez le rendre furieux... Il a manqué de m'étrangler tout à l'heure...

AIR : *De Turenne.*

Mon cher voisin, oui, c'est bien là ma femme.

AMÉLIE.

Mais, que veut dire tout ceci?

BALTAZAR, (*désignant Saint-Amand.*)

Moi, j'affirme que, de Madame,
Voilà, voilà le seul mari.

SAINT-AMAND.

Non, je ne suis pas son mari.

AMÉLIE.

Un tel débat et me blesse et m'étonne,
Non, je ne suis l'épouse d'aucun d'eux.

BALTAZAR.

Quoi! la femme de tous les deux,
N'est plus la femme de personne.

SAINT-AMAND.

Je me perds dans ce dédale d'événemens. Quel est donc enfin, Madame, ce mari mystérieux pour lequel on nous prend tous ici?

SCÈNE XVIII.

Les Mêmes, FÉLIX.

FELIX.

Il est devant toi.

SAINT-AMAND.

Mon frère!

BALTAZAR.

Ah mon Dieu !..

SAINT-AMAND.

C'est toi qui es son mari !.. Je devine tout maintenant.

FELIX.

Oui, mon cher Edouard... J'eus bien des torts envers toi, mais je n'y ajouterai pas celui de te priver de ta liberté. A peine sorti de cette maison, ignorant que je devais mon élargissement à une méprise...

BALTAZAR.

J'en échappe d'une belle.

FELIX.

Je reconnus ta voiture à la porte, j'interrogeai tes gens, j'appris que tu étais entré ici avec une jeune femme que je reconnus sans peine pour ma bonne Amélie. Je devinai dès lors qu'elle avait conçu le généreux dessein de nous rapprocher. Mais je n'ai pas dû profiter de l'erreur à laquelle je devais mon évasion. J'ai bien tardé; peut-être, te l'avouerai-je, je n'ai pu résister au plaisir de me croire libre un instant, mais je reviens, je viens reprendre mes fers, expier ici mes erreurs et déplorer la perte de ton amitié.

SAINT-AMAND.

Va, mon ami, je te reconnais maintenant, cette action seule nous réconcilie, et ton Amélie n'aura pas été trompée dans son attente.

FELIX.

Quoi! tu serais assez généreux...

SAINT-AMAND.

Je le suis moins que tu le penses. Tu sauras tout cela.

Air : *Dans un castel dame du haut lignage.*

En la voyant je dus chérir ta femme,
J'en attendais un doux retour;
Mais, maintenant, oui, je sens dans mon âme
Que l'amitié doit remplacer l'amour.

Soyez heureuse auprès de lui, ma chère,
Tous les deux partagez mon bien ;
Pour un instant je l'ai cru votre frère,
Mais je sens là qu'il est le mien. (*bis*)

Passons au greffe, je vais y déposer les six mille francs qui te retiennent ici, et je vous emmène tous les deux avec moi.

GRIFFONARD.

Mon voisin, je vous en félicite de tout mon cœur.

BALTAZAR.

Et moi je m'en félicite aussi.

GRIFFONARD.

Puisque vous voilà libre, vous voilà plus à même que jamais de faire parvenir ma pétition à M. de Saint-Amand.

SAINT-AMAND.

Elle est à son adresse, Monsieur.

GRIFFONARD.

Quoi ! vous seriez vraiment M. de Saint-Amand ?

SAINT-AMAND.

Lui-même. J'examinerai à loisir ce mémoire, et si, comme je me plais à le croire, vous avez été induit en erreur, je solliciterai votre liberté. Mais, je me défierai à l'avenir des jolies solliciteuses.

BALTAZAR.

Et moi des ressemblances.

VAUDEVILLE.

AIR : *du vaud. de Partie et Revanche.*

BALTAZAR.

Je ne veux plus m'y laisser prendre ;
Désormais j'y verrai plus clair ;

Aujourd'hui j'ai pu me méprendre
A votre figure, à votre air,
Et mon erreur allait me coûter cher :
Cette ressemblance parfaite
Pourrait plus que moi vous duper,
Si par malheur, madame un peu distraite
Allait quelque jour s'y tromper.

SAINT-AMAND.

Aux bords brumeux de la Tamise,
Combien d'élégantes ladys
Recherchent le ton et la mise
Des beautés de notre pays (*bis*) ;
On peut bien marcher sur leurs traces,
Leurs atours peuvent s'usurper,
Mais pour la finesse et les grâces
Qui pourra jamais s'y tromper ?

GRIFFONARD.

Lorsqu'un drame fait la culbute,
Ce qui se voit quelquefois aux Français,
Plus d'un journal, protecteur de sa chute,
Bien qu'il fût témoin du décès,
Persiste encore à prôner son succès.
Un feuilleton opiniâtre
Peut bien prétendre à nous duper,
Mais par malheur le caissier du théâtre
Ne pourra jamais s'y tromper.

FÉLIX.

Avant d'éprouver la vaillance
De nos guerriers adolescens,
L'étranger dans son imprudence
S'écriait : Ce sont des enfans (*bis*) !
Mais bientôt d'une voix moins forte
Il dit, aux coups dont il se sent frapper,
« Si ce n'est pas une vieille cohorte,
» On pourrait, ma foi, s'y tromper. »

AMELIE (*au Public*).

Nos auteurs ont compté d'avance
Sur un succès qu'ils n'ont pas mérité ;

Vous pourriez bien ici, je pense,
En les traitant avec sévérité,
Rabattre un peu leur vanité.
Pourtant, Messieurs, d'un tel outrage
Ah ! gardez-vous de les frapper;
Lorsque soi-même on juge son ouvrage,
Est-on puni pour s'y tromper ?

FIN.

Imprimerie de SÉTIER, cour des Fontaines, n° 7, à Paris.

L'ANNEAU DE GYGÈS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE

EN UN ACTE,

DE MM. ÉTIENNE ARAGO ET DESVERGERS.

Représentée pour la première fois sur le Théâtre du Vaudeville, le 3 août 1824.

PRIX : 1 FR. 50 C.

PARIS,

AU GRAND MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRES ANCIENNES ET MODERNES,

CHEZ Mme HUET, LIBRAIRE, RUE DE ROHAN, n. 21.

Et chez { BARBA, Libraire, au Palais-Royal ; DELAVIGNE, Libraire, rue Bourg-l'Abbé, passage de l'Encre.

1824.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
RAYMOND, propriétaire retiré du com.	MM. *Cossard.*
GUILLARD.	*Guillemin.*
ALBERT, son fils.	*Lafont.*
Mme. LEFRANC, sœur de Raymond.	Mme. *Guillemin.*
EUGÉNIE, fille de Raymond.	Mlle. *Huby.*
THOMAS, domestique.	*Victor.*
Protêt, vieil huissier.	*Justin.*
Recors et villageois.	*Chœurs.*

La scène se passe dans un village de la banlieue de Paris.

IMPRIMERIE DE CARPENTIER-MÉRICOURT,
Rue de Grenelle-St-Honoré, n. 59.

L'ANNEAU

DE GYGÈS.

Le théâtre représente un salon gothique : au fond, la porte d'entrée donnant sur un jardin ; à gauche, sur le second plan, la porte d'un cabinet au-dessus de laquelle l'on voit des antiquités. A droite une autre porte communiquant avec le reste de la maison ; à côté de la porte du cabinet, une table chargée de vases antiques.

SCÈNE PREMIÈRE.

THOMAS, seul, un plumeau à la main.

Là.... tout est ben rangé, et not' maître peut arriver quand il voudra... il n'doit pas tarder : v'là qu'il est neuf heures... (*Se tournant vers la porte du cabinet.*) Heim ! s'il avait laissé la clé de c'cabinet... faut pourtant que j'y entre quelque jour sans qu'il le sache..., que j'voye tous ses outils de physique, qu'il appelle... j'crois ben que c'est plutôt des inventions d'la magie noire... car il m'fait queuqu'fois des peurs qu'ça fait trembler... quoi !...Il va rapporter aujourd'hui de Paris une machine qui dit comm'ça, avec laquelle j'verrons marcher la haut la lune, les étoiles, l'soleil, etc. ; tout ça va encore me tomber sur l'dos ; c'est sûr... avec ses expériences, j'suis un vrai souffre douleur ici, moi.

AIR *du Ballet des Pierrots.*

L'aut' jour il tourn' un' grand'rou' d' verre,
Il m' touche et l' feu m' sort du menton,
Et pendant plus d'une heure entière
j'm'ai cru mort d'la commotion.
Ça m'a fait voir trente chandelles,
Mais qu'est c'que ça va t'être' jarni,
S'il m'fait par ses machines nouvelles
Voir des étoil's en plein midi?

Oh ! mon Dieu ! est-c'que je n'ai pas entendu du bruit ? C'est p' t'être' dans c' maudit cabinet.... Je n'sais pas pourquoi j'voudrais y entrer, et pourtant j'ai un'peur quand j' suis à la porte... j' crains toujours qu'il ne sorte de là dedans...

SCÈNE II.

Mad. LEFRANC, ALBERT, THOMAS (effrayé par le bruit de la porte).

THOMAS.

Oh ! la ! la !... J'ai t'y eu une peur !

Mad. LEFRANC.

Dites-moi, mon cher Albert, ce qui nous procure l'honneur de vous voir si matin à la campagne.

ALBERT.

Une confidence que j'ai à vous faire, madame.

Mad. LEFRANC.

Une confidence !... à moi ? Sortez, Thomas.

THOMAS (à part).

Comment, une confidence !.. Est-c' que... Ah ! ah ! (*Il sort*).

SCÈNE III.

ALBERT, Mad. LEFRANC.

ALBERT.

Oui, ma bonne madame Lefranc, je viens solliciter votre médiation auprès de mon père. Vous habitez le même village que lui, et j'ai pensé que vous seriez assez bonne...

Mad. LEFRANC.

Pour vous faire encore pardonner vos folies... Ne vous corrigerez-vous jamais, mon cher Albert ?

ALBERT.

Oh ! je suis bien changé, je vous jure.

Mad. LEFRANC.

Vraiment !

ALBERT.

A ne pas me reconnaître...

Air *de la Partie carrée.*

De mes travers éloignons la mémoire,
Sans vanité je suis sage à présent.
J'ai perdu, vous pouvez m'en croire,
Mes défauts avec mon argent.

Oui maintenant, j'ai changé de système,
Et la folie est pour moi sans appas.
En vérité, je me cherche moi-même.

Mad. LEFRANC.

Ne vous retrouvez pas. (*bis.*)

ALBERT.

Je ne fais point une démarche pour cela, je vous assure... Mais voyez-vous, ce qu'il y a de désagréable dans mon histoire, c'est qu'il est des gens qui veulent à toute force me retrouver.

Mad. LEFRANC.

Je ne vous comprends pas.

ALBERT.

Voilà ce que c'est... Dans mon plan de réforme, j'ai compris également l'oubli de ce que je fus et de ce que je fis.... Personne ne s'est guère occupé de ce que je fus... Quant à ce que je fis, les honnêtes gens dont je vous parlais tout à l'heure, qui n'avaient pas les mêmes raisons que moi pour oublier le passé, ont bien voulu se souvenir d'une certaine somme de mille écus.

Mad. LEFRANC.

Ah ! j'entends...

ALBERT (d'un air dégagé).

Oui... j'ai écrit à mon père; il m'a répondu... mais d'une manière désespérante... Enfin on a prise de corps contre moi... Je me suis vu obligé de quitter Paris ; je n'ai plus d'asile, et je viens vous prier de demander à mon père qu'il veuille bien éviter à mes créanciers la peine de me trouver un logement.

Mad. LEFRANC.

Hum !.. c'est aujourd'hui la fête du village et il ne sera pas aisé d'aborder M. Guillard qui, en sa qualité d'adjoint de la mairie, préside à toutes les cérémonies... Mais, j'y songe... mon frère doit revenir de Paris ce matin même. Votre père, qui précisément l'a chargé de prendre quelques renseignemens sur votre compte, viendra sans doute le voir à son retour, et je vous promets de faire mon possible.

ALBERT.

Comptez sur ma reconnaissance. (*Il fait le tour de l'appartement.*) Ah ! ça, où me cachez-vous ?

Mad. LEFRANC.

Comment, vous cacher!

ALBERT.

Sans doute... Ils sont à mes trousses... je leur ai échappé par miracle.

Mad. LEFRANC.

Imprudent!.. que va penser Eugénie?

ALBERT.

Elle est ici!.. Oh! bonheur!..

Mad. LEFRANC.

Allons, allons, soyez sage. Il s'agit maintenant de veiller à votre sûreté, et, avant tout, de vous dérober aux yeux de mon frère.

ALBERT.

M. Raymond; à quoi bon, il ne me connaît pas; sur la foi d'une réputation... usurpée, il a constamment refusé de me voir, tant à Paris qu'à la campagne.

Mad. LEFRANC.

Mais ne pourrions-nous pas tirer parti de sa manie?

ALBERT.

De sa manie! laquelle?

Mad. LEFRANC.

Ignorez-vous donc que, depuis qu'il est retiré du commerce, mon pauvre frère s'est lancé dans les hautes sciences, la physique, les antiquités, et même l'alchimie.

ALBERT.

Vous m'étonnez.

Mad. LEFRANC.

Hélas! le malheureux y a déjà perdu une partie de sa fortune et de sa raison, et, en flattant ses goûts, on lui ferait ajouter foi aux choses les plus incroyables.

ALBERT.

Ce pauvre M. Raymond.

Mad. LEFRANC (réfléchissant).

Oui, pour vous faire agréer, je vous présenterai à lui comme un savant.

ALBERT.

Un savant, moi!... Oh! c'est une mauvaise plaisanterie.

Mad. LEFRANC.

Non, non.

ALBERT.

Quoi! vous voudriez....

Mad. LEFRANC.

Sans doute. (*par réflexion.*) Il est vrai que votre mise recherchée n'est guère celle des savans, qu'on nous peint comme des ours.

ALBERT.

Ah! s'il n'y avait que cela pour nous arrêter; le siècle est bien changé.... aujourd'hui.... on ne peut plus rien juger sur l'apparence.

AIR: *Un homme pour faire un tableau.*

Vraiment j'en rirais de pitié;
On savait aisément naguère
Distinguer le mérite à pied
De l'impertinence en litière.
Mais à présent qu'un même habit
Couvre le savoir, l'ignorance,
On confond un homme d'esprit
Avec un homme de finance.

Mad. LEFRANC.

Ainsi, vous consentez....

ALBERT.

Oui, oui; je ne vois pas pourquoi je refuserais d'être savant.... Je serai d'ailleurs près de mon Eugénie, et cette considération....

Mad. LEFRANC.

Pourrait peut-être vous faire négliger votre science. Songez y bien, jeune homme, et tâchez de faire oublier les fâcheuses impressions que vous avez faites sur l'esprit du père, afin qu'il approuve vos prétentions à la main de sa fille.

ALBERT.

J'entends du bruit.

Mad. LEFRANC.

Paix... c'est lui.

ALBERT.

Allons, allons, la démarche lourde, le débit saccadé, le regard dans l'espace, l'air un peu pédant... Je m'en tirerai tout comme un autre.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, RAYMOND, THOMAS.

RAYMOND, (il porte sous son bras une boîte pleine de vieille ferraille, un vieux casque, une tunique et une urne.)

AIR *de Bancelin.*

Siècle ignare! (*Bis.*)
Siècle frivole et barbare
Où l'antique,
Le gothique
Sont mis
A d'aussi bas prix!

Peut-on le croire, grands dieux!
Le glaive du vieil Horace,
Moins cher qu'un couteau de chasse,
Vient de se vendre à mes yeux.

On estime un cachemire
Plus qu'un manteau de Didon:
D'Homère on vendrait la lyre
Moins qu'un méchant violon.
Siècle ignare (*Bis.*), etc.

Tiens, Thomas... pose ces objets sur cette table... Doucement, doucement.... des précautions. (*Il court à la porte du cabinet, cherche la clef dans sa poche et entre à demi.*) Bien, tout est bien dans mon laboratoire.

Mad. LEFRANC.

Bonjour, mon frère.

RAYMOND.

Bonjour, ma sœur... Quel est ce monsieur?

Mad. LEFRANC (bas).

Il est venu pendant votre absence... C'est un savant étranger, m'a-t-il dit.

RAYMOND.

Un savant! (*saluant Albert.*) monsieur...

ALBERT.

Oui, Monsieur, membre d'une société d'antiquaires d'Allemagne, je n'ai pas voulu passer auprès de la demeure d'un homme dont la réputation est européenne, sans lui demander la permission de lui présenter mes hommages et de visiter les antiquités précieuses dont il est possesseur.

RAYMOND.

Monsieur... tout ce que je possède est à votre disposition. (*a part.*) Ma réputation européenne!.. hein! ma sœur... ce que c'est que la science!.. vite, un repas magnifique, un vrai repas de savant.

AIR *du vaudeville des Blouses.*

Un vrai savant, loin d'aimer l'abstinence.
Veille aux besoins du corps et de l'esprit.

ALBERT.

Gardez-vous bien de vous mettre en dépense,
Je n'eus jamais un fort grand appétit.

Mad. LEFRANC.

Quoi! vous aimez à faire maigre chère?
Mon cher Monsieur, vous êtes en ce cas
De ces savans comme on n'en trouve guère,
De ces savans comme on n'en trouve pas.

RAYMOND et Mad. LEFRANC.

Un vrai savant, loin d'aimer l'abstinence,
Veille aux besoins du corps et de l'esprit;
C'est pour ne pas nous induire en dépense
Qu'il a parlé de son peu d'appétit.

ALBERT.

Un vrai savant ami de l'abstinence,
S'occupe moins du corps que de l'esprit.
Gardez-vous bien de vous mettre en dépense;
Je n'eus jamais un fort grand appétit.

SCÈNE V.

RAYMOND, ALBERT.

RAYMOND.

Puis-je savoir, monsieur, le nom de l'illustre étranger qui daigne me visiter?

ALBERT.

Albert. (*A part*) Je ne ments pas; c'est mon nom de baptême.

RAYMOND.

Albert! Seriez-vous un descendant du grand Albert?

ALBERT.

Pas précisément; je crois que je descends en droite ligne du petit Albert.

RAYMOND.

L'un vaut bien l'autre... Savant alchimiste et profond astrologue. O sciences sublimes!.. Vous êtes bien heureux, jeune homme, de pouvoir embrasser sitôt cette noble carrière; je n'ai point joui de ce bonheur-là, moi.

ALBERT.

Comment?

RAYMOND.

Oui; il a fallu que j'eusse la science infuse pour persévérer avec autant d'ardeur... Des parens à préjugés se sont toujours opposés à ma vocation... le croiriez-vous, monsieur?

AIR *de Marianne*.

Dans les secrets de la nature,
Jeune encore j'étais tout entier;
Je disais la bonne aventure
Aux fillettes de mon quartier.
D'astrologie
Et d'alchimie
Je parlais soir et matin;
Mais en vain;
De moi mon père
Ne voulait faire
Qu'un bon marchand,
Et non pas un savant.
Or, ne pouvant être chimiste,
Je n'ai, je crois, pas mal choisi;
Car, pour joindre *utile dulci*,
Je me suis fait droguiste.

ALBERT.

Droguiste!

RAYMOND.

Oui, je croyais voir quelque analogie entre les deux professions... et ce n'est que depuis qu'une honnête aisance m'a permis de me retirer des affaires, que je me suis livré à mes nobles penchans.

ALBERT.

Il paraît que vous avez su réparer le temps perdu, et ce cabinet précieux que je brûle de voir...

RAYMOND (tirant sa montre).

Je conçois votre impatience; mais pour le moment impossible. J'ai là-dedans une expérience à laquelle le contact de l'air froid du matin pourrait nuire.

ALBERT.

Ah! rien de plus juste.

RAYMOND.

Mais, en attendant, nous pouvons jeter les yeux sur une acquisition que je viens de faire au quai Malaquais à Paris. Ah! un marché d'or!... la rouille ne laisse rien distinguer..... Quelle antiquité!.. (*Il ouvre la boîte qu'il a apportée.*)

AIR *du Major Palmer.*

Voyez ces bronzes antiques,
Ces débris de l'ancien temps...
Diriez-vous que ces reliques
Ne m'ont coûté que cent francs?
Sur ces médailles peut-être,
Si j'avais des yeux de linx,
Je pourrais bien reconnaître...

ALBERT (à part en riant).

Que ce sont de vieux schelings.

RAYMOND.

Ce casque, dans la poussière,
Couvrit le front d'Attila.

ALBERT (à part).

Je reconnais sa crinière;
C'est un casque d'opéra.

RAYMOND.

Admirez encor sanglante
La lame de ce poignard.

ALBERT (à part).

Hélas! c'est l'arme innocente
D'un tyran du Boulevard.

RAYMOND.

Voici la noble tunique
Du grand vainqueur de Xercès.

ALBERT (à part).

Bon, la méprise est unique;
C'est un jupon d'écossais.

RAYMOND.

Et cette urne sépulcrale
Du tombeau du fier Tarquin.

ALBERT (lisant sur le bord du vase).

« Manufacture royale
« De Sèvres mil huit cent vingt. »

RAYMOND.

Et cet anneau.... il faut avouer qu'il est d'une forme singulière... Vous avez de bons yeux, vous, jeune homme... voyez ces caractères...

ALBERT (prenant la bague).

Ce sont sans doute des hiéroglyphes, ou quelques symboles chinois. (*à part, riant.*) Oh! le bon moyen pour faire preuve d'érudition. (*haut.*) Ce sont des caractères Lydiens. (*à part.*) Allons, de l'effronterie. (*haut.*) Si c'était...

RAYMOND (vivement).

Si c'était...

ALBERT.

Si c'était l'anneau de Gygès?

RAYMOND.

L'anneau de Gygès!.. ce talisman par la vertu duquel on devenait invisible à volonté?

ALBERT.

Lui-même; il ne s'agissait que de le frotter un peu et de tourner le chaton dans le creux de la main.

RAYMOND.

Et vous croyez...

ALBERT.

J'en suis presque sûr... Cette forme... ces caractères...

RAYMOND. (il s'empare vivement de l'anneau, le met à son doigt, le frotte et tourne le chaton.)

Donnez, donnez, il faut en faire l'essai. Eh! bien, suis-je disparu?...

ALBERT.

Non, non..... Mais frottez encore (*Raymond frotte son anneau*). Ah! ça commence.

RAYMOND (enchanté).

Vraiment!

ALBERT.

Oui, vos jambes sont maintenant comme à travers un nuage.. Voilà que ça monte... Ça gagne la poitrine. Frottez plus fort. Diable! la tête reste toujours.

RAYMOND.

Quoi! la tête n'est pas bien?...

ALBERT.

Oh! du tout... Mais attendez, prêtez-moi cet anneau.

RAYMOND (l'ôtant de son doigt et le donnant à Albert).

Quel dommage qu'il ne produise pas tout son effet!

ALBERT (regardant l'anneau).

Parbleu, je n'en suis pas étonné... Voyez-vous cette rouille

qui y est incrustée?... laissez-moi l'enlever... Je suis sûr qu'en lui rendant son ancien éclat, il recouvrera toute sa puissance.

RAYMOND (lui donnant l'anneau).

Oui, oui, frottez, frottez. (*Albert s'assied sur une chaise qui est derrière la table à côté du cabinet. On entend du bruit en dehors.*) Diable, qui vient donc nous troubler?.. eh! c'est monsieur Guillard.

ALBERT (vivement à part).

Mon père, bravo!... l'anneau va me rendre invisible à mon tour. (*il sort par la porte du cabinet; pendant ce tems Raymond va à la rencontre de Guillard.*)

SCÈNE VI.

RAYMOND, GUILLARD.

GUILLARD.

Eh bien, papa Raymond, quelles nouvelles?

RAYMOND (regardant de tous côtés).

Où est-il? ah! ah! ah! c'est l'anneau de Gygès qui fait son effet.

GUILLARD.

Qu'avez-vous donc?

RAYMOND.

C'est qu'il est complet cette fois ci. (*s'approchant.*) Vous êtes là... hein!

GUILLARD.

Mais encore?...

RAYMOND.

Voyez-vous cette chaise?

GUILLARD.

Sans doute... Eh bien!

RAYMOND.

Et dessus?

GUILLARD.

Dessus... Il n'y a rien, ce me semble.

RAYMOND (tout joyeux).

Rien, non rien...

GUILLARD (impatienté).

Allons... encore quelque nouvelle sottise, quelle expérience! Savez-vous que vous passez pour un fou dans le village. Vous vous ruinez, mon cher, avec votre physique, votre alchimie, votre astrologie et votre cabinet d'antiquités, qui, en résumé, vous conduiront à l'hôpital.

AIR : *de Blaisard.*

Briguez, mon cher, des triomphes plus beaux ;
Loin de poursuivre des chimères,
Employez votre or, vos lumières
A de grands, d'utiles travaux.

Pour l'an dernier déjà,
Par une science profonde,
Vous annonciez la fin du monde,
Et pourtant, mon cher... nous voilà.

Si pour trouver des procédés nouveaux,
Vous tourmentez votre génie,
Imitez au moins l'industrie
Et des Lagorce et des Ternaux.

Vous avez acheté
Une demeure assez gothique,
Pour lui donner l'air plus antique ;
Elle croule de vétusté.

Vous détruisez les moissons dans vos champs,
Par des fouilles plus qu'inutiles ;
Mon dieu! laissez les morts tranquilles
Et vivez avec les vivans.

Que sont ces vieux fragmens,
Ces bronzes que votre œil admire,
A côté de ceux dont Thomire
Orne les palais de nos grands?

Et pourquoi donc rassembler à grands frais
Ces vieux fers couverts de poussière?
Interrogez toute la terre,
Rien ne vaut les sabres français.

RAYMOND.

Eh! que voulez-vous? j'aime l'antique-moi : les Grecs, les Romains, les Étrusques, les Egyptiens... Je ne sors pas de-là.

GUILLARD.

Et pour eux, les devoirs d'un père sont oubliés : est-ce de l'antique qu'il faut à votre fille?

RAYMOND.

Je vous vois venir : vous allez me proposer encore votre fils pour gendre.

GUILLARD.

Vous ne feriez pas trop mal de l'accepter... Mais vous m'avez promis hier, avant votre départ pour Paris, que vous vous occuperiez de lui, que vous iriez le voir.

RAYMOND.

J'ai tenu ma promesse; mais Monsieur n'était plus à son hôtel: depuis trois jours il avait disparu.

GUILLARD.

Vous m'étonnez... Est-ce que ses créanciers le poursuivraient, comme il me l'a écrit?

RAYMOND.

On le présume. Sa réputation est fort mauvaise. Monsieur est joli garçon, à ce qu'on dit, car je ne l'ai jamais vu; et joli garçon, on sait que c'est synonyme de libertin.

GUILLARD.

Oh! vous avez toujours été sage, vous.

RAYMOND.

Sans doute; les sciences seules m'ont toujours occupé.

GUILLARD.

Pour votre malheur.... Mais, adieu! c'est aujourd'hui la fête du village, et ma présence est nécessaire pour le bon ordre.

RAYMOND.

Est-ce que vous ne dînez pas ici?

GUILLARD.

Aujourd'hui, impossible.

RAYMOND.

Vous verriez mon Eugénie que j'ai retirée de pension.

GUILLARD.

Impossible, vous dis-je; comme officier public, je ne puis m'empêcher d'assister à la fête.

AIR: *Tu vas changer de costume et d'emploi.*

Jusqu'au revoir;
Je reviendrai ce soir.
En attendant je me rends où m'appelle
De mon emploi
L'impérieuse loi;
Je dois le remplir avec zèle:
J'ai pour tous mes bons paysans
Une affection fort sincère;
Je les chéris, ils sont tous mes enfans,
Car je suis l'adjoint de leur maire.

(*Ensemble.*)

Jusqu'au revoir
Et { revenez / je reviendrai } ce soir
En attendant { allez où vous / je me rends où m' } appelle
De { votre / mon } emploi
L'impérieuse loi ;
Il faut / Je dois } le remplir avec zèle.

Guillard sort. Raymond le reconduit. Pendant ce temps Albert rentre précipitamment et va s'asseoir sur la chaise qu'il avait quittée.

SCÈNE VII.

RAYMOND, ALBERT.

(*Albert présente la bague à Raymond qui s'avance vers lui en manisfestant la surprise et la joie.*)

RAYMOND.

Comment, vous étiez là ?

ALBERT.

Je n'ai pas bougé... Vous ne voyez donc pas ?

RAYMOND.

Pas l'ombre.

ALBERT.

C'est étonnant !

RAYMOND.

C'est prodigieux !... mon cher Anneau de Gygès.... quel bonheur !... quelle gloire pour moi de posséder ce célèbre talisman.... Mon ami, attendez-moi : je vais faire un tour à la fête.... je ferai l'essai de mon anneau.... je n'aurai qu'à tourner le chaton, pour me rendre invisible.... oh ! j'en perdrai l'esprit.... quel trésor j'ai dans mes mains.... mais aussi combien d'heureux je vais faire....

Air : du vaudeville du Juif.

De bon cœur je te prêterai,
Cher talisman !... et je dirai
A cette gentille fillette
Qui, dans sa chambrette,
Reçoit en cachette
Souvent son amant :
Crains-tu ta maman ?....

« Tiens, petite,
» Et tourne vite;
» Allons donc,
» Tourne le chaton. »

ALBERT.

Un auteur qui vient de tomber,
Au public veut se dérober;
Mais pour l'arrêter tout conspire.
Voyant son martyre,
Vous pourrez lui dire,
En lui confiant
Ce puissant
Talisman :
« Auteur, zeste,
» Un parti te reste;
» Allons donc,
» Tourne le chaton. »

(*Raymond sort en répétant le refrain.*)

SCÈNE VIII.

ALBERT, Mad. LEFRANC, EUGÉNIE.

ALBERT (riant).

Ah! ah! ah!

Mad. LEFRANC.

Eh! bien, qu'avez-vous?.. Quel sujet vous excite à rire de la sorte?

ALBERT (riant toujours).

Pardon, madame.... Et vous, charmante Eugénie, il m'est enfin permis de vous revoir.... Ah! ah! ah!

Mad. LEFRANC.

Mais, dites-nous enfin....

ALBERT.

C'est monsieur Raymond qui est devenu invisible.

EUGÉNIE.

Invisible!... mon père.

ALBERT.

Oh! rassurez-vous, ce ne sera pas pour long-temps... Dans cet amas de vieux cuivres qu'il a rapportés de Paris, il a trouvé un anneau d'une forme antique et bizarre.... D'après quelques mots que j'ai prononcés pour prouver ma science, il s'est imaginé être propriétaire de l'anneau de Gygès, qui ren-

dait invisible à volonté; et le voilà qui part pour la fête du village, afin d'en faire l'épreuve.

Mad. LEFRANC.

Si cette nouvelle extravagance pouvait procurer à mon frère quelque bonne leçon.

EUGÉNIE.

Ah! ma tante.

Mad. LEFRANC.

Eh! ma nièce, ne vaudrait-il pas mieux que votre père, au lieu de s'occuper de ses balivernes, songeât à toute autre chose bien plus nécessaire.... à vous marier, par exemple.

ALBERT.

Pour cela, madame votre tante a parfaitement raison.

EUGÉNIE.

Oh! elle en veut trop à mon père.

AIR *de Céline.*

De lui, cessez donc de médire,
Je sais qu'il songe à mon bonheur;
Sa folie, hélas! a pu nuire
A son esprit, et jamais à son cœur,
Son âme est noble et généreuse,
Et son plus grand plaisir, je croi,
Serait de voir sa fille heureuse.

ALBERT.

Ah! vous le seriez avec moi....

EUGÉNIE.

J'ai peur que mon père ne soit pas de votre avis.

ALBERT.

Mais pourquoi?

EUGÉNIE.

Par la raison qui vous amène ici.... Demandez à ma tante.

Mad. LEFRANC.

Eh! oui, je vous l'ai dit; le portrait qu'on lui a fait de vous.

ALBERT.

Il est flatté... d'ailleurs, si jusqu'ici, entraîné par l'exemple plus que par mon penchant, j'ai commis quelques étourderies, quelques inconséquences, si, en un mot, j'ai été un jeune homme aimable, je vous assure que le mariage me corrigera; je serai sage, économe, autant que je fus étourdi et dissi-

pateur, et je n'oublierai jamais les dettes que j'aurai contractées envers vous.

EUGÉNIE.

Les dettes! ce mot m'effraye dans votre bouche.

ALBERT.

AIR: *Connaissez-vous le grand Eugène.*

Oui, cette promesse est sincère,
Croyez que j'y ferais honneur.

Mad. LEFRANC.

Si tu veux, par devant notaire
Il va signer qu'il est ton débiteur.

EUGÉNIE.

Avec raison je crains qu'il me mette
Au nombre de ses créanciers;
Car pour forcer à payer une dette,
L'amour, hélas! n'a point d'huissiers.

(*Albert regarde Madame Lefranc.*)

Mad. LEFRANC.

Eh!.. bien, oui; je l'ai instruite de tout, et elle vous pardonne.

EUGÉNIE (Albert lui baise la main).

Mais, ma tante, c'est à mon père à décider.

Mad. LEFRANC.

Ton père.... Est-ce que les affaires d'amour le regardent? L'amour! ce mot-là n'est pas dans son dictionnaire d'antiquités: allons, allons, mes enfans, je me charge de votre bonheur.

ALBERT.

Que de reconnaissance!

Mad. LEFRANC.

Chut! chut!.. Voici, je crois, mon frère, avec son anneau de Gygès.

AIR *d'une Allemande de Mozard.*

L'invisible va paraître.
Éloignons-nous, car peut-être
Il pourrait
Se rendre maître
De notre secret.
En te mariant,
Ma nièce, tu serais ravie
Qu'on te fît présent
D'un pareil talisman.

ALBERT.

Femme aussi jolie
Que l'est Eugénie
Doit-elle vouloir
Qu'on cesse de la voir?

ENSEMBLE.

Mad. LEFRANC, ALBERT.
L'invisible va paraître, etc.
EUGÉNIE.
Oui; mon père va paraître,
Éloignons-nous, car peut-être
Il pourrait
Bientôt connaître
Mon trouble secret.

(*Ils sortent tous les trois par la droite.*)

SCÈNE IX.

RAYMOND (seul).

(*Il arrive par le fond, tenant son mouchoir au nez comme s'il saignait.*)

Ah! ce n'est plus rien... c'est fini... Peste, quel gaillard! comme il frappe... Ce n'est pas l'embarras, il doit avoir été étonné de trouver de la résistance dans le vide... Heureusement que mon nez a paré le coup.... Mais c'est égal; je me suis amusé.... Invisible à tous les yeux.

AIR: *Ah! que je sens d'impatience!*

D'abord pour commencer ma ronde,
Je passe au cabaret voisin.
Un homme à face rubiconde
Sur son verre avançait la main.
Mais moi, plus prompt j'arrive,
Je le bois... et m'esquive;
Je vois tout près de là
Un vieux papa;
Une antique et large perruque
Couvrait sa nuque,
Et moi soudain
En un tour de main

Je la fais percher
Droit sur le clocher,
Plus loin de mes tours
Je poursuis le cours;
Tout est confondu,
Chacun vraiment se croit perdu.

(*Il parle*). Et moi, je riais, je riais; on dansait à côté, je me mêle dans la contredanse; je donne un croc-en-jambe à celui-ci, un soufflet à celui-là, je fais faire des faux pas aux dames; et puis l'orchestre!... je démonte les chevilles de la basse, je crève la peau du tambourin, je bouche la clarinette; ça lui fait faire un *quoiq*!.... c'était un tumulte, un tapage.... moi j'étais dans la foule, et quoique poussé par l'un et frappé par l'autre....

Personne (*ter*) ne m'a vu.

Oh! certainement personne, et je puis dire que j'ai gardé un fier incognito.... Mais qu'est-ce que je vois ?.. mon jeune savant avec ma fille!.... Je voudrais bien savoir ce qu'ils peuvent se dire.... à moi mon anneau. (*Il frotte et tourne le chaton.*)

SCÈNE X.

RAYMOND (*dans le fond*), ALBERT, EUGÉNIE.

ALBERT (bas à Eugénie).

Feignons de ne pas l'apercevoir.

EUGÉNIE (de même).

Quoi, vous voulez....

ALBERT (de même).

Sans cela je suis perdu.... (*haut*) Oui, mademoiselle, je suis enchanté de trouver l'occasion de vous témoigner mon admiration pour les vastes connaissances de monsieur votre père.

RAYMOND (à part).

Mes vastes connaissances.... le charmant garçon!

EUGÉNIE.

Je ne suis guère en état de vous répondre sur ce sujet; car mon père lui-même trouve les miennes bien bornées.

RAYMOND.

Hum! petite ignorante!

EUGÉNIE.

Air: *j'en guette un petit de mon âge.*

« Instruis-toi, me dit-il sans cesse;
» Une femme doit aujourd'hui
» Réunir talens et sagesse,
» Pour fixer le choix d'un mari.»
A ce bonheur je ne puis donc prétendre;
Hélas! je ne sais rien encor....

ALBERT.

Pour un savant vous seriez un trésor;
Il aurait tout à vous apprendre.

RAYMOND.

Eh! mais, c'est une espèce de déclaration.

ALBERT.

Est-ce que les sciences n'ont aucun attrait pour vous, belle Eugénie; et un époux qui partagerait le goût de monsieur Raymond, ne serait-il pas du vôtre?

EUGÉNIE.

Si je me marie, j'ai bon espoir que mon époux ne sera pas un savant.

ALBERT (bas).

Vous m'enchantez.

RAYMOND (à part).

Elle me désespère.

EUGÉNIE.

Je veux être aimée sans partage de celui à qui je donnerai mon cœur, et je ne pourrais souffrir que le penchant qu'il aurait pour les sciences me privât d'une partie d'un bien que je désire tout entier.

ALBERT.

Ce n'est point un partage: les sciences occupent l'esprit; mais l'amour reste toujours maître du cœur.

EUGÉNIE.

On dit cependant que l'amour est incompatible avec l'étude.

ALBERT.

Détrompez-vous, Eugénie; l'étude éloigne quelquefois de l'objet de sa tendresse celui qu'enflamme le noble désir d'acquérir des connaissances; mais le poëte, le philosophe, le

savant se livrent avec plus d'ardeur à leurs recherches, quand ils savent que leurs succès leur mériteront un éloge de la beauté. Oui, c'est dans l'amour qu'ils trouvent le stimulant le plus vif de leurs travaux et leur plus douce récompense.

RAYMOND (à part.)

Bien parlé.... Voilà le gendre qu'il me faudrait.

EUGÉNIE.

Vous faites de l'union des sciences et de l'amour un tableau si flatteur, qu'il change toutes mes idées.

RAYMOND (à part).

Est-ce qu'elle serait disposée à l'aimer?

ALBERT.

AIR *du trio du Calife.*

Dissipez mon inquiétude,
Charmante Eugénie, en ce jour;
Croyez bien que ma seule étude
Serait de vivre pour l'amour.

RAYMOND (à part).

Ils s'aiment, fortune imprévue!
Ah! cachons-nous bien à leur vue.

EUGÉNIE.

O Ciel!

ALBERT.

Qu'avez-vous?

EUGÉNIE.

Malgré moi,
Je tremble d'espoir et d'effroi.

ENSEMBLE.

RAYMOND (à part).
Moment heureux, surprise extrême;
Ils n'osent dire : je vous aime;
Mais auprès d'eux, déjà mon cœur
Se réjouit de leur bonheur.

ALBERT, EUGÉNIE.
Moment heureux, ô trouble extrême!
Je n'ose dire : je vous aime;
Mon / Son père est là? notre bonheur
Pourra-t-il attendrir son cœur.

ALBERT.

A l'espoir du sort le plus doux,
Permettez que je m'abandonne

EUGÉNIE.

Ah! je dépens de mon père.

RAYMOND (très-haut).

Aimez-vous,
C'est un père qui vous l'ordonne.

(*Il tourne le chaton de sa bague et se met entre eux*).

Me voici!

ALBERT (jouant l'étonnement).

Dieu! que vois-je!

EUGÈNIE (même jeu).

Eh! quoi!
C'est vous, mon père!

RAYMOND.

Eh! oui, c'est moi

ENSEMBLE.

RAYMOND.
Je ris de leur surprise extrême.
Vous pouvez dire : je vous aime,
Le plaisir fait battre mon cœur;
Oui, je ferai votre bonheur.

ALBERT et EUGÉNIE.
Moment heureux, surprise extrême!
Je puis prononcer: je vous aime
Mon / Son } père l'approuve et son cœur
Veut assurer notre bonheur.

ALBERT.

Quoi! monsieur, vous daigneriez...

RAYMOND.

Oui, mes enfans, vous serez unis... Je n'avais qu'un désir, c'était de donner mon Eugénie à un savant... Vous l'êtes, et vous convenez à ma fille; nous vous arrêtons au passage.

EUGÉNIE.

Mais, mon père, où étiez-vous donc, pour entendre ce que nous avons dit?

RAYMOND.

A tes côtés. (*à Albert.*) Cela l'étonne. (*à Eugénie.*) Vois-tu cet anneau? Eh bien, pour me rendre invisible à tous les yeux, il suffit de cela, tiens... (*Il fait le mouvement.*)

EUGÉNIE.

Ah! mon Dieu!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, THOMAS.

THOMAS (accourant tout effrayé et heurtant Raymond).

Not' maitr', notr' maitr'... Ah!

RAYMOND.

Butor, tu ne peux pas prendre garde.

THOMAS.

Dam! je n'vous voyais pas.

RAYMOND.

Ah! c'est vrai, mon anneau... J'oubliais que j'ai tourné le chaton. (*Il le retourne.*) Mais tu me vois à présent.... Eh! bien que veux-tu?

THOMAS.

C'est un petit homme tout noir qui dit comm' ça qu'il vient arrêter...

RAYMOND.

Qui donc?

THOMAS.

Un monsieur Albert.

RAYMOND, EUGÉNIE.

Vous!

ALBERT (à part).

J'en étais sûr. (*à Raymond.*) Vous n'ignorez point que nous autres savans, nous ne nous occupons pas beaucoup des biens de la terre... Je me trouvais dans une situation fort embarrassante; et, pour m'en tirer, au moyen d'une opération du plus haut intérêt, je suis parvenu à faire de l'or.

RAYMOND.

J'entends; vous avez trouvé la pierre philosophale.

ALBERT (à Eugénie).

Oui, à 75 pour cent.

RAYMOND.

Et l'on vous accuse sans doute de manœuvres cabalistiques.. Voilà comme on traite le mérite.

ALBERT.

Ce n'est pas d'aujourd'hui, monsieur, vous le savez.

RAYMOND.

Et c'est pour avoir voulu marcher sur les traces des grands hommes...

ALBERT.

Qu'on est sur les miennes.

RAYMOND.

Comment faire?... laissez-moi réfléchir. (*à part.*) Si je lui prêtais ma bague il pourrait aisément éviter leurs regards... Oui, mais un objet d'un si grand prix peut-on le confier à des mains étrangères?... Ma foi... Si moi-même? Je ne risquerais rien, et je m'amuserai. (*haut.*) Mon ami, vous êtes sauvé.

ALBERT.

Vraiment!

RAYMOND.

Ma fille, laisse-nous; et toi, Thomas, fais entrer ce monsieur.

THOMAS.

Oui, not' maitr'.

EUGÉNIE.

Courons prévenir ma tante de ce contre-temps. (*Elle sort avec Thomas.*)

SCÈNE XII.

RAYMOND, ALBERT.

RAYMOND.

Vous savez que, chez les anciens, les lois de l'hospitalité étaient sacrées... Je ne les violerai pas non plus... On ne portera pas la main sur vous dans ma maison. Je me ferais plutôt mettre à votre place.

ALBERT.

A ma place! vous n'y pensez pas.

RAYMOND.

Pardonnez-moi.

ALBERT.

Je ne souffrirai pas que vous vous exposiez.

RAYMOND.

Je ne m'expose à rien... Soyez tranquille. Je me charge de votre affaire, et, s'il le faut, je répondrai pour vous.

ALBERT.

Que de grâces!

RAYMOND.

Vite, vite, entrez dans mon cabinet; tout en évitant ceux qui vous poursuivent, vous trouverez de quoi satisfaire votre savante curiosité.

AIR *du vaudeville des Gascons.*

Je ne suis pas un charlatan;
Mais entrez, je vous le conseille,
Et vous verrez mainte merveille
Digne des regards d'un savant.

ALBERT (*regardant les antiquités qui sont sur la porte.*)

Dieu! que d'objets remplis d'appas
Pour des hommes de notre sorte.

RAYMOND.

Mon cher ne vous amusez pas
Aux bagatelles de la porte (*bis.*)

ENSEMBLE.

Je ne suis pas un charlatan, etc.

ALBERT.

Quoiqu'il ne soit pas charlatan,
Ses phrases aux leurs sont pareilles;
Car il parle de ses merveilles
Tout comme un artiste en plein vent.

(*Raymond le fait entrer; ferme la porte et la rouvre de suite.*)

RAYMOND.

Ah! prenez garde au petit fourneau qui est là-bas dans le fond; c'est dans cet alambic que se distillent mes espérances les plus chères. (*Il referme la porte et laisse la clef dans la serrure.*) Maintenant, j'attends de pied ferme.

SCÈNE XIII.

RAYMOND, PROTÊT.

PROTÊT.

Monsieur, votre serviteur de tout mon cœur; pardon de la liberté. Je suis à la poursuite d'un individu, et, d'après les renseignemens que j'ai pris, il doit être arrivé chez vous ce matin... Monsieur Albert.

RAYMOND (*l'interrompant*).

C'est moi, monsieur.

PROTÊT.

Vous voulez rire... Monsieur Albert est, dit-on, un jeune homme.

RAYMOND.

Je ne suis pas vieux, il me semble, mon bravé.

PROTÊT.

Eh bien, puisque vous êtes monsieur Albert, je vous arrête.

RAYMOND.

Comment?

PROTÊT.

Oui, monsieur, en vertu d'une petite sentence entraînant prise de corps, laquelle je vais avoir l'honneur de vous exhiber.

RAYMOND.

C'est inutile.

PROTÊT.

Vous voulez donc satisfaire?

RAYMOND.

Pas du tout.

PROTÊT.

En ce cas, en prison.

RAYMOND.

Ce n'est pas vous qui m'y menerez, bon-homme.

PROTÊT.

Non!

RAYMOND.

Je vous en défie.

PROTÊT.

AIR : *de Turenne.*

Allons, monsieur, vous voulez rire;
En vain vous me résisterez,
En prison je dois vous conduire;
J'ai la force et vous me suivrez.

RAYMOND.

Prenez, mon cher, des airs plus pacifiques,
En paix ici songez à me laisser,
Ou je vous prends et m'en vais vous placer
Dans mon cabinet des antiques.

PROTÊT.

Vous voulez rire... Allons, allons, il est temps que cela finisse: holà; vous autres.

SCÈNE XIV.

LES-MÊMES, plusieurs recors.

RAYMOND (à part).

Diable, ils sont en nombre... C'est égal, ce sera plus drôle.

PROTÊT.

Entourez monsieur, et marchons.

RAYMOND (aux recors qui s'approchent).

Un moment! un moment! (*à part.*) Ils croyent m'emmener... en avant l'anneau de Gygès. (*Il frotte l'anneau et tourne le chaton.*) Disparais! (*Il veut se sauver; les recors le prennent au collet.*) C'est singulier comme ils m'ont saisi juste au collet. (*Il tente d'ôter son habit et de s'échapper.*)

PROTÊT.

C'est en vain que vous voudriez nous échapper; nous avons des yeux.

RAYMOND.

Pour ne point voir. (*Il frotte encore sa bague et essaye de s'échapper*).

PROTÊT.

Trêve aux railleries, monsieur, il faut marcher.

RAYMOND (à part).

Eh! mais... est-ce qu'ils me verraient réellement. (*haut.*) Est-ce que je ne suis pas disparu?

PROTÊT.

Allons, vite, qu'on l'entraîne.

RAYMOND.

O ciel! ma bague a perdu son effet. Je ne suis pas invisible. Messieurs, une petite explication. C'est un jeune homme que vous venez chercher.

PROTÊT.

Tà, tà, tà... nous n'écoutons rien.

CHOEUR (excepté Raymond).

AIR : *Marchons, suivons les pas.*

Marchez
Et vous allez
En effet disparaître;
Vous serez tout de bon,
Invisible en prison. (*bis.*)

RAYMOND.

Ma bague est sans effet ;
Ciel! je vais disparaître,
Je serai tout de bon,
Invisible en prison.

CHŒUR.

Marchez, etc.

(*Ils sortent tous par le fond.*)

SCÈNE XV.

ALBERT (seul; il entrouvre doucement la porte et paraît quand tout le monde est sorti).

Pour cette fois, voilà l'anneau tout-à-fait en discrédit, et ce pauvre monsieur Raymond qu'ils emmènent à ma place!... Mais c'est pousser assez loin la mystification... Courons le délivrer... O ciel! que vois-je? mon père? rentrons dans le sanctuaire impénétrable aux profanes. (*Il rentre dans le cabinet.*)

SCÈNE XVI.

GUILLARD, Mad. LEFRANC, EUGÉNIE, THOMAS.

(*Entrant par une porte latérale.*)

THOMAS.

Tiens... Ils ne sont plus ici.

GUILLARD.

Quoi! madame Lefranc! vous êtes sûre que c'est mon fils.

Mad. LEFRANC.

Oh! mon Dieu, oui.

EUGÉNIE (à Thomas).

Et tu ne les a point vus partir?

THOMAS.

Dam' j'étais à l'autr' bout du jardin.

Mad. LEFRANC.

Est-ce que vous le laisserez ainsi conduire en prison?

GUILLARD.

Non pas vraiment; je ne croyais pas que cela irait jusque-là. Je lui ai refusé assez durement, il est vrai, un millier d'écus

ur acquitter une dette : mais si j'avais su qu'il eût affaire à
ı arabe... Mon pauvre fils en prison!... Un garçon plein de
ėrite au moins, Madame Lefranc, et qui, j'en suis sûr, fera le
nheur de mademoiselle Eugénie.

EUGÉNIE.

Ma tante et moi nous savons l'apprécier.

GUILLARD.

Il est jeune, il a fait des folies, c'est tout simple; mais je
i pardonne de tout mon cœur... Voir mon fils en prison!

AIR *du Carnaval.*

Ah! tous ses torts, son malheur les répare;
Dût-il bien plus, chez moi les fonds sont prêts.
Quoi dans les fers un créancier barbare,
Va sans pitié le plonger!.. Non jamais.

(*Albert ouvre la porte et s'avance.*)

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, ALBERT.

GUILLARD (sans le voir).

(*Suite de l'air.*)

Jusqu'à ce jour si je fus trop sévère,
Sur ses destins enfin je m'attendris;
Ah! croyez-moi, toujours les bras d'un père
Furent ouverts au repentir d'un fils.

ALBERT (se jetant dans ses bras).

Quoi! mon père, vous seriez assez bon....

GUILLARD.

Oui, sans doute, mon ami, je te pardonne et je paierai..
Mais tu seras sage désormais.... Voyons, où sont tes créanciers!

ALBERT.

Ils sont partis.

Mad. LEFRANC.

Sans caution.

ALBERT.

Ah! pardon, un ami...

GUILLARD.

Lequel?

ALBERT.

Monsieur Raymond; et c'est lui qu'ils emmènent à ma place.

EUGÉNIE.

Comment? mon père!

ALBERT.

Il a voulu absolument répondre pour moi; il comptait sur son anneau pour le tirer delà... Mais les huissiers ont la vue bonne, et il n'a jamais pu se rendre invisible à leurs yeux.

GUILLARD.

Viens, mon fils; ne le laissons pas plus long-temps dans l'embarras pour toi.

GUILLARD et ALBERT.

AIR : *Mon cœur à l'espoir s'abandonne.*

Lorsqu'aujourd'hui seul { je cause / tu causes } sa peine,
Et qu'à { ma / ta } place on le mène en prison,
Sans hésiter { je cours / courons } briser sa chaîne;
Et c'est { à moi / à toi } de payer sa rançon.

SCÈNE XVIII.

THOMAS (seul).

Hé bien! ils s'en vont... Oh! ça serait ben l' moment d'entrer voir ce qu'il y a dans ce cabinet. (*Il regarde de tous côtés.*) Personne; la clef y est... Si ma femme savait à quoi que j'm'expose pourtant... Y a peut-être là d' dans des lutins, des loups garoux, des spect... Ah! mon Dieu! mon Dieu!

AIR : *si Madame me voyait.*

Qu'on est bêt' quand on est poltron!
Ça, du courage; ouvrons la porte...
Mais j'ai peur que l' diable m'emporte.
Bah! c'est des bêtis', allons donc!

(*Il ouvre la porte à moitié et regarde en tremblant.*)

Oh! j' vois là-bas un' vilain' face;
J' crois qu'elle a quelqu' chose sur l' front.
Him! c'est moi que j' vois dans un' glace,
Qu'on est bêt' quand on est poltron.

(*Il entre dans le cabinet.*)

SCÈNE XIX.

RAYMOND, GUILLARD, ALBERT, Mad. LEFRANC, EUGÉNIE, plusieurs villageois.

(*Guillard et Albert ramènent Raymond.*)

TOUS (excepté les villageois).

AIR: *Vive le vin de Ramponeau.*

Ah! Dieu merci,
Tout est fini;
La singulière
Affaire!
Mais que veulent ces gens
Céans.

LES VILLAGEOIS.

Ah! Monsieur Raymond, payez-moi.

RAYMOND.

Quoi?

LES VILLAGEOIS.

1 Le hautbois...
2 Le tambourin...
3 La basse...
4 Le verre de vin...
5 Et la perruque neuve.

RAYMOND.

Et mais je crois qu'en effet
Tantôt l'on me voyait.

GUILLARD.

Certes, en voilà la preuve!

RAYMOND (partant).

C'est bon, c'est bon, tenez... (*Il leur jette une bourse.*)

TOUS (reprise du chœur).

Ah! Dieu merci,
Tout est fini;
La singulière
Affaire!
Et puis chacun a le sien,
Nous ne vous demandons plus rien.
Bien.

(*On entend une explosion.*)

TOUS (avec effroi).

Ah mon Dieu!

RAYMOND (à tout le monde avec enthousiasme).

Ne bougez pas.... Restez tous pour être témoins de mon bonheur... Ma fortune est faite... Ce bruit me l'annonce... *Exegi monumentum*; le grand œuvre est achevé!

GUILLARD.

Encore quelque sottise.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS, THOMAS (*sortant du cabinet, la figure noire, les mains brûlées, et pleurant*).

THOMAS.

Hein! hein! hein! est-il possible!

RAYMOND.

Malheureux! qu'as-tu fait?

THOMAS.

En passant à côté d'un fourneau là-dedans, j'ai tout jeté par terre; ça m'a tout brûlé.

RAYMOND.

Malédiction! je suis perdu... ruiné... anéanti. (*Il se précipite dans le cabinet.*)

Mad. LEFRANC (riant).

Voilà toutes les espérances de mon frère qui s'en vont en fumée.

RAYMOND (rentrant d'un air sombre, un reste d'alambic à la main).

Tout est consumé.

« D'un siècle de travaux voilà ce qu'il me reste. »

O Thomas! quel tort tu me fais!

GUILLARD.

Hé bien, mon ami, vous aviez promis la main de votre fille à ce jeune homme; il n'est plus le fils du grand ni du petit Albert, mais il est le mien, et j'espère que vous ne vous rétracterez pas pour cela.

RAYMOND.

Non, sans doute. (*à part à Albert.*) Nous ferons des expériences ensemble, mon cher Albert; car, malgré le petit tour

que tu m'as joué au sujet de cet anneau, tes discours m'ont prouvé que tu sais unir la science de l'amour à l'amour de la science.

VAUDEVILLE FINAL.

AIR *du vaudeville de l'école de village.*

RAYMOND.

Sur plus d'un point je reconnais
Que je m'abusais, mais j'y pense;
Mes enfans, l'anneau de Gygès
Va tomber en votre puissance.
(*à sa fille.*) Oui l'anneau qu'en se mariant
On a coutume de remettre,
Pour l'amour est un talisman;
Car parfois son charme puissant
Le fait paraître et disparaître.

THOMAS.

Jusqu'ici j'avais confondu
La physique avec la magie,
Et j' m'ai cru plus d'un' fois perdu,
En entendant parler d' chimie;
Mais aujourd'hui, j' suis plus malin,
J' s' rais ben physicien comm' not' maître.
Que l'on serve soir et matin
Sur ma tabl' bonn' chère et bon vin;
Ça n' f'ra qu' paraître et disparaître.

Mad. LEFRANC.

On dit en vain que les amours
S'accordent avec la science;
Moi du contraire, en mes beaux jours,
J'ai fait la triste expérience;
Je suis veuve et n'ai point d'enfans:
La cause est facile à connaître;
Mon époux était un savant
Dont, pour moi, l'amour n'a souvent
Fait que paraître et disparaître.

ALBERT.

On n'arrivait que pas à pas,
Jadis au temple de mémoire;
Mais artistes, savans, soldats
Aujourd'hui volent à la gloire.
Pour acquérir un nom brillant,
Naguère il eût fallu peut-être
Vingt-ans de travaux; à présent
Périls, obstacles; un moment
Les voit paraître et disparaître.

GUILLARD.

L'homme de bien après sa mort
Laisse une mémoire immortelle;

Dans la tombe il existe encor:
Le bien qu'il fit nous le rappelle.
Mais un égoïste ici-bas
S'est donné la peine de naître;
Nul bienfait n'a marqué ses pas:
Sur terre, qu'a-t'il fait? hélas!...
Rien... que paraître et disparaître....

EUGÉNIE (au public).

Dans nos jeux, de maint talisman
La puissance fut célébrée;
Mais nul auteur jusqu'à présent
N'a parlé de la clef forée,
Et pourtant, messieurs, son pouvoir,
Au théâtre s'est fait connaître....
Mais dans vos mains je crois en voir
De grâce qu'elles n'aient ce soir
Fait que paraître et disparaître.

FIN.

Théaulon de Lambert, Marie Emmanuel
= Guillaume Marguerite

LES

MARIS ANGLAIS,

OU

LA CONVERSATION CRIMINELLE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

DE MM. THÉAULON ET GUSTAVE,

Représentée pour la première fois sur le Théâtre du Vaudeville, le 3 août 1824.

PRIX : 1 FR. 50 C.

PARIS,

AU GRAND MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRES ANCIENNES ET MODERNES,

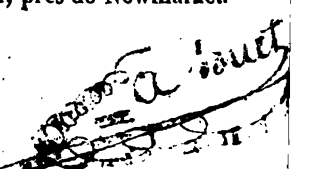
CHEZ Mme HUET, LIBRAIRE, RUE DE ROHAN, n. 21.

Et chez { BARBA, Libraire, au Palais-Royal;
DELAVIGNE, Libraire, rue Bourg-l'Abbé, passage de l'Encre.

1824.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
HAMILTON, jeune seigneur anglais.	MM.	*Lafont.*
MILORD CHESTERFIELD, son parent.		*Guillemin.*
MILORD RONDEL, ami du précédent.		*Hypolite.*
MILORD BARLETON, *idem.*		*Pitrot.*
JONES, valet d'Hamilton.		*Fontenai.*
Le constable.		*Victor.*
MILADY CHESTERFIELD.	Mmes.	*Victorine.*
MILADY RONDEL.		*Bras.*
MILADY BARLETON.		*E. Letourneur.*
CLARA, nièce de milady Chesterfield.		*P. Geoffroy.*
LUCY, attachée à milady Chesterfield.		*Minette.*
Jokeis des Lords.		

La scène est au château d'Hill, près de Newmarket.



LES

MARIS ANGLAIS,

OU

LA CONVERSATION CRIMINELLE.

Le théâtre représente un parc, à droite de l'acteur un pavillon devant lequel est un berceau, à gauche les tourelles du château et un balcon; au milieu du théâtre une statue de l'Amour.

SCÈNE PREMIÈRE.

MILORD CHESTERFIELD, BARLETON, MILORD RONDEL, Jokeis.

CHESTERFIELD.

James, Tom, Péters, conduisez les chevaux à la porte du parc qui donne sur la route de Newmarket; nous irons jusque là en nous promenant. Williams, avertissez nos dames que nous voulons leur dire adieu avant de partir. (*Les jokeis sortent.*)

BARLETON.

Nous n'arriverons jamais pour la dernière course.

RONDEL.

Bon! nous avons du temps de reste. Newmarket n'est pas à une lieue de ce château, et nous avons les meilleurs chevaux des trois royaumes; c'est convenu.

CHESTERFIELD.

Vous voulez parler du mien, milord Rondel.

BARLETON.

Ou plutôt du mien, qui a remporté le prix il y a trois ans.

RONDEL.

Pas du tout, milord, je parle de ma jument Cocotte; quelle

encolure, quelle vivacité! voilà comme je suis, moi; il me faut toujours des chevaux qui sympathisent avec ma pétulance, et mon cheval et moi sommes parfaitement assortis.

AIR :

L'heureuse fable du Centaure
Je la réalise entre nous,
Lorsque ma bête que j'adore
Caracole entre mes genoux.

Quelle allure, vive, hardie!
Et moi, quel applomb peu commun!..
Aussi, tout le monde s'écrie :
L'animal et lui ne font qu'un.

C'est pour cela que je gagne tous les paris.

BARLETON.

Oui tous, excepté ceux que vous perdez.

RONDEL.

Oh! je vous comprends, milord; vous voulez parler de celui que nous avons perdu hier de compagnie contre le jeune Hamilton; mais ce n'est pas le mérite de son cheval qui l'a rendu vainqueur, c'est la légèreté de son jokei; c'est un vrai colibri.

BARLETON.

Nous faire perdre deux mille guinées au moment où j'ai besoin de tous mes moyens!

CHESTERFIELD.

Et moi donc qui viens d'acheter ce château, et qui dois le payer presque comptant!

RONDEL.

A propos, vous savez, Milord, qu'il est convenu avec nos femmes, que nous ne rentrerons que demain.

BARLETON.

Et nous serons ici vers le milieu de la nuit.

CHESTERFIELD.

Ce n'est pas que nous ayons le moindre doute sur la vertu de nos femmes.

BARLETON.

Toutes nos ladys sont sages.

RONDEL.

C'est convenu.

CHESTERFIELD.

La mienne surtout....

BARLETON.

Oh ! nous ne ressemblons pas à la majorité des Anglais qui sont...

RONDEL.

C'est convenu....

BARLETON.

Et cependant, comme je vous disais tout à l'heure, j'ai vu partir ce matin un des gens du château, avec une lettre qu'il tenait de la femme de chambre de la comtesse, et en entrant dans le salon, où nos dames réunies se parlaient à l'oreille, j'ai entendu murmurer le nom d'Hamilton.

CHESTERFIELD.

Il n'y a là rien d'étonnant; Hamilton est mon cousin.

BARLETON.

D'accord, mais ce n'est pas le mien.

RONDEL.

Ni le mien.

BARLETON.

Savez-vous que c'est un homme bien dangereux ?

RONDEL.

Il gagne tous les paris.

CHESTERFIELD.

Il subjugue toutes les femmes.

RONDEL.

C'est possible; mais j'espère bien lui faire baisser pavillon devant Cocotte et devant Lolotte milady Rondel !

BARLETON (bas à Chesterfield.)

Que Cocotte triomphe, c'est tout ce que je demande.

CHESTERFIELD.

Et moi de même.

RONDEL.

AIR :

Si je puis partout de Cocotte
Vanter la force et la vigueur,
Je dois hautement de Lolotte
Prôner les vertus, la rigueur;

Toutes les deux sont ma marotte ;
Mais qu'on ne s'en étonne pas,
Jamais Lolotte ni Cocotte
N'ont encore fait un faux pas.

BARLETON.

Enfin voici nos femmes.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MILADY CHESTERFIELD, MILADY BARLETON, MILADY RONDEL.

CHESTERFIELD.

Comme vous nous faites attendre, miladys.

MILADY CHESTERFIELD.

Je vous conseille de vous plaindre, milord.

BARLETON.

Vous serez cause que nous arriverons trop tard.

MILADY BARLETON.

C'est afin que vous n'en perdiez pas l'habitude.

RONDEL.

Mon cheval et moi sommes impatiens de voler à de nouveaux triomphes.

MILADY RONDEL.

Votre cheval et vous, milord, êtes aussi légers l'un que l'autre.

RONDEL.

C'est convenu, c'est convenu ; mais n'allons pas nous quereller au moment d'une séparation qui doit durer jusqu'à demain.

BARLETON.

Voilà qui est bien dit ; partons.

MILADY BARLETON.

Nous allons vous conduire jusqu'à la porte du parc.

MILADY CHESTERFIELD.

Pour être plus long-temps avec vous.

MILADY RONDEL (à part.)

Et pour nous assurer qu'ils sont bien partis.

MILADY CHESTERFIELD.

Clara ! Lucy !

SCÈNE III.

LES MÊMES, CLARA, LUCY.

CLARA.

Ma tente

LUCY.

Milady.

MILADY CHESTERFIELD.

Clara, venez embrasser votre oncle, et vous, Lucy, exécutez de point en point l'ordre que vous avez reçu; la nuit approche, nous serons bientôt au château.

LUCY.

Yes, milady.

BARLETON.

Un ordre... vous les entendez?

CHESTERFIELD.

Eh! bien, un ordre, qu'est-ce que cela prouve?

BARLETON.

Eh! eh! eh! (*à Rondel*) qu'en pensez-vous, milord?

RONDEL.

Oh! je pense comme vous; c'est convenu.

BARLETON.

Oui! mais en attendant partons vite; et, croyez-moi, revenons plus vite encore, dès que nous aurons gagné ou perdu notre revanche.

RONDEL.

Nous la gagnerons, ou je serai pendu.

BARLETON.

C'est convenu; partons sans retard.

MILADY CHESTERFIELD et les autres (*ensemble.*)

AIR *de Léonide.*

Nos maris vont partir
De ce tranquille
Asile;
La gaîté, le plaisir,
Bientôt vont revenir.

RONDEL *et les autres.*

Vos maris vont partir
De ce tranquille
Asile;
Mais pour vous quel plaisir!
Bientôt ils vont revenir.

Les trois Lords.

De l'hymen fortunés modèles,
Recevez ici nos adieux.

MILADY CHESTERFIELD *et les autres.*

Epoux tendres, époux fidèles,
Revenez bientôt en ces lieux.

CLARA (*bas à Lucy.*)

Quels transports dans cette demeure!
Le bonheur est-il de retour?
On dirait, à voir leur amour,
Qu'ils vont se tromper tout à l'heure.

Ensemble.

Nos / Vos / Leurs } maris vont partir, etc.

(*Les maris donnent le bras à leurs femmes et entrent dans le parc.*)

SCÈNE IV.

LUCY, CLARA.

LUCY.

Et moi, d'après les ordres de votre tante, je vais me mettre en sentinelle sur le balcon, pour voir si personne n'arrive; mais qu'est-ce donc que ces dames attendent en l'absence de leurs maris?

CLARA.

C'est Hamilton, ma chère Lucy.

LUCY.

Sir Hamilton, votre amoureux!

CLARA.

Lui-même. Elles ont appris qu'il était aux courses de Newmarket; elles lui ont écrit, pour l'attirer dans le château.

LUCY.

Tiens! elles le connaissent donc aussi? on a bien raison de dire que c'est un mauvais sujet.

CLARA.

Ce sont les maris qui disent cela.

LUCY.

Oui; mais les femmes disent que c'est un volage, un trompeur.

CLARA.

Hélas! j'en ai bien peur, et cependant il m'avait tant promis de ne plus l'être.

Air du Chaperon.

Il me disait : ma chère,
Si j'ai jusqu'à ce jour,
D'une âme un peu légère
Changé souvent d'amour;
C'est que dans mon ivresse
Je cherchais vos vertus,
Partagez ma tendresse
Je ne changerai plus.

LUCY.

Le moyen de résister à cela?

CLARA.

Même air.

Moi, pour le rendre sage,
Approuvant son ardeur,
J'acceptai son hommage
Et lui donnai mon cœur;
D'une cruelle trame
Les vœux seront déçus,
Car je sens à ma flamme
Qu'il ne changera plus.

LUCY.

Mais qu'est-ce donc que toutes ces dames en veulent faire de votre amoureux?

CLARA.

Elles veulent lui donner une leçon.

LUCY.

Il me semble que cela vous regarde.

CLARA.

N'est-ce pas, Lucy! mais j'espère qu'Hamilton ne se rendra pas à l'invitation singulière de ces dames.

LUCY.

Il fera aussi bien de ne pas venir, car je me rappelle à présent qu'elles veulent lui faire passer la nuit à la belle étoile, au pied de ces tourelles.

CLARA.

Cependant s'il venait, je le verrais peut-être ; voilà trois mois que je ne lui ai parlé;... depuis qu'il est brouillé avec ma tante... il ignore même où je suis.

LUCY.

Et votre tante sait-elle qu'il vous aime ?

CLARA.

Non, Lucy ; ma tante, qui est encore jeune et jolie, croyait qu'Hamilton venait au château pour elle.

LUCY.

Et c'était pour vous qu'il venait! voilà comme sont toutes les tantes ; elles croyent, parce qu'elles sont encore belles, qu'un amant ne doit jamais s'adresser à leurs nièces.

AIR : *vaudeville de l'Écu de six francs.*

D'un mot, d'un regard bien timide,
On leur promet quelque douceur,
Tandis que, songeant au solide,
A la nièce on donne son cœur.
Ainsi, dans la flamme allumée,
Par le flambeau du petit dieu,
Les nièces ont toujours le feu,
Les tantes n'ont que la fumée.

LUCY.

Mais à propos, dites donc, si vous épousiez sir Hamilton, je pourrais bien m'accommoder de son valet.

CLARA.

Oui, je te promets de te marier à Jones.

LUCY.

Ah! il s'appelle Jones... c'est comme un fait exprès.

CLARA.

Silence, voici ces dames qui reviennent.

LUCY.

Je cours à mon observatoire. (*Elle rentre et reparaît au balcon.*)

CLARA.

Je vais avec toi.

SCÈNE V.

MILADY CHESTERFIELD, BARLETON, RONDEL, CLARA, LUCY, *sur le balcon.*

CHOEUR.

AIR :

Nos maris vont partir, etc.

MILADY RONDEL.

Grâce au ciel les voilà partis.

MILADY CHESTERFIELD.

Eh bien, Lucy, ne voyez-vous venir personne?

LUCY.

Il y a une heure que je regarde... personne ne paraît.

MILADY BARLETON.

Vous verrez que sir Hamilton ne se laissera point prendre au piège que nous lui avons tendu.

MILADY CHESTERFIELD.

Mon cher cousin est pourtant bien avantageux, et l'attrait d'une bonne fortune....

MILADY RONDEL.

Pour moi, milady, s'il faut vous parler avec franchise, je vous dirai que je ne suis nullement fâchée que ce jeune seigneur ne vienne pas ici en l'absence de nos maris. Je tremble même que le billet que nous avons écrit ne nous compromette beaucoup.

MILADY CHESTERFIELD.

Un billet de quelques lignes où chacune de nous a mis la sienne.

MILADY RONDEL.

Raison de plus pour craindre; Hamilton, pour se venger de nous, n'aurait qu'à le faire insérer dans le *Morning Chronicle* avec un *fac simile*. Quel scandale pour Londres, et comme on rirait à nos dépens!

MILADY BARLETON.

Je ne suis pas de votre avis, milady Rondel, comme nous avons toutes trois pris part à la rédaction de ce billet, on verrait facilement que ce n'était ici qu'une plaisanterie.

MILADY RONDEL.

Milady, on ne plaisante pas avec le mariage, c'est trop sérieux, surtout quand on a comme moi un mari qui ne rit jamais.

MILADY CHESTERFIELD.

J'aurais bien voulu cependant donner à mon jeune cousin une leçon de sagesse et de modestie; ce n'est pas que j'aie jamais eu à me plaindre personnellement de lui.

MILADY BARLETON.

Ni moi.

MILADY RONDEL.

Ni moi.

CLARA (avec un soupir.

Ni moi,

LUCY.

Alors il paraîtrait que toutes ces dames ont eu à s'en louer.

MILADY CHESTERFIELD.

Mais je pense maintenant comme milady Rondel, et je suis ravie qu'Hamilton ne soit pas venu. Nos maris naturellement soupçonneux pouvaient arriver et le surprendre.

MILADY BARLETON.

Et quel bruit n'eût pas fait milord Barleton, que le seul nom d'Hamilton fait frissonner.

MILADY RONDEL.

Quelle scène me préparait milord Rondel qui est jaloux même de vos maris, miladys.

LUCY (à part.)

Et pourtant ils ne sont pas beaux.

MILADI CHESTERFIELD.

Je ne vous parle pas de milord Chesterfield, vous savez qu'il a acheté cette terre dans l'unique intention de m'éloigner de Londres, et que fort de ses principes, il n'y reçoit que ses amis... quand ils sont mariés.

LUCY (à part.)

Belle garantie!

MILADY BARLETON.

Allons, tout bien calculé, il est fort heureux qu'Hamilton n'ait point été la dupe de notre folle idée.

LUCY.

Milady! milady!

MILADY CHESTERFIELD.

Qu'est-ce donc Lucy?

LUCY.

Deux cavaliers s'avancent rapidement sur la route qui conduit à la muraille du parc.

MILADY RONDEL.

Ils sont deux.

MILADY BARLETON.

Ce ne peut être lui.

LUCY.

Je distingue une livrée rouge.

CLARA (à part).

C'est lui.

TOUTES (à part.)

C'est lui! c'est lui!

CLARA.

Et l'infidèle n pu venir!

MILADY CHESTERFIELD.

Puisque le voilà, n'épargnons rien pour humilier sa vanité.

TOUTES (à voix basse.)

AIR :

C'est bien lui,
Le voici.
Quel moment
Ravissant!
On peut rire
De son martyre;
C'est bien lui,
Le voici.
Quel plaisir
De punir
Sans éclat
Un amant ingrat.

MILADY CHESTERFIELD.

En ces lieux et sans bruit,
Il va passer la nuit.

MILDADY RONDEL.

Ah! comme je le crains!

CLARA.

Ah! comme je le plains!

TOUTES (*à voix basse.*)

C'est bien lui,
Le voici, etc.

SCÈNE VII.

HAMILTON, JONES.

HAMILTON.

Jones, sommes-nous près du château ?

JONES.

Oui, monsieur, le voici.

HAMILTON.

Il faut maintenant chercher la statue de l'Amour.

JONÈS.

La voilà!... (*regardant la statue*); non ce petit baronnet n'a point d'arc.

HAMILTON.

C'est l'Amour anglais.

JONES.

Oui, milord, comme vous dites. Je le reconnais à son air bouffi; il a l'air de dire *goddem.*

HAMILTON.

Silence; on peut nous entendre du château.

JONES.

Et vous croyez que c'est ici le lieu du rendez-vous?

HAMILTON.

Cette lettre est précise : voici bien le lieu désigné; minuit va bientôt sonner; on ne peut tarder à venir.

JONES. (*baillant.*)

Allons; encore une bonne fortune.

HAMILTON.

Que veux-tu que j'y fasse?

AIR :

Toutes nos dames sont aimables,
Et, dans le siècle où nous vivons,
Il est tant de maris coupables
Auxquels l'hymen doit des leçons.
Rarement une femme endure
Un soupçon, un manque de foi;
Et, s'il faut venger une injure,
On s'adresse toujours à moi.

JONES.

C'est justement ce qui m'arrive.

Même air :

Quand vous êtes près d'une belle,
Au doux regard, au cœur épris,
Moi je fais gaiement sentinelle
Sous la fenêtre du logis :
Au milieu de la nuit obscure,
Un jaloux survient plein d'effroi;
Et, s'il veut venger son injure,
Il s'adresse toujours à moi.

HAMILTON.

Parbleu, te voilà bien à plaindre.

JONES.

Et cette revanche de deux mille guinées que vous deviez donner hier à milord Rondel et à ses parieurs.

HAMILTON.

C'est l'affaire de mon cheval arabe : je l'ai laissé à Newmarket; Williams est chargé de répondre à ces Messieurs.... Personne ne paraît encore; je n'ai pas l'habitude d'attendre ainsi.

JONES (à part.)

Si ce pouvait être une bonne mystification.

HAMILTON.

Hein ! que dis-tu?

JONES.

Rien, monsieur.

HAMILTON.

Mais si, tu as parlé de mystification.

JONES.

Puisque vous l'avez entendu, je ne dois pas vous cacher toute ma pensée. Je crains bien, milord, que pour cette fois, quelque noble dame n'ait voulu rire à vos dépens.

HAMILTON.

Insolent!

JONES.

Ne vous fâchez pas, milord; mais si vous voulez réfléchir que la lettre parle de votre constance.

HAMILTON.

Eh bien!

JONES.

Votre constance! ne vous semble-t-il pas comme à moi... Pardon, milord, que ce n'est ici qu'une espèce d'ironie! votre constance!

HAMILTON.

Eh ! mon cher Jones, que tu connais mal les femmes.

AIR : *Ce que j'éprouve en vous quittant.*

En amour le nom d'inconstant
Ne peut nous porter préjudice,
Car chaque belle a son caprice
Et croit mieux fixer un amant.
Ainsi, malgré tout son mérite,
Par un destin bien différent,
On est, selon l'évènement,
Volage pour celle qu'on quitte,
Fidèle pour celle qu'on prend.

JONES.

Il est sûr, milord, que vous connaissez mieux les femmes que moi... cependant cette lettre singulière contient différentes écritures et qui paraissent contrefaites.

HAMILTON.

C'est vrai; mais qu'est-ce que cela prouve? que la femme qui l'a écrite a craint de se compromettre; d'où je conclus que c'est une conquête digne de moi. Ce parc, ce château, annoncent d'ailleurs une fortune, un rang... et puis ce mystère... ce clair de lune... ces bosquets... tout cela est d'un piquant, d'un romantique!.. J'aime cela: les intrigues de la ville et de la cour m'ennuyent; c'est toujours la même chose... On se cherche, on se rencontre, et le lendemain tout est fini !... On ne peut tarder à paraître... va conduire nos chevaux au village... et sois demain à la pointe du jour près de la muraille que nous avons escaladée; à la pointe du jour, entends-tu?

JONES.

Oui, milord.

HAMILTON.

Ne vas pas t'égarer dans le parc.

JONES.

Oh! non, je suiverai la terrasse; bonne nuit, milord!

HAMILTON.

Bon soir.

JONES.

Milord, je vous souhaite bien du plaisir.

HAMILTON.

C'est bien; je ferai tout mon possible pour remplir tes souhaits. (*Jones sort.*)

SCÈNE VIII.

HAMILTON (faisant sonner sa montre.)

Déjà minuit... il faut qu'il soit survenu quelque obstacle imprévu. Mais quel est donc le maître de ce château? la terre d'Hill vient d'être vendue récemment. Milord Harris avait le projet de l'acheter. Bon! cette lettre ne peut être de milady... je crois me souvenir qu'elle ne sait pas écrire... J'avais cru reconnaître les caractères de milady Rondel... il y a

long-temps que je ne pense plus à elle, et probablement elle ne pense plus à moi. Serait-ce la petite Fanny nouvellement mariée à milord Barleton?... Une nouvelle mariée; quelle idée!... ah! je devine; non, non... ce n'est pas ça!... et l'on ne vient pas! je suis d'une impatience!... cependant ce que je fais ici n'est pas très-bien, car je suis amoureux au fond, et j'ai juré d'être fidèle à l'aimable Clara... allons, encore cette folie, puisque Clara n'en saura rien.

AIR: *Une surtout fraîche et jolie* (Bedlam).

Lorsque j'aperçois une femme
Brillante d'attraits, de fraîcheur,
Soudain pour elle je m'enflamme;
Mais bientôt, consultant mon cœur,
Je dis: Clara, ma douce amie,
Est plus aimable, aussi jolie;
Et maintenant, je le sens là,
Je ne puis aimer que Clara.

Puisqu'en toi seule, ô mon amie,
Je trouve esprit, vertus, attraits,
Pour être heureux toute la vie,
Il me faut ne changer jamais.
Vienne à présent prude ou coquette;
A toute femme je répète:
Oui, maintenant je le sens là
Je ne veux aimer que Clara.

Mais l'heure se passe et personne!.. aurait-on voulu me jouer?... si je le croyais!... mais chut, j'entends ouvrir une porte... ô destin, tu ne pouvais me trahir!

SCÈNE IX.

HAMILTON, LUCY (*portant une lumière, un manteau et un bonnet de nuit orné de rubans.*)

LUCY.

Ah! milord! milord! êtes-vous là?

HAMILTON (l'embrassant.)

Me voici, charmante enfant.

LUCY.

Oh! oh! comme vous êtes vif.

HAMILTON.

Aimable messagère, tu viens sans doute me chercher; tiens, voici pour ta peine.

LUCY.

Monsieur veut dire pour mon plaisir.

HAMILTON.

Accepte!

LUCY.

Ce n'est pas de refus; mais je ne viens pas vous chercher du tout.

HAMILTON.

Comment?

LUCY.

Il est survenu des empêchemens au rendez-vous; on à des soupçons.

HAMILTON.

Se peut-il! je m'éloigne; je ne veux compromettre personne.

LUCY.

Non, milady vous conseille de rester sous ce berceau, où vous serez plus en sûreté que partout ailleurs; vous partirez au point du jour.

HAMILTON.

Comment! sans la voir.

LUCY.

Puisqu'il est survenu des obstacles.

HAMILTON.

J'enrage!...

LUCY.

Tenez, elle vous envoie ceci pour prendre patience.

HAMILTON.

Qu'est-ce donc que cela?

LUCY.

Vous ne le voyez pas?

HAMILTON.

Il se pourrait!

LUCY.

Eh! oui.... C'en est un....

HAMILTON (à part.)

Je suis joué.

LUCY.

Ça vous ira bien : allez; voyez que de rubans!

HAMILTON (à part.)

Je suis d'une colère!...

AIR :

Vraiment ta maîtresse est trop bonne;
Et je serai reconnaissant;
De l'hymen m'offrir la couronne,
C'est un bien dangereux présent!..
Mais puisqu'enfin on le desire,
Je dois accepter... et d'ailleurs,
Le mariage est un empire
Où l'on voit tant d'usurpateurs.

LUCY (à part.)

Il a beau faire, je vois bien que ce présent lui donne de l'humeur.

HAMILTON (à part.)

Vit-on jamais une plus cruelle injure! mais je me vengerai.

LUCY.

Comme je vous disais donc, milady vous envoie ceci pour vous faire prendre patience; mais une autre personne qui s'intéresse à vous, vous fait passer ce manteau pour que vous ne vous enrhumiez pas.

HAMILTON.

Une autre personne, dis-tu! quel est son nom?

SCÈNE X.

LES MÊMES, CLARA.

CLARA.

Clara! milord?

HAMILTON.

Ciel!

LUCY (jetant le manteau et le bonnet.)

Je vois que tout cela est inutile à présent.

HAMILTON.

Ah! j'étais bien sûr que vous étiez ici.

CLARA.

Tu le vois, Lucy, c'est moi qu'il cherchait.

HAMILTON.

Vous pouviez en douter?

LUCY.

Si milady allait vous surprendre.

HAMILTON (lui jetant sa bourse.)

Fais sentinelle; voilà pour ton plaisir.

LUCY.

Cette fois, c'est pour ma peine; car je risque d'être chassée.

HAMILTON.

Ah! c'est votre tante qui a cru me jouer un tour.

CLARA.

Oh! mon Dieu oui, c'est elle.

LUCY.

Et ces dames aussi, il faut être juste.

HAMILTON.

Comment ces dames?

LUCY.

Milady Barleton et milady Rondel.

HAMILTON (à part)

Allons, toutes mes victimes. (*On entend le son d'une harpe.*) Qu'est-ce donc?

CLARA.

Rentrons, Lucy, ma tante pourrait nous voir.

HAMILTON.

Oh! vous ne me quitterez pas; je vous fais prisonnière de guerre.

LUCY (à part.)

Eh bien! et ces dames qui voulaient lui jouer un tour! le voilà joliment attrapé lui! (*la harpe joue l'air*, au clair de la lune); (*haut*) entendez-vous? au clair de la lune. (*bas*) Dites donc, c'est votre tante qui en pince; je crois, dieu me pardonne, qu'elle chante encore. (*Elle écoute.*)

MILADY CHESTERFIELD.

AIR: *Au clair de la lune.*

A la belle étoile
Que l'amour est doux!
O nuit que ton voile
Est riant pour nous!
Oh! l'on peut m'en croire,
Près de ses amours,
La nuit la plus noire
Vaut les plus beaux jours.

(*Ensemble avec les variations.*)

A la belle étoile, etc.

CLARA.

Je tremble! (*la harpe continue.*)

HAMILTON.

Rassurez-vous; tant qu'elle jouera de la harpe ou qu'elle chantera, elle ne pourra nous surprendre.

LUCY.

Avec ça qu'elle vous croit endormie.

HAMILTON.

L'aventure est charmante.

CLARA et HAMILTON.

AIR: *de Thibault, comte de Champagne.*

Chante,
Chante,
Bonne tante;
Tes accens
Sont ravissans:
Chante, chante,
Bonne tante,
Pour rassurer deux amans.

HAMILTON.

O nuit, laisse-nous ton voile.
Pour moi toujours je voudrais
Coucher à la belle étoile,
Quand mon étoile est si près. (*On entend la harpe.*)

(ENSEMBLE.)

Chante, chante,
Bonne tante;
Tes acccens
Sont ravissans:
Chante, chante,
Bonne tante,
Pour rassurer deux amans.

CLARA.

Jurez-moi d'être fidèle.

HAMILTON.

Ah! je ne changeais d'amours
Que pour trouver la plus belle:
Je vous vois, c'est pour toujours.

(ENSEMBLE.)

Chante, chante, etc.

JONES (en dehors.)

Milord! milord!

CLARA.

Ciel! voilà quelqu'un.

HAMILTON.

C'est la voix de Jones.

CLARA.

Rentrons, Lucy. (*Elles se sauvent.*)

LUCY (en s'en allant.)

J'aurais pourtant bien voulu voir la livrée rouge que je dois épouser.

HAMILTON.

Le maladroit, interrompre un si doux tête à tête!

SCÈNE XI.

HAMILTON, JONES.

JONES (arrivant à tâtons.)

Milord! milord!

HAMILTON.

Eh! bien, que veux-tu donc imbécille? Pourquoi revenir avant le jour?

JONES.

Nous sommes perdus.

HAMILTON.

Qu'est-ce encore?

JONES.

Je me suis égaré dans le parc, et ce n'est que long-temps après que j'ai pu retrouver l'endroit où nous avions laissé nos chevaux; ils n'y étaient plus.

HAMILTON.

Eh! bien, Tom, lassé d'attendre, les aura sans doute emmenés.

JONES.

Je le crois comme vous; mais, à la place de vos chevaux, devinez ce que j'ai trouvé sur la route.

HAMILTON.

Ah! ta lenteur m'impatiente!

JONES.

Eh! bien, monsieur, j'ai vu, comme je vous vois, au clair de la lune, milord Rondel et ses deux tenans, les lords Chesterfield et Barleton, qui revenaient de Newmarket, mais si tristes, si tristes, que j'ai jugé d'abord qu'ils avaient encore perdu la revanche qu'ils vous avaient demandée.

HAMILTON.

J'en suis sûr ; mais je ne vois là rien d'effrayant.

JONES.

Sans doute ; mais ce qui est moins rassurant, c'est que vos trois parieurs sont entrés mystérieusement dans le parc par la petite porte, et que, selon toutes les probabilités, vous êtes en bonne fortune auprès de l'une des trois moitiés de ces trois lords.

HAMILTON.

Mais c'est très-possible.

JONES.

Et vous ne frémissez pas en songeant où cela peut vous conduire, si nous sommes pris en flagrant délit ?

AIR *vaudeville de l'homme vert.*

Chez nous vous savez la méthode :
Dès qu'un mari dans sa maison,
Par un retour très-incommode,
Surprend quelque joli garçon,
L'épée en main, dans sa furie,
Jaloux de montrer ce qu'il peut,
Il ne demande point la vie,
C'est à la bourse qu'il en veut.

Et c'est bien là le pire de tous les malheurs !... Quand on n'a plus d'argent, milord...

HAMILTON (avec un soupir.)

Ah ! on ne peut plus séduire les gardiens ni gagner les suivantes.

JONES.

Ni payer les gages de son valet... Mais chut ! on vient de ce côté.

HAMILTON.

En effet, j'entends les pas de plusieurs personnes ; on se dispute même : on parle de pari ; ce sont eux... Cherchons un refuge dans ce pavillon, et voyons ce que nous avons à faire.

JONES.

Pour nous sauver.

HAMILTON.

Non, mais pour me venger gaîment de ma chère parente

et de milord qui m'a fait un mystère de l'acquisition de ce château... Et d'abord, plaçons là cette lettre, afin qu'elle tombe entre les mains de nos jaloux. (*Il jette la lettre au pied de la statue, et Jones et lui entrent dans le pavillon.*)

SCÈNE XII.

CHESTERFIELD, BARLETON, RONDEL, trois jokeis.

CHESTERFIELD.

AIR: *Ah! que je sens d'impatience!*

Oui c'est un tour abominable.
Nous faire perdre un tel pari!

RONDEL.

Ma Cocotte n'est point coupable;
Elle a bien couru dieu merci.

BARLETON.

Bon, ce n'est qu'une rosse
A traîner le carosse.

RONDEL.

Goddem ceci, milord,
Est par trop fort!
Respectez un peu je vous prie,
Une bête que je chéris;
Car, je vous le dis,
A Londres, à Paris,
Pour tous les paris (*Bis*).
Jamais, milords, on ne verra
Animal comme celui-lá.

BARLETON.

Parbleu, je le crois bien; se laisser dépasser de deux secondes!

CHESTERFIELD.

Et s'abbattre à deux toises du but; c'est une indignité.

RONDEL.

Ce n'est pas sa faute à cette chère bête; elle y a mis trop d'enthousiasme. Il me semble que je la vois encore... au moment où elle s'est élancée... Quelle grâce! quelle ardeur! convenez qu'elle était bien partie.

BARLETON.

Oui; mais convenez qu'elle est mal arrivée: vous nous criez t la voilà!.. la voilà!.. Je regarde; Cocotte était par erre... et notre argent aussi.

CHESTERFIELD.

Quatre mille guinées en deux jours... god !

BARLETON.

God... god... !

RONDEL.

God ! god !

(*Ensemble.*)

Parie (*Bis.*)
Désormais qui voudra ;
Pour moi je m'en tiens là.

BARLETON.

Et ce mauvais sujet d'Hamilton qui ne se donne pas la peine d'assister à la revanche qu'il nous donne ! il part et laisse son cheval pour le représenter.

RONDEL.

C'est une belle bête, il faut en convenir.

CHESTERFIELD.

Il serait plaisant que tandis que mon cousin nous gagnait notre argent là-bas, il fût venu ici ; cependant vous voyez comme tout est calme dans ces lieux.

BARLETON.

Ce n'est pas une raison : les amoureux ; cela fait si peu de bruit.

RONDEL.

C'est convenu !... Mais voilà le jour, milord ; rentrons et allons surprendre nos femmes. (*Apercevant par terre la lettre qu'Hamilton a laissé tomber.*) Qu'est-ce donc que cela ? (*Chesterfield la ramasse.*)

BARLETON.

Une lettre !.. l'adresse...

CHESTERFIELD.

Hamilton.

RONDEL et BARLETON.

Hamilton ! j'en avais un pressentiment.

CHESTERFIELD.

AIR : *Comme il m'aimait.*

Il est venu !

TOUS.

Il est venu!

Notre crainte n'était pas vaine.

TOUS.

Il est venu! (*Bis.*)

RONDEL.

Ah! l'un de nous trois est perdu.

CHESTERFIELD.

C'est vous qui n'êtes point en veine.

RONDEL.

Milord, votre injure est certaine.

Il est venu! (*Bis.*)

TOUS.

Il est venu! (*Bis.*)

CHESTERFIELD.

Quelle singulière écriture....

BARLETON (bas à Rondel).

Il a l'air d'être confondu... Et bien, que dit cette lettre?

CHESTERFIELD (lisant).

« Si le tendre Hamilton veut recevoir le prix de sa cons-
» tance, il se rendra demain, vers minuit, au château d'Hill,
» cherchera une statue de l'Amour qui est à l'un des angles de
» ce château, et attendra là qu'on vienne le prendre pour le
» conduire auprès de quelqu'un qui désire avoir avec lui une
» conversation. »

BARLETON.

Une conversation!

RONDEL.

Conversation criminelle.

CHESTERFIELD (à part).

Une conversation criminelle! L'excellent moyen de payer un pari.

BARLETON (à part).

Oh! quelle idée!

RONDEL (à part).

Quel trait de lumière!

CHESTERFIELD.

Ah! milords, mes amis, mon malheur n'est que trop certain... Reconnaissez l'écriture de milady Chesterfield.

BARLETON.

Son écriture! voyons: (*il regarde.*) du tout, c'est l'écriture de ma femme; j'en prends milord Rondel à témoin.

RONDEL.

Voyons... goddem!. .. C'est toute la main de milady Rondel.

BARLETON.

Je connais bien l'écriture de ma femme, peut-être... voilà sa coulée.

RONDEL.

Voilà la ronde de la mienne.

CHESTERFIELD.

Erreur, milord, erreur: voilà les jambages de milady; ainsi donc plus de doute! c'est moi qui suis l'offensé.

(*Ensemble.*)

AIR *de Fernand Cortez.*

C'est moi, c'est moi, c'est moi,
J'espère
Que la chose est claire:
C'est moi, c'est moi, c'est moi
Que doit venger la loi.

BARLETON.

Je saurai vous confondre,
Mon bon droit est connu.

CHESTERFIELD.

Je suis cité dans Londre.

RONDEL.

Et moi... c'est convenu.

(*Ensemble.*)

C'est moi, c'est moi, c'est moi, etc.

RONDEL.

Sans crainte je réclame

BARLETON.

J'aurai de bons témoins.

CHESTERFIELD.

Lequel de nous, sa femme
Aime-t-elle le moins?

(*Ensemble.*)

C'est moi, c'est moi, c'est moi, etc.

RONDEL.

Vous y mettez de l'entêtement, milord.

BARLETON.

C'est vous bien plutôt.

CHESTERFIELD.

Je suis sûr de mon fait.

BARLETON.

Mille guinées, que ce n'est pas vous.

CHESTERFIELD.

Je tiens le pari.

RONDEL.

Et moi de même.

TOUS TROIS (se prenant la main).

Mille guinées.

RONDEL.

C'est convenu.

CHESTERFIELD.

Péters, courez chercher le constable du village.... qu'il vienne tout de suite, tout de suite.

BARLETON.

Et maintenant l'essentiel, c'est de surprendre Hamilton dans le château.

RONDEL.

Je me charge de le saisir; et goddem! s'il m'échappe, je veux....

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, HAMILTON, JONÈS (*sortant du pavillon*).

HAMILTON.

La violence n'est pas nécessaire, milord; et je suis votre prisonnier sur parole.

CHESTERFIELD.

Quoi, milord!

HAMILTON.

J'ai tout entendu, de ce pavillon où j'ai passé la nuit.

BARLETON (bas à Rondel).

C'est une défaite.

CHESTERFIELD.

Passer la nuit dans ce pavillon! pourquoi ne pas descendre droit au château?

HAMILTON (feignant de l'embarras).

Milord!....

JONÈS.

Je vais vous dire, monseigneur :

AIR : *Vers le temple de l'hymen.*

Arrivés pendant la nuit,
Pour nous faire reconnaître,
Il aurait fallu peut-être
Se permettre un peu de bruit.
J'aime mieux, a dit mon maître,
Rester dans ce lieu champêtre
Que risquer de compromettre
Le repos de mes amis ;
D'ailleurs la nuit, en voyage,
Milord n'est pas dans l'usage
De réveiller les maris.

RONDEL.

Milord est bien honnête.

HAMILTON.

Voilà justement ce que c'est.

CHESTERFIELD.

Et peut-on savoir quel motif si pressé vous amène cette nuit dans mon château ?

HAMILTON.

Un autre, mon cher parent, chercherait une défaite, une ruse : moi je pourrais vous dire, par exemple, que des créanciers exigeans me mettent dans la nécessité de vous demander l'argent d'un pari que vous avez perdu ; mais je suis plus sincère, et je vous avouerai franchement que c'est l'amour qui m'amène chez vous.

TOUS (avec joie).

L'amour !.... il l'avoue !

BARLETON (à Hamilton).

Milord, soyez le bien venu.

RONDEL (de même).

Je suis enchanté de faire connaissance avec un homme de votre mérite.

CHESTERFIELD (de même).

Et quel est l'objet charmant qui vous a accordé cette nuit l'honneur d'une conversation ?

BARLETON (à Rondel).

Conversation criminelle !

RONDEL (à Barleton).

C'est convenu.

HAMILTON.

Oh ! pour cela, milord, c'est un secret.

AIR :

Sous le voile heureux du mystère,
On peut faire parler son cœur;
Mais un amant qui ne sait point se taire
Ne mérite pas son bonheur.
La femme est la fleur fugitive
Dont le soleil peut ternir l'incarnat :
La rose qu'à l'ombre on cultive
Conserve toujours son éclat.

RONDEL (à Barleton).

C'est ma femme qui est la rose; c'est convenu.

BARLETON.

Je n'en conviens pas du tout.

CHESTERFIELD (aux deux lords).

J'avise un moyen qui ne peut manquer de vous convaincre: allons au-devant du constable, et revenons nous cacher avec lui dans ce pavillon.

BARLETON.

Excellente idée!

RONDEL (à Hamilton).

Milord, dans un instant vous allez être satisfait. (*Il fait semblant de sortir.*)

BARLETON (de même).

Encore quelques minutes, et je vous compterai les quatre mille guinées.

CHESTERFIELD.

Mon cousin, nous nous reverrons : je vais donner des ordres pour qu'on vous reçoive au château, comme vous le méritez; et dès qu'il fera jour chez ces dames, on vous présentera.

BARLETON (revenant).

Dès qu'il fera jour, milord, entendez-vous?

RONDEL (revenant).

Dès qu'il fera jour; c'est convenu. (*Ils sortent.*)

SÈCNE XIV.

HAMILTON, JONÈS.

HAMILTON.

Ces messieurs s'imaginent qu'ils vont rire à mes dépens.

JONÈS.

Ils le peuvent, si la justice s'en mêle. Voilà une conversation ui vous coûtera cher.

HAMILTON.

Et des preuves, imbécille?

JONÈS.

Des preuves! la lettre qu'ils ont trouvée.

HAMILTON.

Elle n'est pas signée.

JONÈS.

Votre présence dans le château à une heure indue.

HAMILTON.

Il est grand jour! mais que regardes-tu donc là?

JONÈS.

Si l'on ne nous tend pas quelque piége; et je vois que ces messieurs, au lieu d'entrer au château, ont pris une allée détournée... les voilà qui parlent à un homme noir... milord, fuyons.... c'est un constable.

HAMILTON.

A merveille.

JONÈS.

Les maris se dirigent avec lui vers ce pavillon.

HAMILTON.

On veut nous surprendre, Jonès, tâche de t'introduire dans le château et de faire savoir à ces dames que leurs maris sont rentrés avec un constable!.. dis leur bien surtout que je suis parti.

JONÈS.

C'est bien; comptez sur mon adresse. (*Il sort.*)

HAMILTON (seul).

Ah! mesdames, vous voulez me faire passer la nuit à la belle étoile! Je vous garde une frayeur!...

SCÈNE XV.

HAMILTON, ensuite CHESTERFIELD, BARLETON, RONDEL, le constable (*entrant sous le berceau*).

CHESTERFIELD.

Oui, M. le constable, d'ici on peut tout voir et tout entendre.

HAMILTON.

Oui, car je les entends.

CHESTERFIELD.

Écrivez, je vous en prie, la conversation d'Hamilton avec nos ladys... afin de constater... le fait matériel.

HAMILTON (à part).

Singulier procès-verbal!

LE CONSTABLE.

Je comprends: vous n'êtes pas d'accord sur ce point... milord veut que ce soit vous, et vous, vous voulez que ce soit milord... ou milord.

BARLETON.

Au contraire: milord dit que c'est lui, et moi je soutiens que c'est moi.

RONDEL.

Moi aussi je soutiens que c'est moi.

HAMILTON (riant à part).

Qui est-ce qui dit le contraire?

LE CONSTABLE.

De par Saint-Georges, je n'ai encore rien vu de pareil. Ah! ça, chacun de vous veut donc être absolument... et peut-être tous les trois ensemble.

HAMILTON (riant).

C'est convenu.

RONDEL.

Silence... Hamilton est là.

CHESTERFIELD.

Et ma femme va venir, il n'en faut pas douter.

AIR *du pied de nez.*

Ils sont d'intelligence:
Et, pour lui dire adieu,
Ma femme, vers ce lieu,
Secrètement s'avance.

TOUS.

Du silence!

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, MILADY BARLETON, MILADY RONDEL, MILADY CHESTERFIELD.

LES TROIS FEMMES.

(*Suite de l'air.*)

Quoi! nos époux
Sont près de nous!
Montrons assurance
Et prudence,
Par des discours tendres et doux,
Prévenons les soupçons jaloux.

HAMILTON.

Messieurs, à l'espérance
Vous pouvez dire adieu;
Mesdames, dans ce lieu
Craignez quelque imprudence.
Trendres époux,
Préparez-vous;
Car ma vengeance
Commence:
Par des discours tendres et doux,
Je vais désoler les jaloux.

LES MARIS.

Ils sont d'intelligence;
Et pour lui dire adieu,
Ma femme vers ce lieu
Secrètement s'avance.
Du silence!
ENSEMBLE. Auprès de nous,
Les voilà tous;
Notre vengeance
Commence,
Et leurs discours tendres et doux
Vont servir nos soupçons jaloux.

LES FEMMES.

A notre extravagance
Il nous faut dire adieu;
Mais au moins dans ce lieu
Évitons la vengeance:
Quand nos époux
Sont près de nous,
Montrons assurance
Et prudence;
Par des discours tendres et doux
Prévenons les soupçons jaloux.

(*Les femmes s'avancent vers le pavillon.*)

HAMILTON (se montrant).

Enfin aimables ladys...

LES TROIS FEMMES.

Hamilton encore ici! fuyons. (*Milady Barleton et Rondel entrent dans le château.*)

HAMILTON (arrêtant milady Chesterfield).

Demeurez, ma cousine.

MILADY CHESTERFIELD (à part).

Grand dieu! Et mon mari qui est près de nous.

CHESTERFIELD.

Écrivez que ma femme seule est restée.

LE CONSTABLE.

C'est écrit.

RONDEL.

J'ai une peur du diable d'être adoré de ma femme.

BARLETON.

Que le diable emporte la mienne!

MILADY CHESTERFIELD.

Hamilton, je vous en prie, laissez-moi.

HAMILTON.

D'où vient ce trouble, ma cousine? de grâce, remettez-vous. (*Milady fait des signes à Hamilton*).

CHESTERFIELD.

Écrivez qu'elle lui parle par signes.

MILADY CHESTERFIELD.

Qu'il a peu d'intelligence aujourd'hui! je suis au supplice.

HAMILTON.

Expliquez-vous plus clairement, ma chère Eulalie.

CHESTERFIELD.

Sa chère Eulalie!

BARLETON.

Je commence à croire que c'est lui.

RONDEL.

J'en ai peur aussi.

MILADY CHESTERFIELD.

Milord, je vois que vous êtes toujours le même; votre légèreté, votre inconséquence...

HAMILTON.

Oui, j'en conviens: je fus jusqu'à ce jour étourdi, volage; mais la coquetterie des femmes auxquelles j'adressai mes hommages justifiait ma conduite imprudente. Aujourd'hui, milady, une femme céleste a subjugué mon cœur: elle trouble ma raison, elle remplit toutes mes pensées, et m'inspire le projet de me rendre digne de ses charmes et de ses vertus par une fidélité à toute épreuve.

MILADY CHESTERFIELD.

Il me perd; mais il est charmant!

HAMILTON.

Oh! ma cousine! si vous vouliez, je pourrais devenir un homme parfait. (*Il lui baise la main*).

MILADY CHESTERFIELD.

Imprudent, que faites-vous?

CHESTERFIELD.

Cela va bien, cela va bien.

BARLETON.

Est-il heureux!.. j'avais toujours dit que milord était né.....

RONDEL.

C'est convenu.

(*Ici Clara paraît sur le balcon*).

HAMILTON (l'apercevant, à part).

Clara revient à propos.

AIR: *Taisez-vous, je ne vous crois pas.*

Je l'avouerai, je fus volage;
Mais hélas! je cherchais encor
Une femme sensible et sage;
Enfin j'ai trouvé ce trésor.
Qu'elle devienne mon amie:
Par les soins les plus délicats,
Je veux pendant toute sa vie
Fixer le bonheur sur ses pas.

MILADY CHESTERFIELD.

Taisez-vous (*bis*), ou parlez plus bas.

HAMILTON (*élevant la voix*).

Même air.

Je ne crains pas que l'on m'entende :
Je suis fier du choix que j'ai fait,
Et le prix que mon cœur demande
Est pour moi le bonheur parfait;
Oui, je jure d'être fidèle.

MILADY CHESTERFIELD.

Modérez ces bruyans éclats.

HAMILTON.

La plus aimable, la plus belle,
Me fixe à jamais sur ses pas.

MILADY CHESTERFIELD.

Taisez-vous (*bis*), ou parlez plus bas.

HAMILTON.

Non, milady, non; c'est en vain que vous prétendez imposer silence à ma tendresse: c'est à vos genoux que je dois vous demander de faire mon bonheur. (*Il se jette à ses genoux*).

CHESTERFIELD (criant.)

Goddem, je triomphe! milords, vous me devez mille guinées chacun.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, LES MARIS (sortant du pavillon). TOUS LES ACTEURS.

CHOEUR (*de Pique-Assiette*).

C'est affreux! c'est abominable!
Séducteur, épouse coupable,
Par vous me voir outragé!
Avant peu je serai vengé.

LES FEMMES.

C'est affreux! c'est abominable!
Et milady n'est point coupable:
Un mari se croit outragé!
Même à l'instant qu'il est vengé.

LE CONSTABLE (à Hamilton).

Milord, il m'est impossible de nier le fait de la conversation criminelle, et j'ai dressé mon procès-verbal.

HAMILTON (toujours à genoux).

Et que dit-il votre procès-verbal, M. le constable?

LE CONSTABLE.

Que je vous ai vu, de mes propres yeux vu, aux pieds de Milady.

HAMILTON.

Vous avez dit vrai, car j'y suis encore; mais vous voudrez bien ajouter que j'etais aux genoux de milady pour obtenir de ses bontés la main de sa nièce, l'aimable Clara d'Herwil.

TOUS.

Clara?

LUCY.

Eh bien! qu'est-ce qu'il y a d'étonnant?

MILADY CHESTERFIELD.

Clara! je respire!... mais mon cousin....

CHESTERFIELD.

Goddem! il serait vrai?

BARLETON.

Il payera le pari comme nous.

RONDEL.

C'est convenu.

HAMILTON.

Oui, milord, Clara et moi nous nous aimons depuis longtemps, et c'est avec elle que j'ai eu cette conversation qui m'avait été promise.

LUCY.

Et il n'y avait rien de criminel encore; j'y étais.

MILADY CHESTERFIELD.

Quoi! tandis que je jouais de la harpe....

LUCY.

Miss chantait avec milord, et sur l'air au clair de la lune même.

CLARA.

Ma tante, j'ignorais....

MILADY CHESTERFIELD.

Taisez-vous. (*A part*). Je suis complètement jouée.

CHESTERFIELD.

Mais enfin, cette lettre....

MILADY CHESTERFIELD.

Nous l'avons écrite à nous trois, milord, pour donner une leçon à votre cousin.

HAMILTON.

Ma cousine, j'en ai profité.

LE CONSTABLE.

Je vous invite une autre fois, messieurs les maris, à ne pas me déranger pour des conversations qui n'ont rien de criminel. Quant à vous, mesdames, causez tant que vous voudrez; mais parlez de manière à n'être pas entendues de tout le monde.

MILADY RONDEL.

Soyez tranquille; quand il le faut, nous savons nous taire.

VAUDEVILLE FINAL.

AIR : *vaudevilledes Grisettes.*

HAMILTON.

Amans, qui d'une maîtresse
Obtenez tendre faveur,
Jouissez de sa faiblesse,
Mais cachez votre bonheur.
Les gens d'esprit
Évitent le bruit;
On l'a toujours dit:
Trop parler nuit.

LUCY.

Près d'un galant vif et tendre,
Femmes, songez aux jaloux;
Sans parler, on peut s'entendre....
Du silence au rendez-vous....
Les gens d'esprit, etc.

MILORD CHESTERFIELD.

Vous qui pour peindre le crime
Hurlez à nous rendre sourds,

De grâce à la pantomine
Désormais ayez recours.
Les gens d'esprit, etc.

MILADY RONDEL.

Maris trompés, la furie
Produit un mauvais effet:
On rit de celui qui crie,
On plaint celui qui se tait.
Les gens d'esprit, etc.

MILORD BARLETON.

On me citait à l'école;
Mais au parlement, ma foi,
Dès que j'ai pris la parole,
On n'a plus parlé de moi.
Les gens d'esprit, etc.

RONDEL.

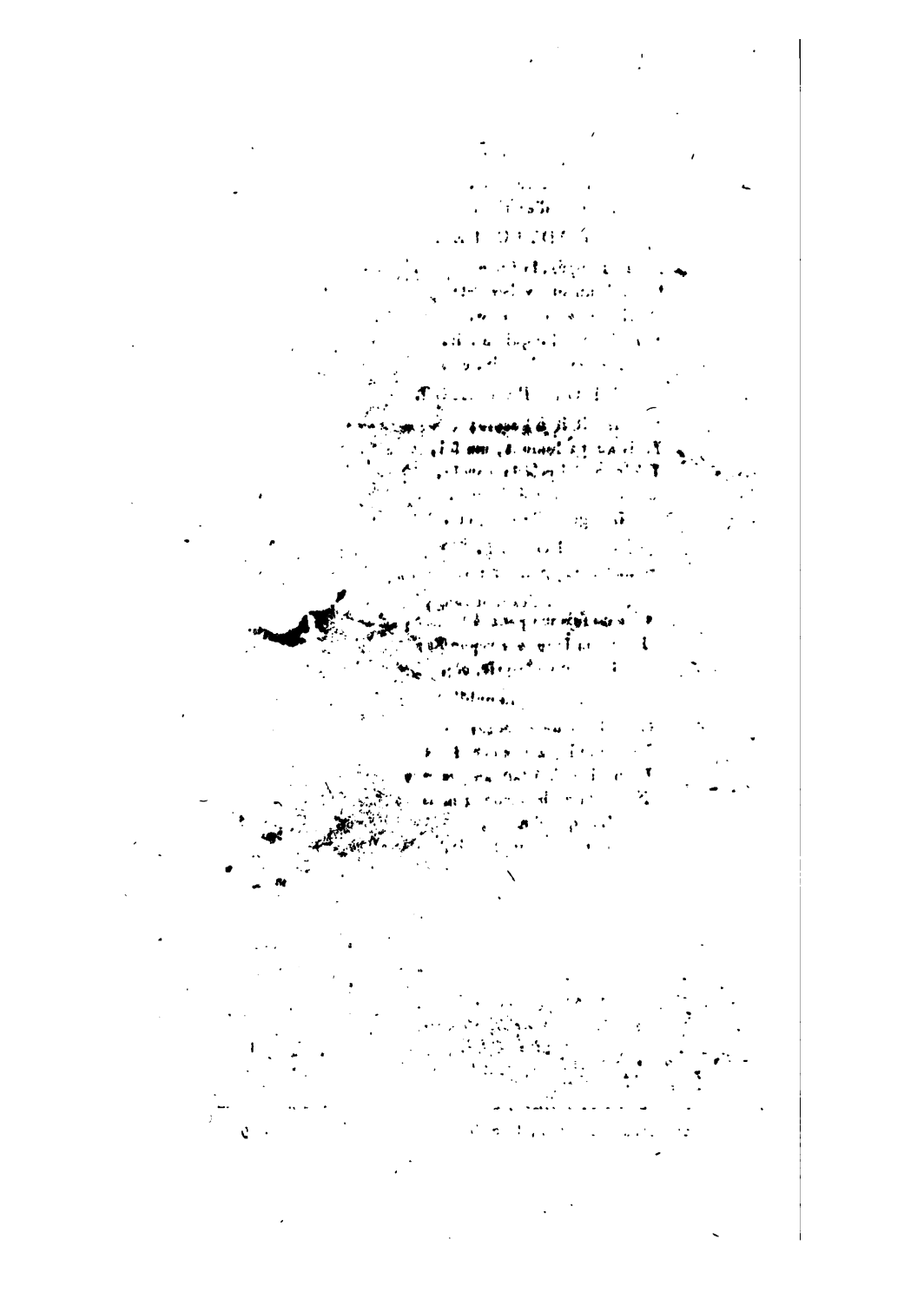
Pour avoir, dans mainte course,
Dit trop tôt : c'est convenu;
Que de fois ma pauvre bourse,
Pour ma langue a répondu :
Les gens d'esprit, etc.

CLARA (au public).

Quand par un arrêt sévère
Vous punissez nos couplets;
Le bruit qu'on fait au parterre
Nous afflige beaucoup; mais
Lorsque l'on rit,
Lorsqu'on applaudit,
Chacun de nous dit:
Quel joli bruit!

FIN.

IMP. DE CARPENTIER-MÉRICOURT, Rue de Grenelle-St.-Honoré, n. 59.



LES

DEUX OFFICIERS

VAUDEVILLE EN UN ACTE.

PAR MM. DARTOIS (ACH. ET TH.) ET TH. ANNE,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 27 SEPTEMBRE 1824.

PRIX : 1 FR. 50 CENT.

PARIS,

CHEZ QUOY, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉATRE,
Boulevard Saint-Martin, N°. 18 ;
ET CHEZ BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL.

1824.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DORNEVAL, vieux lieutenant général, oncle de Mme de Mirville, ami de Sainval.	M. GUILLEMIN.
MERCOUR, sous le nom de St.-Simon, jeune officier démissionnaire, amant de Mme de Mirville	M. FÉDÉ.
SAINVAL, ancien camarade de Mercour, chef d'escadron, brave, aimable et étourdi. . . .	M. LAFONT.
VICTOR, valet de Mercour, ancien soldat de son régiment. . .	M. VICTOR.
RASANT, perruquier du village.	M. LEPEINTRE jeune.
Mme DE MIRVILLE, jeune veuve, nièce de Dorneval, amante de Mercour	Mlle PAULINE-GEOFFROY.
JULIETTE, suivante de Mme de Mirville	Mlle MINETTE.
Amis de Mme de Mirville.	
Villageois.	

La scène est dans un village des environs de Paris.

IMPRIMERIE DE HOCQUET,
rue du Faubourg Montmartre, n. 4.

LES DEUX OFFICIERS,

VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le théâtre représente le parc de Madame de Mirville. Au premier et second plans sont des touffes de rosiers et autres arbustes. Dans le fond, une grille qui traverse tout le théâtre et qui est ouverte au milieu, laisse apercevoir une grande route plantée d'arbres, au travers desquels on découvre quelques maisons de village.

SCÈNE PREMIÈRE.

RASANT, VILLAGEOIS.

Au lever du rideau tous les villageois et villageoises sont rangés sur un côté du Théâtre, Rasant est en avant et leur donne une leçon.

RASANT.

Songez que ce soir vous présentez vos bouquets à madame de Mirville... c'est la première fois qu'elle assiste à la fête du village depuis qu'elle a acheté cette terre ; t'nez, supposez que ces branches que vous tenez soient vos bouquets.

TOUS, *riant.*

Ah! ah! que c'est drôle.

RASANT.

Qu'est-ce qui rit là? je vous dis moi que c'est comme ça que ça s'fait, que diable! j'ai vu des répétitions, j'ai été garçon perruquier à Paris, je sais comment tout ça s'démêle, attention, de la grâce, imitez moi.

(*Il se met vis-à-vis les villageois qui chantent.*)

CHŒUR.

Air : *Honneur, honneur à Monseigneur.*

Ah! quel plaisir, madame,
Pour notre ame,
De vous posséder parmi nous!
Du soleil aux rayons de flamme,
L'aspect pour nos champs est moins doux!

RASANT, les faisant taire.

Ce n'est pas ça, ce n'est pas ça du tout... la première phrase est manquée et la seconde aussi... vous dites : ah! quel plaisir, madame, pour mon âme... mettez donc les paroles d'accord avec vos gestes... vous laissez vos bras pendans à vos côtés! ou diable allez vous chercher votre âme? et puis quand vous parlez du soleil, vous regardez en bas.

UN VILLAGEOIS.

Mais il n'y aura pas de soleil ce soir.

RASANT.

C'est vrai... mais il y aura des lampions, c'est la même chose.

UN VILLAGEOIS.

Ça ira bien ce soir!

RASANT.

Oui, ça ira bien... je connais ça, c'est ce qu'on dit aux répétitions... ça ira bien ce soir... l'auteur le croit et le soir il est tout défrisé... allons, pas d'paresse, mettez-moi ça en action, supposez que je sois madame de Murville, je vais faire comme elle... surtout n'oubliez pas à la fin de présenter votre bouquet.

(*Il fait des mines pendant qu'on chante.*)

VILLAGEOIS.

(*Ils répètent le chœur en y mettant l'expression, et à la fin présentent leurs branches tous à la fois, de manière que Rasant est frappé de tous les côtés.*)

CHŒUR.

(*Reprise des 5 vers ci-dessus, et continuation après, du chœur par les vers suivants.*)

Disposez d'nous, mettez-nous à l'épreuve,
Car vous avez tout ce qui plait,
Et si vous n'étiez pas veuve,
Madame, rien ne vous manqu'rait.

RASANT.

Il y a trop d'action à présent. (*Prenant les branches et les jettant.*) C'est égal, l'enthousiasme ne peut pas nuire... ça n'est pas mal, foi de perruquier, ce s'ra une petite fête ...ment peignée, on verra bien que j'y ai mis la main.

SCÈNE II.

LES MÊMES, JULIETTE.

JULIETTE.

Bonjour, Rasant, bonjour, tout le monde ; eh bien! monsieur l'ordonnateur, tout est-il prêt pour ce soir ?

RASANT.

Tout, absolument tout, mademoiselle Juliette, les violons sont avertis, les pièces de vins sont prêtes à être percées, les jeunes filles sont parées, j'n'ai plus qu'les hommes à coiffer.

JULIETTE.

Oh ! vous êtes expéditif.

RASANT.

J'ai un grand talent.

JULIETTE.

Oui, pour faire des catogans.... et autres belles choses de même espèce.

RASANT.

N'attaquez pas mon savoir-faire.... à Paris, bien des jeunes gens n'ont dû qu'à moi leurs conquêtes ; je me souviens surtout d'un jeune militaire qui s'était fait aimer de la plus jolie veuve... c'est une fière histoire celle-là... et c'est bien moi... mais j'ai quitté Paris, le mauvais goût m'en a chassé, il n'y a plus de simplicité.

JULIETTE.

Oui, parlez de votre simplicité.

RASANT.

Certainement.

JULIETTE.

Si vous pouviez, vous feriez porter de la poudre à tout le monde.

Air : *Ah ! rendez grâce à la nature.*

Les goûts simples dans tous les temps
Ont fait la bas' de mon système ;
Les bons papas, les grands-mamans
Ont une coiffure que j'aime.

RASANT, *les faisant taire.*

Ce n'est pas ça, ce n'est pas ça du tout... la première phrase est manquée et la seconde aussi... vous dites : ah! quel plaisir, madame, pour mon âme...» mettez donc les paroles d'accord avec vos gestes... vous laissez vos bras pendans à vos côtés! où diable allez-vous chercher votre âme? et puis quand vous parlez du soleil, vous regardez en bas.

UN VILLAGEOIS.

Mais il n'y aura pas de soleil ce soir.

RASANT.

C'est vrai... mais il y aura des lampions, c'est la même chose.

UN VILLAGEOIS.

Ça ira bien ce soir!

RASANT.

Oui, ça ira bien... je connais ça, c'est ce qu'on dit aux répétitions. . ça ira bien ce soir... l'auteur le croit et le soir il est tout défrisé... allons, pas d'paresse, mettez-moi ça en action, supposez que je sois madame de Murville, je vais faire comme elle... surtout n'oubliez pas à la fin de présenter votre bouquet.

(*Il fait des mines pendant qu'on chante.*)

VILLAGEOIS,

(*Ils répètent le chœur en y mettant l'expression, et à la fin présentent leurs branches tous à la fois, de manière que Rasant est frappé de tous les côtés.*)

CHŒUR.

(Reprise des 5 vers ci-dessus, et continuation après, du chœur par les vers suivants.)

Disposez d'nous, mettez-nous à l'épreuve,
Car vous avez tout ce qui plait,
Et si vous n'étiez pas veuve,
Madame, rien ne vous manqu'rait.

RASANT.

Il y a trop d'action à présent. (*Prenant les branches et les jettant.*) C'est égal, l'enthousiasme ne peut pas nuire... ça n'est pas mal, foi de perruquier, ce s'ra une petite fête joliment peignée, on verra bien que j'y ai mis la main.

SCÈNE II.

LES MÊMES, JULIETTE.

JULIETTE.

Bonjour, Rasant, bonjour, tout le monde ; eh bien! monsieur l'ordonnateur, tout est-il prêt pour ce soir ?

RASANT.

Tout, absolument tout, mademoiselle Juliette, les violons sont avertis, les pièces de vins sont prêtes à être percées, les jeunes filles sont parées, j'n'ai plus qu'les hommes à coiffer.

JULIETTE.

Oh ! vous êtes expéditif.

RASANT.

J'ai un grand talent.

JULIETTE.

Oui, pour faire des catogans.... et autres belles choses de même espèce.

RASANT.

N'attaquez pas mon savoir-faire.... à Paris, bien des jeunes gens n'ont dû qu'à moi leurs conquêtes ; je me souviens surtout d'un jeune militaire qui s'était fait aimer de la plus jolie veuve... c'est une fière histoire celle-là... et c'est bien moi... mais j'ai quitté Paris, le mauvais goût m'en a chassé, il n'y a plus de simplicité.

JULIETTE.

Oui, parlez de votre simplicité.

RASANT.

Certainement.

JULIETTE.

Si vous pouviez, vous feriez porter de la poudre à tout le monde.

Air : *Ah ! rendez grâce à la nature.*

Les goûts simples dans tous les temps
Ont fait la bas' de mon système ;
Les bons papas, les grands-mamans
Ont une coiffure que j'aime.

Malgré mon talent, mon renom,
Si dans ce villag, je vous jure,
Je fais encor' des aîles de pigeon,
C'est pour imiter la nature.

RASANT.

Oui, je fais tout pour me rapprocher de la nature... et vous êtes si naturelle...

JULIETTE.

Voyez-vous ça, la nature le tente.

RASANT.

Je ne le cache pas, c'est pour vous que je suis aimable, c'est pour vous que je soupire, pour vous que je me frise; vous êtes mon âme... enfin, c'est vous qui me faites marcher.

JULIETTE.

Vous marchez pourtant bien tout seul.

RASANT.

Oh ! méchante.

JULIETTE.

Pourquoi ne me dites-vous pas tout cela devant Victor?

RASANT.

Victor, ce maudit militaire défroqué qui sert monsieur de Saint-Simon? oh! mon dieu! je vous le dirais bien devant lui, si je voulais, mais il se fâche pour un rien... ce n'est pas que ça ne me soit égal, je suis brave comme un autre, et monsieur Victor...

SCÈNE III.

LES MÊMES, VICTOR.

VICTOR.

On parle de moi.

RASANT.

Monsieur Victor est un homme que je respecte infiniment.

VICTOR.

C'est donc là l'individu qui se permet de me mettre sur le tapis pendant mon absence.

RASANT, *à part.*

Est-il mauvaise tête, parce qu'il a porté dix ans un bancal, et qu'il lui en est resté quelque chose.

VICTOR, *faisant un geste.*

Hein !

JULIETTE.

Je t'en prie, ne te fâche pas.

RASANT, *à part.*

Elle a tremblé pour moi, c'est bon signe! s'il ne l'influençait pas!

VICTOR.

C'est que si je m'y mets, je lui fais la barbe comme je l'ai faite aux ennemis!

RASANT, *à part.*

Je n'veux pas être rasé de si près. (*Haut*) cependant, mon amour...

VICTOR.

Ton amour? je te conseille de lui faire faire une contre-marche, parce que...

RASANT.

Parce que...

VICTOR.

Allons, fais comme l'ennemi, tourne-moi l'dos.

RASANT, *à part.*

C'est égal, j'irai rendre compte de mes préparatifs à Mme de Mirville. Mademoiselle Juliette a du goût... Je ne dis qu'ça... En avant, vous autres.

(*Il sort avec les villageois, en répétant en chœur:*)

Ah! quel plaisir, madame,
Pour notre ame, etc.

SCÈNE IV.

JULIETTE, VICTOR.

JULIETTE.

Ah çà! mais, est-ce que tu es jaloux?

VICTOR.

J'en ai peur. Le mauvais exemple est contagieux, et quand je vois mon maître...

JULIETTE.

Ton maître! il est jaloux, lui?

VICTOR.

Il est bien pis que ça.

JULIETTE.

Pis que ça, d'où vient?

VICTOR.

Oh! c'est un grand mystère; un ami, un M. Sainval qui l'a trompé; un coup d'épée qu'il lui a donné; une femme qu'il aime... en voilà bien assez pour le rendre misantrope.

JULIETTE.

Du tout; cette femme qu'il aime c'est ma maîtresse, et...

VICTOR.

Motus! le voilà. (*à part.*) Je n'ai rien dit.

SCÈNE V.

LES MÊMES, SAINT-SIMON.

SAINT-SIMON, *entrant lentement, apercevant Juliette.*

Ah! c'est toi, Juliette?.. Mon dieu, quelle mine éveillée, et comme te voilà belle de bonne heure!

Air: *Je sais qu'il est dans ce village.*

Aussi matin, de tous tes charmes,
Juliette, pourquoi te parer?
Te voilà vraiment sous les armes.

JULIETTE.

Je ne pouvais pas différer.
Aujourd'hui l'on danse à la fête;
De bien m'amuser j'ai l'espoir;
Et dès le matin je suis prête,
Quand le plaisir m'attend le soir.

SAINT-SIMON.

C'est être prévoyante!

JULIETTE.

Le plaisir est une chose si bien imaginée. Mais vous, vous ne paraissez pas disposé à vous amuser.

SAINT-SIMON.

Moi, Juliette, tout comme un autre.

JULIETTE.

Comme un autre qui n'est pas disposé; mais j'en sais la cause, et je disais tout-à-l'heure à Victor...

VICTOR, *à Juliette.*

Juliette!

JULIETTE.

Laisse donc, ce n'est pas ta faute si j'ai deviné.

VICTOR, *à part.*

Maudite bavarde.

JULIETTE.

N'est-ce pas, monsieur, que ce n'est pas sa faute, et que vous ne lui en voudrez pas parce que je sais que vous aimez ma maîtresse.

SAINT-SIMON.

Tu sais...

JULIETTE.

Oui, monsieur, et je vais ..

SAINT-SIMON.

Où donc ?

JULIETTE.

Le dire à ma maîtresse.

SAINT-SIMON.

Garde-t'en bien. Que veux-tu qu'elle fasse de mon amour, quand le sien est encore tout entier à cet amant que depuis quatre ans ses regrets appellent chaque jour.

JULIETTE.

Bah! on a su qu'il s'était battu, on a su qu'il avait été blessé, et puis on n'en a plus entendu parler; d'ailleurs, les quatre ans d'absence doivent vous rassurer.

SAINT-SIMON.

Tu me veux donc quelque bien, Juliette.

JULIETTE.

Ah! quelle question! Je voudrais de bon cœur qu'il vous en pût conter une cinquantaine de louis, et que par ce moyen vous pussiez vous en faire aimer.

SAINT-SIMON.

Eh bien! tu les auras.

JULIETTE.

Alors je prends... vos intérêts et vous pouvez compter que je les défendrai.

VICTOR.

La fine mouche!

SAINT-SIMON.

Oui, Juliette, protège-moi près de ta maîtresse; j'en ai besoin.

Air : *Je regardais Madelinette.*

Moi qui, sur le champ de bataille,
De l'honneur écoutant la voix,
Sans trembler bravais la mitraille,
Je suis tremblant quand je la vois.

JULIETTE.

Eh bien ! dans votre ardeur nouvelle,
Il faut pour vous faire beau jeu,
Quand vous vous rendrez auprès d'elle,
Croire que vous allez au feu.

Ensemble.

Vous qui, sur le champ de bataille,
De l'honneur écoutant la voix,
Sans trembler braviez la mitraille,
Pouvez-vous trembler cette fois.

VICTOR.

Lui qui, sur le champ de bataille,
De l'honneur écoutant la voix,
Sans trembler bravait la mitraille,
Peut-il donc trembler cette fois.

SAINT-SIMON.

Moi etc.

SCÈNE VI.

SAINT-SIMON, VICTOR.

VICTOR.

A présent, Monsieur, vous pouvez tout espérer, vos affaires sont en bon train.

SAINT-SIMON.

Je n'ai jamais été heureux.

VICTOR.

Raison de plus pour que vous le deveniez bientôt. Laissez faire Juliette... je la connais et je vous réponds qu'elle est maintenant tout à votre service ; elle est payée pour ça.

SAINT-SIMON. *On entend le bruit d'une voiture et celui d'un fouet.*

Quelle est cette voiture qui s'arrête à l'auberge voisine?

VICTOR.

A l'auberge du grand croissant ! Le propriétaire dit qu'il n'y fait plus rien depuis qu'il a perdu sa femme.

SAINT-SIMON.

Un vieillard en descend avec un jeune homme, il vien-

nent de ce côté !.. Je ne me trompe pas, c'est l'oncle de Mme de Mirville.

VICTOR.

Le général Dorneval !

SAINT-SIMON.

Ce jeune homme qu'il amène, c'est peut-être un rival... Ciel ! c'est Sainval.

VICTOR.

M. Sainval ! oh ! pour le coup, le diable se mêle de nos affaires.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, DORNEVAL, SAINVAL.

SAINVAL.

Arrivez, général, arrivez et prenez mon bras ; je ne veux pas vous laisser dans les traîneurs.

DORNEVAL.

A ton âge, je me souviens que j'étais aussi leste que toi, et je courais auprès d'une jolie femme comme je courais à l'ennemi.

SAINVAL, *apercevant Saint-Simon.*

Général, connaissez-vous ce monsieur ?

DORNEVAL, *examinant Saint-Simon.*

Oui, je me souviens...

SAINVAL.

Vous vous souvenez, parbleu ! et moi aussi... Comment, c'est toi, Mercour.

SAINT-SIMON, *à demi-voix.*

A présent, monsieur, je me nomme Saint-Simon. (*Saluant Dorneval.*) Général !

SAINVAL, *étonné.*

Saint-Simon ? N'importe ; tu ne saurais croire combien je suis aise de te rencontrer... où t'es-tu donc fourré ?

DORNEVAL, *à Sainval.*

Tu connais donc monsieur particulièrement ?

SAINVAL.

Très-particulièrement ! il m'a donné le plus beau coup d'épée. Nous servions dans le même régiment. Je m'amusais à lui prendre son nom et à le mêler dans quelques aventures amoureuses dont il n'était pas le héros. Un jour, il s'avisa de le trouver mauvais. Je ne lui en veux pas, mais

en conscience, il aurait tort de me garder rancune, et je lui réponds que nous sommes quittes pour le moins.

DORNEVAL.

Sans doute, avec un coup d'épée, tous les torts disparaissent, et je me souviens...

SAINT-SIMON.

Et mon état, monsieur, que j'ai perdu par suite de vos étourderies, ma démission qu'il m'a fallu donner pour me soustraire aux poursuites d'un oncle furieux de la blessure de son neveu, la dernière campagne que je n'ai pu faire, sont-ce là de ces torts qu'un coup d'épée doive effacer ?

Air : *vaud. des Scythes.*

Sans vous, monsieur, de notre jeune armée,
J'aurais suivi les brillants étendards,
A leur aspect, mon ardeur rallumée
M'aurait conduit au milieu des hasards ;
J'aurais revu les nobles champs de Mars.
Quelques lauriers cueillis par la victoire,
Sans doute encor brilleraient sur mon front ;
Ah ! le soldat qu'on arrache à la gloire,
Ne peut jamais pardonner cet affront.

SAINVAL.

Je suis loin de blâmer tes regrets, mais enfin...

SAINT-SIMON, *l'interrompant.*

Vous avez obtenu de l'avancement.

SAINVAL.

Je suis chef d'escadron.

SAINT-SIMON.

Vous avez une décoration.

SAINVAL.

J'ai celle de l'honneur... mais toi, ne la portes-tu pas aussi ? vos preuves à vous autres étaient faites.

Air : *Il me faudrait quitter l'empire.*

Assez long-tems votre vaillance
Humilia l'orgueil de l'étranger,
A notre tour on nous devait, je pense,
L'honneur de voler au danger.

SAINT-SIMON.

J'aurais voulu du moins le partager.
Auprès de mes anciens services,
D'autres encor pouvaient être placés, (*Bis.*)
En fait d'honneur, de cicatrices,
Un vieux soldat n'en a jamais assez. (*Ter.*)

Mais je vous rends justice, vous avez mérité toutes vos récompenses, toutes... (*lui prenant la main*) et je ne vous en veux pas, mais je ne puis les voir, elles me rappellent tout ce que j'ai perdu. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, excepté SAINT-SIMON.

SAINVAL.

Quel homme!

DORNEVAL.

Brave homme!

SAINVAL.

Brave... j'en réponds. (*Arrêtant Victor qui veut suivre son maître.*) Oh! toi, tu m'es nécessaire, va m'attendre... (*Il lui indique le chemin qui mène chez Mad. de Mirville.*)

VICTOR, *mettant la main à son bonnet.*

Mais, mon commandant, si je manque à l'appel.

SAINVAL.

Obéis, il y va de l'honneur de ton maître.

VICTOR.

C'est différent, je me risque.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

DORNEVAL, SAINVAL.

DORNEVAL.

Ah! çà mais, quel est ton dessein?

SAINVAL.

Vous l'apprendrez plus tard, général.

DORNEVAL.

Mais encore...

SAINVAL.

Je vous en prie, laissez-moi mon secret, la délicatesse le veut.

DORNEVAL.

Je n'ai plus rien à dire.

SAINVAL.

Mon parti est pris, irrévocablement pris.

DORNEVAL.

Tu es d'une vivacité, d'une pétulance.

SAINVAL.

Je suis comme ça moi, général, les reproches de Saint-Simon m'ont blessé vivement... et je sais comment je dois en tirer raison.

DORNEVAL.

Bien, j'aime cela, brave, sensible, léger, étourdi... la tête... c'est absolument l'histoire de ma jeunesse, et je je me souviens que nous étions tous de même.

Air : *Vaud. de la Somnambule.*

Comme aujourd'hui nous avions de la grâce,
Comme aujourd'hui nous avions du crédit,
Comme aujourd'hui nous avions de l'audace,
Comme aujourd'hui nous avions de l'esprit,
Comme aujourd'hui nous étions très-capables
De discourir sur les droits de chacun;
Comme aujourd'hui nous étions fort aimables,
Et nul de nous n'avait le sens commun.

SAINVAL.

L'épigramme y est, général.

DORNEVAL.

Je me souviens que près de partir pour la guerre d'Hanôvre....

SAINVAL.

Ah! général, de vieilles batailles vont-elles vous faire oublier une jeune nièce?

DORNEVAL.

Ton impatience me fait plaisir; cependant avant de vous mettre en présence, ne ferais-je pas bien de te dire comment tu peux lui plaire?

SAINVAL.

Mais, en vérité, général, vous me prenez donc pour un recrue?

DORNEVAL.

C'est que tu es si étourdi.

SAINVAL.

Étourdi! quelle calomnie! je n'ai jamais charmé les femmes que par ma raison; du moins en trouvent-elles toujours quelqu'une de m'aimer.

DORNEVAL.

Parbleu, je le crois bien, des folles!.. mais ma nièce, tu ne la connais pas; je t'ai caché jusqu'à son nom, j'ai voulu

que tu la jugeasses par toi-même et non sur sa réputation... elle a un caractère.

SAINVAL, *vivement*.

Sage, réfléchi, tant mieux, je lui ferai tourner la tête; je parierais qu'elle ressemble à cette jeune veuve dont je me fis adorer il y a quatre ans, sous ce nom supposé.

DORNEVAL.

Tu as du goût pour les veuves!

SAINVAL.

Elle était bonne, douce, tendre... tout le monde admirait sa conduite et moi, séduit après l'avoir charmée, j'allais peut-être... mais le coup d'épée de Mercour emporta tous mes sermens, et je lui rends grâce, général, je lui devrai le bonheur d'être votre neveu.

DORNEVAL.

Allons, puisque tu es si sûr de ton fait.

SAINVAL.

Quelle qu'elle soit, je ne vous demande que de me laisser un quart d'heure avec elle;... mais je vais d'abord terminer avec Victor.

DORNEVAL.

On ne peut donc jamais te tenir.

SAINVAL.

C'est indispensable, je vous rejoins dans l'instant, je ne vous ferai pas attendre.

DORNEVAL.

Air : *Tu vas changer de costume et d'emploi.*

Je t'attendrai, je veux te présenter,
Et tu verras cette nièce charmante,
Tu ne pourras, j'en suis sûr, résister
A sa grâce aimable et piquante.

SAINVAL.

Vous m'enflammez par ce brillant portrait,
Je crois d'avance au pouvoir de ses charmes;
Et militaire à vaincre toujours prêt...
Je suis prêt à lui rendre les armes.

Ensemble.

DORNEVAL.

Viens t'en mon cher, je veux te présenter, etc.

SAINVAL.

Oui, vous pourrez bientôt me présenter, etc.

(*Dorneval conduit Sainval qui sort d'un côté du Théâtre, et Madame de Mirville et Juliette entrent de l'autre.*)

SCÈNE X.

DORNEVAL, Mme DE MIRVILLE, JULIETTE.

Mme DE MIRVILLE.

Quoi, Juliette, tu veux que j'oublie Mercour, parce que voilà quatre ans qu'il est parti.

JULIETTE.

Madame, nous ne le reverrons jamais.

DORNEVAL.

Ah! te voilà, ma chère nièce... parbleu, nous étions sur le point de jouer aux barres, j'allais te chercher par là.

Mme DE MIRVILLE.

Les préparatifs de la fête, mon cher oncle, m'ont forcée de sortir.

DORNEVAL.

Il n'y a pas de mal, je ne fais que d'arriver, embrasse-moi... tu ne pouvais m'attendre clouée sur ta chaise... c'est juste, tu n'es pas dans les invalides, toi! le tems produit sur toi un effet tout contraire.

Air : *Vaud. du Biscuit de Savoie.*

Chaque jour, de mes avantages
Le tems me ravit une part;
Mais je pardonne ses outrages,
Lorsque sur toi se porte mon regard.
Avec moi quand le tems se brouille,
Avec douceur il te sourit;
Car en passant il t'enrichit,
A mesure qu'il me dépouille.

JULIETTE.

Dame, chacun son tour!

DORNEVAL.

Oui, ma nièce, jolie comme les amours... oh! il verra si j'ai menti.

Mme DE MIRVILLE.

Que voulez-vous dire, mon oncle?

DORNEVAL.

Que je vais te présenter...

Mme DE MIRVILLE.

Qui donc?

DORNEVAL.

Je l'attends, tu ne le connais pas, mais...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, SAINVAL.

DORNEVAL, *à Sainval.*

Eh! arrive donc, ma nièce, je te présente M. Sainval, chef d'escadron, brave militaire, qui revient de l'armée.

Mme DE MIRVILLE.

Monsieur (*regardant et reconnaissant Sainval.*) Ciel!

JULIETTE, *de même.*

Ah!

SAINVAL, *reconnaissant madame de Mirville.*

Est-il possible!

DORNEVAL, *se croisant les bras et les regardant.*

Hein!

Mme DE MIRVILLE, *à part.*

Je ne me trompe pas, c'est lui.

JULIETTE, *à part.*

M. de Mercour!

SAINVAL, *de même.*

Madame de Mirville! où me suis je fourré; allons, il faut payer d'audace.

DORNEVAL.

Ah çà! mais, il y a sympathie entre vous, c'est sûr, et voilà une rencontre qui produit un effet...

Mme DE MIRVILLE.

C'est que...

DORNEVAL, *à part.*

Mon jeune homme l'a frappée. (*haut.*) Ah! je n'en suis pas fâché et si ce que je crois apercevoir se réalisait, si tous deux...

SAINVAL, *à part.*

Elle ne me reconnaîtra pas... les femmes ont si peu de mémoire.

DORNEVAL.

Comment diable, mais savez-vous que vous avez l'air tout embarrassé? est-ce que je vous gênerais par hasard.

Mme DE MIRVILLE.

Pouvez-vous le penser.

DORNEVAL.

Vous n'avez qu'à dire, à la campagne, liberté toute entière... je me retire.

Mme DE MIRVILLE.

Vous, mon oncle!

DORNEVAL.

Pourquoi pas, dans ma jeunesse je me souviens que pareille chose m'est arrivée, oui, je me souviens que je rencontrai pour la première fois madame Dorneval dans un lieu tout semblable à celui-ci; je me souviens qu'un oncle qui avait ses projets, s'esquiva prudemment. Je me souviens qu'une soubrette qui s'aperçut qu'elle était aussi de trop, imita l'oncle. Je me souviens... (*S'apercevant que sa nièce rit.*)

Air : *Soldat français.*

Tu ris de ces longs souvenirs,
Et c'est à tort, je te le dis ma nièce,
Je trouve en eux les seuls plaisirs
Que l'âge encor permette à la vieillesse.
Dans l'avenir, jamais ne regardant,
Pour un vieillard qu'aucun remords ne presse,
Les souvenirs sont un livre amusant,
Où, chaque jour, il repasse, en riant,
Ce qu'il a fait dans sa jeunesse.

Juliette suivez-moi.

JULIETTE, *à part.*

Ah! monsieur de Saint-Simon, j'ai bien peur de ne pas gagner mon argent.

Mme DE MIRVILLE.

Mais, mon oncle!

DORNEVAL.

Mais, ma nièce, monsieur a déjeûné avant de partir, je vais en faire autant. (*à Sainval.*) Je te donne le quart-d'heure, (*en sortant.*) allons, viens, Juliette, je me souviens qu'il y a cinquante ans...

JULIETTE.

Comment, Monsieur, vous vous souvenez de si loin.

SCÈNE XII.

Mme DE MIRVILLE, SAINVAL.

SAINVAL, *à part.*

Elle ne m'a jamais connu que sous le nom de Mercour, il serait piquant de la séduire sous celui de Sainval, et de me supplanter dans son cœur... de me succéder à moi-même.

Mme DE MIRVILLE.

Si je m'attendais à une visite, monsieur, ce n'était pas à la vôtre.

SAINVAL, *jouant l'étonnement.*

A la mienne, madame.

Mme DE MIRVILLE.

Oui, monsieur, reparaître ainsi tout-à-coup après une absence de quatre ans pendant laquelle vous n'avez pas même daigné...

SAINVAL, *de même.*

Je vous demande bien pardon, madame, mais je ne vous comprends pas.

Mme DE MIRVILLE.

Et vous présenter sous un nom supposé.

SAINVAL, *de même.*

Monsieur votre oncle ne vous a-t-il pas dit que je me nommais Sainval.

Mme DE MIRVILLE.

Vous ne vous appelez pas Mercour, monsieur ?

SAINVAL.

Non, madame.

Mme DE MIRVILLE.

Pardon, monsieur, (*à part.*) voilà qui est singulier.

SAINVAL, *à part.*

Je mens avec une assurance.

Mme DE MIRVILLE, *à part.*

En effet, Mercour n'était pas décoré. (*haut.*) Vous n'avez pas un parent de ce nom, monsieur.

SAINVAL.

Duquel, madame?

Mme DE MIRVILLE.

Du nom de Mercour.

SAINVAL.

Non, madame.

Mme DE MIRVILLE, *à part.*

Je m'y perds... cette assurance, et cependant...

SAINVAL.

Oserai-je vous demander, madame, quel est ce Mercour?

Mme DE MIRVILLE.

M. de Mercour, monsieur, était capitaine de cavalerie, je l'ai vu quelquefois.

SAINVAL.

Vous me mettez sur la voie .. J'en ai souvent entendu parler, et d'après ce qu'on m'a dit:

Air: *Vaud. du Premier Prix.*

De vous méprendre à l'apparence
Peut-être n'avez-vous pas tort;
Nous avions quelque ressemblance.

Mme DE MIRVILLE.

Vous vous ressembliez très-fort.

SAINVAL.

Par jour il avait vingt querelles;
C'était un fat, un suffisant;
Ne cherchant qu'à tromper les belles.

Mme DE MIRVILLE, *le regardant sans l'écouter.*

Oh! c'était vous absolument.

SAINVAL.

Et sans doute, madame, il vous adressait ses hommages.

Mme DE MIRVILLE.

Les hommes parlent si facilement d'amour.

SAINVAL.

A qui le dites-vous? ces militaires surtout, ils sont tous

comme cela, excepté moi, pourtant. Oh! je suis d'une constance, et depuis dix-huit mois que je vous adore...

Mme DE MIRVILLE.

Depuis dix-huit mois?

SAINVAL.

Oui, madame, si je sais bien compter. Je vous vis au bal de la comtesse Anatole, et je ne cherchais que l'occasion de me déclarer quand il fallut partir pour l'armée Je ne pus vous revoir, mais ma fidélité n'en a pas moins été exemplaire, aucune de nos belles étrangères n'a fait impression sur mon cœur Tout à votre souvenir, j'ai été galant, empressé, tendre même auprès d'elles; mais c'était seulement pour ne pas leur donner une mauvaise idée des mœurs françaises.

Air : *de Julie.*

De la valeur, de la galanterie,
Partout la France avait le prix.
Il fallait bien encor dans l'Ibérie
Soutenir l'honneur du pays.
Aussi sans que l'on nous en presse,
Nous avons montré de grand cœur,
Aux maris, notre valeur,
Aux femmes, notre politesse.

Mme DE MIRVILLE.

En vérité.

SAINVAL.

Jugez donc de ma joie, lorsque prévenant mes vœux, votre oncle m'a offert de me présenter chez vous, et qu'il m'a même laissé entrevoir que plus tard l'hymen...

Mme DE MIRVILLE.

Mon oncle vous aurait?..

SAINVAL.

Il m'apprit que vous étiez veuve, libre de votre main... l'espoir est alors entré dans mon ame, je me suis dit: je la verrai, je lui peindrai ma flamme; ma fidélité parlera pour moi, et si quelque rival se présente, Mercour, par exemple, je le provoque, nous nous battons, il succombe... je prends sa place... et triomphant, je m'unis enfin à celle que j'aime pour la vie.

Mme DE MIRVILLE.

Voilà ce qui s'appelle un véritable roman.

SAINVAL.

Il sera notre histoire, madame, et pour en hâter le dénouement, je vais trouver le général.

Mme DE MIRVILLE.

Ceci, monsieur, passe la plaisanterie.

SAINVAL.

Je ne plaisante point, madame, je vais le trouver.

Mme DE MIRVILLE.

Air : *Mon ame à l'espoir s'abandonne.*

Vraiment, ma surprise est extrême.

SAINVAL.

Allons, madame, calmez-vous!
Je lui dirai que je vous aime.

Mme DE MIRVILLE.

Ne craignez-vous point mon courroux?

SAINVAL.

Loin de craindre votre colère,
Je prétends vous faire plaisir;
Car on est bien aise de plaire,
Même à ceux que l'on veut haïr.

Ensemble.

Mme DE MIRVILLE.
Vraiment ma surprise est extrême,
Monsieur, de grâce, arrêtez-vous.
Il va croire que je vous aime;
Restez ou craignez mon courroux.

SAINVAL.
Pourquoi cette surprise extrême?
Allons, madame, calmez-vous.
Je lui dirai que je vous aime
Sans redouter votre courroux.

(*Sainval sort.*)

SCÈNE XIII.

Mme DE MIRVILLE, RASANT.

RASANT, *voyant sortir Sainval.*

Tiens, M. de Sainval ici!

Mme DE MIRVILLE.

M. de Sainval, dites-vous ?

RASANT.

Oui, madame, mais je viens vous rendre compte des préparatifs.

Mme DE MIRVILLE, *vivement.*

Ce n'est pas cela.

RASANT.

Pardonnez-moi.

Mme DE MIRVILLE, *vivement.*

Comment, ce jeune homme qui vient de me quitter, vous le connaissez.

RASANT.

Si je le connais... je lui ai fait la barbe pendant trois mois à Paris.

Mme DE MIRVILLE.

Il se nomme Sainval?

RASANT.

Tout comme je m'appelle Rasant. C'était un fier gaillard qui s'est rendu fameux sous plusieurs noms... Mais madame ne veut sans doute pas que je lui raconte...

Mme DE MIRVILLE.

Au contraire, parlez, je vous l'ordonne.

RASANT.

Oh! je ne demande pas mieux; madame n'a pas besoin d'ordonner... Madame saura donc que la plus drôle aventure qui lui soit arrivée est celle qu'il eut il y a environ quatre ans sous le nom de Mercour.

Mme DE MIRVILLE.

Mercour, c'est lui.

RASANT.

La femme qu'il aimait alors...

Mme DE MIRVILLE, *à part avec dépit.*

Qu'il aimait alors !

RASANT.

Etait une jeune veuve que je ne lui entendis jamais désigner que par un nom de baptême... ce nom était...

Mme DE MIRVILLE, *vivement.*

Taisez-vous ! je ne veux pas le connaître.

RASANT.

Comme madame voudra. (*à part*) Est elle capricieuse, tout-à-l'heure que je n'y pensais pas, elle m'ordonnait de parler, et à présent, que je suis en train, elle me le défend.

Mme DE MIRVILLE, *à part.*

Il me trompait! quel dépit je sens là!.. oser, sous un nom supposé... je suis hors de moi. (*Elle sort*)

SCÈNE XIV.

RASANT, ensuite JULIETTE.

RASANT.

Elle ne me remercie pas, seulement.

JULIETTE, *arrivant.*

Eh bien! madame n'est plus ici.

RASANT.

Oh! vous avez là une jolie maîtresse. Je rencontre ici M. de Sainval... elle est étonnée de ce que je le reconnais, elle m'interroge sur son compte.. je veux me taire, elle m'ordonne de parler. Je lui raconte qu'il a séduit une jeune veuve, sous le nom de Mercour; elle me défend de continuer et sort furieuse, comme une petite maîtresse qu'on aurait coiffée tout de travers.

JULIETTE.

Ah! mon cher Rasant, qu'est-ce que tu me dis là. Si je m'en croyais, je t'embrasserais.

RASANT.

Il faut vous en croire, mademoiselle Juliette... Je me laisserai faire d'abord. (*à part.*) Quand je disais que Victor l'influençait.

JULIETTE.

Ce pauvre M. de Saint-Simon... Tu ne sais pas tout le plaisir que tu me fais.

Air: *Tiens, moi je suis un bon homme.*

Elle était donc bien en colère?

RASANT.

Ah! parbleu, je vous en réponds!
Monsieur Sainval ne lui plaît guère.

JULIETTE.

Quel bonheur, nous triomphreons!
Tu ne sais pas, je le répète,
Tout le bien qu'ici tu me fais.

RASANT.

Ah! je ne puis jamais, Juliette,
Vous en faire autant que j'voudrais.

C'est galant, ce que je viens de lui dire.

JULIETTE.

Il est certain que je ne te croyais pas de cette force-là... tu te formes, je commence à te rendre justice.

Air : *Vaud. de l'Homme Vert.*

Tu n'es plus le même à ma vue.

RASANT.

C'est que vous avez meilleur goût.

JULIETTE.

A te voir, vrai, je m'habitue.

RASANT.

C'est que l'on s'habitue à tout.

JULIETTE.

En vérité, je ne sais comme
Soudain cela s'est arrangé,
Mais tu me parais un bel homme.

RASANT.

Il faut que je sois bien changé.

JULIETTE.

Et de plus, je t'assure que tu es un bon enfant! (*à part.*) Il croit tout ce qu'on veut

RASANT.

Quand vous me dites des douceurs, si vous pouviez voir comme vous êtes jolie, vous m'en diriez toujours.

JULIETTE, *à part.*

La belle occupation!

RASANT.

Ah! si je ne craignais pas Victor!

JULIETTE.

Victor? il est à Paris.

RASANT.

A Paris... alors (*il va cueillir une rose.*) tenez, en attendant le bouquet de noce, souffrez que je vous présente cette rose.

JULIETTE.

Oui, oui, présente, ça ne peut pas faire de mal.

RASANT.

Promettez-moi de la donner ce soir à celui que vous choisirez pour mari.

JULIETTE.

Ce soir?

RASANT.

Ce soir.

JULIETTE.

Tu le veux... je te le promets.

RASANT, *joyeusement.*

A la bonne heure! ça nous f'ra du bien à tous les deux.

Air: *du Village voisin.*

Une fillette en amour est précoce,
Le mariage pour elle est très-bon.
Et pour le peu qu'elle épouse un luron,
Chaque jour elle est à la noce.
A ce moment-là
Je me crois déjà;
Nous nous unissons,
Nous partons
En carosse;
Et puis le bouquet,
Et puis le banquet,
Le son des flacons,
Les joyeux flonflons,
Et puis les violons,
Les zigzagues dondons,
Puis les balancés,
La chaîne, les chassés,
Et puis l'entrechat,
Et puis la queu' du chat.

(*Il se met à danser avec Juliette sur la ritournelle.*)

JULIETTE.

Il me fait danser, mais c'est sans conséquence.

RASANT.

2e COUPLET.

Le lendemain, l'heure du lever sonne;
Vers la mariée on s'avance, on lui dit:
Madame a-t-elle bien passé la nuit?
Mais je l'ai passée assez bonne.
La belle rougit...
Chacun applaudit;
On court au buffet
Bien refait;
On s'en donne...
Et puis les couplets
Faits
Sur mes hauts-faits,
Sur mes revenus
Et sur vos vertus,
Et puis les violons, etc.

(*Il danse sur la ritournelle.*)

Je ne me sens pas d'aise. A ce soir, Juliette, à ce soir. (*à part.*) Je suis vainqueur, je m'en vais rasant la terre.

JULIETTE, *le voyant s'en aller.*

Oui, oui, rase la terre... Est-il content avec ses zig-zagues dondons... Voilà Mme de Mirville; songeons maintenant à servir M. de Saint-Simon.

SCÈNE XV.

Mme DE MIRVILLE, JULIETTE.

Mme DE MIRVILLE.

Juliette, as-tu revu Sainval?

JULIETTE.

Non, madame.

Mme DE MIRVILLE.

Ah! Juliette, sa conduite est indigne.

JULIETTE.

Affreuse, épouvantable! (*à part.*) Il faut la pousser.

Mme DE MIRVILLE.

Croirais-tu qu'il a osé me soutenir qu'il me parlait aujourd'hui pour la première fois.

JULIETTE.

Cela crie vengeance.

Mme DE MIRVILLE.

Certainement, on n'a jamais vu chose pareille!

JULIETTE.

Parlez-moi d'un homme comme M. de Saint-Simon.

Mme DE MIRVILLE.

J'y pensais.

JULIETTE.

C'est lui qui vous aime.

Mme DE MIRVILLE.

M'aimer... quel enfantillage!

JULIETTE.

Enfantillage si vous voulez; mais cet enfantillage-là est le plaisir des hommes... et des femmes... d'ailleurs il me l'a avoué.

Mme DE MIRVILLE.

Il te l'a avoué... et tu n'as rien répondu.

JULIETTE, *à part.*

Oh! l'excellente idée pour savoir si elle l'aime. (*haut.*) Au contraire, je lui ai répondu que tous ses soins étaient superflus, que vous ne l'aimeriez jamais.

Mme DE MIRVILLE.

Jamais?

JULIETTE, *à part.*

Elle l'aime. (*haut.*) Je sais bien que jamais est bien dur.

Mme DE MIRVILLE.

Qui parle de cela, mademoiselle.

JULIETTE, *à part.*

Ah! mon dieu, elle ne l'aime pas. (*haut.*) Je lui ai donc répondu que vous aviez donné votre cœur, qu'un autre le

possédait entièrement, et que s'il faisait un aveu déplacé, vous n'auriez pour lui que du mépris.

Mme DE MIRVILLE.

Du mépris!.. où donc allez-vous chercher vos expressions, vous êtes aujourd'hui d'une impertinence...

JULIETTE, *à part*

Elle l'aime... j'avais raison. (*haut.*) Mon dieu, madame, il est facile de réparer ma gaucherie.

Mme DE MIRVILLE.

Je ne vous ai pas parlé de gaucherie, mademoiselle.

JULIETTE.

Je vais lui dire que je me suis trompée, que le cœur de madame est libre, et qu'à force de soins, de constance peut-être.

Mme DE MIRVILLE.

Restez, je vous l'ordonne.

JULIETTE, *à part.*

Allons, elle ne l'aime pas... elle défait un instant après ce qu'elle a fait un instant avant.

Mme DE MIRVILLE.

Qui aurait pu croire que Sainval...

JULIETTE.

Moi, madame, je l'ai toujours cru. (*à part.*) Il faut absolument perdre Sainval dans son esprit. (*haut.*) Vous ne savez pas encore tout ce qu'il a fait?

Mme DE MIRVILLE.

Dis, Juliette.

JULIETTE.

Oui, pas de pitié pour lui! eh bien! apprenez que ce nom de Mercour sous lequel il vous faisait la cour, il y a quatre ans, était le véritable nom de M. de Saint-Simon.

Mme DE MIRVILLE.

De Saint-Simon?

JULIETTE.

Oui, madame, il le lui avait pris pour courtiser en toute sûreté les belles qu'il voulait tromper. Mais, indigné de ce

vol, M. de Mercour lui en a demandé raison, s'est battu avec lui et l'a blessé si dangereusement, que l'on a cru long-tems qu'il n'en reviendrait pas.

Mme DE MIRVILLE.

Quoi! Saint-Simon...

JULIETTE, *à part.*

Décidément elle l'aime. (*haut.*) Je tiens tout de Victor... vous savez comme il est amoureux de moi; et certainement il ne voudrait pas me mentir. Il est digne de son maître; c'est que M. de Saint-Simon est brave autant qu'il est honnête; il ne dit jamais que ce qu'il pense... Quand il est attaché, c'est pour la vie... Je répondrais de sa constance plus que de la mienne... il rougirait de tromper une femme. C'est un homme extraordinaire. (*à part.*) J'espère qu'en voilà pour ses cinquante louis.

Mme DE MIRVILLE.

Il est certain que Sainval mérite bien que je me venge.

JULIETTE.

C'est cela, madame, vengez-vous! (*à part*) elle l'aime!

Mme DE MIRVILLE,

Juliette, va le chercher.

JULIETTE.

Saint-Simon?

Mme DE MIRVILLE.

Non.

JULIETTE.

Je veux dire Mercour.

Mme DE MIRAILLE.

Pas davantage. Va me chercher Sainval.

JULIETTE.

Plaît-il?

Mme DE MIRVILLE.

N'as-tu pas entendu?

JULIETTE, *à part.*

Elle ne l'aime pas, je ne sais plus sur quel pied danser.

Air: *Vaud. du Secret de Madame.*

Eh! quoi, vous serez assez bonne,
Madame, pour le recevoir.

Mme DE MIRVILLE.

Faites ce que je vous ordonne.

JULIETTE.

Je ne puis rien y concevoir.
Ah! contre les femmes j'enrage,
On leur vole repos, bonheur!
Et pas une n'a le courage
De fermer sa porte au voleur. *(Bis.)*

Ensemble.

Mme DE MIRVILLE.

Il se peut que je sois trop bonne,
Mais je prétends le recevoir;
Faites ce que je vous ordonne
Sans chercher à me concevoir.

JULIETTE.

Vous êtes mille fois trop bonne,
Madame, de le recevoir.
Je ferai ce que l'on m'ordonne,
Mais je n'y puis rien concevoir.

SCÈNE XVI.

Mme DE MIRVILLE, *seule.*

Tout ce qui se passe aujourd'hui m'étonne à un point! Non, Sainval ne m'est plus cher... D'où vient donc que j'y pense, d'où vient donc que mes larmes?.. Est-ce amour... est-ce colère... Je ne me reconnais plus.

Air: *Pourquoi pleurer* (du Concert à la Cour).

Pourquoi pleurer?
Ah! n'est-ce pas une folie!
Mon malheur peut se réparer,
Ai-je cessé d'être jolie?
Pourquoi pleurer?

2e COUPLET.

Pourquoi pleurer?
N'ai-je donc rien de mieux à faire?
J'ai tort de me désespérer...
En souriant quand on peut plaire,
Pourquoi pleurer?

Ne puis-je pas me venger de Sainval, ne puis-je pas ? — (*Appercevant St.-Simon.*) Saint-Simon, ah! sa vue ne m'a jamais inspiré tant d'intérêt.

SCÈNE XVII.

Mme DE MIRVILLE, SAINT-SIMON.

SAINT-SIMON, *arrivant sans voir madame de Mirville.*

Je n'y saurais tenir... il faut que je la voye encore, il faut... (*Il se trouve presqu'en face de madame de Mirville.*) Ah! madame, pardon.

Mme DE MIRVILLE.

Ah! mon Dieu! Saint-Simon comme vous avez l'air préoccupé.

SAINT-SIMON.

Il est vrai, madame, je songeais... (*à part avec joie.*) Sainval n'est pas avec elle.

Mme DE MIRVILLE.

Vous songiez! à quoi donc ?

SAINT-SIMON.

Je cherchais...

Mme DE MIRVILLE.

Eh! bien, que cherchiez-vous ?

SAINT-SIMON.

Je venais vous faire mes adieux.

Mme DE MIRVILLE, *vivement.*

Vos adieux !

SAINT-SIMON.

Oui, madame, Sainval est ici, je n'y puis plus rester.

Mme DE MIRVILLE.

Auriez-vous de la haine pour lui ?

SAINT-SIMON.

De la haine! non, ce n'est pas le sentiment qu'il m'inspire.

Mme DE MIRVILLE.

Vous m'effrayez, serait-ce le mépris ?

SAINT SIMON.

Gardez-vous de le croire, madame, Sainval peut être léger, étourdi, mais c'est un homme d'honneur, dire le contraire, serait le calomnier.

Mme DE MIRVILLE, *vivement.*

Bien, Saint Simon. (*Se remettant.*) J'aime à entendre son éloge de votre bouche.

SAINT-SIMON.

S'il en était autrement, je le redouterais moins, et je me vois forcé de perdre aujourd'hui un bien...

Mme DE MIRVILLE.

Auquel vous tenez.

SAINT-SIMON.

J'y ti ensplus quà la vie.

Mme DE MIRVILLE.

Eh bien, ne l'abandonnez donc pas, cherchez, peut-être y a-t-il un moyen.

SAINT-SIMON.

Un moyen! non, madame, non, j'ai trop peu de bonheur.

Mme DE MIRVILLE.

Si vous me disiez, si vous me mettiez à même de vous être utile.

SAINT-SIMON.

Vous, madame...

Mme DE MIRVILLE.

Doutez-vous du plaisir que j'aurais à vous obliger, ne suis-je plus votre chère voisine.

SAINT-SIMON.

Quelle espérance! mais non, Sainval ne cache pas ses prétentions... tout le monde sait déjà qu'il n'est venu avec votre oncle que pour vous épouser.

Mme DE MIRVILLE.

Eh bien!

SAINT-SIMON.

Air : *Ecoutez, ne me fuyez pas.*

Vous saurez tout ce que je pense;
Mon cœur m'entraîne en ce moment;
Pourquoi me taire?... le silence
Redouble encore mon tourment.

Vous voyez le plus tendre amant!
Près de vous mon feu se décèle ;
Je ne puis vous voir sans danger,
Et sans vous trouver la plus belle,
A vous je ne saurais songer.

Mme DE MIRVILLE, *à part.*

Quel désir (*bis*) j'ai de me venger.

Même air.

Quoi! pour moi l'amour vous enflamme?
Monsieur, je le sais maintenant,
Vous m'aimez?

SAINT-SIMON.

De toute mon âme!
Et pour vous mon amour brûlant
Augmente encor en vous parlant.
Pour bien connaître ma tendresse,
Consentez à vous engager.
Oui, je vous aime avec ivresse,
Et je ne veux jamais changer.

Mme DE MIRVILLE, *à part.*

Quel désir (*bis*) j'ai de me venger!

SAINT-SIMON.

Mais à peine si vous m'écoutez, je devais m'y attendre, et je lis dans vos regards...

Mme DE MIRVILLE, *le regardant avec douceur.*

Eh bien, monsieur, que lisez-vous dans mes regards?

SAINT-SIMON.

Que je suis le plus malheureux des hommes!

Mme DE MIRVILLE.

Oh! par exemple, il y a de la mauvaise volonté de votre part.

SAINT-SIMON.

Jugez-en, madame.

Air : *un Page aimait la jeune Adèle.* (Des Pages du duc de Vendôme.)

J'aime mon prince et ma patrie,
Je suis privé de les servir.
J'adore une femme accomplie,
Je cherche en vain à l'attendrir ;
Ainsi le sort sait me poursuivre,
Et tout à la fois me ravir,
Le bonheur que j'aurais à vivre,
L'honneur que j'aurais à mourir.

Mme DE MIRVILLE

Certes, voilà de fortes raisons de s'affliger, mais...

JULIETTE, *dans la coulisse.*

Oui, monsieur Sainval, c'est par là que madame vous attend.

SAINT-SIMON.

Sainval... et vous l'attendez.

Mme DE MIRVILLE.

Oui, monsieur.

SAINT-SIMON.

Il ne me reste plus qu'à partir. (*Fausse sortie.*)

Mme DE MIRVILLE, *avec douceur.*

Saint-Simon, n'oubliez pas que je compte sur vous pour ce soir.

SAINT-SIMON, *revenant.*

Pour ce soir... (*S'en allant.*) Il suffit, madame, j'obéirai.

(*Il sort d'un côté; Sainval entre vivement du côté opposé.*)

SCÈNE XVIII.

Mme DE MIRVILLE, SAINVAL

SAINVAL, *à part.*

Elle réfléchit, c'est bon signe. (*Haut.*) Je m'empresse, madame, de me rendre à vos ordres.

Mme DE MIRVILLE.

Je vous en sais bon gré.

SAINVAL.

Ce désir que vous avez de me voir est si flatteur, croyez pourtant que je suis bien loin d'en tirer vanité. Je vous offre l'image d'un homme que vous aimiez, que vous aimez encore, voilà tout. Sans cette ressemblance, loin de désirer ma présence, peut-être ne daigneriez-vous pas même m'honorer d'un regard.

Mme DE MIRVILLE.

Je l'avouerai, monsieur, cette ressemblance m'offre des charmes, il m'est doux de la retrouver en vous, et je ne suppose pas que vous soyez assez cruel pour m'en faire un crime.

SAINVAL.

Comment donc, madame, jouissez de tout ce qu'elle peut avoir d'agréable, mais ce plaisir ne pourra-t-il flatter que vos yeux? n'ira-t-il point jusqu'à votre âme? nourrirez-vous toujours des chagrins qui ne demandent qu'à s'envoler? et refuserez vous les consolations que l'amour le plus tendre me force à vous offrir.

Mme DE MIRVILLE.

Moi, monsieur.

SAINVAL.

Je ne vous reprocherai pas la constance dont vous faites preuve, mais pouvez-vous perpétuer une chaîne que personne ne vous aide à porter? adorer toujours un être qui n'est plus.

Air : *Vaud. de la Servante justifiée.*

Eh quoi! toujours vous mettre à la torture
Pour lui garder amour... en vérité,
Ce devoir-là n'est pas dans la nature,
Du sexe entier il serait rejeté.
Vous devez, croyez-en mon zèle,
Vous affranchir d'un tel lien:
A qui n'est plus vouloir rester fidèle,
C'est se donner trop de peine pour rien.

Mme DE MIRVILLE.

Mais savez-vous, monsieur, que en sont là des raisons?

SAINVAL.

N'est-ce pas, madame?

Mme DE MIRVILLE.

Je ne puis les combattre, sans doute, mais s'en suit-il...

SAINVAL, *vivement.*

Oui, madame, tout doit s'en suivre, (*à part.*) Elle est à moi.

Mme DE MIRVILLE.

Vous pensez donc que je dois former de nouveaux nœuds?

SAINVAL.

Sans cela, comment guéririez-vous? l'amour ne fuit que devant l'amour.

Mme DE MIRVILLE.

Vous l'avez éprouvé... mais enfin, en supposant que ce moyen soit bon, nécessaire même, faut-il en conclure que je

ne doive jetter les yeux que sur vous et que je n'en puisse aimer un autre.

SAINVAL.

A la rigueur, vous le pourriez peut-être, mais la chose vous serait moins facile.

Mme DE MIRVILLE.

Ainsi me voilà bornée à vous absolument.

SAINVAL.

Entre nous, je crois que je suis le seul qui vous convienne.

Mme DE MIRVILLE, *à part.*

Il n'est pas mal impertinent.

SAINVAL.

Air . *Nouveau.*

Madame, déjà ma figure
De Mercourt offre chaque trait,
Il ne tient qu'à vous, je vous jure,
De le retrouver tout-à-fait.
Oui, quand vers vous mon cœur s'élance,
Daignez accepter mon amour,
Pour voir seulement en ce jour
Jusqu'où va notre ressemblance.

Mme DE MIRVILLE.

Je vois que j'avais une fausse idée du bonheur! je voulais vivre ici loin des hommes et du monde.

SAINVAL.

Il faut y revenir.

Mme DE MIRVILLE.

Le passé m'avait donné des craintes pour l'avenir; malheureuse d'abord dans mes inclinations, il me semblait que je devais l'être toujours. Grâce à vous, monsieur, je reviens de mon erreur et je vais prendre d'autres sentimens.

SAINVAL.

Vous pensez donc enfin...

Mme DE MIRVILLE.

Qu'il peut être d'heureux liens, et vous déterminez mon choix.

Air : *Mon cœur à l'espoir s'abandonne.*

A vous croire je me décide;
Votre raison, qui me soumet,
Dorénavant sera mon guide.

SAINVAL, *à part.*

Enfin, mon triomphe est complet.
(*haut*) Aux desirs d'un amant sincère
Il est donc vrai que vous cédez ?

Mme DE MIRVILLE.

Ah ! pour lui je crains bien de faire
Plus que vous ne me demandez.

SAINVAL.

Ensemble.
Oh ! quel bonheur ! je la décide,
Et sa raison, qui se soumet,
Va prendre la mienne pour guide ;
Est-il triomphe plus complet ?

Mme DE MIRVILLE.

A vous croire je me décide,
Votre raison, qui me soumet,
Dorénavant sera mon guide,
Et votre triomphe est complet.

SCÈNE XIX.

Mme DE MIRVILLE, SAINVAL, JULIETTE.

JULIETTE.

Monsieur, monsieur le général vous cherche partout.

SAINVAL.

Eh bien! laisse le chercher.

JULIETTE.

Mais il prétend qu'il s'ennuie de rester ainsi toujours seul, et pour vous punir, il va, dit-il, tout faire préparer pour vous ramener à Paris.

SAINVAL.

Me ramener à Paris, il prend bien son tems ; qu'il parte s'il veut, moi, je ne pars pas.

Mme DE MIRVILLE.

Qui peut vous arrêter ?

SAINVAL.

Qui peut m'arrêter, dites-vous ?

Mme DE MIRVILLE.

C'est que je ne vois pas ce qui vous reste à faire ici.

SAINVAL, *à part.*

Serais-je pris pour dupe.

JULIETTE, *à part.*

Aurait-il son congé.

Mme DE MIRVILLE.

A quoi pensez-vous donc, monsieur?

SAINVAL, *à part.*

Il faut changer de batteries. (*Haut.*) Je pensais avec quelle facilité j'ai trompé vos yeux, et je me félicitais d'avoir pu vous éprouver sans danger. Vous retrouver toujours la même après une si longue absence, est un bonheur si grand. Combien à présent je bénis mon stratagême, il m'a prouvé que je n'implorerais pas en vain mon pardon.

Mme DE MIRVILLE, *avec un feint étonnement.*

Air : *Le choix que fait tout le village.*

Qu'êtes-vous donc, pour tenir ce langage?

SAINVAL, *tombant à ses pieds.*

C'est à vos pieds que je dois me nommer.
Je suis Mercourt.

Mme DE MIRVILLE.

Cessez ce badinage;
Mercourt ainsi n'a pu se transformer.

SAINVAL.

Me méconnaître, en seriez-vous capable?

Mme DE MIRVILLE.

De vous fâcher vous n'avez pas sujet.
Songez, Monsieur, songez bien qu'un coupable
Est trop heureux quand on le méconnaît.

SAINVAL.

Mais, madame....

SCÈNE XX.

LES MÊMES, SAINT-SIMON, *qui arrive sans être vu.*

Mme DE MIRVILLE.

Non, monsieur, non, vous n'êtes pas; vous ne pouvez
as être Mercour. Mercour est un ami fidèle, un amant in-
pable de trahir ce qu'il aime.

JULIETTE.

Madame, le voici.

Mme DE MIRVILLE.

Ah! nous parlions de vous.

SAINT-SIMON, *à part.*

De moi, avec Sainval, ah! je suis condamné.

Mme DE MIRVILLE.

Approchez et jugez nous.

SAINVAL.

Quoi, vous le choisissez! (*à part*) me voilà en bonnes mains!

Mme DE MIRVILLE.

Il sait aimer, nous ne pouvons choisir un meilleur juge.

JULIETTE, *à Saint-Simon*.

Juge dans votre propre cause .. allons, monsieur, un bon arrêt bien juste. Mettez-le moi hors de cour!

SAINT-SIMON.

Puisque vous l'exigez...

SAINVAL.

Monsieur le juge, vous vous pressez un peu, encore vous faudrait-il connaître la question.

JULIETTE.

C'est connu, monsieur est un infidèle, un trompeur, un volage, un perfide....

SAINVAL.

Mais supposez que je sois coupable de tous les torts dont on m'accuse, mon repentir ne peut-il les effacer... l'amour pardonne tout; et se montrer inexorable, c'est prouver que l'on n'a jamais aimé.

Mme DE MIRVILLE, *à Saint-Simon*.

Serait-il vrai?

SAINVAL.

N'en doutez pas.

Mme DE MIRVILLE, *à Saint-Simon*.

Prononcez.

JULIETTE, *à Saint-Simon*.

Prononcez donc, monsieur.

SAINT-SIMON.

Eh! le puis-je quand moi-même j'attends mon arrêt.

Mme DE MIRVILLE.

Eh bien, c'est donc à moi de me charger de la sentence. Mercour, je suis à vous.

SAINVAL, *prenant le change*.

Ah! madame!

Mme DE MIRVILLE.

J'ai dit, je crois, que j'étais à Mercour.

SAINT-SIMON, *transporté*.

Est-il bien vrai?

Mme DE MIRVILLE, *appuyant.*

Oui, Mercour, je suis à vous.

SAINVAL, *riant d'un rire forcé.*

Ah ! ah ! oui, oui, il paraît que ce n'est pas moi qui épouse.

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, DORNEVAL.

DORNEVAL.

A la fin je vous trouve ! que diable, je veux bien rester seul, mais pas toute la journée pourtant. (*à Sainval*) le quart d'heure est passé.

JULIETTE.

C'est vrai, je crois même qu'il a passé un mauvais quart d'heure.

DORNEVAL.

Tu dis...

SAINVAL.

La vérité, je paie mes dettes et, parce que j'ai emprunté son nom, monsieur me prend ma femme.

DORNEVAL.

Monsieur de Saint-Simon ?

Mme DE MIRVILLE.

Est l'époux que je choisis, si voulez bien me le permettre, mon oncle.

SCÈNE XXII.

(*On entend dans la coulisse un grand nombre de voix.*

LES MÊMES, RASANT, *à la tête des villageois qui ont des bouquets.*

CHOEUR.

Ah ! quel plaisir, Madame, etc.

(*Ils présentent leurs bouquets.*)

Mme DE MIRVILLE.

Mes amis, je vous remercie de votre compliment.

DORNEVAL.

Seulement vous saurez qu'il ne manque plus rien à ma nièce (*montrant Saint-Simon*)... car voilà son mari.

Mme DE MIRVILLE.

Approchez et jugez nous.

SAINVAL,

Quoi, vous le choisissez! (*à part*) me voilà en bonnes mains!

Mme DE MIRVILLE.

Il sait aimer, nous ne pouvons choisir un meilleur juge.

JULIETTE, *à Saint-Simon*.

Juge dans votre propre cause .. allons, monsieur, un bon arrêt bien juste. Mettez-le moi hors de cour!

SAINT-SIMON.

Puisque vous l'exigez...

SAINVAL.

Monsieur le juge, vous vous pressez un peu, encore vous faudrait-il connaître la question.

JULIETTE.

C'est connu, monsieur est un infidèle, un trompeur, un volage, un perfide....

SAINVAL.

Mais supposez que je sois coupable de tous les torts dont on m'accuse, mon repentir ne peut-il les effacer... l'amour pardonne tout; et se montrer inexorable, c'est prouver que l'on n'a jamais aimé.

Mme DE MIRVILLE, *à Saint-Simon*.

Serait-il vrai?

SAINVAL.

N'en doutez pas.

Mme DE MIRVILLE, *à Saint-Simon*.

Prononcez.

JULIETTE, *à Saint-Simon*.

Prononcez donc, monsieur:

SAINT-SIMON.

Eh! le puis-je quand moi-même j'attends mon arrêt.

Mme DE MIRVILLE.

Eh bien, c'est donc à moi de me charger de la sentence. Mercour, je suis à vous.

SAINVAL, *prenant le change*.

Ah! madame!

Mme DE MIRVILLE.

J'ai dit, je crois, que j'étais à Mercour.

SAINT-SIMON, *transporté*.

Est-il bien vrai?

Mme DE MIRVILLE, *appuyant.*

Oui, Mercour, je suis à vous.

SAINVAL, *riant d'un rire forcé.*

Ah ! ah ! oui, oui, il paraît que ce n'est pas moi qui épouse.

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, DORNEVAL.

DORNEVAL.

A la fin je vous trouve ! que diable, je veux bien rester seul, mais pas toute la journée pourtant. (*à Sainval*) le quart d'heure est passé.

JULIETTE.

C'est vrai, je crois même qu'il a passé un mauvais quart d'heure.

DORNEVAL.

Tu dis...

SAINVAL.

La vérité, je paie mes dettes et, parce que j'ai emprunté son nom, monsieur me prend ma femme.

DORNEVAL.

Monsieur de Saint-Simon ?

Mme DE MIRVILLE.

Est l'époux que je choisis, si voulez bien me le permettre, mon oncle.

SCÈNE XXII.

(*On entend dans la coulisse un grand nombre de voix.*

LES MÊMES, RASANT, *à la tête des villageois qui ont des bouquets.*

CHOEUR.

Ah ! quel plaisir, Madame, etc.

(*Ils présentent leurs bouquets.*)

Mme DE MIRVILLE.

Mes amis, je vous remercie de votre compliment.

DORNEVAL.

Seulement vous saurez qu'il ne manque plus rien à ma nièce (*montrant Saint-Simon*)... car voilà son mari.

VICTOR, *arrivant en courant.*

Place, place ..

TOUS LES VILLAGEOIS.

Tiens, c'est monsieur Victor.

VICTOR.

Laissez moi donc, vous autres... Tenez, monsieur Sainval, tenez.

DORNEVAL.

Que t'apporte-t-il là ?

SAINVAL, *après avoir décacheté le paquet.*

C'est mon présent de noces (*Il remet un papier à Mercour.* Mercour, voilà comme je me venge de Saint-Simon.

SAINT-SIMON, *prend le papier et le parcourt avec une curiosité marquée.*

Que vois-je ! . je suis remis en activité.

SAINVAL.

Avec le grade de chef d'escadron.... Oui, mon ami, mon oncle et moi nous l'avons sollicité pour toi, et tu l'aurais reçu depuis long-tems, si nous avions connu le lieu de ta retraite.

SAINT-SIMON.

Ah ! Sainval, c'est maintenant que je te connais bien.

Air : *Vaud: de Turenne.*

Ici quelle joie est la mienne,
Je tiens ce brevet désiré :
Ah ! désormais, quoiqu'il advienne,
Sur mon sort je suis rassuré. *(Bis.)*
Je prends une épouse chérie,
Et s'il vient le jour des combats,
Je puis encor y mener nos soldats;
Voilà du bonheur pour la vie.

SAINVAL.

Dites-moi, général, vous souvenez-vous que pareille chose vous soit arrivée ?

DORNEVAL.

Oui, je me souviens...

SAINVAL.

Tant mieux; je ne serai pas seul.

RASANT, *à Juliette.*

Ah ! çà mais et toi ?

JULIETTE.

Moi, je tiens ma promesse. Voilà celui que j'aime et que je prends pour mari. (*Elle donne sa rose à Victor.*)

BASANT.

Merci, ça me passe devant le nez.

VAUDEVILLE.

Air :

DORNEVAL.

(Refrain).

Agissons
Sans façons,
Filles et garçons.
Balançons
Et dansons
Aux sons
Des chansons ;
Bannissons
Les soupçons,
Aux plaisirs pensons, } et suivons
Et voilà mes leçons. } ses leçons.

(*Tout le monde reprend en chœur le refrain du Général.*)

VICTOR.

Jadis on s'aimait,
On se mariait,
Et sans fin, je suppose,
On se mariera ;
Depuis que l'monde va,
C'est toujours la même chose.

CHŒUR.

Agissons, etc.

JULIETTE.

Fillette en tout temps
Peut changer d'amans,
Si son goût l'y dispose.
J'ai quelque souci,
On dit qu'un mari
C'est toujours la même chose.
Agissons, etc.

DORNEVAL.

Le plus qu'on pouvait
Jadis on pillait
En vers ainsi qu'en prose ;
Voyez nos succès,
Voyez nos couplets,
C'est toujours la mêmechose.
Agissons, etc.

SAINVAL.

Pour rire jadis
Des pauvres maris,
Chacun trouvait une cause...
Puis il arrivait
Qu'un jour on l'était...
C'est toujours la même chose.
Agissons, etc.

RASANT.

On se rembourait,
Jadis on portait
Des perruqu's dont on glose;
Voyez nos mollets,
Voyez nos toupets,
C'est toujours la même chose.
Agissons, etc.

SAINT-SIMON.

Fiers de leurs succès,
Jadis les Français,
A qui jamais rien n'impose,
Parmi les guerriers
Etaient les premiers;
C'est toujours la même chose.
Agissons, etc.

Mme DE MIRVILLE, *au public*.

Les auteurs soumis
Demandaient jadis
L'indulgence et pour cause;
Nous demandons, nous,
Des bravos de vous,
C'est toujours la même chose.
Ah! Messieurs, sans façons,
Dites : Soyons
Bons,
Allons,
Applaudissons;
Aux sons
Des chansons,
Soutenons,
Redoublons,
Nous le leur devons,
Trop tôt nous finirons.

FIN.

LA RUE

DU CARROUSEL,

OU

Le musée en boutique,

VAUDEVILLE EN UN ACTE.

PAR M. THÉODORE ANNE et ***.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 5 OCTOBRE 1824.

PRIX : 1 FR. 50 CENT.

PARIS,
CHEZ QUOY, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉATRE,
Boulevard Saint-Martin, N°. 18 ;
ET CHEZ BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL.
1824.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
RAPIN, ancien vitrier-doreur, peintre.	M. LEPEINTRE jᵉ.
ADÈLE, sa fille	Mˡˡᵉ HUBY.
SOPHIE, sa servante	Mˡˡᵉ MINETTE.
CANIVET, soldat	M. LAFONT.
LÉON, jeune peintre	M. FÉDÉ.
UN ELÉGANT	M. ARMAND.
UNE ÉLEGANTE	Mˡˡᵉ DUSSERT.
M. ROTTIN, préposé du dépôt des cannes	M. VICTOR.
ROUILLARDE, Mᵈ. d'armures . .	M. HYPOLITE.
LABROSSE, frotteur du Musée . .	M. GUÉNÉE.
Garçons frotteurs.	
Garçons de Rouillarde.	
Commissionnaires.	
Bourgeois.	

IMPRIMERIE DE HOCQUET,
rue du Faubourg Montmartre, n. 4.

LA RUE DU CARROUSEL,

VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente la Rue du Carrousel, au fond est la boutique de Rouillarde; à côté, celle de Rapin.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROUILLARDE, ROTTIN, Garçons de Rouillarde, *qui l'aident à placer devant sa boutique des lances, des casques, etc.*

Air : *Tra là là.*

Exposons (*bis*)
Nos merveilles
Sans pareilles,
Exposons (*bis*)
Et nous nous enrichirons.

ROUILLARDE.

J'ai le glaive de César,
J'ai la cuirass' de Bayard;
D' Guillaum' Tell je possèd' l'arc,
Et la lanc' de Jeanne d'Arc.

CHOEUR.

Exposons, etc.

ROTTIN.

Je suis plus heureux que vous, M. Rouillarde: je n'ai pas besoin d'attirer le public; bon gré mal gré, il faut qu'il vienne chez moi; je reçois plus d'une canne dans la journée.

ROUILLARDE.

Ça c'est vrai, M. Rottin.

ROTTIN.

Et le commerce, ce bon commerce, ça va-t-il ?

ROUILLARDE.

Oh ! sur les armes, voyez-vous, il n'y a plus rien à faire. Le nouveau est si brillant, qu'on l'estime autant que l'ancien.

Air : *Ce magistrat irréprochable.*

Ell's étaient fortement trempées
Les armes de nos bons ayeux,
Mais de nos jours on trouve des épées
Qui val'nt celles des anciens preux ;
Quant aux beaux casqu's, ils ne sauraient nous plaire,
Car nos brav's soldats, aujourd'hui,
Ne voudraient pas d'une visière
Qui cach'rait leur front à l'enn'mi.

(*On entend la ritournelle de l'air suivant.*)

Qu'est-ce que j'entends donc là ?

ROTTIN, *regardant.*

Oh ! parbleu, c'est M. Labrosse, le frotteur du Musée, qui sort du salon avec ses garçons.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, LABROSSE, Frotteurs.

CHŒUR.

Air :

Voilà, mes amis,
Vos travaux finis ;
Allons tous boire
A la gloire
Des talens chéris
De notre pays ;
Mais ne revenons pas gris.

LABROSSE.

Dieu ! y en a-t-il des salons, cette année, y en a-t-il ? ça été rude ; mais aussi c'est magnifique.

ROTTIN.

Savez-vous, M. Labrosse, que vous avez là un bel état, tout d'même.

LABROSSE.

Tiens, si je l'sais... mon cher, il n'y a rien au-dessus.

ROUILLARDE.

Oh! il n'y a rien au-dessus... c'est dire que...

LABROSSE.

Non, monsieur.

Air : *Moi, je flâne.*

L'encaustique (*bis*)
Fait la nique
A la critique,
L'encaustique (*bis*)
Obtient des succès
Parfaits.

Je viens de mettre en couleur
Les vastes salons du Louvre,
Et l' public, dès qu'on les ouvre,
Peut admirer leur fraîcheur.
Je n'aime pas le tapage,
Mais j' puis, sans trop d'ambition,
Dir' qu' j'ai fait l' plus grand ouvrage
De tout' l'exposition.
L'encaustique (*bis*)
Fait la nique
A la critique,
L'encaustique (*bis*)
Obtient des succès
Parfaits.

ROUILLARDE.

Est-il farceur, ce M. Labrosse.

LABROSSE.

J'suis comme cela, faut toûjours que j'goaille, et quand on m'paraît ridicule. (*apercevant Canivet.*) Oh! v'là un' bonn' boule, nous allons rire.

ROTTIN.

Comment! un militaire.

LABROSSE.

Il n'a pas de sabre, j'ai vu ça tout de suite... Laissez-moi faire, je vous promets de l'agrément.

SCÈNE III.

LES MÊMES, CANIVET.

CANIVET.

Dites donc, vous autres les bourgeois, sans vous commander, ne connaîtriez-vous pas dans le quartier, un nommé Rapin?

LABROSSE.

Rapin, camarade; qu'est-ce qu'il fait, ce particulier-là?

CANIVET.

V'là c'que c'est : vous saurez donc qu'avant d'être dans la troupe, j'étais ici en métier chez un peintre-vitrier-doreur, *à la Corniche*; un homme qui n'était pas non plus embarrassé pour l'ornement, ni la rosace, et un fameux lapin, tout de même, pour le vernis et le mastic : c'était M. Rapin, mon bourgeois.

ROTTIN.

Tiens, c'est peut-être le nouveau locataire d'à côté.

ROUILLADE.

Qui? celui qui a retenu la boutique entre la mienne et celle du père Lacage; le marchand d'oiseaux, pour faire un musée de plein-pied dans la rue.

CANIVET.

Il faut qu'ça soit ça, car on m'a dit, à son ancien magasin, qu'il était installé sur le pavé du Louvre, et je le cherche.

ROTTIN.

S'il est venu là pour se recaler, votre patron, camarade, il est joliment dans ses affaires. Personne n'a pu réussir dans cette boutique.

ROUILLARDE.

Non, la place est maudite.

CANIVET.

Ça s'rait dommage qu'il se coule, parce que c'est un bon enfant... Mais pourquoi diable aussi a-t-il eu la chose de quitter la partie de l'encadrement, pour s'mêler d'faire une exposition! comme si les cadres n'avaient pas leur mérite.

Air : *Faut d' la vertu.*

Souvent, et c' n'est pas du nouveau, } *bis.*
La bordur' vaut mieux que l' tableau. }
Portant couteau d' chasse et moustaches,
Un flandrin que d' loin je r'luquais,
M'éclabousse, exprès m' fait des taches;
J' cours dessus .. c'était un laquais.
Souvent, etc.

C' grand homm', d'un' si belle apparence,
Dont l'habit est galonné d'or,
C' n'est pas un maréchal de France,
D' la lot'rie c'est l' tambour major.
Souvent, et c' n'est pas du nouveau,
La bordur' vaut mieux que l' tableau.

LABROSSE, *indiquant le Musée.*

J'suis ben sûr qu'il y en aura plus d'un qui chantera ce frain tantôt, en sortant d'là-dedans.

ROTTIN, *bas à Rouillarde.*

C'est un malin, la goaille ne prendrait pas.

ROUILLARDE.

Le camarade parle de cela comme s'il était dans son entre.

CANIVET.

Le centre... on en sort insensiblement demain, et l'on asse aux voltigeurs... je n'sais pas si vous le savez... les paulettes et le briquet, rien que cela.

Air : *Le briquet frappe la pierre.*

L' briquet sur l' devant d' la jambe,
Ça vous r' pare un fantassin,
Un p'tit air de spadassin
Vous rend plus ferm', plus ingambe;
Et si partout l' voltigeur,
Près du beau sexe est vainqueur,
C'est qu' pour enflammer un cœur,
Il s' sert de ses épaulettes,
Comme d'un morceau d'amadou,
D' son schakos, comme d'un caillou,
D' son plumet, comm' d'allumettes;
L' pompon fait aussi son jeu,
Mais l' briquet allum' le feu,
Oui, c'est l' briquet qu'allum' le feu.

Je connais les femmes, moi, sans qu'ça paraisse. Au fait, c'est flatteur pour une bonne amie, de donner le bras à un militaire qui a tous ses agrémens... aussi ma Sophie va-t-elle être contente, quand elle saura que je passe aux voltigeurs.

LABROSSE.

Mademoiselle Sophie, c'est votre objet...

CANIVET.

Un peu; et pas d'affront encore pour la mise, l'air d'une bourgeoise; elle était bonne chez M. Rapin, c'est là qu'elle a commencé à vouloir de moi : quand j'suis tombé au sort, c'est elle qui m'a fait mon sac, et puis j'nous aimons, quoi qu'les grenadiers de chez nous en ont fait un' chanson; si nous n'étions pas dans la rue, je vous la dirais.

LABROSSE.

Qu'est-ce que ça fait? d'ailleurs il ne passe personne.

CANIVET.

C'est que c'est d'un malin, voyez-vous? ça a été fait à la cantine, *à la Carotte-Française*... Au surplus, voilà; vous reprendrez le refrain en chœur.

Air : *Ancien.*

J' m'appell' Canivet, n'y a pas long-temps que j' suis dans la troupe,
J'ai l'amour dans l' cœur,
Que c'est ell' qui fait mon malheur!
J'en perds l'appétit, que j' n'aim' plus la soupe;
Si ça continue,
Bientôt je n'existerai plus!

Ah! mon commandant, donnez-moi z'un congé d' sémeste,
N'y a pas loin d'ici
De la garnison à Paris.
C'est histoir' seul'ment de r'voir ma maîtresse,
Je r'viendrai bientôt
Me ranger dessous mes drapeaux!

Ah! si tu voulais, belle Sophi', rendre les armes,
Je prendrais plaisir
A poursuivre les ennemis!
Je leur prouverais que j' suis un' bonn' lame,
Et qu' dans l'infant'rie,
Y a des fameux cadets aussi.

LA BROSSE.

Elle est très-bien votre chanson .. je veux l'apprendre... Allons boire le vin blanc, vous nous la chanterez de nouveau à tête reposée.

CANIVET.

Et ma Sophie donc, moi qui la cherche.

ROTTIN.

Puisque leur boutique n'est pas ouverte.

ROUILLARDE.

Vous avez le temps.

LABROSSE.

Ça n'sera pas long; d'ailleurs, histoire seulement de trinquer avec mes hussards.

CANIVET, *regardant les frotteurs.*

Ah! ces messieurs, ce sont... c'est juste.

LABROSSE.

Air : *Allons, la gaîté.*

Le vin blanc l' matin,
C'est certain,
N' gâte pas l' teint :
Camarade,
V'nez boire un' rasade ;
Quand on a du cœur,
D'mandez si l'on a peur
D'un canon,
Tout l' mond' vous dira qu' non.
Nous somm's fatigués de frotter,
Tout à l'heure vous allez chanter.

CANIVET.

Avec ça qu'il fait un' poussière... (*bis*)

LABROSSE.

Faut qu'on s' désaltère.

CHOEUR.

Le vin blanc l' matin, etc.

Labrosse, Canivet et les frotteurs sortent.

La Rue du Carrousel.

SCÈNE IV.

ROUILLARDE, ROTTIN.

ROUILLARDE.

Dites donc, voisin, je crains bien que ce M. Rapin, avec son exposition, ne nous fasse du tort.

ROTTIN.

J'en ai peur aussi; mais malgré ça nous risquons encore moins que le voisin avec ses canards, ses oies et ses dindons.

ROUILLARDE.

C'est égal, il faut lui faire nos réclamations... justement je l'entends.

SCÈNE V.

LES MÊMES, RAPIN, trois Commissionnaires *portant des tableaux sur leurs crochets.*

RAPIN.

Par ici, par ici, posez-moi cela à terre, et doucement, n'abimons rien... c'est le dernier voyage... allons, la boutique qui n'est pas ouverte; paresseuse de Sophie... heureusement, j'ai ma clef... Entrez. (*Les Commissionnaires entrent leurs tableaux, un seul reste en dehors.*) Pour celui-là, je l'entrerai moi-même; vous êtes payé, au revoir... Ah çà! comment arrangerons-nous cette nouvelle pacotille de tableaux?

ROTTIN, *à part.*

Il paraît qu'il y en a une fière collection.

ROUILLARDE.

C'est ce que j'allais dire.

RAPIN.

Ceux d'hier sont aussi bien que l'emplacement le permettait. Comme patron de la case, j'ai placé d'abord les miens en évidence, c'est trop juste... A-propos, aurai-je assez de place pour ma grande bataille de Cannes?

ROUILLARDE, *à Rottin.*

Il parle de cannes... ça vous regarde, vous qui avez 'e ntreprise.

RAPIN.

Je n'y pensais pas... je mettrai Cannes à la porte, et je garderai Germanicus dans le fond.

ROTTIN, *à part.*

Plus de doutes... soutenez-moi, confrère. (*haut à Rapin.*) J'en suis bien fâché, monsieur, mais cela ne se peut pas.

RAPIN, *étonné.*

Quoi ! monsieur ?

ROUILLARDE.

Ce que vous venez de dire.

RAPIN.

Mais, messieurs, je n'ai pas l'avantage de vous connaître.

ROTTIN.

Monsieur, je me nomme Rottin.

ROUILLARDE.

Et moi Rouillarde.

ROTTIN.

C'est moi qui ai affermé le dépôt des sabres, des parapluies et des cannes, monsieur, des cannes, entendez-vous ? à la porte du Musée, et je ne souffrirai pas que qui que soit aille sur mes brisées

RAPIN, *à part.*

En voilà une bonne. (*haut.*) J'ai parlé, monsieur, de ma bataille de Cannes et de mon tableau de Germanicus; est-ce que vous ne connaissez pas ces deux sujets-là ?

ROTTIN.

Non, monsieur, je ne suis pas payé pour ça !

ROUILLARDE.

Je devrais connaître ça, pourtant, moi.

RAPIN.

Air *de la Sentinelle.*

Chacun le sait, Cannes fut autrefois
Un petit bourg tout proche de Versaille;
Un général, fameux chez les Chinois,
Sut y gagner la plus grande bataille :

Germanicus fut un prince allemand,
Qui succomba dans les champs de la gloire.
Ces deux sujets sont beaux, vraiment,
Je les ai traités proprement ;
Et voilà comme on peint l'histoire !

ROUILLARDE.

Et sans être trop curieux, où verra-on cela ?

RAPIN

Dans ma boutique, grâce à MM. du Jury.

ROTTIN.

Ils vous ont refusé.

RAPIN.

Oui, monsieur, moi, deux centième, les plus beaux sujets de l'école, et pourtant ils en ont reçu là-haut.

Air : *de Thibaut.*

Croûte ! croûte ! dans le Louvre
Se découvre
A chaque pas ;
Croûte, croûte,
Non, sans doute,
Vous ne m'éclipserez pas.

Quel est ce tableau d'une aune ?
C'est un combat, c'est certain,
Car le blanc, le bleu, le jaune,
S'y disputent le terrain.
Croûte, croûte, etc.

Ennemi du grandiose,
Partout le genre se met ;
En veut-on savoir la cause ?
C'est moins cher et plutôt fait.
Croûte, croûte, etc.

Enfin, galette ou tartine
En tant d'endroits reparaît,
Que dans un temps de famine,
Chacun en paix redirait :
Croûte, croûte, etc.

Au surplus, ma vengeance est là... (*montrant sa boutique.*) Mes compagnons d'infortune et de persécution se sont ligués avec moi.

ROTTIN.

En vérité.

RAPIN.

Ils m'ont confié leurs ouvrages et nous élevons musée devant musée... nous verrons qui l'emportera. Nous n'avons loué qu'une boutique cette fois, mais à la prochaine exposition, si l'on nous refuse encore, je loue le Champ de Mars.

ROTTIN.

Eh bien! où accrocherez-vous vos tableaux?

RAPIN.

Oh! dans ce cas-là, on s'accroche à toutes les branches. Pardon si je vous laisse, mais l'heure s'avance, il faut que j'entre dans le sanctuaire; à propos, Messieurs, en qualité de voisins, vous y avez de droit vos entrées gratis.

RODILLARDE.

On payera donc?

RAPIN.

Vingt centimes par personne, ce n'est pas cher; il faut rentrer dans ses dépenses, à ce soir, Messieurs.

(*Ils rentrent chez eux. Au moment où Rapin va en faire autant, Sophie paraît sur le devant de la porte, en se frottant les yeux.*)

SCÈNE VI.

RAPIN, SOPHIE.

RAPIN.

Ah! vous voilà, mademoiselle, parbleu, c'est fort heureux, je commençais à désespérer de vous voir éveillée.

SOPHIE.

Ma foi, si vous n'aviez pas fait tant de tapage.

RAPIN.

Vous dormiriez encore.

SOPHIE.

Ecoutez donc, gardienne de votre musée, je n'vois guère que les souris qui viennent le visiter. Cette nuit, elles m'ont livré bataille, et le matin, je dors pour me ratrapper; si ça continue, j'leux laiss'rai manger vos vilain's figures.

RAPIN, *avec colère.*

Parler ainsi de mes chefs-d'œuvres.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ADÈLE, *accourant.*

ADÈLE.

Mon Dieu, mon père, qu'avez-vous donc?

RAPIN.

Des vilaines figures... cette petite est d'une insolence... (*A sa fille.*) Puisque vous voilà, mademoiselle, suivez-moi, je vais vous installer à votre poste.

SOPHIE.

Comment, à son poste.

RAPIN.

Oui, c'est elle que je mets au bureau, elle recevra des amateurs la rétribution que j'ai fixée, et je suis sûr ainsi de doubler ma spéculation.

ADÈLE.

Quelle idée!

RAPIN.

Elle n'est pas si mauvaise. Allons, Adèle, aide-moi à porter ce tableau, pas si vîte... prends donc garde, sais-tu bien que tu portes César et sa fortune... je l'ai pris ce grand homme, au moment où il passe le Rubicon, pour aller faire le siége de Rouen.

SOPHIE, *bas à Adèle.*

Tâchez de revenir, nous causerons.

ADÈLE, *de même.*

Sois tranquille.

RAPIN, *à Sophie.*

De vilaines figures dans mon musée! je ne te pardonnerai pas cela, vandale. (*Il sort avec Adèle.*)

SCÈNE VIII.

SOPHIE, *seule.*

Qu'est-ce qu'il a donc avec sa vandale, lui, tiens, je suis bête, vandale, c'est un nom anglais... oh! voilà une belle

dame et un beau monsieur qui descendent de voiture et se dirigent par ici. J'ai bien peur que ce monde-là n'entre pas chez mon maître.

SCÈNE IX.

SOPHIE, UN ÉLÉGANT, UNE ÉLÉGANTE.

Air *de la Bergère châtelaine.*

L'ÉLÉGANT.

Venez, venez, je vous supplie,
A vos désirs il faut céder ;
Venez en ces lieux, Emilie,
Je suis heureux de vous guider.

L'ÉLÉGANTE.

Peut-être, lorsqu'ici j'abuse
De vos instans si précieux,
Quelque fière beauté m'accuse
D'enchaîner l'objet de ses vœux.

L'ÉLÉGANT.

Contre cette plaisanterie
Ah ! permettez-moi de m'armer,
Vous savez très-bien, Emilie,
Qu'une autre ne peut me charmer !

Quoi, vraiment, ma chère Émilie, vous tenez à ce singulier projet ?

L'ÉLÉGANTE.

Que voulez-vous, Auguste, l'original me plaît.

SOPHIE, *à part.*

Et le ridicule aussi, à en juger par le monsieur.

L'ÉLÉGANT.

Je m'en suis toujours douté, mais visiter aujourd'hui le salon, un jour où il est ouvert à tout le monde, c'est une horreur, et vous allez me perdre de réputation : n'importe, je me dévoue, mais je compte sur votre reconnaissance.

L'ÉLÉGANTE.

Des conditions.

SOPHIE, *à part.*

Sont-ils drôles avec leur jargon.

L'ÉLÉGANT.

Ecoutez donc, je suis bien aise d'avoir mes sûretés, mon amour vous garantit les vôtres... le moyen de ne pas s'enflammer pour une femme qui ne porte point un chapeau qu'il ne sorte de chez mademoiselle Céliane, une robe qu'elle n'ait été vendue par Nourtier et un bouquet qu'il n'ait été fait par madame Prévost, la seule femme de Paris qui s'entendre à assortir des fleurs.

L'ÉLÉGANTE.

Voilà donc tout ce qui vous charme en moi?

L'ÉLÉGANT.

Et votre esprit, ah! c'est l'esprit surtout qui m'enchante.

L'ÉLÉGANTE.

Cependant, on vante celui de madame de Belval, et vous avez rompu avec elle presqu'au moment de l'épouser; savez-vous que cette conduite me donne des craintes pour l'avenir.

L'ÉLÉGANT.

Vous avez d'autant plus de tort de me reprocher cette rupture, que vous en êtes la cause.

Air ; *Restez, etc.*

Je la trouvais la plus jolie,
Je crus l'aimer, excusez-moi ;
Ah! de vos charmes, Emilie,
Mon cœur subit ici la loi,
Sans manquer en rien à sa foi,
Non, je ne suis point infidelle.

L'ÉLÉGANTE.

Vous lui promettiez cependant...

L'ÉLÉGANT.

De m'attacher à la plus belle ;
Près de vous, je tiens mon serment.

SOPHIE, *à part.*

Oh! les hommes, c'est-y traitre, fiez-vous y donc.

L'ÉLÉGANTE.

Il est impossible de se fâcher avec vous, vous avez une manière de raccommoder les choses.

SOPHIE, *à part.*

La v'là qui faiblit.

L'ÉLÉGANTE.

Ah! j'ai bien peur de vous croire.

L'ÉLÉGANT.

Mais vous auriez grand tort de douter de la sincérité de mon amour.

L'ÉLÉGANTE.

Air *de Romagnési.* (Le sommeil de l'amour.)

Léger, suffisant et volage,
L'homme n'est fait que pour tromper;
Nous le savons, et son langage
Parvient encore à nous duper.
Lorsque nulle femme, je pense,
Ne peut vous fixer, cruel nous,
Vous me parlez d'amour et de constance,
Taisez-vous, Monsieur, taisez-vous.

L'ÉLÉGANT.

Oui, tout en vous me charme, et je ne vous trouve qu'un défaut.

L'ÉLÉGANTE.

Un défaut, lequel?

SOPHIE, *à part.*

Ça va se brouiller.

L'ÉLÉGANT.

C'est cette passion pour le spectacle gaulois, passion que vous partagez du reste avec tant d'autres femmes .. pour moi, la curiosité m'y a conduit une fois, mais c'est bien la seule et unique.

SOPHIE, *s'avançant.*

Ah! monsieur, dites-moi donc ce que c'est que ce spectacle.

L'ÉLÉGANT, *la lorgnant.*

La petite est familière, du reste elle n'est pas mal...

figure-toi donc, mon enfant, que ce sont des coqs qui se battent.

SOPHIE.

Vraiment! ah bien, ça doit être cocasse.

L'ÉLÉGANT.

Oui, ce serait drôle, si ça finissait moins mal.

Air : *Voulant par ses œuvres complètes.*

Après une lutte cruelle,
Un coq, d'un beau coup d'éperon,
Fait enfin sauter la cervelle
De son malheureux compagnon.
Il faut voir applaudir la foule,
Que ravit ce terrible choc...

SOPHIE.

Dieu! si j' voyais combattre un coq,
Ça me donn'rait la chair de poule!

L'ÉLÉGANT.

Le salon est probablement ouvert, entrons, nous signerons la paix au pied de mon portrait.

L'ÉLÉGANTE.

Vous êtes au Musée?

L'ÉLÉGANT.

Mon peintre me l'a fait espérer, le catalogue va nous en donner la certitude.

Air *de la Bergère.*

Ensemble.

L'ÉLÉGANT

Venez, venez, etc.

L'ÉLÉGANTE.

Allons, Auguste, à votre envie
Puisque je vois qu'il faut céder,
A votre amour je me confie,
Et par vous me laisse guider.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE X.

SOPHIE, *seule.*

Sont-ils drôles... mais c'est pas tout ça, je n'ai qu'à bien me tenir; le chef-d'œuvre de mon maître qui a disparu, j'ai rapproché les autres pour qu'il ne s'aperçut de

rien, mais il a de bons yeux, et puis d'ailleurs, sa peinture, ça s'voyait de loin, c'était tout rouge. Je lui ai rendu un service et vous verrez qu'il ne le sentira pas, pourtant ce n'est pas l'intérêt qui m'a fait agir.... si monsieur Léon, ce jeune peintre, qu'est amoureux de mams'elle, m'avait offert de l'argent, j'aurais peut-être accepté; mais j'aurais été furieuse... au fait, il m'a fait tant de complimens.

Air : *Du ballet des Pierrots.*

Il me disait : má p'tite bonne amie,
Laisse-moi prendre ce tableau;
Song' bien que, grâce à lui, ma vie
Doit briller d'un éclat nouveau.
J'eus grand tort de le lui permettre;
Mais aussi c'est bien ennuyeux,
Qu'on n' puisse jamais, sans s' compromettre,
Rien faire pour les amoureux.

SCÈNE XI.

SOPHIE, LEON.

SOPHIE.

Justement c'est lui.

LÉON.

Te voilà Sophie, où est Adèle?

SOPHIE.

Là-dedans avec son père.

LÉON.

Ah! Sophie!

SOPHIE.

Ah! monsieur, voyons, que venez-vous faire ici?

LÉON.

Peut-on rester long-temps loin de ce qu'on aime.

SOPHIE.

Si vous y pensiez, ça s'rait peut-être la même chose.

LÉON.

Y penser, mais je ne fais que cela.

SOPHIE.

Eh bien, si j'ai un conseil à vous donner, c'est d'aller réfléchir chez vous. M. Rapin est dans sa boutique depuis dix

minutes, et je ne lui en donne pas dix autres pour s'apercevoir que son tremblement de terre n'est plus en place; il va sortir furieux, et puisque je me suis dévouée, autant que l'orage tombe sur moi seule.

LÉON.

Ne peux-tu lui faire une histoire, dis-lui que tu avais oublié de fermer la porte, et que pendant que tu dormais...

SOPHIE.

C'est ça, une jeune fille qui dort la porte ouverte, et ma réputation.

LÉON.

Tu ne seras pas long-temps compromise.

SOPHIE.

C'que j'en dis, c'n'est pas qu'j'aie peur.

LÉON.

Que tu es bonne, il faut que je t'embrasse.

(*Il l'embrasse.*)

SOPHIE.

Si mademoiselle Adèle vous voyait.

LÉON.

Puisque c'est à cause d'elle.

SOPHIE.

Faut-il lui rendre?

LÉON.

Non, je m'en charge.

SCÈNE XII.

LÉON, SOPHIE, CANIVET.

CANIVET.

Dites-donc, jeune homme, prenez garde de vous blesser.

SOPHIE.

Oh! monsieur Léon! c'est justement Canivet, mon amoureux qui vous a vu.

CANIVET.

Non, c'est que si vous n'étiez pas assez grand, on est bon enfant, on vous ferait la courte échelle.

LÉON.

Vous fâcheriez-vous d'une plaisanterie, camarade, j'embrassais Sophie, parce qu'elle m'a rendu un service.

SOPHIE.

Sans doute, Canivet, monsieur est le jeune homme en question.

CANIVET.

Ah! c'est le jeune homme en question, eh bien, et moi donc, je suis peut-être le vieux... c'est pas encore pour l'histoire de la chose, c'est que je passe aux voltigeurs, et l'on ne serait pas bien aise.... avec ça que j'connais le particulier.

LÉON.

Vous me connaissez, et comment?

CANIVET.

Un peu, vous êtes encore un fameux bambocheur, vous avez l'air d'être l'ami des troupiers; vous les amenez dans les bouchons, et pendant qu'ils avalent le fil en trois que vous payez, vous les dessinez pour après les vendre aux marchands d'images, où c'qu'on les voit exposés à la porte.

SOPHIE.

Tu l'as donc déjà vu?

CANIVET.

Encore l'autre jour, à Popincourt, n'avez-vous pas allumé sur la conversation, le tambour-maître du deuxième de chez nous... c' brave homme, il y allait d' bonne foi; voilà qu' deux jours après, il s'est reconnu trait pour trait sur une estampe, où c' que vous avez eu le front de mettre en bas: « la politesse est fille de l'honneur, c'est vous dire qu'elle est née française »; aussi il se propose de vous battre en ban, que c'est tout au plus si ça f'ra vot' compte.

LÉON.

Il a tort de se fâcher.

SOPHIE.

Tiens, il se fâche parce qu'on le croque.

CANIVET.

Et c't'autre, où il y a encore: « écris à ma respectable mère, que je suis à l'hôpital, et qu'elle ait à m'envoyer

de l'argent... vivement...» C'est d'vous encore, malin, celle-là, c'est mal, parce que les parens apprennent à connaître les couleurs, ils voyent que c'est une farce que l'hôpital, et quand on leur demande quelque chose, ils n'envoient plus rien, partant déficit.

LÉON.

Calmez-vous, mon camarade.

CANIVET.

Oh! je ne suis pas le camarade de ceux qui détournent les parens d'envoyer de l'argent.

LÉON.

Air *de Threnne.*

Esquissant de folles études,
Ne pouvons-nous, braves soldats français,
Tracer vos mœurs, vos habitudes,
Et rire en crayonnant vos traits,
Car nous ne vous blessons jamais :
Et pour l'honneur de la patrie,
Peignant vos immortels travaux,
Nous vous vengeons dans nos tableaux
Des jeux de la lithographie.

Au surplus, j'irai trouver votre tambour-maître, tout s'expliquera le verre à la main, et vous en serez, camarade.

CANIVET.

C'n'est pas de refus.

SOPHIE.

D'ailleurs, monsieur vient, tu connais bien mademoiselle Adèle. (*Elle lui parle bas.*)

CANIVET.

C'est pour ça, j'étais encore bon enfant de m'échauffer; pas de rancune, jeune homme.

RAPIN, *en dehors.*

Sophie! Sophie!

SOPHIE.

Gare la bombe! v'là l'bourgeois, reste avec nous pour le bouquet, plus on est, moins on a peur.

CANIVET.

Pas de danger, je passe demain aux voltigeurs.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, RAPIN.

RAPIN.

C'est affreux, c'est épouvantable... (*à Sophie.*) Qu'est-ce qui est entré là-dedans, mademoiselle?

SOPHIE, *à part.*

Répondons ferme. (*Haut.*) Personne, monsieur, que vous, moi, les ouvriers, voilà tout.

RAPIN.

Vous verrez que mon tableau a disparu tout seul.

LÉON.

On vous a pris un tableau, monsieur Rapin?

RAPIN.

Oui, monsieur, mon tremblement de terre de Lisbonne, si ça peut vous être agréable, rien que cela... mon plus bel ouvrage.

LÉON.

Après votre fille, monsieur Rapin.

RAPIN.

Il s'agit bien ici de ma fille, je donnerais tout au monde, ma fille elle-même, pour le retrouver.

LÉON, *vivement.*

Votre fille elle-même... il se retrouvera, monsieur Rapin, se retrouvera.

CANIVET.

Dites-donc, M. Rapin, pourquoi est-c' que vous n' mettes pas mettre dans les Petites-Affiches?

RAPIN.

Ah! c'est toi, Canivet, est-ce que j'ai le temps de rédiger une annonce, et d'écrire : il a été perdu un tremblement de terre, etc.

CANIVET.

Eh bien, est-c'qu'ils n'écriraient pas bien cela là-bas?

SOPHIE.

Du tout, il faut leur porter ça tout fait.

CANIVET.

Tout fait, c'est commode, ce journal-là est donc comme les maîtres cordonniers du régiment.

Air : *Vaud. de l'Homme vert.*

A travailler n' pouvant s' résoudre,
I faut d'abord leur tailler l' cuir :
Quand l' cuir est taillé, z'i faut l' coudre,
L' metr' sur la forme et puis l' polir :
D' laisser tout fair', ils n' sont pas chiches ;
Mais qu'est-c' qu'a l' mal ? c'est l's ouvriers.
J' vois ben maint'nant qu' les p'tites affiches,
Ça s' fait comme un' pair' de souliers.

RAPIN.

J'ai un meilleur moyen, je vais chez le commissaire; Canivet, tu es en uniforme, rends-moi un service, installe-toi dans ma galerie, je t'en nomme, pendant mon absence, le conservateur et le surveillant.

CANIVET.

Si c'était aussi bien demain, j'aurais mon sabre, je passe aux voltigeurs; mais c'est égal, je suis solide au poste.

RAPIN.

Air : *Alerte.*

Vengeance, (*bis*)
C'est une horreur !
Dans ma fureur,
Vengeance, (*bis*)
Gare au voleur !

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, excepté RAPIN.

SOPHIE.

C'est sûr qu'il va dev'nir fou, s'il ne retrouve pas sa galette.

LÉON.

Sois tranquille, on la lui rendra.

SOPHIE.

Mais on sort du Musée, moi je rentre chez nous.

CANIVET.

Et moi, je me plante à mon poste.

(*Sophie rentre.*)

SCÈNE XV.

LEON, CANIVET, L'ÉLÉGANT, L'ÉLÉGANTE,

CHŒUR.

Air :

Vîte, fuyons
Cette cohue :
Comme on se tue
Dans ces salons;
On se démène,
On peut à peine
Se retirer
Pour respirer.

CANIVET, *à part*.

Faut que j' fasse mousser l'commerce de l'ancien patron. (*haut.*) Messieurs et mesdames, vous n'avez peut-être pas été contens du grand salon, mais en voilà un petit qui est rempli de chefs-d'œuvres tapés..... je n' vous dis qu'ça; d'ailleurs, vous savez l'proverbe, dans les petites boîtes...

Air : *Quand papa Lapin mourra.*

Messieurs, mesdames, entrez
Dans not' salon de peinture;
Je m'y connais, et j' vous jure
Qu' vous vous amuserez.

Je crois qu' voilà ma faction finie,
J' vais poser les arm's près d' ma Sophie.

CHOEUR.

Messieurs, mesdames, risquons
De voir cette mâsure,
Des chefs-d'œuvre de peinture
Nous nous amuserons.

Ils entrent.

L'ÉLÉGANTE.

Enfin nous voilà sortis de ce gouffre.

L'ELÉGANT.

Il a fallu tout mon courage pour ne pas y rester.

L'ÉLÉGANTE.

Quelle idée ai-je eue de venir au salon aujourd'hui.

LÉON.

Madame craint la foule ?

L'ÉLÉGANTE.

C'est selon, monsieur, il y a foule et foule.

L'ÉLÉGANT.

Eh ! mais, c'est le petit Léon !... bonjour, mon cher, travaillez toujours chez Girodet ?

LÉON.

Je ne suis plus ses leçons, mais je suis trop heureux de recevoir ses conseils.

L'ÉLÉGANT.

Bien, jeune homme, très bien, je suis de même, moi ; il y a long-temps que j'ai quitté Beaupré, mon maître de grâce, eh bien, si je n'allais pas le voir de temps en temps, je suis sûr que je me rouillerais.

CANIVET.

C'est comme chez nous, si on ne se rafraîchissait pas de temps en temps d'un coup de sabre on ne serait pas à son aise.

L'ÉLÉGANTE.

Je ne viens plus au salon que le samedi.

LÉON.

Ou le vendredi

L'ÉLÉGANTE.

Tout au plus ; ce jour-là, la société est déjà bien mêlée.

L'ÉLÉGANT.

C'est clair, puisque le samedi est mieux, le vendredi est mal. Au surplus, je ne suis guère tenté de retourner à cette exposition.

L'ÉLÉGANTE.

Pourquoi donc, je vous prie ?

L'ÉLÉGANT.

C'est si pitoyable... des tableaux d'un médiocre, et puis leurs sujets nationaux ; je ne comprends rien à tout cela, moi.

LÉON.

Tant pis pour vous, mais au moins modérez vos critiques.

Air : *Vaud. des Blouses.*

A chaque pas dans cette galerie,
Vous pouvez voir, avec art reproduits,
Les traits brillans qui, de notre patrie,
Font respecter le nom en tous pays.

Là, Jeanne d'Arc, prévoyant sa sentence,
Conserve encor, dans le fond des cachots,
Le calme heureux qui sied à l'innocence,
Et la fierté qui convient aux héros.
Par son courage intrépide et fidelle,
Là, de Harlay, devant des furieux,
Ramène à l'ordre une troupe rebelle,
Fait disparaître un édit factieux.
Louis-le-Grand sur la toile respire,
A ses côtés que d'illustres sujets!
Boileau, Villars, un pinceau qu'on admire,
Comme vos noms éternise vos traits.
François premier à nos yeux se présente,
Et ce Chambord, témoin de ses loisirs,
Offre à la fois à notre âme contente,
Douce espérance et nobles souvenirs.
De ce côté, j'aperçois Henri Quatre,
Prince, il soumet, père, il veut protéger;
Si les ligueurs le forcent à combattre,
Sa main nourrit ceux qu'il vient assiéger.
Là, plus d'un peintre, ivre de renommée,
A retracé dans maints et maints combats,
Et les hauts faits de notre vieille armée,
Et les exploits de nos jeunes soldats.
A tout guerrier que la gloire accompagne,
Vernet enfin, consacrant son pinceau,
Montre à nos yeux le héros de l'Espagne,
Et les vainqueurs du combat de Hanau.
Dans vos arrêts, censeurs, plus de prudence,
On peut trouver, ne l'oublions jamais,
De beaux sujets dans l'histoire de France,
De beaux talens chez les peintres français. (*bis*)

L'ÉLÉGANTE.

Voilà bien l'enthousiasme des artistes.

L'ÉLÉGANT.

Mon Dieu! mon humeur ne provient que de ce que l'on a rejeté mon portrait.

L'ÉLÉGANTE.

C'est dans l'intérêt des dames que cette mesure aura été prise... ou aura craint les ravages.

L'ÉLÉGANT.

Je puis dire cependant que la tenue était soignée.

L'ÉLÉGANT.

Air : *Soldat français, né d'obscurs laboureurs.* (Julien).

Par le zéphir mollement balancés,
De longs cheveux environnaient ma tête,
Et d'un manteau les plis pressés,
Dérobaient ma taille parfaite ;
J'avais enfin le costume plein d'art,
Que doit avoir l'amant de la nature.

CANIVET,

J'en ai vu comme ça sur l' boul'vard,
Mais au salon il s' peut qu' par hasard,
On ne r'çoiv' pas d' caricature.

L'ÉLÉGANT.

Ça me contrarie d'autant plus que presque tous les hommes célèbres de l'époque sont au Musée, j'y ai surtout remarqué l'Orphée de Pésaro, l'illustrissime Maestro.

L'ÉLÉGANTE.

Ah! c'est vrai, j'aurais bien voulu voir qu'on oubliât mon héros.

LÉON.

Madame est musicienne?

L'ÉLÉGANTE.

Non, monsieur, mais j'ai ma loge aux Bouffes.

L'ÉLÉGANT.

Quels accords divins, quelle céleste harmonie! j'appelle cela de la musique double!

LÉON.

Comment, de la musique double!

L'ÉLÉGANT.

Oui, le même air peut peindre tour à tour la douleur et la joie.

L'ÉLÉGANTE.

Quelle folie! je ne vous comprends pas.

L'ÉLÉGANT.

Tenez... supposons, ce qui n'est pas supposable, que malgré ma constante flamme, vous m'avez fait quelque vilain trait, je me désole d'abord, c'est dans l'ordre, et je chante langoureusement :

Air : *Di tanti palpiti.*

Ah! quel coup pour mon cœur,
J'ai perdu mon amie!
Ah! quel coup pour mon cœur,
J'ai perdu mon bonheur :

Et puis (c'est toujours une supposition) je réfléchis que m'affliger est un tort ; que pour une femme qui me quitte, j'en trouverai cent autres qui m'adoreront, et je me console en chantant :

(Plus vite.) *Même air.*

En vain, une maîtresse
Rejette ma tendresse,
Allons, à l'allégresse
Je veux livrer mon cœur...re.

L'ÉLÉGANTE.

Eh bien! et la finale, qu'est-ce que vous dites?

L'ÉLÉGANT.

Parce que j'ai dit : *cœur.. re*, vous allez me faire des observations, mais c'est inutile, voyez-vous ; je suis blasé là-dessus ; d'ailleurs, la langue française est encore trop heureuse d'acheter à ce prix l'honneur de s'allier à la musique italienne.

CANIVET.

Par exemple, si je chante jamais une musique qui nous écorche notre langue, il pourront l'aller dire à Rome.

L'ÉLÉGANT.

Ce n'est toujours pas votre Grétry qui aurait composé comme cela. Essayez de mettre ses romances en contredanses, et vous m'en direz des nouvelles.

LÉON.

Ah! monsieur, respectez nos grands maîtres.

Air : *Ainsi jadis des Ménestrels.*

On veut en vain les rabaisser,
En leur faveur le goût réclame,
Et qui prétend les remplacer,
Doit avant tout parler à l'âme.
Auteurs, pour que votre talent
Soit cité comme dramatique,
Tâchez donc que votre musique
Soit pour nous un tableau parlant.

CANIVET.

Eh bien! monsieur et madame, est-ce que vous n'entrez pas aussi ?

L'ÉLÉGANTE, *regardant.*

Au fait, voilà une inscription que je n'avais pas vue...

si vous m'en croyez, Auguste, nous entrerons là, je suis sûre ue nous nous amuserons.

L'ÉLÉGANT.

Vous savez que je n'ai d'autres volontés que les vôtres.

LES BOURGEOIS.

Entrons, entrons.

CANIVET.

C'est ça, entrez... (*A part à Léon.*) V'là Mlle Adèle.

SCÈNE XVI.

LÉON, ADÈLE, *elle est entrée pendant le chœur.*

ADÈLE.

Eh bien!

LÉON.

Tout nous sert au gré de nos désirs, la foule était immense tout à-l'heure autour du tableau de votre père, et l'on ne tarissait pas en éloges.

ADÈLE.

Je ne sais pourquoi je tremble.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, RAPIN.

RAPIN.

Air : *Je suis le petit tambour.*

Nous allons voir du nouveau,
Car monsieur le commissaire
A pris ma plainte, et j'espère
Avoir bientot mon tableau.

Ce voleur de contrebande,
Qu'on l'attrape, et je promets
Qu'il faudra bien qu'on le pende,
Sauf à le juger après.
Un tableau si beau, si frais!
Ce sera quelque confrère,
Qu un succès eût confondu;
Encore mieux qu'il soit pendu.

Ensemble.

Nous allons voir du nouveau,
Car monsieur le commissaire
A pris ma plainte, et j'espère
Avoir bientôt mon tableau.

LÉON et ADÈLE.

Nous allons voir du nouveau,
Et monsieur le commissaire,
Sans aucun soin, je l'espère,
Retrouvera le tableau.

RAPIN, *apercevant Léon et Adèle.*

Ah çà! qu'est-ce que je vois... Monsieur encore ici, et dèle qui l'écoute au lieu d'être à son poste.

LÉON.

Allons, M. Rapin, pas de colère.

RAPIN.

Pas de colère... vous prenez bien votre temps, pour me nner ce conseil-là .. il est bon là avec son pas de colère... s'il me plaît d'en avoir.

ADÈLE.

Mais, mon père...

RAPIN.

Silence, mademoiselle.

LÉON.

Tenez, M. Rapin, au lieu de vous fâcher, vous feriez en mieux d'entrer chez vous. Il y a une foule...

RAPIN.

La foule chez moi... la foule qui admire mes ouvrages, vous ne me disiez pas ça plus tôt... Ah! jeune homme! ne homme! toujours cette jalousie de métier.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, CANIVET, *sortant précipitamment de la boutique de Rapin.*

CANIVET.

Eh bien! eh bien! père Rapin, que faites-vous donc là? us ne les entendez donc pas dans votre bocage?

RAPIN.

Que font-ils? en sont-ils à l'admiration, à la stupéfaction?

CANIVET.

Non, ils en sont à l'indignation... ils veulent tout casser, tout briser.

RAPIN.

Tout briser !

CANIVET.

Oui, les maris reconnaissent les images de leurs femmes, les femmes ceux de leurs maris, les maîtresses ceux de leurs amans; il y en a qui reconnaissent ceux de leurs chiens et de leurs chats... ils ont profité, pour faire leur bacchanale, de ce que je n'avais pas mon sabre... si aussi bien c'eut été demain, je passe aux voltigeurs... Mais t'nez, parlez leurs-y, les v'là.

SCÈNE XX.

LES MÊMES, la Foule *sortant de la boutique de Rapin*, SOPHIE, ADÈLE, L'ELEGANT, ET L'ELEGANTE.

CHŒUR.

Air : *Vaud. du dimanche à Passy.*

Ah ! quelle déconvenue !
Oui, l'on s'est moqué de nous ;
Nous exposer dans la rue,
Rien n'égale mon courroux.

UN MARI.

Retrouver ma femme ici !

UNE FEMME.

Revoir ici mon mari !

L'ÉLÉGANTE.

A côté d'un tel chinois,
Placer mon joli minois !

L'ÉLÉGANT.

Le voyant dans la boutique,
Le monde va publier
Que mon manteau romantique
Revient de chez le fripier.

UNE VIELLE FEMME.

Et toi, cher petit Roquet,
Je trouve ici ton portrait !
Rien ne peut m'en consoler,
Ah ! si tu pouvais parler !

CHŒUR GÉNÉRAL.

Ah ! quelle découvenue, etc.

L'ÉLÉGANT.

C'est un trait infâme !

L'ÉLÉGANTE.

Si je n'en ai pas une attaque de nerfs, je serai bien heureuse... Dès aujourd'hui, je fais retirer mon portrait.

L'ÉLÉGANT.

Et le mien aussi.

TOUT LE MONDE.

Et le mien aussi.

RAPIN.

Comment, messieurs, mesdames, vous voudriez...

CANIVET.

V'là l' père Rapin enfoncé.

LÉON.

Laissez-les faire, monsieur Rapin, j'ai une consolation toute prête.

RAPIN.

Que voulez-vous dire ?

LÉON.

Que votre tableau est au Musée, où il fait fureur.

RAPIN.

Mon tableau !... (*à la foule*) emportez tout ce que vous voudrez.

LÉON, *lui donnant le catalogue.*

Lisez plutôt.

RAPIN, *lisant et feuilletant le catalogue.*

Un ours avec des ailes, ce n'est pas moi ; la Vénus vaccinée... ce n'est pas moi; plusieurs animaux sous le même numéro, ce n'est pas encore moi. M'y voici. Rapin, peintre, rue de la Palette, n° 17. Le tremblement de terre de Lisbonne. Le peintre a choisi le moment, etc... Je ne reviens pas de cette aventure ! Mais à qui dois-je cette surprise ?

ADÈLE.

A Léon, mon père.

SOPHIE.

Oui, c'était le voleur.

RAPIN.

Ah! Léon, que puis-je faire pour vous témoigner ma reconnaissance?

LÉON.

Vous avez promis votre fille à celui qui vous rapporterait votre tableau.

ADÈLE.

Et mon père n'a jamais manqué à sa parole.

RAPIN.

Elle est à vous... Ah! çà, mais vous l'avez donc retouché?

LÉON.

On l'avait refusé, il a bien fallu le déguiser un peu.... tout a été fait cette nuit.

RAPIN.

Dites-moi, qu'est-ce qui a fait les figures?

LÉON.

C'est moi.

RAPIN.

Très-bien; et l'architecture?

LÉON.

Mon frère.

RAPIN.

A merveille; et le paysage?

LÉON.

Un de mes amis.

RAPIN.

Et moi, qu'est-ce que j'ai donc fait dans mon tableau?

LÉON.

Ah! nous avons conservé la fumée.

RAPIN.

Alors, ça ne doit pas être mal. Je ne me sens pas de joie, et je vais...

LÉON, *l'arrêtant.*

Il est trop tard aujourd'hui; mais voici votre lettre de réception, et demain...

CANIVET.

Dites donc, père Rapin, vous m'emmènerez... justement je serai en grande tenue, je passe aux voltigeurs.

RAPIN.

Nous irons tous... mais c'est égal, il y a trop d'envieux. J'ai pris mon parti, je renonce aux arts.

SOPHIE.

Ah ! pourtant, not' maît', vous m'avez promis mon portrait.

RAPIN.

Tu l'auras.

CANIVET.

Et le mien aussi, n'est-ce pas, ça fera suite à la Vénus vaccinée.

LÉON.

Quant à moi, je me charge du tableau de famille.

VAUDEVILLE.

Air *du vaud. de Polichinel sans le savoir.*

RAPIN.

(*Refrein*).

Tout est sujet de tableau dans la vie,
Chacun de nous tour à tour, bien ou mal,
Du genre humain peuple la galerie,
Comme copie
Ou comme original.

Je viens de faire un bien grand sacrifice,
En déposant si vîte le pinceau ;
Quand Raphaël en était à l'esquisse,
Eût-il ainsi laissé là le tableau ?
Tout est sujet, etc.

CANIVET.

Lorsqu'en capott' ils apprenn'nt l'exercice,
Les pauvr's conscrits n'offrent rien de bien beau ;
Si l'uniform' vient commencer l'esquisse,
Une balafre achève le tableau.
Tout est sujet, etc.

L'ÉLÉGANT.

Folles de moi, trente beautés novices,
De leurs portraits m'ont fait le doux cadeau ;
Je veux un jour, de toutes ces esquisses,
En mon honneur composer un tableau.
Tout est sujet, etc.

LÉON.

Aux vieux lauriers qu'on vante avec justice,
On peut encor joindre un laurier nouveau ;
Et de nos preux la glorieuse esquisse,
A l'avenir promet un beau tableau.
Tout est sujet, etc.

L'ÉLÉGANTE, *au public.*

Songez, Messieurs, pour un auteur novice,
Lorsque je viens implorer un bravo,
Que le succès d'une légère esquisse
A quelquefois produit un grand tableau.

CHOEUR.

Tout est sujet de tableau dans la vie,
Chacun de nous tour à tour, bien ou mal,
Du genre humain peuple la galerie,
Comme copie
Ou comme original.

FIN.

BLANCHE ET ISOLIER

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR M. THÉODORE ANNE,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 9 OCTOBRE 1824.

PRIX : 1 FR. 50 CENT.

PARIS,

CHEZ QUOY, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉATRE,
Boulevard Saint-Martin, N°. 18 ;
ET CHEZ BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL.
1824.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le Comte GÉRARD, père de Blanche.	M. GUILLEMIN.
ISOLIER, jeune chevalier, parent du Comte	M. ARMAND.
ADALRIC, chevalier.	M. FEDÉ.
BERTRAND, fou d'Adalric	M. LEPEINTRE j^{e}.
BLANCHE, fille du comte. .	Mlle. PAULINE-GEOFFROI.
ISAURE, suivante de Blanche. . . .	Mlle. HUBY.

Chevaliers et Dames de la suite du comte et de sa fille.

La scène se passe en 1439, *sous le règne de Charles VII, et dans le château du comte Gérard.*

Tous les exemplaires non revêtus de la signature de l'Editeur, seront réputés contrefaits.

IMPRIMERIE DE HOCQUET,
Rue du Faubourg Montmartre, n. 4.

BLANCHE ET ISOLIER

VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente un Appartement antique, dont le fond ouvert, laisse appercevoir un jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

ISAURE, BERTRAND.

ISAURE.

A te voir revêtu d'un costume aussi riche, sais-tu, mon cher Bertrand, qu'on te prendrait au moins pour un sénéchal, et non pour le fou d'un grand seigneur.

BERTRAND.

Serais-je donc, ma chère Isaure, le premier personnage dont l'habit aurait fait tout le mérite... connais-en mieux la vertu.

Air : *Vaud. de l'Homme vert.*

D'un habit la seule élégance
Vous donne un immense crédit ;
D'un sot, couvrant la suffisance,
Il en fait un homme d'esprit ;
Ce fat, que partout on encense,
Et qu'un fol orgueil éblouit,
Prend pour lui seul la révérence
Que l'on adresse à son habit.

ISAURE.

Dieu me pardonne, ce sont des sentences.

BERTAND.

Sans doute... dire tout ce que je pense, attaquer les sots,

démasquer les hypocrites, lancer hardiment mes épigrammes, sans rien craindre, ne reconnaître personne à l'abri de mes traits, attaquer les petits comme les grands, les prudes comme les coquettes, risquer un quolibet, pour masquer une vérité souvent trop hardie, censurer les uns et amuser les autres, voilà l'histoire de ma vie.

ISAURE.

Eh bien ! tu ne dois pas manquer d'occupation.

BERTRAND.

Oh ! je t'en répoonds... ceux qui n'osent se fâcher de mes sarcasmes, se contentent de m'appeler fou... Heureusement je ne le suis que de nom...

Air *de facture du premier Prix*.

Aller, venir, passer gaîment ma vie,
Rire de tout, voilà quelle est ma loi,
Combien de gens censurent ma folie,
Sans réfléchir qu'ils sont plus fous que moi.
Cet intrigant, fier d'une belle place,
Qui rêve encore un rang plus élevé,
Ne pense point qu'un moment de disgrâce,
Peut le remettre où le sort l'a trouvé.
Bien plus heureux, sans soucis et sans brigue,
Moi, dans mon rang, je me trouve très bien,
Je ne crains point les efforts de l'intrigue,
Qu'envîrait-on à celui qui n'a rien.
Fièvre d'amour est bien autre folie,
On n'en guérit qu'après de longs tourmens,
Fièvre d'hymen produit la jalousie,
Mais nos maris presque tous sont prudens.
Tu peux m'en croire, hélas ! dans ce bas monde,
Chacun aurait besoin d'une leçon;
Sur son voisin, souvent le voisin fronde,
Et tous les fous nous prêchent la raison.
Cet homme heureux, qui rêve la richesse,
Ce financier qui court après l'esprit,
Cet élégant qui vante sa maîtresse,
Ce grand seigneur qui promet son crédit.
Cette coquette, à qui le poids de l'âge,
Ne peut ôter l'espoir de nous charmer,
Et qui malgré les ans et leur ravage,
Se croit encore faite pour enflammer;
Ce parvenu, dont l'altière impudence,
Pour le présent dédaigne le passé,

Ne sont-ils pas tous atteints de démence,
Pourtant ces gens m'appèlent insensé. . .
Aller, venir, passer gaiment ma vie,
Rire de tout, voilà quelle est ma loi;
Tu le vois bien, tel blâme ma folie,
Sans réfléchir qu'il est plus fou que moi.

ISAURE.

Ah! çà, reviens-tu toujours amoureux?

BERTRAND.

Je ne te dirai pas que je le suis comme un fou... dans ma position, cela n'aurait rien d'extraordinaire... mais tu verras...

ISAURE.

Je suis bien obligée de profiter de ce moment-ci pour t'interroger... Depuis ton arrivée, c'est à qui s'emparera de toi, pour savoir ce qui t'est survenu pendant ta longue absence. Et ton maître ..

BERTRAND.

Est plus épris que jamais des charmes de notre jeune comtesse Blanche.

ISAURE.

Et Isolier?

BERTRAND.

C'est un joli cavalier maintenant... tu verras comme il a profité... Il ira loin s'il continue... à peine âgé de dix-neuf ans, il est déjà cité par sa vaillance, et s'il veut s'en donner la peine, et écouter mes conseils, il pourra devenir aussi redoutable en amour qu'il l'est dans les combats. Cependant il a un fond de chagrin, c'est sûr, et il serait épris de quelque noble dame que ça ne m'étonnerait pas... Je me connais en tendresse... mais voici le père de ta jeune maîtresse, le comte Gérard.

ISAURE.

Ah! çà, il est donc écrit que je ne pourrai jamais avoir une conversation tout entière avec toi.

BERTRAND.

Que veux-tu?.. si la fatalité s'en mêle.

SCÈNE II.

LE COMTE, ISAURE, BERTRAND.

LE COMTE.

C'est toi, maître fou? que dit ta marotte ce matin?

BERTRAND.

Votre seigneurie étant le premier personnage que je rencontre, je n'ai trouvé encore matière à aucune réflexion... mais il faut espérer qu'ici les sujets ne manqueront pas. Il serait par trop dur de rester long-tems dans l'inaction, et tout ce qui vous entoure, monseigneur, ne souffrira pas un pareil scandale.

LE COMTE.

Tu fronderas donc toujours?

BERTRAND.

Que voulez-vous? encore si cela corrigeait le ridicule.

Air : *du premier prix*.

Fronder est une loi commune,
Chaque instant nous le prouve assez,
Mais sur les honneurs, la fortune,
Les traits arrivent émoussés.
J'espère que sur la sottise,
On a parlé, crié, pesté,
Et les sots, quoique l'on en dise,
Sont toujours en majorité.

LE COMTE.

Bien répliqué... Parbleu, j'ai envie de te charger de faire l'épithalame pour le mariage de ma fille...

ISAURE.

Il ne s'en tirerait peut-être pas plus mal qu'un autre.

LE COMTE.

Isaure répond du fou Bertrand.

ISAURE.

Sans doute, monseigneur, puisqu'elle l'épousera si c'est votre bon plaisir.

LE COMTE.

Comment donc!

BERTRAND.

Oui, Isaure, mais il faut attendre encore un peu.

ISAURE.

Attendre... attendre... figurez-vous, monseigneur, que c'est là son refrain favori.

Air : *de l'Opéra-Comique.*

Je ne conçois pas qu'aujourd'hui,
D'attendre encore il me propose,
Depuis trois ans, moi comme si
J'avais, hélas! fait autre chose;
Trois ans d'attente, sans détour,
C'est trop, je ne puis m'en défendre,
(*Mettant la main sur son cœur.*)
Et je sens là que mon amour
N'a plus le tems d'attendre.

LE COMTE, *souriant.*

Ce n'est pas la faute de Bertrand, s'il a été absent si longtems avec ton maître; mais rassure-toi... je te marierai le même jour que ma fille.

ISAURE, *sautant.*

Ah! si nous pouvions signer ce soir...

BERTRAND.

Je vais, monseigneur, m'occuper de ce que vous me demandez. Le futur doit être quelque riche et puissant chevalier, beau, jeune, bien fait, aimable, en un mot, doué de tous les avantages... Ces grands seigneurs sont tous comme cela, et il n'aurait pas ces qualités que je les lui donnerais... La poésie ne vit que de fiction... J'ai justement votre affaire sur mes tablettes. Mais j'aperçois mon maître.

LE COMTE, *à Isaure et Bertrand.*

Laissez-nous... (*à Bertrand*) toi, n'oublie pas ma demande, je n'oublierai pas la récompense.

BERTRAND.

Monseigneur, les fous ne travaillent pas par intérêt.

ISAURE, *à part à Bertrand.*

La récompense... c'est notre mariage.

BERTRAND, *à part.*

C'est possible.

ISAURE, *à part.*

Comment, si c'est possible... c'est sûr.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

LE COMTE, puis ADALRIC.

LE COMTE, *à part.*

Ce drôle n'est pas sans esprit, et sa prétendue folie me semble un masque dont il se sert pour couvrir sa manie satyrique.

ADALRIC.

Je vous cherchais, seigneur; pardonnez à mon impatience, mais un amant, surtout à mon âge, ne rêve que le bonheur, et les espérances que je dois à vos bontés...

LE COMTE.

Vous aimez donc bien ma fille?

ADALRIC.

En douter, seigneur, ce serait me faire une mortelle injure.

LE COMTE.

Adalric, vous savez nos conditions... vôtre demande m'honore; votre naissance, votre fortune, l'amitié qui me lie à votre père, tout vous rend digne d'aspirer à la main de ma fille.

ADALRIC.

Souffrez donc que j'ose solliciter de sa bouche même, l'aveu qui doit faire mon bonheur.

LE COMTE.

Je vous y autorise; mais je crains un peu pour vous.

ADALRIC.

Et quel est donc, je vous prie, l'objet de cette crainte?

LE COMTE.

Le bruit de vos aventures galantes est venu jusqu'ici, vous le savez, les trouvères de notre province les ont célébrées dans leurs tensons, et ces tensons ont été répétés dans nos châteaux.

ADALRIC.

Se pourrait-il que l'adorable Blanche pensât trouver,

dans des récits souvent exagérés, le gage d'un douloureux avenir.

LE COMTE.

Non, du moins je l'espère. Il s'agit d'une simple prévention, que vous détruirez, sans doute, et je suis d'autant plus disposé à vous excuser, que cette légèreté que cet amour des belles est l'histoire de tous nos preux chevaliers.

Air : *de Romagnésie.*

Au champ d'honneur quelle ardeur nous enflamme;
Quand on se bat pour un être adoré!
Servir son prince, et défendre sa dame,
Pour tout Français c'est un devoir sacré.
Oui, le desir qu'exprime en son envie,
Tout preux-guerrier par l'amour transporté;
Après l'honneur de venger sa patrie,
C'est d'obtenir le cœur de la beauté.

ADALRIC.

Ah! si, jusqu'à présent, j'ai couru de beautés en beautés, si changeant à chaque instant de devises et de couleur, mon bras a fait triompher dans maints tournois les noms de tant de nobles dames, c'est que le moment d'aimer véritablement n'était point encore arrivé Mais j'ai vu votre adorable fille, et je suis fixé pour toujours.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, ISOLIER.

LE COMTE.

Allons, vous plairez, je l'espère. (*Apercevant Isolier.*) Approchez, Isolier, votre présence n'est jamais de trop ici... venez prendre part au bonheur que j'espère vous annoncer bientôt... Oui, si le plus cher de mes vœux est exaucé, Adalric sera l'heureux époux de ma fille.

ISOLIER.

De ma cousine... (*à part.*) Quelle affreuse nouvelle!

LE COMTE.

Sans doute, de votre cousine... qu'a donc cet évènement de si extraordinaire.

ISOLIER.

Mais, seigneur, rien sans doute que de bien naturel... (*tristement.*) et je m'en réjouis.

LE COMTE, *à Adalric.*

Je vous quitte et vais disposer ma fille à vous attendre.

Air : *Mon cœur à l'espoir s'abandonne.*

Par vous augmenter ma famille,
Voilà l'objet de tous mes vœux!
Obtenez le cœur de ma fille.

ISOLIER, *à part.*

Hélas! suis-je assez malheureux.

ADALRIC.

Dites-lui bien, je vous supplie,
Qu'heureux de vivre sous sa loi!
Je veux l'aimer toute la vie...

ISOLIER, *à part.*

L'aimera-t-il autant que moi.

Ensemble.

LE COMTE.

Par vous augmenter ma famille,
Voilà l'objet de tous mes vœux!
Obtenez le cœur de ma fille,
Je n'en serai que plus heureux.

ISOLIER, *à part.*

Dans son cœur l'espérance brille,
Tout s'arrange au gré de ses vœux!
Du comte il obtiendra la fille,
Hélas! suis-je assez malheureux.

ADALRIC, *au Comte.*

Dans mon cœur l'espérance brille,
Est-il un destin plus heureux!
Etre l'époux de votre fille,
Voilà l'objet de tous mes vœux.

Le Comte sort.

SCÈNE V.

ADALRIC, ISOLIER.

ADALRIC.

Allons, le père est pour moi, et avec un peu d'adresse, il faudra bien que Blanche pense comme son père... (*aper-*

cevant Isolier qui paraît plongé dans une profonde rêverie.) Eh bien!.. Ah çà! mon cher Isolier, qu'avez-vous donc?... pourquoi cette tristesse subite qui s'est emparée de vous depuis notre retour dans ce château?.. n'êtes-vous donc plus ce page si hardi près de toutes les femmes, ce chevalier qui m'a toujours disputé avec le prix de la bravoure, celui de l'inconstance et de la légèreté.

ISOLIER.

Ah! mon cher Adalric...

ADALRIC.

Quel ton lamentable... je gage que vous pensez toujours à cette belle inconnue pour laquelle vous soupirez depuis si long-temps, et dont vous n'avez jamais voulu nous déceler le nom et le rang.

ISOLIER.

Il est vrai.

ADALRIC.

Serait-elle infidelle?

ISOLIER.

J'en ai peur.

ADALRIC.

Il faut vous en assurer.

ISOLIER.

Comment? puisque je n'ai pas osé lui dire encore que je l'aimais.

ADALRIC.

Vrai... Oh! par exemple, mon cher ami, à quoi pensez-vous? vous ne m'aviez pas habitué à vous voir cet excès de timidité.

ISOLIER.

Auprès des autres femmes j'étais plus hardi, parce que ce n'était point l'amour qui me conduisait à leurs pieds... je les trouvais jolies, je brûlais de leur dire ce que j'éprouvais, d'obtenir un retour souvent aussi passager que mon ivresse; mais ici ma position est bien différente.

ADALRIC.

Oh! vous aimez sérieusement, à ce qu'il paraît?

ISOLIER.

Adalric, elle est si belle?

ADALRIC.

Raison de plus pour parler.

ISOLIER.

Mais puisque je n'ose pas .. Ah! s'il ne s'agissait que de me déclarer auprès de toutes les femmes de ce château.

ADALRIC.

Et vous venez de quitter la cour de Charles VII, si renommée par sa galanterie.. Songez donc, mon cher, que vous aller faire rétrograder l'amour.

ISOLIER.

Chevalier, vous parlez bien légèrement de ce sentiment si noble et si profond, de ce sentiment qui, lorsqu'il repose sur un être digne de nos respects, élève l'ame et fait les grands hommes.

Air : *Nouveau de Doche.*

Oui, de l'amour, j'entends souvent médire;
Hommes ingrats, bien loin de le blâmer,
Reconnaissez plutôt son noble empire,
Et livrez-vous au doux plaisir d'aimer.
Source d'honneur et souvent de génie,
Ce Dieu préside aux plus nobles travaux!
Tel qui jamais n'eût servi sa patrie,
Doit à l'amour le surnom de héros.
Il redoutait les dangers, les alarmes,
Il frémissait au seul aspect d'un camp!
L'amour le guide, il a saisi les armes,
Et des hasards il revient triomphant.
Loin d'avoir pu m'élancer dans la lice,
Si par l'amour, je n'étais adopté,
On me verrait encor page novice,
Au dernier rang, parmi tous rejeté.
Naguère enfin, maître de nos murailles,
Lorsque l'Anglais voulait nous asservir.
Charle éloigné du séjour des batailles,
Sur ses dangers cherchait à s'étourdir.
Du pauvre en vain on dévastait le chaume,
Au sein des bals, dans sa frivolité,
Charle riait, *et jamais un royaume*
Ne se perdit avec plus de gaîté :
Pour réveiller ce roi, dont l'indolence,
Vers le plaisir se laissait diriger;

En vain ses preux, modèles de vaillance,
A chaque instant lui montraient le danger !
Il résistait, Agnès parle, il s'élance,
Dans les combats il va porter l'effroi;
A son aspect l'Anglais fuit et la France
Avec ivresse a reconnu son roi !
Telle est chez nous la puissance des femmes,
Que quelque attrait, que l'on donne aux lauriers,
Si la bravoure était moins chère aux dames,
On compterait moins d'illustres guerriers.

ADALRIC.

Tout cela est fort bien, mais croyez-moi, Isolier.

Air : *Restez, restez troupe jolie.*

Devenez un peu moins timide,
Car c'est un tort, moi dieu merci;
Par le contraire, je me guide,
Cela m'a toujours réussi.
Je ne craignais point de disgrâce,
Je sais qu'en amour, la beauté
Nous en veut moins de notre audace,
Que de notre timidité.

ISOLIER.

Mais jusqu'à présent j'ai suivi cette marche.

ADALRIC.

Eh bien! il faut continuer; vous avez tant de moyens pour plaire... un homme à peine âgé de 19 ans, et que l'on cite partout pour sa valeur, que le Roi lui-même a daigné recevoir chevalier, et devant qui les Anglais ont fui constamment, un homme qui n'a jamais paru dans un tournoi sans en sortir vainqueur, et dont la discrétion est aussi exemplaire que la fidélité... quelle femme pourrait vous résister ?.. Déclarez-vous; si l'on vous repousse, pressez, priez, pleurez même, s'il le faut.

ISOLIER, *étonné.*

Pleurer!

ADALRIC.

Eh bien! oui, pleurer.

ISOLIER.

J'avoue que ce moyen ne m'était pas encore connu.

ADALRIC.

Vous ne savez pas pleurer à volonté?

ISOLIER.

Du tout.

ADALRIC.

Tant pis, il faudra apprendre... c'est encore un moyen de séduction... les larmes, mon cher, il n'y a rien au-dessus de cela... Si vous saviez combien de fois cela m'est arrivé.

ISOLIER.

A vous ?

ADALRIC.

Oui, à moi ; mais on vient... votre belle est sans doute parmi la suite de Blanche.

ISOLIER.

Avec elle, oh! oui.

ADALRIC.

Voyons, son nom...

ISOLIER.

Est un mystère que je ne puis vous révéler.

ADALRIC, *à part.*

Toujours discret ; que de défauts à corriger en lui .. sa réserve pique ma curiosité.

ISOLIER, *à part.*

Allons, du courage.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, BLANCHE, LE COMTE, ISAURE, BERTRAND, Suite.

CHŒUR.

Air : *de Doche.*

De notre jeune souveraine,
Célébrons ici les attraits !
Sous ses lois, elle nous enchaîne
Par ses vertus et ses bienfaits.

LE COMTE.

Je vous sais gré, mes amis, des marques d'attachement que vous donnez à ma fille, et tout mon bonheur est de la voir chercher à se rendre encore plus digne de cet amour.

BLANCHE, *aux deux chevaliers.*

Eh bien, chevaliers, comment vous trouvez-vous du séjour de ce château ?

ADALRIC.

Il serait difficile, madame, de ne pas se plaire dans les lieux que vous embellissez de votre présence.

BLANCHE.

Air : *Recevez les clefs de ses portes.* (Des clefs de Paris.)

De ces beautés, qu'offre la cour de France,
L'essaim brillant ne paraît point ici !
Point de plaisirs, et partout le silence !
Or, le silence est voisin de l'ennui.

ADALRIC.

Non, tout en ce séjour, madame,
De vous sait nous entretenir !
Et quand l'amour vient occuper notre âme,
L'ennui ne peut pas survenir.

LE COMTE, *à Adalric.*

A merveille !

BLANCHE.

Et vous, Isolier, vous gardez le silence.

ISOLIER.

Ma cousine... (*à part.*) A son aspect, toute ma résolution m'abandonne.

ADALRIC, *au Comte.*

Seigneur...

LE COMTE.

Je vous entends... (*à sa fille.*) Blanche, je vous ai fait part de la demande du chevalier Adalric, c'est à vous à lui répondre ; mais la présence de tant de personnes pourrait vous intimider, et d'ailleurs....

Air : *de Romagnési.*

On est bien craintive à votre âge,
Et l'on hésite à s'exprimer,
Aux vœux d'un preux plein de courage,
Répondez, pourrez-vous l'aimer ?..
Surtout, parlez sans nul mystère,

De moi n'ayez nulle frayeur,
A la douce amitié d'un père,
Sans crainte, obéissez, ma chère,
Je ne veux que votre bonheur.

Je vous laisse: Isolier, suivez-nous.

CHOEUR, *reprise.*

De notre jeune souveraine, etc.

(*Tous les personnages sortent à l'exception d'Adalric et de Blanche, qui suit Isolier des yeux.*)

SCÈNE VII.

ADALRIC, BLANCHE.

ADALRIC.

Ah! madame, se pourrait-il que l'heureux Adalric, pût se flatter de vous inspirer quelque intérêt.

BLANCHE.

Chevalier, vos qualités votre naissance, le rang qui vous distingue, tout parle en votre faveur, mais votre légèreté est si grande...

ADALRIC.

Ah! madame, repoussez ce soupçon injurieux, si vous me connaissiez davantage...

Air :

Soumis à votre caractère,
En tout je m'y conformerai,
Toujours empressé de vous plaire,
A vos ordres j'obéirai.

BLANCHE.

Ce langage est fort beau, je pense, (*bis.*)
Mais je m'en défie, entre nous, (*bis.*)
Ce que l'amant promet d'avance,
Serait-il tenu par l'époux?

ADALRIC.

Quelle idée vous faites-vous donc du mariage? rassurez-vous de grâce, un mari n'est point un tyran; croyez à un avenir plus flatteur. Depuis trois ans je vous aime, l'absence n'a rien pu sur mon amour, et vous vous offririez pour la

première fois aujourd'hui, à mes regards, madame, que cet amour ne serait ni moins vif, ni moins sincère.

BLANCHE.

Quoi! il naitrait si brusquement?

ADALRIC.

Oui, madame.

BLANCHE.

Chevalier, vous exagérez trop pour être sincère...

ADALRIC.

Croyez...

BLANCHE.

Vous chercherez peut-être à me persuader que je suis la seule femme que vous puissiez aimer.

ADALRIC.

Oui, madame, connaissez mieux le cœur d'un franc et loyal chevalier.

Air : *Des devoirs de la Chevalerie.*

Auprès de nous, de la galanterie
Chaque beauté peut invoquer les lois,
Mais notre amour n'est que pour une amie,
Notre respect pour toutes à la fois.
Sur cet aveu, ne formez aucuns doutes,
Oui chaque femme à nous peut se fier,
N'en servir qu'une, et les défendre toutes,
Voilà quel est le serment du guerrier.

BLANCHE.

Il est impossible de se tirer plus adroitement d'une question indiscrète. Au reste, le lien que mon père desire voir se former entre nous, est trop important pour ne pas donner matière à quelque réflexion; vous ne trouverez donc pas étonnant, j'espère, que sans répondre positivement encore à votre demande, j'ose vous prier de me permettre d'attendre quelque temps.

ADALRIC.

Si c'est une épreuve que vous desirez faire sur mon amour, madame, elle ne m'inspire aucune terreur; ma flamme est trop vive et trop pure, pour pouvoir s'altérer ou s'éteindre, mais de grâce, quel terme assignez-vous à ma souffrance.

Blanche.

BLANCHE.

Je ne sais, votre conduite décidera cette question.

ADALRIC.

Allons, avec toute mon impatience, ne me voilà guères plus avancé que ce pauvre Isolier.

BLANCHE.

Que voulez-vous dire?

ADALRIC.

C'est une histoire toute entière... celui-là, par exemple, je vous le donne pour le phénix des amans présens, passés et futurs, il est d'un platonisme effrayant. Figurez-vous, madame, que depuis quatre ans, il est amoureux, et qu'il n'a pas encore osé le dire à sa belle.

BLANCHE.

En vérité.

ADALRIC.

Voilà qui est fort, n'est-il pas vrai? c'est ce que je lui ai dit, et j'avoue que je lui croyais plus de hardiesse... mais je m'aperçois que cette conversation m'entraîne loin du but que je m'étais proposé d'atteindre. Je vous laisse, heureux si votre bouche daigne prononcer bientôt une décision, dont mon cœur ait lieu de s'applaudir. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

BLANCHE, seule.

Isolier aimerait... ah! si mon cœur ne me flattait pas d'une fausse espérance, si j'étais l'objet de son choix.

Air : *du Billet de Loterie.*

Depuis quatre ans, modèle de constance,
Ce jeune preux est fixé sans retour,
Et les exploits de sa haute vaillance,
On les doit tous au plus ardent amour.

2me COUPLET.

S'il m'adorait, si cette ardeur extrême,
A mes genoux s'exprimait sans détour :
S'il me disait : Blanche, c'est toi que j'aime...
J'aurais grand' peur de l'aimer à mon tour.

C'est lui.

SCÈNE IX.

BLANCHE, ISOLIER.

ISOLIER, *à part.*

Voici l'instant de parler.

BLANCHE.

Eh bien ! Isolier, pourquoi ne pas approcher ?

ISOLIER, *s'approchant.*

Ma cousine (*à part.*) Quel embarras !

BLANCHE.

On prétend que vous aimez... c'est sans doute à la cour du roi Charles, que cet amour sera survenu ?

ISOLIER.

Non, ma cousine.

BLANCHE.

Vous m'étonnez... quoi, parmi toutes les beautés réunies auprès d'Agnès, aucune n'a pu toucher votre cœur?

ISOLIER.

J'aimais auparavant.

BLANCHE.

Et... le nom de cette noble damoiselle.

ISOLIER.

Son nom... permettez-moi de le taire, je n'ai plus l'espoir d'être aimé.

BLANCHE.

Craindriez-vous qu'un autre...

ISOSIER.

On la marie.

BLANCHE, *à part.*

C'est moi... (*haut.*) habite-t-elle ce château.

ISOLIER.

Oui, c'est ici également qu'elle m'apparut pour la première fois.

BLANCHE.

Pour la première fois.

ISOLIER.

Je venais d'être présenté au comte votre père, et en ma qualité de page, je l'accompagnai le soir au cercle de son illustre épouse. Là, je vis une jeune damoiselle à peu près de mon âge; son air plein de candeur, sa beauté, tout décida ma défaite (*Blanche fait un mouvement, Isolier reprend plus timidement.*) Trop craintif pour oser parler, je renfermai dans mon cœur le secret de cet amour, mais il m'éleva au-dessus de moi même, il me fit sentir que pour être digne d'elle, il fallait parcourir une carrière d'honneur et de gloire. Dès-lors je n'eus point de repos que je ne fusse armé chevalier, que quelques exploits n'aient honoré ma vie, soit dans les combats, soit dans les tournois, et que je ne l'eusse fait proclamer la plus belle; l'amour a doublé mon courage, j'ai réussi dans cette noble entreprise.

BLANCHE.

Sans doute elle sait tout ce que vous avez fait pour la mériter.

ISOLIER.

Non, ma cousine, mais si elle avait pu épier en secret ma conduite, lire au fond de mon cœur, j'ai échappé à toutes les séductions, son souvenir était un talisman contre l'inconstance.

BLANCHE.

Osez donc le lui dire.

ISOLIER.

Son aspect seul m'impose à un point.

BLANCHE.

Comment! aucun de ses regards.

Air : *C'était Renaud de Montauban.*

Ah! d'un regard peu content, si j'osais
Lui demander un retour doux et tendre,
Cèderait-elle à mes projets?

BLANCHE.

Tâchez de vous faire comprendre.

ISOLIER.

Par ce discours, dois-je me diriger?

BLANCHE, *timidement.*

Oui, votre amour, faites-le lui connaître,
Et vous serez plus avancé, peut-être,
Si vous osez l'interroger (*bis.*)

ISOLIER, *transporté et tombant aux pieds de Blanche.*

Eh bien! la timidité le cède à l'amour; apprenez donc que cette femme pour qui j'ai tout bravé, que cette femme, devant laquelle tremble un cœur, que l'aspect de l'ennemi n'a pu faire frémir que de courroux, c'est...

BLANCHE.

Eh bien!

SCÈNE X.

LES PRÉCEDENS, BERTRAND *qui depuis un instant écoutait dans le fond, s'avance.*

BERTRAND.

Je vous demande mille pardons, mais je croyais trouver mon maître ici.

ISOLIER, *à part.*

Au diable l'importun, pour le premier mouvement de hardiesse qui me prend, c'est avoir du malheur. Ah! Bertrand, je me vengerai sur Isaure.

BERTRAND, *à part.*

J'ai dérangé un tête à tête, c'est sûr; pauvre Adalric, vous êtes plus fou que moi.

ISOLIER.

Ma cousine, je vous quitte, et vais rejoindre mon oncle.

BLANCHE.

N'abandonnez pas encore tout espoir.

BERTRAND, *à part.*

C'est cela, en attendant mieux.

BLANCHE.

La dame que vous servez n'est peut-être pas aussi insensible qu'elle le paraît à vos yeux.

ISOLIER.

Je le désire, et n'ose l'espérer. (*Il sort.*)

SCÈNE XI.

BERTRAND, BLANCHE.

BERTRAND.

Parbleu, madame, je dois avouer que c'est un chevalier bien intéressant que le sire Isolier.

BLANCHE.

Tu crois...

BERTRAND.

Si je le crois, parbleu, j'en suis sûr... hardi près de toutes les femmes, timide auprès d'une seule...

BLANCHE.

D'une seule...

BERTRAND.

Près de la seule femme qu'il aime, c'est clair... près de vous...

BLANCHE.

De moi... maître fou.

BERTRAND.

Allez, madame, tout fou que je suis, j'ai bien vu que c'était vous qu'il aimait; on parle du discernement des femmes, de leur tact en amour, je suis aussi fin qu'elles.... depuis notre départ du château, l'amour du sire Isolier n'est plus un secret, pour moi, cependant, je n'en ai jamais a rlé.

BLANCHE.

A quoi bon me fatiguer de cette plaisanterie.

BERTRAND.

Du moment où vous ne voulez rien apprendre, je me tais; au fait, cela vous convient peut-être, il ne faut pas disputer des goûts.

BLANCHE, *souriant.*

Tu as raison... (*sérieusement.*) Quand à l'amour d'Isolier, j'ignore quel en est l'objet, et ne puis supposer que ce soit moi; j'ai regardé ce que tu m'as dit comme une saillie de fou, et te prie dorénavant d'éviter de nouvelles suppositions, quelles que soient tes idées à cet égard.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XII.

BERTRAND, *seul*.

Elle est piquée, parce que j'ai tout deviné... Bertrand, mon ami, vous avez fait une sottise, heureusement ce n'est pas la première, et il est probable que ce ne sera pas la dernière... et mon très-honoré maître qui veut... que l'amour soit aveugle, c'est très bien; mais que la même infirmité pèse sur l'hymen, c'est très-mal... et pourtant, soit de gré, soit de force, ce mal est presque général, que faire? courber la tête et se soumettre au joug du préjugé.

Air : *Vaud. de la Robe et les Bottes.*

Puisqu'il faut, dans le mariage,
Que tôt ou tard on prenne rang;
Au lieu de bruit et de tapage,
Montrons un silence prudent.
Réglons-nous sur ces bons apôtres,
Qui souffrent, sans être envieux,
Que ce qu'ils ont fait chez les autres
Leur soit rendu plus tard chez eux.

SCÈNE XIII.

BERTRAND, ADALRIC.

ADALRIC.

Ah! ah! maître fou, te voilà les bras croisés, si tu savais ce qui t'arrive, tu ne saurais pas si tranquille.

BERTRAND.

Que voulez-vous dire, monseigneur?

ADALRIC.

Ce que je veux dire, qu'Isolier est là, dans la grande galerie, qui lutine Isaure.

BERTRAND.

Isaure!

ADALRIC.

Elle fait une belle résistance, je dois en convenir, mais c'est égal, il en viendra à bout.

BERTRAND.

Ah! çà, mais c'est donc un démon que ce petit diable-là, et de deux.

ADALRIC.

Comment, il y en a une seconde?

BERTRAND.

Oui, monseigneur, il y en a une seconde, je pourrais même dire une troisième, car il a débuté ce matin par conter fleurette à la petite Claire.

ADALRIC, *gaîment.*

Comme il y va, mais c'est délicieux.

BERTRAND.

N'est-ce pas, monseigneur?

ADALRIC.

Mais ris donc aussi.

BERTRAND.

Comment donc, sans doute. (*à part.*) Nous allons voir tout-à-l'heure.

ADALRIC.

Et... est-il aimé?

BERTRAND.

Oui, monseigneur?

ADALRIC.

Tu sais le nom de cette dernière belle?

BERTRAND.

Oui, monseigneur.

ADALRIC.

Et c'est...

BERTRAND.

C'est la jeune comtesse.

ADALRIC.

Blanche!

BERTRAND.

Riez donc, monseigneur, c'est vraiment délicieux, n'est-il pas vrai? mais il ne faut pas que mes intérêts soient en danger, et je vole au secours d'Isaure. (*S'arrêtant et regardant.*) Je n'irai pas loin, car la voici qui fuit devant Isolier.

ADALRIC.

Isolier aimerait Blanche, et en serait aimé.

BERTRAND.

Je vais joliment lui parler à ce beau monsieur...

ADALRIC.

Non, il faut suivre cette aventure jusqu'au bout, retirons-nous à l'écart.

BERTRAND.

Comment, vous voulez que je voie de sang-froid...

ADALRIC.

Je te l'ordonne.

BERTRAND.

Au moins nous resterons à portée de tout voir, et de tout entendre.

ADALRIC.

Sans doute.

BERTRAND, *à part.*

Alors je ne risque rien... les voici.

(*Ils se retirent à l'écart.*)

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, *dans le fond*, ISAURE, ISOLIER.

ISAURE, *fuyant devant Isolier.*

Ah! çà, mais laissez-moi donc, qu'est-ce qui vous a pris si brusquement?

ISOLIER.

Je ne te croyais pas si cruelle.

ISAURE.

Cruelle, moi, par exemple... si c'est vrai... vous savez bien que j'aime Bertrand, ainsi...

ISOLIER.

Qu'est-ce que cela fait.

BERTRAND, *à part.*

Allons, il est déjà dans le bon chemin.

ISAURE.

Tiens, qu'est-ce que cela fait; eh bien! est-ce que vous croyez que Bertrand serait content, si...

BERTRAND, *à part.*

Par Dieu non, je ne serais pas content!

ISOLIER.

Donne-moi un baiser.

ISAURE.

Avant mon mariage!

ISOLIER.

C'est bien cequi en fait le charme, le beau mérite de l'obtenir après.

BERTRAND, *à part.*

Il n'est pas mal mauvais sujet comme cela.

ISAURE.

Non, monsieur, vous ne l'aurez pas.

ISOLIER.

Eh bien! je le prendrai.

ISAURE.

C'est ce que nous verrons (*se défendant.*) je vous préviens que je vais crier.

ISOLIER.

Air : *Quand toi sortir de la case.*

En vain Bertrand te préfère,
Cet hymen dépend de moi:
Si je n'y consens, ma chère,
Bertrand ne peut être à toi.

ISAURE.

Vous consentirez, j'espère.

ISOLIER.

Un baiser, si non, ma foi,
D'une autre il subit la loi. *(bis.)*

ISAURE.

En prendre une autre en mariage.

ISOLIER.

Pour un baiser je cède, eh bien!..
Puis à me taire je m'engage.

ISAURE, *parlant.*

A vous taire, bien vrai, et Bertrand lui-même.

ISOLIER.

Oh! Bertrand surtout.

BERTRAND.

Elle capitule, je suis perdu!

ADALRIC.

Que vois-je! Blanche.

BERTRAND.

Bon! la scène va se changer.

(*Adalric entraîne Bertrand, ils disparaissent un instant.*)

ISAURE, *avançant et finissant le couplet.*

Au fait, on n'en saura rien.

ISOLIER.

Non, non, l'on n'en saura rien.

(*Au moment où il embrasse Isaure, Blanche paraît devant lui.*)

SCÈNE XV.

BLANCHE, ISOLIER, ISAURE, ADALRIC ET BERTRAND *reparaissent dans le fond.*

BLANCHE.

A merveille!

ISAURE.

Madame!

ISOLIER, *à part.*

Ma cousine! je me suis fait une jolie affaire avec ma vengeance contre Bertrand.

BLANCHE.

J'ai peine à croire ce que j'ai vu, je doute de ce j'ai vu.

ISAURE.

Madame, je vous assure.

BLANCHE.

Taisez-vous?

ISAURE, *à part.*

Allons, je parie que voilà encore mon mariage retardé... faut-il que j'aie du malheur.

BLANCHE.

Voilà donc ce jeune homme si doux, si timide, ce jeune homme qui n'osait parler d'amour... c'est à une suivante qu'il adresse ses vœux, et moi qui me flattais...

Air : *Ma sœur et moi dans un naufrage.*

Vous changez, je change de même,
Et d'un autre comblant l'espoir,
Certaine que je suis qu'il m'aime,
Je vais l'épouser dès ce soir.

ISOLIER, *à part.*

L'épouser, oh! revers funeste!

BLANCHE.

Oui, je vais lui donner ma foi.
Ah! jugez si je vous déteste.

ADALRIC, *dans le fond.*

C'est très-agréable pour moi.

BERTRAND.

Monseigneur, on vous épouse par dépit.

ADALRIC.

Tais-toi. (*Lui parlant bas.*) Et fais ce que je te dis.

BERTRAND.

Quoi, vous voulez, malgré tout...

ADALRIC.

Va! te dis-je.

(*Bertrand sort.*)

SCÈNE XVI.

ADALRIC, BLANCHE, ISOLIER, ISAURE.

BLANCHE, *à Isaure.*

Quant à vous, mademoiselle, vous ne m'appartenez plus.

ISAURE.

Quoi! madame. (*à part.*) M. le comte qui paraissait vouloir me marier, l'envie n'a qu'à lui en passer.

ISOLIER.

Ainsi donc, Adalric.

BLANCHE.

Oui, chevalier, il sera mon époux ; c'est le vœu de mon père, et le mien.

ADALRIC, *s'avançant.*

Ah! madame, qu'ai-je entendu?

BLANCHE.

Quoi, seigneur, vous nous écoutiez!

ADALRIC.

Air : *d'Aristipe.*

Le seul desir d'exprimer mon ivresse,
Je l'avouerai, me ramenait ici :
Sans espérer qu'à ma vive tendresse
Vous daigniez répondre aujourd'hui.
Mais puisqu'enfin vous payez ma constance,
Ah! mon bonheur a commencé déjà.

BLANCHE, *à part.*

Je n'aurais pas ainsi parlé, je pense,
Si j'avais pu prévoir qu'il était là.

(*On entend la ritournelle du chœur suivant.*)

Mais quel est ce bruit?

ISAURE.

C'est M. le Comte et tous ses vassaux.

ISOLIER.

Mon oncle!

BLANCHE.

Mon père saurait-il déjà?..

ADALRIC.

Oui, madame.

ISAURE, *à part.*

Pauvre Bertrand! comment tout cela va-t-il tourner?

SCÈNE XVII.

TOUS LES PERSONNAGES, CHŒUR.

CHŒUR.

Chantons tous ce bonheur suprême,
Célébrons cet heureux hymen ;
Il est si doux à ce qu'on aime,
De pouvoir unir son destin.

LE COMTE, *à Adalric.*

Qu'ai-je appris, Chevalier? dois-je ajouter foi aux dires de Bertrand?

ADALRIC.

Oui, Seigneur, Isolier aime votre fille; et en est aimé... (*Surprise d'Isolier et de Blanche; celle-ci veut l'interrompre; il continue.*) Permettez, de grâce, Madame; Comte, j'aurais été heureux de vous donner le doux nom de père, mais le bonheur de votre fille est l'objet constant de vos desirs... vous-même m'aviez imposé cette condition; puis-je donc tenir sa main d'un moment de dépit, et par cet hymen assurer le malheur d'un homme que dans les camps j'ai nommé mon frère d'armes... Consentez, je vous supplie.

LE COMTE, *à Blanche.*

Pourquoi m'avoir fait, ce matin, un mystère de l'amour de votre cousin?

BLANCHE.

Mon père, je ne l'ai connu qu'aujourd'hui.

LE COMTE.

Air: *de Turenne.*

Je ne voulais, pour époux de ma fille,
Qu'un chevalier dont le nom glorieux
Vint augmenter l'éclat de ma famille;
(*Montrant Isolier.*)
En lui tout sait combler mes vœux.
(*Il lui prend la main.*)
Sur l'avenir de ma fille chérie
Je me confie à votre cœur;
Car vous donner le soin de son bonheur,
C'est vous donner plus que ma vie.

ADALRIC, *à Bertrand.*

Eh bien! que dis-tu de ma conduite?

BERTRAND.

Je dis, Monseigneur, que vous êtes moins fou que je le craignais.

LE COMTE, *à Isaure.*

Isaure, nous allons signer le contrat de Blanche.

ISAURE, *saluant et prenant le bras de Bertrand.*

Grand merci, monseigneur.

BERTRAND.

Mais plus de baisers.

ISAURE.

C'était par amour pour toi.

BERTRAND.

Vraiment... eh bien! soit, mais souviens-toi de la leçon.

VAUDEVILLE.

Air : *Vaud. des Frères de Lait.*

LE COMTE, *à Isolier.*

Pendant quatre ans votre rare constance
A du destin défié la rigueur :
Sur elle en vain fondant votre espérance,
Vous vous taisiez... Aux rêves du bonheur
Allait bientôt succéder la douleur.
Timidité sied fort à la jeunesse ;
Mais en amour elle est hors de saison.
Pour réussir près de gente maîtresse,
Soyez hardi, croyez-en ma leçon.

ADALRIC.

De ses attraits la jeune Hortense est fière,
Et leur pouvoir pourtant est contesté.
D'où vient qu'Eglé, moins belle, sait mieux plaire,
Et que d'amans un essaim transporté
Vante partout sa grâce et sa beauté?
C'est que d'Eglé le charme, le sourire,
Décèle en tout un ange de raison.
Vous qui voulez nous plaire et nous séduire,
Jeunes beautés, suivez cette leçon.

BERTRAND.

Pauvre, ignoré, je vis dans la misère,
Disait, un jour, un enfant d'Apollon ;
Fais comme moi, lui répond un confrère,
Chante, mon cher, quelque riche en renom,
Au poids de l'or il paiera ta chanson.
Bientôt chez lui l'or coule en abondance ;
Hélas! ses vers en sont-ils meilleurs? non...
Mais seulement il n'aura pas, je pense,
De son confrère oublié la leçon.

ISAURE.

Un bon vieillard disait à bachelette :
Claire ! Lucas vous cherche chaque jour ;
Toujours il veut vous parler en cachette ;
Mais s'il obtient l'aveu de votre amour,
Bientôt après il fuira sans retour.
Ah ! je saurai, dit-elle, me défendre,
Et pour appui je prendrai la raison.
Mais de Lucas un regard fut si tendre,
Que la pauvrette oublia la leçon.

ISOLIER.

En me voyant un air doux et timide,
Que de guerriers se répétaient tout bas :
Trop jeune encor, l'audace en vain le guide...
Si quelques faits ont illustré mon bras,
C'est que leur gloire a dirigé mes pas.
Oui, si tu veux qu'on cite ta vaillance,
Disait mon père, imite le renom
Des vieux guerriers dont s'honore la France,
Voilà, mon fils, la plus belle leçon.

BLANCHE, *au public.*

D'un jeune auteur près de vous interprète,
Puisse ma voix le servir aujourd'hui ;
Puissé-je enfin n'être point indiscrète,
Et quand je viens vous implorer ici,
En sa faveur obtenir votre appui
En retraçant un temps où de la France,
Comme aujourd'hui, brillait le noble nom,
Il a, messieurs, compté sur l'indulgence ;
Epargnez-lui quelque dure leçon.

FIN.

LE JOUR DES NOCES,

OU

LA LETTRE INITIALE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE;

PAR MM. DUVERT ET NICOLE.

Représentée pour la première fois sur le Théâtre du Vaudeville, le 14 octobre 1824.

PRIX : 1 FR. 50 C.

PARIS,

AU GRAND MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRES ANCIENNES ET MODERNES,

CHEZ Mme HUET, LIBRAIRE, RUE DE ROHAN, n. 21.

Et chez { BARBA, Libraire, au Palais-Royal;
DELAVIGNE, Libraire, rue Bourg-l'Abbé, passage de l'Ancre.

1824.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
DORVILLE négociant de province.	*Philippe.*
EUGÈNE DORVILLE son neveu, jeune avocat.	*Armand*
HORTENSE de St.-VALERY, jeune veuve.	M^e^. *Dussert.*
COMTOIS, domestiques de Madame de	*Fontenay.*
ROSINE, Saint-Valery.	Mlle *Émilie.*
UN DOMESTIQUE.	*Justin.*
TROIS MARCHANDES DE MODES.	Mlles *Dumont etc.*
UN TAMBOUR MAÎTRE.	*Victor.*

La scène se passe à Paris, dans l'hôtel de Madame de Saint-Valery.

LE JOUR DES NOCES,

OU

LA LETTRE INITIALE.

SCÈNE PREMIÈRE.

COMTOIS *une lettre à la main*, ROSINE.

COMTOIS.

Conçois-tu rien, Rosine, à un événement comme celui-là?

ROSINE.

Qu'est-ce donc?

COMTOIS.

Depuis six mois, maîtres absolus de cette maison, depuis six mois enfin que madame de St-Valery, notre maîtresse, habite St-Germain, nous nous étions habitués à cette aimable indépendance, à cet indicible plaisir de ne rien faire. Voilà que madame m'écrit à l'instant de tout préparer dans l'hôtel pour son mariage.

ROSINE.

Pour son mariage, Comtois?

COMTOIS.

Pour son mariage, Rosine.

ROSINE.

Et quel est le mari?

COMTOIS.

Ah! voilà ce qu'il faut deviner.

ROSINE.

Madame ne t'en dit rien?

COMTOIS.

Pas un mot. Elle me dit bien de recevoir, avec les plus grands égards, un M. Dorville qui doit arriver ce matin...

ROSINE.

Eh bien, et tu ne devines pas ? Ce M. Dorville est le futur.

COMTOIS.

Tu crois ?

ROSINE.

Je me rappelle fort bien qu'Annette, la femme de chambre que madame a emmenée à St-Germain, a une fois prononcé ce nom devant moi, et que l'air de mystère qu'elle y a mis signifiait quelque chose. Mademoiselle Annette est si discrète depuis qu'elle m'a enlevé la confiance de Madame!

COMTOIS.

Dorville! Dorville! J'ai servi autrefois un vieux marchand, fort riche d'ailleurs, qui portait ce nom-là ; par exemple, c'était là un original! Figure-toi un homme veuf, d'une cinquantaine d'années, encore assez vif pour son âge, et qui a une telle habitude du jargon commercial, qu'il trouverait, je crois, le moyen de placer des termes de finance dans une déclaration d'amour, s'il était encore d'âge à en faire : mais le moyen de penser que ce soit lui ; d'ailleurs, il est allé s'établir en province avec son neveu... Un charmant garçon, ma foi... ; et puis, Madame, qui est veuve depuis six ans, ne voudrait pas prendre un mari de cet âge-là.

ROSINE.

Eh bien ! où est le mal ?

COMTOIS.

Un homme qui est maintenant peut-être goutteux, catarrheux, près duquel il me faudrait changer mes fonctions de valet de chambre contre celles de garde-malade! Allons donc, ne fût-ce que par considération pour moi, Madame ne voudrait pas... Ce mariage-là n'aurait pas le sens commun.

ROSINE.

Sais-tu bien, Comtois, que tu ne raisonnes pas du tout en valet de chambre intéressé ?

COMTOIS.

Comment cela ?

ROSINE.

Et les profits immenses.

COMTOIS.

Quels profits ?

ROSINE.

AIR : *Sur votre table quand on porte.*

Se peut-il bien, mon ami, que ton âme
Jusque là soit novice encor ?
Près d'un vieux maître et d'une jeune femme,
A mon avis, ta place est un trésor ;
Près de l'époux, ta place est un trésor.
C'est à toi seul que sa flamme abandonne
Le soin d'entendre tout et de tout voir,
Et si tu remplis son espoir
Tout ce qu'il a, mon cher, il te le donne
Pour échapper à ce qu'il peut avoir (*bis*).

COMTOIS.

Ta raison pourrait être bonne au moins.

ROSINE.

C'est bien heureux!

COMTOIS.

Allons, tu me rassures ; je prends mon parti. Mon futur maître, fût-il myope, sourd ; enfin, eût-il toutes les qualités qui constituent un bon mari, je me dévoue à sa cause ; il me paye bien, je m'enrichis, et, déjà propriétaire de ton cœur, (*il chante.*)

« Je te mène à l'autel sacré »

Comme disait l'autre jour ce grand mince, qui jouait l'amant de la Vestale, dans la rue Chantereine.

ROSINE.

Comtois, voilà de ces plaisanteries que je n'aime pas. Vous ne comparez à une Vestale, alors ?

COMTOIS.

Tiens ! ne vas-tu pas te fâcher pour cela ?

ROSINE.

Croyez-vous que je ne sache pas que c'est l'enseigne d'un magasin de lingerie de la rue Montmartre ? On sait ce que ça veut dire ; ne recommencez plus !.. Mais j'entends, je crois, le bruit d'une voiture ; elle s'arrête à la porte... C'est un sapin, tiens donc voir... Le cocher prend un sac de nuit... un parapluie.

COMTOIS.

Un chapeau à cornes ! C'est lui !

ROSINE.

Qui, lui ?

COMTOIS.

Mon ancien maître... ce marchand retiré... M. Dorville; allons, il n'y a plus de doute, c'est lui qui épouse... Ma pauvre maîtresse ! Eh bien ! voilà de ces goûts, de ces passions qui vous déroutent la tête la mieux organisée.

ROSINE.

Oh ! la plaisante figure ! Il dispute avec le cocher.

COMTOIS.

Je parie que c'est pour le pour-boire... (*Il crie par la fenêtre.*) Monsieur, Monsieur ! c'est d'usage à Paris... Oui, la taxe est de trente sols ; mais on en donne trente-deux... A ce trait-là seul je l'aurais reconnu.

SCÈNE II.

LES MÊMES DORVILLE, *portant un sac de nuit et un parapluie.*

AIR : *vaudeville de Michel et Christine.*

ENSEMBLE.

COMTOIS.

Oui, c'est lui,
C'est bien lui ;
Je reconnais la figure :
Quel étrange aventure ;
Madame a donc perdu l'esprit.

ROSINE.

Quoi ! c'est lui,
Quoi ! c'est lui ;
Quelle grotesque tournure ;
Quelle étrange aventure :
Madame a donc perdu l'esprit.

DORVILLE.

Me voilà donc près de ma femme.

ROSINE.

Comtois, ce doit être une erreur ;
Est-il possible que madame
A ce magot donne son cœur ?

COMTOIS.

Pourtant c'est lui dont me parle sa lettre,
Oui, sur ce point je ne puis m'abuser :
Est-ce Monsieur qui vient pour épouser ?

DORVILLE.

Si vous voulez bien le permettre.

ENSEMBLE.

DORVILLE.

Oui c'est lui (*bis*)
Qui doit être
Votre maître ;
Pour mari,
Oui c'est lui,
Que Madame prend aujourd'hui.

COMTOIS, ROSINE.

Oui c'est lui (*bis*)
Qui doit être
Notre maître ;
Pour mari,
Quoi ! c'est lui
Que Madame prend aujourd'hui.

DORVILLE.

Mais, je ne me trompe pas... Je disais aussi, voilà une figure que je connais; c'est ce grand coquin de Comtois.

ROSINE.

Il te reconnaît!

COMTOIS.

Eh bien! ça prouve qu'il est physionomiste. (*à Dorville*) Oui, monsieur, c'est bien moi... Enchanté de l'heureux hasard...

DORVILLE.

Tu es, à ce que je vois, au service de madame de St-Valery.

COMTOIS.

Depuis deux ans.

DORVILLE.

Alors, si tu te conduis bien, je te garde.

COMTOIS.

Oh! Monsieur, c'est beaucoup d'honneur pour moi.

DORVILLE.

Et ma femme? où est-elle? car, comme je te l'ai dit, je viens pour épouser ta maîtresse; c'est une histoire, un roman; je vais t'en faire la récapitulation générale. A la mort de son mari, qui était receveur dans notre département, elle prit le deuil... Ce sont de ces petites formalités... Et puis, le noir lui va très-bien. Lorsque le délai fut expiré, je lui demandai sa main. Une tournure agréable, un âge raisonnable, et dix mille livres de rente, ça ne se trouve pas partout.

COMTOIS.

Et elle consentit?

DORVILLE.

Du tout; refus net.

COMTOIS.

Mais alors, comment se fait-il?

DORVILLE.

Elle quitte Troyes pour venir demeurer à Paris; je lui écris dix, vingt lettres charmantes! Ah mon ami, on est bien éloquent, lorsqu'on prend son cœur pour chef de correspondance. Pas de réponse; je me désespérais; je voyais mon amour en état de faillite ouverte, lorsque tout-à-coup, c'était avant-hier, je reçois une lettre de madame de St-Valery... Elle me dit qu'elle n'a jamais cessé de m'aimer, et qu'elle m'attend aujourd'hui pour conclure notre mariage.

COMTOIS.

En vérité !

DORVILLE.

AIR : *Il a donc fallu pour la gloire.*

L'heureux époux de ta maîtresse
Va jouir d'un bonheur total ;
Oui, sa lettre, de mon ivresse
A complété le capital.
De ses vertus j'ai dressé l'inventaire,
Rien ne saurait annuler mon ardeur ;
Car pour jamais je sens que de mon cœur
Ses yeux seront commanditaires.

Il était temps, il était diablement temps ! je dépérissais à vue d'œil... Mon embonpoint est tombé de près de vingt-cinq pour cent, depuis que je suis amoureux. Sais-tu que voilà cinq ans ?

COMTOIS.

Alors, cela revient à cinq pour cent par an; c'est le taux légal.

DORVILLE.

Ajoute à cela tous les chagrins que m'a donnés mon neveu.

COMTOIS.

J'ai toujours dit que ce garçon-là ne ferait jamais rien.

ROSINE (à Comtois)

Tu disais tout-à l'heure...

COMTOIS (à part à Rosine).

Tais-toi donc; est-ce que je puis contredire un homme qui tient ma place dans sa maison, (*à Dorville.*) Et monsieur votre neveu occupe sans doute quelque emploi....

DORVILLE.

Lui? ma foi, je n'en sais rien, et ne m'en occupe guère; un drôle que j'ai juré de ne jamais revoir, et qui fera bien de ne jamais se présenter devant moi.... On m'a dit, je crois, qu'il s'était fait avocat.... Avocat, le joli état!

COMTOIS.

Eh ! monsieur, il y a de l'argent à gagner.

AIR : *Amis, jamais l'chagrin n'm'approche*

S'il est instruit dans la jurisprudence,
Il peut fort bien s'enrichir à Paris,

Car chez nous, Monsieur, l'éloquence
Est maintenant tout-à-fait hors de prix,
Tant les parleurs sont en vogue à Paris.

DORVILLE.

Mais des cliens quel est le bénéfice ?
Si vous gagnez à la fin du débat,
De votre argent, il faut dans tous les cas,
Une moitié pour payer la justice,
L'autre moitié pour payer l'avocat.

COMTOIS.

Oui, monsieur, et je le tiens pour dit, s'il est avocat, il est sur le chemin de la fortune.

DORVILLE.

C'est très-possible; je le lui souhaite de tout mon cœur.... Mais, je jase-là, et je ne pense pas à présenter mes hommages à madame... Comtois, annonce monsieur Dorville de Troyes.

COMTOIS.

Mais, monsieur, madame n'est pas encore arrivée. Depuis six mois, elle habite Saint-Germain, par ordre du docteur, et ne vient que fort rarement à Paris; elle ne peut tarder beaucoup, car une lettre qu'elle m'a fait l'honneur de m'adresser ce matin, m'ordonne de vous recevoir, si vous arrivez avant elle, et de vous conduire à l'appartement jaune du premier, le plus bel appartement de l'hôtel.

DORVILLE.

L'appartement jaune? oh! par exemple je lui sais gré de son attention.... Eh bien tant mieux, ça me donnera le temps de régulariser un peu ma toilette... Appartement jaune! c'est original, cela.... (*à Rosine.*) Belle enfant, voulez-vous me conduire à l'appartement jaune?

AIR : *Dans cet asile* (*Journée à Montmorency*).

Ma barbe est faite
Et ma toilette
Va se terminer promptement.
Allons ma belle,
Allons du zèle;
Montre-moi mon appartement.

ROSINE (*à Comtois*).

Conduis, mon cher, l'époux de ma maîtresse,
A son logis c'est à toi de monter.

COMTOIS.

Soit, mais je crois qu'une telle Lucrèce,
D'un tel Tarquin n'a rien à redouter.

ENSEMBLE.

Ma / Sa } barbe est faite,

Et ma / Et sa } Toilette

Va se terminer promptement.

L'hymen } m'appelle, / l'appelle,

Montrons / Montre } du zèle

Montons à mon / Montons à votre } appartement.

SCÈNE III.

ROSINE (*seule*).

Et voilà son mari!.. Non, je n'en reviens pas, je ne puis pas le croire. .. Une femme veuve, jolie, riche... Elle qui pouvait trouver un si brillant parti... Je ne vois pas en vérité, à moins qu'elle n'ait été condamnée par un jugement à épouser cet homme-là... Eh! mais! une voiture s'arrête encore à la porte... Madame en descend... Un jeune cavalier l'aborde; il lui offre la main... A la bonne heure, celui-là... Je ne sais si je dois devant cet étranger lui annoncer l'arrivée....

SCÈNE IV.

EUGÈNE, Mad. de SAINT-VALERY, ROSINE.

EUGÈNE.

Comment, madame, il est possible que vous ayez eu la bonté de m'écrire à Troyes; votre lettre sera restée au rebut.

Mad. de SAINT-VALERY.

Ne m'aviez-vous pas assuré, le jour de votre dernière visite à Saint-Germain, que vous partiriez le jour même pour Troyes afin d'obtenir de votre oncle son consentement à notre mariage?

EUGÈNE.

En effet, en vous quittant, ce jour-là, j'allai arrêter ma place à la malle-poste; mais un obstacle insurmontable est

venu s'opposer à mon départ : figurez-vous qu'au moment de monter en voiture, une femme charmante...

Mad. de SAINT-VALERY.

Ah ! c'est une femme...

EUGÈNE.

Daignez m'entendre.

Air des Comédiens.

Me blâmez-vous, ô mon aimable amie,
D'avoir suivi les lois de mon état;
En vérité, je crois que de ma vie
Je ne me vis si fier d'être avocat.

J'allais partir, le cœur plein d'espérance,
Avec regret je m'éloignais de vous;
Mais j'emportais, pour calmer ma souffrance,
Le doux espoir d'être enfin votre époux.

Une beauté, les yeux baignés de larmes,
En m'arrêtant se jette à mes genoux....
« Jeune avocat, vous voyez mes alarmes,
« Au nom du ciel défendez mon époux.

« La calomnie, en ce moment l'accable,
« Oui, mon époux, j'en jure est innocent.
Non, non, jamais la femme d'un coupable
N'eût pu trouver ce douloureux accent.

Je suis ému... je vole à l'audience,
Pour l'innocent j'ose élever la voix.
Ah! dites-moi, peut-on de l'éloquence,
Peut-on jamais faire un plus doux emploi.

Là, des Tronchet invoquant le génie,
D'un noble espoir je me sens transporté,
Mais, plus heureux, je vois la calomnie
Pâlir enfin devant la vérité.

L'infortuné cesse d'être victime,
A mes accens il recouvre l'honneur...
Il devient libre... et sur le banc du crime
Je fais monter le calomniateur.

Le jeune époux retrouvant son amante,
Reste long-temps sur son sein appuyé.
Ses pleurs bientôt mouillent ma main tremblante...
Gardez votre or... ah! je suis trop payé.

Ses deux enfans et leur mère attendrie,
Avec transport me pressent dans leurs bras
En vérité, je crois que, de ma vie,
Je ne me vis si fier d'être avocat.
Ils sont heureux! je crois que de ma vie
Je ne me vis si fier d'être avocat (*bis*).

... Voilà ma chère Hortense, voilà le motif qui m'a retenu à Paris; m'en voulez-vous encore?

Mad. de SAINT-VALERY.

Vous plaidez trop bien pour les autres, pour perdre votre cause avec moi....

EUGÈNE.

Mais ne croyez pas que, pendant les deux jours que j'ai été retenu aux assises, j'aie négligé l'objet qui m'intéresse le plus vivement; j'ai trouvé le moment d'écrire à mon oncle (ma lettre a dû lui parvenir hier ou aujourd'hui) pour lui annoncer un mariage qui fait tout mon bonheur... Que dira-t-il quand il saura que c'est vous que j'ai choisie, car vous vous rappelez....

Mad. de SAINT-VALERY.

Qu'il fut votre rival, oui, ce bon monsieur Dorville, me fit l'insigne honneur de rechercher ma main... Comment! mais il m'a accablé de ses lettres, depuis que je suis à Paris... C'est à mourir de rire... Son style à la fois sentimental et financier est tout-à-fait divertissant... Je vous l'avais caché pour ne pas trop me faire valoir.....

EUGÈNE.

Combien cette aimable préférence me pénètre!

Mad. de SAINT-VALERY.

Du tout, mon cher Eugène, il ne faut pas m'en savoir gré. J'aurais pu me faire un mérite de vous sacrifier un rival, jeune, aimable; mais votre oncle, un homme qui ne voit dans le mariage qu'une règle de compagnie et qui a puisé tous ses moyens de séduction dans le code de commerce; et puis, mon cher Eugène, il a cinquante ans, et, tout riche qu'il est, c'est à mon avis un de ces défauts que le système des compensations ne saurait effacer.

AIR *de l'Angelus* (*Romagnesi*).

L'état de veuve a ses douceurs;
Vos gouts, rien ne peut les contraindre;
Point d'époux maussade ou grondeur,
Jamais de jalousie à craindre (*bis*).
Votre oncle eût pu me plaire assez;
Mais prendre un mari d'un tel âge,
Ce serait, vous en conviendrez,
Pousser loin l'amour du veuvage.

Enfin ma lettre sera donc restée à la poste... C'est un petit malheur; puisque vous n'avez pas pu la recevoir, je dois vous

en dire le contenu. Elle vous annonçait qu'obligée de partir bientôt pour la Bretagne, où m'attend un vieux parent qui m'a élevée, j'avais résolu que notre mariage aurait lieu aujourd'hui.

EUGÈNE.

Aujourd'hui! ô ma chère Hortense vous comblez tous mes vœux.

ROSINE (*à part*).

Est-il possible?

Mad. de SAINT-VALERY.

Je fais peut-être une folie.

EUGÈNE.

Pouvez-vous le penser? ma vie entière, je veux la consacrer à vous rendre heureuse.

Mad. de SAINT-VALERY.

Pas de sermens, mon ami; mauvais moyen de conviction. Si on ne les eût point inventés, il n'y aurait jamais eu de parjure. Mais nous perdons ici un temps précieux, tandis que nous devons être à la mairie à deux heures. Je vais m'habiller; nos amis seront prêts. J'ai pensé à tout, j'avais même ordonné, présumant que vous arriveriez ce matin dans le désordre d'une toilette de voyage, qu'on vous donnât l'appartement du premier; adieu, songez à ne pas vous faire attendre.

EUGÈNE.

AIR : *Partons, la lune nous éclaire.*

Pour moi quelle heureuse journée!
Je vais répéter en ce jour,
Au pied de l'autel d'hyménée,
Le doux serment de vous aimer toujours.
(*A part.*)
Courons acheter au plus vite,
Et la corbeille, et les bijoux.
(*A Mad. de St.-Valery.*)
Pour un instant, si je vous quitte,
Ah! c'est encor pour m'occuper de vous.

ENSEMBLE.

Pour nous quelle heureuse journée!
Oui, nous allons répéter en ce jour,
Au pied de l'autel d'hyménée,
Le doux serment de nous aimer toujours.

SCÈNE V.

COMTOIS, ROSINE. (*Comtois arrive en fredonnant*).

ROSINE.

Te voilà bien gai.

COMTOIS.

Et j'ai raison de l'être... Apprends que je suis entièrement dans les bonnes grâces de monsieur Dorville, et que, séance tenante, il m'a chargé de l'achat des cadeaux de noces.

ROSINE (*riant aux éclats*).

De noces ?

COMTOIS.

Oui, de noces; je voudrais bien savoir, mademoiselle, ce qu'il y a de risible à une noce.

ROSINE.

Oh ! rien, rien, surtout à celle de ton prétendu maître.

COMTOIS (*avec fierté.*)

Qu'est-ce à dire Rosine ? Monsieur Dorville est mon maître, et je ne souffrirai pas..

ROSINE.

Voilà un beau mouvement..... et si je te disais que ton monsieur Dorville est une dupe, et son valet un sot.

COMTOIS.

Je n'en croirais que la moitié.

ROSINE.

Si je te disais que ton futur maître, celui que madame épouse enfin, est précisément ce neveu que tu arrangeais si bien tout-à-l'heure.

COMTOIS.

Pas possible.

ROSINE.

Que ma maîtresse est ici, que l'oncle y est, je ne sais par quel quiproquo, et que je n'ai pas osé annoncer son arrivée à madame pour ne pas lui avouer la bévue de monsieur Comtois.

COMTOIS.

Comment ce serait ce digne monsieur Eugène?...

ROSINE.

Ah! je commence à te convaincre; voilà ta considération ui change de place.

COMTOIS.

Quoi, ce vieux rétiref.. Mais cette lettre qu'il prétend avoir çue....

ROSINE.

C'est-là ce que je ne puis comprendre.

COMTOIS.

Il aura voulu se jouer de moi... C'est bon, tu es sûre que 'n'est pas lui qui épouse.

ROSINE.

Parfaitement sûre.

COMTOIS.

En ce cas, je lui retire ma protection. Ah! je suis un grand quin... C'est qu'il l'a dit Rosine, c'est son premier mot... est resté-là... Vois-tu? grand coquin, allons; Comtois, on t injurié, ne l'oublie pas.

ROSINE.

AIR: *Je regardais Madelinette.*

Oui ta colère se réveille;
Comtois un plat de ton métier,
Et s'il se peut sur la corbeille
Fais danser l'anse du panier.

COMTOIS.

Ne ménageons pas sa dépense,
Prouvons lui qu'il ne faut jamais,
Vouloir rabaisser l'importance
Et l'amour-propre des valets.

ENSEMBLE.

Oui, ta colère, etc.

On entend un coup de sonnette, Rosine entre dans l'appartement de madame de Saint-Valery.

SCÈNE VI.

DORVILLE (*seul, une lettre à la main*).

Conçoit-on rien à la bizarrerie des femmes? au bout de nq ans!... attendre une pareille échéance pour répondre à us de dix lettres! Il faut qu'elle ait conservé un mémorial en exact de mon amour, pour que le sentiment ait été mme cela tout à coup porté à nouveau: il est vrai que es lettres étaient pressantes; et le style, c'est l'homme, dit un philosophe de l'antiquité; je crois que c'était Bame. N'importe, le nom n'y fait rien..... En atten-

dant l'arrivée de ma jolie future, repassons notre correspondance amoureuse; car j'ai des duplicata de toutes mes lettres. (*Il étale des papiers sur la table.*) Du 3 février 1819. Ah! c'est le dernier mandat que j'ai tiré sur son cœur... Comme c'est tourné. « Madame, je vous confirme, en tout son contenu, ma dernière du 8 de l'expiré. Constamment privé des » chères vôtres, je vous réitère, par ce pli, l'offre que vous » portait ma susdite, trop heureux si votre cœur daigne m'en » accuser réception par retour du courrier. » Voilà comme on écrit; ce n'est pas le style de nos godelureaux d'aujourd'hui... Des gaillards qui veulent se mêler d'écrire des lettres d'amour, et qui seraient peut-être bien embarrassés si on leur disait de rédiger une lettre de voiture, aussi, comme elle y a été sensible! Elle a attendu, c'est vrai; mais sa réponse n'est pas équivoque, la voilà: « Mon cher Dorville, vous connaissez de- » puis long-temps mes sentimens pour vous. » Je crois bien qu'il y a long-temps... « Obligée d'aller bientôt visiter, en » Bretagne, un parent qui m'a élevée, j'ai résolu de ne partir » que mariée. Tout sera prêt pour le 28. » C'est aujourd'hui. « Faites donc en sorte d'arriver ce jour-là... Je sens mon » cœur battre d'avance à l'idée seule de présenter à ma fa- » mille celui auquel je confie le bonheur de ma vie. » Allons, allons, je suis aimé, j'aime dans la même proportion, tout se balance par appoint; mais quand j'y pense, quel changement dans ma destinée! moi qui ai passé cinquante pour cent de mon existence entre une barrique d'eau-de-vie et un sac de cochenille.

AIR: *Aux braves hussards du 3me.* (*Mauvaises têtes*).

Dans les trois six, oui, j'ai passé ma vie,
J'en chargeai plus d'un bâtiment;
Pendant vingt ans j'ai fourni d'eau-de-vie
L'Amérique et le Continent.
Par mes calculs si j'ai grossi ma somme,
C'est un hasard dont je dois m'applaudir;
Car, je le crois, je suis le premier homme
Qui par l'esprit parvint à s'enrichir (*bis*).

Et cette fortune-là, grâce à mon mariage, ne passera pas entre les mains de mon neveu. J'en suis fâché pour vous, M. Eugène, si vous comptiez sur ma succession; c'est un article à contre-passer... Mais ma future n'arrive pas, et si, comme l'a dit Comtois, nous terminons l'opération à deux heures, il me semble que ce serait bien le moins que je la visse quelques minutes avant de prendre livraison... Mais c'est elle! La voici... je la reconnais... Dieu quel effet!

SCÈNE VII.

Mad. de SAINT-VALERY, ROSINE, DORVILLE.

Mad. de ST-VALERY.

Es-tu bien sûre que ce soit M. Dorville ?

ROSINE.

Voyez plutôt, madame...

Mad. de ST-VALERY.

En effet. (*à Rosine*). Laisse-nous.

(*Rosine sort.*)

Quoi! M. Dorville, vous ici ?

DORVILLE.

Oui, belle dame, vous voyez, aussi exact qu'un carnet d'échéances.

Mad. de ST-VALERY.

Vous avez donc reçu à temps la lettre ?

DORVILLE.

Oui, sans doute... Je me suis mis de suite en route, et me voilà.

Mad. de ST-VALERY.

Je vous sais, pour ma part, beaucoup de gré de cette bienveillante démarche. A votre âge, tous les voyages paraissent longs.

DOLVILLE (*à part*).

Comment ? comment ? à mon âge !

Mad. de SAINT-VALERY.

Nous craignions que cette lettre ne vous parvînt trop tard, et que vous ne pussiez assister...

DORVILLE.

Il s'agit de votre bonheur... Avez-vous pu penser que je laisserais votre amour en souffrance...

Mad. de ST-VALERY.

Vous daignez donc ne pas blâmer...

DORVILLE.

Mais comment donc ! j'approuve très-fort votre résolution...

Mad. de ST-VALERY.

Je craignais, je vous l'avouerai, qu'après vous avoir si souvent témoigné mon éloignement pour un second mariage, vous ne conservassiez quelque ressentiment.

DORVILLE.

Allons donc, belle dame, tout est oublié... Je me doutais bien que tôt on tard nous finirions par un apurement de compte. L'amour est un terrible créancier ; il faut toujours finir par régler avec lui, et je m'estime heureux d'être ici son syndic ; et puis, voyez-vous, ce mariage m'arrange d'autant mieux, que, par ce moyen-là, je n'ai plus besoin de donner un sou à mon neveu.

Mad. de ST-VALERY.

Croyez, monsieur, que l'intérêt n'a point dicté mon choix. Quant à votre fortune, j'imagine qu'il n'y prétend rien ; mais, si je pensais que notre mariage pût lui aliéner votre amitié, je n'hésiterais pas.....

DORVILLE *(à part)*.

Est-elle généreuse ! prendre ainsi la défense d'un homme qu'elle n'a jamais vu. (*Haut.*) Écoutez donc, ma chère Hortense, vous sentez bien que je ne vous dis pas cela sans avoir mes raisons; si mon neveu est un mauvais sujet.....

Mad. de ST-VALERY.

Brisons-là, M. Dorville, je n'aime à entendre dire du mal de personne.

DORVILLE (*à part*).

C'est singulier l'intérêt qu'elle lui porte. *(à madame de St-Valery.)* Permettez donc. . je n'ai pas voulu vous fâcher... Mais, vous sentez bien... devenant votre mari... il est bon que vous sachiez... sur son compte...

Mad. de ST-VALERY.

Je vous l'ai dit, monsieur, quelles que soient vos dispositions à son égard, elles ne changeront rien à l'attachement que je porte et porterai toujours à mon mari.

DORVILLE.

Vous êtes charmante... Vous savez bien que je n'ai jamais eu le courage de vous rien refuser ; parlez, que faut-il faire pour vous être agréable ?

Mad. de ST-VALERY.

Lui rendre votre amitié.

DORVILLE.

Et lui assurer ma succession ?

Mad. de ST-VALERY.

Au contraire, j'exige formellement qu'il y renonce.

DORVILLE.

Eh bien ! sur quel point discutons-nous donc ? Nous sommes parfaitement d'accord ; je l'aimerai valeur en moi-même ; je ne lui refuse que ma bienveillance en espèces... Allons, je vois que nous nous entendons parfaitement : permettez que je dépose en consignation un baiser sur cette jolie main, et que je vous avise de mes dispositions. D'abord je me fixe à Paris.

Mad. de ST-VALERY.

Ah ! vous avez le dessein de vous fixer dans la capitale ?

DORVILLE.

Oui, auprès de vous, auprès de la petite famille à venir... car je ne pense pas que vous ayez le dessein de quitter Paris.

Mad. de ST-VALERY.

Mais mon intention est d'aller passer quelque temps en Bretagne, pour annoncer moi-même mon mariage à ma famille, et lui présenter mon mari.

DORVILLE.

Bien vu, très-bien vu ; et quand partons-nous ?

Mad. de ST-VALERY.

(à part.) Il est sans gêne... *(Haut.)* Mon mari décidera.

DORVILLE.

Dès demain, si vous voulez ; tenez, c'est aujourd'hui le 28, partons fin courant ; d'ailleurs, vous savez bien, belle dame, que ce n'est pas moi qui m'opposerai...

Mad. de ST-VALERY *(à part)*.

Je le pense bien.

DORVILLE.

Et que de tout temps, en fait de tendresse et de complaisance, je vous ai ouvert, chez moi, un crédit illimité.

Mad. de ST-VALERY.

Vous êtes toujours le même, M. Dorville ; j'admire vraiment avec quelle facilité vous placez partout vos termes de finance.

DORVILLE.

C'est mon fort.

AIR : *Il sait tout, oui tout, oui tout.*

Je peins tout, oui tout, oui tout,
Tout en termes de commerce ;
A m'en servir je m'exerce,
Tant le commerce est de mon goût.

Je vois dans l'amant infidèle
Un banqueroutier frauduleux ;
Dans l'époux trompé par sa belle,
Je vois un caissier malheureux.
Qu'un fournisseur, sans honte,
Montre un luxe effronté,
Je me dis : c'est un compte
Qui n'est pas arrêté.
Je peins tout, etc.

L'ignorant que l'orgueil enivre,
Et qui prend des airs de savant,
M'offre l'image d'un grand livre
Dont les folios sont en blanc ;
Tel auteur qui veut être
Dans tout associé,
Est-ce un homme de lettre?
Non ; c'est un douanier.
Je peins tout, etc.

Pour prouver sa flamme amoureuse,
Un agent de change à Long-Champs,
Promène-t-il une danseuse,
Qu'il enrichit de diamans?
Revenant à mon terme,
Je dis avec douleur,
C'est un bilan qui germe,
Une faillite en fleur.
Je peins tout, etc.

Mad. de ST-VALERY.

Au moins, monsieur, je me flatte que le mariage d'aujourd'hui n'est considéré par personne comme une spéculation.

DORVILLE.

Dans tous les cas, madame, c'est pour votre mari qu'en serait le bénéfice net.

Mad. de ST-VALERY.

Permettez que je vous laisse. C'est dans une heure que la cérémonie aura lieu. Nous comptons sur votre exactitude.

AIR : *vaudeville de Nicolas Remy*.

Je vous quitte, et de ma parure
Je vais bientôt terminer les apprêts ;
Dans un instant, ah ! je vous en conjure,
Dans un instant, monsieur, tenez-vous prêt.

DORVILLE.

Oui, je vais mettre à vous suivre, madame,
Un empressement sans égal.

(*à part.*)

Elle m'adore ; il ne manque à sa flamme,
Que le cachet municipal.

(ENSEMBLE.)

Allez, madame, et de votre parure
Allez bientôt terminer les apprêts ;
Dans un instant, madame, je l'assure,
Dans un instant, vous me trouverez prêt.

Mad. de ST-VALERY.

Je vous quitte, etc.

SCÈNE VIII.

DORVILLE (*seul*).

Elle est toujours charmante, et je vois que son amour pour oi s'est maintenu au même taux ; ma foi je craignais la baisse. sexe est si sujet à fluctuations. Enfin me voilà en liquidation c elle, et j'espère bientôt réaliser le solde de mon bon- ir.... Mais Comtois ne revient pas, et la corbeille, et tous accessoires.... Pourvu qu'il ne laisse pas expirer le délai ; , une fois marié, il y a prescription pour ces choses-là.

SCÈNE IX.

DORVILLE, TROIS MARCHANDES DE NOUVEAUTÉS.

LES TROIS MARCHANDES.

AIR : *Du silence.*

Notre zèle
Nous appelle,
Nous venons en cet instant
Apporter à l'époux fidèle
Et la facture et les présens.

LA PREMIÈRE MARCHANDE.

Voyez, monsieur, qu'elle est belle
Cette corbeille en satin!

LA DEUXIÈME MARCHANDE.

Admirez cette dentelle.

LA TROISIÈME MARCHANDE.

Voyez le superbe écrin.

TOUTES.

La future,
J'en suis sûre,
Trouvera tout d'un goût exquis;
Des factures,
Pour conclure;
Monsieur va nous payer le prix.

ENSEMBLE.

LES MARCHANDES.

La future, etc.

DORVILLE.

Ma future,
Je le jure,
Trouvera tout d'un goût exqui
Des factures,
Tout l'assure,
Son amour sera le prix.

DORVILLE.

En effet, tout cela est fort joli....

UNE MARCHANDE.

Le monsieur qui a fait le choix a un excellent goût.

DORVILLE.

Oui, c'est un garçon fort intelligent.

LA MARCHANDE.

Et surtout fort généreux; car il a donné les épingles demoiselles de magasin, ce qui n'empêche pas monsieur-

DORVILLE.

J'entends; avec vous autres, c'est toujours sans préjud du courant.

LA MARCHANDE.

Vous voyez, monsieur, que nous y avons mis de l'empre ment. Il n'y a qu'un instant que ce jeune homme est sorti magasin, en nous recommandant d'apporter cela bien vit de demander monsieur Dorville.

DORVILLE.

C'est bien moi: ainsi, mesdemoiselles, vous dites que c se monte...

LA MARCHANDE.

Voici la facture... 10,083 f. 50 c.

DORVILLE.

Diable! mais c'est par appoint... Cela m'a l'air diablement ir... Il y aurait au moins un cinquième à rabattre.

LA MARCHANDE.

C'est impossible... Notre magasin est à prix fixe.

DORVILLE.

C'est bien pour cela que je marchande; d'ailleurs comme écus sont au bout, je réclame l'escompte, ou trois mois de me, selon l'usage de la place.

LA MARCHANDE.

Monsieur, ce n'est pas l'usage chez nous.

AIR : *Vent brulant d'Arabie.*

Dans nos riches boutiques,
Tout se règle à l'instant,
Et nos moindres pratiques
Payent toujours comptant.

DORVILLE (*à part*).

Chez elles tout le prouve,
On me l'avait bien dit,
Rien de ce qu'on y trouve
Ne se donne à crédit.

Puisqu'il faut en passer par là; voilà 10,000 f. en excellens lets de banque, et voilà l'appoint en numéraire... Comptez, belle, comptez.

LA MARCHANDE.

C'est parfaitement juste, monsieur.

DORVILLE (*à part*).

AIR *de Turenne.*

Puis qu'aujourd'hui je me marie,
De ces cadeaux je dois payer le prix;
Dieu! dépenser ainsi (quelle folie!)
Un capital qu'on placerait à six;
Que bien des gens placeraient même à dix;
Ce sacrifice, il faut pourtant le faire,
C'est un tribut qu'on doit au sentiment;

(*Montrant son portefeuille.*)

Je paye et je sens là vraiment
Que ma femme me devient chère.

LA MARCHANDE.

Quand vous aurez besoin de nos articles, notre adresse sur la facture; j'espère que vous ne l'oublierez pas.

DORVILLE.

Non, mesdemoiselles, non, soyez en sûres.

LES MARCHANDES.

Notre zèle
Nous appelle,
Nous avons en cet instant
Offert à l'époux fidèle
Et la facture et les présens,

(*Elles sortent.*)

DORVILLE.

Des factures, etc.

Des factures comme cela, laissent des traces dans la mémoire, et dans la caisse.... Rosine, Rosine!

SCÈNE X.

DORVILLE, ROSINE.

DORVILLE.

Tiens, ma belle enfant, porte tout cela pour un instant dans mon appartement.

ROSINE.

Quoi, monsieur?

DORVILLE.

Ce n'est qu'un mouvement de transit. L'expédition est à l'adresse de ma femme.

ROSINE.

De votre... (*à part.*) Il paraît qu'il croit toujours se marier... Oh! monsieur, les jolis bijoux!

DORVILLE.

Prends bien garde de rien chiffonner; tiens, tiens, porte plutôt cela à nous deux, car des objets de ce prix-là... me coûte diablement cher, va...

ROSINE.

AIR: *Amis voici la vraie semaine*

Vous auriez tort de faire ici la moüe;
Tout est fort beau, superbe en vérité.

DORVILLE.

Oui, mais je suis effrayé, je l'avoue,
Du bordereau de ma félicité;
Mais faut-il donc regretter mes finances?
Heureux qui peut dans le nœud conjugal,
En repassant l'état de ses dépenses,
Trouver du moins le bonheur pour total.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE XI.

EUGÈNE.

Enfin, mes achats sont terminés... Eh bien! rien encore ici... n m'avait promis d'envoyer de suite. Ces marchands sont une négligence! Ah! voilà la femme de chambre... elle a eut-être reçu...

SCÈNE XII.

EUGÈNE, ROSINE.

EUGÈNE.

A-t-on apporté une corbeille, un écrin?

ROSINE.

Oui, monsieur; est-ce que ce serait vous qui auriez envoyé!

EUGÈNE.

Parbleu! qui donc?

ROSINE (*à part*).

Et l'oncle, qui croit... Ah! mon Dieu, le pauvre homme?

EUGÈNE.

Où a-t-on déposé les cadeaux?

ROSINE.

Ils sont là dans cet appartement. Ce monsieur qui vient us dira ce qu'il en a fait. Sauve qui peut. (*Elle sort en cou-nt*).

SCÈNE XIII.

DORVILLE, EUGÈNE.

EUGÈNE.

Mon oncle!

DORVILLE (*à part*).

Allons passer un habit plus décent, et voyons jusqu'où mon neveu poussera l'entêtement. (*Au domestique.*) Dites à votre maîtresse que j'y vais dans un instant; et toi, songe que je te défends.... Suis-je ton oncle, ou ne le suis-je pas? Eugène, Eugène, nous nous fâcherons.... Je te préviens que nous nous fâcherons. (*il sort.*)

SCÈNE XV.

EUGÈNE (*seul*).

Que va-t-il faire? je suis perdu... S'opposer à mon mariage? Il n'en a pas le droit; mais le scandale d'une pareille scène!... Hortense qui ne s'attend pas à cela.... Il y a de quoi perdre la tête.

SCÈNE XVI.

EUGÈNE, COMTOIS.

COMTOIS.

J'ai fini les emplettes.... Ce soir tout sera ici... Ah! je suis grand coquin.

EUGÈNE.

Ah! dis-moi, mon ami, c'est toi qui est le domestique de madame de Saint-Valery?

COMTOIS.

Oui, monsieur; comment vous ne me reconnaissez pas? Comtois, l'ancien domestique de votre oncle, qui vous a vu haut comme cela?

EUGÈNE.

Eh bien! mon cher, puis-je compter sur toi? (*Il lui remet une bourse.*)

COMTOIS.

A la vie, à la mort, monsieur.

EUGÈNE.

Je ne sais par quelle fatalité, mon oncle se trouve ici pour s'opposer à mon mariage... Il faut absolument que tu l'empêches de nous accompagner à la mairie.

COMTOIS.

Eh! monsieur, j'avais tout prévu; votre salut était-là.

DORVILLE.

C'est précisément ce qui vous trompe; je m'y oppose formellement.

EUGÈNE.

Vous vous opposez à mon mariage ?

DORVILLE.

Oui, certes, je m'y oppose... ou nous verrons... Quelle est au surplus la femme assez folle ?..

EUGÈNE.

Ce langage est inconvenant; le lieu est mal choisi pour vous exprimer de cette manière; et, sans le respect que je vous porte... Mais je me retire... je suis majeur, mon oncle, et je me marierai.

DORVILLE.

Tu ne te marieras pas.

EUGÈNE.

Je me marierai, vous dis-je.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, un DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

La compagnie est réunie. Madame attend M. Dorville dans son appartement.

DORVILLE et EUGÈNE.

J'y vais.

DORVILLE.

Toi ? Songe que je te le défends.

EUGÈNE.

Mon oncle, je vous en conjure, point d'éclat.

DORVILLE.

Je sais ce que j'ai à faire... (*à part.*) C'est fort, cela, qu'il veuille rester ici malgré moi.

EUGÈNE (*à part*).

Il serait plaisant qu'il voulût m'empêcher d'assister à mon mariage.

DORVILLE (*à part*).

Allons passer un habit plus décent, et voyons jusqu'où mon neveu poussera l'entêtement. (*Au domestique.*) Dites à votre maîtresse que j'y vais dans un instant; et toi, songe que je te défends.... Suis-je ton oncle, ou ne le suis-je pas? Eugène, Eugène, nous nous fâcherons.... Je te préviens que nous nous fâcherons. (*il sort.*)

SCÈNE XV.

EUGÈNE (*seul*).

Que va-t-il faire? je suis perdu... S'opposer à mon mariage? Il n'en a pas le droit; mais le scandale d'une pareille scène!... Hortense qui ne s'attend pas à cela.... Il y a de quoi perdre la tête.

SCÈNE XVI.

EUGÈNE, COMTOIS.

COMTOIS.

J'ai fini les emplettes.... Ce soir tout sera ici... Ah! je suis grand coquin.

EUGÈNE.

Ah! dis-moi, mon ami, c'est toi qui est le domestique de madame de Saint-Valery?

COMTOIS.

Oui, monsieur; comment vous ne me reconnaissez pas Comtois, l'ancien domestique de votre oncle, qui vous a vu haut comme cela?

EUGÈNE.

Eh bien! mon cher, puis-je compter sur toi? (*Il lui remet une bourse.*)

COMTOIS.

A la vie, à la mort, monsieur.

EUGÈNE.

Je ne sais par quelle fatalité, mon oncle se trouve ici pour s'opposer à mon mariage... Il faut absolument que tu l'empêches de nous accompagner à la mairie.

COMTOIS.

Eh! monsieur, j'avais tout prévu; votre salut était-là.

EUGÈNE.

Je reconnaîtrai ton zèle.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, Mad. SAINT-VALERY, gens de la noce.

CHŒUR.

AIR : *Je reconnais ce militaire.*

Quel doux moment pour leur tendresse !
L'hymen couronne leur ardeur ;
Amis, par nos chants d'allégresse,
Célébrons le jour du bonheur.

EUGÈNE (*offrant la main à Mad. de St-Valery*).

Daignez, Hortense, ô vous que j'aime,
Accepter d'un heureux amant,
Cette main qui, dans l'instant même,
Va signer le plus doux serment (*bis*).

CHŒUR.

Quel doux moment, etc.

(*Tout le monde sort, excepté Comtois.*)

SCÈNE XVIII.

DORVILLE, COMTOIS.

DORVILLE (*mettant ses gants*).

Je crois que je suis leste... Où est mon neveu?

COMTOIS.

Il sort à l'instant : il vous a évité.

DORVILLE.

Il a bien fait... Maintenant présentons-nous...

(*Comtois fait signe par la fenêtre : on entend jouer l'air :* Où peut-on être mieux.)

COMTOIS (*à part*).

Bon ! ils m'ont tenu parole.

DORVILLE.

Qu'est-ce que j'entends, mon ami Comtois?

COMTOIS.

Monsieur, c'est une députation des dames de la halle, qui vient vous féliciter sur votre mariage.

DORVILLE.

Oh! par exemple... Sais-tu que c'est fort aimable cela? Et que puis-je offrir à ces dames?

COMTOIS.

Pour prix de leur urbanité, il leur faut le pour-boire de rigueur.

DORVILLE.

Pour-boire à des femmes!

COMTOIS.

Le sexe ne fait rien ici; d'ailleurs ce sera à votre santé: heureux encore si elles ne réclament pas pour l'accolade.

DORVILLE.

Un instant, pas de ces plaisanteries-là. Allons; puisqu'elles font traite sur moi, valeur en complimens, il faut faire les fonds. (*Il s'approche de la fenêtre, et jette quelques pièces de monnaie.*) Mesdames, très-sensible, très-sensible... oui, à ma santé... (*Il prête l'oreille.*) Hein? il y a des musiciens... Ah! c'est juste; voilà pour l'orchestre... Maintenant, allons prévenir ma femme. (*On entend jouer l'air:* L'hymen est un lien charmant, *avec accompagnement de tambours.*) Et bien! qu'est-ce encore? Voilà, ma foi, de la troupe.

COMTOIS.

En effet, monsieur, se sont les tambours de la garde nationale qui viennent vous présenter l'épithalame militaire.

DORVILLE.

Et ma femme qui m'attend... Mais c'est à n'y pas tenir... C'est un double emploi... Reçois les complimens, pour moi; je ne puis pas.

COMTOIS.

Monsieur, c'est impossible; ils vous ont vu à la fenêtre!... Vous vous feriez une affaire (*on entend jouer l'air:* L'hymen est un lien charmant). Tenez, tenez, pouvez-vous résister à une pareille attention : *L'hymen est un lien charmant.* Concevez-vous l'à-propos?

DORVILLE.

Oui, oui, je saisis parfaitement l'allégorie; ces tambours sont généralement pleins d'esprit... Mais je m'en vais, car il est tout-à-fait inconvenant... On m'attend. Donne-leur cela. (*Il lui remet une pièce de monnais*)

COMTOIS.

Non, monsieur, non; faites vous-même vos largesses: d'ail-

urs, voilà le tambour-maître qui monte; vous ne pouvez pas vous dispenser de le recevoir.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, LE TAMBOUR-MAITRE.

LE TAMBOUR-MAITRE

C'est pour avoir l'honneur de saluer monsieur le futur, et souhaiter za mon lieutenant une santé indéfinie et une prospérité *idem dito*, accompagnée de plusieurs autres... Tiens, mais ce n'est pas mon lieutenant. Qu'est-ce que vous m'aviez donc dit, M. Comtois, que c'était le lieutenant qui était le futur?

COMTOIS.

Va toujours, ce n'est pas ton affaire; appelle-le toujours lieutenant.

DORVILLE.

Qu'est-ce qu'il dit donc, Comtois? Il m'appelle son lieutenant?

COMTOIS.

Vous entendez la finesse, futur lieutenant!

DORVILLE.

Est-ce que je serais déjà porté sur les contrôles?

COMTOIS.

Vous voyez bien.

DORVILLE.

Oh! quel avancement! Moi qui n'étais que caporal à Troyes. (*au tambour.*) Je suis flatté, camarade, de l'aimable attention de la garde nationale qui veut bien m'envoyer un interprète aussi éloquent.

LE TAMBOUR MAITRE.

Lieutenant, c'est pas l'histoire du pour-boire; c'est seulement la chose de dire: on salue son officier.

DORVILLE (*à Comtois*).

Crois-tu qu'en lui donnant une petite gratification, je ne blesserai pas sa délicatesse.

COMTOIS.

Soyez tranquille, il ne s'en formalisera pas. (*Dorville donne une pièce de monnaie.*) (*à part.*) Paye, va, paye toujours.

LE TAMBOUR MAITRE.

Lieutenant, sensible à votre politesse... C'est pour boire à la santé de la vôtre, et de celle de votre aimable épouse. (*Le tambour fait un mouvement de sa canne à la fenêtre, les tambours battent aux champs et les clarinettes jouent le même air.*)

DORVILLE.

Quelle harmonie! Dieu! la jolie musique!

COMTOIS.

Et l'accompagnement, monsieur.

DORVILLE.

Divin, divin, mon ami; on dirait du Rossini.... Mais voilà les convives qui vont se réunir... C'est le moment de présenter les cadeaux, avant le départ pour la mairie. Comtois, va vite les chercher... là, dans mon appartement?

COMTOIS.

Comment, monsieur, la corbeille est arrivée?

DORVILLE.

Oui, mon cher, elle est superbe la corbeille, elle est superbe.... Un rose magnifique.

COMTOIS (*à part*).

Comment rose; mais je l'ai commandée blanche.

DORVILLE.

Va donc; les voilà qui approchent.

COMTOIS.

Ma foi, je n'y conçois rien; celui-là n'est pas de mon fait.

DORVILLE.

Je jouis d'avance de la surprise de ma femme.

SCÈNE XX.

EUGÈNE, Mad. de SAINT-VALERY, DORVILLE, gens de la noce, COMTOIS, *ensuite, apportant la corbeille.*

CHŒUR.

AIR *de la walse de l'Avare en goguettes.*

Tout est fini (*bis*):
Enfin l'hymen a couronné leur flamme,
Elle est sa femme,
Il est bien son mari.

DORVILLE (*présentant la corbeille à Mad. de Saint-Valery.*)

Permettez-moi, ma belle dame,
De vous offrir..... Dieu !
Mon neveu.

CHŒUR.

Tout est fini, etc.

DORVILLE.

C'est encore lui (*bis*).
Oui, la fureur s'empare de mon âme,
Près de ma femme
Que vient-il faire ici ?

DORVILLE (*à Eugène*).

Il me semble que je t'avais signifié....

EUGÈNE.

Mon oncle.

DORVILLE (*à Mad. de Saint-Valery*).

Mille pardons, belle dame ; c'est que je suis d'une colère...

Mad. de ST-VALERY.

En effet, vous paraissez agité.

DORVILLE (*à Eugène*).

Tu me le paieras... (*à Mad. de Saint-Valery.*) Une foule d'importuns, les dames de la halle, la garde nationale, enfin toutes les tribulations qui affligent un pauvre fiancé... Mais j'ai entièrement soldé avec eux, et me voilà totalement en mesure... Nous pouvons partir quand vous voudrez.

Mad. de ST-VALERY.

Partir ? Et pourquoi faire ? Non, mon cher monsieur Dorville, j'entends que personne ne nous quitte. C'est ici que le repas et le bal sont préparés, et si vous nous avez manqué de parole là-bas, j'espère au moins qu'ici vous ferez preuve de complaisance.

DORVILLE (*Surpris*).

Je vous ai manqué de parole là-bas ? Mais d'où venez-vous donc ?

Mad. de ST-VALERY.

De la mairie...

DORVILLE.

Laissez-moi donc tranquille.

Mad. de ST-VALERY.

D'où vient donc votre étonnement ?

LE TAMBOUR MAITRE.

Lieutenant, sensible à votre politesse... C'est pour boire à la santé de la vôtre, et de celle de votre aimable épouse. (*Le tambour fait un mouvement de sa canne à la fenêtre, les tambours battent aux champs et les clarinettes jouent le même air.*)

DORVILLE.

Quelle harmonie ! Dieu ! la jolie musique !

COMTOIS.

Et l'accompagnement, monsieur.

DORVILLE.

Divin, divin, mon ami; on dirait du Rossini.... Mais voilà les convives qui vont se réunir... C'est le moment de présenter les cadeaux, avant le départ pour la mairie. Comtois, va vite les chercher... là, dans mon appartement?

COMTOIS.

Comment, monsieur, la corbeille est arrivée?

DORVILLE.

Oui, mon cher, elle est superbe la corbeille, elle est superbe.... Un rose magnifique.

COMTOIS (*à part*).

Comment rose; mais je l'ai commandée blanche.

DORVILLE.

Va donc; les voilà qui approchent.

COMTOIS.

Ma foi, je n'y conçois rien; celui-là n'est pas de mon fait.

DORVILLE.

Je jouis d'avance de la surprise de ma femme.

SCÈNE XX.

EUGÈNE, Mad. de SAINT-VALERY, DORVILLE, gens de la noce, COMTOIS, *ensuite, apportant la corbeille.*

CHŒUR.

AIR *de la walse de l'Avare en goguettes.*

Tout est fini (*bis*):
Enfin l'hymen a couronné leur flamme,
Elle est sa femme,
Il est bien son mari.

DORVILLE (*présentant la corbeille à Mad. de Saint-Valery.*)

Permettez-moi, ma belle dame,
De vous offrir..... Dieu !
Mon neveu.

CHŒUR.

Tout est fini, etc.

DORVILLE.

C'est encore lui (*bis*).
Oui, la fureur s'empare de mon âme,
Près de ma femme
Que vient-il faire ici ?

DORVILLE (*à Eugène*).

Il me semble que je t'avais signifié....

EUGÈNE.

Mon oncle.

DORVILLE (*à Mad. de Saint-Valery*).

Mille pardons, belle dame ; c'est que je suis d'une colère...

Mad. de ST-VALERY.

En effet, vous paraissez agité.

DORVILLE (*à Eugène*).

Tu me le paieras... (*à Mad. de Saint-Valery.*) Une foule d'importuns, les dames de la halle, la garde nationale, enfin toutes les tribulations qui affligent un pauvre fiancé... Mais j'ai entièrement soldé avec eux, et me voilà totalement en mesure... Nous pouvons partir quand vous voudrez.

Mad. de ST-VALERY.

Partir ? Et pourquoi faire ? Non, mon cher monsieur Dorville, j'entends que personne ne nous quitte. C'est ici que le repas et le bal sont préparés, et si vous nous avez manqué de parole là-bas, j'espère au moins qu'ici vous ferez preuve de complaisance.

DORVILLE (*Surpris*).

Je vous ai manqué de parole là-bas ? Mais d'où venez-vous donc ?

Mad. de ST-VALERY.

De la mairie...

DORVILLE.

Laissez-moi donc tranquille.

Mad. de ST-VALERY.

D'où vient donc votre étonnement ?

DORVILLE.

Ce n'est pas possible; je vous dis que vous vous trompez.

Mad. de ST-VALERY.

Je vous jure, monsieur...

DORVILLE.

Qu'est-ce que vous êtes allé faire là sans moi?

Mad. de ST-VALERY.

Me marier.

DORVILLE (*hors de lui*).

Comment, vous marier? Et avec qui donc?

EUGÈNE.

Avec moi, mon oncle.

DORVILLE.

Oh! quelle atrocité! Comment, madame; c'est mon neveu. Je suis anéanti... Ainsi donc, madame, vous me trompiez!

Mad. de ST-VALERY.

Moi, monsieur?

DORVILLE.

Cette lettre que vous m'avez écrite?

Mad. de ST-VALERY.

Je ne vous ai point écrit.

EUGÈNE.

C'est moi, mon oncle.... qui vous ai annoncé....

DORVILLE.

Il est fort celui-là!.. Quand j'ai les preuves en main. Voyez, madame, dénierez-vous votre signature?

Mad. de ST-VALERY.

Cette lettre n'est pas à votre adresse.

DORVILLE.

Voyez vous-même, Monsieur E. Dorville à Troyes.

EUGÈNE.

Permettez, mon oncle; madame me croyait à Troyes, je me nomme Eugène.

DORVILLE.

Eugène, Eustache; ah! malheureux Eustache!

EUGÈNE.

Cette lettre vous a été remise par erreur.

Mad. de ST-VALERY.

Ou plutôt par suite de mon étourderie ; c'est moi qui n'ai is que la lettre initiale du prénom... Monsieur, combien je is affligée de ce malentendu.

DORVILLE.

C'est une horreur, une abomination!.. Non, madame, non, ne vous pardonnerai jamais une abréviation de cette nature-.... Comment! moi qui ai payé une corbeille magnifique, et ésaltéré la moitié de la garnison.

EUGÈNE.

Quoi, mon oncle, vous avez payé ma corbeille !

DORVILLE.

Non, de par tous les diables ; c'est bien assez d'avoir payé elle-ci... que Comtois a achetée.

COMTOIS (*à Dorville*).

Monsieur, vous vous trompez ; ce n'est pas celle-ci. On vous pportera la vôtre ce soir... sans faute.

DORVILLE.

Il est possible !... Allons, je puis dire que c'est moi qui suis ... Adieu, je repars pour Troyes.... Garde ta femme, garde corbeille... Puisque tout est payé..., Je ne réclame rien... ais je n'oublierai pas le tour infâme... (*Il veut sortir, Eu-ne et mad. de St-Valery le retiennent.*)

EUGENE.

Mon oncle, je vous en conjure ; non, vous ne nous quitterez is sans nous rendre votre amitié.

Mad. de ST-VALERY

Qui pouvez-vous accuser? Personne n'a voulu se jouer de us... Le hasard seul vous a trompé ; voudriez-vous nous punir tous?

DORVILLE.

Allons, vous êtes une enchanteresse. Je veux bien oublier ut cela, à condition que tout restera secret, s'il est possible, je vois qu'il y a beaucoup de dames dans la confidence. *part.*) Faisons contre fortune bon cœur, car je devien-ais la fable de toute la Champagne, si on savait.... (*Haut*). gène, je te pardonne, puisqu'il le faut ; et si tu rends ta femme ureuse, quoique j'aie beaucoup payé, je regarderai encore compte-là comme soldant en ma faveur.

EUGÈNE.

Ah! je vous reconnais, mon oncle ; accompagnez-nous en

Bretagne : demain nous nous mettons en route ; tu entends, Comtois.

COMTOIS.

Monsieur, tout sera prêt.

DORVILLE.

Volontiers; justement j'ai des recouvremens à effectuer dans le Finistère.

COMTOIS, *à Rosine.*

Et toi, ma divine, tandis que M. le Maire est sous les armes veux-tu aussi conclure ?

ROSINE.

Non, non ; tu vas partir avec monsieur; attendons ton retour, car il me semble que la responsabilité serait trop forte.

COMTOIS.

Comme tu voudras.

VAUDEVILLE FINAL.

AIR *du vaudeville du Château perdu.*

ROSINE.

Vous que souvent le tracas des affaires
Tient éloignés du logis conjugal,
Rentrez bientôt près de vos ménagères
Car de l'absence on peut se trouver mal (*bis*).
Rien n'est changeant comme le cœur des belles,
Plus d'un malheur peut ici le prouver;
Pour être sûr de les revoir fidèles,
Jamais trop tôt l'on ne peut arriver.

COMTOIS.

Sur les coussins où votre ennui sommeille,
Riches du jour, je plains votre destin;
Au malheureux dont la voix vous réveille,
En refusant une obole et du pain,
Vous n'accordez qu'un regard de dédain.
Pour augmenter votre oisive opulence,
Pauvres Crésus, vous avez beau rêver;
Lorsque la Parque aura fait sa balance,
Au même point il faut tous arriver.

DORVILLE, *à Eugène.*

Que je te donne un avis salutaire,
Entre vous deux tout article est réglé;
Mais je le sais, dans l'acte du notaire,
Du principal il n'est jamais parlé;
Le plus grand point n'est jamais stipulé.

Observe bien le cours de la tendresse,
Au taux légal cherche à la conserver :
Chez nous, vois-tu, quand l'amour est en baisse,
(*montrant son front.*)
Ici la hausse est bien près d'arriver.

EUGÈNE.

Sur un côteau, non loin des bords de l'Ebre,
S'élève un tertre ombragé de lauriers,
Cette demeure est l'asile funèbre
Où dort en paix un de nos grenadiers.
Ses derniers mots sont gravés sur sa tombe :
« Près de Bayard venez me retrouver ;
» Chers compagnons, si votre ami succombe,
» C'est qu'avant vous il voulait arriver. »

Mad. de SAINT-VALERY (*au public*).

Quand on s'embarque, on s'expose au naufrage ;
Qui peut fixer l'inconstance des flots ?
Par indulgence, ah ! d'un frêle équipage
Voyez en nous les tremblans matelots (*bis*).
Nos deux auteurs doivent craindre l'orage ;
Faibles rameurs pourront-ils le braver ?
Ils sont tout près de toucher à la plage,
Vous seuls savez s'ils peuvent arriver.

FIN.

IMP. DE CARPENTIER-MÉRICOURT,
rue de Grenelle-St.-Honoré, n. 59.

LES

HABITS D'EMPRUNT,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. DUVERT ET NICOLE,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 4 NOVEMBRE 1824.

PRIX : 1 FR. 50 CENT.

PARIS,

CHEZ QUOY, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉATRE,
Boulevard Saint-Martin, N°. 18 ;
ET CHEZ BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL.

1824.

PERSONNAGES	ACTEURS.
LEON, musicien.	M. LAFONT.
ERNEST, son ami	M. ARMAND.
DUROCHER, ancien marchand .	M. COSSARD.
SAMSON, tailleur	M. LEPEINTRE JEUNE.
TIMBRESEC, huissier.	M. PITROT.
Mme. DUFOUR, maitresse d'hôtel garni	Mme. GUILLEMIN.
FRANCIS, domestique de l'hôtel.	M. JUSTIN.
Plusieurs Recors.	

La Scène se passe à Paris dans un Hôtel garni.

Tous les exemplaires non revêtus de la signature de l'Editeur, seront réputés contrefaits.

IMPRIMERIE DE HOCQUET,
Rue du Faubourg Montmartre, n. 4.

LES

HABITS D'EMPRUNT.

VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente l'intérieur d'une chambre d'hôtel garni. D'un côté un cheval. Deux portes latérales, et une au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

Madame DUFOUR, ensuite DUROCHER.

Mme DUFOUR.

Par ici, monsieur, par ici.

DUROCHER.

Bien, madame, bien, je vous suis... C'est que vous êtes d'une pétulance...

Mme DUFOUR.

Monsieur, c'est que je tiens à ce que jamais les voyageurs qui me font l'honneur de descendre chez moi, n'aient rien à désirer : mon hôtel est un des plus renommés du quartier Saint-Jacques, et vous sentez qu'on a une réputation à soutenir.

DUROCHER.

Ce n'est pas moi qui porterai atteinte à la vôtre, sous le rapport de l'agilité surtout.

Mme DUFOUR.

Monsieur est-il pour long-temps à Paris?

DUROCHER.

Cela dépend... je n'en sais trop rien.

Mme DUFOUR.

Je devine... Monsieur vient à Paris pour solliciter.

DUROCHER.

Moi, madame, vous ne me connaissez guère. Le métier

de solliciteur est trop dur aujourd'hui; la concurrence le tue. Je viens, au contraire pour... Mais au fait, cela ne vous regarde pas.

Mme DUFOUR.

Pardon, monsieur.

DUROCHER.

Il n'y a pas de mal... Dites-moi tout uniment quel est le logement que vous me destinez.

Mme DUFOUR.

Cette chambre-là... le no 13. Si monsieur ne voulait pas, à cause du numéro.

DUROCHER.

Pourquoi cela?

Mme DUFOUR.

C'est que nous avons des personnes superstitieuses...

DUROCHER.

Soyez tranquille, tous les numéros me sont bons.

Mme DUFOUR.

Du reste, monsieur, la chambre est commode, et le lit excellent; trois matelats, lit de plume et oreiller.

DUROCHER.

C'est deux fois trop. Faites-en retirer la moitié.

Mme DUFOUR.

Comment, monsieur?

DUROCHER.

Vous m'avez entendu.

Air: *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Oui retirez, je vous le dis d'avance,
Oui, retirez la plume et l'oreiller.
Sur l'édredon où s'étend l'opulence,
On est souvent trop sujet à veiller. (*bis*)
Grand merci de votre obligeance;
De tels apprêts ne sont pas de mon goût;
Le pauvre en paix avec sa conscience,
Est bien couché partout.

Mme DUFOUR.

Monsieur, c'est différent...

DUROCHER.

Ha! dites-moi, cette maison est-elle bien composée?

Mme DUFOUR.

Très-bien, monsieur ; cette chambre et celle-ci sont occupées par un jeune homme fort aimable, très rangé, qui cultive les arts... On l'appelle monsieur Léon. Il a depuis quelque temps avec lui un ami, jeune homme fort honnête aussi, et dont le voisinage ne pourra que vous être agréable.

DUROCHER.

A la bonne heure...

Mme DUFOUR.

Si monsieur veut me dire où il a laissé sa malle, je vais...

DUROCHER.

Ma malle ! tout mon bagage est dans ce sac de nuit.

Mme DUFOUR, *à part.*

Il n'est pas lourd.

DUROCHER.

Le seul service que je vous demande, c'est de m'envoyer une vergette pour brosser cet habit, le seul que j'aie apporté avec moi; car il faut que je sorte bientôt.

Mme DUFOUR.

Si vous le voulez, monsieur, je vais vous envoyer un domestique, qui vous épargnera cette peine.

DUROCHER.

Soit; mais qu'il se dépêche.

Mme DUFOUR.

Nous sommes assujétis à tenir des registres. Monsieur voudrait-il me dire quel nom je dois mettre ?

DUROCHER.

Pierre Durocher.

Mme DUFOUR, *à part.*

On aurait fait ce nom-là exprès... (*Haut.*) Monsieur, je vais vous envoyer le domestique.

DUROCHER.

Fort bien... (*A part.*) Elle m'a l'air d'une bavarde.

SCÈNE II.

DUROCHER, *seul.*

Me voilà donc à Paris ! Il faut espérer qu'au moyen de quelques démarches, je découvrirai la demeure qu'a choisie monsieur mon neveu. A-t-on jamais vu une conduite comme celle-là ? Quitter à l'improviste le premier magasin de drogueries de la capitale ; et cela pour aller où .. Relisons la lettre de ce pauvre Durand, car je voudrais encore pouvoir m'abuser.

« Je t'apprends avec peine, que depuis trois jours ton » neveu a quitté mon magasin. J'ignore où il demeure » maintenant. Je ne sais à quoi attribuer cette escapade ; je » sais seulement qu'il a souscrit une lettre-de-change de » 3000 francs, qui échoit à la fin de ce mois. Serait-ce là le » motif de sa disparition ?... A te dire vrai, je le crois. » Ainsi donc, arrive au plus vîte, tes recherches seront » peut-être plus efficaces que les miennes.

» Ton ami, DURAND. »

Oui, sans doute, j'arrive ; et si je le retrouve, malheur à lui ; ma demande est déjà toute prête. On prépare un embarquement pour les colonies, et j'espère bien profiter de cette occasion.

Air : *Un homme pour faire un tableau.*

Trop long-temps je fus indigné
Du bruit de ses étourderies ;
Il est temps qu'il soit éloigné
Du théâtre de ses folies.
Oui, je prétends le corriger,
Et le déterminer, je pense,
A faire un tour à l'étranger.
Pour tous ceux qu'il a faits en France.

Mais ce domestique n'arrive pas... Je n'ai pas de temps à perdre. N'entends-je pas du bruit dans la chambre voisine ? On querelle, je crois... Rentrons par discrétion ; ne nous occupons pas des affaires des autres : j'ai bien assez des miennes.

SCÈNE III.

LÉON, ERNEST.

LÉON.

Je te dis que c'est abominable, on ne fait pas une chose comme cela.

ERNEST.

Qu'as-tu donc? Voyons, écoute-moi.

LÉON.

Ce que j'ai ? (*à part*,) il me demande ce que j'ai... Quand c'est toi qui es le plus incorrigible étourdi.

ERNEST.

Parce que j'ai vendu ce paquet d'habits.

LÉON.

Encore fallait-il du moins en garder un pour moi. Vendre tous mes habits !

ERNEST.

Tu mettras le mien. (*A part.*) Il est vrai qu'il lui serait un peu juste. (*Haut.*) Tu vois bien que cela tournera au profit de notre sécurité... Nous mettrons l'habit à tour de rôle... quand l'un de nous sera sorti, nous sommes surs que l'autre restera toujours pour garder la maison...

LÉON.

Et que diable veux-tu qu'on nous prenne ?

ERNEST.

Et ma boîte à couleurs? la base fondamentale de notre fortune à venir.

LÉON.

Je t'engage à plaisanter... quand je suis dans le plus grand embarras... et quand c'est de ta faute encore.

LÉON.

Air : *Dans ce castel, Dame du haut lignage.*

C'est de ma faute ! en voici bien d'une autre,
Lorsque j'ai tout arrangé pour le mieux...

LÉON.

Est-il un sort plus affreux que le nôtre?
Nous n'avons plus qu'un seul habit pour deux.

ERNEST.

Qui de nous deux peut mériter le blâme?
Eh ! mais, mon cher, c'est la faute du sort.
Qui nous douant, tous deux, d'une seule âme,
Aurait bien dû ne nous faire qu'un corps. } *bis.*

ERNEST.

Que diable veux-tu ? tu restes au lit jusqu'à neuf heures du matin. Madame Dufour monte à 7 heures; j'étais déjà à l'ouvrage ; elle me demande les cinquante francs que nous lui devons pour le loyer du mois dernier, je lui promets qu'à huit heures elle aura de l'argent. Je ne veux pas troubler ton sommeil... Un marchand d'habits passe .. je l'appelle... il monte ; cinquante francs comptant, et nous voilà sans inquiétude.

LÉON.

Et sans habit... Je te répète que c'est une infamie.

ERNEST.

Infamie ! voilà comme on exagère toujours ; et si j'eusse vendu tout le reste ?

LÉON.

Eh bien ! il n'aurait plus manqué que cela!...

ERNEST.

Je te mettrais aux arrêts-forcés dans ton lit.

LÉON.

En ce cas, je te remercie beaucoup.

ERNEST.

D'ailleurs, réfléchis ; c'est un marché avantageux.

LÉON.

Comment, avantageux ? Donner pour cinquante francs cinq habits tout neufs, qui me coûtent six cents et tant de francs.

ERNEST.

Qui te coûtent six cents et tant de francs ?

LÉON.

Parbleu ! j'ai là le mémoire de Samson ; c'est bien facile à voir.

ERNEST.

Qu'est-ce que cela prouve ?

LÉON.

Cela prouve ce que je te dis, qu'ils me coûtent plus de six cents francs.

ERNEST.

Quand tu l'aurais, ce mémoire ; est-il acquitté ?

LÉON.

Tu le sais bien qu'il ne l'est pas.

ERNEST.

Tu vois donc bien que ce n'est pas une pièce comptable... Je la rejette.

LÉON.

Quel raisonnement ! Tu aurais mieux fait, beaucoup mieux fait, de rester chez ton droguiste.

ERNEST.

Ah ! tu vas me reprocher l'hospitalité, fi donc ? que c'est vilain. Vois-tu, mon cher, ce sont les circonstances... mon oncle me met en pension chez un épicier droguiste, pour me former le goût, disait-il, pour me faire puiser à sa source la science commerciale. Moi, je n'ai pas le génie mercantile, je déteste les spéculations.

LÉON.

Tu en as cependant fait une jolie ce matin.

ERNEST.

Je sais un peu le dessin, je prends le parti de me faire peintre. J'abdique la rhubarbe, je déserte le quinquina et je viens sans façon te demander un gîte.

LÉON.

La jolie résolution ! tu ne pouvais pas aller ailleurs n'est-ce pas ?

ERNEST.

Ne te devais-je pas la préférence ? et pouvais-je penser qu'un jour tu me reprocherais...

Air : *Ainsi jadis à Télémaque.* (De Fanchon.)

Lorsque de ton logis modeste
Je vins demander la moitié,
Je t'offrais l'image d'Oreste,
Qui de Pylade implorait l'amitié.
Ainsi que lui tu fus bon camarade.

LÉON.

Oui, je le suis encor, sans contredit;
Mais aussi jamais de Pylade
Oreste n'eût vendu l'habit.

ERNEST.

Tu en reviens toujours là... eh! mon ami, sois donc un peu philosophe; Penses-tu qu'en gardant tes habits et ne payant pas madame Dufour, elle t'aurait pris pour un grand capitaliste ? Tu sais bien que quelque gêné qu'on soit, il ne faut jamais laisser apercevoir...

LÉON.

Il est vrai que maintenant, lorsqu'elle me verra toute la journée dans ce galant négligé, elle concevra une haute opinion de mes moyens pécuniaires.

ERNEST.

Tu ne veux jamais penser à ton état... n'es-tu pas musicien ? artiste enfin...

LÉON.

Eh bien!

ERNEST.

Tu es sans habit? c'est la conséquence, mon cher, ça été de tout tems le trait caractéristique du talent; mais au reste, puisque cela te tient tant à cœur, je vais réparer le mal; je vais courir chez tous nos amis pour réunir quelques louis.

LÉON.

En même temps, du moins, passe chez l'huissier pour cette lettre de-change de 2,800 fr. que tu as promis de payer

aujourd'hui, et que j'ai eu la faiblesse d'endosser... cela monte à 3,000 fr. avec les frais. Prie-le d'attendre... C'est encore un de mes griefs... je te réponds que c'est bien la dernière fois.

ERNEST.

Voyons, calme-toi, je te dis que je vais aller chercher de l'argent : on m'a promis d'en prêter.

LÉON.

Laisse-moi... tiens, je suis d'une humeur.

ERNEST.

Air : *Mon cœur à l'espoir s'abandonne.*

A ta fureur je me dérobe,
Et je cours chez tous nos amis;
Pour remonter ta garde-robe,
Chercher l'argent qu'on m'a promis.

LÉON.

De te hâter, donne-moi ta parole,
Ici bientôt l'huissier m'arrêterait.

ERNEST, *à part.*

Ah ! du moins ce qui me console,
C'est qu'on ne peut le saisir au collet.

Ensemble.

ERNEST.

A ta fureur je me dérobe.
Oui, je vais chez tous nos amis.
Pour remonter ta garde-robe
Chercher l'argent qu'on m'a promis.

LÉON.

A ma fureur il se dérobe.
Cours vîte chez tous nos amis;
Pour remonter ma garde-robe
Chercher l'argent qu'on t'a promis

SCÈNE IV.

LÉON, Mme DUFOUR.

Mme DUFOUR, *à Ernest qui s'en va.*

Monsieur, je suis votre servante.

ERNEST.

Madame Dufour, j'ai bien l'honneur... (*Il sort.*)

Mme DUFOUR, *à Léon.*

Savez-vous, monsieur Léon, que c'est un aimable garçon que votre ami?

LÉON, *avec contrainte.*

Oui, un garçon charmant... comme vous dites...

Mme DUFOUR.

Il était au travail ce matin dès 7 heures, c'est exemplaire cela; c'est donc quelque chose de commandé?

LÉON.

Non, ce qu'il a fait n'était pas commandé du tout.

Mme DUFOUR.

C'est encore plus louable. Ah! çà, mais à propos, j'étais moutée ce matin pour votre petite compte; mais il ne fallait pas tant vous presser, je connais votre exactitude, et surtout votre solvabilité... mais il a fallu malgré moi lui donner ma quittance.

LÉON.

Ah! il a insisté?

Mme DUFOUR.

Jusqu'à être prêt à nous fâcher.

LÉON, *à part.*

L'imbécille... (*haut.*) Madame Dufour, il a suivi en cela mes intentions.

Mme DUFOUR.

Vous avez eu tort. Vous ne savez pas le motif qui

m'amène ? je viens vous prier de me rendre un grand service.

LÉON.

Parlez, madame Dufour, je serai trop heureux.

Mme DUFOUR.

Je suis honteuse de vous importuner ; mais vous savez... une femme seule... quand il est question de traiter une affaire judiciaire... j'ai un procès avec un de mes voisins, pour un mur, je vous conterai cela ; je vais dans ce moment chez mon avoué, et je viens vous prier de m'accompagner.

LÉON, *à part.*

Elle est bien tombée. (*haut.*) Madame Dufour, je suis au désespoir.

Mme DUFOUR.

Comment ?

LÉON.

J'attends tout-à-l'heure... (*à part.*) Je ne sais que lui dire. (*haut.*) C'est une visite que je ne puis me dispenser de recevoir. (*à part.*) Maudit Ernest, avoir tout vendu !

Mme DUFOUR.

Ah ! vous avez l'air embarrassé ; je parie que ce que vous me dites là n'est pas bien sincère.

LÉON.

Vous me croiriez capable...

Mme DUFOUR.

Avouez-le franchement, je parie que j'ai deviné ; la toilette, n'est-ce pas ?

LÉON, *à part.*

Est-ce qu'elle saurait ?...

Mme DUFOUR.

On ne veut pas faire toilette dès le matin, c'est de mauvais ton ; enfant que vous êtes, est-ce que c'est une visite de cérémonie ? Comme vous êtes là, c'est tout ce qu'il faut... passez seulement un habit.

LÉON, *à part.*

Je crois bien, si j'en avais un... (*haut.*) Encore une

fois, ma bonne dame Dufour, j'en suis désolé, mais j'ai promis à Ernest de l'attendre ici, et quand j'ai promis, voyez-vous, c'est une chose sacrée! Pour tout au monde je ne sortirais pas avant son retour.

Mme DUFOUR.

Ecoutez! il y a moyen de tout arranger; je ne partirai pas avant une demi-heure; si votre ami est rentré, je compterai sur vous.

LÉON.

Soit; croyez que je suis affligé... et que c'est vraiment une raison majeure...

Mme DUFOUR.

Air : *De la nouvelle télégraphique.*

Dans peu d'instans,
Je vous attends.
Oui, jusque là, j'espère,
Puissé-je, pour guider mes pas,
Obtenir votre bras.

LÉON.

Je n'attends pour prouver ici,
Mon desir de vous plaire,
Que le retour de mon ami,
(*A part.*) Et surtout son habit.

Ensemble.

Mme DUFOUR.

Dans peu d'instans
Je vous attends;
Oui, jusque là, j'espère,
Puissé-je, pour guider mes pas,
Obtenir votre bras.

LÉON.

Dans un instant,
Puisqu'on m'attend,
Votre heureux locataire
S'empressera, n'en doutez pas,
D'accompagner vos pas.

(*Madame Dufourt sort.*)

SCÈNE V.

LÉON, *seul.*

Voilà de ces évènemens qui semblent faits pour moi... oh! il est capable de ne rentrer que ce soir, et Dieu sait ce que pensera madame Dufour de ce refus; elle se doutera...

en vérité, j'en perds la tête; mais quel mauvais génie l'a poussé à faire une pareille folie?... tout, absolument tout.. n'en pas garder un seul. Encore, quand il rentrerait, j'y songe, je ne pourrais jamais mettre son habit... les manches me viendraient là... non, ma position est sans exemple. (*Apercevant Durocher.*) Mais quel est-ce monsieur?

SCÈNE VI.

LÉON, DUROCHER.

DUROCHER.

Ma foi, mon voisin, dussiez vous me trouver indiscret, je viens vous importuner un instant... arrivé ce matin à Paris, je descends dans cet hôtel, j'apprends que la chambre contigüe à la mienne, est habitée par un jeune homme aimable.

LÉON.

Monsieur...

DUROCHER.

Du tout, ne me remerciez pas; ce n'est pas pour vous faire un compliment; je ne sais pas si vous le méritez.

LÉON, *à part.*

Voilà un singulier original.

DUROCHER

Et c'est précisément pour m'en assurer, que je viens vous demander à faire votre connaissance; je suis ici pour quelque temps, et je serai enchanté que vous soyez de mes amis.

LÉON.

Monsieur, cette liaison ne peut que me faire beaucoup d'honneur, et si madame Dufour m'eût annoncé un pareil voisinage, je vous eusse épargné le soin de me prévenir.

DUROCHER, *à part.*

Pas mal cela.

LÉON.

Et puisque votre séjour paraît devoir se prolonger quelque temps, je serais flatté que mes services pussent vous être agréables. Vous venez visiter les curiosités de notre capitale?

DUROCHER.

Du tout, ce que je viens chercher ici, n'est malheureuse-

ment pas rare ; c'est un mauvais sujet dont j'ignore la demeure encore.

LÉON.

Je pourrai mieux qu'un autre, peut être, vous aider à le découvrir ; j'ai beaucoup de connaissances.... (*à part.*) de ce genre-là surtout.

DUROCHER.

Tant mieux ! nous nous concerterons là-dessus, et si vous m'obligez, je ne suis point ingrat, peut-être à mon tour... je ne vous dis que cela. (*à part.*) Il me plait, ce jeune homme.

Air : *de Julie.*

Monsieur, d'après ma conjecture,
Est un peintre, à ce que je voi.

LÉON.

Non, cet attirail de peinture
Est à l'ami qui demeure avec moi.
A la musique je me livre.

DUROCHER.

Musicien ! peintre ! ah, mes chers amis,
Vous avez là deux états fort jolis, } *bis.*
Surtout lorsqu'on a de quoi vivre. }

LÉON.

J'avoue, monsieur, qu'ils pourraient être plus lucratifs. Le goût de notre époque est sévère ; quand on n'est pas un Gérard ou un Boyeldieu, on végète ; le public est naturellement ingrat, il ne tient compte de rien : il ne se doute pas de la peine qu'on a pour lui présenter, même un ouvrage médiocre... et puis dans sa partie, mon ami ne peut pas m'être utile ; notre genre est si différent...

DUROCHER.

Voyons, que vous manque-t-il pour réussir ? avez-vous du talent ?

LÉON.

Monsieur, je suis élève du conservatoire, et je suis encore bien jeune.

DUROCHER.

Vous avez du talent, je le vois, car vous êtes modeste ; si vous n'en aviez pas, vous feriez plus de bruit qu'un autre, c'est la règle, surtout en musique. Est-ce un protecteur qu'il vous faut ?

LÉON.

Sans doute. Si j'en avais un...

DUROCHER.

Ecoutez, mon ami, je suis brusque et j'aime à traiter les affaires rondement, vous avez l'air d'un bon sujet... vous avez besoin d'un appui, je serai le vôtre; cela vous convient-il ?

LÉON.

En vérité, monsieur, je ne sais à quoi je dois...

DUROCHER.

Pas de remercimens... que diable ! attendez donc que je vous aie rendu service; voyons, que puis-je faire pour vous? parlez; car je ne puis pas deviner...

LÉON.

Eh bien ! puisque vous me montrez tant de bonté, je vous avoue qu'il me serait bien agréable de voir représenter un ouvrage, dont j'ai composé les paroles et la musique; depuis 5 ans il m'a été impossible de le faire jouer.

DUROCHER.

Eh bien! je me charge de votre affaire; j'ai des protections.

LÉON.

Quoi, monsieur, vous seriez assez bon...

DUROCHER.

Comptez sur moi. Justement, j'ai affaire, pour mon compte, auprès du ministre. Vous m'y accompagnerez: allons, ne perdez pas une minute, habillez-vous, car je pars à l'instant.

LÉON, *à part.*

En voici bien d'une autre. (*haut*) Quoi, monsieur, de suite ?

DUROCHER.

A l'instant même.. je vous l'ai dit, c'est ma manière.

LÉON, *à part.*

Est-on plus malheureux.. oh! si je le tenais! (*haut*) si vous pouviez différer un peu?

DUROCHER.

Pourquoi différer? mais qu'avez-vous donc?.. vous êtes dans une grande agitation.

LÉON.

En effet, monsieur, je ne suis pas à mon aise.. Il me serait impossible de sortir maintenant.

DUROCHER.

Asseyez-vous donc!.. mais pourquoi diable aussi restez-vous comme cela en chemise? par le tems qu'il fait, cela suffit pour causer une maladie. passez-moi donc vîte un habit.. Voyons, où mettez-vous les vôtres? je vais vous en apporter un.

LÉON, *vivement.*

Non, monsieur, non, c'est inutile... je me sens mieux maintenant.

DUROCHER.

Etes-vous sujet à ces mal-aises-là?

LÉON.

Non, monsieur, c'est depuis ce matin... c'est la première fois que je me trouve dans une pareille position.

DUROCHER.

Allons, allons, tâchez de vous remettre; tenez, voilà une visite qui vous arrive; cela m'a l'air d'un tailleur.

LÉON.

Il arrive bien celui-là pour me demander de l'argent.

DUROCHER.

Je vous laisse, habillez vous. Dans dix minutes, nous partirons.

LÉON.

Comptez sur moi. (*à part*) Si je pouvais déterminer Samson...

SCÈNE VII.

LÉON, SAMSON.

LÉON.

Eh! c'est le cher monsieur Samson.

SAMSON.

Lui-même, monsieur Léon, enchanté de vous rencontrer! vous savez le motif qui m'amène. (*Il tire un papier de sa poche.*)

LÉON.

Non, je ne devine pas. (*à part*) Je ne le devine que trop.

SAMSON.

Comment, un musicien; vous ne devinez pas ce que je vous apporte.

LÉON.

Quel rapport?..

SAMSON.

C'est bien là le cas de dire que les gens d'esprit...

Air *de l'Ecu de six francs.*

Le détail d'une fourniture
Change de nom suivant l'état;
Pour un marchand c'est ma facture,
Mon mémoire pour l'avocat,
Et pour le commis un état.
Partout mon esprit se dénote;
Ici bas chacun a le sien;
Mais vous êtes musicien,
Et pour vous ce n'est qu'une note.

LÉON.

Très-joli, très-joli, monsieur Samson! (*à part.*) Que e iable t'emporte avec tes jeux de mots!

SAMSON.

Ce n'est pas mauvais, n'est-ce pas? eh bien! j'en fais comme cela toute la journée.. on ne le dirait pas en me voyant; Cela vous étonne? pourtant cela m'a fait une certaine réputation dans ma partie...

LÉON.

Pardon, monsieur Samson, je ne vous connaissais pas ce fonds d'érudition.

SAMSON:

C'est mon fort, monsieur Léon. Mais je m'écarte de l'objet de ma visite; il s'agit de cette petite pièce de prose, dont je serais flatté de toucher le montant.

LÉON.

Mon cher monsieur Samson, vous arrivez dans un bien mauvais moment.

SAMSON.

Ah! c'est jouer de malheur; depuis que je travaille pour vous, je n'ai pas encore pu en trouver un bon.

DUROCHER, *dans la coulisse.*

Voisin, êtes-vous bientôt prêt?

LÉON.

Encore un instant je vous prie.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Monsieur Léon, madame va partir.

(*Il entre chez Durocher.*)

LÉON.

Je suis à elle dans l'instant. (*à part.*) Mme Dufour qui m'attend d'un côté, mon voisin de l'autre; j'en perdrai la tête, et ce misérable qui ne rentre pas.

SCÈNE IX.

LÉON, SAMSON.

SAMSON.

Dépêchons-nous de terminer, puisque vous avez tant de monde qui vous attend.

LÉON, *apercevant le paquet que porte Samson.*

Ah! quelle idée! si c'était un habit. (*à Samson.*) Qu'est-ce que vous portez donc là, monsieur Samson?

SAMSON.

Ce sont des gilets que je porte à un commis qui vient de perdre sa place; il me les avait donnés à rétrécir.

LÉON, *à part.*

Des gilets! tout conspire contre moi. Allons! tentons un moyen désespéré. (*Haut.*) Tenez, monsieur Samson, voilà un habit bien fait.

SAMSON.

Vous trouvez.

LÉON.

Quand vous voulez, vous travaillez comme un ange; la couleur me plaît bien aussi.

SAMSON.

Vous avez le pareil, vous savez bien, votre avant-dernier; il est de la même pièce.

LÉON.

C'est singulier. celui-ci me paraît mieux; oh! vous avez beau dire, je le préfère au mien... je suis sûr qu'il m'irait bien mieux; c'est qu'en effet nous sommes à-peu-près de la même corpulence.

SAMSON.

Bah! laissez donc, vous voulez rire.

LÉON.

Non, d'honneur; oh! c'est qu'il est fait dans la perfection; il m'irait à ravir, je vous dis?

SAMSON.

Je vous dis, moi, que je suis plus gros que vous.

LÉON.

Mais moi je suis plus grand. Monsieur Samson, vous êtes un farceur, un vrai farceur.

SAMSON.

Est-il entêté donc? mais c'est que je veux vous convaincre... essayez-le.

LÉON, *à part.*

O fortune! (*il passe l'habit.*) Nécessité, génie des malheureux! tu as fait faire bien d'autres folies: pardonne-moi celle-là. Je suis à vous dans l'instant.

(*Il s'échappe, Samson reste interdit.*)

SCÈNE X.

SAMSON, *seul.*

Comment! comment! comment! il s'en va avec mon habit. Monsieur Léon! monsieur Léon! mais c'est une indignité ; prenez donc garde à mon carnet d'échantillons, vous allez le perdre en courant comme cela... voilà un drôle de tour, par exemple.

SCÈNE XI.

SAMSON, FRANÇOIS, *sortant de chez M. Durocher, avec un habit sous bras.*

FRANÇOIS.

Tiens, suis-je étourdi, moi? je viens pour brosser cet habit, et j'oublie ma vergette.

(*Il pose l'habit sur le dos d'un fauteuil, et sort sans être aperçu de Samson.*

SCÈNE XII.

SAMSON, *seul.*

Je ne crains pas qu'il me l'emporte ; mais quand on est pressé, ce n'est pas là une plaisanterie à faire à quelqu'un. (*apercevant l'habit de Durocher.*) ; mais, en voilà un à lui... puisqu'il a le mien, je puis bien prendre celui-ci... par exemple, ce n'est pas moi qui ai fait cet habit-là, il est un peu trop dans le style de la friperie. Oui, mais mes mesures et mes échantillons qui sont dans mes poches; comment vais-je faire? c'est abominable, un tour comme cela... me forcer à usurper un habit. En vérité, je ne le mets qu'en tremblant, si on allait me surprendre...

Air : *de Turenne.*

Quoi je prends sans délicatesse,
Un habit qui n'est pas à moi ;
Mais il a le mien, le temps presse,
Nécessité, dit-on, n'a pas de loi.
Mais au fait, d'où vient mon effroi?
De loyauté faut-il que je me pique ;
Non ce n'est pas, sur mon honneur,
La première fois qu'un tailleur
Porte le drap d'une pratique.

Heureusement je connais l'escalier dérobé. (*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

DUROCHER, *sortant de chez lui en chemise.*

Il ne me rapporte pas mon habit... ce gaillard-là ! eh ! garçon ! et mon habit... dépêchez-vous donc, je suis pressé de sortir... prenez bien garde, il y a des valeurs dans mes poches.

FRANÇOIS, *dans la coulisse.*

Dans l'instant, monsieur.

DUROCHER.

Avec ces gens-là, on n'en a jamais fini.

(*Durocher rentre chez lui.*)

SCÈNE XIV.

LÉON, *essoufflé.*

Heureusement ce monsieur n'était pas chez lui. Samson n'aura peut-être pas soupçonné mon motif; mais où est-il donc passé? il n'a pu sortir comme cela.... hâtons-nous de quitter son habit. (*Il le pose sur le même fauteuil.*) Il est sûrement dans la maison; pourvu qu'il n'aille pas faire une esclandre, c'est qu'il en est capable...

SCÈNE XV.

LÉON, FRANÇOIS.

LÉON.

Dis-moi, François, ce monsieur qui était là quand je suis sorti, a-t-il dit quelque chose ?

FRANÇOIS.

S'il a dit quelque chose ? je n'ai rien entendu.

LÉON.

Il n'a pas crié ?

FRANÇOIS.

Non, monsieur.

LÉON, *à part.*

Allons, il a bien pris la chose... (*haut.*) et où est-il maintenant?

FRANÇOIS, *lui indiquant la chambre de Durocher.*

Il est là... (*à part.*) Qu'est-ce qu'il veut donc me dire avec toutes ses questions?

LÉON.

Que diable est-il allé faire là? Je tremble qu'il ne m'ait compromis vis-à-vis de ce digne homme qui paraît si bien disposé en ma faveur. (*François prend l'habit et le brosse.*) qu'est-ce que tu fais là?

FRANÇOIS.

Je brosse l'habit de ce monsieur, voilà une heure qu'il le demande.

LÉON.

Eh bien! et tu ne me le disais pas? rends-le lui donc bien vîte, et qu'il s'en aille Moi, rentrons, pour éviter une explication? car le diable m'emporte si je sais comment je m'en tirerais.

SCÈNE XVI.

FRANÇOIS, *seul.*

Que je lui rende son habit et qu'il s'en aille; ce conseil qu'il me donne là.. Il est bon, monsieur Léon. ne croit-il pas que j'ai envie de le garder? Il y a un fameux portefeuille dedans.

SCÈNE XVII.

FRANÇOIS, TIMBRESEC.

TIMBRESEC.

Monsieur Ernest?

FRANÇOIS.

C'est ici, monsieur.

TIMBRESEC.

Pourrait-on lui parler?

FRANÇOIS.

A lui? c'est assez difficile, car je crois qu'il est sorti; mais vous trouverez son ami, avec qui il demeure, là, dans cette chambre... il vient de rentrer.

TIMBRESEC.

C'est égal, je ne connais ni l'un ni l'autre de ces messieurs; mais j'ai à parler à tous les deux. Peut-on frapper ?

FRANÇOIS.

Oui, monsieur, attendez, je vais l'appeler. (*Il frappe à la porte de Léon.*) M. Léon ! quelqu'un qui voudrait vous parler. (*à part.*) Tiens, il ne répond pas. (*haut.*) C'est pour M. Ernest.

LÉON, *en dedans.*

Me voilà.

(*François rentre chez M. Durocher.*)

SCÈNE XVIII.

LEON, TIMBRESEC.

LÉON.

Pardon, monsieur, de vous avoir fait attendre... (*à part.*) Je craignais que ce ne fût Samson, il est parti, je suis tranquille. (*haut.*) Vous voulez parler à Ernest ?

TIMBRESEC.

Oui, monsieur, mais vous pouvez comme lui répondre à ma demande, je n'ai peut-être pas l'honneur d'être connu de vous ?... Timbresec.

LÉON.

Timbresec ? en effet, monsieur, ce nom m'est tout-à-fait inconnu.

TIMBRESEC.

Je vois, monsieur, qu'il faut que je vous exhibe les insignes de ma profession.

(*Il tire des papiers de sa poche.*)

LÉON.

C'est inutile, monsieur, je devine maintenant à qui j'ai l'honneur de parler ; monsieur est...

TIMBRESEC.

Huissier, pour vous servir. Je suis porteur d'une lettre de change; souscrite par votre ami, monsieur Ernest, et endossée par vous; et vous connaissez les conséquences...

LÉON.

Eh bien, monsieur, que prétendez-vous faire?

TIMBRESEC.

Toucher le montant dudit effet.

LÉON.

Monsieur, c'est impossible aujourd'hui.

TIMBRESEC.

En ce cas, je vais mettre à exécution le jugement ci-joint, emportant prise de corps... Monsieur veut-il me faire le plaisir de s'habiller, et me suivre de bonne grâce?

LÉON, *à part.*

Et lui aussi.... Il faut que tout le monde se soit donné le mot aujourd'hui pour me dire de m'habiller.... Eh bien, non, monsieur, je ne m'habillerai pas, je ne veux pas m'habiller.

TIMBRESEC, *à part.*

Tiens, cette colère qui lui prend! (*haut.*) Comme il vous plaira; je vous trouve très-bien comme cela. Entrez, messieurs.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, RECORS.

LES RECORS.

Air : *Tra la la.*

Il le faut, suivez-nous,
Sans façon, résignez-vous;
A l'instant, sans courroux,
Obéissez, suivez-nous.

SCÈNE XX.

LES MÊMES, ERNEST.

ERNEST.

Qu'est-ce donc, messieurs? qu'y a-t-il de nouveau?

LÉON.

Il y a... il y a... voilà où tu nous as conduits; on vient m'arrêter.

ERNEST.

Comment, t'arrêter!

TIMBRESEC.

Oui, monsieur, et puisque vous voilà rentré, vous aurez aussi la bonté de m'accompagner à l'instant, où vous savez.

ERNEST.

Du tout, monsieur; je vais vous solder.

LEON, *à Ernest.*

Comment le solder?

ERNEST.

Laisse-moi faire... et tais-toi.

LEON, *à part.*

Encore quelque nouvelle folie!

ERNEST.

Il vous faut trois mille francs?

TIMBRESEC.

Oui, monsieur.

ERNEST.

Les aimez-vous mieux en billets de banque qu'en espèces?

LEON, *à Ernest.*

Tu fais là de l'embarras mal-à-propos.

TIMBRESEC.

Cela m'est égal, pourvu que je les touche.

LEON, *à Ernest.*

Mais tu nous perds avec tes plaisanteries.

ERNEST.

Puisque les billets vous conviennent, en voilà trois de mille francs.

LEON, *avec joie et à part.*

Il a les mille écus!

ERNEST.

Donnez-moi la procédure.

TIMBRESEC, *lui donnant le dossier.*

Voilà, monsieur.

ERNEST.

La collection est complète?

LÉON.

En vérité, je n'en reviens pas.

ERNEST, *à Léon.*

Tiens, tu mettras cela en musique; et vous, monsieur, si votre ministère est terminé, j'ai l'honneur de vous saluer de tout mon cœur.

TIMBRESEC.

C'est une manière honnête de me renvoyer; n'importe, il y a de la ressource avec ces jeunes gens-là... Et moi qui croyais.... Monsieur, si vous avez quelque débiteur insolvable ou de mauvaise foi, ce qui est synonyme en termes de pratique, je vous prie de ne pas oublier que je suis le plus humble de vos serviteurs. (*Il sort avec les Recors.*)

SCÈNE XXI.

LEON, ERNEST.

LÉON.

Ah çà, maintenant que nous voilà seuls, me diras-tu où tu as pris ces mille écus?

ERNEST.

Mon ami, une aventure unique, incroyable, inouie dans les fastes de l'obligeance.

LÉON.

Mais encore?

ERNEST.

Je te le donne en cent.

LÉON.

Qui donc t'a prêté cela?

ERNEST.

Samson.

LÉON.

Samson t'a prêté mille écus?

ERNEST.

Lui-même. Figure-toi que je le rencontre à deux pas d'ici... Tenez, me dit-il, voilà un portefeuille.... il est à vous.... Curieux de savoir ce qu'il contenait, je l'ouvre, et j'y trouve ces bienheureux mille écus.

Air : *Amis, voici la riante semaine.*

J'étais surpris d'une telle obligeance,
Ce n'est pas tout... le croiras-tu, mon cher,
Se dérobant à ma reconnaissance,
Il disparut soudain comme un éclair.

LÉON.

Cette action, d'honneur, est peu commune ;
Un créancier nous prêter de l'argent !
Quelle serait, ô ciel ! notre fortune,
Si chacun d'eux voulait en faire autant.

ERNEST ET LÉON !

Quelle serait, etc.

ERNEST.

Conçois-tu rien à cela ?

LÉON.

C'est inconcevable.... lui qui tout-à-l'heure....

ERNEST.

Trois mille francs ! c'est une chose incroyable.

ERNEST.

Le voilà, ce précieux portefeuille.... Hélas ! il est vide maintenant.... mais non, il y a encore quelque chose.

LÉON.

Encore des billets de banque ?

ERNEST.

Non, c'est un papier.

LÉON.

Qu'est-ce donc ?

ERNEST.

Cela a l'air d'un mémoire, d'une pétition.

LÉON.

Lis donc cela.

ERNEST.

Voyons... (*Il lit.*) « *M. le Comte*... Diable ! M. le Comte ! c'est à un grand personnage. (*Il continue.*) « *J'ai un neveu qui est un mauvais sujet*... Il paraît que c'est un oncle qui écrit.... Tu conçois ?

LÉON.

Oui, style d'oncle.

ERNEST, *continuant à lire.*

« *Je suis persuadé que le service militaire seul pourra le cor-* » *riger. Ce n'est qu'en l'éloignant que je parviendrai à régler sa*

» *conduite.* » Le joli moyen ! je parierais que cet oncle-là est un imbécille. Ce n'est pas le mien qui ferait cela.

LÉON.

C'est ce que tu ne sais pas. Continue donc.

ERNEST, *lisant.*

» *J'ôse donc vous prier de vouloir bien lui faire réserver une* » *place sur le bâtiment qui est près de faire voile pour le Séné-gal.* » Eh bien ! il est bien gentil l'oncle...

LÉON.

Il paraît que le neveu est un mauvais sujet!

ERNEST.

Nécessairement. Pour qu'on en vienne là... Voyons donc la signature. « *Pierre Durocher.* » mon oncle! ah, quelle horreur !

LÉON.

Comment, ton oncle?

ERNEST.

Lui-même. Parbleu, je connais bien sa signature. Mais comment cette lettre se trouve-t-elle entre les mains de Samson?... mon oncle qui est à Lyon.

LÉON.

Le diable m'emporte ! tout ce qui nous arrive aujourd'hui tient du prodige.

ERNEST.

Prodige tant que tu voudras... Cette signature est bien la sienne ; et s'il a envoyé une semblable lettre je suis un homme perdu..... Mais qu'a-t-il à me reprocher?

LÉON.

Ecoute-donc... Certainement je n'approuve pas cette rigueur-là ; mais il sait peut-être que tu as fait des dettes ; que tu as déserté la rue des Lombards.

ERNEST.

Tout cela ne l'autorise pas... M'envoyer à trois mille lieues d'ici.

LÉON.

Je conviens que c'est loin ; mais du moins tu es dispensé de payer les frais de route.

ERNEST.

C'est cela ; il m'affranchira avant de partir. Le joli avantage !

LÉON.

Mais, dis-moi ? comment Samson a-t-il pu avoir cette lettre ?

ERNEST.

N'importe, ce n'est pas là ce qui m'occupe. Le fait est que la voilà : le plus pressé, c'est de détruire l'effet qu'elle pourrait produire. Je devine à qui cette lettre est adressée ; mais je vais réclamer à mon tour ; je dirai que mon oncle a été abusé par de faux rapports ; et on me rendra justice... Oui, on me rendra justice... Nous verrons, si un oncle a le droit... Il a le droit de m'envoyer promener ; c'est vrai, mais pas si loin que cela. Un neveu ! c'est une chose sacrée... Ce sont de ces objets dont la douane doit sévèrement défendre l'exportation.

LÉON.

Écoute : tu vas écrire, n'est-ce pas ?

ERNEST.

Oui, certes, je vais écrire.

LÉON.

Eh bien ! j'ai quelqu'un qui se chargera de ton affaire.

ERNEST.

Tant mieux... Et qui donc !

LÉON.

Un brave homme qui demeure ici, et qui sera enchanté de t'obliger. l'occasion est excellente... Allons, dresse bien vîte ton mémoire, et reviens à l'instant.

ERNEST.

Au Sénégal ! Quelle abomination !

Air : *Du Vaud. de Nicolas Remi.*

S'il faut ainsi corriger la folie,
Les bâtimens vont bientôt nous manquer ;
Car si l'exil punit l'étourderie,
La France entière est prête à s'embarquer.

LÉON.

Tu languissais au fond d'une boutique,
Du mortier d'or tu cours au Sénégal;
Toi qui voulais fuir la gomme arabique,
Elle t'attend dans son pays natal.

ERNEST.

C'est une horreur, c'est une barbarie;
Les bâtimens, etc. (*Ernest sort.*)

SCÈNE XXII.

LÉON, *seul.*

Au fait, le moyen est violent. Pauvre garçon! il m'a mis dans l'embarras; mais ce n'est pas une raison... Heureusement que j'ai songé tout de suite à ce digne homme, qui paraît si obligeant.

SCÈNE XXIII.

LÉON, DUROCHER.

DUROCHER.

Eh bien! mon jeune ami, êtes-vous prêt?

LÉON.

Dans l'instant, monsieur, je suis à vous; mais avant de partir, j'ai à vous demander un conseil et un service.

DUROCHER.

De quoi s'agit-il?

LÉON.

Vous savez que je ne demeure pas seul ici.

DUROCHER.

Oui, vous avez un peintre avec vous, je sais cela.

LÉON.

Le garçon le plus rangé, d'une conduite exemplaire, laborieux.

DUROCHER.

Il est votre ami... cela m'en donne la meilleure opinion.

LÉON.

Cet ami se trouve dans une singulière position. Il a, de par le monde, quelqu'un qui lui en veut beaucoup, et qui cherche à lui faire le plus grand tort dans l'esprit d'un personnage éminent, qui est le protecteur de sa famille.

DUROCHER.

Oh! c'est d'une noirceur atroce... il ne l'a pas appelé en duel? A son âge, c'est comme cela que je terminais mes affaires.

LÉON.

Il y a bien pensé... mais voyez vous, il y a un petit inconvénient: c'est que son adversaire a soixante ans, et qu'il est son oncle.

DUROCHER.

Ah! diable! ceci change la question; cependant, un homme de cet âge-là n'agit pas légèrement, il faut qu'il ait ses raisons.

LÉON.

Rien du tout... il n'en a aucune; mais ce sont de ces gens qui croient tout savoir parce qu'ils portent perruque... vous savez... il y en a.

DUROCHER.

Des têtes à perruques? Oui, il y en a considérablement.

LÉON.

Voici donc le plan que nous avions imaginé... Nous faisons parvenir un mémoire que mon ami rédige en ce moment.

DUROCHER.

Idée excellente!

LÉON.

Et j'ai compté sur vous pour le remettre.

DUROCHER.

Et vous avez bien fait... Non-seulement je le remettrai, mais je l'appuierai même verbalement. Allons, dites à votre ami de se hâter... Je prends mon chapeau, et nous partons. (*Durocher rentre.*)

SCÈNE XXIV.

LÉON, ERNEST.

LÉON.

Ton mémoire est prêt... tout va le mieux du monde... J'ai préparé les voies... Sois tranquille, va, j'ai joliment habillé ton oncle.

ERNEST.

Et tu es sûr qu'il remettra ma pétition?

LÉON.

Tiens, le voici lui-même.

SCÈNE XXV.

LES MÊMES, DUROCHER.

ERNEST.

Vous voulez donc bien, monsieur... Mon oncle!

DUROCHER.

Ernest!

LÉON.

Comment, son oncle!

DUROCHER.

Oui, monsieur; cet homme dont vous parliez si bien.

LÉON, *à part.*

J'ai bien travaillé.

ERNEST, *suppliant*

Mon oncle.

DUROCHER.

Répondez: pourquoi avez-vous quitté le magasin de monsieur Durand? Pourquoi avoir abandonné une carrière dans laquelle, moi, j'ai fait fortune.

SCÈNE XXVI.

LES MÊMES, Mme DUFOUR.

Mme DUFOUR.

Messieurs ! messieurs ! Est-ce qu'on dispute, chez moi ?

ERNEST.

Mais, mon oncle, qu'avez-vous à me reprocher ?

DUROCHER.

Ce que j'ai à vous reprocher.

Mme DUFOUR.

Mais oui .. monsieur est un jeune homme sage et rangé...

DUROCHER.

Tenez, madame, lisez, ce qu'on m'écrit sur le jeune homme sage et rangé... (*A Ernest.*) Ecoute, écoute...

Mme DUROCHER, *lisant.*

Notes de toutes les ouvrages faites et fournies à M. Léon, musicien, par Samson, tailleur, savoir :

DUROCHER.

Qu'est-ce que c'est que ce papier-là ?

LÉON.

Le mémoire de Samson... Est-ce que ce serait... Le tour serait unique...

DUROCHER.

Qu'aurai-je donc fait de cette lettre? (*Il tire un portefeuille de sa poche, et en l'ouvrant il déroule un grand carnet d'échantillons de draps.*) Qu'est-ce que cela veut dire? (*Il tire précipitamment de ses autres poches des mesures de papier.*)

LÉON.

Allons, plus de doute.

DUROCHER.

Grand Dieu ! je suis volé, pillé....

Mme DUFOUR.

Comment, monsieur, chez moi?

DUROCHER.

Oui, chez vous; mais vous m'en répondez... Mon portefeuille contenait quatre mille francs.

LÉON.

Quatre mille francs!

SCÈNE XXVII.

LES MÊMES, SAMSON.

SAMSON.

Oui, messieurs, quatre mille francs..., et je vous apporte l'appoint. Le compte est bien clair : trois mille francs remis à M. Ernest, trois cent trente francs soixante-quinze centimes que voilà, et six cent soixante-neuf francs vingt-cinq centimes, montant de mon mémoire, que je vous remets avec le pour-acquit.

DUROCHER.

C'est donc vous, malheureux, qui êtes le voleur?

SAMSON, *avec dignité.*

Monsieur, je suis tailleur....., et la preuve de ma probité, c'est que je rapporte à ces messieurs ce que j'ai trouvé dans cet habit.

DUROCHER.

Dans cet habit? Mais, en effet, ce malheureux a mon habit.....

SAMSON.

Votre habit?

ERNEST.

Mon oncle, appaisez-vous; c'est moi qui suis la cause de tout ce qui vous arrive.

DUROCHER.

Toi!

ERNEST.

Vous saurez tout; mais, mon cher oncle, daignez ne pas m'accabler de votre colère. J'ai des torts, j'en conviens; je

suis prêt à tout faire pour vous prouver ma conversion, tout, excepté à retourner piler des drogues chez M. Durand.

DUROCHER.

Eh bien, n'en parlons plus. Je pars demain pour Lyon, tu me suivras ; là, du moins, je te surveillerai moi-même.

ERNEST.

Vous me voyez tout prêt.....

DUROCHER, *à Samson.*

Ah! c'est fort heureux.... Mais ne me rendrez-vous pas mon habit?

SAMSON.

Très-volontiers..... S'il vous en fallait d'autres, vous trouverez mon adresse dans vos poches, il y en a partout.

DUROCHER.

Tenez, monsieur Samson, voilà le vôtre.... (*à Léon.*) Et vous, mon ami, faites-en faire, mais ne portez jamais ceux des autres ; c'est trop commun.

VAUDEVILLE.

Air : *Du Vaud. de la Nina de la rue Vivienne.*

C'est le fait des petits esprits,
Pour des costumes on bataille ;
Et bien des gens ont des habits
Qui ne sont pas faits à leur taille.
A rire on pourrait s'apprêter,
Si, honteux d'avoir pu les prendre,
Ceux qui sont fiers de les porter,
A d'autres qu'on pourrait citer,
Se voyaient forcés de les rendre.

ERNEST.

Empruntant aussi des succès ;
Futerpe, dans son goût bisarre,
Nous chante du mauvais Français,
Sur la musique de Pésare.
Chez Favart, Régnard, Beaumarchais,

Vous trouvez de l'esprit à prendre ;
Bien que ce soit à peu de frais,
Arrangeurs n'empruntez jamais
Ce que vous ne pourriez pas rendre.

SAMSON.

Grâce aux soins de la faculté,
Près de terminer sa carrière ;
Certain usurier patenté,
Disait à son heure dernière :
De tant de choses qu'ici-bas,
A droite, à gauche, j'ai pu prendre.
Surpris trop tôt par le trépas,
Pourquoi mon âme est-elle, hélas !
La première qu'on me voit rendre ?

LÉON.

J'eus jadis un de mes cousins,
Qui, n'en prévoyant pas les suites,
Au ménage de ses voisins,
Fit quelques emprunts illicites.
Mais des emprunts qu'il avait faits,
Plus tard sa femme un peu trop tendre,
Sut payer jusqu'aux intérêts...
Amoureux, n'empruntez jamais,
Ce que votre femme peut rendre.

Mme DUFOUR, *au public.*

Quelqu'un de vous peut-être un jour,
En débutant dans la carrière,
Comme nos auteurs, à son tour,
Fera quelque pièce légère ;
Tremblant et de crainte et d'espoir,
Leur place vous irez prendre,
A la vôtre ils iront s'asseoir.
Ah ! Messieurs, prêtez-leur ce soir,
Ce qu'alors ils pourront vous rendre.

FIN.

Le Dernier DES ROMAINS,

PROLOGUE,

PAR M. FÉLIX DUVERT,

REPRÉSENTÉ SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 4 NOVEMBRE 1824.

PRIX : 50 CENTIMES.

PARIS,
CHEZ QUOY, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉATRE,
Boulevard Saint-Martin, N°. 18 ;
ET CHEZ BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL.

1824.

AVERTISSEMENT.

Le 4 novembre, jour de la SAINT-CHARLES, le Vaudeville donna une représentation extraordinaire; quatre pièces nouvelles furent jouées dans la même soirée.

Chargé par le Directeur de composer une scène dont le but était de prévenir le Public qu'on avait interdit l'entrée du parterre aux *claqueurs gagés*, je n'ai pas dû refuser une tâche, difficile sans doute, mais agréable d'ailleurs, puisqu'il s'agissait d'implorer l'indulgence du public en faveur des ouvrages de mes collaborateurs et du mien; je l'ai remplie, sinon avec succès, du moins avec plaisir. La précipitation avec laquelle ces vers ont été écrits, puisqu'ils sont l'ouvrage d'une soirée, peut seule justifier leur faiblesse, et il n'a fallu rien moins que la bienveillance qu'ont bien voulu me témoigner le parterre et les journaux à ce titre, pour me déterminer à les livrer à l'impression, et à les placer en tête des *Habits d'Emprunt*, l'une des pièces qui faisaient partie du spectacle.

F. DUVERT.

Tous les exemplaires non revêtus de la signature de l'Editeur, seront réputés contrefaits.

IMPRIMERIE DE HOCQUET,
rue du Faubourg Montmartre, n. 4.

LE DERNIER DES ROMAINS,

PROLOGUE.

CLAIRE, fille du contrôleur..... Mlle MINETTE.
CLAQUANT, Romain..... M. COSSARD.

Le théâtre représente une salle intérieure du théâtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLAIRE, *seule.*

Donner le même jour, quatre pièces nouvelles!
Et c'est pour aujourd'hui, quel succès auront-elles?
e l'ignore, et bien fin qui pourrait le prévoir,
l'entrée il faudra me tenir tout le soir :
lon père au Vaudeville est le chef du contrôle ;
veut qu'à ses côtés, ce soir, je prenne un rôle :
omme on croit que la foule ici doit abonder,
donner des billets c'est moi qui dois l'aider.
uel beau coup-d'œil, je crois, va présenter la salle!
t quelle nouveauté, grand dieu! point de cabale ;
élas ! pour obtenir quelques petits succès,
faudra de l'esprit et de jolis couplets.
errible alternative ; et cette troupe illustre,
s claqueurs courageux, les chevaliers du lustre
la porte aujourd'hui vont être consignés ;
ir messieurs les auteurs point de billets signés,
le mérite seul pourra plaider leur cause.
est fort embarrassant, et quoique l'on en glose,

Un peu d'aide, je crois, a toujours fait grand bien;
Le proverbe le dit et moi je le soutien,
Les succès sont aisés; en vain on les décrie,
C'est un art dès long-tems réduit en théorie;
Et tel dont la fierté dédaigne ce secours,
Par lui seul sur la scène a brillé quelques jours.

SCÈNE II.

CLAIRE, CLAQUANT.

CLAQUANT.

A la fin je vous trouve et ce n'est pas sans peine.

CLAIRE.

C'est vous, monsieur Claquant, quel sujet vous amène?

CLAQUANT.

Je suis... je suis trahi... furieux...

CLAIRE.

Mais enfin?...

CLAQUANT.

Ferme comme pilier, depuis le grand matin,
J'attendais au café que monsieur votre père
Me remît les billets qu'on donne, d'ordinaire,
Aux amis dévoués, artisans des succès,
A ceux enfin chargés d'expulser les sifflets.
Quelle réponse, ô dieu! malgré nos bons offices,
Le théâtre, ce soir, repousse nos services;
Et l'on donne aux acteurs le spectacle effrayant
D'un parterre envahi par la public payant.

CLAIRE.

Vraiment je vous écoute et ne saurais comprendre,
Pourquoi tant de colère ici vient de vous prendre.

CLAQUANT.

Supprimer les claqueurs!.. ah! c'est les insulter.
Aussi, tous mes amis viennent de déserter;
Il fallait voir partir cette foule outragée,
Vers un autre théâtre elle s'est dirigée.
C'est là, du moins, c'est là, qu'on prise les talens,
Des chevaliers du lustre, (ils ne sont que trois cents,
C'est vrai, mais la valeur peut tenir lieu du nombre),

Ici, de notre gloire il ne reste que l'ombre :
Les Romains, (vous savez que tel est notre nom),
Voyaient par nos exploits aggrandir leur renom.
Après avoir perdu l'empire de la terre,
Ils avaient reconquis l'empire du parterre.
De ce trône nouveau, les voilà donc déchus,
Et dans l'obscurité pour toujours descendus !
O revers inouïs, et qu'on ne pourra croire !
Un directeur injuste insulte à notre gloire.
Tous ont fui, maudissant ses décrets inhumains,
Et vous voyez en moi *le dernier des Romains.*

CLAIRE.

Vous êtes resté seul ?

CLAQUANT.

Et ce trait, je m'en flatte,
Est bien moins d'un Romain que d'un vrai Spartiate.

CLAIRE.

Enfin, monsieur Claquant, quel est votre projet ?

CLAQUANT.

Je viens, pour moi tout seul, demander un billet.
Pour moi seul, ce n'est pas montrer trop d'exigeance,
Et j'ai lieu de compter sur votre complaisance.

CLAIRE.

Oui, si j'en avais un, je vous le remettrais ;
Mais le bureau, ce soir, donne seul les billets ;
Vous pouvez en prendre un, si cela vous arrange,

CLAQUANT.

Moi, payer un billet ? il faut que je me venge ;
Oui, vous saurez trop tard, injuste directeur,
Jusqu'où peut se porter le courroux d'un claqueur.
Voyez ces durillons, preuves de mes services.
Voyez-les, jugez-moi. Si, par leurs cicatrices,
De valeureux guerriers comptent leurs nobles faits ;
Nous, par nos durillons, nous comptons les succès.
D'un théâtre rival quand les nombreux athlètes
Accourraient en fureur assiéger nos banquettes ;
J'ai protégé nos droits, sous un bras ennemi,
J'ai failli perdre un œil à *Nicolas Remi.*
Ingrats, songez-y bien, plus d'un mauvais ouvrage,
Soutenu par nos mains, s'est sauvé du naufrage :

Le nombre en est immense et grâce à nos exploits,
On voit le *Mort Vivant* renaître quelques fois.

CLAIRE.

Bon dieu! monsieur Claquant, quelle brusque colère;
Mais à votre chagrin, moi, que pourrais-je faire ?
Puisqu'on l'a décidé, ma foi, résignez-vous.

CLAQUANT.

Me résigner, ô dieu!

CLAIRE.

Modérez ce courroux.

CLAQUANT.

La fureur, je le sens, malgré moi me transporte,
Les appuis du théâtre, on les met à la porte;
Moi, surtout, du parterre on m'interdit l'accès :
On veut, sans mon secours, obtenir des succès.
Mais vous n'en aurez pas, je vous le dis d'avance,
Des Romains outragés redoutez la vengeance;
Je saurai bien tromper votre insolent espoir;
J'applaudis tous les jours, je sifflerai ce soir.

CLAIRE.

Ah! vous ne voudrez pas...

CLAQUANT.

Sachez mieux me connaître.
Oui, oui, je sifflerai... je serai seul peut-être,
N'importe, je prétends, ici je vous le dis,
Siffler sans rien entendre, ainsi que j'applaudis.

CLAIRE.

Vous n'exercerez pas cette injuste vengeance,
Tout le monde ce soir a besoin d'indulgence;
Voulez-vous désoler nos malheureux auteurs ?

CLAQUANT.

Pourquoi veulent-ils donc chasser les connaisseurs ?

CLAIRE.

Vous, connaisseurs ? mon cher, sans vous faire une injure,
Vous êtes les boxeurs de la littérature.

CLAQUANT.

Quoi ! d'un appui certain vous voulez vous priver,
Messieurs, impunément on ne peut nous braver ;
Au Vaudeville enfin je veux chercher querelle,
Puisqu'aussi bien, ici, tout le monde s'en mêle.
Oui, je veux, n'écoutant que l'indignation,
Me joindre aux sectateurs de l'opposition ;
Ils ont conduit Momus au palais de justice,
Ils conspirent dans l'ombre à saper l'édifice ;
Moi, je conspire aussi, mais à coups de sifflets,
Non dans l'ombre comme eux, mais au feu des quinquets.

CLAIRE.

Mais que vous a donc fait ce pauvre Vaudeville ?
On veut le tourmenter... eh ! laissez-le tranquille.
Moi je l'aime, et la cause est facile à trouver,
Sous son toît paternel on me vit élever.
L'on m'y voit fort souvent, et s'il faut vous le dire ;
Chaque fois que j'y viens, moi, j'y vois toujours rire.
Là, le goût proscrivant l'ignoble calembourg,
Ne prend point ses héros à la halle, au faubourg :
Toujours avec bon ton, chez nous la gaîté brille,
Et la mère en ces lieux peut conduire sa fille,
Sans craindre qu'un bon mot, alarmant sa pudeur,
Ne vienne sur son front imprimer la rougeur.
N'a-t-il pas quelques droits à l'estime publique,
Il lance sans blesser les traits de la critique ;
Au talent qui commence offrant un libre accès,
De nos jeunes auteurs il reçoit les essais.
Lorsqu'il fallut du sort réparer l'injustice,
Il s'élança toujours le premier dans la lice ;
D'Euterpe ou de Thalie, un vétéran chéri,
Jamais, jamais en vain n'implora son appui ;
Et dans plus d'un théâtre, au jour de la retraite,
On applaudit souvent aux sons de sa musette :
Tous n'ont pas fait ainsi ; mais sans les imiter,
Momus à l'Odéon n'a pas craint de chanter.
Et l'humble Vaudeville, honoré de l'épreuve,
A porté son denier dans la main de la veuve,
Voilà, monsieur, voilà ce théâtre proscrit,
Contre lequel, hélas ! tant de gens ont écrit.
Par bonheur, du public l'impassible justice
Ne se mêle jamais des tracas de coulisse ;

Et du mal qu'on nous fait loin de nous accuser,
Il veut bien applaudir à qui sait l'amuser.
Quand ce soir le bon goût et la raison sévère,
Seuls obtiennent le droit de siéger au parterre,
Ah! croyez-moi, quittez, monsieur, ce grand courroux,
Reprenez aujourd'hui des sentimens plus doux.
N'allez pas provoquer une injuste cabale,
Il ne faut qu'un méchant pour pervertir la salle;
Et le moindre sifflet, lancé mal-à-propos,
Pourrait, dans tous les coins, rencontrer des échos.
Nos auteurs, nos acteurs, ont bien assez à faire;
Ah! n'armez pas contre eux les rigueurs du parterre.
Et songez que toujours un esprit indulgent,
Encourage le zèle, à défaut de talent.

CLAQUANT.

Mais je crois, en effet, votre cause assez bonne,
Non, je ne veux ce soir désobliger personne,
Vous m'avez converti: je me rends, c'en est fait,
Et pour vous applaudir, je vais prendre un billet.

FIN.

LE RETOUR

A LA FERME,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. ACHILLE DARTOIS ET BRISSET;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 4 NOVEMBRE 1824.

PRIX : 1 fr. 50 cent.

PARIS,

POLLET, LIBRAIRE, ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉATRE, RUE DU TEMPLE, N. 36, VIS-A-VIS CELLE CHAPON.

1824.

PERSÓNNAGES.	*ACTEURS.*
Mad. DERMEUIL, jeune épouse d'un riche propriétaire	Mlle Dussert.
Mad. RICHARD, fermière.	Mme Guillemin.
ÉMILIE, sa fille.	Mlle Pauline Geoffroy.
CHARLOT, jeune villageois, amoureux d'Émilie	M. Fédé.
ROSE, femme-de-chambre	Mlle Minette.
GERMAIN, valet de M. Dermeuil, sous le nom de M. de St.-Germain.	M. Fontenay.

La scène se passe au village.

S'adresser à M. Beancour, chef d'orchestre du Théâtre du Vaudeville, pour avoir la partition.

Vu au ministère de l'intérieur, conformément à la décision de S. Ex. en date de ce jour.

Paris, le 21 août 1824.

Par ordre de Son Excellence,

Le chef adjoint au bureau des théâtres,

COUPART.

DAVID, IMPRIMEUR, RUE DU FAUBOURG-POISSONNIÈRE, N° 1.

LE

RETOUR A LA FERME.

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente une place de village. A droite est la maison de madame Richard, avec une porte et une fenêtre donnant sur la place : à gauche, un berceau et un banc.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, Charlot est sous la fenêtre d'Emilie; il est surpris par les villageois qui se rendent au travail.

CHARLOT, *soupirant.*

Sa fenêtre est encore fermée.

UN VILLAGEOIS, *frappant sur l'épaule de Charlot.*

Qu'est-ce que tu fais donc là, Charlot? au lieu de oupirer sous la fenêtre de mam'zelle Emilie, autrefois eannette; tu f' rais ben mieux, devant qu'nous allions au ravail, d'nous chanter c'te ronde qu'on a faite pour lle,.... tu sais bien!

CHARLOT.

C'est dit!.... ell'nous entendra. (*à part*) Si je pouvais ui faire autant d' mal qu'ell' m'en a fait!.. .. (*aux illageois*) vous répéterez tous!... d'abord, il faut vous nêler, y êtes-vous?....

TOUS.

Oui, oui.

CHARLOT.

Vous-êtes mêlés!..... v' là le premier couplet.

AIR : *Gentille bachelette* : de la Bergère chatelaine.

Babet très-ignorante
A tous donnait d' l'amour;
Pour devenir savante,
V'là qu'elle part un beau jour.

Pendant trois ans d'absence,
Que d' choses elle apprit!...
Mais en gagnant d' la science,
Que d' choses ell' perdit.
Gardez votre ignorance,
Fillett's de ce pays;
N'allez pas à Paris. (*bis*)

TOUS, *en dansant.*

Gardez votre
Gardons notre ignorance
Fillet's de ce pays,
N'allez
N'allons pas à Paris. (*bis.*)

CHARLOT.

Peut-être d' sa naissance
Ell' ne se souvient pas;
Les jeux de son enfance,
Sont pour ell' sans appas.
Avec nous, plus de danse,
D' ses compagn's ell' rougit;
Et mépris' leur présence,
Parc' qu'elle a trop d'esprit!

TOUS, *en dansant.*

Gardez votre
Gardons notre ignorance.
Fillett's de ce pays;
N'allez
Nallons pas à Paris!

(*A chaque refrain de la ronde, les paysans font une figure différente; et au dernier refrain, ils forment une chaîne qu'ils prolongent jusqu'à l'arrivée de madame Richard, en se trouvant sur plusieurs rangs.*

SCÈNE III.

Les Mêmes, Mad. RICHARD.

MAD. RICHARD, *avec colère.*

Pourquoi tout ce tapage de si bon matin? qu'est-ce que vous faites ici, vous autres?

UN VILLAGEOIS.

Nous chantons,.... madame Richard.

MAD. RICHARD.

Vous chantez;.... vous chantez!... la belle occupation! noi, j' vous dis q' vous n' devez pas chanter et d' vant la porte, surtout lorsqu' ma fille repose!

CHARLOT.

Ah! elle repose!

MAD. RICHARD.

AIR : *On dit que je suis sans malice.*

Ma fille a toujours beaucoup d' peine
Avant que le sommeil lui vienne,
Hier au soir, en se couchant,
Elle a lu tout un gros roman!

CHARLOT.

Un roman...

MAD. RICHARD.

Cela vous fait rire!
Mais, jamais, je puis vous le dire,
Aucun d' vous, comme ell' n'en lira....

CHARLOT.

Nous nous endormons bien sans ça!

M' est avis pourtant, qu'il est ben temps de s' lever..... l est vrai que pour c' qu'ell' fait!

MAD. RICHARD.

Pour c' qu'elle fait!.... elle travaille plus que vous ous;.... c'est qu'elle est savante, elle!

TOUS.

Oh! oui, elle est savante!

UN VILLAGEOIS.

Ça la rend ben meilleur' fill', n'est-ce pas?....

MAD. RICHARD.

Que voulez-vous dire?

ES VILLAGEOIS, *reprenant l'air de la ronde, sortent en dansant et en se tenant deux à deux par dessous le bras.*

Gardez votre
Gardons notre ignorance.
Fillett's de ce pays,
N'allez pas
N'allons pas à Paris.

SCÈNE II.

Mad. RICHARD, CHARLOT.

MAD. RICHARD.

Ils enragent de voir not' fille si bien élevée; ils ont l'air de s'en moquer; dans le fond, ils crèvent d' dépit..... elle est si gentille, ell' a tant d'esprit!

CHARLOT.

Surtout quand ell' en fait avec le monsieur du château, n'est-ce pas!.....

MAD. RICHARD.

Oh! c'est superbe, alors!..... et si seulement je l' comprenais !...

CHARLOT.

Il me semble à moi, qu'on n' doit goûter que c' qu'on comprend.

MAD. RICHARD.

Ah! ah!..... est-il bête!.... comm' si le goût..... l'imagination.... le... comment donc Emilie appelle-t-elle ça?... le génie... ne suffisait pas... mais, tu n'entendrais rien à tout ça..... t' es trop ignorant!....

CHARLOT.

Ignorant!... ignorant!... j'en sais toujours assez, madame Richard, pour connaître, pour sentir tout c' que votr' conduite a d' blâmable; m'aviez-vous promis ou non la main de mam'zelle Jeannette... ?

MAD. RICHARD.

Dis donc Emilie!...

CHARLOT.

C'est ça, elle a changé de nom... comme elle a changé d'amoureux !

MAD. RICHARD.

Tu n' lui plais pus.. est-ce ma faute? il fallait aller tra-

vailler à Paris... ton père avait des écus, et il pouvait bien faire comme moi.

CHARLOT.

Oui, mais il n'a pas voulu... que d'fois n'a-t-il pas dit, en parlant de mes frères et de moi :

AIR *d'Aristippe.*

Pourquoi du soc héréditaire,
Eloigner leurs bras languissans ?
Ce fer a fait vivre mon père,
Il fera vivre mes enfans.
Pourquoi chercher une route inconnue ?
N'ont-ils donc pas, sans prendr' des chemins nouveaux,
La terr' pour porter leur charrue,
Le ciel pour bénir leurs travaux.

MAD. RICHARD.

Ma fille n'aura pas de reproches à m' faire, et son éducation....

CHARLOT.

Oh !... ell' n'a rien à desirer de c'côté là !

MAD. RICHARD.

J'crois bien !

AIR : *Je suis colère et boudeuse.*

Ell' vous parle politique,
Histoir', morale et dessin ;
Ell' raisonne botanique,

CHARLOT.

Et néglige le jardin.
Son miroir est, je parie,
D' ses meubl's le plus occupé....

MAD. RICHARD.

Elle chante la prairie,

CHARLOT.

Et rest' sur un canapé.

MAD. RICHARD.

Elle consulte l' baromètre,
Des livre' ell' us' les feuillets,
Pour composer une lettre,

CHARLOT.

Elle laiss' jeûner ses poulets.
Dans un seul jour ell' barbouille
Plus d' papier, qu' nous dans un an ;
Et vous plant' là sa quenouille
Pour suivre le fil d'un roman !

MAD. RICHARD.

Sa dans' fait perdre la tête,
Saute-t-ell', c'est un plaisir ;
Dans la walse elle est parfaite,
Et légèr' comme un zéphir...
Null' ne pirouett' mieux, je gage...

CHARLOT.

D' bonn' foi, croyez-vous ici,
Qu' tout cela, dans un ménage,
Tourne bien pour un mari ?...

MAD. RICHARD.

Assurément... ça tournera comme ça doit tourner !...

CHARLOT.

Oui, eh bien ! v'là ce que j'pense ; elle ne veut plus de Jeannette pour son nom, ell' n'veut plus de moi pour son mari ; craignez qu'ell' n'enrage d'êtr' votr' fille.

MAD. RICHARD.

Halte-là !... j'ai donné de l'éducation à ma fille, pour former son esprit, et non pour gâter son caractère... je m'nomme madame Richard, et j'ai des fonds ; parceque je n' suis qu'une ignorante, c'n'est pas un' raison pour qu' mon enfant n'soit qu'une bête : j'l'ai envoyée en pension à Paris ; ell' y a appris tout ce qu'il est possible d'apprendre ; ell' en revient avec un autre esprit ; mais son cœur est toujours le même !

CHARLOT.

J'm'en aperçois...

MAD. RICHARD.

Et v'là quelqu'un, qui s'y connaît mieux qu'toi, et qui sait apprécier tous les talents d'ma fille.

CHARLOT.

C'est c'bel élégant du château, (*mettant ses mains à son gilet du côté de l'épaule*) qui met toujours ses mains comme ça, quand il n'est pas boutonné (*les portant ensuite au collet de son habit*)... ou bien comme ça, quand il est boutonné... oui, le v'là un bouquet à la main... Morgué!... quel mal me fait c'te figure là!.. N'importe, je veux rester, afin de le haïr davantage.

SCÈNE IV.

Les Mêmes, GERMAIN, *sous le nom de monsieur de Saint-Germain.*

GERMAIN. (*il a un bouquet à la main.*)

J'espère que je ne ressemble plus à un valet; allons, Germain, fais honneur à l'habit de maître, et prouve que tu as été quelquefois au Théâtre français.

MAD. RICHARD, *à Germain, avec respect.*

Vot' servante, monsieur de Saint-Germain!...

GERMAIN, *lorgnant.*

C'est la mère d'Emilie, je crois... (*avec protection*) Bonjour, madame Richard; bonjour, et votre charmante fille, ce cher objet que j'adore, madame Richard!...

MAD. RICHARD.

Que vous adorez...

GERMAIN.

Oui, que j'adore, parole d'honneur!... (*à part*) j'en disais autant de Rose... (*haut*) Je suis fou de votre ravissante Emilie, elle absorbe... c'est à la lettre; elle absorbe toutes les facultés de mon âme, madame Richard!...

AIR :

Le feu de son œil électrique,
Aussi rapide que l'éclair,
Me cause un transport sympathique.

MAD. RICHARD, *à Charlot.*

Qu' dis-tu de ça?

CHARLOT, *à madame Richard.*

J' dis qu' ça n'est pas clair !

GERMAIN.

Près d'elle, je perds mon audace ;
Je mets, ravi de ses attraits,
Mon cœur à ses pieds....

CHARLOT.

A sa place
L' diabl' m'emport', si je l' ramassais.

GERMAIN.

Pense-t-elle à moi, madame Richard ?... est-elle aussi impatiente que moi de voir l'hyménée ?... madame Richard, le tour de l'hyménée est-il décidément arrivé ? Si vous m'en croyez, nous hâterons ce moment fortuné, monsieur Dermeuil.....

Mad. RICHARD.

Votre ami !

GERMAIN.

Oui, mon ami, monsieur Dermeuil doit bientôt arriver ici avec sa jeune épouse ; et je voudrais, avant son arrivée, en finir avec vous.

Mad. RICHARD.

Est-ce que sa présence ?.....

GERMAIN.

Sa présence ne ferait qu'accroître mon bonheur !.....

Mad. RICHARD.

Vous êtes si bien avec lui.

GERMAIN.

Je suis avec lui, d'une manière... que vous ne vous figurez pas... d'abord, je l'accompagne presque partout ; à table, il ne serait pas à son aise, s'il ne m'avait pas à ses côtés ; quand il se réveille le matin, la première personne qu'il demande,... c'est moi ; j'arrange ses affaires ;... je porte tant de marques de sa confiance !...

AIR : *Vaudeville du Courtisan dans l'embarras.*

Il n'est en cela, je vous jure,
Jamais généreux à demi ;
Il ne garde pas de mesure,

MAD. RICHARD.

C'est comme ça qu' doit être un ami.
Les marqu's de confianc' d'un tel homme
Ont de quoi vous rendre orgueilleux.

GERMAIN.

Oui, mais souvent il men assomme,
Et j'en ai plus que je ne veux.

Tout bien considéré, je veux être votre gendre quand il arrivera;.... le monde est méchant, je crains les propos (*à part*); et cette maudite Rose qui compte sur mon amour (*haut*), et puis la mésalliance.... un homme de condition!

MAD. RICHARD.

Dam' monsieur de Saint Germain, il n'est pas donné à tout l' monde d'avoir vos manières.

GERMAIN.

Elles sont du dernier genre, je les ai étudiées au premier théâtre de la capitale... Il y a là un maître, je veux dire petit maître, qui est de la plus grande force sur le goût... je vous réponds de former votre fille.

CHARLOT.

Ell' m' semble pourtant bien formée.

GERMAIN.

D'ailleurs Émilie a des talents, des qualités essentielles; et la dot que vous lui donnerez....

CHARLOT, *à part.*

V'là les qualités essentielles.

MAD. RICHARD.

C'te ferme m'appartient;.... et son produit.....

GERMAIN.

Je hais les gens qui prennent leur intérêt pour guide; qu'a-t'elle ?.... qu'a-t'il ?..... c'est ainsi qu'on entame aujourd'hui tous les mariages..... Cette ferme a l'air considérable.... les bâtimens sont en bon état.

MAD. RICHARD.

En très-bon état; j'ai tout fait r'mettre à neuf, il n'y a pas six mois !

GERMAIN.

Il y en a qui vont jusqu'à s'informer des espérances, qui cherchent à connaître s'il n'existe pas des oncles, des tantes.

CHARLOT, *à part.*

C'est çà, il lui faudrait encore des oncles, des tantes.

GERMAIN.

Vous n'avez ni frères, ni sœurs, madame Richard?....

MAD. RICHARD.

Oh! si fait, j'ai deux frères et trois sœurs.

GERMAIN.

Ah diable!.. et des neveux et des nièces sans doute!...

MAD. RICHARD.

Non.

GERMAIN.

Non, peste!..... sans doute que l'esprit d'ordre, qui distingue toute votre famille, a fait prospérer leurs affaires!.....

MAD. RICHARD.

J'crois ben, il en a fallu d'l'ordre;... pour amasser la grosse fortune qu'ils....

GERMAIN.

La grosse fortune qu'ils!....

MAD. RICHARD.

Qu'ils ont perdu bien malheureusement.

GERMAIN.

Ah! ils ont perdu cette grosse fortune; diable!...tant pis!.... de sorte que maintenant.....

MAD. RICHARD.

Ah! par bonheur que maintenant il leur reste....

GERMAIN.

Il leur reste?...

MAD. RICHARD.

Du courage, une charrue et des bras....

GERMAIN.

Des bras!.... ah! les bras leur restent; alors, je les en félicite; cela n'empêche pas, madame Richard, que votre fille ne soit charmante....

SCÈNE V.

Les Mêmes, ÉMILIE.

MAD. RICHARD.

Viens donc, ma chère enfant, viens donc,..... on parle de toi !

GERMAIN.

Mademoiselle !.... cette fraîcheur me dispense de la demande d'usage ; (*à part*) comme c'est adroit pour ne pas lui demander comment elle se porte !

ÉMILIE.

Je suis horriblement enrhumée depuis hier soir ; l'air est si humide dans ce village.

CHARLOT.

On s'y porte bien, pourtant..... (*à part et avec un soupir*) et si l'on n'y était pas amoureux !...

ÉMILIE, *d'un air dédaigneux.*

C'est Charlot, je crois ?

CHARLOT, *d'un ton brusque.*

Moi-même, mam'zelle Jeannette !....

GERMAIN, *à Charlot.*

C'est bon !... c'est bon !... permettez, mademoiselle Emilie, que je vous offre ces fleurs.

ÉMILIE, *prenant le bouquet et l'attachant à son corset.*

AIR : *Mais elle était simple au village* (Romagnesi.)

Qu'à mes yeux ces fleurs ont de prix !
Leur fraîcheur, leur éclat m'enchante !...
(*à Germain qui paraît les regarder.*)
Vos regards en sont éblouis....

GERMAIN.

Vous vous trompez, femme charmante !
Pour vous ce bouquet arrangé,
Dans mes mains pouvait me séduire ;
Mais à présent, de place il a changé,
Et ce n'est plus lui que j'admire !...

ÉMILIE.

On n'est pas plus galant !...

GERMAIN, *à part.*

J'ai de l'esprit comme un fournisseur... j'en fais une dépense !

CHARLOT.

Méme air.

Votr' compliment est un' leçon
Pour moi vraiment des plus nouvelles,
Et prouv' combien l'admiration
A d' pouvoir sur l'esprit des belles.
Je vois maint'nant par quel' raisons
Ces biaux messieurs, mieux qu' nous sav'nt les séduire,
C'est qu'au villag' nous les aimons,
Et qu'à la ville on les admire !...

GERMAIN, *à part.*

Je crois que ce paysan veut faire une application (*haut.*) Soyez bien persuadée, charmante Emilie, que mon amour égale mon admiration ?

Mad. RICHARD.

M'est avis, qu'c'est par trop visible pour en douter.

ÉMILIE, *à sa mère.*

M'est avis,.... vous savez bien que nous étions convenus que dorénavant, vous diriez : Je crois.

CHARLOT, *à part.*

All'va en remontrer à sa mère, à présent.

Mad. RICHARD.

Allons, allons ! j'ferai plus d'attention un'autr'foi s venez, monsieur de Saint-Germain. (*à Émilie*) Nous avons affaire....(*à Germain*)

AIR : *Mon cœur à l'espoir s'abandonne.*

Oui, bientôt vous serez mon gendre,
Venez voir ma propriété.

GERMAIN, *montrant Emilie.*

On a beau vouloir s'en défendre,
Près d'elle on se sent arrêté.

Mad. RICHARD.

Je suis très-riche, je m'en vante..

GERMAIN.

Oh ! comme je suis amoureux !

Mad. RICHARD.

J'ai plus de vingt mill' francs de rente !

GERMAIN.

Belle-mèr', je suis tout en feux !

ÉMILIE, *à part.*

Ma mère veut l'avoir pour gendre ;
Il dit qu'il se sent transporté !
D'un hommage si doux, si tendre,
Mon orgueil doit être flatté !

GERMAIN.

Elle ne veut que moi pour gendre,
Allons voir sa propriété ;
On a beau vouloir s'en défendre,
Près d'elle on se sent arrêté.

CHARLOT.

Ell' grille de le voir son gendre,
Et moi je n' suis plus écouté ;
Je suis sûr que c' qui l' rend si tendre
C'est l'amour d' la propriété.

ENSEMBLE.

MAD. RICHARD.

Elle grill' de vous voir mon gendre,
Venez voir ma propriété ;
(*montrant sa fille.*)
Plus tard, et vous devez m'entendre !
Près d'ell' vous serez arrêté.

SCÈNE VI.

CHARLOT, EMILIE.

EMILIE, *gaîment.*

C'est de mariage qu'ils vont parler ..... Charlot est toujours là ;... il me fait de la peine, ce pauvre garçon ;... Charlot, vous vous en allez ?

CHARLOT.

Rien n'me retient ici, mam'zelle ; et d'ailleurs, v'là l'heure de ma leçon qui s'avance.

EMILIE.

Quelle leçon ?

CHARLOT.

Pardine, est-ce que, dans l'espoir d'vous plaire (*vive-*

ment), non,... non, de d'v'nir savant, j'ne feuillette pas les livres aussi, moi!

EMILIE.

Vous lisez, Charlot?....

CHARLOT.

Et la grammaire, faut voir comme j'y mords!.... oui, mademoiselle.

AIR : *Le feu qui brûla mon visage.*

A m'instruire enfin je commence,
Chaqu' jour je suis plus avancé;
Je sais faire la différence
Et du présent et du passé.
Ne croyez pas que je l'ignore,
Je sais que vous m'aviez charmé;
Je sais que je vous aime encore,
Je sais que vous m'avez aimé!

EMILIE.

Continuez, et vous apprendrez à vous exprimer en bon français!

CHARLOT

Ah! pour c'qui est d'ça, grâce à Dieu, il n'y a pas besoin d'aller en pension!

AIR : *J' trouve étonnant qu' ma gaîte vous offense.*

Quand j' dis qu'il faut que la haine sommeille,
Et que d' s'accorder, il est temps;
Aux paysans, quand je conseille
De n' se mêler que d' cultiver leurs champs!
Près d' ces champs que la paix protége,
Quand j' dis qu' l'enn'mi, s'il se montre jamais,
Pour le chasser, doit tous nous trouver prêts....
Quoiqu'on n' m'ait pas mis au collége,
Il m' sembl' que j' parle en bon français!

EMILIE.

On ne peut qu'approuver de pareils sentimens!

CHARLOT.

Si vous aviez voulu, mam'zelle.....

EMILIE.

Si j'avais voulu!.....

CHARLOT.

Mam'zell' Jeannette;... Emilie.... j'aurais pu apprendre

de vous quelques - unes d' ces belles choses qu'on vous a enseignées à Paris, en échange des connaissances que j'aurais pu, moi, vous donner.

ÉMILIE.

Vous ! et que pourriez-vous me montrer Charlot ?

CHARLOT.

Dam ! mamzell', ça s'devine ; sans doute que dans votr'pension on n'vous a pas appris ça !. ...

ÉMILIE.

En pension, on apprend tant de choses.

CHARLOT.

Ah ! Jeannette ! combien il y en a que vous ne savez plus.

ÉMILIE.

Comment ! j'ai pourtant bonne mémoire.

CHARLOT.

J'parie qu'vous n'savez plus seulement c'petit pas que nous avions appris ensemble.

ÉMILIE.

Ce petit pas qui était si baroque ? ah ! mon Dieu, si je le voulais.....

CHARLOT.

Si vous le vouliez !... oh ! non, vous aviez l'air si bon, si timide, si naïf, vous avez oublié tout ça !

ÉMILIE, *vivement.*

Et moi, je vous dis que je m'en souviens encore !

CHARLOT.

De la chansonnette aussi ?

ÉMILIE.

De la chansonnette aussi.

CHARLOT.

Eh ! bien, nous allons voir.... j'commence.

(*Sur les couplets suivans ils dansent d'une manière tout-à-fait paysanne. Cette danse doit être réglée ; elle produit un grand effet à la représentation.*)

AIR *nouveau.*

Vive ma petite Jeannette !
Ell' a tout c' qu'il faut pour tenter !...
C'est la plus gentille fillette,
Rien que d' la voir, ça m' fait sauter.

CHARLOT ET ÉMIRIE.

Qui s'aime bien, toujours s'assemble,
Que j' suis { content / contente } auprès de t o
Quand nous dansons ensemble,
Ça t' fait-y plaisir comme à moi?

ÉMILIE.

Même air.

Quand nous dansons ainsi, ma mère
Vient quequ' fois nous dire : finissez;
Mais d'une gêne si sévère,
Un jour nous s'rons débarrassés.

ENSEMBLE.

ÉMILIE.

Qu'il sera doux notre ménage!
En vérité déjà j' m'y crois.
Charlot, quand j' parl' de mariage,
Ça t' fait-y plaisir comme à moi?

CHARLOT.

Qu'il sera doux notre ménage!
Drès qu' jy pens', ça m' met en émoi.
Jeannett', quand j' parl' de mariage,
Ça te fait-y plaisir comme à moi?

(*A la fin du couplet, Charlot, emporté par ses souvenirs, prend un baiser à Emilie.*)

SCÈNE VII.

Les Mêmes, GERMAIN.

GERMAIN.

Eh bien! que fait donc là ce paysan?

ÉMILIE.

Monsieur de Saint-Germain!.... (*se remettant*) Ce paysan, monsieur, me rappelait une chanson que j'aimais autrefois..... et je dansais sans y penser.

GERMAIN.

Ah! je conçois! le charme des souvenirs entraîne; j'ai aussi de ces momens là. (*à part*) Mais le diable m'emporte, s'ils me mettent le cœur à la danse! (*haut*) Paysan!.... c'est bon pour cette fois; mais dorénavant c'est moi...

CHARLOT, *se contraignant à peine.*

Vous ?

GERMAIN.

Oui moi, et laissez-nous !

CHARLOT, *à part.*

L'ingrate ! pas un mot ! (*haut*) Oui je vous laisse, mais en fait d'danse, j'vous en r'montrerai encore, j'en sais une qu'vous n'connaissez pas; et quand vous voudrez, je vous la f'rai danser.

GERMAIN.

Qu'est-ce qui veut dire ?

CHARLOT.

Je dis que j'vous la f'rai danser ; entendez-vous, monsieur de Saint-Germain ? (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

EMILIE, GERMAIN.

GERMAIN.

Heim !.... ce paysan a vraiment l'air sentimental ; tout le monde s'en mêle.... Quant à moi, belle Emilie, vous me voyez transporté, ravi; votre mère se rend à nos désirs ! loin des intrigues et du bruit, je vais donc, sous un toît champêtre, fuir les vains plaisirs et goûter ceux que donne la nature.

ÉMILIE.

Que dites - vous ? comment ! vous voudriez vivre au milieu de ces paysans !

GERMAIN.

Pourquoi non? moi, je suis comme ce fameux général romain.... César, enfin !

AIR : *Ce magistrat irréprochable.*

Dans un village, ce grand homme
Aimait mieux être le premier,
Que d'être le second à Rome !

ÉMILIE.

C'est vrai, je ne puis le nier !...

Mais, malgré ce fait, je réclame ;
Et César bien certainement
Aurait, si j'eusse été sa femme,
Partagé le commandement.

GERMAIN, *à part.*

Oh bien ! dans ce cas, je ne risque rien d'obéir ; aussi bien j'y suis accoutumé.

ÉMILIE.

Avez-vous pu croire que je consentisse ?.... quoi !.... je passerais ma vie avec des gens qui ne savent pas parler ! Nous ne pourrions nous entendre... et puis, pas une contredanse nouvelle !.... jamais une walse ! Non, non, monsieur ; Paris, Paris, voilà ce qu'il nous faut habiter ! Je veux fréquenter les bals, les spectacles,. .... l'institut.... c'est nécessaire !

GERMAIN.

Nécessaire ?

ÉMILIE.

Oui, monsieur.

AIR : *Vive la lithographie.*

Je suis vive, très-légère,
Et je ne danse pas mal ;
Il est donc très-*nécessaire*
Que j'aille d'abord au bal.
La harpe est mon instrument,
Il est donc absolument,
Nécessaire que souvent
On juge de mon talent.
L'Institut, que l'on révère,
Tient séance tous les mois ;
J'irai : c'est très-*nécessaire*
De s'ennuyer quelquefois !
Et le Musée, il me plaît ;
Puisque je dessine, il est
Nécessaire et naturel
Que j'admire Raphaël.
Je dis bien la comédie,
Nous la jouerons, Dieu merci ;
J'aime à me voir applaudie :
C'est très-*nécessaire* aussi.

Pour dire vrai jusqu'au bout,
J'ai des talens, j'ai du goût;
Je veux qu'ils brillent partout,
C'est *nécessaire* avant tout!

GERMAIN.

D'après tout ceci, j'espère,
Vous voyez, tendres parens,
Combien il est *nécessaire*
Qu'une femme ait des talens!

(*à part.*) Voilà qui va mal, avec mes plans de réforme! et je commence à voir que cette petite personne.....

ÉMILIE.

D'ailleurs, n'aurons-nous pas de quoi payer nos plaisirs? ma mère a une fortune considérable.

GERMAIN.

Vos raisons sont excellentes.... nous habiterons Paris. (*à part.*) Allons voir au château s'il n'y a rien de nouveau: cette Rose me donne une inquiétude! (*Haut*) Charmante Emilie, j'ai différens ordres à donner; dans un instant, je reviens près de vous hâter le moment de ma félicité. Vous ne m'en voulez pas, aimable Emilie? (*à part.*) Ah! le vilain petit caractère! (*Haut en s'en allant.*) On n'est pas plus aimable! (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

ÉMILIE, *seule.*

Vouloir rester dans ce village! cela n'avait pas le sens commun. Oui, l'on aura beau faire, jamais cette vie ne me conviendra. Comment s'occuper ici? ma harpe n'est plus du tout d'accord; mes crayons sont cassés; mes livres, je les connais tous ... (*regardant*) Les voilà là bas.... leur travail a cessé; elles dansent dans la prairie... elles sont heureuses!... Charlot est avec elles... il m'oublie!.... Et moi, ai-je donc besoin d'eux pour me distraire? employons ces talens qui me faisaient briller à Paris.

AIR *du Concert à la cour.* (Arrangé par Beancour.)

Déjà l'illusion dans Paris me ramène,
A montrer mes talens chacun vient m'inviter ;
Le charme des beaux-arts, me séduit et m'entraîne :
On écoute !... je vais chanter !

CHŒUR *des Villageois dans la coulisse, sur l'air de Jeannot et Colin.*

Aux jeux de son enfance,
Que l'on a (*bis*) de plaisir !
C' n'est qu'aux lieux d' sa naissance,
Qu'on peut bien (*bis*) s' réjouir.

ÉMILIE, *avec dépit*

Mais leurs danses, leurs jeux m'interrompent sans cesse;
Voyons donc, et jugeons leur grâce, leur adresse.
(*Les regardant.*)
Les voilà, les voilà !
Tous en cadence,
C'est cela, c'est cela !
(*se moquant.*)
Les jolis pas ! (*riant.*) ah ! ah ! etc.
Lorsque l'on a
Cet air, cette élégance,
Comment peut-on s'amuser à la danse ?
(*riant avec dépit*) ah! ah! etc.

(*A la fin du couplet précédent, des villageois et villageoises formant la chaîne passent dans le fond du théâtre, en dansant sur l'air chanté par Émilie. Ils sont conduits par Charlot dont les signes indiquent qu'Émilie s'ennuie d'être seule.*)

Ah ! grands Dieux !
C'est affreux !
Point de mesures;
C'est toujours
Mêmes tours ;
Qu'ils sont donc lourds !
(*riant*) ah! ah! ah!
C'est à Paris, qu'on a d'autres tournures ;
C'est là,
Qu'on sait varier ses figures ;
(*dansant.*)
Tra, la, la, la, la, etc.

(*Ici une autre partie des villageois passent sur la ritournelle, comme à la fin du couplet précédent. — Cette danse d'Émilie doit être très-gracieuse et contraster avec la danse paysanne qu'elle a dansée avec Charlot.*)

En dansant, voulez-vous
Beaucoup de grâce,
En dansant, voulez-vous
Un air bien doux !..,
(*elle danse.*)
Tra, la, la, la, la, etc.
Mais en walsant il n'est rien qu'on n'efface !
Regardez donc comme on passe
Et repasse
Tra, la, la la, la, etc.
Oui, voilà comme il faut faire,
Pour plaire,
Oui, oui, voilà
Comme toujours on plaira.

(*Elle se trouve sous le berceau et s'assied sur le banc de gazon.*)

SCÈNE X.

ÉMILIE *sous le berceau;* Mad. DERMEUIL, ROSE.

ROSE.

Madame, voilà l'avenue du château ; vous êtes arrivée.

MAD. DERMEUIL.

Dis-moi, Rose, n'ai-je pas eu une excellente idée de descendre de voiture à l'entrée du village ? n'es-tu pas contente de notre petite promenade ? peut-on voir des sites plus rians ! peut-on respirer un air plus pur !

ROSE.

Il est certain, madame, qu'ici l'on respire à merveille ! (*à part*) et que le cœur y bat avec une facilité !...

ÉMILIE, *sortant du berceau et apercevant Mad. Dermeuil.*

Je ne me trompe pas, c'est la bonne !

ROSE, *à madame Dermeuil.*

Madame est icien pays de connaissance !

MAD. DERMEUIL.

Attends donc !..... je crois..... oui, c'est elle..... ma chère Emilie ! (*elle l'embrasse*) pardonne moi de n'avoir pas reconnu de suite une amie de pension.

AIR *du Barbier de Séville.* (Rossini)

Moment heureux
Pour toutes deux ;
Serait-ce une chimère !
Non, c'est bien toi qui dans ces lieux,
Viens t'offrir à mes yeux !

MAD. DERMEUIL.

Il te manquait naguère
Peu de chose pour être bien,
ENSEMBLE. Mais à présent, ma chère,
Il ne te manque rien !

ÉMILIE, *gaiment.*

Ah ! réponds moi,
Es-tu toujours folle, toi ?

MAD. DERMEUIL.

Je suis bien loin vraiment,
Comme auparavant,
De rire aujourd'hui ;
J'ai, ma chère, un mari !

ÉMILIE.

Un mari !...

ÉMILIE ET MAD. DORMEUIL.

Moment heureux,
Pour toutes deux, etc.

ROSE.

ENSEMBLE. Moment heureux
Pour toutes deux ;
Serait-ce une chimère ?
Non ; c'est elle qui dans ces lieux
Vient s'offrir à ses yeux.

ROSE, *à part.*

J'espère bientôt avoir aussi un moment heureux.

MAD. DERMEUIL.

Par quel hasard te trouves-tu dans ce village? Ah, tu m'as souvent parlé d'une maison de campagne..... Est-ce que ta famille?...

ÉMILIE, *avec embarras.*

Ma famille.... (*se remettant*) Ma santé, ma chère, m'a conduite ici ; je suis venue respirer l'air de la campagne.

MAD. DERMEUIL.

Chez ta nourrice, peut-être?

ÉMILIE, *vivement.*

Oui, une bonne fermière; elle eut soin de ma première enfance; et je la regarde comme une seconde mère.

SCÈNE XI.

Les Mêmes, Mad. RICHARD.

MAD. RICHARD.

Emilie ! Emilie ! où donc es-tu, mon enfant?

ÉMILIE, *à part.*

Ciel! ma mère!

ROSE, *à part.*

Tu ? la fermière est familière.

MAD. RICHARD.

Oh! je n'te savais pas en si bonne compagnie; pardon, excuse, mesdames!

ÉMILIE, *avec embarras.*

Ce n'est rien, et vous ne pouvez venir plus à propos... Vous prenez tant de part à tout ce qui m'arrive, que vous partagerez ma joie, j'en suis persuadée... J'ai retrouvé dans madame une amie.

MAD. DERMEUIL.

Chez madame Duluth, à Paris, nous étions liées intimement...

ÉMILIE, *vivement.*

AIR : *Une fille est un oiseau.*

Ce temps rempli de douceur,
N'a point quitté ma mémoire ;

Là, nous mettions notre gloire,
A vivre comme des sœurs.
Jamais de coquetterie,
Ignorant la jalousie,
On savait, sans nulle envie,
Garder un secret...

MAD. DERMEUIL.

Dû tout!
N'en croyez rien, je vous prie;
Ici, l'on nous calomnie:
Nous sommes femmes partout!

ROSE, *à part.*

A la bonne heure! je disais aussi....

MAD. DERMEUIL, *à Emilie.*

Je suis ravie de cultiver ton amitié; je reste ici toute la belle saison.

ÉMILIE, *avec inquiétude.*

Comment cela?

MAD. DERMEUIL.

Dès que je fus sortie de pension, j'épousai monsieur Dermeuil.

MAD. RICHARD.

L'propriétaire du château?

MAD. DERMEUIL.

Il sera ici demain.

EMILIE, *à part.*

Qu'ai-je fait?...

ROSE, *à mad. Richard.*

Vous avez déjà dû voir arriver ici!...

MAD. RICHARD.

J'sais qui vous voulez dire... (*à part*) C'est-il heureux!.... ma fille, l'amie de madame, et bientôt l'épouse d'l'ami d'monsieu. (*haut*) Madame ne sait sans doute pas qu'Emilie va se marier?

MAD. DERMEUIL.

Quoi!... tu vas te marier dans ce pays?

MAD. RICHARD.

Oui, oui, dans c'pays; j'espère que vous lui f'rez l'honneur d'être d'la noce.

ÉMILIE, *à mad. Richard.*

Ma mère, à quoi bon parler de cela!

MAD. RICHARD.

C'est parti malgré moi ! d'ailleurs...

AIR : *Elle regarde toujours l'autre.*

Du prétendu j' puis parler, j' crois;
Madam', vous jugerez vous même,
Si l'on peut faire un meilleur choix.

MAD. DERMEUIL.

Votre joie en paraît extrême !

MAD. RICHARD.

Oui, j'n'eus jamais l' cœur si content;
Et c' mariage me rend tout' fière.

MAD. DERMEUIL, *à Emilie.*

Cette femme t'aime, vraiment,
Autant que si c'était ta mère !

MAD. RICHARD, *riant.*

Mais, c'est qu'je m' regarde bien comme telle!

ROSE, *à part.*

La bonne mère nourrice!

EMILIE, *vivement.*

Eugénie, sans doute, est fatiguée et pressée d'arriver.

MAD. DERMEUIL.

Mais non, ma chère Emilie.

MAD. RICHARD.

Alors, il faut, ma chère fille, que nous engagions madame à entrer un instant dans la ferme; je s' rai fière de r'cevoir chez moi l'épouse de M. Dermeuil; j'fus longtemps sa fermière, et c'est à ses bontés que je suis redevable de mon bien être!...

ÉMILIE, *à part.*

Que je souffre!

MAD. DERMEUIL.

Je me rends, avec plaisir, à votre invitation, bonne femme ; les amis de M. Dermeuil sont aussi les miens. Rose, attends-moi là.

MAD. RICHARD.

AIR : *Voici madame de Merville.*

Soyez ici la bien venue,
Regardez not' ferm' comme à vous;

Null' part, vous n'aurez été r'çue,
Avec plus d' plaisir que chez nous !

ÉMILIE.

L'inquiétude me tourmente !

ROSE, *en parlant d'Emilie.*

Quel embarras ! quelle rougeur !

MAD. DERMEUIL, *à madame Richard.*

Votre accueil me touche et m'enchante.

MAD. RICHARD.

Il est franc comme notre cœur !

Soyez ici la bien venue, etc.

MAD. DERMEUIL.

Je suis ici la bien venue,
Pour moi, que cet accueil est doux
Je ne serai jamais reçue,
Nulle part si bien que chez vous.

ÉMILIE.

ENSEMBLE

Soyez-ici la bien venue,
Vous revoir, pour moi, c'est si doux !
Vous ne serez jamais reçue,
Nulle part si bien que chez nous.

ROSE.

Ma maîtresse est la bien venue,
Ah ! combien cet accueil est doux !
Sans doute, elle est fort bien reçue,
Pourtant, c'est un retard pour nous.

SCÈNE XII.

ROSE, *et bientôt* CHARLOT.

ROSE.

Voici une rencontre qui me contrarie beaucoup. Je suis pressée, moi ! L'amour m'appelle au château ; c'est un maître qui n'aime pas à attendre. Ce pauvre Germain ! comme il doit s'ennuyer de mon absence ! comme il m'aime ! il est fidèle celui-là ! et je suis sûre qu'il ne m'attrapera pas comme les autres. (*remarquant Charlot qui la salue*) Que me veut ce jeune paysan ?

CHARLOT, *à part.*

C'est la dame du château... Morguenne! j'ai ben envie lui tirer ma révérence et de l'intéresser en ma faveur! l' pourrait beaucoup sur l'esprit d' la mère Richard. (*il i fait de grands saluts*) Madame, je v'nons d' voir ot' voiture dans l'avenue de vot' château, et j' nous ommes ben douté...

ROSE.

Vous croyez vous adresser à madame Dermeuil, n'est-il as vrai, mon ami? Eh bien, vous vous trompez; je suis ut simplement sa femme-de-chambre, et je me nomme ose.

CHARLOT.

Pardon, mam'zelle Rose; vot' qualité n'est pas écrite sur ot' figure; c' n'est pas comme vot' nom.

ROSE, *à part.*

Il n'est point sot, ce jeune homme.

CHARLOT.

Et j' vous trouve assez jolie et assez brav'ment vêtue our faire une grand' dame.

ROSE, *à part.*

Il a des expressions... (*haut*) Eh bien, voulez-vous me aire part de ce que vous avez à dire à ma maîtresse? je ourrai peut-être vous servir auprès d'elle.

CHARLOT.

Vous êtes ben bonne, mam'zelle, et vot' offre n'est pas de refus... Imaginez-vous qu'un' jeun' paysann' m'aimait... m'aimait (*soupirant*), comme je l'aime encore!

AIR : *Vent brûlant d'Arabie.*

D'être constant' c'te belle,
Plus d' cent fois me jura;
Et v'là que l'infidelle,
N' s'en souvient plus déjà!
Qu' j'ai d' malheur en partage,
Mam'zelle, j' suis l' premier,
Qu'on trompe en ce village.

ROSE, *lui répondant sur le même ton.*

Vous ne s'rez pas l' dernier.

CHARLOT.

Ça n'peut pas m'consoler d'perdre mam'zelle Emilie !

ROSE.

Emilie ! une jeune personne qui demeure là dans cette ferme ?

CHARLOT.

C'est sa mère qu'en est la propriétaire.

ROSE.

Sa mère nourrice, vous voulez dire ?

CHARLOT.

Non pas, sa mère tout de bon !

ROSE, *à part.*

Elle a dit à madame.... c'est cela, mademoiselle Emilie a été élevée dans la capitale, et maintenant !... (*haut*) Et c'est mademoiselle Emilie, mon ami, qui vous a trahi, abandonné !

CHARLOT.

Ah ! mon Dieu, oui !

ROSE.

C'est étonnant ! chaque jour j'apprends de nouveaux traits d'inconstance !.... hommes comme femmes, on ne sait plus à qui se fier !... Je suis bien heureuse d'avoir choisi ce bon Germain !... que de fois il m'a juré qu'il m'aimait; en vérité je me reproche de n'avoir pas assez de tendresse pour lui. Et puis, il croit tout ce que je lui dis..... c'est la perle des hommes.... c'est.... mais je reviens à vous; et pour qui vous a-t'on quitté?

CHARLOT.

Pour un biau mossieu d'Paris....

ROSE, *inquiète.*

De Paris !

CHARLOT.

Vous l'connaissez bien, il est déjà ici !

ROSE, *plus inquiète.*

Ici !

CHARLOT.

Monsieur de Saint-Germain.

ROSE.

De Saint-Germain ! (*à part*) quel soupçon, est-ce que le traître !....

CHARLOT.

Le v'là, il vient chercher Emilie!... il est toujours à roder de ce côté, quoi!

ROSE; *elle va regarder à la cantonnade.*

Voyons, si de loin.... un habit noir..... une tournure distinguée;.... je ne le reconnais pas... cependant on dirait.... venez avec moi... plaçons-nous de manière à l'observer et ne bougez pas.

(*Ils se mettent sous le berceau.*)

SCÈNE XIII.

GERMAIN, ROSE, CHARLOT, *cachés derrière l'arbre.*

GERMAIN, *se croyant seul.*

Allons, allons, décidément je renonce à la campagne; et de la capitale, je reprends le chemin.

ROSE, *un peu haut.*

C'est Germain!

GERMAIN.

Hein!.... il m'avait semblé... c'est l'écho!... Oui, c'est une résolution prise; c'est Emilie qu'il me faut; et ma foi: nous mangerons l'argent de la mère Richard à Paris... et Rose? cette pauvre Rose, qui m'aime et qui croyait!.... ah! ah! ah!

ROSE, *à part.*

Il rit!

GERMAIN.

Il me semble entendre ses reproches, ses gémissemens!

ROSE, *à part.*

Je suis furieuse!

GERMAIN.

Que lui dirai-je pour la calmer? supposons qu'elle est là: hé bien! je lui dirai d'une voix bien touchante: Rose, aimable Rose; je suis coupable, bien coupable!... mais que voulez-vous!.... l'absence, vos rigueurs.....

ROSE, *à part.*

Ah! le menteur!

GERMAIN.

Si j'ajoute à cela, la crainte que j'avais de ne pas faire son bonheur, mon intérêt; si je glisse quelques mots sur ses défauts, et sur certaines aventures qui lui sont arrivées!

ROSE, *à part.*

Ah! le scélérat!

GERMAIN.

Que pourra-t-elle... je vous le demande?... Que pourra-t-elle dire à cela?

ROSE, *paraissant brusquement.*

Traître! monstre! perfide!

GERMAIN.

Rose! c'est le diable!

ROSE.

Tu ne mourras que par mes mains!...

GERMAIN, *en riant.*

Ah! ah! ah! conviens, là, bonnement, que tu as été bien attrapée!...

ROSE.

Attrapée!

GERMAIN.

Je la connais, elle est capable de dire qu'elle n'a pas été attrapée!

ROSE.

Que veut-dire ce faquin?

GERMAIN.

Ce que je veux dire!.... c'est tout simple (*à part.*) Le diable m'emporte, si je sais où j'en suis! De l'effronterie, il y a peut-être encore de l'espoir.

ROSE.

Tu ne savais pas que j'étais là?...

GERMAIN, *avec un grand sérieux.*

Je le savais!...

ROSE.

Tu prétends.

GERMAIN.

Je le savais, te dis-je; ma parole d'honneur!... Mon

cœur t'avait devinée.... C'était une épreuve..... Quelle colère!...elle a manqué de m'étrangler!... c'est charmant!... on n'aime pas comme cela!

ROSE.

Tes finesses viennent trop tard! Et cette Emilie dont tu parlais!...

GERMAIN.

Allons, Rose, allons donc... rends-toi justice; quand on t'a vue, peut-on... qui, moi... pour une... Ah! fi donc!

ROSE.

C'est ça, vante ta constance!... Mais tu te donnes une peine inutile... (*montrant Charlot.*) Ce jeune homme m'a tout conté; je sais tout, absolument tout!

GERMAIN.

Que ne le disais-tu donc de suite!.... Que diable, tu me fais faire là un tas de contes!

ROSE.

Je vais avoir mon tour Madame vient d'arriver...

GERMAIN.

Madame est ici!... et moi qui... (*fausse sortie.*) Rose... adorable Rose!

ROSE.

Adorable!.... et moi, qui me reprochais de ne pas l'aimer assez!

GERMAIN, *priant.*

Tendre cœur!

ROSE.

Qui le regardais comme une perle.

GERMAIN, *de même.*

Ma bonne Rose!

ROSE.

Bonne!

GERMAIN.

C'est le mot!

ROSE.

Je t'arracherais les yeux!

GERMAIN, *l'arrêtant.*

Voudrais-tu me défigurer? Souffre qu'à tes genoux...

ROSE.

Que faites vous, monsieur de Saint-Germain? vous allez vous compromettre!

GERMAIN.

Du tout, je mets bas l'étiquette.... je cours au château... toi, montre un peu de douceur, ne suis pas ton premier mouvement; tu sais par toi-même combien la vertu est fragile.... et d'ailleurs la clémence... (*Rose lui donne un soufflet. Germain mettant la main sur sa joue.*) la clémence est la plus belle vertu! (*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

CHARLOT, ROSE.

CHARLOT.

Quoi! ce biau mossieu n'est qu'un.....

ROSE.

Quelle trahison!... moi lui pardonner!..... j'aurai bien plus de plaisir à me venger!

CHARLOT.

Il est certain qu'vous d'vez être offensée!

ROSE.

M'oublier! me sacrifier à mademoiselle Emilie! (*avec dépit*) Il me semble qu'elle n'a pourtant rien de bien remarquable, cette demoiselle!

CHARLOT.

Ah! t'nez, mam'zelle Rose, j'lui en voulons diantrement; et malgré ça, j'conv'nons qu'elle est bien jolie.

ROSE.

Jolie,... jolie!... Elle est petite d'abord.

CHARLOT.

Mais queu tournure!

ROSE.

Et brune!.... ah!.... vous m'direz peut-être qu'elle n'est pas brune?

CHARLOT.

Oui, mais queu figure!

ROSE.

Une bouche pincée... elle a toujours l'air de dire: finissez donc, monsieur! ne m'approchez pas! vous me faites peur! est-ce comme ça qu'une femme doit parler?

CHARLOT.

C'est vrai qu'elle devrait parler autrement.

ROSE.

Je me vengerai!

CHARLOT.

Et moi, j'en meurs d'envie...

ROSE.

Je suis si en colère, si encolère!

CHARLOT.

Si j'trouvais un' petite femme!..... (*Il regarde Rose*).

ROSE.

Si quelqu'un dans ce moment se présentait!...

AIR : *De jadis et aujourd'hui.*

Prenant la vengeance pour guide,
Je lui dirais, voici ma main;
Pour me venger de ce perfide,
Marchons à l'autel de l'hymen!
Qu'il n'ait ni grâce ni fortune,
Mais qu'il partage ma fureur!...

CHARLOT, *à part.*

Morgué, pour servir c'te rancune,
Il va falloir un fier vengeur!...

Si j'osais!.... pourquoi pas? j'ai tout ce qu'il faut pour ça. (*haut*) Mam'zelle!

ROSE.

Que voulez-vous?

CHARLOT.

Me v'là!

ROSE.

Eh bien!

CHARLOT.

Si quelqu'un s' présentait; tout-à l'heure, disiez-vous.

ROSE.

Il est vrai.

CHARLOT.

Je m' présente!

ROSE.

Vous!

CHARLOT.

Eh! oui, moi!

ROSE, *à part.*

Il n'est pas mal ce gros garçon là!

CHARLOT.

Voyez!

AIR : *De Gaspard l'avisé.*

J'ons des prés, un' petite ferme,
Un bon cœur, un amour bien ferme!
Émilie a dédaigné ça,
Ah! ah! ah! ah!
Mais peut'êtr' ben qu'un jour viendra,
Oui da, oui da,
Qu'elle le regrettera!
En attendant, si vous voulez,
Dites un mot, et puis allez;
J'en réponds,
J' vous veng'rons;
Parlez donc,
Point d' façon,
J' suis garçon!

ROSE.

Votre proposition....

CHARLOT.

All' est brusque, j'en conviens. La réponse doit être d'même.

ROSE.

Eh bien! donnez-moi un instant pour y réfléchir

CHARLOT.

J' cours chercher la jeuness' du village, pour fêter l'arrivée de madame Dermeuil;.... vous m' donnerez la réponse.... voilà qu'est dit.

ROSE, *lui présentant la main.*

Voilà qui est dit ....

CHARLOT, *lui tapant dans la main.*

Ça y est!

ROSE, *retirant la main.*

Il est fort!...

CHARLOT.

C'est un' bonne idée que j'ai eue là!

AIR : *Je regardais Madelinette.*

Pour servir notr' double colère,
Oui, prends Charlot pour époux.
Ce mariage est une pierre,
Dont la malice f'ra deux coups.
Quand un' perfid' vous abandonne,
Parlez-moi de c'te vengeance là !

ROSE.

Elle ne fait mourir personne !...

CHARLOT, *prenant l'air tout-à-fait paysan.*

Ben du contraire... et j' n' dis qu' ça !
Pour servir notr' double colère, etc.

ENSEMBLE

ROSE.

J' crois, qu'écoutant ma colère,
Je le choisirai pour époux ;
Ce mariage est une pierre,
Dont la vengeance fait deux coups !

SCÈNE XV.

ROSE, *et bientôt* Mad. DERMEUIL, EMILIE, Mad. RICHARD.

ROSE.

Oui, je l'épouserai ! et le traître de Germain n'épousera pas sa demoiselle Emilie !... Voici madame... instruisons la ! (*Elle s'approche de madame Dermeuil, qui sort de la ferme*) Madame !...

Mad. RICHARD, *suivant madame Dermeuil.*

Sitôt nous priver du plaisir de vous voir cheu nous !... j'espère ben, madame, qu'un jour vous nous accorderez plus d'temps.

Mad. DERMEUIL.

Oui, madame Richard ; je reviens toujours où l'on m'a bien reçue.

ROSE, *à madame Dermeuil.*

Madame... vous saurez que mademoiselle Emilie (*elle continue à lui parler à l'oreille*).

ÉMILIE, *à part.*

Que je me repens de mon mensonge ! mon embarras,

ma rougeur... les discours de ma mère ont dû lui découvrir la vérité !

MAD. DERMEUIL, *à part, après que Rose lui a parlé.*

J'avais bien deviné... ah ! Emilie !... Emilie !...

ÉMILIE, *à part.*

Je n'ose lever les yeux sur elle...

MAD. DERMEUIL.

Elle est toute interdite... (*elle s'approche d'Emilie avec bonté*) Ma chère amie ? tu ne me dis plus rien, quel peut être le motif d'une pareille froideur ?

ÉMILIE.

Madame !

MAD. DERMEUIL.

Pourquoi m'appelles-tu ainsi ?... ne suis-je plus Eugénie pour toi ?... Emilie, mon cœur, ici comme à la pension, est toujours le même (*avec intention*); je ne méconnais point mes amis, Emilie. La fortune et la brillante éducation seraient à craindre pour les jeunes personnes, si elles leur faisaient dédaigner ceux que la nature et le cœur leur ordonnent de chérir; si elles les faisaient rougir de la condition de leurs parens !

ÉMILIE, *à part.*

Quelle leçon !

MAD. DERMEUIL, *avec force.*

Méconnaître ses parens !...

AIR :

Qu'il soit puni, l'enfant coupable,
Que sa naissance fait rougir;
Le vice seul est méprisable,
Et d'un nom pur on doit s'énorgueillir.
De ses talens on peut bien être fière,
S'instruire même est un devoir;
Mais avant tout, il faut savoir
Que l'on doit honorer sa mère.

ÉMILIE.

Ah ! madame, pardonnez-moi... ne m'accablez pas...

MAD. RICHARD, *à sa fille qui pleure.*

Qu'est-ce que tout cela signifie ?

SCÈNE XVI.

Les Mêmes, CHARLOT, jeunes Villageois et Villageoises.

AIR : *Nous accourons, etc.*

Daignez r'cevoir dans ce beau jour,
L'hommage du village,
D' la reconnaissance et d' l'amour,
C'est ici le séjour.

MAD. DERMEUIL, *recevant les bouquets.*

Mes amis, mon cœur vous r'mercie ;
Je veux long-temps garder tous ces bouquets.

CHARLOT.

Bien plus long-temps, dans notre âme attendrie,
Je garderons l' souvenir de vos bienfaits !

CHARLOT, *en voyant Émilie, à part.*

La v'là... elle pleure... ah ! mondieu !... qu'est-ce qu'elle a donc ?...

MAD. DERMEUIL.

Mes amis, vous êtes tous invités à venir au château...

ROSE.

Oui, tous ; sans excepter la bonne madame Richard, la fermière de mademoiselle Emilie !...

CHARLOT.

La fermière d'mam'zelle Emilie !...

MAD. RICHARD.

Comment, la fermière !... (*Vivement*) Ma fille !...

EMILIE.

Eh bien ! oui, l'orgueil m'a fait craindre de vous entendre me donner ce titre qu'il me devrait être si doux de porter ; j'ai rougi de vous nommer ma mère !...

MAD. RICHARD.

J'te ferai ben voir, orgueilleuse !.. (*vivement*) Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! un' fille à qui j'ai donné tant d'soins !.. tu méconnais ta mère, qu'est-ce que diraiit donc ton père

s'il était encore vivant!.... lui qui s'reposait sur moi pour élever ses enfans... Car l'pauvre cher homme, dieu merci, y m'disait toujours : ma femme, mêles-toi d'tes enfans; c'n'estpas d'mon ressort, et éduqu'les; apprends-les à ben nous aimer, qu'nous en soyons fiers un jour, et qu'ils puissent nous faire honneur dans l'monde et dans le village!... Jour d'Dieu, si j'n'me retenais!

EMILIE, *avec une sorte d'égarement.*

Vous avez raison! j'ai payé par l'ingratitude les soins, les dépenses qu'entraînèrent ma jeunesse... ah! ma mère... pourquoi ai-je été à Paris!...

MAD. RICHARD, *vivement la repoussant.*

Tu m'le reproches!...

EMILIE, *tout en larmes.*

Pardon, pardon, ma mère... la douleur m'égare, et je veux à vos genoux!...

MAD. RICHARD, *la prenant dans ses bras.*

R'lève-toi! r'lève-toi! ma chère enfant; t'es pardonnée!.. la vanité est ben permise après tout à un' fille comme toi!...

EMILIE.

Non, non, mon cœur parle à présent... l'orgueil n'étouffe plus sa voix... Ma mère!... Charlot!...

MAD. DERMEUIL.

C'est, sans doute, le prétendu dont tu me parlais tout-à-l'heure, Emilie!

EMILIE.

Oui, madame... du moins, s'il y consent encore?...

CHARLOT, *lui prenant tendrement la main.*

Si j'consens!...

ROSE, *le tirant par l'habit.*

J'espère que vous ne consentirez pas....

CHARLOT.

Ma foi, mam'zelle Rose, il fallait vous décider tout d'suite; j'n'veux plus m'venger!... Ma p'tite Jannette, tu m'apprendras l'français!

ROSE.

Comptez-donc sur les hommes... je suis sans mari à présent!

GERMAIN, *en habit de valet, et qui, jusques là, était resté derrière les paysans, se montre tout-à-coup.*

Me voilà!...

MAD. RICHARD, *voyant Germain.*

Que vois-je !....

ÉMILIE.

Un valet...

MAD. RICHARD.

Et j'ai pu croire....

ÉMILIE, *avec expression.*

Ma mère....

MAD. DERMEUIL, *à Germain,*

Qu'est-ce que c'est ?....

GERMAIN.

Ah ! rien, madame, absolument rien ! c'est une bagatelle ! une plaisanterie entre Rose et moi, n'est-il pas vrai, Rose?

ROSE.

Oui, oui, madame; une bagatelle !.... (*à part*) Il faut l'excuser, je ne me marierais pas du tout !

GERMAIN.

D'ailleurs, c'est toi seule que j'adore !

ROSE.

En tout cas, ton mérite me tranquillisait ; il ne pouvait te mener bien loin !

GERMAIN.

La preuve, c'est que je reviens à toi.

MAD. DERMEUIL.

Tu ne m'en veux pas, Émilie !

ÉMILIE, *vivement.*

Non ; tu m'as rendue à moi-même.

MAD. DERMEUIL.

Nous nous verrons ici comme à la pension; et j'espère que nous aurons toujours de la mémoire.

VAUDEVILLE.

AIR *de Doche.*

MAD. RICHARD.

Quand mon mari, qui m'aimait fort,
Me proposa d'être sa femme ;
Il me jura, dans son transport,
D'être toujours galant, plein d' flamme.
Il tint d'abord tous ses sermens,
Et chaqu' jour il m' forçait d'y croire ;
Mais l' cher homm', sur les derniers temps,
N'avait plus du tout de mémoire.

ROSE.

Le spectacle est fort de mon goût,
J'aime à rire du ridicule ;
Mais j'entends dire que partout
Les auteurs pillent sans scrupule.
Pour leurs scènes, pour leurs couplets,
Ah ! c'est une injure bien noire !
Les auteurs ne pillent jamais...
Mais ils ont beaucoup de mémoire.

GERMAIN.

Vivent, pour ne rien oublier,
Le médecin, l'homme d'affaires,
L'avocat qui, sur un papier,
Va plaider des heures entières !
L'épicier aussi pense à tout,
Et c'est une chose notoire,
Qu'un apothicaire surtout
Ne manque jamais de mémoire.

MAD. DERNEUIL.

L'âge des belles, franchement,
Est très-difficile à surprendre ;
Pour le savoir exactement,
De bien bonne heure il faut s'y prendre ;
Sans quoi la demande déplaît,
Et la réponse est illusoire...
Passé trente ans, sur ce sujet,
Femme perd toujours la mémoire.

CHARLOT.

Tout à mon peuple je me dois,
Je veux me mettre sous sa garde!
Oui, dit un prince, entourez-moi;
Mes enfans, plus de hallebarde!
En arrivant, d' tous ses sujets
Il fait le bonheur et la gloire.
Et voilà comme un roi français
Rend éternelle sa mémoire.

ÉMILIE, *au public.*

Dans ce vaudeville, ce soir,
Si nous avons pu vous déplaire,
Messieurs, c'est bien sans le vouloir.
Oubliez-le... point de colère!
Mais si, par fois, nous avons su
Faire sourire l'auditoire,
Messieurs, le moment est venu
De nous prouver votre mémoire.

FIN.

Le Libraire POLLET *est Éditeur des Pièces ci-après :*

MICHEL ET CHRISTINE, vaudeville en 1 acte, de MM. *Scribe* et *Dupin*. 1 50

LA DEMOISELLE ET LA DAME, ou Avant et Après, comédie-vaudeville en un acte, par MM. *Scribe*, *Dupin* et *F. de Courcy*. 1 50

LES DEUX FORÇATS, ou la Meûnière du Puy-de-Dôme, mélodrame en trois actes, par MM. Boirie, Carmouche et Poujol 1 25

L'AUBERGE DES ADRETS, mélodrame en 3 actes, par MM. Benjamin, St-Amand et Polyanthe. 1

LES GRISETTES, vaudeville en 1 acte, par MM. Scribe et Dupin. 1 50

LA VÉRITÉ DANS LE VIN, vaud. de MM. Scribe et Mazères. 1 50

LE RETOUR, ou la suite de Michel et Christine, vaud. en 1 acte, par MM. Scribe et Dupin. 1 50

LE DERNIER JOUR DE FORTUNE, vaudeville par MM. Dupaty et Scribe. 1 50

RODOLPHE, ou Frère et Sœur, drame, par MM. Scribe et Mélesville. 1 50

ROSSINI A PARIS, ou le Grand Diner, à-propos-vaudeville en 1 acte, par MM. *Scribe* et *Mazères*. . . 1 50

L'HÉRITIÈRE, vaud. en 1 acte, par MM. Scribe et G. Delavigne. 1 50

LE COIFFEUR ET LE PERRUQUIER, vaudeville en un acte, par MM. Scribe, Mazères et Saint-Laurent. 1 50

LE FONDÉ DE POUVOIRS, vaudeville en 1 acte, par MM. Scribe et Carmouche 1 50

LA MANSARDE DES ARTISTES, vaudeville en 1 acte, par MM. Scribe, Dupin et Varner. 1 50

LE LEYCESTER DU FAUBOURG, vaud. en 1 acte, par MM. Scribe et Carmouche. 1 50

LE BEAU-FRERE, ou la Veuve à deux Maris, vaudeville en un acte, par MM. Paulin et Saint-Hilaire. 1 50

LE BAISER AU PORTEUR, vaud. en 1 acte, par MM. Scribe, Jasin Gensoul et de Courcy. 1 50

LE DINER SUR L'HERBE, tableau-vaudeville en un acte, par MM. Scribe et Melesville. 1 50

LES ADIEUX AU COMPTOIR, vaudeville en un acte, par MM. Scribe et Melesville. 1 50

LE COMMISSIONNAIRE, mélodrame en 3 actes, par MM. Ferd. Laloue et Ménissier. 1 25

LE MULATRE ET L'AFRICAINE, mélodrame en 3 actes, par MM. Frédéric et Laqueyrie 1 25

LA PETITE SOMNAMBULE, vaudeville en un acte, par MM. Ch. Dupeuty et Ferd. de Villeneuve. 1

LE CHATEAU DE LA POULARDE, vaudeville en un acte, par MM. Scribe, Dupin et Varner. 1 50

LE BAL CHAMPÊTRE, ou les Grisettes à la Campagne, tableau-vaudeville en un acte, par MM. Scribe et Dupin. 1 50

LE DIAMANT, mélodrame en trois actes, par M. Victor Ducange. 1 25

LE COLONEL DE HUSSARDS, mélodrame en trois actes, par MM. Ménissier et Chavanges. 1 50

LE PARLEMENTAIRE, comédie-vaudeville, en un acte, par MM. Scribe et Mélesville. 1 50

L'INSOUCIANT

OU

LA RENCONTRE AU PORT,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. SAINT-HILAIRE ET PAULIN,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 4 NOVEMBRE 1824.

PRIX : 1 FR. 50 CENT.

PARIS,

CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE,

EDITEUR DES ŒUVRES DE MM. PIGAULT-LEBRUN, PICARD, ET ALEX. DUVAL,

PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, N°. 51, ET COUR DES FONTAINES, N°. 7.

1825.

PERSONNAGE.

JULES DERCOURT . .
Mme. VILLIERS, ...
M. DURAND, ...
D'HENNEBON, capitaine .
Mme. GIRARD, hôtesse. .
Un garçon d'auberge . . . .

IMPRIMERIE
Rue du Faubour

L'INSOUCIANT

COMÉDIE-VAUDEVILLE.

Le théâtre représente une salle d'auberge ; des deux côtés sont des portes numérotées ; au fond la porte principale, vîtrée, et deux fenêtres donnant sur une cour fermée par une grille ; au lointain, le port et une partie de la ville à gauche de l'acteur ; au premier plan une table, sur laquelle sont des journaux et ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULES, D'HENNEBON, *ils sont assis près de la table.*

D'HENNEBON.

Eh ! mon Dieu ! tu auras bien le temps de payer ton passage, quand nous serons à bord.

JULES, *lui donnant des billets de banque.*

Non, mon ami, non... prends de suite ton argent, va, c'est plus sûr ; ah ! çà, nous disons donc que nous mettons à la voile ?

D'HENNEBON.

Aussitôt que le vent sera favorable... il ne me manquait plus qu'un passager ; te voilà, et tu conçois que j'aime mieux faire route avec toi qu' avec tout autre.

JULES.

Ce cher d'Hennebon !... ainsi, tu attends le vent, toi ?.. pourvu qu'il se dépêche encore ; moi, j'attends ma chaise de poste, qui a versé à l'entrée de la ville, j'allais si vîte ; je craignais tant de ne plus trouver de bâtiment pour les État-Unis !... heureusement j'arriveassez tôt, et pour surcroît de bonne fortune, c'est sur le vaisseau d'un ami que je m'embarque. (*Il se lève.*) Tout est bien convenu, ma chaise ne peut tarder maintenant ; je la vends et nous partons.

D'HENNEBON.

Toujours, si le vent le permet.

JULES.

Ça va sans dire.

D'HENNEBON.

C'est que tu es d'une impatience... je te reconnais bien là; quand nous étions officiers ensemble, qui citait-on pour être le premier à table, à un duel ou à un rendez-vous? c'était Jules Dercourt.

JULES.

C'est vrai, oui, je jouissais alors d'une certaine réputation, mais depuis, ah!..

D'HENNEBON.

Bon! est-ce que tu te serais retiré du monde?

JULES, *avec un sérieux affecté.*

Hélas oui.

D'HENNEBON.

En vérité? et y aurait-il de l'indiscrétion à te demander qui diable te force à t'expatrier?

JULES.

L'amour, mon ami.

D'HENNEBON.

Tu es encore amoureux?

JULES.

Je t'en réponds, c'est une histoire affreuse..... le père de celle que j'aime a prétendu... car ces pères ont des idées, imagine-toi qu'il a prétendu que j'avais trois défauts qui devaient m'empêcher d'entrer en ménage: le vin, le jeu, et les femmes; il ajoutait que ma mauvais tête... et pourtant, il y avait un mois que je ne m'étais battu quand j'ai fait sa connaissance... mais on ne vous tient compte d'aucun sacrifice... A l'entendre enfin, ma mauvaise tête l'effrayait pour l'avenir; et il ne pouvait pas marier sa fille à un homme qui n'aurait rien de si pressé que d'en faire une veuve. Bref, il m'a refusé net, sous ces prétextes frivoles, et a poussé l'oubli des convenances, jusqu'à conclure immédiatement une autre union.

D'HENNEBON.

J'entends, j'entends, et le désespoir dans l'âme, tu t'éloignes pour jamais de la beauté qui t'est ravie!

JULES.

Au contraire, je la cherche.

D'HENNEBON.

Comment, au bout du monde ?

JULES.

Sans doute, puisqu'elle y est; juge de mon bonheur, le nari est mort.

D'HENNEBON.

Bah!

JULES.

Oui, j'en ai appris la nouvelle dernièrement; la pauvre petite femme n'était pas heureuse, à ce qu'il parait... c'est tout simple, nous étions séparés.

D'HENNEBON.

Peste! voilà de la modestie.

JULES.

Non, c'est de la conviction... elle m'estimait beaucoup! une seule chose m'étonne, tiens, c'est qu'elle ne soit pas déjà arrivée elle-même de Boston... A la vérité, les embarras d'une succession immense... et puis au fait, elle a peut-être pensé qu'il serait plus convenable que j'allasse au devant d'elle... quoiqu'il en soit, je la rejoins toujours, et pour cette fois, il faudra bien qu'elle m'épouse.

D'HENNEBON.

Cependant, si elle partageait les craintes de sa famille, si tes défauts...

JULES.

Eh! dame, elle les avait remarqués, aussi, j'en conviens; mais je suis terriblement changé, va! je lui avais promis... tu sens bien que lorsqu'on est dominé par un sentiment profond... c'est au point que j'ai été obligé de quitter le service; j'étais beaucoup trop sage; j'aurais fini par gâter le régiment. Figure-toi Caton en uniforme de hussards!

D'HENNEBON.

Tout de bon! allons, mon ami, je te félicite.

Air : *Du Vaud. du château perdu.*

Tu fuis le jeu,

JULES.

Je te le certifie,
Toutes les fois qu'on ne me force pas.

D'HENNEBON.

Tu ne te bats?

JULES.

Que lorsqu'on me défie.

D'HENNEBON.

Tu ne bois plus ?

JULES.

Qu'à l'heure des repas.

D'HENNEBON.

Et ta constance ?

JULES.

Oh ! des amants fidèles
Tu vois en moi le modèle parfait ;
Car si je parle encore amour aux belles,
C'est pour ne pas l'oublier tout-à-fait.

Comme je te disais, parole d'honneur, réforme complète... Amélie ne voudra pas le croire. (*Madame Girard appelle des domestiques, dans la coulisse.*) Quel bruit! entends-tu l'hôtesse ? ô la bavarde!... ah! mais j'y songe, on vient probablement nous chercher ; le vent nous exauce, mon cher.

D'HENNEBON, *regardant dans le fond.*

Eh! non, c'est un bâtiment qui est entré dans le port... des voyageurs qui débarquent, ce n'est pas avec ce vent-là, que nous partirons!... j'enrage!

JULES.

Et moi aussi, je t'assure ; ces retards me désespèrent... je te quitte un instant, entends-tu ; il faut que j'aille écrire à un oncle et à une tante, pour lesquels j'ai ordinairement beaucoup d'égards, et à qui j'ai oublié de faire mes adieux ; ces braves gens, c'est bien le moins qu'ils sachent où trouver, leur héritier si par hasard... et puis d'ailleurs.

Air : *Cette petite est gentille et piquante.* (Dans Léonide.)

D'économie, à présent, je me pique,
Mais je voudrais m'assurer cependant
Si mes parents n'ont pas, en Amérique,
Quelque banquier pour leur correspondant ;
Je parlerai d'abord de ma sagesse ;
Puis des cadeaux que parfois ils me font ;
Après, tu sais... le respect... la tendresse...
Attends-moi là, ça ne sera pas long.

(*Il entre dans sa chambre.*)

SCÈNE II.

D'HENNEBON, *seul.*

A merveille! eh bien, après avoir entendu ce gaillard-là, avisez-vous donc de douter qu'il soit corrigé .. ma foi, tout bien considéré, il est heureux pour moi qu'il vienne aux Etats-Unis.

Air : *De Préville et Taconnet.*

Pour entreprendre un semblable voyage,
Je suis charmé de l'avoir aujourd'hui ;
Car je suis sûr, que bien qu'il soit très-sage,
On ne doit pas s'ennuyer avec lui.
Il me faudrait, tant sa tête est censée,
Du même genre, encor quelques Catons ;
Et mon vaisseau, pendant la traversée,
Ressemblerait aux Petites-Maisons.

(*Il tire de sa poche ce qu'il lui faut pour fumer.*)

SCÈNE III.

D'HENNEBON, Mme WILLIERS, DURAND.

Mme WILLIERS, *à Durand qui heurte un volet en passant dans la cour.*

Prenez garde, monsieur, vous allez vous blesser.

DURAND.

C'est égal, madame, ne faites pas attention.....

D'HENNEBON.

Une femme! diable? pas moyen. (*Il cache sa pipe.*) allons faire un tour sur la jettée... je reviendrai chercher mon original, quand il en sera temps.

DURAND.

Entrons toujours... nous finirons probablement par trouver quelqu'un, et tenez justement!

(*D'Hennebon salue et sort.*)

SCÈNE IV.

DURAND, Mme YILLIERS.

DURAND.

Il s'en va, il paraît que je me suis trompé... cet homme

n'est pas de la maison... n'importe, nous pouvons provisoirement nous installer ici.

(*Il se frotte le coude.*)

Mme VILLIERS.

Vous souffrez, monsieur.

DURAND.

Oui, un peu, là... au coude... mais c'est égal, ça se passera... si vous le désirez, je vais encore chercher l'hôtesse.

Mme VILLIERS.

Non, je vous remercie, ma femme-de-chambre nous l'enverra. En vérité, monsieur, je ne saurais trop vous exprimer ma reconnaissance .. En débarquant, vous me pressez d'accepter votre main, vous m'amenez dans cette auberge, et vous vous donnez une peine !.. On n'a pas plus d'obligeance pour une personne que l'on ne connaît pas.

DURAND.

Je vous demande bien pardon, je vous connais, madame.

Mme VILLIERS.

Moi ?

DURAND

Il me semble que lorsqu'on a passé trois mois dans le même appartement...

Mme VILLIERS, *riant.*

Ah ! oui, sur le vaisseau.... il est vrai que le hasard...

DURAND.

Il n'y a pas de hasard, madame ; si je me suis embarqué avec vous, c'est que je l'ai bien voulu.

Mme VILLIERS.

Je le crois.

DURAND.

Non, je veux dire que si j'ai fait ce voyage... ce n'était que pour me procurer l'occasion... de vous voir !

Mme VILLIERS.

De me voir ! ah ! la plaisanterie...

DURAND.

Je ne plaisante jamais, madame.

Mme VILLIERS.

Eh ! quoi, vraiment ? c'est donc pour cela, qu'aussitôt que je prenais l'air sur le tillac, vous veniez vous poster en

face de moi; les bras croisés... tenez, comme vous voilà en ce moment.

DURAND.

Vous l'avez remarqué?

Mme VILLIERS.

Sans doute, oh! je me suis bien aperçue aussi que j'avais beau changer vingt fois de place; l'instant d'après, je vous retrouvais encore, et toujours dans la même attitude.

DURAND.

Oui, ça m'était plus agréable.

Mme VILLIERS, *riant toujours.*

Je vous suis obligée, monsieur; si j'avais pu deviner votre motif...

DURAND.

Vous vous seriez dérangée moins souvent, n'est-ce pas? vous êtes trop bonne!

Mme VILLIERS.

Du tout.. mais voilà une conversation qui prend une singulière tournure.. enfin, monsieur... qui êtes-vous?.

DURAND.

Qui je suis?.. ah! c'est juste, il est peut-être tems de vous l'apprendre;.. moi.. ça m'est égal, d'abord.. Vous saurez donc, madame, que je m'appelle Durand.. Dès ma plus tendre enfance, je me suis senti une inclination décidée pour ne rien faire.. l'éducation qu'on m'a donnée, a contribué beaucoup à perfectionner ce goût-là, et une fortune considérable dont j'ai seul hérité, m'a bientôt mis à même de suivre ma vocation sans obstacles.. Alors je me suis tracé une règle de conduite, c'est de céder à tous les désirs qui me passent par la tête.. et, comme je m'y suis plié de bonne heure, ça ne me coûte presque plus rien... tout me plaît.. me convient.. m'amuse... je vais, je viens,.. je flâne... de Gibraltar au Kamschatka, d'Asie en Amérique; et précisément j'étais arrivé depuis peu à Boston, lorsque, me promenant sur le port, en long, en large, je vous vois passer, je vous trouve une physionomie... une tournure... je ne sais pas moi, mais c'est égal, je demande qui vous êtes... Ma-

(1) NOTE. La physionomie de Durand doit presque toujours exprimer une joie tranquille, d'un homme que rien ne peut émouvoir de son calcul. Le sang-froid est aussi un trait distinctif.

dame Villiers, me répond-on, veuve d'un négociant français!.. Veuve, ah!.. et où va-t-elle? En France, à Brest. Ma foi, je n'avais aucune préférence pour un autre endroit, et, comme mon portefeuille est ordinairement mon seul bagage, je cours auprès de votre capitaine, je paie mon passage, et... j'ai le plaisir de vous regarder pendant quinze cents lieues. Voilà, ma dame, l'histoire abrégée de ma vie, jusqu'au moment où je suis devenu amoureux de vous, inclusivement.

Mme VILLIERS, *elle l'a écouté d'abord avec étonnement et recommence à rire.*

Comment?.. Eh! mais, monsieur, songez donc qu'il est impossible de ne pas prendre cela pour une déclaration.

DURAND.

C'est vrai, je n'y pensais pas, mais c'est égal, madame ce qui est dit... est dit.. aussi bien, c'est la première fois que j'ai pu vous parler seul, et je ne suis pas fâché d'avoir profité de la circonstance.

Mme VILLIERS.

Prenez garde, monsieur, vous allez me donner de la vanité.

Air :

Eh quoi! passer d'un monde à l'autre,
Pour prouver son attachement!
Mais un amour comme le votre;
N'est pas commun assurément;
Peu d'hommes auraient ce courage :
Dans une telle occasion,
Ils craindraient que leur passion
Ne finît... avant le voyage.

DURAND.

La mienne est plus durable, comme vous voyez.

Mme VILLIERS, *avec bonté.*

Cessons ce badinage, je vous prie.

DURAND.

J'ai déjà eu l'honneur de vous dire que ce n'en était pas un.

Mme VILLIERS.

Quel est donc votre dessein?

DURAND.

De... vous épouser, si cela peut vous être agréable...

Mme VILLIERS.

Ceci, en effet, devient trop sérieux... vous avez eu tort, monsieur, de ne pas prendre des informations près de moi, avant de vous déterminer à me suivre. Savez-vous

si le but de mon retour en France n'est pas de chercher, de retrouver peut-être un mari...

DURAND.

Oh! ce n'est pas là ce qui devait m'inquiéter, puisque vous êtes veuve.

Mme VILLIERS.

D'accord; mais n'est-il pas possible qu'un autre...

DURAND.

Un autre?... ah! oui, je conviens qu'alors... cependant, si votre absence a été longue... enfin, c'est égal, madame, j'attendrai.

SCÈNE V.

LES MÊMES, Mme GIRARD.

Mme GIRARD, *entrant.*

C'est affreux! c'est abominable!.. personne ne me prévient. Je suis désespérée, mylord!

DURAND.

Je suis Français!

Mme GIRARD.

Pardon!

DURAND.

C'est égal.

Mme GIRARD.

C'est que tous les gens qui venaient de votre vaisseau parlaient anglais... voilà ce qui fait que... car faire des conjectures, chercher à deviner l'état des personnes, ah! fi-donc! Moi, d'abord....

DURAND.

C'est bon, c'est bon, qu'on nous prépare deux appartemens.

Mme GIRARD.

Comment, on n'a pas encore?.. ah! que d'excuses!... c'est que tous mes garçons... je vais vous expliquer pourquoi on vous a fait attendre.

DURAND.

Non, ça nous est égal; il vaudrait mieux ordonner de suite...

Mme GIRARD.

Figurez-vous, madame... c'est pour madame que je le dis, parce que je ne veux pas lui laisser croire que je tiens mal ma maison, car moi, d'abord... tout le monde connaît à cet égard-là... Comme je vous disais donc, madame, mes garçons étaient allés chercher les malles d'un jeune

homme qui est arrivé ici ce matin et dont la chaise de poste.. ah ! mais, dame, aussi, il pressait tant le postillon...«Un louis pour boire, si j'arrive à temps!..» et alors, comme on galope, une malheureuse ornière... crac !..Il est amoureux, voyez-vous, madame ; il va rejoindre sa maîtresse... une tête folle, joli garçon ! la coqueluche des femmes !.... c'est son valet-de-chambre qui m'a confié tout cela... autrement je ne saurais pas... car moi, d'abord, je déteste la curiosité, et surtout les bavards.

Mme VILLIERS.

Et vous faites très-bien !.. mais nos appartemens ?

Mme GIRARD.

A l'instant, madame, à l'instant ! Avant tout, il y a une petite formalité à remplir : voici le registre, si vous voulez y mettre vos noms, prénoms et qualités.

DURAND.

Donnez. (*Il écrit.*) *Jean-Nicolas* DURAND, voyageur... riche, j'imagine que ça peut passer pour une qualité, ça, dans une auberge ?

Mme GIRARD.

Monsieur s'amuse... et madame ?..Madame a l'air bien soucieux, bien préoccupé...ah ! c'est qu'il est un age où... (*Montrant l'endroit où madame Villiers doit écrire.*) Ici, madame... j'ai passé par là, moi, je connais toutes les épreuves du sentiment !

Mme VILLIERS, *prenant la plume.*

Quelle écriture !.. *Jules* DERCOURT !

Mme GIRARD.

Oui, madame, oui... est-ce que madame le connaît ?

Mme VILLIERS.

Non, sa famille seulement. Je... il est ici ?

Mme GIRARD.

Sans doute, madame; c'est le jeune homme dont je vous parlais tout-à-l'heure.

Mme VILLIERS, *à part.*

Il n'est donc pas changé !

Mme GIRARD.

C'est le même qui a la tête si vive, le cœur si tendre, et une chaise de poste brisée... Madame n'écrit pas ?

Mme VILLIERS.

Si fait, si fait ! (*à part.*) Que résoudre ?.. s'il apprend... cette hôtesse bavarde... (*bas à Durand.*) Monsieur, j'ai un service à vous demander : je désirerais... ne pas faire connaître ici mon véritable nom.

DURAND, *de même.*

Eh bien! madame, il n'y a qu'à en prendre un autre.

Mme VILLIERS, *de même.*

Oui, monsieur, des raisons, des motifs légitimes... croyez...

DURAND, *de même.*

C'est égal, madame, il suffit que cela vous convienne... soyez tranquille!

Mme GIRARD, *à part.*

Qu'est-ce qu'ils ont donc entr'eux?.. une délibération. (*Haut.*) Il est bien singulier que madame hésite à écrire.

DURAND.

Que trouvez-vous là de singulier?.. rien de plus naturel, au contraire, puisque madame est ma femme.

Mme GIRARD.

Votre femme?

Mme VILLIERS, *bas à Durand.*

Y songez-vous, monsieur?

DURAND, *de même.*

Certainement, j'y songe; n'est-ce pas la meilleure manière d'assurer votre incognito?

Mme GIRARD.

Ah! madame est... c'est que monsieur ayant demandé deux appartemens, je ne conçois pas...

DURAND.

Et qu'avez-vous besoin de concevoir? si je ne veux pas gêner ma femme, moi; je suis bien le maître, j'espère.

Mme GIRARD.

C'est différent, c'est différent... Du moment que monsieur et madame... (*A part.*) Il y a du mystère là-dessous.

UN GARÇON, *dans la coulisse.*

Madame Girard!

Mme GIRARD.

On y va... Vous excuserez, si j'ai soupçonné un instant; car moi, d'abord... au surplus, je ne me mêle jamais des affaires des autres... c'est bien assez des siennes; et Dieu merci, quand on s'en occupe comme je fais...

UN GARÇON.

Madame Girard!....

Mme GIRARD.

On y va!.. (*Montrant la porte de droite.*) Madame, voilà votre logement... Il est très-propre, très-aéré, la vue sur le jardin... Quant à Monsieur, s'il veut prendre un peu de

patience, il aura une chambre d'un autre côté, puisqu'il paraît ne pas tenir... Au reste, ça le regarde!...

(*Les domestiques paraissent portant des malles.*)

UN GARÇON.

Madame Gir... Ah, vous voilà!... c'est les effets de M. Dercourt;... les malles sont toutes brisées;... et nous avons eu assez de peine à les apporter jusqu'ici..... Quel numéro?

Mme GIRARD.

Numéro neuf, corridor vert... Vous voyez, madame, que je ne vous trompais pas. (*Le premier garçon ouvre le couvercle de sa malle en la rechargeant sur ses épaules, et le referme aussitôt.*) Fais donc attention!... Imbécille!... Tu demanderas à ce Monsieur ses ordres pour le dîner, entends-tu?.... Ah, quelle tête! quelle tête il faut avoir pour penser à tant de détails!

Air: *Monsieur votre politesse.* (Du Château perdu.)

Je sors, mais je vous en prie,
Croyez qu'ici vous serez bien;
Car dans mon hôtellerie,
On n'attend jamais rien.

Mme VILLIERS, *à part.*

Mon embarras est extrême.

Mme GIRARD.

Surtout demeurez en repos,
Vous l'avez vu par vous-même,
Je n'aime pas les propos.

(*A part.*) Il y a du louche dans tout ça, j'aurai l'œil sur eux. (*Haut.*) Monsieur, Madame, j'ai l'honneur de vous saluer!...

Ensemble.

Je sors, mais je vous en prie,
Croyez, qu'ici vous serez bien;
Car, dans mon hôtellerie,
On n'attend jamais rien.

Mme VILLIERS, *à part.*

Si par lui, je suis trahie,
L'ingrat, je me le promets bien;
Verra le cœur d'Amélie
Changer comme le sien.

DURAND.

Dépêchez-vous, je vous prie;
Allez, allez, nous savons bien
Que dans votre hôtellerie,
On n'attend jamais rien.

(*Mme Girard s'éloigne, Durand remonte la scène avec elle.*)

SCÈNE VI.

Mme VILLIERS, DURAND.

Mme VILLIERS, *à part.*

Dois-je m'en rapporter à ce que cette femme a dit? Jules, nalgré ses promesses, serait-il en effet toujours le même? En demeurant inconnue dans cette auberge, je pourrais m'en ssurer...

DURAND, *ramassant un petit portefeuille dans le fond.*

Ah! ah! qu'est-ce que c'est que ça? Garçon?

Mme VILLIERS, *souriant.*

Monsieur...., Monsieur...., je vous dois de nouveaux emercîmens. . La promptitude avec laquelle vous avez eu a bonté de vous faire mon mari.....

DURAND.

Ne parlez donc pas de cela, madame; je suis trop heureux de vous avoir rendu ce petit service, qui d'ailleurs ne vous engage à rien au moins... Garçon!....

Mme VILLIERS.

J'ai encore une prière à vous adresser, c'est de continuer..... Mais vous ne m'écoutez pas.... Qu'avez-vous, monsieur?

DURAND.

Rien. J'appelle le maladroit qui a laissé tomber là ce petit portefeuille....

Mme VILLIERS.

D'une des malles de M. Dercourt, peut-être?

DURAND.

Je le crois... c'est encore heureux qu'on ne l'ait pas perdu dans la rue... Tenez, voyez... c'est fort joli... un médaillon en or... ciselé ..

Mme VILLIERS, *prenant le portefeuille.*

En effet, ce bijou est charmant, d'un excellent goût... Un secret... une miniature, sans doute!

DURAND.

C'est probable... mais ça m'est égal à moi, et si vous le permettez, je vais... Garçon!

Mme VILLIERS, *à part.*

Il n'avait pas mon portrait, j'en suis bien sûre. (*Haut.*) C'est le portrait de quelque jolie femme apparemment.

DURAND.

Au fait, ce sont ordinairement ceux-là qu'on a intérêt à cacher....

Mme VILLIERS.

Ah! mon Dieu, monsieur, vous dites cela d'un air de curiosité....

DURAND.

Du tout, madame, du tout....

Mme VILLIERS.

Oh! si fait!.... Je gage que vous brûlez de connaître la figure....

DURAND.

Moi? si vous saviez comme cela m'est indifférent...

Mme VILLIERS.

Pourquoi feindre?... Vos yeux expriment l'impatience.

DURAND.

C'est étonnant, car je vous réponds...

Mme VILLIERS.

Je conçois que vous craigniez de commettre une indiscrétion.... et moi-même je suis loin de vous engager... car cela doit m'être aussi très-indifférent... Cependant, en remettant ce portefeuille, vous pourriez, sans le demander positivement... témoigner le désir de voir...

DURAND.

A quoi bon, madame?...

Mme VILLIERS.

M. Dercourt ne vous refusera pas..... les jeunes gens tirent toujours vanité de leur conquête... Il vous montrera donc le portrait, et... vous me direz... Non pas, je vous le répète, que je m'y intéresse en rien.

DURAND.

J'en suis persuadé...

Mme VILLIERS.

Vous comprenez que tout cela ne serait pour moi qu'un sujet de distraction;... je...

DURAND.

C'est bien ainsi que je l'entends, madame.

JULES, *dans la coulisse.*

Oui,... un portefeuille... un médaillon... un portrait... va le chercher, te dis-je...

DURAND, *à Mme. Villiers.*

Il paraît que vous aviez deviné juste.

JULES, *toujours dans la coulisse.*

Cours donc, imbécille.... et malheur à toi, si tu ne le retrouves pas à l'instant!

(*Le garçon d'auberge passe.*)

Mme VILLIERS, *remettant son voile.*

Il vient; que faire?.... (*Haut à Durand.*) Monsieur, je suis encore votre femme . . ne l'oubliez pas!

DURAND.

C'est convenu, madame.... tant que vous le jugerez nécessaire... Je suis à vos ordres, moi, ça m'est égal!...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, JULES.

JULES, *en entrant.*

Air : *Du Vaud. de Michel et Christine.*

Ah ! vraiment c'est affreux !
Perdre une image si chère!
Rien n'égale ma colère...
Ah ! peut-on être plus malheureux.

Mme VILLIERS.

Calmez le trouble de votre âme,
Monsieur, vous n'avez rien perdu.

JULES.

Que dites-vous ? eh ! quoi, Madame...
Mon portrait...

Mme VILLIERS.

Vous sera rendu.
Pour vous sans doute, il sut tromper l'absence,
De traits charmants, c'est un doux souvenir.
Je vous remets, Monsieur... avec plaisir...
Ce gage de votre constance.

(*Elle lui rend le portefeuille.*)

Ensemble.

JULES, *à part.*
Quels accens ! ô bonheur!
Ah ! d'espoir, mon cœur palpite.
Est-ce un songe qui m'agite?
O moment, ô moment enchanteur!

Mme VILLIERS, *à part,*
A l'aspect du trompeur,
De dépit mon cœur s'agite.
Loin de lui, fuyons vîte,
A ses yeux cachons bien ma douleur.

JULES, *pendant la ritournelle.*

Ah! madame, je puis donc enfin!...(*Elle le salue et ren-*

tre dans son appartement.) Elle me laisse ; quel est ce mystère ?

SCÈNE VIII.

JULES, DURAND.

DURAND, *à part.*

Le fait est que je n'y comprends plus grand'chose.....; mais c'est égal ; elle veut encore rester ma femme.... voilà l'essentiel..... Elle en prendra peut-être l'habitude..... Voyons, lisons les journaux. (*Il s'assied.*)

JULES, *il s'est approché de la porte de Mme Villiers, et est revenu sur ses pas.*

Ne serais-je trompé ?..... Non, c'était bien sa voix..., sa taille..., sa démarche ; et cependant cet accueil glacial!... ah ! il faut absolument que j'éclaircisse mes doutes. (*Allant à Durand.*) Monsieur ?

DURAND, *sans se lever.*

Monsieur ?

JULES.

N'arrivez-vous pas des Etats-Unis ?

DURAND, *se remettant à lire.*

Directement, monsieur.

JULES, *à part.*

C'est bien elle .... (*haut.*) Monsieur, je vous demande pardon d'interrompre une lecture intéressante...

DURAND.

Du tout... ce sont les journaux... ne faites pas attention.

JULES.

C'est que... vous savez sans doute le nom de la dame qui était ici tout-à-l'heure ?

DURAND.

Oui, monsieur.

JULES.

Et elle se nomme ?..

DURAND.

Madame Durand, monsieur. (*Il se remet à lire.*)

JULES, *à part.*

Ce n'est pas elle... Pourtant, je ne puis m'être abusé à ce point !.... Aurait-elle changé de nom, par hasard ?.... pour m'éprouver, peut-être. (*Haut.*) Monsieur, je vous dérange encore !...

DURAND.

Oh ! ne vous gênez pas... Seulement, si vous aviez beaucoup de questions à me faire, il vaudrait mieux me prévenir de suite, parce qu'alors je quitterais tout-à-fait ces papiers... d'autant que ça m'est parfaitement égal.

JULES.

Deux mots, monsieur, et je cesse de vous importuner. Cette dame n'est-elle pas veuve ?

DURAND.

Non, monsieur, elle n'est pas veuve.

JULES.

Comptez donc sur quelque chose à présent !

DURAND.

Plaît-il ?

JULES.

Et le mari est resté en Amérique ?

DURAND.

Non, monsieur, il est ici.

JULES.

Ici, dans cette auberge ?

DURAND.

Oui, monsieur, dans cette auberge. (*Il se remet à lire.*)

JULES, *à part.*

Je m'y perds !.... ce nom de Durand... se serait-elle remariée ?... Déjà... oh !.. non... Mais aussi, est-ce bien elle ?... Ah !... cette incertitude me tue... je la verrai... je lui parlerai... Je ne puis partir maintenant ;... non certainement, je ne puis pas partir.... Il me faut au moins le temps de m'assurer..... si c'est elle ;... si elle m'a trahi..., je..., eh ! bien, que ferais-je ?.. je n'en sais rien... Je... je perdrai la tête, voilà ce qu'il y a de plus probable !...

Air : *d'Aristippe.*

Il faut confondre la coquette,
Et quitter pour jamais ces lieux !
Mais afin qu'elle me regrette,
Montrons-nous parfait à ses yeux.
Que dis-je, loin de l'infidèle,
Moi fuir !... Ah ! quand je le pourrais,
En cherchant à me venger d'elle,
C'est moi seul que je punirais.

Voyons, tâchons de trouver quelque chose de mieux.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, Mme GIRARD.

Mme GIRARD.

Monsieur, je viens de faire visiter votre chaise de poste.... elle est moins maltraitée qu'on ne l'avait cru dans le principe.

JULES, *bas à Mme Girard.*

Vous l'avez vue, vous, madame Girard ?....

Mme GIRARD.

Assurément, monsieur, puisque je vous explique qu'il n'y a qu'un ressort de cassé.... Vous pourrez encore vous en servir...

JULES, *la tirant à l'écart.*

Quoi ? je vous parle de la dame qui loge là ; elle est jolie, n'est-il pas vrai ?

Mme GIRARD.

Charmante ! Monsieur, charmante ! le carossier prétend que vous en serez quitte à très-bon marché.

JULES.

Charmante !... oui, c'est ça... et son mari où est-il ?

Mme GIRARD, *montrant Durand.*

Son mari, le voilà, Monsieur.

JULES.

Lui ! je m'adressais bien.

Mme GIRARD, *avec mystère.*

C'est-à-dire, son mari, je ne répondrais pas... parce qu'enfin on a des yeux et des oreilles...

JULES.

Il n'est donc pas son mari ? Quel bonheur !

Mme GIRARD, *très-haut.*

Ah ! monsieur, monsieur, ne me faites pas jaser quand je ne dis rien ; je vous en prie en grâce, je ne voudrais pas pour tout au monde, qu'on me supposât capable d'attaquer la réputation des personnes qui... car, moi d'abord... Ah ! grand Dieu ! revenons s'il vous plaît à votre chaise de poste. Je vais sur-le-champ chercher un acquéreur comme vous l'aviez demandé.

DURAND, *se levant.*

Vous avez une chaise à vendre ? Eh bien ! je l'achète moi, justement il m'en faut une... autant celle-là qu'une autre, ça m'est égal. Quel prix ?

Mme GIRARD.

Cinquante louis, Monsieur, du moins c'est le mot du vendeur; Monsieur veut-il la voir ?

JULES.

Oui, sans doute. (*A part.*) Oh ! s'il pouvait me rendre le service de s'en aller ! (*Haut*) Suivez madame Girard, Monsieur, et vous serez convaincu que je suis raisonnable... ressorts anglais, doubles soupentes, roues neuves, etc., etc. D'ailleurs, vous jugerez par vous-même ; un petit quart-d'heure suffira pour tout examiner

DURAND.

C'est inutile... moi, je m'en rapporte à vous, voilà.
(*Il tire son portefeuille.*)

JULES, *à part.*

Quel homme ! (*Haut.*) Non, Monsieur, non ; je ne souffrirai pas. . une affaire de cette importance ne doit point se conclure aussi légèrement, et vous me désobligeriez beaucoup...

DURAND.

C'est différent, alors j'y vais, Monsieur... mais c'est parce que vous le desirez, au moins, sans cela je serais resté bien tranquillement avec vous, je vous en réponds ?

JULES, *le reconduisant.*

Vous êtes trop honnête !...

SCÈNE X.

LES MÊMES, D'HENNEBON.

D'HENNEBON, *dans le fond.*

Bonne nouvelle ! mon ami, bonne nouvelle ! nous allons partir !

JULES, *à part.*

Bon ! l'autre à présent.

D'HENNEBON.

Entends-tu, Jules ? je te dis bonne nouvelle !... nous partons.

JULES, *à part.*

Elle est jolie, sa bonne nouvelle !... (*Haut.*) Eh ! déjà ?

D'HENNEBON.

Tu étais si pressé ce matin !

JULES.

C'est clair, j'étais pressé, je le suis encore ; mais, que... et tu es bien sûr que le vent est levé ?

D'HENNEBON.

Certainement, et nous n'avons pas une minute à perd

DURAND, *reprenant son portefeuille.*

D'après cela, il est évident que je n'aurais pas mon le tems de faire l'examen en question ; il faut donc term sur le champ !

JULES.

Oui... non... (*A part.*) Comment retarder...

D'HENNEBON.

Allons, madame Girard, alerte ! qu'on porte ses malles la chaloupe.

JULES.

Un instant ! un instant donc ; on n'a pas le temps de re pirer avec toi ? (*A part.*) Quel parti prendre ? ah ! oui, c'e ça, mais, comment proposer à ce brave homme ? Ah ! bah ! il a l'air si bonne personne ? Essayons toujours. (*Haut à Durand.*) Monsieur, (*il le tire à l'écart*) Monsieur, il dépend de vous de me tirer en ce moment d'un très-grand embarras ; j'ai un puissant intérêt à retenir ici ce capitaine, mon ami, là-bas, ça doit vous être égal à vous.

DURAND.

J'allais vous le dire.

JULES.

C'est une plaisanterie, une gageure.., Il faut que vous sachiez d'abord que c'est un joueur déterminé, presqu'autant que moi ; c'est-à-dire autant que je l'étais, car je suis corrigé ; de sorte que si je parviens une fois à lui mettre les cartes à la main, je suis sûr qu'il ne songera plus à partir.

DURAND.

Eh bien ! ça m'est encore...

JULES.

Sans doute, sans doute ; mais il faudrait, voyez vous, pour mieux lui donner le change, que la partie fût engagée par un autre que par moi... par vous, par exemple .. voici comment, le moyen est peut-être un peu bizarre, mais...

DURAND.

t égal.

JULES.

l, oui, c'est égal, d'ailleurs nous n'avons pas le temps chercher un autre ; voilà donc ce que c'est : vous desi- la chaise de poste, n'est-il pas vrai ? Eh ! bien, je ne la vends pas, mais si vous voulez...

DURAND.

uoi ?

JULES.

i vous voulez... je vous la joue ; ça vous convient-il nme çà ?

DURAND, *du ton le plus indifférent.*

Je ne demande pas mieux, moi... au fait, de cette anière-là, je l'aurai peut-être pour rien.

JULES.

C'est ça, pour rien.. d'abord je suis très-faible.

D'HENNEBON, *qui s'est occupé à faire porter les malles de Jules et à chercher quelques objets à lui.*

Ah ! çà, viens-tu, voyons?

JULES.

Tout-à-l'heure... Madame Girard... des cartes.

D'HENNEBON.

Des cartes !

JULES.

Oui, (*tirant aussi d'Hennebon à l'écart.*) Ecoute donc... c'est que ce voyageur avait envie de ma chaise de poste, vois-tu, c'est un très-bon enfant... et en plaisantant, car il est fort plaisant, ce monsieur, sans en avoir l'air, il m'a proposé de jouer le prix au piquet... c'est drôle, n'est-ce pas? moi, ne te voyant pas revenir, j'avais accepté... le marché est conclu maintenant, et je ne peux pas décemment reculer... tu conçois.

D'HENNEBON.

Quelle folie ! et tu prétends que tu es corrigé ?

JULES, *bas.*

Tu ne m'entends donc pas... je te dis que c'est lui qui m'a provoqué... et puis, c'est ce diable de vent, aussi, qui est cause de tout ça ; je croyais qu'il ne se leverait jamais, moi. (*Haut.*) Tu seras de moitié dans mon jeu, hein !

D'HENNEBON.

Moi ! ah ! par exemple !

Mme GIRARD, *apportant une boîte à jouer et des cartes.*

Voilà des cartes, messieurs, mais je serais désespérée que dans ma maison...

JULES.

Laissez-donc, si cela vous désespère, vous en serez quitte pour fermer les yeux. (*A d'Hennebon.*) Tu tiens vingt-cinq louis, c'est convenu.

D'HENNEBON.

Non, ma foi, j'ai bien autre chose à faire.

JULES.

Bah ! bah ! risque, va... tu me conseilleras. Monsieur ne s'y opposera pas, j'en suis persuadé ; n'est-ce pas Monsieur que ça vous est égal ?

DURAND.

Absolument.

JULES.

Quand je te le disais... (*bas.*) C'est la meilleure pâte d'homme !

D'HENNEBON, *s'approchant de la table.*

Allons, dépêchons-nous au moins.

JULES.

Oh ! non, pas ici .. dans ma chambre plutôt... nous serons plus tranquilles ? Ah ! et puis, dites donc, nous prendrons bien un verre de punch, en jouant ?.. le coup du départ, ça ne se refuse pas. (*Bas à Durand.*) En l'étourdissant un peu, je suis encore plus sûr de mon affaire... vous comprenez ; (*haut.*) vîte, maman Girard, trois verres.... trois bols... au rhum, (*bas*) très-fort surtout.

(*Il remet la boîte et les cartes à d'Hennebon.*)

Air : *De Fernand Cortez.*

Allons plus de retard,
Pour le combat prenons les armes,
Et bravons sans alarmes,
Bacchus et le Dieu du hazard.

Tirez toujours la main, je vous rejoins dans une minute.

ENSEMBLE.

Allons plus de retard, etc.

SCÈNE XI.

Mme GIRARD, JULES.

(*Jules approche de la table et écrit quelques lignes au crayon.*)

Mme GIRARD, *à part.*

Je n'en reviens pas, en vérité... tout ce que je vois

m'étonne aujourd'hui... un jeune homme qui verse, et ne songe qu'à l'amour et au jeu... un mari qui prend une chambre à part... un capitaine de vaisseau qui retarde son embarquement pour être de moitié dans un cent de piquet... oh ! très-certainement, cela cache une intrigue qu'il m'importe peu de connaître ; car, moi d'abord... je vais toujours interroger les domestiques. (*Elle s'éloigne.*)

JULES.

Madame Girard !

Mme GIRARD, *revenant sur ses pas.*

Monsieur ?

JULES, *lui prenant la taille.*

Vous êtes charmante, ce matin, ma parole...

Mme GIRARD, *en minaudant.*

Monsieur est bien honnête, mais...

JULES.

Quel âge avez-vous... hein ?

Mme GIRARD.

Je ne sais pas, monsieur.

JULES.

C'est que vous êtes d'une fraîcheur, d'une... dites-moi donc, madame Girard... voilà une lettre...

Mme GIRARD.

Une lettre... où faut-il la porter ?.. je vais appeler un de mes garçons...

JULES.

C'est inutile... cette lettre est pour...

Mme GIRARD.

Pour ?..

JULET, *avec mystère et un peu d'hésitation.*

Pour la jeune dame qui était ici tout-à-l'heure.

Mme GIRARD.

Comment, comment, monsieur, y songez-vous ? une femme mariée ?...

JULES.

Remettez-la toujours, il va du bonheur de ma vie; et d'ailleurs je réponds de tout.

Mme GIRARD.

Mais le mari, monsieur ?

JULES.

Il n'en saura rien... Il faut absolument que j'aie un entretien avec elle.... Vous lui direz... je vais mettre la partie en train, et je reviens de suite pour avoir la réponse du billet, entendez-vous ?

Mme GIRARD.

Non, monsieur, je n'entends rien. Une pareille intrigue dans mon hôtel! entraîner un honnête homme au jeu, et profiter de ce moment pour séduire sa femme, ah! fi donc!...

Air : *Vaud. des Scythes.*

Moi, me charger d'une pareille lettre,
Lorsqu'à mes yeux et presqu'au même instant,
Sans s'en douter un brave homme, peut-être,
Va perdre ici sa femme et son argent.
Vraiment, Monsieur, c'est une perfidie,
Car, ce mari qu'on ménage si peu,
N'aurait jamais accepté la partie,
S'il avait cru jouer aussi gros jeu.

JULES.

Ah! vous êtes trop scrupuleuse, madame Girard. Allons, allons, je compte sur vous, et vous pouvez compter aussi sur moi.

Il lui glisse la lettre dans la poche de son tablier, en lui prenant encore la taille, et sort.

Mme GIRARD.

Mais finissez donc, monsieur.... Voyez un peu à quoi on est exposée pourtant! c'est du salpêtre que ce jeune homme-là! Ah! quelle légèreté! quelle dépravation! quelle audace, surtout!... Entrer en correspondance avec une personne qu'il ne connaît pas, qu'il a à peine entrevue... je voudrais bien savoir ce qu'il a osé lui écrire, par exemple; il n'y a pas de cachet... Ah! mon Dieu, la voilà cette belle inconnue; comme elle est agitée! hum! tout cela n'est pas clair.

SCÈNE XII.

Mme GIRARD, Mme VILLIERS.

Mme VILLIERS.

Ces messieurs sont sortis?

Mme GIRARD.

Sortis? Non, madame. Monsieur votre mari n'est même pas très-loin; on l'a entraîné...

Mme VILLIERS.

Et M. Dercourt?

Mme GIRARD.

C'est précisément lui qui a tout mis en train. Ah! quelle tête, quelle tête! Si ce n'était que cela encore! Mais croi-

riez-vous, madame, qu'il a eu l'impertinence de vous écrire?

Mme VILLIERS.

Je m'y attendais!

Mme GIRARD.

Madame s'y attendait!.... Ah! oui, la présomption du jeune homme.... Il paraît que c'est un rendez-vous qu'il demande à madame, à ce qu'il m'a dit, au moins; car, moi d'abord... mais je lui ai représenté que sa conduite était affreuse, que si Monsieur votre mari venait à savoir ...

Mme VILLIERS, *souriant.*

Oh! ce n'est pas là ce qui pouvait l'arrêter.

Mme GIRARD.

En effet, ces étourdis ne doutent de rien.

Mme VILLIERS.

Donnez-moi sa lettre?

Mme GIRARD.

Madame va donc la lire?

Mme VILLIERS.

Il le faut bien pour pouvoir y répondre.

Mme GIRARD.

Y répondre? (*A part.*) Je n'en reviens pas. (*Haut, d'un ton sec.*) Voilà, madame, voilà la lettre.

Mme VILLIERS, *à part.*

Voyons s'il essaie de se justifier! (*Elle lit*) *Est-ce vous, n'est-ce pas vous? il faut absolument que je vous voye, que je vous parle; j'ai tenu ma promesse, je suis corrigé.* (*Bas.*) S'il était vrai! (*Haut.*) Madame Girard, allez, s'il vous plaît, prévenir M. Dercourt que je l'attends.

Mme GIRARD.

Est-il possible?.. vous consentiriez?... Mais Madame oublie que j'ai eu l'honneur de lui dire que son mari était en ce moment avec le jeune homme?

Mme VILLIERS.

Qu'importe? allez toujours.

Mme GIRARD.

Je vous ferai encore observer, madame, que je dérangerai probablement ces Messieurs; car ils jouent... une partie

très-intéressée même... cinquante louis, au moins ; et monsieur votre mari...

Mme VILLIERS.

Il court risque de perdre son argent... Eh ! bien, je ne puis l'en empêcher ; l'essentiel est que M. Dercourt ne joue pas.

Mme GIRARD.

Oui ; mais précisément je vous le répète, madame, c'est lui qui a tout mis en train... et tenez, tenez, voilà un approvisionnement de punch qu'il a commandé pour animer le jeu. Qui sait maintenant ce qui peut arriver ?

(*Un garçon passe portant un punch complet.*)

Mme VILLIERS.

C'est affreux !

Mme GIRARD.

Oui, certainement, c'est affreux !

Mme VILLIERS, *à part.*

Voilà donc comme il est corrigé !

Mme GIRARD.

Décidément, il en veut aux jours de votre mari ; prenez-y garde, car enfin le pauvre cher homme n'est pas de force à tenir tête à la marine royale et à la cavalerie légère. Des gens accoutumés aux plus grands excès ! ils le tueront, madame, ils le tueront.

Mme VILLIERS.

Il n'y a pas à hésiter... une plume, du papier. (*Elle se place à la table et écrit.*)

Mme GIRARD, *à part.*

Ah ! çà, mais c'est une correspondance perpétuelle aujourd'hui !... Ah ! c'est pour son mari, sans doute... Ce bon M. Durand ! vous faites bien de lui écrire ; il est plus que temps de le tirer de leurs mains.

Mme VILLIERS.

Portez de suite ce billet.

Mme GIRARD.

A M. Durand ; oui, madame.

Mme VILLIERS.

Non, c'est à M. Dercourt.

Mme GIRARD.

Qu'entends-je ?

Mme VILLIERS.

Et vous ferez retenir pour moi une place à la diligence de Paris ; je veux partir sur-le-champ. (*Elle rentre dans son appartement.*)

Mme GIRARD.

Comment, partir? seule... au moment où?... ah! mon Dieu, a-t-on jamais vu? quel scandale! Ce M. Dercourt... ne parlez pas de lui ; c'est clair... je n'y comprends rien ; quelle horreur!

JULES, *dans la coulisse.*

Je vous dis de jouer pour moi ; je m'en rapporte entièrement à vous.

Mme GIRARD.

Ah! le voilà, ce trouble-ménage, ce joueur, ce..... Monsieur a besoin de quelque chose?

SCÈNE XIII.

Mme GIRARD, JULES.

JULES.

Non. (*Il ferme la porte derrière lui.*)

Mme GIRARD.

Prenez donc garde, monsieur ; vous fermez le double tour.

JULES.

Je le sais bien.

Mme GIRARD.

Vous le savez? alors, monsieur aura sans doute la bonté de me dire quel est son projet, car moi d'abord...

JULES.

Air : *Je loge au quatrième étage.*

Vraiment, un rien vous inquiète,
J'enferme ces messieurs, eh ! bien,
Puisque je veux un tête-à-tête,
N'est-ce pas le meilleur moyen ?

Ils pourraient après leur partie,
Me déranger, et sans façon,
Comme je crains une sortie,
Je mets sous clef la garnison.

Mme GIRARD, *à part.*

A merveille! Mais c'est qu'il l'avoue encore! Ah! ça ne se passera pas comme ça. (*Haut.*) Monsieur, je vous préviens...

JULES.

Avez-vous remis ma lettre?

Mme GIRARD.

Oui, monsieur, oui; mais il faut que vous sachiez...

JULES.

Quoi! vous n'avez pas de réponse?

Mme GIRARD.

Si fait, si fait! car, Dieu merci, tout le monde me prend pour facteur, ici, mais...

JULES, *prenant vivement la lettre.*

Donnez donc.

Mme GIRARD, *à part.*

Ce n'est pas l'embarras, je serais curieuse d'apprendre ce qu'elle a pu répondre.

JULES, *en brisant le cachet.*

Oh! c'est bien elle, m'en voilà sûr maintenant; quel bonheur! Sans doute, elle s'accuse, elle me prie de lui pardonner: cette chère Amélie!

Mme GIRARD, *à part.*

Il sait jusqu'à son nom de baptême. Voyez un peu!

JULES.

Voyons... « *Monsieur...* » Monsieur! c'est peut-être un peu sec; mais, au fait, les convenances! « *Monsieur...* » oh! le moindre mot d'excuse, et tout est oublié. « *Monsieur...* » je suis d'une joie! « *Monsieur, vous êtes...* » je vous embrasserai, madame Girard, je vous embrasserai. « *Monsieur, vous êtes... vous êtes toujours le même, et je ne vous reverrai de ma vie.* » Qu'ai-je lu?...

Mme GIRARD.

Ah! à la bonne heure; je respire. Pauvre M. Durand! il l'échappe belle!

JULES.

Comment a-t-elle pu écrire cela? on m'a calomnié, sans doute. C'est vous, peut-être, madame Girard?

Mme GIRARD.

Moi? du tout, monsieur, du tout; je ne me mêle jamais des affaires du prochain. Au surplus, il paraît que madame Durand a bien pris son parti, car elle m'a ordonné d'aller de suite à la diligence, et de...

JULES.

Est-il possible? Madame Girard, deux louis pour dire qu'il n'y a plus de place... Mais, j'y pense, ma chaise de poste, que son espèce de mari vient de me gagner! Madame Girard, cinq louis pour casser les deux roues... Ma bonne petite madame Girard, faites ça pour moi.

Air: *Je vais revoir Madelinette.*

Allez vîte, je vous en prie,
Qu'on brise tout pour me servir;
Je vous devrai plus que la vie,
Si vous l'empêchez de partir.

(*Lui donnant une bourse.*)

Voilà le prix de votre adresse...
Que votre cœur en soit touché.

Mme GIRARD.

Mais, Monsieur, ma délicatesse...

JULES.

Tout est compris dans le marché.

Ensemble.

Mme GIRARD, *à part.*
Ah! vraiment, c'est une infamie!
Dans ses projets, moi le servir;
Non, non, et je le certifie,
C'est lui que je ferai partir.

JULES, *la poussant.*
Allez vîte, je vous prie,
Qu'on brise tout pour me servir.
Je vous devrai plus que la vie;
Si vous l'empêchez de partir.

SCÈNE XIV.

JULES, *seul.*

« *Vous n'êtes pas changé.* » Il lui sied bien de me parler ainsi ; qu'a-t-elle à me reprocher ?.. Ah ! si je desire encore la voir, c'est pour la confondre ; elle veut, en m'accusant, justifier son inconstance, son manque de foi... mais elle saura que je ne suis pas dupe de cette ruse... Frappons... (*Il frappe à la porte de* Mme *Villiers.*)

D'HENNEBON, *en dehors et frappant à l'autre porte.*

Qu'est-ce que cela signifie ?.. nous voilà enfermés, à-présent... Holà, quelqu'un, Jules ?.. (*Il frappe plus fort.*)

JULES.

Oui, frappe, va... elle tient bien. (*Il recommence à frapper de son côté.*) Madame, veuillez m'entendre, je vous en conjure !

D'HENNEBON, *continuant à ébranler la porte.*

Ah çà ! se moque-t-on de nous à la fin ? c'est une très-mauvaise plaisanterie... Jules, Jules, viens donc nous ouvrir.

JULES.

C'est ça, leur ouvrir, ce serait bien la peine de les avoir enfermés... (*il frappe de nouveau.*)

DURAND, *en dehors.*

Heureusement, je n'ai rien à faire, moi, en sorte que je resterais bien ici toute la journée... ça m'est égal.

JULES.

Il est plus accommodant, au moins, lui !.. madame !

D'HENNEBON.

Suivez-moi, monsieur... corbleu ! il faut que cela finisse.

JULES.

Quel est donc son dessein ? (*Il s'approche de l'autre porte et regarde par le trou de la serrure.*) Dieu me pardonne, il lui propose de sortir par la fenêtre. Eh bien ! mais il consent... les voilà qui sautent tous les deux... peste soit de l'imbécille avec sa manie de faire tout ce qu'on lui dit ! (*Il regarde dans le fond.*) Ah ! ah ! d'Hennebon s'en va du côté du port... tant mieux, ça me donnera toujours un peu de tems... mais l'autre, bon, le voilà à terre.

Mme GIRARD, *dans la coulisse.*

Ah ! grand Dieu ! qu'ai-je vu ? Laurent Etienne ! accourez vîte... il se sera blessé très certainement.

JULES.

Ils viennent ici... c'est fini, je n'en réchapperai pas... allons, il faut se résigner.

(Il va s'asseoir à droite et prend son souvenir pour se donner une contenance.

SCÈNE XV.

JULES, DURAND, Mme GIRARD.

Mme GIRARD, *en passant dans le fond.*

Appuyez-vous, monsieur, je vous en prie.

DURAND.

C'est inutile.

Mme GIRARD, *entrant.*

Vous êtes bien sûr que vous n'avez rien de cassé ?

DURAND.

Mais dam, non, je ne crois pas, du moins... tiens... vous êtes ici, vous, monsieur... vous ne nous aviez donc pas entendus tout à l'heure ?

JULES.

Moi, non, monsieur, j'arrive à l'instant.

Mme GIRARD, *à part.*

Le menteur !

DURAND.

C'est que vous ne savez pas... vous nous aviez enfermés sans le vouloir.

JULES, *faisant des signes à madame Girard*

Vraiment? c'est possible, je suis si distrait.

Mme GIRARD, *à part.*

Est-il effronté!

DURAND.

Vous entendez bien que quant à moi, ça m'était égal... mais votre capitaine n'a pas aussi bien pris la chose lui... avec ça qu'il perdait, ce qui ne le mettait pas de très-bonne humeur... vous avez perdu aussi, vous, mais avec meilleure grâce, au moins, et j'espère qu'entre nous, c'est sans rancune.

JULES, *ne pouvant s'empêcher de rire.*

Comment donc, monsieur, mais c'est vous qui pourriez m'en vouloir, car enfin ma distraction vous a forcé de sortir par la fenêtre, à ce qu'il paraît.

DURAND.

Oui, je me suis même écorché un peu le genou; mais c'est égal... C'est que je n'ai pas encore la grande habitude de ce chemin-là, voyez-vous, et en sautant...

Mme GIRARD.

Le fait est que monsieur pouvait se tuer.

DURAND.

Oh! tout au plus... ah! çà, maintenant que votre chaise est à moi, je vais en prendre possession, si vous le permettez... et puis visiter ma chambre aussi; car je ne sais pas seulement encore où je suis logé... heureusement que je n'y tiens pas beaucoup, et pourvu qu'on me mette quelque part....

JULES.

Qu'est-ce à dire, quelque part... et l'appartement de votre femme?

DURAND.

A propos, oui, c'est juste, ma femme, vous m'y faites penser.... (*A madame Gérard.*) Dites-moi donc, si par hasard, elle me demandait.

JULES.

Oh! soyez tranquille, je lui tiendrai compagnie si vous le désirez.

DURAND.

Aurez-vous cette complaisance?

JULES.

Oui, sans doute.

Mme GIRARD, *à part.*

En voici bien d'une autre, pauvre cher homme, à qui va-t-il s'adresser. (*Haut.*) Eh! quoi, monsieur, vous voulez que votre femme....

JULES.

Je vous demande un peu de quoi vous vous mêlez, madame Girard? Que diable, monsieur sait bien ce qu'il a à faire... il a envie de voir sa chambre, conduisez-le, et

faites-nous grâce de vos reflexions ; nous n'en avons besoin ni l'un ni l'autre.

DURAND.

C'est vrai... (*A Jules.*) Je puis donc compter sur vous ?

Mme GIRARD, *avec humeur.*

Comme vous voudrez, messieurs, au surplus je m'en lave les mains, car moi d'abord...

JULES, *les reconduisant.*

C'est bien, c'est bien; allez, monsieur, que je ne vous retienne pas, je remplirai vos intentions, je vous le promets. (*Madame Girard fait sortir Durand par la porte qui est au-dessus de celle de madame Villiers.*) Ma foi, je suis plus heureux que je ne l'espérais... mais, qu'est-ce que tout cela signifie? le peu d'empressement de monsieur Durand à se trouver avec Amélie.. seraient-ils véritablement mariés? n'importe, profitons toujours de la liberté qu'on me laisse et essayons encore.

(*Il va à la porte de madame Villiers.*)

D'HENNEBON.

Jules ! Jules !

JULES.

Allons, c'est comme un fait exprès, je ne pourrai pas être un moment tranquille...

SCÈNE XVI.

JULES, D'HENNEBON.

D'HENNEBON, *il est un peu animé.*

Eh ! bien, viens-tu pour cette fois? d'abord je te préviens que je ne peux pas attendre une minute de plus... tout mon monde est à bord.

JULES.

Je conviens avec toi, mon ami, que ton devoir... mais c'est que, vois-tu, une affaire importante !

D'HENNEBON.

Laisse donc ! encore quelque partie de piquet, arrosée de ton diable de punch, n'est-ce pas ?

JULES.

Non, ma parole, c'est quelque chose de très-sérieux... je ne te demande qu'un quart-d'heure.

D'HENNEBON.

Pas une seconde ; adieu !

JULES.

Comment, tu m'abandonnes dans un moment comme celui-ci. (*A part.*) Je ne sais plus que lui dire, moi. (*Haut.*) Tu m'abandonnes, quand je ne puis me passer de toi... pour une affaire... (*à part*) oh ! c'est ça ! (*haut*) une affaire d'honneur ?

D'HENNEBON.

Une affaire d'honneur !... c'est différent alors... au fait, ça ne peut pas se remettre ; mais quel est ton adversaire ?

JULES.

Tu seras bien étonné, va. (*A part.* Voyons, avec qui diable pourrai-je me battre ici ?.. Ah ! j'y suis... oui, autant celui-là qu'un autre. (*Haut.*) Tu sais ce monsieur Durand, pour lequel nous avons eu tant d'égards, et qui nous a gagné notre argent...

D'HENNEBON.

Eh bien ?

JULES, *avec mystère.*

Eh bien, mon ami, il vient de me chercher querelle !

D'HENNEBON.

Lui ! et pourquoi ?

JULES.

Pourquoi ? parce que... parce qu'il a été obligé de sauter par la fenêtre, la porte de ma chambre étant fermée... j'ai eu beau lui dire que c'était pas inadvertance, que je ne l'avais pas fait exprès, il m'a donné un démenti... oh ! ma foi, alors... enfin, il est évident que je ne dois pas partir maintenant sans avoir obtenu satisfaction... j'aurais l'air de...

D'HENNEBON.

C'est juste. Comment, cet original-là t'a insulté ?

JULES.

Oui ; mais plus bas, sa femme pourrait nous entendre.

D'HENNEBON.

Tu as raison.

JULES.

N'ayant pas d'armes ici, j'avais compté sur toi; et si tu pouvais me rendre le service d'aller de suite...

D'HENNEBON.

Sois tranquille, j'ai ton affaire. Quant à notre homme, je me charge de le prévenir... ah! il donne des démentis!

Air : *Amis voici la riante semaine.*

Je vais choisir avant tout, par prudence,
Un bon endroit... je te rejoins après;
Pour un ami, c'est bien le moins, je pense;
Je te réponds toujours des pistolets.
Il n'en est pas de meilleurs chez Lepage,
Et l'un de vous, j'oserais le gager,
Au premier coup, fera le grand voyage...
Je suis heureux de pouvoir t'obliger.

(*Il sort.*)

SCÈNE XVII.

JULES, Mme VILLIERS.

Mme VILLIERS, *ouvrant vivement sa porte.*

Arrêtez, monsieur, qu'allez-vous faire?

JULES.

Ah! je puis donc enfin vous voir, madame!

Mme VILLIERS.

Vous voulez vous battre?

JULES.

Non, madame, non, ce n'est qu'une plaisanterie.

Mme VILLIERS.

Vous ne pouvez m'abuser, j'ai tout entendu. Vous aviez cessé de frapper à ma porte, je vous croyais parti, et je me disposais à sortir, lorsque, sans le vouloir...

JULES.

Vous m'avez rencontré? Oh! je sais très-bien, madame, que sur toutes choses, vous évitiez ma présence; vous craigniez sans doute les justes reproches que j'étais en droit de vous faire!

Mme VILLIERS.

Vous, monsieur, des reproches, à moi?.. En vérité, je

vous admire!..vous cherchez à me faire prendre le change, mais vous ne réussirez pas. Voilà donc comme vous avez tenu la parole que vous m'aviez donnée ?

JULES.

Il me semble, madame, que si quelqu'un a manqué à ses engagemens...

Mme VILLIERS.

C'est moi, peut-être ?

JULES.

Oui, sans doute, puisque, malgré vos sermens, vous avez pu former une autre union.

Mme VILLIERS.

Non, monsieur, vous feignez en vain ; vous n'êtes plus dupe d'un stratagême auquel je n'avais eu recours, qu'afin de vous cacher ma présence en ces lieux, et de vous voir suivre sans contrainte vos excellentes habitudes.

JULES.

Il se pourrait?.. Quoi ! M. Durand n'est pas... au fait, je me disais bien aussi : il est impossible que cet homme-là... mais je n'avais que des doutes, je ne soupçonnais pas la ruse ; je suis d'une candeur maintenant !..c'est vrai, depuis que je me suis rangé...

Mme VILLIERS.

Depuis que vous vous êtes rangé ?.. en effet, la réforme est complète. Peut-on pousser plus loin l'audace !.. au lieu de tomber à mes pieds, de me demander un pardon, qu'au reste je ne vous accorderais certainement pas, vous essayez de me tromper encore. Ah ! monsieur, j'avais meilleure opinion de vous, car, j'en conviens, j'avais la faiblesse de croire à vos promesses !

Air : *Nouveau de St.-Hilaire.*

Loin de vous, une douce image,
A mon cœur vous représentait,
Aussi fidèle, mais plus sage,
Je vous voyais presque parfait.
Ce portrait, que j'aimais à faire,
S'embellissait à chaque instant.
Il devait à jamais me plaire...
Pourquoi n'est-il pas ressemblant?

JULES.

Mais je vous demande bien pardon, madame, la ressem-

blance est frappante, au contraire.. il est de notoriété publique que je n'ai plus un seul défaut, et à moins que la calomnie..

Mme VILLIERS.

La calomnie.. comme si je n'avais pas vu moi-même.. et, sans parler de ce duel, de cette partie de piquet de cinquante louis, de ce punch, enfin..: pourriez-vous m'expliquer, monsieur, ce que c'est que le médaillon de votre souvenir ?.. Allons, brodez bien vîte un roman sur cette belle inconnue que vous allez, dit-on, rejoindre... je vous écouterai avec plaisir... vous contez si bien!..

JULES.

Mon médaillon... une belle inconnue!.. (*à part*) ah! ah! de la jalousie.. bravo!... à mon tour. (*haut et affectant de l'embarras*) Eh! quoi! madame, vous auriez appris...

Mme VILLIERS.

Tout, monsieur!..

JULES.

Alors, c'est vainement que j'essayerais de feindre plus long-tems... il vaut mieux vous avouer de suite la vérité!.

Mme VILLIERS.

Ah! enfin!..

EULES.

J'en conviens donc, ce médaillon renferme, en effet, le portrait d'une personne qui peut disposer, à son gré, de mon sort, et vers laquelle je dirigeais mes pas, lorsque vous avez paru ici; mais, si vous la connaissiez, je crois que vous me trouveriez excusable!

Mme VILLIERS.

Excusable!..

JULES.

Comment n'aurais-je pas été charmé par elle?.. Je ne vous parlerai pas de sa figure, vous en jugerez dans un instant.. Mais son caractère!.. si vous saviez combien elle a été bonne, indulgente pour moi!.. que de sages avis elle m'a donnés!.. je ne les suivais pas toujours très-exactement; eh bien! c'est égal, elle ne se lassait pas!.. et puis elle n'était pas défiante, elle... quand je lui avais fait le récit de mes fautes, elle n'en soupçonnait pas davantage... et tenez, si elle était ici.. à votre place.. et qu'elle m'entendît lui jurer, en tombant à ses genoux, que je lui suis resté fidèle, que tous mes défauts

ont disparu, que je sais parfait enfin, comme vous disiez tout-à-l'heure.. ou du moins peu s'en faut.. Ah! mon Amélie est bien changée, ou elle n'hésiterait pas à me confier le soin de son bonheur?..

Mme VILLIERS.

Amélie, dites-vous?..

JULES, *montrant le médaillon ouvert.*

Tenez, madame! voyez et jugez-vous!

Air : *Du Vaud. du Baiser.*

Loin de vous, cette douce image
A mon cœur vous représentait;
De votre amour m'offrant un gage,
Ce sourire me consolait.
Auprès de celle que j'adore,
Le portrait, comme auparavant;
Semble me dire : j'aime encore,
Mais est-il toujours ressemblant?

Mme VILLIERS, *avec abandon.*

Ah! Jules!..

JULES, *lui baisant la main.*

Chère Amélie!

SCÈNE XVIII.

TOUS LES PERSONNAGES.

Mme GIRARD, *entrant la première.*

Non, messieurs, non, vous dis-je, on ne se battra pas!.. je ne puis souffrir que dans ma maison!.. que vois-je?.. n'entrez pas, monsieur, n'entrez pas?..

DURAND.

Pourquoi donc ça?

Mme GIRARD.

Ah!.. vous pouvez entrer à cette heure; (*à part.*) Dieu! si le pauvre homme savait.. il ne dirait pas que ça lui est egal.. (*haut*) madame, votre place est retenue.

Mme VILLIERS.

vous remercie, je n'en ai plus besoin.

DURAND, *à Jules.*

Monsieur, on vient de me dire que je vous avais insulté tantôt, et que vous m'aviez provoqué... Je ne sais pas du tout ce que ça signifie. il faut que nous nous soyons bien mal compris, car madame non plus... mais c'est égal, ça n'empêche pas, et si vous y tenez absolument...

JULES.

Non, monsieur, c'est inutile; à présent je suis satisfait!..

D'HENNEBON.

Comment? sans qu'il te fasse réparation? ça ne se passera pas ainsi, j'ai apporté les armes.

JULES

Oui, eh bien! tu les remporteras!..

D'HENNEBON.

Est-il possible?.. c'était bien la peine de me faire rester!..

JULES.

Oh! je ne te retiens plus... tu peux partir quand tuvoudras;... mais sans moi, par exemple!..

D'HENNEBON.

En voici bien d'un autre!..

JULES.

Eh! mon Dieu! tu es toujours étonné, toi! Qu'est-ce que je t'ai dit que j'allais faire en Amérique?.. chercher une femme charmante, dont j'étais fou!.. Eh bien, c'est madame que j'allais chercher.. y es-tu maintenant?...

D'HENNEBON.

Oui, sans doute!..

DURAND.

Et moi aussi j'y suis... tout s'explique... voilà pourquoi madame m'avait prié... c'est clair!.. (*à Jules*) je vous félicite, monsieur, il y a bien des gens qui voudraient être à votre place... mais c'est égal, comme on dit : chacun pour soi... et, puisque c'est vous qu'on préfère je m'exécute de bonne grâce...

Mme GIRARD.

Je disais bien aussi... je ne me trompe jamais dans mes conjectures.

ont disparu, que je sais parfait enfin, comme vous disiez tout-à-l'heure.. ou du moins peu s'en faut.. Ah! mon Amélie est bien changée, ou elle n'hésiterait pas à me confier le soin de son bonheur?..

Mme VILLIERS.

Amélie, dites-vous?..

JULES, *montrant le médaillon ouvert.*

Tenez, madame! voyez et jugez-vous!

Air : *Du Vaud. du Baiser.*

Loin de vous, cette douce image
A mon cœur vous représentait;
De votre amour m'offrant un gage,
Ce sourire me consolait.
Auprès de celle que j'adore,
Le portrait, comme auparavant;
Semble me dire : j'aime encore,
Mais est-il toujours ressemblant?

Mme VILLIERS, *avec abandon.*

Ah! Jules!..

JULES, *lui baisant la main.*

Chère Amélie!

SCÈNE XVIII.

TOUS LES PERSONNAGES.

Mme GIRARD, *entrant la première.*

Non, messieurs, non, vous dis-je, on ne se battra pas!.. je ne puis souffrir que dans ma maison!.. que vois-je?.. n'entrez pas, monsieur, n'entrez pas?..

DURAND.

Pourquoi donc ça?

Mme GIRARD.

Ah!.. vous pouvez entrer à cette heure; (*à part.*) Dieu! si le pauvre homme savait.. il ne dirait pas que ça lui est egal.. (*haut*) madame, votre place est retenue.

Mme VILLIERS.

Je vous remercie, je n'en ai plus besoin.

DURAND, *à Jules.*

Monsieur, on vient de me dire que je vous avais insulté tantôt, et que vous m'aviez provoqué... Je ne sais pas du tout ce que ça signifie. il faut que nous nous soyons bien mal compris, car madame non plus... mais c'est égal, ça n'empêche pas, et si vous y tenez absolument...

JULES.

Non, monsieur, c'est inutile; à présent je suis satisfait!..

D'HENNEBON.

Comment? sans qu'il te fasse réparation? ça ne se passera pas ainsi, j'ai apporté les armes.

JULES

Oui, eh bien! tu les remporteras!..

D'HENNEBON.

Est-il possible?.. c'était bien la peine de me faire rester!..

JULES.

Oh! je ne te retiens plus... tu peux partir quand tuvoudras;... mais sans moi, par exemple!..

D'HENNEBON.

En voici bien d'un autre!..

JULES.

Eh! mon Dieu! tu es toujours étonné, toi! Qu'est-ce que je t'ai dit que j'allais faire en Amérique?.. chercher une femme charmante, dont j'étais fou!.. Eh bien, c'est madame que j'allais chercher.. y es-tu maintenant?...

D'HENNEBON.

Oui, sans doute!..

DURAND.

Et moi aussi j'y suis... tout s'explique... voilà pourquoi madame m'avait prié... c'est clair!.. (*à Jules*) je vous félicite, monsieur, il y a bien des gens qui voudraient être à votre place... mais c'est égal, comme on dit : chacun pour soi... et, puisque c'est vous qu'on préfère je m'exécute de bonne grâce...

Mme GIRARD.

Je disais bien aussi... je ne me trompe jamais dans mes conjectures.

D'HENNEBON, *tirant sa montre.*

Déjà deux heures! diable, il est tems de nous dire adieu. *Il serre la main à Jules et va s'éloigner.*

DURAND, *le retenant.*

Un instant, s'il vous plaît!.. Votre ami ne s'embarque pas; c'est très-bien, mais moi, je ne vois plus trop ce que je pourrais faire .. ici, et si monsieur voulait reprendre sa chaise de poste, et me céder sa place dans le vaisseau...

Mme VILLIERS.

Comment; monsieur? à peine au terme d'un pareil voyage..

DURAND.

Que voulez-vous, madame?.. je regarderai cela comme une promenade... un peu longue à la vérité.. mais c'est égal!.. ça distrait toujours, et je m'en retournerai tout bonnement comme je suis venu.

VAUDEVILLE FINAL.

Air : *Du Vaud. de la Somnambule.*

M. DURAND.

Il faut partir, un autre a su vous plaire,
Comblez enfin les vœux de mon rival;
Soyez heureux, je fuirai cette terre,
Mais je le sens, *ça ne m'est plus égal.*
Je dois chasser au plutôt de mon âme
Mon fol amour, puisqu'il vous a déplu;
Je tâcherai .. mais j'ai bien peur, Madame,
De m'en aller comme je suis venu.

Mme GIRARD.

Dans les tableaux, où l'esprit de Molière
Prêta sa grâce à l'austère raison,
On applaudit ce qui doit toujours plaire,
Sans profiter jamais de la leçon.
Vient-on pour voir ces portraits du grand maître,
Où les travers sont présentés à nû,
C'est le voisin qu'on veut y reconnaître,
Et l'on s'en va, comme on était venu.

JULES.

Homme puissant, que le succès égare,
Penses-tu donc commander au destin?
Et toi, dont l'or use la main avare,
Es-tu bien sûr de le compter demain?

Sommes-nous grands, ne méprisons personne ;
Riches, donnons, c'est un prêté rendu ;
N'oublions pas que lorsque l'heure sonne,
Chacun s'en va comme il était venu.

D'HENNEBON.

Plus de partis, le destin nous accorde
Un Roi français, qui parcourant nos rangs,
Par un sourire en bannit la discorde,
Et dans son cœur confond tous ses enfans.
Il nous l'a dit : l'implorer, c'est lui plaire :
Et depuis lors, chacun de nous l'a vu ;
Le malheureux qui quitte ce bon père,
Ne s'en va pas comme il était venu.

Mme VILLIERS, *au Public.*

Nos deux auteurs tremblaient pour cet ouvrage,
Et sans combattre ils auraient voulu fuir.
J'ai cru pouvoir ranimer leur courage :
Ah ! n'allez pas, messieurs, me démentir.
Je leur ai dit que j'avais l'assurance,
Lorsqu'en ces lieux le public s'est rendu,
Qu'il amenait avec lui l'indulgence,
Et s'en irait comme il était venu.

FIN.

MA FEMME

SE MARIE

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Félix Auguste

PAR MM. DUVERT ET VIANADT,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 11 DÉCEMBRE 1824.

PRIX : 1 FR. 50 CENT.

PARIS,

CHEZ QUOY LIBRAIRE,

ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉATRE,

Boulevard Saint-Martin, N°. 18;

ET CHEZ BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL.

1824.

PERSONNAGES, *ACTEURS.*

PHILIPPE . . . . . **M. Fontenay.**

Première entrée, un habit de voyage élégant, bottes à revers. Seconde entrée, costume d'Aubergiste, veste de chasse et casquette grise.

GERVAIS, fermier . . . . . **M. Lepeintre jeune.**

Costume de Villageois, paré sans bouquet.

ÉLOI, Fils de Gervais. . . . . **M. Guénée.**

Costume de marié de Village, un bouquet à la boutonnière.

Mme. PHILIPPE, riche aubergiste. **Mme. Bras.**

Costume de Villageoise coquette. en grande parure, bouquet au côté.

ANNETTE, nièce de mad. Philippe. **Mlle. Minette.**

CLAUDINE, sa sœur cadette. . . . . **Mlle. Huby.**

Villageois et Villageoises.

Nota. Pour faciliter la mise en scène de cet ouvrage dans les Départemens, on a eu le soin de placer le nom des Personnages en tête de chaque scène, dans la position qu'ils doivent occuper, relativement au spectateur.

Vu au ministère de l'Intérieur, conformément à la décision de Son Excellence, en date de ce jour.

Paris, le 2 Décembre 1824.
Par ordre de Son Excellence,
Le Chef-Adjoint,
Signé : Coupart.

Tous les exemplaires non revêtus de la signature de l'Editeur seront réputés contrefaits.

IMPRIMERIE DE HOCQUET,
Rue du Faubourg Montmartre, N. 4.

MA FEMME SE MARIE

VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente la salle d'entrée d'une Auberge de village ; dans le fond, une porte et une croisée donnant sur la campagne ; deux portes latérales ; une petite glace suspendue sur la cheminée, une table, des chaises, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLAUDINE, Mme PHILIPPE, *ajustant sa toilette devant la glace.*

CLAUDINE.

C'est ça ; ma tante, vous êtes très-bien.

Mme PHILIPPE.

Tu trouves, Claudine ?

CLAUDINE.

Parole ! c'te toilette-là vous rajeunit de quinze ans ; on vous en donnerait tout au plus vingt-cinq.

Mme PHILIPPE, *à part.*

Petite sotte !

CLAUDINE.

Je n'en reviens pas moi, ma tante !

Mme PHILIPPE.

Et de quoi donc, mademoiselle ?

CLAUDINE.

De votre mariage avec Eloi.

Mme PHILIPPE.

Je voudrais bien savoir ce qu'il y a là de surprenant, et de quoi vous vous mêlez !

CLAUDINE.

Oh! ma tante, c'est seulement histoire de parler, vu qu'étant son aînée de vingt ans...

Mme PHILIPPE.

Taisez vous: je sais qu'on en jase aussi dans le village, mais cela m'est égal; je suis veuve, mon auberge est bien achalandée, j'ai de l'argent, et je puis épouser qui bon me semble... qu'importe qu'Eloi soit un peu plus jeune que moi..

CLAUDINE, *à part.*

Elle appelle cela un peu.

Mme PHILIPPE.

Air *du vaud. de la Somnambule.*

Nous sommes faits l'un pour l'autre, je pense,
Eloi, je l' sais, n'a pas l'âge d' raison;
Du moins au mien, on a l'expérience,
Et tout c' qu'il faut pour conduire un' maison:
C'n'est qu'avec l'âg' que vient cette science.

CLAUDINE.

Si c'est ainsi, j' veux, quand on m'mariera,
Un époux sans expérience,
Et la maison ira comme ell' pourra.

Mme PHILIPPE.

D'ailleurs, j'ai tout conclu avec Gervais, son père,... dans deux heures, nous signons à la mairie. Il me semble qu'après vingt ans de veuvage il est permis...

CLAUDINE.

Comment, ma tante, il y a vingt ans?...

Mme PHILIPPE.

Tout autant, puisque tu n'étais pas encore au monde quand Philippe est parti.

CLAUDINE.

On dit qu'il était si gai, si drôle, mon oncle; ça va faire une fière différence avec votre second mari?

Mme PHILIPPE.

Oh! oui, il avait bien des qualités; je puis lui rendre justice... à présent qu'il est mort.

CLAUDINE.

Aussi, quelle idée a-t-il eue d'aller comme ça courir le monde?

Mme PHILIPPE.

L'envie de faire fortune, et puis... je ne dis pas ça pour offenser sa mémoire... mais le cher Philippe n'avait pas pour moi une tendresse... quoique pourtant toujours d'accord.

CLAUDINE.

On m'a dit cependant que de temps en temps il y avait quelque chose...

Mme PHILIPPE.

Ce sont de mauvaises langues, mademoiselle.

Air *du vaud. des Amazones.*

Jamais, je dois l'savoir peut-être,
La discorde n' vint nous troubler ;
Il voulait gouverner en maître,
En maîtress' je voulais parler. (*bis*)
A nos jeun's fill's, Philipp' cherchait à plaire,
Moi, je r'gardais les jeun's gens du pays ;
D'après cela, tu vois donc bien, ma chère,
Que nous étions toujours du même avis.

Enfin, son bâtiment a fait naufrage!... tout l'équipage a péri. Que de recherches il m'a fallu faire pour m'assurer de mon malheur! l'incertitude est une terrible chose!...

CLAUDINE.

Je crois bien; on m'a dit que vous faisiez déjà des démarches, pour savoir s'il était mort, deux ans avant que vous eussiez connaissance du naufrage.

Mme PHILIPPE.

C'est que, pour ces choses-là, on ne saurait jamais s'y prendre trop tôt... D'ailleurs, que signifient toutes vos sottes observations? Songez à vous taire, et à ne pas les répéter devant le beau-frère de Gervais, qui arrive ce matin pour assister à la noce de son neveu et signer au contrat...

CLAUDINE.

Ce monsieur de Paris qui est si riche, et que monsieur Gervais n'a pas encore vu?...

Mme PHILIPPE.

Oui, mademoiselle, un fournisseur, rien que ça; il est devenu amoureux de la sœur de Gervais, et, quoiqu'elle n'eut pas de dot, il l'a épousée.

CLAUDINE.

Air : *Amis, voici la riante semaine.*

C'est drôl', pourtant, qu'une fill' de village,
Qui n'avait rien en quittant son pays,
Ait pu former un si beau mariage !

Mme PHILIPPE.

Tout's les jeun's fill's réussiss't à Paris.

CLAUDINE

Ah ! pour Gervais, vraiment je suis bien aise
Qu'un homm' d'esprit ait épousé sa sœur.

Mme PHILIPPE.

Qu'est-c' qui vous parl' d'esprit, petite niaise,
Puis que j' vous dis que c'est un fournisseur? (*bis.*)

Me voilà prête... je vais voir si tout est disposé pour la cérémonie... Toi, reste là, et si quelque voyageur arrive, tu le serviras. (*fausse sortie.*) Ah ! quand Eloi et son père seront venus tu diras à Gervais de venir me trouver : j'ai à lui parler.

SCÈNE II.

CLAUDINE, *seule.*

Oui, oui, je me doute bien de ce que vous avez à lui dire... lui donner sa quittance de l'argent qu'il vous doit, puisque c'est son fils qui paie pour lui... Pauvre garçon !...

Air : *du Vaud. de Jadis et Aujourd'hui.*

De c' que Gervais doit à ma tante,
Ell' fait l' sacrific', j'en réponds,
Et cependant j' la vois contente
De rentrer ainsi dans ses fonds. (*bis*)
On pourra bien dire, j'espère,
Qu'c'est un singulier réglement :
N'pouvant avoir d' l'argent du père,
Elle prend le fils en paiement.

Mais ma sœur Annette ? je ne crois pas que ça l'arrange, car enfin, quand on a une inclination... tout le monde peut avoir une inclination, c'est vexant, quand on aime quelqu'un, de voir qu'on le force à épouser votre tante... Je sais bien que moi... certainement ça ne se passerait pas comme ça... et si ma tante épousait mon Marcel, elle n'aurait qu'à bien se tenir... Heureusement je ne crains rien, il m'a promis fidélité... avec ça qu'il est dans les houzards !... La v'là cette

pauvre Annette... elle est triste... moi, je ne sais que lui dire... c'est fini, une fois que le cœur est pris... il n'y a pas de raison... on se désole, et on devient à rien... Eh! bien, Annette, tu vas donc danser à la noce?

SCÈNE III.

ANNETTE, CLAUDINE.

ANNETTE.

Oui, je danserai.

CLAUDINE.

De bon cœur?

ANNETTE.

Pourquoi pas?

CLAUDINE.

Ah! si tu prends des airs pincés... vois-tu... ce n'est pas à moi qu'on en remontre. Tu es contente, n'est-ce pas? ce mariage-là te fait le plus grand plaisir?...

ANNETTE.

Moi?... eh! que m'importe que M. Éloi épouse ma tante ou une autre?...

CLAUDINE.

Annette, Annette!... y a de la frime; pour de la frime, y en a; je vois ça dans tes yeux...

ANNETTE.

Air: *Rions, chantons, amis, buvons.*

Oui, je puis l'avouer ici,
J'avais pour lui de la tendresse;
Quand j' voulais qu'il fut mon mari,
Il consent à c' que j' sois sa nièce...
Mais je m' veng'rai, car mon courroux...
Mais non, puisque j' suis outragée,
De ma tante il devient l'époux; } (*bis*)
Ne suis-je pas assez vengée? }

CLAUDINE.

Tiens, le voilà qui vient avec son père.

ANNETTE.

Je m'en vais, je ne veux pas le voir.

CLAUDINE.

Non, non, reste là; quand ce ne serait que pour le faire enrager... avec les hommes, il ne faut jamais avoir l'air

chagrin... ça les rend fiers. (*à part.*) C'est drôle, à son âge elle n'a pas plus d'expérience que rien du tout!...

SCÈNE IV.

ÉLOI, GERVAIS, ANNETTE, CLAUDINE.

ÉLOI.

Air : *Mon cœur à l'espoir s'abandonne.*

Ensemble.

ELOI.

Il faut donc par ce mariage,
De c'te vieill' couronner l'ardeur;
Le jour où finit son veuvage,
Est l' premier jour de mon malheur.

GERVAIS.

Enfin, un heureux mariage,
De tous deux couronne l'ardeur;
Le jour où finit le veuvage,
Est le premier jour du bonheur!

(*Montrant Eloi*)

Mais voyez un peu c'te grimace.

ELOI.

J' pense au défunt, et ça m' fait soupirer;
Il est bien just', quand c'est moi qui l' remplace,
Que j'aie du moins le droit de le pleurer.

ENSEMBLE.

GERVAIS.

Enfin, un heureux mariage, etc.

ELOI.

Il faut donc par ce mariage, etc.

GERVAIS.

Eh! bien, Claudine, ta tante est-elle prête?

CLAUDINE.

Oui, monsieur Gervais... et Éloi?

GERVAIS.

Tu vois!

CLAUDINE.

Votre beau-frère, monsieur Ducours, est-il arrivé?

GERVAIS.

Pas encore, et cela m'inquiète; mais il arrivera aujourd'hui, sa lettre me l'annonce; et comme je ne l'ai pas en-

core vu, je suis sûr qu'il ne négligera pas cette occasion de faire ma connaissance.

CLAUDINE.

A propos, moi qui oubliais!... ma tante a quelque chose à vous dire en particulier... elle vous attend...

GERVAIS.

J'y vais. (*à part.*) C'est peut-être pour me remettre ma quittance; hâtons-nous, car je crains toujours qu'elle ne se ravise.

ÉLOI.

Faut-il vous suivre, mon père?

GERVAIS.

Non... reste-là.

SCÈNE V.

ÉLOI, ANNETTE, CLAUDINE.

CLAUDINE.

Eh! bien, mon oncle?

ÉLOI.

Mon oncle... oui, riez, mamzelle... C'est abominable de se moquer des gens qu'on voit dans la peine!

CLAUDINE.

Pour un nouveau marié, vous êtes de bonne humeur; allons donc, est-ce qu'il faut être comme ça?

Air : *Vaud. de Turenne.*

Quand une veuve aimable, riche et sage,
Aujourd'hui vous donne sa main,
Soyez joyeux; car dans le mariage,
C'est bien assez d' se désoler l' lendemain.

ELOI.

Vit-on jamais une raison pareille?
Peut-on se rire ainsi de mes tourmens?
Quand on épouse un' femm' de quarante ans,
L' chagrin peut commencer la veille!

CLAUDINE.

Quoique ça, voyons. Est-ce que vous ne rirez pas un peu aujourd'hui? est-ce qu'au dîner, au bal et après, vous serez comme ça?... Vous ne répondez pas?... Eh! bien,

adieu; je vas chercher à qui parler... je n'aime pas à faire la conversation toute seule. (*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

ÉLOI, ANNETTE.

ANNETTE.

Claudine, Claudine!... Elle s'en va, elle me laisse seule avec lui... N'importe, je ne lui parlerai pas... certainement non!...

ÉLOI.

Annette! mamzelle Annette!...

ANNETTE.

Que voulez-vous, monsieur?

ÉLOI.

Vous croyez que je suis un traître, un perfide, un... enfin tout ce qu'on est en pareil cas... Eh! bien, non.

ANNETTE.

Comment non?

ÉLOI.

Sans doute, c'est mon père qui veut que j'épouse madame Philippe, parce qu'il lui doit de l'argent; mais, soyez tranquille, je vous aime toujours.

ANNETTE.

Et vous épousez ma tante?...

ÉLOI.

Qu'est-ce que cela fait?

ANNETTE.

Air: *De ma Céline amant modeste.*

J'avais fort mal jugé votre âme,
En amour mon cœur est bien neuf.

ELOI.

Annett', j' le jur', vous s'rez ma femme,
Aussitôt que je serai veuf.

ANNETTE.

Que dites-vous, Eloi? quoiqu'il arrive,
Ce vœu, par moi, ne s'ra jamais formé.

ELOI.

Quoi! vous désirez qu' ma femm' vive?..
Ah! vous n' m'avez jamais aimé!

ANNETTE.

Taisez-vous; voici votre père et ma tante qui descendent.

ÉLOI.

Ils n'avaient donc pas grand'chose à se dire!... Et vous me laissez là... seul avec ma femme!...

ANNETTE, *tristement.*

Oui, adieu, Éloi!

ÉLOI. *de même.*

Adieu, ma nièce. Dieu!... que ça fait mal, ce mot-là, dans la bouche d'un amant!...

ANNETTE.

Tenez, voici la noce...

ÉLOI.

La noce qui vient d'un côté, ma future de l'autre... est-on plus malheureux?... (*Annette sort.*)

SCÈNE VII.

ÉLOI, GERVAIS, Mme PHILIPPE.

Mme PHILIPPE.

Oui, mon cher monsieur Gervais, voilà tous nos arrangemens bien conclus; il ne me reste plus qu'un regret, c'est que M. votre beau-frère n'arrive pas.

GERVAIS.

Soyez tranquille, ma chère madame Philippe, il ne peut tarder!

SCÈNE VIII.

ÉLOI, GERVAIS, Mme PHILIPPE, CLAUDINE, CHŒUR *dans le fond.*

CLAUDINE.

Par ici, vous autres; voilà toute la bande joyeuse.

CHŒUR.

Musique de M. Béancourt.

Nous venons en diligence
Assister à votre hymen;
Qu'il vous présage d'avance

Un bonheur pur et serein.

Mme PHILIPPE.

Mes amis, je vous remercie.
(*A Eloi.*) Entends-tu ce charmant souhait?

ELOI, *à part.*

Ah! pauvre Annette, c'en est fait!
Il faut donc que je me marie?

Mme PHILIPPE.

C'est le plus beau jour de ma vie!
En revenant, nous dînerons,
Et puis après nous danserons;
Jusqu'à demain nous danserons!

CHOEUR.

Quel plaisir, quelle espérance!
Au retour, joyeux festin;
Après le repas, la danse,
La danse jusqu'à demain!

CLAUDINE, *à part.*

En r'gardant l' singulier visage
Que fait l' plus triste des maris,
Il me semble voir un ménage
Comme on en voit tant à Paris!

CHOEUR.

Partons, faisons diligence
Pour conclure cet hymen, etc.

Ils sortent tous.

SCÈNE IX.

CLAUDINE, *seule.*

Dieu de Dieu! vais-je m'amuser ce soir!... avec ça que ma tante n'a pas ménagé la dépense : deux violons et la grosse caisse! ça va-t-il faire du bruit dans le village!... Et moi donc, au milieu de la société, en ma qualité de nièce de la mariée!

Air *nouveau de M. Béancourt.*

PREMIER COUPLET.

Aussitôt que le bal commence,
Tous les jeun's gens vienn' m'inviter :
« Mamzell' dans'-t-ell' c'te contredanse? »
Je n' sais pas si je dois accepter.
J' crains qu'à son r'tour, Marcel ne m' gronde;
Et qu' faudra-t-il que j' lui réponde?
Vous savez comme il est boudeur,
Et comme il s'met d'mauvaise humeur!

Il me semble déjà le voir qui me fait des gros yeux... Ah! bah! je me risque... Au fait, une contre-danse, ça n'empêche pas la fidélité, car enfin...

On peut danser avec tout l' monde,
Et pourtant n'aimer qu'un danseur!

(*Elle danse.*)

2me COUPLET.

Oubliant mon premier scrupule,
P'tit à p'tit je prends mon essor.
Pour ne pas être ridicule,
Un autre vient, j'accepte encor.
Ma foi, que Marcel boude et gronde,
J' danse avec chacun à la ronde;
Tous obtiennent la mêm' faveur:
J' n'en manqu' pas une, ah! quel bonheur!

Et si Marcel à son retour s'avise de me dire: pourquoi donc que t'as dansé avec celui-ci, pourquoi donc que t'as valsé avec celui-là?... Eh! bien, par exemple, en voilà une bonne, que je lui répondrai... Et qu'est-ce que ça te fait?...

On peut danser avec tout l' monde,
Et pourtant n'aimer qu'un danseur.

(*Elle danse.*)

J'entends, je crois, une voiture... ah Dieu! le beau carrosse!... un laquais... deux laquais... c'est le beau frère... Ah! mon Dieu, il vient ici; et moi, qui suis toute seule...

SCÈNE X.

PHILIPPE, CLAUDINE.

PHILIPPE.

Hé!... personne...

CLAUDINE, *à part.*

Tiens, il ne me voit pas... Je n'ose pas lui parler.

PHILIPPE.

Ah! dites-moi la jeune fille; madame Philippe?..

CLAUDINE.

Ils ne sont qu'à deux pas d'ici; je vais prévenir monsieur Gervais.

PHILIPPE.

Monsieur Gervais... où allez-vous?...

CLAUDINE.

Ils sont chez monsieur le maire; ce n'est qu'à deux pas d'ici, je vous dis... je reviens à l'instant.

(*Elle sort en courant.*)

SCÈNE XI.

PHILIPPE, *seul.*

Attendez donc .. ils sont chez monsieur le maire... Il paraît qu'on me prend pour un autre... Eh! bien, tant mieux; cela pourra servir mon projet, d'intriguer un peu ma femme. Je suis curieux de la voir. C'est assez drôle! revenir après vingt ans d'absence, quand tout le monde peut-être me croit mort!... Surtout, si la nouvelle de mon naufrage est parvenue jusqu'ici... (*il rit.*) Ah! ah! ah! heureusement mon changement de fortune n'a point perverti mon moral.. toujours le même, riant de tout et prenant le temps comme il vient...

Air : *Dans ce castel, dame de haut lignage.*

Toujours joyeux, poursuivant la fortune,
J'ai voyagé tantôt bien, tantôt mal;
L'ambition, de sa voix importune,
Parlait plus haut que l'amour conjugal;
Et cependant, j'en jure sur mon âme,
L'absence même augmentait mon plaisir;
Faire fortune, et vivre loin d'sa femme,
Ah! c'est doubler l'bonheur de s'enrichir.

Ma foi, je n'ai pas donné de mes nouvelles; tour-à-tour prisonnier, naufragé, et puis... à deux mille lieues, les occasions sont rares... Enfin, me voilà, assez pourvu d'argent et surtout d'expérience; mais dégoûté pour toujours de la manie des voyages.

Air *du rondeau de la Pénélope de la Cité.*

Pour voir les travers
Dont l'univers
Partout abonde,
Est-il donc besoin
D'aller, ma foi, courir si loin?
Tranquille et content,
Et sans aller au bout du monde,
Je pouvais pourtant,
Dans mon pays en voir autant.

J'ai vu l'Ottoman
Dans un sérail cloîtrer sa belle,
Quand, pour de l'argent,
L'eunuque introduisait l'amant.

J'ai vu le Romain,
Pour mettre fin
A sa querelle,
Percer son rival
D'un coup de stylet... amical.

J'entendis souvent
Citer l'Anglais pour sa constance;
Je l'ai vu pourtant
Vendre sa femme argent comptant
Du Chinois hautain,
J'ai vu la stupide opulence,
Dans un palanquin,
Eclabousser le Mandarin.

J'ai vu l'Espagnol,
En si bémol,
Chanter sa peine,
Quand dans le logis,
Son rival heureux est admis.
J'ai vu l'Allemand,
Près du tendre objet qui l'enchaîne,
Pousser galamment
Des soupirs d'amour... en fumant.

J'ai vu, j'en réponds,
Des Laponnes, d'humeur légère,
Faire, sans façons,
Des tours à leurs petits Lapons.
Et les Patagons,
Les plus grands maris de la terre,
Malgré leurs six piés,
Etre trompés par leurs moitiés.

Pour voir les travers
Dont l'univers, etc.

Ah! çà, orientons-nous... Je suis chez moi, c'est incontestable. Personne ne me reconnaîtra... mes cheveux gris, mon embonpoint... je n'avais rien de tout cela quand je suis parti... c'est déjà une chance en faveur de mon incognito... Avec cela, l'étalage dont je me suis entouré éloignera encore les soupçons... Cette petite m'a bien laissé entrevoir un moyen; elle me prend pour un autre... mais quel est le nom de cet autre?...

SCÈNE XII.

PHILIPPE, GERVAIS, CLAUDINE.

CLAUDINE.

Le voilà, le voilà, tenez.

GERVAIS.

Mon cher beau-frère!

PHILIPPE, *à part.*

Je suis le beau-frère de ce monsieur?... bon...

GERVAIS.

Enfin, vous voilà!...

PHILIPPE.

Mais oui... oui... me voilà... Et comment se porte tout le monde ici? (*à part.*) Je ne risque rien en généralisant.

GERVAIS.

Bien! très-bien! nous vous attendions avec une impatience...

PHILIPPE.

Je conçois... c'est naturel. (*à part.*) Si je savais au moins pourquoi l'on m'attend!

GERVAIS.

Ah! ça, dites-moi, et ma sœur? elle n'a donc pas pu se dècider à venir?

PHILIPPE.

Non, elle n'a pas voulu venir absolument.

GERVAIS.

Et le petit neveu?

PHILIPPE, *à part.*

Ah! il y a un petit neveu?... (*haut.*) Mais il est gentil tout-à-fait. (*à part.*) Voilà un interrogatoire qui commence à me dérouter.

GERVAIS.

Il se porte bien?

PHILIPPE.

Très-bien... Ah! si vous le voyiez, il court comme un petit diable.

GERVAIS.

Il est bien précoce... à deux mois!

PHILIPPE, *à part.*

Aye!... (*haut.*) Quand je dis qu'il court... a hh ah! le beau-frère qui prend cela à la lettre... il court... sur les bras de sa nourrice.

GERVAIS.

Vous ressemble-t-il, au moins ?

PHILIPPE, *à part.*

Il n'en finira pas ! (*haut.*) Mais il y a quelque chose... oui, il y a quelque chose... dans le nez !...

GERVAIS.

C'est ce que ma sœur m'écrit... Ah ! çà, nous avons été un peu pressés de terminer ; vous avez tant tardé... Nous avons déjà passé le contrat, mais vous y signerez.

PHILIPPE.

Comment donc !... avec le plus grand plaisir !... (*A part.*) Il paraît que c'est un mariage. (*Haut*) Quand pourrai-je présenter mes hommages à votre jeune et jolie future, quoique je n'aie pas l'avantage de la connaître.

GERVAIS.

Comment, ma jeune et jolie future ?.. Mais pas du tout; c'est mon fils qui se marie !

PHILIPPE.

Ah ! pardon, pardon !... c'est vrai... votre future.... belle-fille !...

GERVAIS.

Vous autres fournisseurs vous êtes sujets aux distractions !...

PHILIPPE, *à part.*

Bon ! je suis fournisseur.

GERVAIS.

Ah ! çà, sans façons, je vous laisse... On termine chez monsieur le maire ; je ne vous engage pas à venir, vous devez être fatigué.... Claudine, faites rafraîchir monsieur, et ayez soin de ses domestiques.

CLAUDINE, *plaçant sur la table une bouteille et un verre, etc.*

Voilà qui est prêt.

GERVAIS.

Votre arrivée fait un bruit dans le village... ce carosse... ces laquais C'est que voyez-vous, nous ne sommes pas habitués à ça ici.

Air : *J'en guette un petit de mon âge.*

Ces domestiqu's qui sont d'vant et derrière,
Tous couverts d'or, quel étalage ils font !..
Ah ! quel contraste avec vous, cher beau-frère,
Vous qui semblez et si simple et si rond !

PHILIPPE.

Mon cher ami, vous ignorez peut-être
Qu' l'air important est l' partag' des laquais ;
Et que, de tous temps, les valets
Ont fait plus de bruit que leur maître.

GERVAIS.

Allons, mettez-vous-là, je vous ramène tout le monde dans un instant. (*A part.*) Je suis enchanté de mon beau-frère... moi... Il a l'air d'un joyeux convive.... (*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

CLAUDINE, PHILIPPE, *à table.*

PHILIPPE, *à part.*

Me voilà embarqué dans une aventure assez singulière... ah! c'est fort drôle!... On me prend pour un fournisseur... si je n'étais pas dans un village, je prendrais cela pour une épigramme. Ah! çà! mais, d'après tout ce qui se passe, je commence à croire que je ne suis plus chez moi. Faisons jaser un peu cette petite, ce ne doit pas être difficile, il est nécessaire que je me mette au fait. Prendre des renseignemens après vingt ans d'absence, c'est hardi... n'importe... ma belle enfant? venez ici... (*Il lui fait signe de s'approcher.*)

CLAUDINE.

Tiens!... que me veut-il donc, ce monsieur? on dirait qu'il me fait les yeux doux... Voyez donc ces vieux!

PHILIPPE.

Ecoutez! écoutez!...

CLAUDINE; *à part.*

Comme il me regarde!... (*Haut.*) Me voilà monsieur.

PHILIPPE.

Vous êtes bien gentille.

CLAUDINE.

Monsieur est bien honnête...

PHILIPPE.

Comment vous nommez-vous?

CLAUDINE.

Claudine, monsieur.

PHILIPPE.

Eh bien, Claudine!... dites moi?... Madame Philippe est toujours maîtresse de cette maison?...

CLAUDINE.

Oui, monsieur.

PHILIPPE.

Elle est bien heureuse d'avoir, pour achalander son auberge, une aussi jolie petite servante.

CLAUDINE, *à part.*

Servante ! il n'est pas gêné. (*Haut.*) Monsieur, je suis de la famille.

PHILIPPE, *vivement*

De la famille !... ah ! mon Dieu !... Quel âge avez-vous ?...

CLAUDINE.

J'ai dix-neuf ans.

PHILIPPE, *à part.*

Dix-neuf ans ! en voilà vingt que...

CLAUDINE.

Et, je suis l'aînée de ma sœur Annette.

PHILIPPE.

Ah ! il y a une sœur Annette ?

CLAUDINE.

Et deux frères aussi.

PHILIPPE.

Et deux frères... Diable !.. je n'oseplus pousser l'interrogatoire. (*Haut*). Vous appartenez à madame Philippe, probablement ?

CLAUDINE.

Oui, monsieur, je suis sa nièce.

PHILIPPE, *à part.*

Ah ! je respire ; je me sentais déjà la tête toute bouleversée... Quand on revient de si loin !

CLAUDINE.

Ma tante m'aime beaucoup ; elle dit que puisque'elle n'a pas d'enfans, elle veut me traiter comme sa fille.

PHILIPPE.

Et son mari, qu'est-il devenu ?

CLAUDINE.

Mon oncle Philippe ! il est mort.

PHILIPPE.

Ah ! il est mort !

CLAUDINE.

Oh ! oui, il y a long-temps qu'on n'en parle plus.

PHILIPPE.

On n'en... on n'en parle plus ?

CLAUDINE.

Du tout... c'était un sans-souci, voyez-vous..., un original...

PHILIPPE.

Ah!

CLAUDINE.

A ce que dit ma tante.

PHILIPPE.

Ah! c'est la tante qui dit... (*à part.*) je m'en vengerai.

CLAUDINE.

C'est une histoire ; il est parti, il a laissé-là sa femme ; mais le bateau a tourné, vu qu'il faisait beaucoup de vent ; et puis il est tombé à l'eau... et puis... Voilà... Oh! ma tante l'a bien pleuré... c'est vrai...

PHILIPPE.

Bah! elle l'a pleuré? (*A part.*) Cette bonne Magdelaine!

CLAUDINE.

Aussi, dit-elle souvent qu'elle serait morte de chagrin, si elle n'en avait pas pris un autre.

PHILIPPE, *stupéfait.*

Hein! faites-moi donc l'amitié de me répéter cela.

CLAUDINE.

Vous devez bien le savoir, puisque vous venez pour la noce.

PHILIPPE, *à part.*

Ma femme se marie, et moi qui viens pour signer au contrat. Ah! ah! ah! ah!... quelle aventure extraordinaire. (*Haut.*) Dites-moi, où sont-ils maintenant?

CLAUDINE.

Mais, vous le savez bien ; ils sont allés se marier à la mairie ; qu'est-ce que vous avez donc à rire?

PHILIPPE.

Rien, rien ; je ris de quelque chose qui me passe par la tête. (*A part.*) Il paraît que c'est fini.... Ah! çà, comment vais-je m'arranger au milieu de tout ça, avec ma qualité de beau-frère du père du mari de ma femme.

CLAUDINE, *regardant à la croisée.*

Voici la noce qui revient ; ma tante sera enchantée de faire votre connaissance.

PHILIPPE.

Il n'y a pas d'apparence... Diable!... c'est qu'en y réfléchissant... je vais jouer un singulier personnage... Ma femme se marie! c'est que cela peut aller loin... Ah! bah! nous verrons bien... voici tout le monde... je doute qu'on me reconnaisse... observons un peu madame la mariée, afin de savoir si je dois conserver mon titre d'oncle, ou au pis aller, reprendre celui de mari.

SCÈNE XIV.

ELOI, PHILIPPE, GERVAIS, Mme PHILIPPE, ANNETTE, CHŒUR *dans le fond.*

CHOEUR.

Air *de Joconde.*

Quel plaisir !
Quel plaisir pour nous commence !
L' vin, la danse,
Ce soir vont nous réjouir.
Célébrons leur mariage,
Le doux nœud qui les engage.
Quel plaisir ! etc.

PHILIPPE, *à part.*

Le joli coup-d'œil pour un mari !.. Elle est encore bien conservée ma femme ; elle n'a pas dépéri du tout, du tout.

Mme PHILIPPE.

Mon dieu que c'est ennuyeux ! il nous faudra encore retourner ce soir chez monsieur le maire ; nous ne pourrons nous marier qu'à six heures.

GERVAIS.

Il était sorti : je l'avais prévu ; ce n'est pas moi qui vous ai mis en retard.

Mme PHILIPPE.

Ni moi non plus, j'étais prête.

PHILIPPE *à part.*

Puisque le mariage n'est pas fait, amusons-nous à ses dépens.

Mme PHILIPPE.

A propos, où donc est monsieur votre beau-frère ?

GERVAIS.

Ah ! le voilà... Pardon, mon cher Ducours, c'est madame Philippe, ma belle-fille.

Mme PHILIPPE.

Je suis bien désolée, monsieur, de ne m'être pas trouvée... (*Elle le regarde fixement et reste stupéfaite.*) par... parce.. que... je ne sais pas...

PHILIPPE, *avec une politesse affectée.*

Enchanté, madame, de faire votre connaissance, et d'être arrivé assez tôt, pour être témoin de votre mariage.

Mme PHILIPPE.

Quelle voix ! Ah ! mon dieu ; je n'en puis plus.

(*Elle se trouve mal.*)

GERVAIS.

Eh ! bien, qu'est-ce qu'elle a donc ?

CLAUDINE.

Tiens, la mariée qui se trouve mal.

ELOI, *à part.*

Et moi aussi, il y a long-temps que je me trouve mal, et je n'en dis rien.

PHILIPPE, *à part.*

Je crois qu'elle se doute de quelque chose.

Mme PHILIPPE, *à part.*

C'est lui... c'est lui...

GERVAIS, *à madame Philippe.*

Est-ce que vous connaissiez déjà mon beau-frère. (*à Philippe.*) Comment avez-vous donc connu ma bru ?

PHILIPPE.

Moi, je ne la connaîs pas ; je ne l'ai jamais vue ; ce ne sera rien ; c'est l'émotion... le jour d'un premier mariage.

ELOI.

Mais, pas du tout, mon oncle ; c'est une veuve !

PHILIPPE, *à sa femme.*

Madame, est-ce que par hasard ma présence vous contrarierait ? Parlez, ne vous gênez pas... Je suis venu ici dans l'intention de ne déranger personne, et si vous croyez...

(*Fausse sortie.*)

GERVAIS, *le retenant.*

Mon cher beau-frère, ne vous fâchez pas, c'est sans intention. (*A part.*) Je n'y comprends rien. (*A madame Philippe.*) Allons, allons, madame Philippe, je ne vous conçois pas ! Est-ce ainsi que vous devez recevoir mon beau-frère ?

Mme PHILIPPE, *bas à Gervais.*

Êtes-vous bien sûr qu'il ait épousé votre sœur ?

GERVAIS.

Voilà une singulière question !

Mme PHILIPPE, *à part.*

Il faut absolument que je lui parle... (*A son mari.*) Monsieur... J'aurais quelque chose à vous dire... Je voudrais...

PHILIPPE.

Volontiers, madame ; si je puis vous être utile pour votre mariage... Eh bien ! expliquez-vous !

Mme PHILIPPE, *hésitant.*

Monsieur, je voudrais... que nous fussions seuls...

PHILIPPE.

Un tête à tête.

GERVAIS.

Ah! par exemple... Dites donc, beau-frère!... Ah! çà..

PHILIPPE.

Quoi!

GERVAIS.

C'est drôle!...

PHILIPPE.

Oui, mais je ne puis pas refuser; si le marié ne si oppose as...

ELOI.

Moi, oh! du tout!... du tout!...

CLAUDINE.

Il est bon enfant le marié!

GERVAIS, *à part.*

Il y a là quelque chose qui ne me plaît pas. (*A madame Philippe.*) Qu'avez-vous donc à dire à mon beau-frère?

ELOI, *à Gervais.*

Mais, mon père, laissez donc; ça me regarde.

Mme PHILIPPE, *à Gervais.*

Air *nocturne de Blangini.*

Tâchez que tout le monde sorte.

PHILIPPE, *à part.*

Dans quel embarras la voilà!

GERVAIS, *à part.*

Je veux que le diable m'emporte,
Si je comprends rien à cela!

ELOI, *à part*

Puisse-t-il, comblant mon desir,
Jusqu'à demain l'entretenir!

CLAUDINE, *à Gervais.*

Tout seuls, ils vont donc rester là?

Mme PHILIPPE, *à part.*

Est-ce Philippe que voilà?

GERVAIS, *à part.*

Dieu! si ma sœur savait cela!

Le Chœur reprend.

Quel plaisir, etc.

Gervais fait signe aux paysans de s'éloigner, et sort avec eux suivi d'Eloi et de Claudine.

SCÈNE XV.

PHILIPPE, Mme PHILIPPE.

PHILIPPE, *à part.*

Tenons ferme! (*haut.*) Nous voilà seuls! voyons, madame, qu'avez-vous à me dire? Je vous écoute, veuillez donc vous asseoir.

Mme PHILIPPE.

Non, Monsieur... je crois que... nous nous connaissons.

PHILIPPE.

C'est possible... mais je ne me rappelle pas; je vois tant de monde!

Mme PHILIPPE.

Vous n'avez jamais... habité ce village?

PHILIPPE.

Non, madame, jamais.

Mme PHILIPPE.

N'aviez-vous pas... une femme autrefois!

PHILIPPE.

Je l'ai bien encore... la sœur de Gervais, charmante personne, qui vient de me donner un joli petit garçon (*à part*) à ce qu'on m'a dit. (*Haut.*) Ah! çà, madame, permettez... où voulez-vous en venir avec toutes vos questions;

Mme PHILIPPE, *s'avançant les bras ouverts.*

Philippe, mon ami!

PHILIPPE, *reculant.*

Eh bien! eh bien! madame Eloi, qu'est-ce que cela signifie? qu'est-ce que vous faites? quoi! dans un jour aussi solennel!

Mme PHILIPPE.

Je sens que les apparences sont contre moi...

PHILIPPE.

En effet, en effet.

Mme PHILIPPE.

Air: *Ah! si madame me voyait!*

Mme PHILIPPE.

De ma foi vous semblez douter!
Votre indifférence m'accable;
Vingt ans je fus inconsolable;
J'n'ai cessé de vous regretter.

PHILIPPE.

Vous voulez encor plaisanter?

Mme PHILIPPE.

Consultez les gens du village,
Chacun vous dira c'qu'il a fait
Pour me consoler dans l'veuvage.

PHILIPPE.

Ah! si votre époux le savait!

SCÈNE XVI.

ELOI, PHILIPPE, GERVAIS, Mme PHILIPPE,

GERVAIS, *à Eloi.*

Allons! viens donc, ils doivent avoir fini.

ELOI.

Mais mon père, ce n'est pas honnête de déranger le monde!

GERVAIS, *à madame Philippe.*

Madame Philippe, vous ne pensez pas que voici le moment de retourner à la mairie.

Mme PHILIPPE.

Oui... je sais bien... mais dans un instant, rien ne presse.

PHILIPPE, *à part.*

La conclusion l'embarrasse.

GERVAIS.

Comment! rien ne presse? (*à part.*) Voilà un changement qui me parait extraordinaire, est-ce que le beau-frère... (*à Philippe.*) L'auriez-vous détournée...

PHILIPPE.

Moi; non vraiment; allons, mon neveu, donnez la main à votre future, et en route pour la mairie.

Mme PHILIPPE.

Un instant! un instant!

ELOI.

Sans doute, un instant, il faut s'expliquer, si madame n'est plus pressée, je ne vois pas pourquoi...

GERVAIS, *à part.*

Oh! je ne le vois que trop, moi!... ma pauvre sœur!... et pour une femme de cet âge-là... (*haut*) Ah! çà, ma-

dame Philippe, expliquez-vous? est-ce que ce serait lui qui...

Mme PHILIPPE.

Eh! bien... oui.

GERVAIS.

Comment, oui!

Mme PHILIPPE.

Depuis que j'ai vu monsieur, j'ai fait des réflexions...

GERVAIS.

Des réflexions?

ELOI, *à Philippe.*

O mon oncle, que je vous remercie!

PHILIPPE.

Il n'y a pas de quoi, mon ami.

ELOI.

Si fait, si fait, il y a de quoi.

GERVAIS, *à Philippe.*

Monsieur mon beau-frère, je me permettrai de vous dire.....

PHILIPPE.

Oh! je n'y suis pour rien... c'est madame.

ELOI.

Ah! c'est elle? Eh bien; ça promet.

PHILIPPE.

Elle prétend... oh! mais vous allez rire. Elle prétend que je reviens de l'autre monde pour troubler son mariage...

GERVAIS.

Comment... de l'autre monde?

PHILIPPE.

Oui, que je suis Philippe, son défunt mari... C'est drôle, n'est-ce pas?

(*Ici chacun des personnages regarde successivement celui qui lui parle, et celui auquel il adresse la parole.*)

Air : *Doux moment!* (De la Maison de plaisance.)

Mme PHILIPPE, *à Gervais.*

Mon mari...

GERVAIS, *à Philippe.*

Son mari?

PHILIPPE, *en riant, à Eloi.*

Son mari ?

ÉLOI, *avec joie, à part.*

Son mari !

Mme PHILIPPE, *à part.*

Ensemble.

Oui, c'est lui, j'en suis sûre.

ELOI, *à part.*

Quelle heureuse aventure !

PHILIPPE, *riant.*

Oui, madame l'assure.

GERVAIS, *à Mme Philippe.*

Non, c'est une imposture !

(*Même jeu de scène.*)

ELOI, *à Philippe.*

Son mari ?

PHILIPPE, *à Gervais.*

Son mari ?

GERVAIS, *à Mme Philippe.*

Vot' mari ?

Mme PHILIPPE.

Mon mari !

Ensemble.

Il reparaît ici.

GERVAIS.

Il reparaît ici.

PHILIPPE.

Elle le veut ainsi.

ELOI.

Il reparaît ici.

Mme PHILIPPE.

Oui, c'est Philipp' ; je suis sa femme.

GERVAIS, *à Philippe.*

Vous en auriez épousé deux ?

ELOI, *à Mme Philippe.*

Vraiment, est-ce bien lui, Madame ?

Mme PHILIPPE.

Oui, c'est lui.

ELOI. *(avec joie à part.)*

Dieu ! que j'suis heureux !

GERVAIS, *à part.*

Ah ! pour ma sœur quelle infortune !

(*à Philippe.*)

Monsieur, d'après ce que je vois,

Vous avez donc deux femmes à la fois !

PHILIPPE.

Non, parbleu ! c'est bien assez d'une !..
C'est bien assez d'en avoir une !

Mme PHILIPPE, *à Gervais.*

Mon mari !

GERVAIS, *à Philippe.*

Son mari !

PHILIPPE, *à Eloi.*

Son mari !

ELOI, *à part.*

Son mari !

Mme PHILIPPE, *à part.*

Ensemble.

Oui, c'est lui, j'en suis sûre.

ELOI, *à part.*

Quelle heureuse aventure !

PHILIPPE, *riant.*

Oui, madame l'assure.

GERVAIS, *à Mme Philippe.*

Non, c'est une imposture !

(Même jeu de scène.)

ELOI, *à Philippe.*

Son mari ?

PHILIPPE, *à Gervais.*

Son mari ?

GERVAIS, *à Mme Philippe.*

Vot' mari ?

Mme PHILIPPE.

Mon mari !

Ensemble.

Il reparaît ici.

GERVAIS.

Il reparaît ici.

PHILIPPE.

Elle le veut ainsi.

ELOI.

Il reparaît ici.

ELOI.

Ah ! çà, voyons, entendons-nous. Madame Philippe prétend que vous êtes feu son mari ; vous, vous prétendez que vous ne l'êtes pas... Je comprends parfaitement votre raison ; mais moi, je ne puis pas être victime d'un mal entendu entre une femme et son défunt... elle vous reconnaît pour son mari ; il faut que vous le soyiez... moi je n'entre pas dans tout ça.

GERVAIS.

Tais-toi.

ELOI, *mettant son chapeau avec colère.*

Je vous dis que je n'entre pas dans tout ça.

PHILIPPE.

Allons, c'est assez, puisque ma présence interrompt les plaisirs de la noce, je ne veux plus être un trouble-fête, et je vais me retirer. (*fausse sortie.*)

ELOI, *l'arrêtant,*

Comment il s'en va; mais ce n'est pas ça du tout... Je vous dis que vous resterez...

PHILIPPE.

Moi, je te dis que je m'en vais, on me prend pour un revenant...

ELOI.

Mais, puisqu'elle vous reconnaît.

PHILIPPE.

Allez, allez; monsieur le marié... allez consoler madame Eloi, moi, je vais trouver mes gens, et faire disposer ma voiture pour mon départ. (*Il sort.*)

SCÈNE XVII.

GERVAIS, Mme PHILIPPE, ELOI.

Mme PHILIPPE.

Sa voiture! c'est à lui cette belle voiture?...

ELOI.

Sans doute! Et ces laquais ... ces chevaux... Ah! il est très-riche, votre mari; mais il est fâché, c'est clair; il me trouve là... prêt à vous épouser, et Dieu sait si je voulais lui faire ce chagrin!...

Mme PHILIPPE.

Il faut que je le voie!.. qu'il me pardonne!. *(elle veut sortir.*

GERVAIS, *à part.*

Décidément, je ne sais plus qu'en penser. (*Haut.*) Madame Philippe, écoutez-moi...

SCÈNE XVIII.

ANNETTE, GERVAIS, Mme PHILIPPE, ELOI.

ANNETTE.

Ma tante! ma tante! est-il possible... Votre mari est revenu... Est-ce vrai, Eloi?

ELOI.

Très-vrai, ma petite Annette...

ANNETTE.

Pourquoi donc veut-il partir?

Mme PHILIPPE.

Il veut partir !...

GERVAIS, *à part.*

En voici bien d'une autre... Est-ce son mari ? est-ce mon beau-frère ? est-ce tous les deux ?...

ANNETTE.

Air : *Un homme pour faire un tableau.*

Il vient d'commander en sortant,
Et ses chevaux et sa voiture ;
Il veut s'mettre en route à l'instant.

GERVAIS.

C'est un' singulière aventure !

Mme PHILIPPE.

Malgré tout ça, j'n'en puis douter,
C'est mon mari, tout me l'assure.

ÉLOI.

Cependant il va vous quitter.

Mme PHILIPPE.

Raison de plus pour en êtr' sûre.
Mais il ne partira pas, je m'y oppose.

ÉLOI.

Et moi aussi !

ANNETTE.

Et moi aussi !

Mme PHILIPPE.

Je cours le trouver... et s'il s'obstine encore, je changerai de langage... je l'accablerai de reproches... d'injures... Il faudra bien qu'il reconnaisse sa femme.

(*Elle va pour sortir. On entend le bruit d'une voiture qui s'éloigne, et Claudine rentre en courant.*)

SCÈNE XIX.

GERVAIS, ÉLOI, ANNETTE, Mme PHILIPPE, CLAUDINE.

CLAUDINE.

Il est parti.

Mme PHILIPPE et GERVAIS.

Parti !...

ÉLOI.

Je suis perdu !

CLAUDINE.

Ah ! mon Dieu, oui ; vous pouvez voir sa voiture qui s'en a là-bas, cette voiture jaune; il est dedans...

ÉLOI, *à part.*

Et moi aussi !...

GERVAIS.

Vous voyez bien, madame Philippe... il faut que vous ayez perdu la tête ; me voilà brouillé avec mon beau-frère.

Mme PHILIPPE.

Un carosse, des laquais. . ça m'aurait-il bien été! et je n'ai pas pu attendre... Ou avais-je la tête de songer à cet imbécille? c'est pourtant lui qui en est cause !...

ÉLOI.

Tiens, ne va-t-elle pas me chercher querelle? comme si c'était ma faute!...

GERVAIS.

Allons, ma bru, j'espère qu'à présent vous n'avez plus de doute, et que vous n'oubliez pas que voici l'heure de retourner à la mairie.

Mme PHILIPPE.

Au fait, si ce n'est pas... on a vu des ressemblances extraordinaires. Je ne sais qu'en penser.

GERVAIS.

Eloi, prends la main de madame.

Mme PHILIPPE.

Eh ! bien, mon pauvre Eloi...

ÉLOI.

O mon Dieu! mon Dieu ! la voilà qui me revient...

Mme PHILIPPE.

Cependant... (*apercevant Philippe qui revient.*) le voilà ! c'est lui !

SCÈNE XX.

CLAUDINE, GERVAIS, Me PHILIPPE, PHILIPPE, ELOI, ANNETTE, CHŒUR *dans le fond.*

Air : *De la nouvelle télégraphique.*

C'est lui, *(bis.)*
C'est son mari,
Oui, madame
Est sa femme
Philipp' tantôt n'était pas là,
Maintenant le voilà.

PHILIPPE.

Quand l'hymen allait t'engager,
Tu m'oubliais, ma femme.
J'ai voulu te faire enrager,
J'ai voulu me venger.

CHOEUR.

C'est lui, (*bis.*)
C'est son mari, etc.

ÉLOI, *à part.*

Je ressuscite.

Mme PHILIPPE.

Mais, mon ami, que signifie ce nouveau déguisement?

PHILIPPE.

C'est tantôt que j'étais déguisé.

Mme PHILIPPE.

Comment?... et ta voiture?...

PHILIPPE.

Elle court, ma voiture... Que vous êtes bons, vous autres! vous avez cru que ce bel équipage m'appartenait; je l'ai rencontré sur la route. Comme j'étais un peu las, j'ai prié le cocher de me laisser monter dans sa voiture, en lui promettant qu'à la première auberge ses chevaux et lui seraient hébergés gratis. Je pouvais bien le lui assurer, il me conduisait chez moi.

Mme PHILIPPE.

Est-il possible?... est-ce bien toi?

ÉLOI, *à part.*

Tiens, elle est capable de ne plus le reconnaître à présent!

PHILIPPE.

Oui, ma chère, ma fidèle compagne, c'est moi! Je ne t'ai pas donné de mes nouvelles.

Mme PHILIPPE.

Tu as eu tort: il fallait m'écrire.

PHILIPPE.

A quoi cela t'aurait-il servi, à la distance qui nous séparait? Tour-à-tour commerçant, soldat, flibustier, j'ai été tout ce qu'on peut être...

Mme PHILIPPE.

Pauvre ami!

PHILIPPE.

Et arrivant ici, j'étais bien aise de faire une entrée un peu brillante, et de m'amuser à vos dépens.